



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



SENSENEY

UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY
THOMAS WILLIAM BATES
IN BEQUEST OF







DP

197

·A17

A2

M...

MEMOIRES

DE MONSIEUR L'ABBÉ

DE MONTGON,

PUBLIÉS PAR LUI-MEME.

Contenant les différentes *Négociations* dont il
a été chargé dans les Cours de FRANCE,
D'ESPAGNE, & de PORTUGAL;
& divers événemens qui sont arrivés
depuis l'année 1725.

TOME HUITIEME.

Années 1730. & 1731.

Tacere ultra non oportet, ne jam non verecundia,
sed diffidentia esse incipiat, quod facimus; & dum cri-
minationes falsas contemnimus refutare, videamur cri-
men agnoscere. CYPRIAN. ad DEMETR.



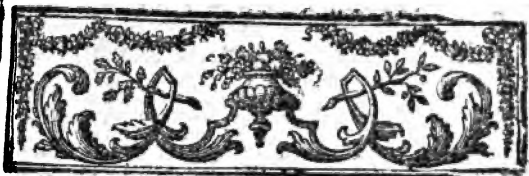
A LAUSANNE,

Chez MARC-MIC. BOUSQUET & Comp.

MDCCLIII.

Bates
Picard
3-6-26
12700

AT. CH



M E M O I R E S

DE MONSIEUR L'ABBÉ

DE MONTGON,

Publiés par lui-même.

❀❀❀ A I rapporté, dans le Tome
❀❀❀ J ❀❀❀ précédent, que le Traité de
❀❀❀ Seville fut à peine conclu, que
❀❀❀ Leurs MAJ. CATH. jugerent
à propos d'ordonner qu'on
commençât les préparatifs qui devoient
servir à l'embarquement des troupes des-
tinées à passer en Italie. Cet empressement,
loin de se ralentir, alloit toujours en
augmentant; & le desir qu'avoient le Roi
& la Reine de le trouver dans leurs nou-
veaux Alliés, leur fit dépêcher couriers
sur couriers en France & en Angleterre,
afin de concerter avec ces deux Puissances
& les Etats Généraux, les mesures qu'il
convenoit de prendre pour la prompte

Tom. VIII,

A

exé-

2 MEMOIRES DE Mr.

exécution du dessein qui leur tenoit si fort à cœur.

L'année ne faisoit alors que commencer, & la saison où l'on étoit faisant espérer que, sans en venir aux extrémités où l'on sembloit vouloir pousser les choses à *Seville*, on pourroit peu à peu porter l'Empereur à consentir au changement qu'il s'agissoit de faire à l'Article V. de la Quadruple Alliance. Les Cours de Versailles, de Londres & de la Haye, se contentèrent de promettre autant de fidélité que de diligence à remplir, quand il en seroit tems, les engagements qu'elles avoient pris. Cette uniformité de langage persuadant Leurs Maj. Cath. qu'il étoit sincère, Elles attendoient avec impatience que l'arrivée du printemps leur donnât lieu d'exécuter leurs projets; & afin que rien n'en retardât alors la réussite, les ordres furent redoublés de toutes parts pour presser ce qui pouvoit la rendre certaine.

Le Marquis de BRANCAS, témoin de tant de vivacité, étoit souvent embarrassé à la concilier avec les sentimens contraires qu'il connoissoit au Cardinal de FLÉURY. La lettre de ce premier Ministre au Comte de KINSKI, immédiatement après la signature du Traité, ayant commencé à rendre ses intentions

L'ABBE DE MONTGON. ‡

tions suspectes, le Marquis de Brancas se trouvoit obligé de rassurer la Reine sur la foiblesse, peu conforme à ses desirs, qu'elle craignoit qui n'accompagnât les résolutions de son Eminence. Les soins de l'Ambassadeur de France, pour leur donner un caractère différent, étoient soutenus par tout le zèle de la Duchesse de St. PIERRE : tous les deux agissoient de concert pour dissiper les soupçons de Sa Maj. ; & l'on remarquoit que le Ministre, la Dame & leurs Courtisans, faisoient prendre au Cardinal, quand l'occasion s'en presentoit, un tour décidé & guerrier, qui s'ajustoit mieux avec les vues de la Cour d'Espagne, qu'avec les sentimens qu'on lui connoissoit.

La plupart des Souverains, enchaînés dans une grandeur presque inaccessible, habitent une sphere au-de-là de laquelle il leur devient fort difficile de voir les objets dans leur vrai jour ; car ceux qui les environnent, trouvent presque toujours le secret d'empêcher qu'ils ne les apperçoivent d'une maniere qui contrarie leurs intérêts : or comme celui des Courtisans, ou des Ministres, est toujours de ménager aux Princes des points de vue agréables, & le goût de tous les hommes d'aimer à cet égard la séduction, on com-

4 MEMOIRS DE Mr.

prendra sans peine qu'il n'étoit plus question à Seville, que de voir venir la saison de mettre en œuvre la bonne volonté du Cardinal de Fleury, & l'on auroit regardé comme un incrédule outré, quiconque eût paru douter qu'on n'en éprouvât alors toute l'étendue. Le Comte de KONIKSEGG, devant qui, pour se mettre à la mode, il falloit en faire l'éloge, sembloit l'écouter avec autant d'indifférence, que s'il n'eut point demêlé le secret principe de cette affectation ; & sans contredire, en homme piqué ou embarrassé, l'opinion qu'on vouloit établir, il se contentoit de la rendre au moins équivoque, en exaltant à son tour adroitement, lorsque la circonstance le permettoit, les dispositions pacifiques du Cardinal de Fleury, dont les lettres du Comte de KINSKI lui fournissoient de fréquentes preuves.

La Cour d'Espagne, au tems dont je parle, adoptoit avec une facilité étonnante, des esperances qui ne paroissent alors rien moins que fondées. Celles avec lesquelles le Comte de Koniksegg l'avoit amusée pendant près de cinq ans, ne pouvant plus se soutenir, le tour étoit venu aux Alliés d'Hanover, de faire valoir les leurs : & pour que la parité fût
entiere,

L'ABBE DE MONTGON. 5

entiere, le Comte de Königsegg, ren-
controit autant de difficulté à détruire ces
derniers, qu'on en avoit eu à faire éva-
nouir les siennes.

Quoique je veuille bien présumer, que
le zèle du Marquis de Brancas pour le
service du Roi, l'eût attiré en Espagne,
je ne crois pourtant pas moins vraisem-
blable, que l'esperance d'obtenir la *Gran-
desse* ne donnât à ce zèle un degré consi-
derable d'activité, & qu'il ne parût utile
à ce Ministre de ne point négliger le droit,
que tous les François d'une certaine nais-
sance qui passaient les Pirenées, s'étoient
acquis, sous le regne de PHILIPPE V.,
de demander cette dignité. Afin donc de
faire valoir ce droit, dans une conjonc-
ture aussi favorable que celle de la signa-
ture d'un Traité, qui assuroit à l'Infant
D. CARLOS, la possession des Etats
que la Reine sa mere souhaitoit passion-
nément de lui procurer; le Marquis de
Brancas travailla avec application, à met-
tre dans sa maison un titre si honorable. Le
petit voyage de *Castel Blanco*, où Leurs Maj.
allèrent passer quelques jours pour chas-
ser, & où il les suivit, contribua à l'ex-
écution de son projet. La Duchesse de
St. Pierre, qui, seule d'entre toutes les
Dames du Palais, fut nommée pour ac-

6 MEMOIRES DE Mⁿ

compagner la Reine , rendit , en cette occasion , à ce Ministre , des services essentiels , & qui méritoient à juste titre , la reconnoissance qu'il lui en a témoignée. Enfin cette grâce sollicitée avec quelque apparence de succès , pendant ce premier voyage , fut obtenue lorsque Leurs Maj. en firent un second au mois de Février ; la Reine dissipa la répugnance que le Roi montra plusieurs jours à l'accorder.

Casfel Blanco , n'étant éloigné que de cinq à six lieues de Seville , où le Comte de FORCALQUIER , fils du Marquis de *Brancas* étoit resté , on apprit bientôt ce qui venoit de se passer en faveur de ce dernier. Le public s'attendoit déjà en quelque façon , que la conclusion du Traité de Seville , vaudroit à ce Ministre la Grandesse ; cependant comme on avoit appris , que certaines tentatives qu'il avoit faites à Seville pour se la procurer , avoient été infructueuses , & que le Roi paroissoit peu disposé à la lui accorder , le changement qui survint tout à coup , dans les résolutions de S^a MAJ. CATH. fut attribué à une conformité de sentimens , entre les deux Cours d'Espagne & de France , sur les projets de la première , qui , flattant infiniment le Roi & la Reine , les avoit apparemment dé-

termi-

terminés à donner à l'Ambassadeur de France, une marque distinguée de la satisfaction qu'ils avoient de son zèle pour leurs interêts: & cette opinion, qui tenoit à en établir une avantageuse, du crédit que le Marquis de Brancas & la Duchesse de St. Pierre posséderoient désormais, fût soutenue avec vivacité par leurs partisans. Ceux-ci comptoient que la considération qu'elle attireroit aux Patrons, réjailliroit sur eux, & que leur empressement à l'accroître, ne demeureroit pas sans récompense.

Un préjugé si flatteur, contribuant à grossir la Cour de l'Ambassadeur de France, multiplioit aussi le nombre de mes adversaires, & par conséquent celui des mortifications, des dégoûts & des inquiétudes, qu'on tâchoit continuellement de me susciter par leur entremise. S'il falloit encore ici entrer sur cet article, dans un détail un peu circonstancié, je répéteroissans cesse les mêmes choses, dont j'ai si souvent été obligé de parler; & puisque, de ce tissu de tracasseries, de bruits injurieux à ma réputation ou à mon caractère, & d'une malignité généralement répandue sur ce qui me concernoit, il ne resulteroit qu'une récrimination, aussi dégoûtante à faire, que le public la trou-

veroit fastidieuse à lire , je me bornerai à rapporter , que , fatigué autant qu'en-
nuyé des perpetuels affauts que j'étois
obligé de soutenir , & du peu d'effet que
produisoient tous les moyens que j'em-
ploiois pour obtenir une décision de mon
fort , ou la permission de me retirer , *
je souffris en certains momens des peines
si vives , que je ne saurois jamais assez re-
connoître la bonté que Dieu a eue , de
me donner la force de les supporter , sans
tomber dans le découragement & la pu-
sillanimité où elles devoient m'entraîner ,
& qui remplissant l'attente de mes enne-
mis , auroit mis le comble à leur triom-
phe & à ma défaite.

Les suites & les effets du projet formé
depuis longtems , d'amener les choses à
ce point , quoique bien connus & bien
approuvés en Espagne & en France , par
ceux dont l'autorité pouvoit en procurer
le succès , se manifestèrent cependant au
tems dont je parle , plutôt de la part de
certains Agens subalternes , que de celle
de l'Ambassadeur de France , & de la Du-
chesse de St. Pierre : & sur ce que je re-
mar-

* Nullam requiem habuit caro nostra , sed
omnem tribulationem passi sumus : foris pug-
næ , intus timores , sed qui consolatur humiles ,
consolatus est nos Deus. C o r. I I. c. 7

L'ABBE' DE MONTGON. 9

marquai que ce Ministre & cette Dame, n'agissoient ainsi, qu'afin de se mettre en état de désavouer des démarches, qui, sans être soutenues par eux que tacitement, pouvoient pourtant être poussées trop loin, & me mettre en droit d'en porter au Roi de nouvelles plaintes; je n'eus garde de leur donner l'avantage, par quelque indiscretion, de traiter de chimeres ce que je me verrois peut-être obligé de dire à leur égard; & conformant simplement ma conduite à la leur, je ne songeai qu'à rendre inutile l'artificieuse précaution qu'ils prenoient, d'employer contre moi des émissaires secrets, en travaillant à rendre inutiles les attaques de ceux-ci; bien persuadé, que, sans désigner ceux, qui, derriere le théâtre, faisoient parler les marionnettes, ce que je rapporterois les découvrirait aussitôt.

Depuis le Memoire que j'avois présenté au Roi, au Port Ste. Marie, † & que l'on communiqua à diverses personnes de considération, à Madrid & ailleurs, les lettres du Garde des Sceaux, avec mes reponses; l'animosité du Cardinal de Fleury contre moi & celle de ses créatures, étoit parvenue à un tel degré, qu'il leur devenoit presque impossible de la dissimu-

A 5

ler,

† Voyez Tom. VII. pag. 245.

M....

L'ABBE' DE MONTGON. II

s'étoient donnés, pour me rendre suspect & désagréable à la Reine, flattoit à la vérité leurs esperances; mais il ne les remplissoit pas. Cette Princeesse n'étoit pas disposée à m'accorder la moindre grace : on n'avoit aucun doute là dessus; mais d'un autre côté, elle ne sembloit pas avoir intention de me donner la plus légère marque d'indignation; & l'on me rendoit la justice de croire, que je ne ferois pas assez insensé, ni assez ennemi de moi-même, pour me l'attirer par aucun manque de respect envers elle. Il résultoit de là (c'est ce qui inquiétoit toute la cabale) que, quoique dans l'humiliation, je resterois à la Cour d'Espagne; que les circonstances pouvoient changer, & me devenir favorables; & qu'alors je saurois bien profiter de mon triomphe, & faire repentir ceux qui l'auroient retardé.

* La passion * poussée à un certain point supprime tout : les événemens les plus éloignés & les moins apparens l'irritent dès qu'elle les craint, ou qu'elle les croit possibles, rien ne peut la calmer, que l'assurance qu'ils n'arriveront jamais.

A 6

De

* Qui alienis malis, sicut suis bonis letantur, divites sunt alienis jacturis, locupletes calamitatibus, immortales funeribus. VALER. MAXIM.

De mon côté je n'examinois pas avec moins d'application , les suites presque interminables des peines que m'annonçoit ma situation présente : mais quoique cet avenir m'allarmât en certains momens , les illusions de l'amour propre , accrues par le desir de faire avorter les desseins de ceux qui cherchoient à m'opprimer , me déguisoient ensuite le peu de proportion qu'il y avoit entre mes forces & les leurs. Rien n'étoit capable de me déterminer à céder d'une manière forcée un champ de bataille disputé si opiniâtrément. Je persistois à vouloir que cette résolution fût libre , & qu'elle ne parut point l'effet du crédit de mes ennemis. Comme je ne laissois pas malgré cela de remarquer que la circonstance des ménagemens qu'on se croyoit obligé d'avoir en Espagne pour le Cardinal de Fleury , ne favorisoit pas mon projet ; & qu'elle ne pouvoit que lui devenir de plus en plus contraire , je crus devoir faire encore une tentative * pour me retirer volontairement , ou pour que mon séjour à la Cour d'Espagne , s'il m'étoit toujours inutile , ne portât au moins

* Recede procul à calumniâ , quia non timebis : & à pavore quia non appropinquabit tibi.
1^o A. C. 54.

L'ABBE DE MONTGON. 13

moins aucune atteinte à ma reputation. †

Ce que je me propofois de représenter au Roi, se conciliant, à ce qu'il me sembloit; parfaitement avec la méfiance qu'on avoit donnée sur mon compte à la Reine, je me flattois que ma demande ne rencontreroit plus, de la part de cette Princesse, les obstacles qu'avoient éprouvé les précédentes; que je préviendrois par conséquent de bonne heure, les malheurs qu'une pareille disposition me préparoit; & qu'enfin, s'il m'étoit impossible de rompre les liens qui me tenoient attachés à une Cour, où lon ne s'occupoit plus qu'à multiplier à mon égard les désagrémens, le Memoire que j'allois présenter à LEURS MAJ. serviroit de preuve au Public, que j'étois incapable de perdre de vue, ce que je me devois à moi-même.

Il étoit imprudent & périlleux de confier à aucun Ministre, ou à l'Archevêque d'Amida, la démarche que je voulois faire: aussi je m'en gardai bien: & sans m'embarraffer de tout ce que les Herauts du crédit de l'Ambassadeur de France & de la Duchesse de St. Pierre, affectoient de m'en venir débiter, j'exécutai le dernier

† Mihi debeo meam vitam, aliis debeo meam famam, H I E R O.

nier jour de Fevrier, la résolution que j'avois fermée, de présenter un Mémoire au Roi ; & je pris pour cet effet le moment où le Monarque venoit, sur le soir, à la porte de son cabinet, donner l'ordre au Capitaine des Gardes qui étoit en quartier.

Ce Mémoire, qu'on trouvera dans les papiers qui m'ont été enlevés, rappelloit au Roi l'importance des raisons qui m'avoient engagé à écrire, environ trois mois auparavant, à l'Archevêque d'Amida, pour obtenir la permission de me retirer ; & sur ce que Sa Maj. n'avoit pas alors jugé à propos de me l'accorder, je tâchois de donner un nouveau poids à ces raisons, par un court exposé de l'extrême confusion, que ma situation toujours incertaine, m'attiroit à la Cour & en France, & qu'il me devenoit presque impossible d'éviter, si le Roi n'avoit la bonté de fixer mon état par telle grâce qu'il lui plairoit. Pour fermer ensuite la bouche à mes ennemis, au sujet de la prétendue ambition qu'ils m'imputoient, & pour manifester en même tems à Leurs Maj. & à leur Cour, que le seul motif de conserver ma réputation, dégagé de toute vue d'intérêt, me faisoit agir ; je suppliois le Roi d'agréer, que, sans profi-

ter du bienfait que je tiendrois de sa bonté, je le remis entre ses mains, immédiatement après qu'il seroit devenu public, & qu'il auroit produit en ma faveur l'effet que je desirois. La conclusion de mon Mémoire tendoit encore à faire remarquer à ce Monarque, que s'il daignoit prendre une résolution conforme à mes desirs, le parti le plus convenable que je pusse prendre, étoit de me retirer dans ma famille, mon Pere étant encore vivant.

Je souhaitois ardemment que ce que je représentois au Roi, le déterminât à me tirer d'un état qui me devenoit de plus en plus insupportable; & je n'avois rien négligé par conséquent, pour le rendre aussi pressant que respectueux. Je me flatte qu'il paroîtroit tel, si le Cardinal de Fleury, qui, lorsque ce Mémoire tomba entre ses mains, le trouvant sans doute peu propre à constater l'ambition démesurée qu'il m'imputoit, n'eût pris le charitable soin de me mettre hors d'état de le rapporter.

Le Roi d'Espagne aimoit la vérité, & tout ce qui en portoit le caractère, aussi bien que ce qui dénotoit une certaine délicatesse de sentimens. Il n'avoit rien trouvé dans ce que j'avois eu l'honneur de lui dire, ou de lui écrire plusieurs fois,

qui

qui blessât la première, ou qui fût contraire à l'autre ; & ce dernier Mémoire ne démentoit pas à cet égard les précédens : aussi fit-il impression sur l'esprit de S. M A J. Elle voulut m'accorder une place dans le Ministère, & parut résoluë de le déclarer. Mais ce qu'il y eut de plus singulier, & ce qu'assûrement je n'avois pu ni prévoir, ni seulement imaginer, fut la découverte que fit alors le Roi, du mystere que lui avoit fait l'Archevêque d'Amida de la Lettre que je citois, & qu'il n'avoit communiquée qu'à la Reine. S. M A J. le reprocha assez sèchement à ce Prelat : Elle voulut voir ma lettre ; & quand Elle l'eut luë, elle s'expliqua avec bonté sur les sujets de plainte qu'on m'avoit donnés. Le dessein de me nommer Ministre, subsista pendant plusieurs jours au point de faire croire à chaque moment qu'il alloit être exécuté ; & l'alarme qu'il excita dans le parti qui m'étoit contraire fut si vive, que plusieurs de ceux qui le composoient ne pouvant la cacher, cherchoient, par toutes sortes de déférences & d'attentions, à me faire oublier la conduite opposée qu'ils avoient tenue jusqu'alors.

Les changemens subits qui arrivoient si fréquemment sur mon sujet, & qui sem-
bloient

bloient devoir me porter , lorsqu'on s'y attendroit le moins , à un degré considerable d'élevation , prévenant le Public en faveur des ressources qu'il m'attribuoit pour les operer , il me revenoit de toutes parts les discours les plus flatteurs. En un mot un peu plus de fermeté de la part du Roi , à suivre ce que sa bonté naturelle & sa justice lui dictoient , & un peu moins de facilité dans la Reine , à se méfier de ma soumission & de mon zele , m'auroient procuré une victoire complete. Ce dernier obstacle m'empêcha seul de la remporter. Heureusement pour moi qui avois déjà éprouvé combien il étoit difficile à vaincre , je ne me laissai point éblouir par l'éclat trompeur qui m'environna pendant quelques jours ; je le traitai constamment d'illusion , même avec mes plus intimes amis. On peut voir par une reponse que me fit alors le Cardinal d'ASTORGA , à qui j'envoyai une copie du Mémoire que j'avois présenté au Roi , combien je craignois les suites de l'inefficace bienveillance de ce Prince , & combien j'étois fâché de ce qu'il ne s'étoit point borné à m'accorder simplement la grace que je lui avois demandée. Ce que cette Eminence me dit d'obligeant sur la moderation de mes desirs , pourroit contre-

tre-

trebalancer, s'il étoit possible à presé-
qu'il fut connu, les idées différentes qu'
m'attribuoit en France.

Au reste les adversaires que j'y ai e-
core, pourront peut-être conclurre de
que je viens de dire, qu'il m'est plus a-
isé de donner libéralement au Cardinal
d'*Astorga* tels sentimens qu'il me plaira
que de les rendre croyables : mais je dis-
siperai bientôt leur doute; & l'intérêt plein
d'amitié, qu'un Prélat si respectable, et
qui j'avois une singulière confiance, vou-
lût bien prendre à mes peines, joint au
secours qu'on verra qu'il m'envoya pour
les soutenir, prouvera que je ne me vante
point légèrement d'avoir eu quelque part
dans son estime.

Dèsqu'on fut parvenu à détourner le
Roi d'exécuter la résolution qu'il avoit
marquée vouloir prendre à mon égard,
on forma celle de m'ôter désormais, au-
tant qu'il seroit possible, les moyens de
présenter si facilement des Memoires à
S A M A J. & de me faire repentir en mê-
me tems de ce qu'il en avoit couté pour
calmer la vivacité de ce Prince. L'Arche-
vêque d'Amida surtout, qui m'imputoit la
mortification que sa mauvaise foi lui avoit
attirée, & qui remarquoit parfaitement
les raisons que j'avois de ne le plus mé-
nager,

nager , n'oubloit rien pour augmenter les préventions défavantageuses qu'il avoit déjà données à la Reine contre moi. Il étoit secondé par tous les partisans du Cardinal de Fleury. Ceux-ci concertoient continuellement avec le Prélat les mesures qu'il convenoit de prendre pour assurer la tranquillité commune , & me contraindre non seulement de renoncer à la partie , mais même de quitter l'Espagne. Chacun tendoit à ce but. Les avis n'étoient partagés que sur le choix des moyens dont on se serviroit pour y parvenir. Celui de continuer à escarmoucher avec moi , procurant , comme on venoit de l'éprouver tout récemment , plus d'inquiétude que d'avantage , fut rejeté. On s'entint à reprendre le blocus que j'avois déjà soutenu , & à le resserrer de façon qu'il me fut impossible de parvenir à faire entrer un nouveau secours dans la place. Les fréquens voyages que faisoit la Cour , devoient nécessairement épuiser bientôt mes finances. Le modique revenu que je m'étois réservé en prenant l'état Ecclésiastique étoit connu : on étoit assuré qu'il ne me seroit plus accordé aucun secours en Espagne ; il étoit encore plus certain qu'il n'en viendrait pas du côté de

de la Cour de France ; il falloit en succomber. *

Si les situations penibles , où l'on n verra tomber dans ce qui me reste à dire , ne prouvoient invinciblement qu ce projet existoit , croiroit-on qu'il eût pu occuper un Cardinal , un Archevêque & un Ambassadeur de France ; & que de si grands personnages fussent réduits à chercher dans mon désintéressement , un moyen de m'opprimer ? Pardonnons leur une si ingénieuse invention , en faveur de sa nouveauté ; & sans insister sur ce qu'elle présente de puérile & de bas , continuons à rapporter comment je parvenois cependant , tantôt à ravitailler la place , en trompant encore la vigilance des assiégeans ; tantôt à faire des especes de sorties , qui éloignoient leurs attaques ; & de quelle maniere enfin leur patience alloit être poussée à bout par ma longue résistance , sans un événement qui me présenta tout à coup un adversaire auquel je ne pouvois trop marquer de soumission. Oserai-je le dire ? Et ne croira-t-on pas , à travers tous les embarras contre lesquels on me voit encore lutter , que je pre-

* *Nisi quia Dominus adjuvit me , paulò minùs habitasset in inferno anima mea. PSAL. 93.*

pretends faire ici parade d'une feinte insensibilité? Ce n'est point, en bonne foi, sans quelque envie de rire, que je me rappelle, & que je fais passer aujourd'hui sous les yeux du lecteur les particularités d'une guerre si burlesque, & si susceptible de ridicule & de dérision.

Le goût que la Cour d'Espagne avoit pris pour les voyages, la détermina, au commencement de Mars, à vouloir aller passer le printems à Grenade, & Leurs Maj. Cath. partirent le 6. de Seville pour s'y rendre. On comptoit, selon les nouvelles qu'on auroit de France & d'Angleterre, de ne séjourner à Grenade que pendant le tems qui seroit nécessaire à préparer l'embarquement des troupes Espagnoles, qui devoient être transportées en Toscane, & de se rendre ensuite à Barcelonne, lorsqu'il seroit question de les faire partir. La Reine, à qui cette expédition tenoit fort à cœur, se flattoit avec raison, que, quand on sauroit qu'Elle & le Roi se proposoient d'être temoins de son exécution, on travailleroit avec une nouvelle ardeur à lever tous les obstacles qui pouvoient la retarder. Sa Maj. étoit en même tems bien aise, que la dissipation qu'entraîne ordinairement les voyages, jointe au plaisir

22 MEMOIRES DE Mr.

plaisir de voir mettre à la voile un embarquement dont on étoit si occupé, détournât le Roi de suivre le secret penchant qu'il laissoit appercevoir de tems en tems, de retourner à sa retraite de St. Ildephonse. C'étoit apparamment pour éloigner de plus en plus un point de vuë si opposé à celui qu'on avoit alors, qu'on parla, quand on seroit arrivé en Catalogne, de proposer une entrevue à la Cour de France sur la frontiere : & comme cette invitation, au cas qu'elle réussit, devoit infailliblement obliger le Cardinal de Fleury à suivre S^A MAJ. TRES CHR. l'Ambassadeur de France, la Duquesse de St. Pierre & leurs Courtisans, s'occupoient agréablement des nouvelles distinctions que la presence de ce Ministre ne pouvoit manquer de leur attirer. Les projets de celui-ci, bien différens des leurs, compatissoient mal avec un semblable voyage. Il n'avoit garde de s'exposer de si près aux instances, ou aux reproches que la Cour d'Espagne lui auroit fait.

Ce fut pour employer efficacement les unes ou les autres, selon que les circonstances l'exigeroient, que Leurs Maj. Cath. crurent devoir envoyer en France

Dont

L'ABBE DE MONTGON. 23

Dom LUCAS SPINOLA, * à qui elles avoient donné le commandement des troupes qui devoient passer en Italie; & ce Général arriva à Paris dans le commencement d'Avril. Comme il étoit Fils du premier lit du Duc de St. Pierre † le public soupçonna qu'il devoit à sa belle-mere & à l'Ambassadeur de France la confiance que le Roi & la Reine lui manquoient, & que tous les deux avoient également engagé le Cardinal de Henry à paroître desirer de traiter avec lui par préférence à tout autre. L'influence qu'une pareille prédilection sembloit annoncer que le Marquis de Brancas & la Duchesse de St. Pierre avoient dans les deux Cours, vint fort à propos fortifier l'opinion avantageuse qu'ils souhaitoient établir de leur crédit, & du progrès considerable qu'il feroit encore par le succès de la commission de Dom Lucas Spinola: il falloit, pour leur plaire, le regarder comme assuré.

Si

* Marquis d'ALCONCHER, Grand d'Espagne, de la premiere Classe, & Viceroi du Royaume d'Aragon.

† Ce Seigneur avoit épousé en premieres nocces une fille du M. de LOS BALBAZES & en secondes Mademoiselle de Croissy fille du Marquis de ce nom, Ministre & secretaire d'Etat sous le Regne de LOUIS XIV.

Si l'avantage de suivre la Cour d'Espagne dans tous les voyages qu'elle faisoit, pouvoit me flatter, il ne laissoit pas aussi de me causer souvent une véritable peine. Les conjonctures du tems, jointes aux secrettes préventions qu'on avoit donné à la Reine contre moi, ne me présageoient qu'une suite presque interminable de mortifications. Le surcroît de dépenses qu'entraînoient de si fréquentes transmigrations, s'accordoit mal avec les médiocres ressources qui me restoient; & je n'avois pas moins d'embarras à pratiquer l'économie qu'elles m'obligoient d'observer, sans blesser une certaine décence.

Ceux (en petit nombre, ce me semble,) qui ont éprouvé à quel point une situation si délicate & si critique est difficile à supporter, comprendront aisément ce qu'elle me faisoit souffrir. Laissons le penser aux autres; leur imagination, pour si vive qu'elle puisse être, n'ira gueres à cet égard au-delà de la vérité.

Quatre jours avant le départ de Leurs Maj. le Comte & la Comtesse de Königsegg & le Comte de Königsegg-Erps leur neveu, partirent pour retourner à Vienne. L'Empereur avoit nommé le premier, Vice-Président du Conseil de guerre,

re, & ce choix ne pouvoit tomber sur un plus digne sujet. On a vû dans le commencement de ces Mémoires, avec quelle dextérité il avoit sù ménager, pendant le cours de son Ambassade, les intérêts de S. Maj. Imperiale, & se servir des circonstances du tems pour se procurer un crédit & une autorité en Espagne, qui assurassent le succès de ses démarches. Rien ne fut effectivement capable, pendant plusieurs années, de l'arrêter : mais à la fin, les illusions sur lesquelles il étoit principalement établi, ne pouvant plus subsister, le Comte de Königsegg éprouva bientôt autant de refroidissement qu'on lui avoit témoigné de bienveillance. Les négociations qui ne se soutiennent que par un tissu d'artifices, entraînent infailliblement ces sortes de revers. On est véritablement à plaindre quand on est chargé de pareilles commissions.

Quoique la route de *Marchena* & d'*Antequerra*, que prirent Leurs Maj. pour se rendre à Grenade, fût la plus courte, plusieurs personnes de la Cour se déterminèrent à passer à Cordoue, afin de trouver sur le chemin des logemens plus commodes ; & je fus de ce nombre. Je menai dans mon Carrosse le Pere CAS-

TILLION Clerc mineur, pour qui la Princesse de Robec, & le Marquis de la Balbazer, qui vouloient l'attirer à Grenade, me demanderent une place ; & je les remerciai fort de m'avoir procuré une aussi bonne compagnie. Nous séjournâmes un jour à Cordouë. Il ne m'y parut rien de bien remarquable, que l'Eglise Cathedrale. Elle a été bâtie par les Maures, lorsqu'ils étoient les maîtres de cette Ville, pour leur servir de Mosquée ; & , à l'exception du Chœur, qu'on a construit depuis que le St. Roi FERDINAND la reprit sur ces Infideles, cet édifice est resté tel qu'ils l'avoient laissé. Sa singularité est digne de curiosité. Les Haras du Roi n'en méritent pas moins par la beauté & la bonté des chevaux qui s'y trouvent, & qui sont renommés en tout Pais. L'Evêché de Cordouë est un des plus riches d'Espagne ; on n'en auroit certainement pas eu cette idée, en voyant les meubles, la livrée & l'équipage du Prélat qui le possédoit lorsque j'y passai. Son extérieur paroissoit réglé par la plus severe modestie ; il n'en étoit pourtant pas moins honoré ; & les abondantes charités à quoi il employoit tout son revenu, lui attiroient des hommages aussi universels & aussi sinceres,

que

L'ABBE' DE MONTGON.

que sont ordinairement passagers & évêques, ceux que procurent un vain
xe. Je suis fâché de ne pouvoir me
venir du nom d'un Evêque si respec
ble; je sai seulement que Dom THO
MAS RATTOT y OTTONELLI
diteur de Rotte lui a succédé.

Leurs Maj. & M. le Prince des A
ries ayant été incommodées d'un rhum
qui devint à la fin de l'hiver de cette
née là, presque général dans toute l'E
rope, furent obligées de séjourner qua
jours à *Antequerra*; & ce ne fut que
23 de Mars qu'Elles arriverent à G
nade. Comme nous nous y retinmes
Pere Castillon & moi quelques heu
avant Elles, nous fûmes témoins de to
les préparatifs qu'on avoit fait pour
recevoir. Les habitans n'avoient rien
gligé pour les rendre enbore plus ag
bles que magnifiques; & depuis la p
te d'Elvira, par où le Roi & la Re
devoient entrer, jusqu'à l'ancien Pal
des Rois Maures, nommé l'*Alhambra*
les maisons, les arcs de triomphe qu
avoit erigés & les fontaines, étoient
nés d'une maniere si galante, de ver
re & de fleurs artificielles ou naturelle
que mon compagnon de voyage & m
qui avions déjà été frappés de la beau

des environs de Grenade, ne pouvions nous laisser d'admirer, sur tout dans la vuë de *Nuestra señora de las Angustias*, le goût qui regnoit de toutes parts. Leurs Maj. en parurent aussi fort satisfaites. Elles ne le furent pas moins de la belle vuë de leurs appartemens, d'où elles découvroient la plus grande partie de ce qu'on appelle *la Vega de Granada*, qui, sans contredit, offre un coup d'œil charmant.

La maison qu'on avoit marquée pour mon logement appartenoit à Dom THOMAS BELLUGA, Chanoine de l'Eglise Cathedrale & neveu du Cardinal de ce nom. Elle étoit dans la place de *los Lobos*, & il y demouroit avec une partie de sa Famille. Je me rappelle encore avec plaisir & reconnoissance leur obligeante reception, & les témoignages d'amitié qu'ils me donnerent pendant le séjour que je fis chez eux.

Le Palais de l'*Alhambra*, que Leurs Maj. occuperent, est bâti sur une hauteur qui commande toute la ville: on y monte par une allée d'arbres qu'on a menagée dans une espee de bois assez touffu, qui entoure cette partie de la colline, & qui, ornée de diferens petits jets d'eau, donne à cet endroit là un air
de

de campagne & de solitude, qu'on ne s'attend point de trouver au milieu d'une ville. Quand on arrive au sommet de cette colline, on rencontre le commencement d'un Palais magnifique, que l'Empereur CHARLES QUINT voulut faire bâtir; mais qui est resté imparfait. Après l'avoir passé, on entre dans l'Alhambra, ouvrage du Roi MULEY HAZEN. Ce Palais est assez vaste; mais sans aucune architecture ni régularité. Les dorures de plusieurs plafonds sont encore belles; & l'élévation de celui qui servoit d'antichambre à M. le Prince des Asturies, est surprenante. Le pavé de la chambre de la Reine étoit rempli de petites ouvertures qui servoient apparemment, selon l'usage du levant, à y faire entrer, quand on vouloit, des parfums; & de tous côtés on appercevoit plusieurs inscriptions en Arabe, qui excitoient beaucoup, mais très inutilement, notre curiosité. Il y a un quartier de ce Palais où l'on trouve une assez belle fontaine appelée des *Lions*, pavée de carreaux à la mauresque, & entourée de douze de ces animaux de marbre; elle fournissoit de l'eau pour l'appartement des bains. Les Rois Maures avoient encore un autre Château séparé de celui dont je parle,

30 MEMOIRES DE Mr.

par la riviere du Daro * qu'on nomme l'ALBAÏZIM & une maison de campagne nommée *Généralité* dont les jardins remplis d'orangers, de mirthes & de fleurs, autour desquelles coule, dans plusieurs petits canaux, une eau aussi claire que rapide, furent fort fréquentés par toute la Cour au commencement du printemps.

Ces différens vestiges de la gentillesse des Maures, joints aux noms Arabes, ou que du moins nous croyions tels, de la rue du *Zacaten*, de la Place *Vivourambla*, de la Porte *Bibalmacen* &c. mirent à la mode une espèce d'assez mauvais Roman, intitulé les *Guerres Civiles de Grenade*. On s'amusa à le lire & à s'entretenir des *Abencerrages*, des *Zegnys*, des *Almanzors*, des *Zaydes*, des *Fatimes*, & des autres merveilleux personnages dont il rapporte les faits & gestes ; mais avec si peu d'agrément, qu'en tout autre lieu, personne, à coup sûr, n'eut jamais songé à de pareilles fariboles. Il y a divers édifices

* Il passe encore à Grenade une autre riviere appelée le *Genil*. Les habitans de Grenade prétendent qu'on trouve quelques paillettes d'or mêlées dans le sable du *Daro*, & quelques unes d'argent dans celui du *Genil* ; mais l'écoulement de ces richesses cachées, n'enrichit gueres ceux qui travaillent à en profiter.

L'ABBE' DE MONTGON. 31

édifices à Grenade qui ont de la beauté. L'Eglise Cathedrale dans laquelle est une Chapelle nommée de *Los Reyes*, à cause du tombeau du Roi FERDINAND & de la Reine ISABELLE sa femme, qui y sont enterrés, est grande & bien ornée. Celle du *Nuestra Señora de las Angustias* qui est en grande vénération dans la ville, l'est encore plus, & spécialement ce qu'on appelle *el Camarino*. Les Couvents & les Eglises de St. François & des Hieronimites, & l'Hôpital des Peres de la Charité, où est le corps de St. JEAN DE DIEU leur fondateur, qui mourut à Grenade en 1550, méritent aussi d'être vus. A une demie lieue de Grenade, en allant du côté de la *Siera Nevada* * est ce qu'on nomme *el Collegio del Sacro Monte*. Il est habité par des Chanoines qui vivent en communauté, & qui desservent une Eglise Collegiale. Cette Maison, où plusieurs jeunes gens se forment aux sciences & à la vertu, a fourni à l'Eglise d'Espagne, en différens tems, un grand nombre de sujets aussi recommandables par leur savoir que par leur Sainteté.

B 4

tété.

* C'est une Montagne fort élevée, & dont le sommet est presque toujours couvert de neige, au bas de laquelle est située la Ville de Grenade.

teté. A peu près à la même distance d Grenade, mais d'un autre côté, est l Couvent des Chartreux, remarquable par la beauté des Cloîtres, & par celle de l'Eglise. Le sanctuaire, derriere le maître-Autel où repose le St. Sacrement, est d'une grande magnificence. On passe, en sortant de la ville, quand on va à ce Couvent, par la place *del Triumpho*, où est erigée une statue de la sainte Vierge: c'est un monument envers elle de la piété du Roi Ferdinand & de la Reine Isabelle, & de leur reconnoissance de la protection qu'elle avoit accordée à leurs armes, dans la conquête qu'ils firent en personnes du Royaume de Grenade.

Après la succinte rélation que je viens de faire, de ce que sa Capitale contient de plus digne d'attention, reprenons le fil des affaires générales dont la Cour d'Espagne étoit alors occupée.

L'exécution des projets qu'elle avoit formé, dépendant du succès qu'auroit le voyage de *D. Lucas Spinola* à Paris, on attendoit avec la plus vive impatience d'apprendre ce que ses sollicitations & ses instances produiroient. Leurs Maj. Cath. ne doutoient point qu'il ne suivit exactement l'ordre qu'elles lui avoient donné, de les rendre pressantes. Mais ils s'en falloit

falloit beaucoup qu'elles comptassent également sur la bonne volonté du Cardinal. Elles se méfioient au contraire des résolutions qu'il prendroit, autant que de ses liaisons avec la Cour de Vienne. Celle-cy, dont le Marquis DE SANTA-CRUZ & D. JOACHIM BARNACHEA ne manquoient point de les informer, leur rendoit au moins suspect tout ce que l'Ambassadeur de France & la Duchesse de St. Pierre leur promettoient du zèle & de la fermeté de son Eminence ; & plus le moment approchoit d'éprouver s'ils auroient ce caractère, plus on sembloit craindre qu'ils n'en eussent un bien opposé. *Dom Lucas Spinola* étoit parti, prévenu qu'on avoit cette opinion, & d'observer par conséquent avec soin si elle étoit fondée. L'avis, quoique bon, ne fit pas sur lui toute l'impression qu'il méritoit ; & il se repentit ensuite, suivant les apparences, de ne l'avoir pas exactement suivi.

Ce Général fut reçu à la Cour de France avec l'empressement qu'on ne manque jamais de témoigner à ceux qu'on a intérêt de gagner. Le Cardinal souhaittoit avec passion de se débarrasser du Congrès ambulante qu'il menoit depuis deux ans à sa suite : il s'agissoit seulement que

la séparation s'en fit d'une manière qui ôta tout prétexte de publier, que la multitude & la diversité des affaires qu'on avoit soumises au jugement de S. Emence, restoit dans le cahos dont on s'étoit flatté qu'il les débrouilleroit. L'exécution du Traité de Seville procuroit dans la conjoncture présente, cet avantage; car, quoiqu'on eut conclu ce Traité presque à l'insçu du Congrès, & qu'il ne pût en être regardé comme le fruit, il en terminoit cependant la longueur & l'incertitude, en réglant, au moins en apparence, les prétentions des principales Puissances qui avoient donné lieu de l'assembler. Or cet arrangement étant l'objet que s'étoit proposé le Cardinal, & se trouvant rempli, selon lui, par ce que contenoit le Traité, ce Ministre se flattoit que les applaudissemens que lui attireroit un semblable ouvrage, répareroient le tort que l'inutilité & l'inaction * du Con-

* La dernière Conférence se tint à SOISSONS au mois de May 1729. & depuis, les Plénipotentiaires se transporterent à Paris, & dans les Lieux où alloit la Cour de France. Enfin, au mois de Septembre 1730. ils furent presque tous rappelés; & ceux des Puissances du Nord & de plusieurs Princes de l'Empire, s'en retournerent, sans avoir pu obtenir ni éclaircissement ni décision de l'Oracle qu'ils étoient venus consulter.

grès de Soissons avoient fait à sa gloire.

La résistance opiniâtre de la Cour de Vienne à l'Introduction des Espagnols en Italie, & la vivacité au contraire de celle d'Espagne à l'exiger, sembloient éloigner beaucoup les futurs panégyriques; mais quelques grands que fussent ces obstacles, le Cardinal ne désespéroit point de les surmonter, & d'obtenir, à la faveur de la circonstance délicate où se trouvoit l'Empereur, une condescendance de la part de ce Prince aux desseins de la Cour d'Espagne, que S. Eminence étoit persuadée qu'il ne falloit point attendre de celle-cy pour les propositions de S. M. Imp. Ce premier Ministre, placé, comme on voit, entre deux Puissances qui avoient des sentimens si opposés, remarquoit parfaitement, que, pour les porter à se rapprocher, le tems étoit nécessaire; que cependant il étoit inutile de se flatter que l'Espagne voulût actuellement en accorder; & que, des entreprises précipitées, que cette Couronne étoit en usage de faire, il résulteroit infailliblement, qu'un Congrès assemblé avec tant d'ostentation, & que le prétendu * Traité de Pacification signé à Seville n'aboutiroient qu'à allu-

B 6 mer

* Voyez Pieces Justificatives N^o. I.

mer une guerre générale dans toute l'Europe. Ce dénouement singulier s'ajust mal avec la haute idée que le Cardinal vouloit donner des vastes ressources de sa politique : Aussi prit-il le parti , pour le détourner , d'arrêter la vivacité des résolutions de la Cour d'Espagne , en l'entretenant d'apparences & de promesses dont l'exécution , dépendant autant de l'Angleterre & de la Hollande que de la France , ne pouvoit manquer de trouver , de la part de ces deux Puissances , plusieurs secrets obstacles favorables aux desseins de son Eme. & qui les tiendroient cachés. C'est sur ce plan que le Cardinal régla la conduite qu'il devoit tenir avec *D. Lucas Spinola*. Toutes les instances & les propositions que fit ce Général furent bien reçues : on ne l'entretient que des ordres qu'on alloit donner aux troupes destinées à joindre celles de Leurs Maj. Cath. de se tenir prêtes à marcher , & pour préparer les bâtimens qui devoient les transporter.

Les conférences qu'il eut , tantôt chez le Cardinal , tantôt chez le Garde des Sceaux , où les Ministres d'Angleterre & d'Hollande furent souvent appelés , & en particulier avec ces derniers , roulerent sur les mêmes matieres , & parurent

rent accompagnées du même succès & de la même bonne volonté. On nommoit publiquement en France, les Regimens qui passeroient en Italie, & les Généraux qui seroient destinés à les commander. On en faisoit autant à Londres; & *Dom Lucas Spinola*, qu'on berçoit par toutes ces flatteuses esperances, n'examinant apparemment pas assez leur valeur intrinseque, leur attribua trop facilement un caractere de certitude qu'elles n'avoient point, & chercha trop précipitamment à se faire un mérite à la Cour d'Espagne de la prompte réussite de ses sollicitations. Ce qu'il écrivit à cet égard, quoique contredit par le Marquis de *Sta. Cruz* & *D. Joachim Barnachea*, fut reçu à Grenade avec une joye infinie: on y traita de réveries ou de jalousie de métier, ce que ces deux derniers mandoient: tout y retentissoit des applaudissemens que meritoit *Dom Lucas Spinola* & le Cardinal de Fleury. L'Ambassadeur de France & la Duchesse de St. Pierre, qui partageoient aussi les éloges, faisoient valoir à merveille, ainsi que leurs partisans, le fidele accomplissement de tout ce qu'ils avoient annoncé. Enfin l'assurance qu'on pretendoit avoir, que bientôt la Méditerranée seroit couverte de Vaisseaux Anglois,

glois, Hollandois, François & Espagno paroïssoit si certaine, que. l'on parla p que jamais d'exécuter le voyage de Catalogne, afin de se procurer la satisfacti d'être témoins à Barcelonne d'un emba quement si fameux. Pour goûter mên d'avance un échantillon de ce plaisir, fût question d'aller à *Almuñecar*, d'o on pourroit voir passer l'Escadre Espa gnolle qu'on armoit à Cadix, & qui devoit bientôt mettre à la voile, pour se rendre à Barcelonne.

Après ce que j'ai rapporté jusqu'à présent du dessein qu'avoient mes ennemis de profiter de tout ce qui pouvoit m'obliger à me retirer d'une maniere disgracieuse, on comprendra aisément, que la conjoncture où l'on étoit, & toutes les circonstances qui l'accompagnoient, me rendoient le séjour de la Cour d'Espagne d'autant plus triste, que la plus exacte vigilance n'étoit pas capable de me mettre à l'abri des désagrémens que l'envie qu'on avoit de complaire au Cardinal m'exposoit à essuyer. Cette situation délicate & encore plus mortifiante, augmentant le chagrin & le dépit que je ressentois de n'avoir pû la fuir, je pris le parti de ne paroître que rarement à l'*Albambra*, & par une pure bienfiance. Mon dessein

dessein en cela étoit d'éviter , autant qu'il me seroit possible , les occasions que les courtisans font naître ou saisissent avec avidité , de montrer à ceux qui ne sont pas à la mode , l'absoluë & piquante déférence qu'ils ont pour ce préjugé , & de me conduire en un mot avec tant de circonspection , que l'espece de retraite où je me tiendrois , fût plutôt attribuée à la prudence qu'au découragement.

Cette précaution m'épargnoit, sans doute, bien de ces petites amertumes que je travaillois à éloigner ; cependant je ne laissois pas d'en essuyer plusieurs , & de les trouver d'autant plus importunes, que mon état présent m'obligeoit à les dévorer en silence.

Les Cours , quand on y rencontre les contradictions & les vicissitudes de faveur & de disgrâce que j'ay si long-tems éprouvées , surpasseroient en rigueur les Cloîtres les plus austères , & fourniroient plus d'occasions de remporter sur soi de continuelles victoires : mais c'est un terrain où un pareil avantage ne touche gueres qu'à proportion de celui qu'il peut faire obtenir sur ses concurrens. Les vertus sans éclat y sont médiocrement connues , peu recherchées , & presque toujours mises au nombre des pieuses inutilités.

Quel

Quelqu'agréable qu'eut paru d'abord à
 Leurs Maj. l'habitation de l'*Alhambra*,
 Elles s'en degoutèrent pourtant bientôt.
 Elles sortoient presque tous les jours pour
 aller à la chasse ; & la nécessité de mon-
 ter & de descendre si souvent la colline
 sur laquelle ce Palais est situé, jointe à
 celle de traverser ensuite une grande par-
 tie de la ville, leur devint tellement im-
 portune, qu'Elles prirent la résolution de
 quitter Grenade, & d'aller demeurer dans
 un assez petit château situé au milieu d'un
 bois, qui en est éloigné de deux lieues.
 Ce fut le 12 d'Avril, qui, cette année
 là, se trouvoit la troisième fête de Pa-
 ques, que le Roi, la Reine, M. le Prin-
 ce, madame la Princesse des Asturies, &
 les deux Infans D. CARLOS & D.
 PHILIPPE, partirent pour se rendre
 à ce château ; l'Infant D. Louis, & les
 deux jeunes Infantes demeurèrent à Gre-
 nadé, aussibien que les Ministres Etran-
 gers & toute la Cour. Les grands Offi-
 ciers, les Ministres, & les personnes qui
 étoient absolument nécessaires au service
 de Leurs Maj. & des Princes, furent les
 seuls qui les suivirent, & qui, à grand
 peine, purent être logés. Ce changement
 d'habitation devint à plusieurs courtisans
 le sujet de fréquens voyages, & leur ser-
 vit

vit en même tems de divertissement. Le chemin de Grenade au *Soto de Roma* (c'est ainsi que se nomme le château que Leurs Maj. occupèrent) pouvoit effectivement passer pour une promenade : Et comme il ne faisoit point encore des chaleurs importunes , on choisissoit indifféremment , pendant la journée , le tems qu'on vouloit employer à cet amusement. J'avois peu d'empressement , & encore moins de motifs de me le procurer : je m'en dispensai par conséquent , & d'autant plus volontiers , que la démangeaison de paroître à la Cour en certaines circonstances critiques , est toujours aussi inutile qu'imprudente. Ma discrétion & le régime que j'observois , d'éviter les brouillards que j'y aurois trouvé , furent remarqués ; & comme je m'apperçûs que le public ne les désapprouvoit point , je continuai à les suivre , jusqu'à ce que je pûs , à l'aide de quelques momens de sérénité , appercevoir une route qui me garantît tout-à-fait des impressions d'un tems si froid & si nebuleux. Sa durée dépendant du progrès des négociations de D. *Lucas Spinola* & du crédit du Marquis de Brancas ; & ce progrès faisant alors grand bruit , les espérances que je concevois de voir reyenir le beau tems , étoient
fort

42. MEMOIRES DE Mr.

fort légères. Je ne songeois qu'à soutenir l'état chancelant où j'étois réduit, & qu'à faire servir à ce dessein, si mes ennemis entreprennent encore de le traverser, les seules armes que pourroient me fournir leur animosité & l'imprudence qui l'accompagnoit souvent.

Depuis le 12 d'Avril que Leurs Maj. étoient parties de Grenade, j'avois laissé écouler tout le reste du mois sans aller au *Soto de Roma*. La fête de S. Philippe, que l'Eglise célèbre le 1^{er} jour de May, & dont le Roi portoit le nom, engageant tous les courtisans à s'y rendre, pour avoir l'honneur, suivant l'usage, d'y baiser la main de Leurs Maj. je suivis la foule. Le Roi vint sur le midi dans la pièce où toute la Cour se trouvoit. Quand mon tour vint de lui baiser la main S. Maj. me fit un signe de tête, accompagné d'un sourire, qui rassurèrent un peu la timidité de ma situation présente. On passa ensuite chez la Reine pour s'acquitter du même devoir. Je cherchai vainement, en me présentant devant Elle, à démêler dans son visage quelque marque de bienveillance; je n'y trouvai que le sérieux de la Majesté.

La cérémonie du *Bezamanos* de L. M. étant finie, chacun songea à se retirer.

Le

Le Marquis de la Paz & D. Joseph Patiño avoient prié les Ministres étrangers & plusieurs autres personnes de la Cour à diner. Je ne fus pas compris dans le nombre ; les conjonctures du tems n'admettoient point qu'on eût pour moi les mêmes égards ; & de mon côté, me rendant volontiers justice là-dessus, je me préparois à retourner à Grenade, lorsque le Due de L'ARCO, que je rencontrai en sortant de chez la Reine, m'invita à aller chez lui.

Mon séjour au *Soto de Roma* devenant plus long que je ne l'avois pensé, j'allai, l'après-diné chez l'Archevêque d'Amida. La réception qu'il me fit se ressentit un peu de l'indifférence, pour ne pas dire de la froideur, qu'on affectoit alors de me marquer. Je le quittai pourtant presque édifié de ce que j'avois usé assez sobrement de ces propos insipides, ou, pour parler plus juste, de ces riens débités avec autant d'ennui que de distractions, que les inutiles dans les Cours, tels que je l'étois devenu, essuyent ordinairement de la part des personnes qui sont en place : peut-être aussi ma discrétion de rendre la visite courte, & la conversation entièrement indifférente, me valut-elle cette attention.

L'heure où Leurs Maj. devoient sortir.
pour

pour aller à la chasse, ayant réuni sur leur passage presque tous ceux qui avoient diné chez les Ministres ou ailleurs, je suivis leur exemple. Plusieurs partisans de l'Ambassadeur de France, qui me retrouverent encore à la Cour, en parurent surpris. Ils ne s'étoient pas attendus apparemment que j'y éprouverois l'hospitalité du Duc *de l'Arcó*. Je n'en rencontrai aucun qui ne me demandât où j'avois diné. Je satisfis successivement leur curiosité; &, sans donner à entendre que j'en découvrois parfaitement le principe, j'ajoutai seulement, comme une plaisanterie que la conjoncture présente & leur façon de me la faire appercevoir, m'engagea d'hazarder, j'ajoutai, dis-je, qu'il me survenoit de tems en tems, ainsi qu'ils voyoient, certains petits biens fortuits, qui, sans m'enrichir, aidoient néanmoins à me faire vivoter.

Mon empressement, pendant le mois de May d'aller au *Soto de Roma* ne fut pas plus vif qu'il ne l'avoit été le mois précédent. Je n'attendois qu'une continuation de refus & de dégoûts : Il étoit même plus que vrai-semblable qu'ils se multiplieroient à proportion du besoin qu'on auroit déformais de ménager le Cardinal de Fleury. Jamais l'empressement de faire sa Cour ne fut

fut l'effet d'une pareille opinion , elle l'éteint au contraire entierement ; & n'en déplaît à Mrs. les courtisans , le nombre parmi eux des sectateurs de l'amour désintéressé pour les Princes , doit être compris dans le système des *Infimement-petits*. Ce Quietisme politique ne fera jamais , suivant les apparences , aucun progrès.

Certains sentimens de fermeté qui , sans porter à blesser aucun devoir , en font un essentiel de ne vouloir rien obtenir par l'avilissement & la bassesse , sont si peu connus dans les Cours , (au moins quant à la pratique) qu'on y soupçonne presque toujours ceux qui s'en parent , d'y jouer un personnage suspect de fausseté : Mes ennemis qui ne s'occupoient que du soin de me décrier , ne manquerent pas de donner ce caractère à la conduite que je tenois à Grenade ; & parce qu'aucune terreur panique de leur autorité , ne pouvoit m'inspirer la complaisance de leur laisser répandre en liberté les bruits les plus injurieux à ma réputation , & que ma vigilance sur cet article égaloit leur mauvaise volonté ; une vanité aussi indécente qu'insensée pouvoit seule , selon eux , contrebalancer en moi les effets qu'y produisoit l'ambition : Je prétendois vainement la cacher
sous

sous la spécieuse & modeste apparence de céder aux conjonctures du tems.

La plus dure de toutes les nécessités, est d'avoir à combattre des gens fortement résolus à soutenir l'injustice de leurs procédés par la puissance qu'ils possèdent ; car en ce cas là il faut nécessairement, ou sacrifier son honneur au leur, ce qui me semble le comble de l'indignité, ou s'attendre, quand on les démasque, & qu'on les réduit à ne pouvoir disconvenir de leur tort, à un ressentiment si vif de leur part, qu'il détruit presque en eux l'humanité. J'ai passé la meilleure partie de ma vie dans cette situation, & les peines qu'elle fait essuyer sont d'autant plus sensibles, que la crainte de les partager détourne ceux qui en sont intérieurement touchés, d'aider à les supporter, en travaillant à les adoucir.

Quelque grande que soit ordinairement la disette des gens qui ont cette générosité, on a déjà vu, & on verra encore, que j'ai cependant eu le bonheur d'en trouver ; & c'étoit de ce nombre sans doute, que furent quelques personnes à Grenade, qui m'avertirent de l'interprétation maligne que mes ennemis donnoient aux motifs qui m'empêchoient de paroître au

souvent à la Cour que les autres cour-
ans.

J'étois tellement accoutumé aux traits
de la malignité des personnes dont on me
parloit , que les nouvelles preuves qu'on
m'en fournissoit ne me causerent aucune
surprise , & ne semblerent pas devoir m'ob-
liger à changer de conduite , ni à crain-
dre non plus que le Public souscrivît a-
veuglément au jugement qu'on vouloit
qu'il portât de mes actions. L'animosité
de mes ennemis contre moi n'étoit plus
un mystère ; & dès qu'en pareil cas elle est
connue , on se sent naturellement porté à
être en garde contre ce qui la dévoile , &
qui pourroit conduire à l'approuver. Après
que j'eus donc remercié ceux qui vouloient
bien m'aider à ne faire aucune fausse dé-
marche , de l'amitié qu'ils me témoig-
noient , je me contentai de les prier ,
quand l'occasion & la prudence le leur
permettroit , d'insinuer qu'il n'étoit pas
surprenant que les partisans du Cardinal
de Fleury , qui avoient si souvent affecté
d'être de mes amis , pendant qu'ils ne
s'occupoient qu'à me traverser , eussent
aussi mauvaise opinion de ma sincérité
qu'ils m'en avoient donné de la leur par
une pareille duplicité ; & d'ajouter à cette
réflexion , pour ma défense , ce qu'ils ju-
geroient

geroient à propos. Quant à moi, continuai-je, qui travaillerois vainement dans les circonstances présentes, à lutter contre des adversaires si puissants, je dois rien dire qui puisse devenir l'aliment du desir qu'ils ont de me mortifier, ou qui serve à le justifier. Pendant que j'usurai de cette discrétion, le torrent peut-être s'écoulera; je saurai bien alors, s'il est nécessaire, faire appercevoir la bouë & le limon qu'il aura laissé.

Je n'attendis pas jusqu'à ce moment à le montrer; & malgré le peu d'esperance, que l'état d'oubli où je paroissois être tombé me donnoit d'être écouté, je crus devoir ne point passer sous silence certains propos piquans & peu mesurés que j'appris qu'avoient tenus sur mon sujet quelques François des maisons du Roi & de la Reine. J'écrivis donc au Marquis de la Paz pour m'en plaindre, & le prier de faire cesser une licence de la part de ces gens là, d'autant plus inexcusable, que bien loin de leur donner sujet d'avoir pour moi si peu de ménagement, j'avois cherché à rendre service au frere d'un d'entre eux, ainsi qu'il pouvoit le voir par une Lettre * que je lui adressois du

Comte

* Je l'ai, écrite de la main de ce Ministre; &

Comte de Maurepas. Le Ministre Espagnol qu'une ingratitude si évidente scandalisa, me fit une réponse † aussi obligeante que je pouvois le desirer, & bientôt après je vis paroître chez moi ceux à qui il avoit apparemment reproché l'irrégularité de leur procédé. Je n'en exigeois pas tant de leur part, & je ne leur fis nullement sentir que je soupçonnois bien la raison qui les engageoit à venir troubler ma solitude. Cette modération, j'ose le dire, ne les rendit cependant circonspécts à mon égard que pour peu de tems; bientôt après je les retrouvai mêlés dans une intrigue, qui paroitra aussi maligne que bouffonne; c'étoit le goût du tems de m'attaquer; on étoit sûr de plaire en le suivant; à quoi n'engage pas cette assu-

Tom. VIII.

C rance

si je ne la rapporte pas ici, c'est par ménagement pour celui qu'elle feroit connoître. Il entroit dans les projets que l'on formoit contre moi, uniquement par la séduisante esperance de s'attirer la protection de ceux à qui il croyoit qu'une semblable complaisance étoit agréable. Le tems de cette foiblesse ne subsiste plus; & comme je suis persuadé qu'il n'en seroit point à present susceptible; je le suis encore moins de conserver aucun ressentiment du passé.

† La Lettre de ce Ministre comprise dans celles dont on s'est emparé, est datée de *Pinos de la Puente* le 16. May. 1730. ce lieu étoit celui où il étoit logé auprès du *Soto de Roma*.

rance dans une Cour, & qu'elle idée doit-elle donner de ce que j'ai souffert pendant tant d'années qu'elle a duré ? Je goutois à peine le repos que cette petite correction m'avoit procuré, lorsqu'il fut question de rentrer en lice, & de me défendre d'être coupable envers le Marquis de Brancas, de la même malignité que j'avois eu lieu de reprocher aux François que je viens de citer. L'entreprise étoit d'autant plus difficile, que tout connoit à rendre certain l'avis de celui qui me l'imputoit ; on en fera, je crois, persuadé, quand on saura que c'étoit du Cardinal * de Fleury qu'il parloit.

Ce Ministre n'ignoroit point qu'il s'en étoit peu fallu que le Mémoire que j'avois présenté au Roi avant son départ de Seville, n'eût entièrement changé ma situation ; & malgré toute l'assurance qu'on lui avoit vrai-semblablement donnée depuis, qu'on parviendroit bien à empêcher qu'elle ne devint plus agréable, la simple apparence à cet égard ne lui suffisoit pas ; il falloit la convertir en certitude. Les soins qu'il avoit pris pour se ménager cette satisfaction, & qu'il avoit étendus, jusqu'à

* *Suscitatur falsiloquus adversus faciem meam
contradicens mihi, collegit furorem suum in me,
& somnians mihi infrenuit contra me dentibus
suis. Job. c. 16.*

Jusqu'à envoyer à Leurs Maj. Cath. une espece de Libelle diffamatoire contre moi, n'ayant cependant pas produit, ainsi qu'il s'en étoit plaint au Marquis de Brancas, l'effet qu'il desiroit ; le mauvais succès d'une précaution si Chrétienne, ne le rebuta point : Il se détermina seulement à prendre une route plus secrète, afin d'arriver à son but. En effet celle de revenir à la charge, en adressant à Leurs Maj. un second Mémoire contre moi, ou d'illustrer le premier par de nouvelles découvertes, eût à la fin dévoilé un acharnement à me desservir, peu compatible avec la charité Episcopale ; & le Cardinal aussi attentif à ménager ses intérêts qu'à contrarier les miens, sentit parfaitement la nécessité de cacher son animosité : il chercha donc adroitement à donner à la passion, que la seule envie de lui plaire avoit formé peu à peu, dans le cœur du Marquis de Brancas contre moi, le même degré d'activité qu'elle avoit dans le sien, & à lui fournir en même tems un prétexte plausible de la faire éclater, & de m'imputer d'être aussi peu maître de reprimer les accès d'une noire méchanceté que ceux de mon ambition.

L'éclaircissement, peu honorable à mes ennemis, qu'avoient entraîné les preten-

duës Lettres contre la Duchesse de St. Pierre, dont le Cardinal de Fleury avoit tenté de me rendre l'Auteur, & les reproches qu'il s'étoit vû obligé de faire de la faute qu'on avoit commise de m'en donner connoissance, devoient naturellement le dégoûter de prodiguer ainsi des avis qui réussissoient assez mal; cependant malgré cela, il se détermina encore à les employer. Toutes les raisons qui lui dictoient de résister à une pareille tentation, furent inutiles: Sa vivacité l'emporta. Ce premier Ministre écrivit au Marquis de Brancas, qu'on l'avoit informé, & qu'il avoit vû que je parlois de lui dans mes Lettres avec peu de ménagement; à quoi le Marquis de Brancas ajouta (apparamment pour ne point passer pour trop crédule) que le Cardinal avoit eu l'attention de lui envoyer quelques unes de ces Lettres en original. Cette dernière circonstance, négligée mal-à-propos, lors de l'avertissement tout pareil que la Duchesse de St. Pierre avoit précédemment reçu, procuroit à la nouvelle découverte une autorité sous laquelle je devois succomber; & il ne s'agissoit plus, pour me confondre, que de manifester des preuves si convaincantes de ma malignité. Ce ne fut pourtant point le parti que prit le Marquis de Brancas,

L'ABBE DE MONTGON. §3.

ni sans doute le conseil que le Cardinal lui donna : Ils savoient l'un & l'autre, ou tout au moins S. Eminence, à quoi s'en tenir sur ces prétendues Lettres ; & que ce qui produiroit par conséquent un éclat, n'aboutiroit qu'à prouver qu'elles étoient aussi chimeriques que les premières. Il parut donc plus sage, de faire illusion au public, en affectant autant de modération qu'on vouloit lui persuader que j'en avois peu ; & de ne point prétendre se prévaloir de l'avantage que j'avois si imprudemment donné sur moi. Cependant comme on étoit bien résolu, malgré toute cette modestie, de se l'assurer, on chargea, à l'ordinaire, quelques personnes initiées dans les mystères, de répandre insensiblement les justes sujets de plainte que l'Ambassadeur de France avoit de mon procédé. On comptoit qu'au moyen de ces prudentes insinuations, je deviendrois bientôt l'objet de la censure du public, & que je ne connoitrois ce qui se feroit passé que par le décri universel où je me verrois tombé.

Entre ceux à qui le Marquis de Brancas jugea à-propos de confier les griefs qu'il avoit contre moi, se trouva un certain Recteur Catalan, nommé D. E S T E V A N depuis peu arrivé à la Cour, avec

l'heureuse disposition d'y servir tous ceux qui lui seroient utiles, sans trop s'embarraffer d'examiner l'usage qu'ils voudroient faire de sa bonne volonté. Ce riche fonds de complaisance ayant aidé le Recteur à s'introduire chez l'Ambassadeur de France, il cultivoit par une grande assiduité la bienveillance de ce Ministre, & n'ayant garde de douter un instant que ce qui sortoit de sa bouche ne fût dicté par la vérité, il ne balança pas à croire tout ce qu'il jugea à propos de lui dire au sujet des Lettres dont on me faisoit l'auteur, ni à consentir d'en faire appercevoir, quand l'occasion s'en presenteroit, l'injustice & la noirceur.

Une des principales occupations des Ministres de France en Espagne, pendant le séjour que j'y ai fait, consistoit à découvrir les liaisons que je formois, & quels étoient ceux qui me temoignoient de l'amitié, ou qui s'interessoit à ce qui me regardoit, afin de mettre tout en usage, pour me faire perdre leur estime; ou leur donner à entendre, qu'en me conservant ces sentimens, ils s'exposoit à essuyer des désagréments. Ces avertissemens charitables, réussissoient selon la bonne ou mauvaise situation où je me trouvois à la Cour; & comme on a vu que les vicissitudes

tudes à cet égard étoient fréquentes, j'éprouvois tour à tour ce que certaines attentions ont de flatteur, & ce que peut avoir de piquant l'indifférence. Cette alternative, que je souffrois alors aussi impatiemment qu'elle me paroît à présent puerile, entretenoit entre les Ministres de France & moi, une guerre de chicane, vive & animée. L'invitation à un diné de cérémonie chez des Ministres, quelques visites de personnes qualifiées, ou en credit, une légère distinction qu'on m'accordoit, ou la privation de quelques uns de ces rares & précieux avantages, devenoient le sujet d'une victoire ou d'une mortification pour mes ennemis ou pour moi. Notre application à chercher les moyens de remporter l'une, ou d'attirer l'autre, ne pouvoit, ce me semble, aller plus loin. Ce metier de *gagne-petit* a souvent occupé ceux qui me traversoient; & je ne l'étois pas moins de le leur rendre infructueux. Je crois qu'aujourd'hui nous convenons de bonne foi de part & d'autre, que nous ne pouvions rien faire de plus digne de risée. Après cette petite réflexion, passons aux opérations de D. Es-
tevan qui l'ont fait naître.

Quoique les liaisons que l'Ambassadeur de France remarquoit que j'entretenois

avec le Marquis d'ABRANTES eussent plus d'une fois excité sa curiosité, il n'avoit pu parvenir à la satisfaire. Ce Seigneur & le Pere MANUEL RIBERO étoient parfaitement instruits de ce qui se passoit sur mon sujet : Leur amitié les engageoit à cacher avec soin combien elle m'avoit été utile, & les diverses tentatives qu'on avoit fait pour le découvrir, n'ayant rien produit, on s'étoit à la fin rebuté de les continuer.

L'Ambassade du Marquis d'*Abrantes*, & par conséquent, son séjour à la Cour d'Espagne s'étant terminés lors de l'entrevue des deux Rois, ce Ministre suivit S. M. PORTUGAISE à Lisbonne, & D. PEDRO CUBRAL DE BELMONTE vint prendre sa place, avec le titre simplement de Plénipotentiaire. Ce changement fut déclaré à Elvas ; & lors que le Secrétaire d'Etat D. DIEGO DE MENDOZA m'en parla, il m'apprit que le nouveau Ministre étoit son beau-frere ; qu'il auroit soin de le mettre au fait de ce qui me regardoit, & que je devois autant compter sur sa bonne volonté que sur celle du Marquis d'Abrantes. Cet avis me fit grand plaisir : il adoucit le chagrin que me causoit le départ de l'Ambassadeur de Portugal, & D. *Diego de Mendoza* m'ayant renouvelé la même assurance, lorsque je
pris

pris congé de lui à Lisbonne, je me fis un devoir, quand j'eus rejoint la Cour d'Espagne à l'isle de Leon, de marquer à D. PEDRO CUBRAL autant que les circonstances où j'étois pouvoient le permettre, toute l'attention & les égards que les bienfaits du Roi son maître, son alliance avec D. *Diego de Mendoza*, & les obligations essentielles que j'avois à celui-cy, me prescrivoient d'avoir pour lui. La conduite que tint avec moi D. *Pedro Cubral* dans ces commencemens, & pendant le tems assez court que passa encore en Espagne le Marquis de Brancas, répondit parfaitement aux promesses de D. *Diego de Mendoza* : Et quoique nous évitassions l'un & l'autre, de donner aucun signe de cette bonne intelligence, elle ne laissa pas d'être apperçue. L'Ambassadeur de France & ses courtisans, craignirent que je ne travaillasse à m'attirer la protection du Roi de Portugal : Ils ignoroient, il est vrai, que j'eusse reçu de ce Monarque aucun bienfait ; mais comme ils avoient été informés de tous les agrémens que j'avois eu à Lisbonne, ils soupçonnoient que j'y avois pris des précautions pour en tirer quelque avantage, & que je les continuois par l'entremise de D. *Pedro Cubral*, & dès lors il fut résolu de rendre inutile

un projet si dangereux. D. *Eftevan* fut principalement chargé de cette commission, & de faire appercevoir à D. *Pedro Cubral* combien je meritois peu qu'on s'intéressât pour moi, en lui apprenant l'odieux procédé que j'avois eu avec le Marquis de Brancas, dont il pouvoit certifier que ce Ministre avoit les preuves. Le Recteur muni de si bonnes armes, ne manqua pas de les employer de son mieux, & de travailler à donner à D. *Pedro Cubral* les plus sinistres impressions de mon caractère, en lui rapportant l'histoire de mes prétendues Lettres. Ce Ministre bien au fait des intrigues qu'on employoit journellement pour me desservir, n'auroit peut-être pas ajouté foi à tout ce que lui débitoit le Catalan, sans la particularité qu'il ajoutoit, que l'Ambassadeur de France avoit en main de quoi me convaincre : mais comme elle rendoit sa relation en quelque façon certaine, il en contesta d'autant moins la vérité, qu'il lui parût assez vrai-semblable, que, piqué des obstacles continuels que Mr. de Brancas mettoit secrètement à tout ce qui pourroit tourner à mon avantage, quelque instant de passion m'auroit peut-être porté à m'expliquer vivement dans mes Lettres, & à parler de cet Ambassadeur au moins
 fort

Fort légèrement. D. *Pedro Cubral*, prévenu de cette opinion, & souhaitant de me porter à suivre désormais des sentimens plus modérés, me rendit peu de jours après la conversation qu'il avoit eue avec D. *Estevan*, en s'abstenant cependant de me le nommer. Il m'exhorta ensuite, avec amitié, de prendre un peu plus garde, lorsque j'écrirois en France, aux expressions qui réfléchiroient sur la conduite de l'Ambassadeur de France, attendu que ce que je dirois pour la censurer, n'aboutiroit qu'à montrer, sans aucune utilité, une aigreur & une malignité dont il étoit persuadé, ajouta-t-il poliment, qu'il n'y auroit que la continuité & la vivacité des mortifications qu'on m'attiroit, qui pût me rendre susceptible.

Ma surprise de ce que me rapportoit le Ministre de Portugal fut extrême. J'étois assuré de n'avoir jamais mis le moindre mot dans mes Lettres, qui pût porter atteinte à la réputation du Marquis de Brancas, & que par conséquent le Cardinal de Fleury & lui, étoient hors d'état d'en citer, & encore moins d'en montrer aucune qui les autorisât à avancer un tel fait : trouvant donc que ce qu'ils supposoient sur cet article renfermoit une noirceur que rien ne pouvoit excuser, je te-

moignai à D. *Pedro Cubral*, combien j'étois sensible à l'injure qu'on me faisoit, de m'accuser sans cesse de remplir mes Lettres, sans aucune retenue, de calomnies & de médifances contre la Duchesse de St. Pierre & l'Ambassadeur de France. J'ai sans contredit, ajoutai-je, de justes sujets de les regarder tous deux comme des personnes uniquement occupées du soin de me traverser; mais quand ces sujets seroient mille fois plus forts, & eux plus déterminés encore à me desservir, je veux bien qu'on sache que ce ne sera jamais en déchirant sourdement leur réputation, que je tâcherai de leur ôter les moyens de me nuire; mais en continuant, comme j'ai fait jusqu'à présent, à représenter que c'est sans fondement, sans motif légitime, & par pure condescendance pour le Cardinal de Fleury, qu'ils se sont rendus, en cette Cour, les Ministres & les instrumens de la passion de cette Eminence contre moi. Ce n'est ni en secret, ni furtivement que je me suis expliqué ainsi, mais publiquement, & dans les Mémoires que j'ai eu l'honneur de présenter à Leurs Majestés ou à leurs Ministres; &, à l'exception de cette foiblesse que je leur reproche, & des démarches peu convenables qu'elle les engage à faire sur ce qui

me

me concerne, on ne trouvera dans ces écrits aucune expression qui attaque le reste de leurs actions ou de leur conduite; & cependant je doute fort, (je consens de m'en rapporter au jugement du public) que cette Dame & cet Ambassadeur puissent à mon égard se rendre le même témoignage. Mais, *Monsieur*, continuai-je, ce n'est point de toutes ces récriminations dont il s'agit: Mr. de Brancas a reçu en original, vous a-t-on dit, les lettres que j'ai écrites, & qui excitent son ressentiment; je vais de ce pas le sommer de les produire & de les rendre publiques. Si elles sont de moi, ainsi qu'il le prétend, la vérification en sera bien-tôt faite, & je dois, sans difficulté, dès qu'elle me convaincra d'être l'auteur de ces lettres, perdre votre estime & celle de toute cette Cour. Si au contraire cet Ambassadeur & Mr. le Cardinal de Fleury m'en rendent fausement l'auteur, vous, *Monsieur*, & le public, donnerés à cette démarche de leur part, le nom qu'elle vous paroitra mériter. En disant ces mots, je me levai pour prendre congé du Ministre de Portugal, & aller tout de suite chez celui de France, exécuter le projet que je venois de former, & vrai-semblablement la Scène entre nous eut été vive.

D. *Pedro Cubral*, qui s'en douta bien, & qui sembloit fort étonné que j'eusse démenti si nettement un fait qu'on lui avoit donné comme averé, m'arrêta, en me priant instamment de ne faire aucun éclat. Il se peut, me dit-il, qu'on aura raconté à d'autres ce que je vous ai rapporté, mais il se peut aussi que l'Ambassadeur de France ne l'a encore confié qu'à celui de qui je le tiens, & qu'il lui a peut-être recommandé le secret. Si cela est, l'explication que je vous vois déterminé de demander à ce Ministre, compromettrait infailliblement avec lui l'homme qui m'a parlé & moi aussi : je paroitrais m'être imprudemment mêlé dans des tracasseries dont les suites, selon ce que vous venés de me dire, vont plus loin que je ne pensois. Les circonstances où est ma Cour avec la France me prescrivent à cet égard la plus grande discrétion ; & le Roi mon maître désapprouveroit infiniment que je ne l'eusse point observée. J'espere, ajouta D. *Pedro*, que cette considération suffira pour vous engager à ne point suivre si promptement ce que vous dicte la vivacité actuelle de votre ressentiment, & que vous seriez fâché que ce que je vous ai decouvert par l'intérêt que je prend à ce qui vous regarde, m'attirât des désagrémens. Ne craignés

Craignés rien de semblable de ma part, répliquai-je ; je connois tout le prix de l'amitié que vous me faites l'honneur de me témoigner ; & je vous prie de croire, malgré la mauvaise opinion qu'on cherche sans doute à vous donner de moi, que rien n'est capable de l'emporter sur la reconnaissance que je vous dois, & sur la fidélité avec laquelle je me conformerai à vos intentions. Je vous promets de garder le silence ; mais si ce sacrifice a quelque mérite auprès de vous, accordés moi la grace, au cas que je sache par d'autres le fait que vous m'avez appris, d'exécuter alors ma première résolution, & de défabuser pleinement le public des faux bruits qu'on répand sur mon compte. Vous ne sauriés désapprouver, ce me semble, que je ne veuille point souffrir qu'on m'attribue continuellement l'odieuse réputation de délateur.

D. *Pedro Cubral* satisfait de ma déférence pour ce qu'il desiroit, me dit qu'il ne prétendoit pas qu'elle m'empêchât de prendre les mesures que je jugerois à propos, dès que je pourrois nommer celui, qu'encore mieux, ceux de qui je tiendrois les mêmes particularités qu'on lui avoit débitées ; & comme on les avoit apparemment revêtues de tout ce qui pouvoit les rendre

rendre certaines , il ajouta encore qu'il me conseilloit en ami , pour peu que je me méfiassé de quelques expressions ou réflexions qui m'auroient échapé contre le Marquis de Brancas , de ne me point exposer légèrement à nier ce qui se prouveroit ensuite par mes lettres. Je le remerciai de son avis , qui sans doute étoit bon & sage ; mais je l'assurai en même tems que mon examen de conscience étoit tout fait , & que je n'avois rien à craindre.

Quelque résolu que je fusse de tenir fidelement ce que j'avois promis à D. *Pedro Cubral* , je ne l'étois pas moins de me procurer une occasion de montrer en liberté que ce qu'on m'imputoit n'avoit aucun fondement : je la cherchois avec soin , soit chez l'Ambassadeur de France , où je continuoïs d'aller , soit ailleurs ; & je serois parvenu à la trouver , si la maniere décidée avec laqu'elle je m'étois expliqué à D. *Pedro* sur toutes ces lettres postiches , ne lui avoit fait une impression qu'il communiqua au Recteur afin de le désabuser. Celui-ci ne sachant alors que penser de la contradiction qu'il y avoit , entre ce qu'on lui avoit raconté , & ce que je disois , rendit bien-tôt au Marquis de Brancas les réflexions de D. *Pedro Cubral*. Elles lui parurent apparamment assez

assez justes pour se déterminer à ne point exiger désormais de son confident une opiniâtreté à soutenir ce qu'il lui avoit fait avancer, qui me mît encore à portée de contredire publiquement les découvertes du Cardinal de Fleury : & bien persuadé que je n'aurois pour elles aucune indulgence, le commencement du murmure qu'on cherchoit à exciter contre moi, n'annonçant rien de favorable, on supprima ce qui devoit l'entretenir : il n'en parvint jusqu'à moi que ce que D. *Pedro Cubral* m'avoit appris. Cette résolution des émissaires du Cardinal ne put cependant se soutenir long-tems. D. *Eftevan* soit pour signaler son zele, ou supposant que je serois moins sur mes gardes, ressuscita l'histoire environ trois mois après. Son expérience fut vaine aussi-bien que sa tentative. Je découvris enfin le mystère : il me détermina à écrire au Cardinal de Fleury. Je rapporterai en son lieu cette lettre.

Si le soin, aussi juste que permis, de soutenir les intérêts de ma réputation, me contrainst à rappeler fréquemment le souvenir du peu de délicatesse de mes ennemis, dans le choix des moyens qu'ils prenoient pour la détruire, la peine, j'ose le dire, que cette nécessité me cause, n'est pas

pas moins souvent adoucie par la satisfaction de manifester ce que je dois à l'amitié de plusieurs personnes, & surtout aux bienfaits qu'il plut au Roi de Portugal de m'accorder pendant des conjonctures si pénibles. Voici une nouvelle marque de son auguste bienveillance, que me procurerent encore D. DIEGO DE MENDOZA, & Mr. l'Abbé DE MENDOZA son fils.

Depuis les relations qu'on a vû dans le Tome précédent, que j'avois formées avec eux, je leur rendois compte de tems en tems, avec une entière confiance, des traverses interminables qu'on me suscitait, & des différentes situations où elles me mettoient. Ils en connoissoient toute la dureté; ils cherchoient à l'adoucir, & je ne recevois presqu'aucune de leurs lettres où ils ne m'en offrisent les moyens. Je vais en fournir deux de l'Abbé de Mendoza, qui serviront de preuves de la continuation de leur bonne volonté, & en même tems, que si l'animosité de mes ennemis n'étoit alors ignorée de personne, ma patience à la supporter n'étoit pas moins connue.

LETTRE

L'ABBE' DE MONTGON. 67
LETTRE de Mr. l'Abbé de MEN-
DOZA à Mr. l'Abbé de MONTGON.

MONSIEUR

J'AI eu l'honneur de recevoir votre Lettre du 2 de ce mois dont j'ai été fort aise, puisque je ne saurois rien avoir de plus agréable que d'avoir de vos nouvelles. Je ne vous ai point donné des miennes depuis quelque tems ; mais soyez persuadé que c'est parce que je n'ai point eu le tems, à cause que je me vois extrêmement accablé d'affaires ; tellement que ma santé s'en ressent beaucoup, & actuellement j'ai un grand rhume de poitrine ; mais rien n'est capable de m'empêcher de vous remercier. . . . Je vous suis très obligé de la part que vous me donnez dans votre amitié, & vous pouvez être assuré que je le mérite, par le grand cas que j'en fais. J'ai lu votre Mémoire, & je le remets à présent : Il est très bien détaillé, & vous n'avez rien oublié pour votre défense & apologie, sans passer les bornes de la modestie ; & ce que j'admire, est que votre cœur n'est point corrompu par l'esprit de vengeance ; quoique certainement il n'y a point de prudence la plus éprouvée, qui puisse résister aux excès que vos ennemis ont suscités pour vous perdre par toutes les voyes. Mais,
Mon-

Monsieur, voila les occasions que Dieu nous presente pour operer notre salut, & avec lesquelles il met à l'épreuve les âmes qui se donnent à lui. . . . Mon pere vous assure de ses respects, & vous fait bien des complimens. Je vous prie de me mander la suite de vôtre Mémoire, & ce qu'il produit; & si vous avez besoin de quelque chose de nous, je suis à vos ordres. . . . Permettez-moi de finir, en vous protestant que j'ai l'honneur d'être, avec le plus grand attachement & le plus respectueux.

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant
serviteur DIEGO DE MEN-
DOZA CORTE REAL.

à Lisbonne ce 21. Septembre. 1729.

Le Mémoire dont cette Lettre fait mention est celui que j'avois présenté au Roi d'Espagne, & qui se trouve dans le Tome VII. page 245. Quelque tems après, ayant appris à l'Abbé de Mendoza les moyens dont on s'étoit servi pour détourner le Roi d'Espagne d'exécuter la résolution qu'il sembloit avoir prise, de me donner une marque éclatante de la satisfaction

Faction qu'il avoit de mes services, je touchai par hazard quelque chose dans ma lettre de la dépense & des embarras que les fréquens voyages de la Cour d'Espagne caufoient à tous ceux qui la composoient. Cette réflexion, faite alors sans aucun dessein de ma part, ne laissa pas de donner lieu à l'Abbé de Mendoza & à Mr. son Pere, de penser que je pouvois m'appercevoir, plus que personne, combien nos continuelles transmigrations étoient dispendieuses: il n'en fallut pas davantage pour les engager de parler au Roi en ma faveur; & à ce Monarque magnanime, pour leur permettre de m'apprendre que je pouvois toujours également compter sur ses bontés. C'est ce que je vis clairement, & ce qu'on verra de même dans une lettre que l'Abbé de Mendoza m'écrivit le 28. May 1730. Voici comment il s'expliquoit.

Je vous écris, à cette heure, à la hâte, pour vous dire que toutes les fois que vous me manderés par où je pourrois vous remettre quelque secours, & à qui, je l'exécute d'abord: ainsi j'attends vos ordres, & je vous prie de m'écrire &c.

Lorsque que je reçus la premiere lettre que je viens de rapporter, je n'ignorois pas les difficultés que je trouverois à sou-

tenir

tenir toujours la dépense que j'étois obligé de faire, avec ce qui me restoit de la gratification qu'on m'avoit accordée & mon seul revenu : me flattant néanmoins, qu'en égard à la modestie qu'il me convenoit d'observer, & aux secours que mon Pere m'envoyoit, l'entreprise n'étoit pas absolument impossible, je me contentai de temoigner à l'*Abbé de Mendoza* combien j'étois sensible aux marques essentielles que Mr. son Pere & lui me donnoient, sans cesse de leur amitié; & je m'excusai d'en retirer l'avantage qu'ils m'offroient. Je n'étois plus en état de tenir le même langage, quand la seconde lettre me parvint : elle me parut au contraire l'unique ressource que la Divine Providence m'accordoit, pour suppléer d'une part à ce qu'Elle avoit alors jugé à propos de m ôter de l'autre. Cette particularité de mes peines & des adoucissements dont elles ont été entremêlées, ne pouvant être bien connues que par un certain détail d'affaires domestiques, on voudra bien me le pardonner : je ne sortirai point, j'espère des bornes que la discrétion me prescrit sur cet article.

Le goût que mon Pere avoit pour la dépense, l'ayant engagé d'en faire une considérable pendant le cours des longues guer-

L'ABBE' DE MONTGON. 71

guerres du regne du feu Roi dans les différens pays où il avoit servi, il fut obligé, pour acquitter près de 500 mille livres de dettes, de vendre tous les biens libres qui lui appartenoient. Je cédai avec plaisir les droits que j'y avois, pour lui aider à remplir un devoir si juste. Il restoit encore malgré cela dans ma maison, un fonds substitué de * quatre à cinq cent mille francs, & c'est avec le revenu qu'il produisoit & ce que mon Pere tiroit de sa charge de Directeur général de la Cavalerie & des Dragons, qu'il subsistoit dans la Province, où ses infirmités & ses affaires l'avoient rappelé. Ce revenu, je dis celui que composoit la substitution, devoit me revenir après la mort de mon
Pere

* La Terre d'*Aubusson* près de Thiers en Auvergne a été vendue cette année 1752. par le marquis de CHAMPIGNI mon cousin à Mr. de *Chazerat* premier Président la Cour des Aides de Clermont-Ferrand, deux cent soixante mille francs; & le Sieur *Beaufils* marchand à St. Flour en Auvergne, acquit une partie principale de celle de Corein pour la somme de 80. mille Livres. Le reste montant à environ 100. mille Livres a été partagé entre différens particuliers qui en ont donné ce prix. Il reste encore la Terre de *Montgon*, qui vaut environ vingt-cinq mille écus. Les contrats de vente servent de preuves de ma bonne foi dans ce que je dis ici.

Pere ; mais avec cette condition , que la même substitution impoſoit , que celui qui ſeroit appellé à le poſſeder , n'embralleroit pas l'Etat Eccleſiaſtique , puifqu'il n'étoit établi que pour conſerver à ceux qui ſoutiendroient ma maifon en ſe mariant , les moyens de vivre d'une manière convenable à leur condition. Cette clause ne m'ayant pas détourné de ſuivre ce que je croyois être à mon égard la volonté de Dieu , il fallut , pour m'aſſurer un revenu convenable , lorsque je pris les Ordres ſacrés , que ceux * qui , à mon défaut , devoient recueillir la ſubſtitution , conſentiſſent à me ceder la jouiſſance d'une Terre † de cinq à ſix mille livres de rente , qui en faiſoit partie , juſqu'à ce qu'une autre ‡ à peu près de même valeur , & qui compoſoit la légitime d'un de mes Oncles , me revenant par ſon décès , celle qu'on m'abandonnoit rentra alors dans la ſubſtitution , & ſuivit

* Le Comte de MONTGON mon Oncle Maréchal des Camps & Armées du Roi , Gouverneur de l'Isle d'Oleron , & Grand-Croix de l'Ordre de St. Louis , & à ſon défaut la Marquiſe de CHAMPIGNI ſa ſœur.

† Elle s'appelle CORBIN , elle eſt ſituée à une lieue de *Saint Flour* en Auvergne.

‡ Nommée la SOUCHERE à la même diſtance de la ville d'*Iſſoire* en Auvergne.

vit l'ordre qu'elle prescrivait. Cet arrangement s'étoit fait sans peine : & au secours qu'il me procuroit , se joignoit mille écus de pension que le feu Roi m'avoit accordé , & deux mille livres de rente viagere , que la Comtesse de MONTMORIN ma sœur, me devoit payer pour un fond de quarante mille francs , dont j'avois disposé en sa faveur. Telle étoit ma situation : je n'en desirois pas une plus opulente; elle n'auroit pû aussi se concilier avec les circonstances où j'étois , & moins encore avec le parti que j'avois pris.

Les événemens imprévus dont j'ai parlé au commencement de ces Mémoires , m'ayant conduit en Espagne dans des circonstances si singulieres , que , contre toute apparence , je me trouvois le seul que la Cour de France pût alors employer pour les faire changer. * L'espece de confiance qu'elle fut obligée de me marquer, accrut si peu ma cupidité, que, quoique les pensions de mille écus , telle qu'étoit la mienne , eussent alors été réduites à deux mille deux cent cinquante livres , & que j'eusse achevé de céder , en faveur du mariage d'un de mes Oncles †

Tome VIII.

D

avec

* Voyez ce qui est rapporté à cet égard au premier Tome de ces Mémoires.

† Celui dont j'ai fait mention plus haut.

avec Mademoiselle DE LA ROCHEA Y-MON, ce que je pouvois encore avoir à rappeler sur la substitution de ma maison, je fis aussi peu servir la diminution de mon revenu, que la nécessité d'augmenter ma dépense, de prétextes à demander des secours plus abondans; & je ne me plaignis nullement que la Cour de France se fût tenue si littéralement à ne m'accorder que les cent pistoles de gratification, que j'avois simplement représenté, qui m'étoient nécessaires pour m'aider à me rendre à Madrid.

Je n'avance pas ici un seul fait dont je ne sois en état de démontrer la certitude par des Actes authentiques, ou dont on n'aye pû se convaincre par les lettres du Comte de MORVILLE rapportées au Tome premier: & d'ailleurs je pourrois citer pour témoins de ma bonne foi, presque tous ceux en France desquels je suis connu.

L'unique récompense des services que j'avois rendus aux deux Couronnes, ayant été une nouvelle soustraction de ma pension, mon revenu en Espagne se trouvoit diminué d'environ deux mille livres. Mais comme mon Pere, malgré l'arrangement qu'il avoit pris avec ses créanciers, suppléoit à ce retranchement, j'en éprouvois
moins

moins l'importunité. Sa mort qui survint au commencement du mois de May de cette année 1730, me priva de toute ressource ; elle me mit dans une impuissance entière de me soutenir avec décence à la Cour d'Espagne sans quelques bienfaits. Mais à qui les demander , étoit-ce à des Ministres uniquement occupés du bizarre projet de m'opprimer par l'indigence ?

Ce fut à la fin du mois de May, que j'appris la perte que j'avois faite de mon Pere ; & dans les premiers jours du mois suivant, que je receus la lettre de l'Abbé DE MENDOZA, rapportée cy-dessus. L'union de ces deux circonstances paroitra, je crois, aussi touchante que singulière pour moi, pour peu, sur tout, qu'on veuille bien considérer, que si la Divine Providence permit que le petit intervalle qui s'écoula entre l'une & l'autre, me fit éprouver * pendant quelques jours, toute l'amertume & le trouble du délaissement presque universel où je me voyois tomber, elle ramena † bientôt la se-

D 2 renité

* *Taduit me vita mea ; videntem mala versa sub sole , & cuncta vanitatem & afflictionem spiritus. E.C.C.L. C. 2.*

† *Ne dicas coram angelo non est providentia , ne forte iratus Deus contra sermones tuos , disspet cuncta opera manuum tuarum. E.C.C.L. C. V.*

renité par la * satisfaction & le calme que me procura le secours qu'elle avoit daigné me ménager.

La mort de mon Père changeant entièrement la situation de mes affaires , je ne balançai plus à accepter la grace que le Roi de Portugal vouloit bien m'accorder : cependant l'état de mes finances ne me pressant point d'en faire usage alors , je suppliai l'Abbé de *Mendoza* d'agréer que je réservasse la nouvelle gratification que S. MAJ. PORTUGAISE vouloit bien m'accorder , pour une conjoncture où je prévoyois qu'elle me seroit plus utile , que celle où je me trouvois actuellement. Ma proposition fut acceptée. On verra bientôt l'extrême utilité dont me fut cet arrangement. Reprenons à présent le fil des affaires générales.

Depuis l'arrivée de D. *Lucas Spinola* à la Cour de France , l'empressement , les attentions & la bonne volonté qu'on lui avoit marqué , l'ayant engagé , ainsi que je l'ai dit , à les faire valoir un peu légèrement à Leurs Maj. Cath. ce Général ne tarda pas à remarquer qu'il avoit sur cet article trop promptement ajouté foi
aux

* *Speciosa misericordia Dei in tempore tribulationis quasi nubes pluvia in tempore siccitatis. ECCLES. C. 35.*

aux apparences ; & sachant bien qu'on ne s'en repaîtroit pas longtems à Grenade , & qu'on lui pardonneroit encore moins de s'en contenter , il ne dissimula point au Cardinal , quand le mois de May fut un peu entamé , qu'il étoit tems de montrer par de prompts effets , ses bonnes intentions , & de seconder les préparatifs immenses , qu'on faisoit à Barcelonne & dans d'autres ports , pour exécuter l'Introduction des troupes Espagnoles en Toscane. Il employa aussi les mêmes représentations & les mêmes instances auprès des Ministres d'Angleterre & d'Hollande ; mais comme les uns & les autres étoient bien éloignés d'en vouloir adopter la vivacité , & qu'ils cherchoient au contraire d'un commun accord à en arrêter les suites , les assurances qu'on donnoit au Général Espagnol , d'exécuter fidèlement le Traité de Seville , venoient toujours à la suite d'une multitude de projets sur les mesures qu'il convenoit de prendre de concert à cet égard , qui , présentant à chaque pas des obstacles à lever , ou des éclaircissemens à attendre , servoient , ainsi qu'on le souhaitoit , de prétexte à gagner du tems , sans cependant paroître exiger cette complaisance de Leurs Maj. Cath.

D. Lucas Spinola , qui entrevoyoit bien ce dessein , ne dissimuloit point aux Alliés , qu'ils ne devoient pas esperer qu'il fût approuvé à Grenade ; & ceux-cy persuadés qu'il disoit vai , tâchoient simplement de leur côté de dissimuler adroitement au Général Espagnol leurs véritables intentions. Les fréquentes conférences qu'on avoit avec lui , où les Ministres d'Angleterre & d'Hollande ne manquoient jamais d'intervenir , tendoient uniquement à cela.

Il ne se passoit pas de semaine qu'on n'en tint chez le Cardinal , chez le Garde des Sceaux , ou chez le Maréchal de de Villars ; & chaque parti affectoit alors d'y manifester l'empressement le plus réel de concourir à l'exécution des projets de Leurs Maj. Cath. Les troupes en France & en Angleterre qui devoient se joindre aux Espagnoles , pouvoient , disoit-on , d'un moment à l'autre , être en état de marcher. Les vaisseaux destinés à les transporter se trouvoient armés & équipés ; en un mot tout alloit bien , tant qu'il n'étoit question que de montrer le zele dont on faisoit parade. Mais D. Lucas Spinola prétendoit-il en faire actuellement usage , on opposoit aussitôt à ses représentations , qu'il falloit préalablement

ment s'entendre sur le plus ou le moins de Vaisseaux & de troupes que chaque Allié fourniroit. Cet examen, en lui même pointilleux, ne s'abregeoit gueres pour ceux qui ne visioient qu'à le prolonger. Ils se servoient au contraire à merveille, pour arriver à leur but, de la nécessité qu'il y avoit de consulter les différentes Cours que l'Article interessoit. Les Courriers alloient & venoient; & cependant leurs dépêches laissoient toujours quelque chose à desirer: en un mot, les Puissances redoutables que le Traité de Seville avoit réunies, formoient un poids si lourd, qu'on ne pouvoit le mettre en mouvement. La crainte d'en être écrasé devenoit, comme on s'y étoit bien attendu, de plus en plus chimerique.

Ce coup d'œil ne pouvoit gueres échapper à D. Lucas Spinola, ni son intérêt lui permettre de le cacher à Leurs Maj. Cath.; il lui étoit important de leur faire connoître combien Elles devoient peu compter sur les promesses de leurs Alliés. Ceux-ci, & surtout le Cardinal, qui appréhendoient les prompts effets du ressentiment qu'une semblable découverte ne pouvoit manquer de produire, travailleroient, chacun selon leurs vues particulières à persuader à D. *Lucas Spinola*, qu'il

n'étoit pas impossible de vaincre la répugnance que la Cour de Vienne montrait à consentir à l'introduction des troupes Espagnoles en Toscane, & qu'il étoit au contraire très vrai-semblable, que dès que les Alliés presseroient l'Empereur de ne plus s'y opposer, & ne lui déguiseroient point que la paix ou la guerre dépendoit de la résolution qu'il prendroit, S. Maj. Imp. connoissoit trop bien ses intérêts, pour perséverer dans un refus qui pouvoit lui devenir si préjudiciable; qu'ainsi il n'étoit question que d'expliquer à ce Monarque les véritables sentimens des Alliés, & de lui déclarer en même tems qu'il ne falloit pas espérer qu'ils changeassent.

Ce raisonnement étoit spécieux : on l'appuyoit d'ailleurs des assurances les plus positives & les plus fortes de ne se point écarter de ce qu'il annonçoit ; & que, d'une manière ou d'autre, l'Introduction si désirée des troupes Espagnoles s'exécuteroit. Cette spécieuse promesse déterminant vrai-semblablement D. Lucas Spino-la à consentir à ce qu'on desiroit ; & les Alliés, contents d'avoir obtenu de lui cette condescendance, jugerent à propos, pour mieux cacher leur jeu, de lui accorder à leur tour celle d'entâmer aussitôt avec la
Cour

Cour Imperiale, la négociation dont il s'agissoit, & dans cette vue ils dressèrent de concert une declaration pour être présentée en leur nom à l'Empereur. Elle renfermoit certains temperamens, qu'on supposoit aussi propres à contenter ce Monarque qu'à le déterminer à profiter des ouvertures qu'on lui faisoit; & quand cet écrit fut mis au net, on le communiqua à D. Lucas Spinola, sous le titre important d'ULTIMATUM des Alliés.

Ce mot étoit devenu à la mode en France depuis les Préliminaires; & comme elle exerce en ce pays là son empire autant sur le langage que sur les habits, les gens du bel air (c'est un Corps dont le bon gout ne sauroit être douteux) l'avoient adopté, & l'employoient alors avec autant de succès sur les matieres politiques, que le terme de *Parfait* sur les pôtages & les ragoûts. D. Lucas Spinola peu au fait de la déference que l'on doit avoir à Paris pour une expression que des personnes si respectables introduisent, ne s'accommodoit nullement de l'*Ultimatum*. Il vouloit, pour couper court aux objections de la Cour de Vienne, qu'on le dégagèa de toutes les conditions étrangères à la résolution qu'il devoit expliquer, & dont il étoit, selon lui, inutilement chargé.

gé. Sept ou huit lignes lui sembloient suffisantes pour manifester cette résolution à l'Empereur. C'est à quoi il insistoit qu'on réduisit un Ecrit qu'on lui présenteroit sous un titre si fameux & si énergique.

Les Alliés, aux vûes secrettes desquels, ce stile laconique ne convenoit gueres, se defendoient de leur mieux pour se dispenser de l'employer; ils faisoient valoir pour cela la nécessité qu'il y avoit, d'un côté, de ne pas exposer si sechement leurs intentions à l'Empereur, & de l'autre, l'avantage d'en obtenir, à la faveur de quelques temperammens, ce qui devoit, non seulement assurer le succès des desseins de Leurs Maj. Cath., mais de plus la tranquillité des principales Puissances de l'Europe. En un mot il leur sembloit que la Cour d'Espagne devoit être contente de la démarche qu'ils alloient faire, & de leur zele pour ses intérêts. Le Général Espagnol, qui n'avoit pas la même opinion, disputa encore le terrain pendant quelques jours, & ne se laissoit point de répéter, qu'il trouvoit peu de relation entre ce qu'on prétendoit signifier par le mot d'*Ultimatum*, & ce que l'Ecrit qui portoit ce titre exprimoit. Mais enfin remarquant qu'il ne gagnoit rien à disputer, & que, si l'Empereur persistoit à ré-

sister,

sister, il falloit que Leurs Maj. Cath. s'attendissent à trouver de toutes parts des obstacles difficiles à surmonter, il se contenta, en cedant aux sollicitations des Alliés, de rendre compte au Roi & à la Reine d'Espagne, de ses observations sur la complaisance forcée qu'on avoit exigé de lui. Voici ce que contenoit l'*Ultimatum*.

„ La France, l'Angleterre, & les Etats
 „ Généraux des Provinces Unies n'ont
 „ pu être qu'infiniment sensibles aux
 „ vûes qu'on leur a attribuées, bien
 „ différentes de celles qu'ils ont eu lors-
 „ qu'ils ont signé le Traité de Seville.

„ Aussi ne peuvent-ils tarder davanta-
 „ ge à manifester la déclaration déjà faite
 „ à S. M. I. M. P. des motifs qui les ont
 „ déterminés, du seul objet qu'ils ont eu,
 „ & de ce qu'ils ont offert & offrent en-
 „ core de faire, pour dissiper ses dou-
 „ tes sur l'effet de l'étendue du Traité
 „ de Seville, & pour calmer les craintes
 „ de l'Empereur sur la sûreté de ses pos-
 „ sessions. Ils sont persuadés que cette
 „ seule déclaration, & ce qu'ils ne re-
 „ fuseront pas de faire, pour expliquer
 „ le sens de ce Traité, & pour le restrain-
 „ dre au même effet & au même objet,
 „ qu'a toujours eu la stipulation des gar-

„ nifons neutres , doit déterminer Sa
 „ Maj. Imp. à consentir à l'exécution d'un
 „ Traité , qui ne peut lui causer aucun
 „ préjudice , ni faire aucun changement
 „ aux précédens Traités qui subsistent
 „ jusqu'à-présent dans leur entier. Si ce-
 „ pendant l'Empereur se portoit , en con-
 „ sentant dès-à-présent à l'Introduction
 „ des Garnisons Espagnoles , à terminer
 „ l'affaire d'*Ostende* , à régler avec les Al-
 „ liés celle d'*Oostfrise* & de *Meklembourg* , &
 „ à convenir que lors de l'établissement des
 „ Princesses ses filles , il ne seroit rien
 „ fait qui pût être nuisible , ou contraire
 „ à la balance nécessaire pour la tranqui-
 „ lité publique , qui sont des Points pour
 „ le règlement desquels l'Empereur a sou-
 „ vent témoigné être favorablement dis-
 „ posé. La France , l'Angleterre , & les
 „ Etats Généraux , pour donner , de plus
 „ en plus , à ce Monarque des marques
 „ de leur condescendance & du desir qu'ils
 „ ont , d'entretenir une bonne intelligen-
 „ ce avec lui , & de prévenir en même
 „ tems ce qui pourroit l'assurer , s'enga-
 „ geroient à souscrire à l'un de ces deux
 „ temperammens.

„ *Premier temperamment.* On stipulera
 „ par un Article secret , de ne point s'op-
 „ poser aux arrangements de succession que
 „ l'Em-

L'ABBE' DE MONTGON. 87

» l'Empereur pourroit faire pour ses Etats
» d'Italie, & qui seront acceptés libre-
» ment pour lesdits-Etats, & l'on s'en-
» gagera à la garantie de cet arrangement.
» *Second temperamment.* On stipulera,
» par un Traité secret, que l'on ne s'op-
» posera point aux avantages de succession
» que l'Empereur pourroit procurer, du
» consentement de ses differens Etats d'I-
» talie, à l'ainée des Archiduchesses
» ses filles, & de contribuer à mainte-
» nir ce qu'il pourroit établir en leur fa-
» veur, ou pour celle qu'il choisiroit par
» rapport aux Etats d'Italie, & même
» de garantir ce qui seroit établi par
» l'Empereur en conséquence de cet ar-
» rangement.

» L'on prie de donner une détermina-
» tion très prompte, les circonstances
» étant extrêmement pressantes; le secret
» le plus absolu a été promis de la part
» des Ministres Imperiaux qui sont ici,
» sur ce dernier effort que la France,
» l'Angleterre & la Hollande font pour
» assurer une conciliation générale.

Depuis le 7 Avril, que D. Lucas Spi-
nola arriva à Paris, jusqu'à la fin du
mois, on l'avoit accablé, pour l'amuser,
de repas, de caresses & de distinctions.
Une partie du mois suivant s'étoit écoulée
dans

dans la même vue, à examiner, & concerter avec lui plusieurs plans chimériques, qui n'avoient abouti qu'à enfanter l'*Ultimatum* qu'on vient de lire. Ce fut le 30 May 1730 qu'on le fit partir.

On ne peut être plus mal reçu que le fut à la Cour d'Espagne ce qu'il contenoit. Elle s'attendoit, selon ce que D. Lucas Spinola avoit annoncé, que les mesures que prenoient les Alliés, pour joindre leurs troupes & leurs Vaisseaux aux siens, seroient suivis d'une prompte exécution; & sur cela on avoit redoublé de toutes parts les préparatifs qu'on faisoit, pour l'embarquement dont il étoit question.

Lorsqu'on vit donc que cette espérance, non seulement s'éloignoit, mais qu'elle s'affoiblissoit encore toujours plus par l'incertitude, puisque le succès des desseins de Leurs Maj. Cath. dépendoit désormais des résolutions d'une Cour si déterminée à les traverser, on témoigna un extrême mécontentement des Alliés. C'étoit surtout au Cardinal de Fleury qu'on s'en prenoit; il n'avoit cessé, disoit-on, depuis la signature du Traité de Seville, de convertir la confiance que Leurs Maj. Cath. lui marquoient, en moyens de se concilier celle de l'Empereur, & d'amuser D.

Lucas

L'ABBE DE MONTGON. 87

Lucas Spinola par des promesses vagues & frivoles. Celui-ci, à son tour, étoit inexcusable de les avoir reçues avec tant de facilité, & encore plus de s'être laissé aller à consentir, que les propositions susceptibles de chicane & d'objections, que contenoit la déclaration envoyée à Vienne, fussent confondues avec le *oui* ou le *non*, qu'il s'agissoit seulement d'obtenir de l'Empereur. Les avis que le Général Espagnol donnoit, qu'il croyoit important de ménager plus qu'on ne faisoit le Roi de Sardaigne, afin de le rendre favorable à l'établissement de l'Infant D. CARLOS en Italie, étoient presque regardés avec dérision. Leurs Maj. se repentoient de l'avoir envoyé en France; Elles paroissoient tentées de le rappeler, & de rompre même entièrement une négociation qui alloit transporter à Vienne une autre espece de congrès, dont la lenteur seroit aussi favorable aux desseins de l'Empereur, que contraire à ceux de Leurs Maj. Cath. : & peut-être eut-on succombé à cette tentation, si après les premiers momens de vivacité, on n'eût craint qu'une pareille démarche n'entraînât des suites encore plus fâcheuses, & qu'en poussant le ressentiment trop loin, on ne se trouvât, après avoir perdu l'al-

liance

liance de l'Empereur , privé aussi de celle que le Traité de Seville venoit de former. La réflexion aida à prendre patience : on se plaignit amèrement du peu de fidélité qu'on trouvoit de tout côté : malgré cela il fallut attendre l'effet que produiroit le fameux *Ultimatum*.

Au reste , le motif des Alliés , en l'envoyant , n'étant pas bien difficile à remarquer , & l'embarquement dont on avoit eu intention d'être témoin , paroissant au moins éloigné , il ne fut plus question du voyage de Catalogne. Leurs MAJ. CATH. prirent une route opposée ; & , pour éviter les chaleurs , Elles se déterminèrent à aller passer l'Eté dans la *Siera Morena* , où l'on comptoit qu'elles seroient plus supportables , que dans une habitation aussi resserrée que le *Soto de Roma*. En conséquence de cette résolution , le Roi & la reine partirent le 5 de Juin 1730 pour se rendre à *Cazalla* , qui est une petite ville dans cette *Siera* , à douze lieues de Seville ; & comme il étoit impossible que toute la Cour y trouvât des logemens , il fut réglé que les Ministres étrangers & les courtisans , qui n'avoient aucune charge , se tiendroient à *Constantina* , autre petite ville , qui n'est ,
autant

autant qui je m'en souviens, qu'à deux lieues de Cazalla.

Pendant que la Cour d'Espagne s'occupoit à boudier dans la Montagne noire (car c'est ce que veut dire en Espagnol la *Sierá Morena*) celle de Vienne, où l'*Ultimatum* des Alliés étoit arrivé au commencement de Juin, se proposa de seconder de son mieux les desseins qu'elle apperçut facilement que les Puissances Maritimes avoient eu, d'éluder les pressantes sollicitations de l'Espagne, pour l'exécution des promesses qu'elles avoient fait à cette Couronne.

Cette marque peu équivoque que l'ancien système reprochoit insensiblement le dessus à Londres & à la Haye, causa une vraie satisfaction; & afin d'affermir de plus en plus un si bon dessein, & de le faire légalement servir à obtenir de S. Maj. Britannique & des Etats Généraux la garantie si désirée de la Pragmatique Sanction, l'Empereur se proposa d'user, dans la conjoncture présente, de tant de prudence & d'adresse, que, sans témoigner un empressement de s'unir aux Puissances maritimes, qui causât quelque ombre au Cardinal de Fleury, il parvint néanmoins, en continuant à le bercer par des caresses, des éloges & des confiden-

ces ,

ces , à l'empêcher de traverser les mesures qu'il prendroit pour rendre désormais le Roi d'Angleterre , l'unique dépositaire des négociations qui se passeroient avec l'Espagne.

S. M. Imp. comptoit avec raison, qu'en faisant dépendre en quelque maniere son consentement à l'Introduction des troupes Espagnoles en Toscane , des bons offices du Roi de la Grande Bretagne , les avantages que la reconnoissance engageroit Leurs Maj. Cath. à accorder à la Nation Angloise , pour un tel service , reveilleroit son ancien attachement pour la Maison d'Autriche , à qui cette Nation en seroit redevable en quelque façon.

Les vûes de l'Empereur exigeoient d'être conduites avec autant de secret que de sagesse ; aussi ses Ministres s'appliquèrent-ils à en faire la regle de leur conduite. Ce fut avec succès : leur fermeté à ne point démordre de leur opposition au changement de l'*Article V. de la Quadruple Alliance* , & à se comporter à cet égard comme s'ils se fussent attendus à une guerre , conduisit les Puissances Maritimes , qui vouloient l'éviter , à se prêter insensiblement aux desirs de l'Empereur ; & le Cardinal de son côté , dont les intentions n'étoient pas moins pacifiques , trompé
par

L'ABBÉ DE MONTGON. 91

par les apparences , & endormi par la feinte confiance qu'on affectoit à Vienne de lui marquer , ne connut le progrès de celle qui s'établissoit peu-à-peu entre Leurs Maj. Imp. & Britannique, que par le Traité qui en fut le fruit.

Voila l'événement que prépara le fameux *ULTIMATUM* : au reste il fit tenir à Vienne, de même qu'il avoit fait à Paris, beaucoup de conférences, qui ne tendoient qu'à gagner un tems dont chacun vouloit à sa façon tirer parti. Le mois de Juin s'écoula à examiner, & à minuter à Vienne une réponse qui * produisit cet effet ; & quand elle fut arrivée en France, celle † des Alliés qu'elle attira, donna encore lieu, selon qu'on s'y attendoit, à de nouveaux examens, qui conduisirent au mois de Septembre. Il n'étoit plus possible alors de transporter les troupes en Italie : l'Empereur y avoit fait passer près de 30 mille hommes ; & les projets de la Cour d'Espagne auroient entraîné une guerre générale en Europe, qu'il n'y avoit qu'elle seule qui desirât.

L'*Ultimatum* en voyageant, & en faisant des petits partout où il s'arrêtoit, n'avoit

* On la trouvera dans les *Pieces Justificatives*
N°. II.

† *Pieces Justificatives*. N°. III.

n'avoit servi qu'à embrouiller les matieres. Sa fécondité n'étoit utile qu'à l'Empereur. Ce Monarque fut parfaitement en profiter. La Cour d'Espagne avoit prévu ce qui arriveroit ; & vivement piquée de la maniere dont ses Alliés avoient cherché à l'amuser , elle jugea à-propos de rappeler D. *Lucas Spinola*. Ce Général partit le 6 de Juillet. Son départ confirmant tout ce qui transpiroit déjà du mécontentement de Leurs Maj. Cath. , le Cardinal essaya de l'arrêter , en faisant mine de songer tout de bon à seconder l'embarquement que l'on préparoit toujours à Barcelonne : mais la tentative fut vaine ; & indépendamment des ordres précis que D. *Lucas Spinola* avoit reçûs , de ne plus écouter un pareil verbiage , il savoit depuis trop long-tems sur cet article à quoi s'en tenir , pour oser se flatter qu'on eut intention d'agir de meilleure foi , & de tenir ce qu'on promettoit. Ce n'étoit pas sans fondement qu'il pensoit ainsi. Les desseins de la Cour d'Espagne n'ont jamais trouvé beaucoup d'approbation ni de complaisance de la part du Cardinal de Fleury. Il avoit une très mince opinion de sa politique. Si on ne veut pas m'en croire , on peut voir dans les lettres de Mr. Van-Hoey Ambassadeur d'Hollande en France , & grand
par-

partisan de cette Eminence, comment il s'explique à cet égard avec Mr. *Fagel*.

Environ quinze jours avant le départ de D. Lucas Spinola, Mylord Harrington retourna à Londres; exercer la Charge de Secrétaire d'Etat, que le Roi d'Angleterre lui avoit déjà accordée : Mrs. Walpolle & Points le suivirent au mois de Septembre; & avant la fin de l'année, presque tous les Plénipotentiaires, qui composoient le Congrès de Soissons, prirent également le parti de se retirer. Le Traité de Seville, & la guerre qu'il menaçoit d'allumer, terminèrent entierement les languissantes operations de cette fameuse Assemblée.

L'Empereur souhaitoit autant la garantie de l'Empire pour le Décret qu'il avoit établi, pour regler sa succession, selon les divers événemens, que celle des Puissances maritimes. Selon ce projet, il communiqua, à la Diète de Ratisbonne, l'*Ultimatum* des Alliés, sa réponse & la leur : Il comptoit que ces différentes Pièces manifestant sa fermeté à soutenir les droits de l'Empire, au péril même de voir tomber sur ses bras toutes les forces des Alliés, prépareroient les esprits à consentir à la proposition qu'il méditoit de leur faire. Son dessein fut apperçu : il ne trou-

va pas une approbation générale. Les vûes de certaines grandes maisons Souveraines, qu'il traversoit, les déterminèrent à prendre de leur coté différentes mesures, pour en empêcher le succès. Elles donnerent lieu à une négociation secrète, qui s'entama peu-à-peu, entre le Roi de Pologne AUGUSTE I., & la Cour de France; qui rendit Sa Maj. Polonoise suspecte à l'Empereur, & mit entre ces deux Monarques un refroidissement assez marqué. Les brigues qu'on formoit de part & d'autre dans la Diette, n'y entretenoient pas l'union; & indépendamment de l'occupation qu'elles donnoient à cette assemblée, les droits des différens prétendans* aux Duchés de Bergue & de Juillers, dont le grand âge de l'Electeur Palatin rendoit la succession prochaine; & les autres discussions dont nous avons parlé dans les Tomes précédens, qu'on la pressoit d'examiner & de régler, mettoient une grande fermentation dans les esprits. Elle étoit encore augmentée par l'animosité que les diffé-

* Le Duc de *deux Ponts*, qui se mit du nombre, fit présenter en 1727. un Mémoire en forme de lettre sur cet Article, aux Ministres de la Diette, avec une réduction de ses prétentions sur les deux Duchés, qui ne furent portés à la Dictature, que dans les derniers jours de l'année 1729. Voyez *Pièces Justif.* N°. IV.

L'ABBE DE MONTGON. 95

différentes communions continuoient à montrer les unes contre les autres, & qui donnoit lieu à des plaintes journalières sur des griefs, pour la plupart, aussi frivoles que ceux dont j'ai déjà fait mention. Certain Eorit, qui parut dans ce tems-là, en occasionna de fort vives de la part des Ministres des Puissances de la Religion Réformée. Le Roi de Prusse * jugea aussi à propos de les appuyer ; voici quel en fut le fondement.

Un Ministre Lutherien d'Osmanstat, nommé *Laurent Esldorff*, fit imprimer à Jena un ouvrage intitulé *Préparatifs des Evangeliques pour la célébration du second Jubilé de la Confession d'Augsbourg* : & au lieu de traiter les Réformés en freres, & de les inviter à partager avec les Luthériens la pieuse allegresse d'un si heureux événement, il tendoit à † les en exclurre, &c.

* On trouvera la lettre qu'il écrivit, dans les *Pieces Justificatives*. N°. V.

† Extraits tirés de l'ouvrage de *Laurent Esldorff*.
Page 177. Il y a une Communion de gens, qui, de leur Patriarche CALVIN, sont nommés Calvinistes. Page 206: tout le monde sait que les Calvinistes, nos demi-freres, se vantent impunément qu'ils sont de la Confession d'Ausbourg, autant & même plus que nous. Page 207. Il faut que ces Messieurs ayent la memoire bien courte, & qu'ils ne
com-

& vrai-semblablement il ne vouloit admettre cette union avec eux, que quand il s'agiroit d'attaquer en commun l'Eglise Catholique. Quoi-qu'il en soit, ce Ministre, par une bonne foi dont on ne lui fût aucun gré, traitoit d'ignorans ceux qui prétendoient confondre les dogmes qu'on enseignoit dans sa Communion, avec ceux des Reformés; & quoique sa sincérité meritât quelque indulgence; toutes les vérités, selon le Proverbe, ne sont pas bonnes à dire: Laurent Estdorff l'éprouva dans cette occasion. Les Reformés furent tellement

comprennent pas le contenu de la Confession d'Ausbourg, ou qu'ils soient d'une malice bien effrénée, pour contredire, sans aucun doute, des actes & des vérités si manifestes. Page 217. §. 3. & Page 218. Nous enseignons ART. 19. touchant la cause du péché, que quoique Dieu, par sa toute-Puissance, ait créé toute la nature, & qu'il la comprenne en soi; c'est cependant la mauvaise & perverse volonté de l'homme, incité au mal par le Démon; qui est la cause du péché. Qu'y a-t-il au contraire de plus commun que ce que tous les Calvinistes & les Zuingliens, après Calvin, Zuingle, Beze, Martyr, Boquin, Rencber, & une infinité d'autres enseignent publiquement & sans honte: savoir, que Dieu même est la première & la plus forte cause du péché; qu'il le veut, qu'il le resout, qu'il y incite l'homme, & que même il l'a créé. Page 234. Il est surprenant que les Calvinistes, & même plusieurs d'en-

L'ABBE' DE MONTGON. 97

ment offensés de sa sincérité , qu'ils lui attirerent par leurs sollicitations & par la protection que leur accorda le Roi de Prusse , une severe * reprimande du Confiteire dont il dependoit. N'étoit-ce pas trop légèrement que leur bile s'étoit ainsi allumée contre l'Auteur ? Il s'en falloit beaucoup , après tout , qu'il traitât Calvin aussi mal que Luther l'avoit été par les Ministres Reformés † de Zurich , & cepend-

ant
d'entre nous , osent soutenir que nous ne differons les uns des autres que dans quelques particularités. Ce sont des idiots & des ignorans qui raisonnent ainsi. Nous disons le contraire ; & que c'est même un article de foi de la dernière importance. Page 227 Un fidele Predicateur n. doit pas seulement enseigner & prier , mais il doit être en même tems autorisé de punir nos Adversaires comme a fait St. PAUL , les Docteurs parmi lesquels étoient Hymenee & Philete ; St. JEAN , les Heretiques Ebion & Cerinthe ; POLICARPE , Marcion , Athuante & les Ariens ; AUGUSTIN , les Donatistes & Pelagiens ; LUTHER , les Zuingliens & Calvinistes & c.

* Voyés la reponse du Duc de SAXE WEIMAR au Roi de Prusse pieces Justificatives. N°. VI.

† Propheta & Apostoli Dei gloria , non privato bonori , non sua pertinacia & superbia studebant , Lutherus autem sua querit , pertinax est , insolentia nimia effertur , & in omnibus correctionibus plurimum maligni spiritus , quam minimum vero amici & paterni animi deprehendi-

dant ces Messieurs n'ignoroient pas sans doute le respect qu'exigeoit l'éclatant témoignage * qu'un si fameux Reformateur s'étoit rendu, en disant que, dans le tems même des Apôtres, la vérité n'avoit jamais été si clairement enseignée que par lui. Les deux Partis s'offenseront-ils, si, pour les réunir entr'eux, & eux avec nous, dont, au † sentiment même de Luther, ils se sont mal à propos séparés, j'hazarde ici de leur conseiller de profiter des deux réflexions suivantes de St. *Augustin* & de St. *Jerome*, qui renferment en peu de mots un sens bien étendu & bien

tur. Ministri Tigur. in Resp. ad Libr. quem inscrip. LUTHER CONTRA ZUING.

* *A tempore Apostolorum nullus doctor aut Scriptor, nullus Theologus aut Jurisconsultus, tam insigniter & clarè conscientias secularium statuum confirmavit, instruxit, & consolatus est, sicut ego feci per singularem Dei gratiam: Hoc certò scio quoniam neque Augustinus, neque Ambrosius qui tamen in hac re optimi sunt, mihi in hoc aequales sunt.* LUTHER AD DUCEM GEORGIIUM.

Tam copiosè à nobis prædicatum est Evangelium, ut, ne Apostolorum quidem tempore, tam clarum funderet. IDEM SERM. DE REVER. JERUS.

* Inique faciunt qui se separant, etiam si Jus Divinum pro eis staret. LUTHER in disput. Lypsicâ, in collat. 5. Jul. ann. 1519.

Bien juste, sur ce qui pourroit contribuer à produire un si desirable événement.

Quia caligantes hominum mentes consuetudine tenebrarum, quibus in nocte peccatorum vitiorumque velantur, perspicuitati sanctisq[ue] rationis aspectum idoneum intendere nequeunt, saluberrimè comparatum est, ut in lucem veritatis aciem titubantem, & veluti ramis humanitatis opacatam inducat auctoritas. AUGUSTIN. de Moribus Eccles. Cath. C. II.

Brevem apertamque animi mei sententiam proferam, in illà esse Ecclesià permanendum, quæ ab Apostolis fundata, usque ad hanc diem durat. . . . HIERONIM. in Entrem. Dial. adv. Luciferianos.

Pendant qu'à Vienne & dans les Cours des Alliés de Seville on ne parloit que d'*Ultimatum*, & qu'on ne s'occupoit à Ratisbonne qu'à régler très-prudemment le nombre de pas que feroit une procession, ou à mettre d'accord les freres Evangeliques: le Roi de Pologne AUGUSTE I. fit assembler un camp à *Muhlberg*, dans ses Etats d'Allemagne, pour faire la revue de ses troupes; & pendant sa durée les exercices militaires furent continuellement entremêlés de divertissemens. Le Roi de Prusse & plusieurs Princes & Seigneurs Allemands ou Polonois,

vinrent être témoins des premiers, & prendre part aux autres; & tous admirerent autant la beauté des troupes, que le goût & la magnificence que Sa Maj. Polonoise fit éclater, à son ordinaire, dans cette occasion. Le Général de Brosse, son Ministre à la Haye, envoya à Mr. de la Comerie son frere, qui étoit Colonel au service du Roi d'Espagne, un Journal de ce qui s'étoit passé à ce Camp; par lequel il paroissoit qu'on n'avoit rien négligé de ce qui pouvoit satisfaire la curiosité du nombre infini de spectateurs des deux sexes qu'il avoit attiré. Il fut terminé le 24 Juin par un feu d'artifice sur l'Elbe, une illumination & une sérénade qui rendirent cette fête véritablement Royale : au reste le Roi de Pologne voulut aussi que les troupes, avant de se séparer, prissent part aux plaisirs & à l'abondance qu'il avoit fait regner à Muhlberg. Le 26 Juin, dernier jour de la durée du Camp, Sa Maj. fit distribuer un régal de bœufs rotis, de pain, de vin, & de biere, à tous les Régimens d'Infanterie & de Cavallerie; pendant que chaque Colonel donnoit aussi à dîner aux Officiers de leurs Régimens.

Au reste les deux Monarques, voulant être témoins de l'allegresse qui alloit
se

Se répandre dans le Camp , on fit creuser la terre derriere chaque Régiment , afin d'y pratiquer des bancs & une table pour les Officiers , à la distance de 100 pas l'une de l'autre , & les soldats de chaque Régiment devoient être assis à terre , vis-à-vis les uns des autres. Toutes ces tables étoient disposées en deux lignes ; & , devant chaque troupe , on avoit porté les viandes roties , le pain , le vin &c. Quand tous les Officiers & les soldats se furent mis en devoir de les consumer & de se réjouir , les deux Rois & toute leur Cour , qui s'étoient placés sur une éminence d'où l'on découvroit cet arrangement , passerent à cheval le long des deux lignes , pour le voir de plus près. Leurs Maj. furent alors saluées , le verre à la main par tous les Officiers ; & les soldats , de leur côté , firent éclater leur joye par de fréquentes acclamations , en jettant leurs chapeaux en l'air , & par toutes les autres démonstrations d'amour & de respect , que de semblables divertissemens attirent. La promenade finie , les deux Monarques retournerent au quartier Royal. La table où ils dînerent fut remplie par un certain nombre de Princes étrangers ; & aux côtés , il y en avoit deux autres de 100 couverts chacune pour les

Généraux , & autres personnes de distinction qui étoient au Camp. Vers la fin du repas, le Comte de WACKERBARTH, qui , en qualité de Feldt-Maréchal , avoit commandé les troupes , presenta au Roi de Prusse une lettre , au nom & de la part de toute l'Armée , par laquelle elle le remercioit de la bonté qu'il avoit eue , d'honorer de sa présence ses exercices militaires , & le supplioit ensuite de vouloir bien la congédier. S. M. Prussienne répondit à ce Général , dans les termes les plus obligeans pour lui & pour toutes l'Armée , & consentit , quoiqu'à regret , ajouta-t-Elle , que ce Camp se séparat. Le Comte de Wackerbarth & les autres Généraux sortirent alors , & revinrent à la tête de tous les Officiers qui formoient deux Corps de Cavallerie & d'Infanterie , se ranger devant le quartier Royal. Ils défilèrent ensuite au pied de la terrasse , où les deux Rois & toute leur Cour se trouverent , & en passant les saluerent de l'Epée & de l'Esponton. Le Roi de Prusse , pour donner , dans cette circonstance, une marque publique de sa satisfaction, se fit apporter un verre de vin , but à leur santé , & ajouta avec bonté , qu'il vouloit qu'ils bussent à la sienne. Cet ordre fut promptement exécuté; & les verres en-
suite

suite jettés en l'air, au bruit du Canon & des acclamations de reconnoissance & de respect de toute cette brillante & nombreuse troupe. C'est d'une maniere si galante que se termina le Camp de Muhlberg. Revenons à présent à Cazalla, où il s'en falloit beaucoup qu'on fût de si bonne humeur.

La longue pause de l'*Ultimatum* à Vienne, & la réponse de l'Empereur, qui s'en étoit ensuivie, n'aideroient pas à ramener la gayeté dans ce séjour. Le mécontentement, au contraire, y augmentoit à proportion que la Cour d'Espagne voyoit évanouir les flatteuses esperances qu'avoit fait naître le Traité de Seville. Le dépit d'être obligée de s'en départir, la portoit, en certains momens, à vouloir tenter, sans le secours des Alliés, d'introduire seule dans les places de Toscane & de Parme, les six mille hommes qu'on destinoit à les garder. Il est vrai que les réflexions ramenoient ensuite à se désister de cette entreprise; mais ce n'étoit pourtant pas sans causer le plus vif ressentiment, contre ceux qui réduisoient à une si dure nécessité.

Avant que se formât l'espece d'orage dont je parle, le Marquis de Brancas, qui prévoyoit sans doute que les senti-

mens où étoit le Cardinal de Fleury, ne pourroient manquer de le produire, jugea prudemment qu'il devoit profiter de la sérénité qui regnoit au *Soto de Roma* pour y prendre possession de la Grandesse, avec tous les agrémens que la conjoncture présente de l'union des deux Couronnes, devoit naturellement lui procurer. Ce fut donc pendant que Leurs Maj. y résidoient encore, qu'il fit supplier le Roi de fixer le jour où il lui permettroit d'avoir l'honneur de se couvrir devant lui; & ce Monarque le mit au 14 de May. Le Duc DE LARCO, grand Ecuyer de S. Maj., servit en cette occasion de Parrain au nouveau Grand; & après sa réception, il lui donna un magnifique diner, & à tous ceux qui avoient assisté à la cérémonie.

La Duchesse de St. Pierre, qui s'étoit utilement employée à faire obtenir au Marquis de Brancas la Grandesse, souhaitoit que le Marquis de RENE L son fils pût être élevé à la même dignité; & c'étoit sans doute à cette intention qu'elle l'avoit attiré en Espagne. Les liaisons de cette Dame avec le Cardinal, l'espece de faveur auprès de la Reine qu'elle lui attiroit, & la circonstance du voyage de D. Lucas Spinola son beau-fils en France, fem-

sembloient assurer le succès de son dessein ; cependant il échoüa. Les tentatives qu'on fit pour déterminer le Roi à accorder cette grace, rencontrèrent de sa part une résistance qu'on ne put vaincre, & que le Marquis de Renel, par son mérite & sa naissance, ne devoit point éprouver. Ce contre-tems, joint à d'autres raisons de famille, qui n'ont nul rapport à ce que je dis dans ces Mémoires, conduisirent insensiblement la Duchesse de St. Pierre, à prendre la résolution de retourner en France : & quoique ses partisans & ceux de l'Ambassadeur de France, donnaient à ce voyage un air de mystère & de politique, capable de soutenir dans le public, l'opinion qu'ils s'étoient toujours efforcés d'y établir, du crédit de cette Dame dans les deux Cours ; peu de gens eurent la complaisance d'y adhérer.

Depuis qu'on eut appris que D. Lucas Spinola étoit parti de Paris, sans vouloir attendre le résultat du fameux *Ultimatum* des Alliés, & n'ayant obtenu d'eux que des projets qui ne tendoient à rien d'effectif, chacun jugea que l'Introduction si désirée des troupes Espagnoles en Toscane, n'étoit pas au point de son exécution. Cependant, comme on continuoît à préparer avec ardeur tout ce qui con-

cernoit l'embarquement qu'on projettoit , les Officiers Généraux ou particuliers , destinés à commander les troupes qu'on devoit transporter en Italie , & qui se trouvoient à la Cour , prirent congé de Leurs Maj. avant qu'Elles quittassent le voisinage de Grenade. De ce nombre furent le Comte de Marillac , & le Chevalier de Seyve. La part qu'ils avoient eu aux traverses que j'avois essuyées , & l'impossibilité où leur éloignement les mettoit de continuer à m'en susciter , m'auroit fait regarder leur absence comme une espee d'avantage , si le premier , depuis la faute qu'il avoit commise de me découvrir la lettre supposée contre la Duchesse de St. Pierre , que le Cardinal m'attribuoit , ne fût tombé dans une espee de disgrâce de cette Dame & de l'Ambassadeur de France , qui le mettoit hors de portée de continuer ses intrigues. Quant à celles du Chevalier de Seyve , elles étoient tellement dévoilées par les differents Mémoires que j'avois présenté à Leurs Maj. ou à Leurs Ministres , & répandus ensuite dans le public , qu'il lui étoit devenu , selon ce que me dit alors le Marquis d'Avillars , presque aussi difficile de les cacher que de les justifier.

La perte de ces deux complaisans étoit
pour

pour l'Ambassadeur de France & la Duchesse de St. Pierre, comme on voit, fort légère ; aussi n'y parurent-ils point sensibles ; & il leur fut aisé de remplir les places vagues. Nous montrerons bientôt que le zèle des nouveaux venus, à m'harceller, ne fut ni moins ingénieux, ni moins imprudent que celui des autres..

L'impossibilité où j'avois réduit mes ennemis de contester les services que j'avois rendus, & de me convaincre d'être entré dans aucune cabale contraire aux intérêts de la Reine, ne servoit qu'à fomenter leur animosité. On ne pouvoit me pardonner d'avoir commencé à ôter à la passion du Cardinal contre moi, l'avantage de paroître fondée ; & plus la lumière que j'avois eu soin de répandre sur un article qui m'intéressoit de si près éclattoit, plus aussi mon crime devenoit irrémissible : il étoit donc question de le punir ; mais les occasions de proportionner le châtiment à la faute, ne sembloient point aussi prochaines ni aussi faciles à trouver qu'on le souhaitoit, on étoit forcé de s'en tenir toujours au projet favori, de me susciter tant de différentes mortifications, que ma patience poussée à bout, m'entraînoit à faire quelques démarches imprudentes, & capables de me

compromettre avec la Cour & le public. La puissance irritée, & cependant contrainte à garder certaines bienséances avec celui qu'elle veut détruire, saisit * avec avidité tout ce qui concourt à l'exécution de ce dessein, dès qu'elle peut se mettre à l'abri de la censure. C'est ce que pratiquoient mes ennemis : depuis le Mémoire que j'avois présenté au Roi, ils évitoient à la vérité de montrer trop ouvertement leur mauvaise volonté; mais, malgré leur dissimulation, elle se decouvroit, à chaque instant, dans les fourdes menées des agens subalternes qu'ils faisoient agir. Le tripotage qu'ils firent avec les *Aposentadores*, pour les engager à me marquer à *Constantina* un logement dont j'eusse sujet d'être piqué ou mécontent, la mit encore dans un nouveau jour. Ce projet ne laissa pas de réussir, & comme il me fut facile de voir qu'on cherchoit, par un si petit avantage, à s'autoriser apparemment de répandre le bruit, qu'on commençoit à me ranger parmi les inutiles & les importuns, & que cette opinion une fois établie dans les Cours par la suppression de certaines attentions, conduisit bientôt au mépris, je crus qu'il étoit bon

* *Semper enim præsunt sava, perturbata conscientia.* S A P. C. 17.

bon de l'éviter ; & selon ce plan , dès le lendemain que je fus arrivé , j'écrivis au Comte de *Cogorani* qui faisoit la fonction de Maréchal des Logis de la Maison du Roi , que je me trouvois si à l'étroit dans la maison qu'on m'avoit donnée , que ceux qui en étoient les maîtres avoient offert d'en sortir , pour me céder la seule chambre passable qu'ils occupoient ; & qu'afin de leur épargner cette peine , & à moi celle de leur être si à charge , je le priois d'ordonner qu'on me marquât un autre logement. Ma lettre ne contenoit aucune plainte des *Aposentadores* , ni aucune expression qui sentit l'homme piqué. J'exposois simplement l'embarras où j'étois , & rien de plus. Les représentations dont on écarte toute amertume , font une impression , au moins sur les cœurs bien faits , fort supérieure à celles où l'on en remarque ; & indépendamment de ce bon effet , on gagne encore , par cette modération , ceux qui connoissant bien qu'on étoit en droit de leur attirer une réprimande , ne peuvent qu'être sensibles à l'attention qu'on a eu de la leur épargner. C'est ce que j'éprouvai au sujet de la bagatelle en question. Le Comte de *Cogorani* m'envoya , en me faisant réponse , l'ordre que je desirois ; & les *Aposentadores*

Pe-

l'exécuterent de leur côté avec tant d'empressement, qu'ils me donnerent le même jour une maison aussi commode que la première l'étoit peu; ils obligerent même, pour que je fusse plus au large, deux Gardes du Corps, qui y avoient une chambre, de se retirer, malgré toutes les instances que je fis à D. Francisco de la Rochela qui commandoit le quartier, pour les y laisser, & que je pouffai (comme on voit par le petit billet cy-joint que cet Officier m'écrivit) jusqu'à ne vouloir point accepter ce logement, si les deux Gardes ne conservoient le leur.

Al señor Abad de Montgon. B. L. M. fu mayor servidor Don Fran. de la Rochela, y le suplica se mantenga en la casa que ultimamente eligio, pues los dos Guardias de Corps que estaban alojados en ella, tienen buena conveniencia en las que se les ha dado, y queda deseoso D. Fran. de la Rochela de tener muchas ocasiones de servir al señor Abad de Montgon.

Content du prompt succès des mesures que j'avois prises, je ne donnai aucun signe que j'eusse apperçu les desseins de mes ennemis. La victoire m'avoit trop peu coûté, & me paroïsoit de trop petite importance, pour chercher à la faire valoir: je trouvois mieux mon compte à

laisser

L'ABBE' DE MONTGON. III

laisser au dépit, le soin de punir cette cabale, des malins & ridicules projets qu'elle ne se laissoit point de former.

Quoique la distance de *Constantina* à *Cazalla* ne soit, si je m'en souviens, que de deux lieues, il devint si pénible pendant les grandes chaleurs d'aller & de revenir le même jour d'une ville à l'autre, que presque tous les courtisans qui habitoient à *Constantina*, chercherent à trouver où placer un lit à *Cazalla*, & à s'épargner l'incommodité de la poussière & de la chaleur. Je suivis leur exemple; & même afin de quitter tout-à-fait le séjour de *Constantina*, j'envoyai un valet de chambre à *Cazalla*, pour découvrir s'il n'y auroit pas moyen d'y avoir un petit logement. Il me rapporta que la chose lui avoit paru presque impossible, attendu que toutes les maisons étoient tellement remplies, qu'il n'y restoit pas le moindre vuide qui ne fut occupé; & que le seul expédient que je pouvois prendre, étoit de m'adresser au Prieur d'une Chartreuse, éloignée seulement d'une demie lieue de la Cour, pour le prier de me donner un appartement dans le Couvent. L'avis me parut bon: j'écrivis au Prieur, & il m'accorda la grace que je lui demandois. La facilité qu'elle me procura d'aller plus
fré-

quemment à *Cazalla*, dont la Chartreuse étoit très voisine, m'étoit fort commode : mais je souffrois cependant de troubler, en me retirant, le repos des portiers de la maison, & de ne pouvoir y faire qu'un ordinaire maigre ; la règle des Chartreux ne dispensant à cet égard que les Princes ou les Cardinaux. Mes gens qui ne s'en accommodoient pas mieux que moi, travailloient avec empressement à découvrir à *Cazalla* une habitation différente ; & mon valet de chambre ayant fait naître, je ne fais comment, l'occasion d'exposer mon embarras au Prieur des Augustins de *Cazalla*, celui-cy offrit de me donner une piece voutée qui étoit la seule, dit-il, dont il pouvoit disposer ; & qu'il n'avoit conservée, que parce qu'elle pouvoit être regardée comme une espece de Sacristie, où il avoit enfermé la plus grande partie de ce qui servoit à l'Eglise. Le Pere Prieur ajouta, que si cette piece me convenoit, il feroit transporter dans un autre endroit ce qu'elle contenoit ; & que, pour suppléer, autant qu'il étoit en lui, à l'incommodité que j'avois d'être seul, & de n'avoir aucun domestique auprès de moi, il ménageroit dans la maison qui se trouvoit vis-à-vis de mes fenêtres, un logement, pour mon valet de chambre,

&

& ailleurs un autre pour le reste de mes gens. Cet arrangement me convenant à merveille, j'allai voir le Pere D. *Pedro * de la Vega* (c'est le nom du Prieur) il exécuta avec autant de politesse que d'amitié ce qu'il avoit promis : je lui fus redevable d'être logé commodément dans une si petite Ville.

Le Marquis de Brancas à qui le séjour de *Constantina*, ne parut pas moins insoutenable qu'aux autres, vint loger à *Cazalla* au Couvent des Franciscains, où le Nonce avoit aussi un appartement. Ces Ministres y tomberent malades, & même assez dangereusement, pour les obliger à recevoir les Sacremens. Les Moines qui étoient pauvres, se félicitoient déjà des secours abondans d'aumones, que la mort de l'un ou de l'autre leur procureroit, mais aucun des deux ne jugea à propos d'exercer envers ces bons Peres cet acte de charité.

Pen-

* On trouvera dans les *Pieces Justificatives* N°. VII. l'extrait de deux lettres qu'il m'a écrit, bien des années après ; il aidera à montrer que malgré toutes les mesures qu'on a prises pour éteindre les sentimens d'estime qu'on pouvoit avoir pour moi, presque tous ceux qui avoient bien voulu me les témoigner, ont continué de m'en donner de tems en tems des marques.

Pendant le séjour de Leurs Maj. à Cazalla, Elles apprirent par un Courrier, que le Cardinal BENTIVOGLIO & le Marquis de * MONTELEON leur envoyèrent, qu'après un Conclave de près de quatre mois, les Cardinaux, au nombre de 53, avoient élu Pape, d'une voix unanime, le 11 de Juillet, le Cardinal LAURENT CORSINI, d'une illustre & ancienne Maison de Florence; & que le nouveau Souverain Pontife avoit pris le nom de CLEMENT XII. Peu de mois après son élection il nomma Cardinaux les Nonces qui résidoient à Vienne, à Paris, & en Espagne. Son prédécesseur qui conservoit sur le Trône Pontifical, tout le détachement du monde, de son premier état de Religieux † n'avoit jamais pû gagner sur lui de les élever à cette dignité. Il traitoit ces Ministres de nouvelistes inutiles; & les instances réitérées de Leurs Maj. IMP., TRES CHRET., & CATH., pour le faire revenir de cette opinion, étoient restées sans effet.

II

* Il eut ordre de se rendre de Venise à Rome pour y résider pendant la durée du Conclave.

† Il avoit embrassé dans sa jeunesse l'ordre de St. Dominique à CASTELLO dans l'Etat de Venise.

L'ABBE DE MONTGON. 117

Il n'y avoit gueres que dix à douze jours que j'étois arrivé à *Cazalla*, lorsque le Roi témoigna avoir envie de me parler, & Sa Maj. ayant apparemment ordonné à l'Archevêque d'Amida de m'en avertir, ce Prélat, que je continuois de voir par pure bienfiance, s'aquita de la commission dont il étoit chargé. Elle n'étoit nullement de son gout. Ce fut aussi avec une répugnance si marquée qu'il m'annonça l'intention du Roi, & il me parla avec tant d'affectation sur l'incertitude de ses suites, que je n'eus pas grande peine à remarquer le principe d'une pareille ambiguité; & je jugeai qu'il ne tiendrait pas à lui que S. Maj. ne changea d'avis. Il est vrai que la conjoncture rendoit intéressante pour le Prélat, & pour tous ceux avec qui il étoit ligué, l'audiance dont il étoit question. Leurs Maj. paroissoient mécontentes du Cardinal de Fleury: il avoit échappé au Roi de dire, que je connoissois bien ce Ministre. Le concours de ces circonstances me presentoit une occasion favorable d'obtenir qu'on cessât de me sacrifier à des ménagemens politiques, qui n'aboutissoient à rien, ou de demander au moins moi-même la restitution des lettres du Cardinal, & de mettre le Roi à portée de
voir

voir l'insigne mauvaise foi de ceux qui m'en avoient privés. Enfin j'étois encore fondé à me plaindre qu'on continuât d'employer les plus pueriles ressources, pour m'attirer quelque mortification. Ces différens objets, très capables, sans contredit, de faire impression sur l'esprit du Roi, caufoient une juste inquietude à l'Archevêque d'Amida : la Cour de l'Ambassadeur de France la partageoit avec lui. Les uns & les autres considérant donc que le meilleur moyen de conjurer l'orage dont ils étoient menacés, étoit de rendre cet entretien suspect à la Reine, ils y travaillèrent avec soin, & enfin avec succès. La tranquillité succéda alors à l'agitation où l'on avoit été pendant quelques jours. Mais ces sortes d'allarmes revenant souvent, & menaçant, tant que je serois en Espagne, d'entraîner tout-à-coup en ma faveur quelque révolution accablante pour eux; ils convinrent qu'il étoit impossible de vivre en repos, tant qu'on ne parviendroit point à m'éloigner. Mes soins & ma vigilance avoient insensiblement réduit mes ennemis à ne plus oser me placer dans aucune cabale : il ne leur étoit pas plus aisé d'employer contre moi les autres moyens indécens, qu'on a vu qu'ils avoient si fréquemment
tenté

tenté de cacher dans l'obscurité. Leur mauvaise volonté renfermée entre des bornes si étroites, & piquée à l'excès de me rencontrer de toutes parts à la barrière, se consumoit en projets dont il ne resuultoit qu'un surcroît d'incertitude & d'animosité contre moi.

Je sentoie tout l'avantage que j'avois sur cette cabale; mais je me contenois de le ménager prudemment pour ma sûreté, sans chercher à le pousser plus loin. Le public qui le remarquoit comme moi, & qui s'amuse de tout, n'usoit pas de la même moderation: on plaisantoit volontiers de tout ce qui avoit été entrepris pour me traverser, des divers assauts que j'avois soutenu, & du succès de mon opiniâtre résistance. Les événemens d'une guerre si singulière, devenoient la matière des conversations; & quoique je ne fusse peut-être pas mieux traité que les héros du parti contraire, comme ce parti paroissoit à la veille de se démanteler, par le prochain départ de la Duchesse de St. Pierre, & par celui de l'Ambassadeur de France, qu'on commençoit à annoncer sans qu'il fut cependant question du mien, dont pourtant on avoit tant parlé, les rieurs, à ce qui me revenoit, étoient de mon côté: ils auguroient bien pour moi

moi des suites d'un combat où l'on étoit forcé de me céder enfin le champ de bataille.

Les propos auxquels de semblables bagatelles donnoient lieu , étoient assurément plus dignes de risée que de la moindre attention ; mais les courtisans qui jouent un certain rôle , ne peuvent soutenir la simple apparence de la défaite. Ceux qui m'étoient contraires , souffroient impatiemment la victoire qu'on m'attribuoit. L'idée qu'ils eurent que j'aurois à établir cette opinion , & à publier un triomphe imaginaire , les détermina à me faire repentir avec usure du ton fanfaron que , selon eux , je m'avisais de prendre , en me rendant , à mon tour , l'objet de l'indignation de Leurs Maj. & des plaisanteries du public.

La Duchesse de St. Pierre avoit commencé à parler de son retour en France sur la fin du séjour de Leurs Maj. au *Satò da Roma* : ses partisans avoient ensuite débité que la Reine vouloit la retenir auprès d'elle ; & néanmoins , soit que leur idée fut mal fondée , ou que Sa Maj. eût changé d'avis , cette Dame partit de *Casalla* dans les derniers jours de Juillet , avec le Marquis de Renel son fils.

Son éloignement auroit été au Cardinal
nal

val une amie à la Cour d'Espagne, dont le zele pour ses interêts, éprouvé depuis longtems, pouvoit difficilement se remplacer, si n'ayant vrai-semblablement pas caché à cette Eminence & au Marquis de Brancas, les motifs qui l'engageoient d'aller en France, elle ne leur eut indiqué de bonne heure une personne qui, au moins à certains égards, pourroit remplir auprès de la Reine, le vuide que son absence alloit causer.

Celle à qui cette Dame parut donc leur conseiller d'accorder leur confiance, se nommoit Mademoiselle C. *** flamande de nation. Son talent de friser & de coëffer avec élégance, lui avoit procuré une place de Camariste de la Reine, & en même tems l'avantage d'approcher souvent de S. Maj., avec cette familiarité de domestique, dont il est aisé & même assez commun d'abuser. La facilité qu'il sembloit que le poste de Mademoiselle C*** lui donneroit pour rendre utiles ses bonnes intentions, déterminâ vrai-semblablement à approuver le choix de la Duchesse de St. Pierre. D'ailleurs on ne doutoit pas que cette Dame n'eut pleinement reconnu, dans le caractère de la nouvelle confidente qu'elle presentoit, tout ce qui la rendoit capable de bien s'aquitter du rôle qu'elle

qu'elle devoit jouer. Pour s'assurer cependant encore mieux de sa bonne volonté en lui faisant goûter d'avance la douceur des fruits qui lui en reviendroient , Cardinal , sur la relation & les instances du Marquis de Brancas & de la Duchesse de St. Pierre , accorda une Abbaye frere de la Demoiselle C*+*. & l'assurance de sa protection en toutes les occasions où elle lui deviendrait nécessaire.

Que ne fait point entreprendre une pareille promesse ? Je m'en rapporte volontiers au sentiment des courtisans qu'on voit tous les jours , malgré la délicatesse dont-ils se piquent , prodiguer , pour se l'attirer , les attentions , & même les déférences jusqu'à ceux qui ont le moindre rapport à un Ministre puissant. Mademoiselle C*+*. qui l'obtenoit à bien moins de frais , & même avant qu'elle eut acquis par quelque service le droit d'y prétendre , en fut aussi tellement flattée , qu'immédiatement après le départ de la Duchesse de St. Pierre , & que l'Ambassadeur de France l'eut instruite des desseins du Cardinal de Fleury , elle chercha à signaler son zèle d'une manière capable d'engager ses bienfaiteurs à s'applaudir d'avoir si bien placé leur confiance.

Ce que j'ai fait voir dans ces Mémoires

res

res qu'on avoit tenté pendant trois ans, pour m'attirer l'indignation de Leurs Maj. auroit vrai-semblablement parû à quelque ancien sectateur des maximes des premiers Francs , difficile à concilier avec la droiture & la religion. On alloit rondement en besogne au bon vieux tems , & on s'expliquoit avec franchise sur ceux qui abusoient d'un dépôt, pour oter à un homme le moyen de se defendre ; qui forgeoient des lettres supposées, pour allumer contre lui la haine & la vengeance ; & qui , en un mot , sacrifioient sans scrupule la justice à leur passion. La politesse Françoisë a vraiment bien rectifié * ces vieilles idées ; & elle apprend aujourd'hui que de semblables procedés , dans les gens en place , sont tout au plus de legers assoupissemens de leur probité , auxquels il est tout-à-fait indécent de prendre garde. Applaudissons à la découverte ; elle a sa commodité ; & sans nous aviser de convertir désormais en griefs ce que nous ig-

Tom. VIII.

F

norions

* *Ipsū bonum non est in opinionibus , sed in naturā ; nam nī ita esset , beatī quoque opinionē essent : quo quid dici posset stultius ? Quare , cū & bonum & malum naturā judicetur , & ea sint principia naturæ , certē honesta & turpia quoque simili ratione judicandā & ad naturam referenda sunt.* CICERO. *Lib. de Leg. P.*

norions grossièrement être des privilèges : essayons seulement d'obtenir le pardon de notre surannée façon de penser, en présentant au Lecteur des objets différens. Changeons donc de Scene, & faisons présentement paroître sur le théâtre les grands personnages à qui j'avois le malheur de déplaire, à la suite d'une faiseuse de papillotes, occupés à chercher avec elle, dans les ornemens de toilette, de nouvelles armes pour m'attaquer.

L'heroïne dont-ils attendoient ce secours, ne pouvoit effectivement gueres aller le chercher ailleurs. Sestalens jusqu'alors ne s'étoient bien manifestés que sur le plus ou le moins de bon gout de la parure, & par conséquent ce fut d'un si riche fond, que, de concert avec ceux qui dirigeoient ses démarches, elle fit sortir le projet de persuader à Leurs Maj. & au public, que la politique ou l'ambition ne m'occupoient pas tellement, que je ne songeasse aussi à procurer secrètement à quelque Dame, le moyen de donner un nouvel éclat à sa beauté, ou d'en suspendre au moins la facheuse décadence.

Un pareil service de la part d'un homme de mon état, fournissoit véritablement un canevas sur lequel il étoit facile de broder un souverain ridicule ; & il faut

Faut convenir qu'on n'en pouvoit trouver aucun qui en fut plus fufceptible. Auffi , afin qu'il ne manquât rien de tout ce qui contribueroit à produire ce bon & charitable effet , on profita de l'occafion de quelques commiffions qu'on apprit que je devois recevoir de Paris , dans les balots de Leurs Maj. pour y faire trouver le préfervatif obligeant , que je me propofois d'offrir contre le dépériffement du teint , ou les finuofités des rides.

Mes ennemis (on aura pû s'en appercevoir) excelloient à inventer des deffeins pour me deffervir : leur imagination étoit à cet égard , d'une fécondité furprenante ; mais par bonheur pour moi , la prudence avoit rarement part à leur exécution. Certains d'être puiffamment foutenus , leur hardieffe n'étoit point modérée ; ce qui les réduifoit prefque toujours à chercher dans le fîlence , ou dans cette complaifance qui difsimule ou favorife à coup sûr les actions les moins excufables des grands , un vernis capable de déguifer la malignité de leurs vues. Nous en allons fournir une nouvelle preuve.

Je voyois fouvent en Efpagne Mr. *Harfan* , qui , fans avoir le titre de Maître de la Garderobbe du Roi , en exerçoit cependant la fonction. Il ne me sembloit

point avoir autant de gout pour la traca-
serie, qu'on en remarquoit en d'autres
mais le mauvais air est contagieux ; on n
le respire pas longtems impunément , &
Mr. Herfan ne put se defendre d'en é
prouver enfin quelque influence. Je lu
avois souvent ouï dire qu'il faisoit venir
de France , par les courriers , tout ce qui
servoit à Leurs Maj. Ce discours me fit
naître la pensée de profiter de cette facilité , pour avoir plus promptement certaines bagatelles qui m'étoient nécessaires ; & sur la fin de nôtre séjour à Grenade , je le priai de permettre qu'un certain *Lacombe* , valet de chambre tapissier de feuë ma mere , qui demouroit à Paris , remit à Mrs. *Denis & le Gras* , qui fournissoient alors une grande partie de la Garderobbe du Roi , les petites emplettes que je l'avois chargé de faire. Il y consentit avec plaisir. Je n'avois garde alors de penser qu'une semblable proposition dût former contre moi un nouvel orage. Développons-en presentement l'origine & les particularités.

Je logeois à Grenade chez D. THOMAS BELLUGA qui depuis a eu , ce me semble , un Evêché en Catalogne ; & j'éprouvois de sa part , aussi-bien que de toute sa famille , dont une partie occu-
poit

poit la même maison, les attentions les plus obligeantes. Une Dame de leurs parentes ou amies, étant venue un jour les voir, pendant que j'étois avec eux, elle temoigna dans le cours de la conversation, être fâchée qu'un de ses enfans eut de la disposition à avoir les cheveux roux, ce qui est très rare en Espagne; & que les moyens dont on lui avoit conseillé de se servir pour remédier à cet inconvenient, n'eussent produit aucun effet. Ce que cette Dame nous disoit m'ayant rappelé que j'avois entendu parler à Paris, d'une certaine eau qu'un homme y vendoit, qui ôtoit, ou au moins affoiblissoit cette couleur, j'offris à cette Dame de lui en procurer une bouteille. Ma proposition ayant été reçue avec reconnoissance, j'écrivis à Lacombe de s'informer où l'on debitoit cette eau, & d'en joindre à ce qu'il devoit adresser pour moi à Mr. Hersan.

Nous primes peu de jours après la route de Cazalla. Mr. Hersan nous y suivit, & à la fin de Juillet il en partit pour aller à Paris. Il m'avertit avant son départ qu'il donneroit ordre qu'on me remit exactement ce qui viendrait à mon adresse, dans les paquets que Mrs. Denis & le

Gras devoient incessamment envoyer ; n'en-demandois pas davantage.

Ce fut Mademoiselle C***. ainsi qu je le vis ensuite , que Mr. Herfan charge de recevoir , pendant son absence , ce qu concernoit la Garderobbe de Leurs Maj. & à qui apparamment il apprit aussi qu'elle trouveroit un paquet pour moi qu'il faudroit avoir soin de me rendre. Le valet de chambre qui faisoit mes commissions à Paris , n'avoit pas , comme on peut aisément l'imaginer , mêlé indiscrettement les bagatelles qui me regardoient , avec ce qui étoit destiné pour Leurs Maj. ; elles composoient , ainsi que cela se pratique toujours en pareil cas , un paquet à part , sur lequel étoit mon adresse ; & rien par consequent n'empêchoit Mademoiselle C***. de connoître qu'il m'étoit destiné , & que c'étoit celui dont Mr. Herfan lui avoit parlé.

Il ne convenoit nullement aux vûes de Mademoiselle C***. que ce qui venoit pour moi , fût si peu susceptible de mystere ; & afin de découvrir aussi si mon paquet , quand il fut arrivé , n'en cachoit aucun dont elle & ses directeurs pussent tirer parti , elle jugea à-propos de l'ouvrir , en supposant qu'on n'avoit trouvé aucune adresse qui indiquât celui à qui

il appartenoit. Ce premier mouvement de curiosité satisfait, il fut question d'examiner ce que contenoit le paquet. L'inventaire se fit en presence de temoins aussi • empressés que la Demoiselle C***. à y chercher dequoi faire valoir à mes dépens leur bonne volonté ; & alors la bouteille d'eau à noircir les cheveux, que j'avois fait venir, tomba entre les mains de la charitable assemblée, cependant sans nulle étiquette qui designât sa propriété.

L'incertitude où se trouverent à cet égard les assistans, ne les découragea point ; & cette Eau inconnue leur donna lieu, au contraire, de concevoir divers projets qui s'ajustoient à merveille, selon eux, avec celui qui les réunissoit dans le moment présent.

Chacun communiqua le sien : & après que toute la troupe eut applaudi à la sage resolution que Madlle. C***. avoit prise, d'ouvrir mon paquet, on convint unanimement, que la bouteille d'eau qu'on m'envoyoit, pouvant recevoir telle dénomination qu'on jugeroit à propos de lui donner, presentoit un moyen certain de me faire tomber dans un ridicule complet, & qu'il ne s'agissoit plus que de savoir bien profiter d'une si heureuse aventure.

Les avis qui resulterent de cette prudente réflexion , ne se trouvant apparemment pas conformes , il se passa quelques jours à discuter quels sembloient être les meilleurs ; & pendant que la délibération dura , ce n'étoit qu'allées & venues de chez l'Ambassadeur de France à l'appartement de la Demoiselle C***. Enfin , après qu'on eut suffisamment pesé & concerté la résolution qu'il falloit prendre , il fut décidé qu'on qualifieroit *Eau de beauté* , la liqueur que renfermoit la bouteille ; qu'on mettroit dessus une étiquette qui paroîtroit mystérieuse ; & qu'ensuite Madlle. C***. feroit en sorte , en continuant d'affecter d'ignorer à qui cette bouteille appartenoit , que Leurs Maj. fussent informées du sujet de son inquiétude ; afin , s'il étoit possible , d'exciter assez leur curiosité sur cet article , pour autoriser Madlle. C***. d'écrire à Mr. Hersan de lui apprendre (ce que néanmoins l'on sçavoit déjà de reste) que c'étoit à moi qu'appartenoit la bouteille , & que sans doute , eu égard à l'usage que j'en voulois faire , j'avois tâché de me la procurer d'une manière qui ne pût être apperçue.

Tout concourant à annoncer l'heureux succès des mesures qu'on alloit prendre ,

Ma-

Madlle. C***. & les directeurs du complot, se felicitoient d'avance de l'éclat que produiroit l'arrivée d'une bouteille d'eau de beauté pour moi, & de l'opinion qu'une pareille emplette donneroit à Leurs Maj. de l'usage que je prétendois en faire. Il sembloit impossible pour le coup que j'évitasse d'être le sujet des railleries les plus piquantes du public, & que le meuble de toilette dont il apprendroit que je me munissois, ne m'attirât de sa part un souverain mépris.

Au reste on s'embarrassoit très peu dans une Cour si devote, des soupçons injurieux à ma reputation, que devoit produire toute cette histoire supposée; & s'il naïssoit peut-être à cet égard des scrupules à quelque pieux intriguant, on fait que les gens de bien de cette espece les calment aisement, par la pensée * tout-à-fait Chretienne, que quand leur malignité aura produit son effet, ils s'en confesseront. On étoit au moment de com-

F §

men-

* Talia ferè sunt semper consilia politicorum qui religionem faciunt servire politicæ. . . . Et si enim initio videatur speciosa & utilia, tamen, successu temporis, maximis difficultatibus principes involvunt, & eis perniciem afferunt, ita disponente divinâ Providentiâ quæ omnibus hominibus, consiliis dominatur. CORNEL. A LAPID. in Lib. 2. Reg. 12. v. 27.

mencer le divertissement, & de plâter sur la bouteille l'étiquette d'eau de beauté, lorsque le desir qu'on avoit de ne rien omettre de ce qui tendroit à en assurer la réussite, porta quelqu'un des plus clairvoyans conseillers de la Demoiselle C***. à observer judicieusement, qu'il étoit à propos, 1°. Qu'il n'y eût sur ce qui envelopperoit la bouteille rien qui désignât clairement ce qu'on en vouloit faire : 2°. Qu'on laissât toujours la propriété de cette eau entièrement inconnue : & 3°. Que cette eau parût cependant destinée à l'usage de Leurs Maj., moyennant quoi, ajouta le même personnage, Madlle. C***. se trouveroit tout naturellement obligée de Leur présenter la bouteille mystérieuse, d'où il resulteroit infailliblement un examen de la liqueur qu'elle contenoit, qu'on feroit aisément aboutir à déclarer avec une apparente connoissance de cause, que cette eau n'étoit autre chose que ce qu'on appelloit communément eau de beauté.

Ce dernier avis enchantait les assistans, & après qu'ils en eurent suffisamment vanté & approuvé la justesse, ils prièrent en commun celui dont il parloit, de mettre sur la bouteille l'étiquette qui lui sembleroit la plus convenable ; il ceda à leurs
ins

*stances en l'écrivant ainsi, Eau pour
Roi d'Espagne.*

Le dénouement d'un projet dont on
nvisageoit de si heureuses suites, ayant
nfin été remis au zele & à la prudence
le Madlle. C***. elle travailla aussitôt
à soutenir dignement la bonne opinion
qu'on en avoit ; & afin que l'intrigue
qu'elle dirigeoit se développât avec dex-
terité , elle fit si bien par un étonnement
affecté de trouver mêlées avec ce qui con-
cernoit la Garderobbe de Leurs Maj. des
emplettes qui ne convenoient qu'à un Ec-
clesiastique , qu'on rendit compte au Roi
& à la Reine , sur le ton d'une plaisan-
terie qui devoit les amuser , de la bizarre
découverte qui s'étoit faite. Leurs Maj.
ne manquerent pas alors de demander à
Madlle. C***. si qui que ce soit ne recla-
moit ce qui étoit venu : A quoi elle ré-
pondit que jusqu'alors il ne s'étoit pré-
senté personne ; & quand ce prélude de
la piece fût fini , la principale actrice pré-
senta au Roi la houteille d'eau qui pa-
roissoit destinée à son usage , & qui , ajou-
ta t-elle , s'étoit trouvée dans le paquet
de l'inconnu.

Ce que Lacombe m'envoyoit & qui n'a-
voit rapport qu'à un homme de mon état,
ne fit aucune impression sur l'esprit de Leurs

Maj. : Elles virent bien que c'étoit quelque Ecclesiastique qui apparamment avoit prié Mr. Herfan de faire venir de semblables commissions ; & que celui à qui elles appartenotent , ne manqueroit pas de venir les demander ; mais à l'égard de la bouteille , le Roi & la Reine qui ne l'attendoient point , parurent autant surpris de son arrivée que de sa singuliere adresse : ils firent à Madlle. C***. plusieurs questions pour découvrir qu'elle espece d'eau contenoit cette bouteille ; qui l'avoit envoyée , & qui avoit placé l'étiquette qu'elle portoit.

La feinte ignorante , affecta toujours de répondre , qu'elle étoit hors d'état de donner sur ces divers articles aucun'éclaircissement ; que le seul Mr. Herfan pouvoit satisfaire la juste curiosité de Leurs Maj. ; que pour elle , l'étiquette qu'elle avoit vû sur la bouteille , l'avoit déterminée à l'apporter au Roi , ne doutant pas que ce ne fût en consequence des ordres de S. Maj. que cette eau étoit venue & qu'Elle n'en connût la propriété. Elle se plaignit que Mr. Herfan ne lui eut laissé sur cet article aucune lumiere. Le Roi qui en trouvoit peu dans ce que Madlle. C***. rapportoit , lui ordonna de mettre à part cette bouteille , de prendre

dre une certaine quantité de la liqueur qu'elle contenoit , pour qu'on en fit l'analyse , & d'écrire à Mr. Hersan que Sa Maj. vouloit savoir à qui elle appartenoit , puisque ce n'étoit ni par son ordre , ni pour s'en servir qu'elle étoit venue.

Mademoiselle C***. qui observoit de près le bon effet des mesures qu'elle avoit prises , ne le laissoit pas ignorer à ceux qui s'intéressoient à leur succès ; & comme elle leur apprit qu'on avoit donné à l'Apoticaire François du Roi , une petite portion de l'eau de la bouteille , afin qu'après l'avoir examinée , il rendit compte à Leurs Maj. de sa qualité , on prit d'abord de justes mesures , pour l'engager à n'en point donner d'autre que celle que l'Assemblée avoit déterminée. La moindre doze de probité dans le Pharmacopole , suffisoit pour l'empêcher de condescendre à ce qu'on desiroit ; mais se trouvant , heureusement pour les sollicitateurs , aussi malin & d'aussi mauvaise foi qu'eux , il se prêta , sans beaucoup de repugnance à remplir le rôle qu'on le pressoit si instamment de jouer. Afin cependant que sa complaisance , en s'expliquant trop affirmativement sur la propriété de l'eau de la bouteille , ne lui attirât pas dans la suite quelque désagrément , il se contenta

tenta de dire simplement à Leurs Maj. qu'il croyoit que cette eau étoit la même qu'un certain Lambert, parfumeur du Roi d'Angleterre, débitoit sous le nom d'eau de beauté.

Ce rapport quoiqu'équivoque, suffit à caractériser auprès de Leurs Maj. la liqueur qu'Elles vouloient connoître; elle passa dans Leur esprit pour avoir le nom que le Sieur. . . . lui donnoit. Cette apparente découverte, augmenta alors infiniment l'envie qu'Elles témoignèrent, de connoître qui se servoit à Leur Cour d'un si excellent antidote, & par quel hazard on s'avisoit, pour le mieux cacher, de le faire venir sous le nom du Roi.

Mademoiselle C***. affectoit toujours sur cela la même ignorance; mais elle promettoit que la réponse de Mr. Herfan, qui ne pouvoit tarder, dévoileroit infailiblement le mystère.

On le tenoit en attendant fort secret. Les seuls partisans de l'Ambassadeur de France, qui savoient d'avance à quoi s'en tenir, se préparoient à devenir, quand il en seroit tems seulement, les trompettes de leurs clandestines opérations. Enfin cet heureux moment arriva; & Mr. Herfan, qui étoit encore à Paris, écrivit à Madlle. C***. que la bouteille

le

le & les autres bagatelles trouvées dans les balots qui lui avoient été adressés, m'appartenoient; & qu'ainsi elle n'avoit qu'à me les remettre.

La lettre de Mr. Hersan fut d'abord présentée à Leurs Maj. Mad^{lle}. C* * *. remarqua avec contentement qu'elle faisoit impression, & qu'à quelque usage que je destinasse l'eau de beauté, elle ne contribueroit pas, suivant les apparences, à ma fortune.

Il est plus aisé de persuader le mal, que d'effacer ensuite les préjugés qu'il a donné: aussi voit-on presque toujours ceux qui les ont adoptés, ne céder qu'avec une espèce de regret à l'évidence de la vérité qui les condamne. Mes ennemis qui faisoient parfaitement mettre à profit cet avantage, n'avoient rien négligé pour se le procurer, dans ce que je viens de rapporter; & il faut convenir que s'ils avoient pu aussi bien s'entendre avec Lacombe qu'avec Mr. Hersan & l'Apoticaire, au sujet de l'arrangement de la scène qu'ils préparoient, elle auroit infiniment contribué à la victoire qu'ils souhaittoient depuis si longtems de remporter sur moi; puisqu'il est très apparent, que la bouteille d'eau de beauté, seroit à la fin devenue entre mes mains, une énigme qu'on
m'au-

m'auroit conseillé secrètement d'aller expliquer ailleurs. Malheureusement pour les associés de Mademoiselle C***. la précaution de gagner Lacombe étoit impraticable. Ce fâcheux contretiens nuisit au succès de la farce.

Mademoiselle C***. n'avoit pas fait semblant d'être obligée de prier Mr. Herfan d'éclaircir ses doutes, pour tenir sa réponse secrète; immédiatement après qu'elle eut informé Leurs Maj. de ce qu'elle contenoit, son principal soin, & celui de ses adjoints, fut de la répandre. L'arrivée d'une bouteille d'eau de beauté, pour moi, accompagnée de toutes les épisodes qu'on a vû, devint publique, & le sujet de beaucoup de plaisanteries.

Pendant que Mad^{lle}. C***. & ses confidens en avoient préparé la matière, ce qui leur devoit servir de correctif* étoit aussi venu. Lacombe m'écrivoit pour me rendre compte des commissions que je lui avois données; & ne prévoyant point qu'il fût à propos qu'elles se trouvassent pêle-mêle avec ce qui concernoit la Garderobbe du Roi, il m'avertissoit au contraire, qu'il les avoit mises dans un petit paquet à mon adresse; &, à cette circonstance.

* Vigilavit Dominus super malitiam. Dⁿⁱ N^{um}. 9. 4.

constance, dont Madlle. C***. se seroit bien passée, il joignoit tout naturellement un écrit qui faisoit l'eloge de l'eau en question; instruisoit comment il falloit s'en servir, la nommoit tout rondement *Eau à noircir les cheveux*; & apprenoit enfin, selon la coutume, le nom & la demeure de celui qui la vendoit; autre particularité qui quadroit mal avec l'ambiguë décision du malin Apoticaire.

J'étois assurément fort éloigné de penser, lorsque je receus cette lettre, qu'elle pût me devenir nécessaire: & sans autre idée que celle de profiter de l'avis qu'elle contenoit, j'envoyai un valet de chambre à Madlle. C***. la prier de lui remettre un paquet qu'elle devoit avoir reçu depuis quelques jours pour moi. Elle le lui livra aussitôt, à l'exception cependant de la bouteille, qu'elle retint, sans en faire aucune mention. Je regardai cet oubli comme une inadvertance de sa part, à laquelle je remedierois aisément, quand je la verrois. Seulement fus-je un peu surpris de trouver mon paquet assez mal ficelé, sans cachet & sans adresse: je me doutai alors qu'il avoit vraisemblablement excité quelque curiosité; mais comme elle est assez l'appanage des personnes du sexe, l'observation me fit une médiocre

cre impression. Je n'avois garde d'imaginer la pièce qu'on préparoit, ni que les bagatelles que je recevois dussent m'en rendre le heros. Elle commençoit néanmoins à se jouer : je ne tardai pas à l'apprendre, ni le succès qu'on comptoit qu'elle auroit.

Le premier qui s'empressa obligamment de m'en porter l'affiche, & de me donner quelque idée de l'intrigue, fut *Mr. ROMET*, Ministre de Baviere, ami de *Madlle. C****. & qui, selon les occurrences, étoit tantôt mon partisan, & tantôt celui de mes adversaires. J'ignore dans quel des deux semestres il étoit alors. Je crois cependant, eu égard à différentes circonstances, qu'il c'étoit dans le dernier, & qu'on le détacha pour commencer à voir l'effet que produiroit sur moi la félicitation de l'heureuse arrivée de la bouteille.

A peine y avoit-il vingt-quatre heures que les acteurs étoient en mouvement, lorsque *Mr. Romet* vint me rendre visite. La chambre que j'occupois à *Cazalla* se trouvant dans le Couvent des Augustins où logeoit *D. Joseph PATINO*, & où étoit son bureau & celui du Marquis *DE LA PAZ*, plusieurs courtisans qui avoient à parler à ces Ministres, venoient volon-

tiers

tiers vers le midi , en attendre le moment chez moi , ou celui de leur audience ; & le soir , avant que les Ministres allaissent chez le Roi , je voyois assez souvent reparoitre la même bonne compagnie. Ce fut précisément alors que Mr. Romet jugea à propos de l'augmenter ; & , selon les apparences , de la divertir aussi , au moyen de ce qu'il se proposoit de me dire. Qu'elle que fût son intention , il me rendit fidèlement , & d'un ton passablement ironique , toutes les particularités de la venue de *l'eau de beauté* ; & surtout comment elle avoit été présentée à Leurs Maj. sous ce titre. Je vis alors clairement à quel propos Mad^{lle}. C***. qui l'en avoit décoré , avoit gardé la bouteille , & en un mot le ridicule qu'on cherchoit à me donner. Le coup d'œil n'étoit pas agréable , & la relation de Mr. Romet , plus amusante pour les assistans que pour moi , pouvoit sûrement me troubler & me déconcerter. Heureusement il n'en fut rien : l'usage où j'étois de soutenir divers assauts m'ayant préparé aux surprises , me fit encore tenir bon contre celle-ci : je gagnai sur moi de répondre à Mr. Romet , sur le même ton de plaisanterie qu'il avoit pris en m'attaquant , & il se retira sans pouvoir annoncer ,

cer, comme peut-être il s'en étoit flatté, d'avoir commencé ma défaite. L'aventure de la bouteille ne laissa pas, après qu'il fut parti, d'être remise sur le tapis avec ceux qui étoient restés dans ma chambre. Elle étoit nouvelle pour les uns; & quant aux autres, n'en ayant, disoient-ils, entendu parler que confusément, j'essuyai de leur part, sous ce prétexte, plusieurs questions où je voyois bien qu'il entroit souvent une curiosité un peu maligne: mais mon intérêt étant de la satisfaire, sans prendre garde à ses motifs, je ne continuai pas à badiner sur cet article, ainsi que j'en avois d'abord usé avec Mr. Romet. Je rapportai plus en détail la vérité du fait; & afin de le mieux constater, & qu'on se convainquit de ma bonne foi, je montrai la lettre de Lacombe, & l'écrit qui annonçoit la propriété de l'eau, son véritable nom & celui de l'homme qui la vendoit, que le même Lacombe m'avoit envoyé. L'inspection de ces pièces fit impression sur l'esprit de ceux à qui je parlois: ils m'avouèrent fort naturellement qu'ils me conseilloyent de n'en point restreindre la communication à eux seuls, attendu que, quoique l'on entrevît facilement qu'il y avoit du plus ou du moins dans ce qui
se

se débitoit sur cette prétendue eau de beauté, il étoit pourtant vrai, qu'elle pouvoit me donner une espece de travers, dont je ferois sagement de montrer que je n'étois nullement susceptible. Cet avis me plut, non seulement par son utilité, mais encore parce qu'il étoit un signe peu équivoque du bon effet qu'avoit produit la lettre que j'avois fait voir. Je me déterminai aussi à le suivre dans les occasions, où, sans affectation, j'appercevrois qu'il me deviendroit également favorable.

L'avantage que j'entrevois que la vérité * me procuroit, dissipant peu-à-peu la vivacité & le trouble que le recit de Mr. Romet avoit excité interieurement en moi, je recommençai, à mesure que le calme revenoit, à plaisanter si naïvement, & avec tant de liberté, sur la nouvelle & bouffonne ressource que mes ennemis imaginoient pour m'attaquer, que j'achevai, par cette bonne humeur, de me rendre l'auditoire propice, & de l'engager à raconter ailleurs, comme je le souhaittois, la scene qui venoit de se passer.

Au

* Sicut in domibus & navigiis rebusque similibus quæ substernuntur firmissima esse oportet, ita in actionibus causas ac fundamenta oportet justo ac vero congruere. DEMOSTH. *Olynth.* 12. P. 6. 8.

Au reste persuadé que Mr. Romet n'avoit pas vuïdé avec moi le fond du sac , & que vrai-semblablement plusieurs circonstances de l'histoire qu'il m'étoit venu débiter , avoient besoin d'être mieux approfondies , je me promis bien de travailler à les tirer au clair , & de profiter de toutes celles qui m'aideroient à ne point laisser ignorer tout le prix de la nouvelle invention de mes ennemis.

La bonne volonté pour moi de l'Archevêque d'Amida étant , je crois à présent suffisamment connue , on se doutera aisément que je soupçonnai le bon Prelat d'être au moins parfaitement informé de ce qui se débitoit sur mon compte , & de n'avoir aucun empressement d'approfondir avec moi l'histoire de *l'eau de beauté* , d'une façon à lui susciter ensuite quelque scrupule de ne la pas contredire : or la tranquillité de sa conscience à cet égard ne me tenant pas fort à cœur , je crus qu'il étoit nécessaire de lui épargner la peine de se répandre , (selon la coutume de certaines gens de bien) en pieux gémissemens sur les gentilleses que je faisois venir furtivement de France , au cas que le Roi & la Reine lui en parlassent , & de l'engager en même tems , par une lettre , à suspendre son

son jugement , au moins jusqu'à un plus ample informé. Que si l'on est surpris que je prisse la résolution de commencer par écrit, plutôt que de vive voix, à plaider ma cause, je repondrai, que l'unique moyen que j'avois trouvé alors de moderer la fréquente démangeaison de mes ennemis, à répandre contre moi les bruits les plus injurieux, consistant à rendre * d'abord public ce que je me voyois forcé de présenter à Leurs Maj. ou à Leurs Ministres pour ma defense, je crus nécessaire de suivre encore, dans la conjoncture présente, la même méthode, & de débiter par une lettre au Confesseur de la Reine, qui servit ensuite à mettre au fait tous ceux à qui j'en donneroie copie, des vuës de mes ennemis, & de leurs nouvelles suppositions.

C'étoit un dimanche après midi que Mr. Romet étoit venu chez moi. Le lendemain matin j'écrivis à l'Archevêque d'Amida la lettre suivante.

MON

* Injuriam qui prior infert, nihil habet probabilis coloris : At qui sibi molestos arcet, ex bonâ conscientia sumit fiduciam, bonaque ei spes adest inde, quod injuriam non inferat sed auferat. ALEX. Imp. Orat. ad Milit. apud Neros. C. 3. N. 8. & 9. Lib. VI.

MONSEIGNEUR ,

„ Je me trouve obligé d'avoir aujourd'hui l'honneur de vous écrire sur un sujet, je l'avoue, plus burlesque qu'embarassant. Mais cependant comme il convient de prévenir toujours les effets de la malignité de certaines personnes , & qu'il n'y a rien de si utile pour parvenir à ce but que d'employer la vérité, trouvez bon que je m'en serve dans la petite occasion dont il s'agit.

„ Mr. Romet, Ministre de Baviere, vint hier au soir chez moi, & après les premiers complimens, vous avez donné lieu ces jours passés, me dit-il, à de grandes perquisitions dans le Palais, & à une grande curiosité; & l'on a été plusieurs jours dans une véritable inquiétude. Sur quoi donc? Lui repliquai-je, sans m'étonner beaucoup d'un début si effrayant. Sur une bouteille d'eau, reprit-il, qui est venue adressée avec un grand mystere à Monsieur Hersan & qu'on qualifie Eau de beauté. Mais enfin le même Monsieur Hersan a écrit à Madlle C***. que cette Eau si mystérieuse étoit pour vous, & elle en a aussitôt rendu compte

„ à

„ à Leurs Maj. qui vouloient savoir à
 „ qui elle étoit destinée. Mon Dieu , la
 „ jolie histoire , répondis-je. Je n'y trou-
 „ ve de trop que cet empressement si vif
 „ de Mad^{lle}. C***. à en divertir Leurs
 „ Maj. : car véritablement , il peut por-
 „ ter quelque petite atteinte , si ce n'est
 „ à sa politesse , au moins à sa charité.
 „ Mais enfin , comme cette Dem^{lle}. est
 „ plus dans les intérêts de certaines per-
 „ sonnes que dans les miens , & que je
 „ n'ai nulle relation avec elle , il faut
 „ interpreter en bonne part les motifs
 „ qu'elle a eu de me rendre le bon office
 „ dont vous me parlez , & prendre au-
 „ surplus quelques mesures pour que
 „ cette Eau charmante & venue si sur-
 „ tivement , ne m'établisse point ici pour
 „ un distributeur d'agrémens. Vous fe-
 „ rez fort bien , me dit M. Romet ; car
 „ cette histoire peut assurément don-
 „ ner beaucoup de prise à vos ennemis
 „ sur vous.

„ Voilà , *Monseigneur* , une exacte re-
 „ lation de l'avis que me donna hier M.
 „ Romet. Voici à présent ce qui peut
 „ m'intéresser dans l'arrivée de la bou-
 „ teille. Je priai , pendant que la Cour
 „ étoit à Grenade , Mr. Hersan , d'agréer
 „ qu'un homme qui faisoit les affaires

„ de feu mon Pere à Paris , & que j'y
 „ ai chargé des miennes , pût lui adresser
 „ une bouteille d'Eau qui sert à oter
 „ la rouffeur des cheveux , que j'a-
 „ vois promis à une personne de cette
 „ ville-là , qui , sur ce que je lui avois dit
 „ par hazard de sa propriété , m'avoit
 „ paru desirer d'en avoir une. Cette Eau,
 „ qui noircit les cheveux & qui ne fut
 „ jamais nommée , comme vous voyez ,
 „ *Eau de beauté* , devoit venir avec une
 „ Ceinture dont nous nous servons en
 „ France quand nous portons nos ha-
 „ bits longs ; & l'une & l'autre , ainsi
 „ que j'en convins , *Monseigneur* , avec
 „ M. Herfan , devoient être mises à son
 „ adresse. L'homme qui devoit m'envo-
 „ yer la bouteille se nomme le Sieur La-
 „ combe , qui demouroit autrefois au-
 „ près de l'Abbaye de S. Germain des
 „ Prés à Paris , & qui est à présent dans
 „ la rue de S. Louis près les quinze-
 „ Vingt , chez M. Du Bois Chirurgien ;
 „ & jamais le pauvre homme ne débi-
 „ ta Eau de beauté , ni Elixir de gen-
 „ tilleffe. Les Historiettes , *Monseigneur* ,
 „ de Madlle. C***. pourront donc être
 „ fort spirituelles & fort plaisantes ; mais
 „ elles ne feront pas , au moins pour
 „ ce qui me regarde dans cette occasion
 „ ici ,

L'ABBE DE MONTGON. 147

ici, fort véritables. Et comme ce que
 j'ai l'honneur de vous dire est un fait
 qu'il ne tient qu'à vous de vérifier,
 & que j'enverrai même, s'il le faut,
 la généalogie du Sieur Lacombe,
 adieu, *Monseigneur*, le joli Roman de
 mon Eau de beauté! adieu l'usage se-
 cret que j'en voulois faire! adieu les
 flatteuses espérances de certaines per-
 sonnes, de me revêtir de quelque ri-
 dicule! adieu tous les petits mystères
 dans lesquels il falloit charitablement
 établir que j'en enveloppois d'autres
 un peu suspects! & adieu enfin la
 merveilleuse ressource que cette Eau
 de beauté devoit procurer pour atta-
 quer de nouveau ma réputation! Le
 soin que j'en dois prendre m'a enga-
 gé, *Monseigneur*, à vous manifester
 à mon ordinaire la vérité; & vous ne
 trouverez pas mauvais que cette lettre
 serve de correctif dans le Public, si
 cela est nécessaire, aux bruits obli-
 geans que certains personnages ont,
 comme vous voyez, soin d'y répan-
 dre de tems en tems en ma faveur.
 J'ai l'honneur d'être &c.

A Cazalla le 7. Août 1730,

Le même jour que cette lettre fut renduë à l'Archevêque, j'allai voir passer Leurs Maj. à leur retour de la chasse. Madlle. C***. qui m'apperçut, vint me dire avec un empressement qui ne m'en imposa gueres, qu'elle avoit oublié de donner à mon valet de chambre, une petite bouteille qui m'appartenoit. Elle ajouta qu'on en avoit pris quelque chose, sur ce qu'on ne savoit pas qu'elle étoit pour moi : qu'elle me prioit de lui pardonner cette imprudence & d'envoyer chercher la bouteille. Je reçûs son compliment avec un sourire qui pût facilement lui faire comprendre, que je n'étois nullement la dupe de sa feinte ignorance : mais cependant sans dire un mot qui eût rapport à l'avis que Mr. Romet m'avoit donné.

Le lieu & la circonstance n'étoient pas propres à des explications qui pouvoient aisément dégénérer en vivacités. C'est ce que j'étois bien résolu d'éviter : il ne convenoit pas de paroître piqué d'un procédé que je voulois au contraire faire regarder comme une bouffonnerie, dont il me suffisoit de montrer la fausseté & la malignité. Le peu de mots que je répondis à Madlle. C***. fut donc dirigé sur ce point de vue. Je crois qu'il ne lui échappa point.

Au sortir de chez le Roi j'allai rendre visite à l'Archevêque d'Amida. J'étois bien aise de découvrir l'effet qu'auroit produit ce que je lui avois écrit, & s'il se defendroit, ou consentiroit d'en rendre compte à Leurs Maj. Dès que le Prélat me vit, il ne manqua pas de me parler de la lettre qu'il avoit reçue le matin. Il me dit qu'elle l'avoit beaucoup rejoui; il ajouta ensuite plusieurs plaisanteries, sur ce qui en étoit le sujet, à travers desquelles il cherchoit cependant toujours à excuser les intentions de Madlle. C***. & à rejeter sur son ignorance la bévue qui s'étoit faite. En un mot tout son raisonnement tendoit à me persuader que je devois regarder désormais l'histoire de *l'Eau de beauté* comme une bagatelle qui ne méritoit aucune attention.

Je souscrirai volontiers à votre décision, répondis-je, si vous me promettez que Leurs Maj. la recevront pour bonne: mais si au contraire ce que je vous ai écrit que Mr. Romet m'a dit, est vrai, j'agirois imprudemment, avec votre permission, si je laissois le Roi & la Reine dans l'idée que je m'occupe ici à faire un magasin d'Eau de beauté. Cette marchandise est pour moi de contrebande; & je ne suis point du tout d'avis de con-

sentir que certaines gens en cette Cour m'en établissent le distributeur. Vous ne me le conseillerez pas non plus. Au reste, continuai je, je ne prétends en aucune façon traiter sérieusement une pareille badinerie; & quoique, à vous dire vrai, je la trouve un peu forte, je vous promets pourtant, que si Leurs Maj. connoissent, par votre entremise, qu'elle est entièrement déstituée de fondement, je m'embarasseraï très peu d'examiner ou de relever les intentions de ceux qui l'ont inventée. Elle prouvera mieux en effet l'indigence de leur imagination, que tout ce j'en pourrois dire. L'Archevêque, qui ne me decouvrit pas toutes les particularités qu'il savoit sur cet article, me promit de se conformer à ce que je desirois, & cependant il n'en fit rien. De mon côté je ne jugeai pas à propos de lui lire, encore moins de lui donner la lettre de Lacombe; je compris par son empressement à excuser Mad^{lle}. C***. qu'il ne falloit pas l'exposer à la tentation de supprimer ou d'affoiblir cette preuve de ma bonne foi. La précaution ne fut pas inutile: je me trouvai bien, deux ou trois jours après, de l'avoir prise; & j'eus occasion d'en faire un meilleur usage.

J'étois assez en relation avec le Marquis

L'ABBE' DE MONTGON. 191

quis de MONTREAL, alors Maréchal de Camp, & Lieutenant, autant que je puis m'en souvenir ; des Gardes du Corps. Mad^e. son Epouse étoit Françoisse, & tous les deux fort amis de la Princesse de Robec. Je les voyois fréquemment chez elle. Ce Marquis, qui étoit de quartier auprès de Leurs Maj., & qui par conséquent les suivoit quand Elles alloient à la chasse, m'ayant trouvé sur Leur passage, un soir qu'Elles rentroient, me prit en particulier, pour me dire qu'il s'étoit apperçu que le Roi & la Reine avoient parlé en Carosse de ma bouteille d'*Eau de beauté*, & que le peu de mots qu'il avoit pu entendre, lui avoit simplement permis de comprendre que Leurs Maj. étoient aussi surprises que je fîsse une pareille emplette, que de ce que l'on s'étoit avisé de l'adresser au Roi. La Reine surtout, ajouta le Marquis, sembloit relever avec quelque vivacité ce dernier article. Eh bien ! lui repliquai-je, après l'avoir remercié de son avis, il faudra l'éclaircir à S. Maj. J'avois déjà prié Mr. l'Archevêque d'Amida de me rendre ce bon office ; & je croyois que ma prétendue Eau de beauté ne méritoit pas de plus grandes précautions, pour faire connoître sa métamorphose : mais puisque

vous m'apprenez qu'elles font nécessaires , & que la mémoire de Mr. l'Archevêque d'Amida , ainsi que je m'y attendois par parenthese , s'accorde mal avec ses promesses; je suppléerai demain à ce qu'elle ne lui a pas permis d'exécuter; & la Reine , à la même heure que je vous parle , pourra j'espère , remarquer , que je ne prétends nullement , faute d'employ en cette Cour , me ménager celui de distribuer de l'Eau de beauté; & que si j'avois ce dessein , ce ne seroit point en vérité sous le nom du Roi , que je me ferois adresser un préservatif si utile. Au reste , ajoutai-je , s'il vous paroît un peu d'émotion dans la maniere dont je m'explique , comptez qu'il n'y en aura aucune dans l'éclaircissement que je me propose de donner à la Reine. Je ne donnerai point au plaissant sujet qu'il aura , plus de relief qu'il n'en merite.

Avant que le Marquis de *Mont-real* m'eut rapporté ce que je viens de dire , & depuis ma conversation avec Mr. Romet , & le Confesseur de la Reine , j'avois peu-à-peu decouvert les particularités dont j'ai fait mention plus haut , au sujet des mesures que toute la clique de l'Ambassadeur de France & de Mademoiselle C***. avoient prises , pour la réussite

assiste de leur projet. Il ne m'étoit nullement impossible, en suivant ce que le ressentiment me dictoit, d'égayer un peu à mon tour, au dépens de la troupe, ce que je voulois exposer à la Reine; & il n'est rien dont on se dispense plus volontiers, que de ménager des gens qu'on voit forger, de gayeté de cœur & sans scrupule, des histoires qui tendent à flétrir la réputation. Je gagnai cependant sur moi de résister à la tentation, & de ne mêler aucune épisode maligne dans la relation que je ferois à cette Princesse. Je la lui présentai, ainsi que je l'avois promis au Marquis de *Mont-real*, le lendemain de notre conversation, à son retour avec le Roi, de la chasse; & je me contentai de dire alors à S. Maj., en souriant, que c'étoit l'histoire de *l'Eau de beauté*, & ce qui en manifestoit le véritable usage, que j'avois l'honneur de lui remettre. Voici ce que contenoit mon Memoire.

M A D A M E ,

„ Comme je suis incapable de man-
 „ quer jamais au profond respect que je
 „ dois à Vos Majestés, & que par con-
 „ séquent je n'ai garde assurément de
 „ pousser l'extravagance jusqu'à me faire

G 5.

„ adresser

„ adresser sous leur anguste Nom ce que
 „ je peux faire venir de France pour mon
 „ usage ; permettez - moi , *Madame* , de
 „ prendre la liberté d'exposer ici la vérité
 „ à Votre Majesté , au sujet de je ne sai
 „ qu'elle ridicule histoire que mes enne-
 „ mis , qui saisissent par bonheur pour
 „ moi , avec plus d'avidité que de dis-
 „ cernement , toutes les occasions qui
 „ se présentent de me nuire , répandent
 „ dans le public sur mon sujet , à l'oc-
 „ casion d'une petite bouteille qui m'a
 „ été adressée ces jours passés.

„ Dans le tems que Vos Maj. étoient
 „ à Grenade , le hazard fit que je parlai
 „ devant une personne de cette ville , là ,
 „ des moyens que j'avois vû prendre en
 „ France pour diminuer , & même ôter
 „ la rouffeur des cheveux ; & comme elle
 „ me parût avoir envie de s'en servir ,
 „ je m'offris de lui faire venir une bou-
 „ teille d'Eau qu'un homme qui est à Pa-
 „ ris fait pour cela. Cette personne ayant
 „ donc , *Madame* , accepté ma proposi-
 „ tion , j'écrivis à Paris à l'homme dont
 „ Votre Maj. trouvera la réponse ci-join-
 „ te , de m'envoyer cette Eau ; & je lui
 „ mandai en même tems d'y ajouter une
 „ autre bouteille d'Eau dont je me fers
 „ quelque fois pour des maux que j'ai de
 „ tems

27 tems en tems aux yeux ; des Ceintures
 27 que nous portons en France sur nos
 27 habits longs ; & d'autres pareilles ba-
 27 gâtelles de cette espece , pour l'implet-
 27 te desquelles il devoit faire usage de
 27 l'argent qu'il retireroit de ma pension
 27 quand elle lui seroit payée. Pour rece-
 27 voir après cela plus promptement ces
 27 différentes choses , je priai Mr. Herfau
 27 de trouver bon , *Madame* , qu'elles
 27 vinssent à son adresse. Je lui deman-
 27 dai encore avant qu'il partit d'ici cette
 27 légère faveur ; & comme il me l'accor-
 27 da facilement , j'écrivis sans prendre de
 27 lui aucun billet pour Mr. Denys , à ce-
 27 lui dont la lettre est ici incluse , de por-
 27 ter chez le même Mr. Denys le paquet
 27 dont il s'agissoit ; & Vos Maj. verront
 27 à présent par sa réponse , que comme
 27 ma pension n'est point encore payée ,
 27 il n'a pu exécuter qu'une partie de ce
 27 que je lui avois prescrit de faire ; &
 27 que cette Eau qui m'est venue , desti-
 27 née , comme Vos Maj. voyent , à noir-
 27 cir les cheveux , ne put jamais assuré-
 27 ment être nommée *Eau de beauté* , ni
 27 encore moins destinée de ma part , à
 27 conserver ou aecroître les charmes de
 27 personne : métier dont j'espère , *Ma-*
 27 *dame* , que Votre Majesté voudra bien

croire que je ne suis pas ordinairement fort occupé.

Voilà, *Madame*, un récit aussi simple que vrai, de l'aventure de la petite bouteille. Il n'est pas, ce me semble, susceptible d'interprétation fort maligne; mais le reste de l'histoire pourroit bien peut-être l'être un peu d'avantage.

Mademoiselle C ***. (Vos Maj. me permettront bien de leur dire que le zèle qu'elle ressent pour *Madame de S. Pierre*, la part qu'elle a, dit-on, dans sa confiance, & qu'elle conserve dans celle de plusieurs de ceux qui composoient la Cour un peu tracassière de cette Dame, doivent me la rendre médiocrement favorable, pour ne pas dire suspecte;) *Mad^e. C ***.* dis-je, ayant appris par *Mr. Herfan*, que la petite bouteille d'Eau dont on ignoroit le maître, & que Vos Maj. souhaitoient cependant de connoître, étoit destinée pour moi, ne pouvoit-elle point alors m'instruire de la curiosité que le Roi & Vous aviez eu à cet égard, afin d'être mieux en état, par ma réponse, ou de rendre justice à ma bonne foi en rapportant la vérité à Vos Maj., ou de m'épargner la confusion d'être découvert si j'avois commis la

faute

„ fauté & le manque de respect qu'on
 „ m'attribuoit ? La plus petite portion
 „ de politesse, de droiture, & de charité,
 „ prescrivent, autant que j'en peux ju-
 „ ger, de tenir une pareille conduite.
 „ Mais comme ces sentimens, *Madame*,
 „ ne sont pas, ce me semble, fort du
 „ goût de certains Conseillers de Mad^{lle}.
 „ C***. ils la déterminèrent, peut-être
 „ malgré elle, à ne les point réduire en
 „ pratique à mon égard ; & ainsi, ce ne
 „ fut que le lundi au soir que Mad^{lle}.
 „ C***. m'ayant trouvé au Palais quand
 „ Vos Maj. rentrèrent, m'apprit simple-
 „ ment qu'elle avoit une petite bouteille
 „ à me remettre, dont on avoit pris,
 „ ajouta-t-elle, quelque chose, ne sa-
 „ chant point qu'elle m'appartenoit : &
 „ elle ne me dit pas un mot de tout ce
 „ qui s'étoit passé à cet égard. Je ne mon-
 „ trai de ma part, *Madame*, aucune cu-
 „ riosité d'en savoir davantage ; & en ef-
 „ fet j'avois été instruit dès le dimanche
 „ après-midi par Mr. Romet Ministre de
 „ Baviere, des plaisanteries aux-quelles
 „ avoit donné lieu la découverte qu'on
 „ avoit faite, que cette Eau mystérieuse
 „ étoit venue pour moi : Mad^{lle}. C***.
 „ lui en avoit fait le récit. Et comme je
 „ crus remarquer, je l'avouë, *Madame*,
 „ dans

„ dans ce que celui-ci me rapporta , ou
 „ beaucoup de légèreté , ou beaucoup
 „ de malignité dans le procédé de cette
 „ D^{me}. à qui assurément je n'ai jamais
 „ donné le moindre sujet de plainte , j'é-
 „ crivis le lundi matin , & avant que le
 „ Courier de France fût arrivé , une let-
 „ tre à Mr. l'Arch. d'Amida , où je lui
 „ rendois un compte exact de la conver-
 „ sation que j'avois eue avec Mr. Romet ,
 „ afin qu'il pût prévenir Vos Majestés.
 „ Et comme j'ignore s'il aura eu la bonté
 „ de Leur rapporter le contenu de ma
 „ lettre , j'ai cru devoir prendre la liber-
 „ té , *Madame* , de manifester encore dans
 „ ce Memoire , comme j'ai toujours fait
 „ & que je ferai toujours , la vérité à Vos
 „ Maj. Je souhaite que le recit que je
 „ viens de Leur faire , & qui y est entie-
 „ rement conforme , serve à Leur faire
 „ connoître que je ne suis ni assez témé-
 „ raire pour faire venir sous Leur Nom
 „ quelque chose qui m'appartiendroit ;
 „ ni assez insensé , ce me semble , pour
 „ débiter sur cet article par de l'*Eau de*
 „ *beauté* : & qu'enfin , *Madame* , il ré-
 „ sulte de cette historiette , plus digne de
 „ risée que du grand bruit qu'elle a fait ,
 „ que mes ennemis ne sachant plus com-
 „ ment se délivrer de ma présence , qui
 „ leur

L'ABBE' DE MONTGON. 149

leur est ici franchement fort à charge
& fort importune ; & ayant , heureu-
sement pour moi , épuisé apparemment
tous les moyens dont leur mauvaise
volonté leur a inspiré de se servir sans
la moindre retenue , pour décrier ma
conduite , sont enfin , graces à Dieu ,
réduits aujourd'hui à la déplorable &
burlesque ressource de vouloir , *Mada-*
me , me faire jouer à la Cour de Vos
Maj. le ridicule & plaissant personnage
de Distributeur secret d'agrémens , ou
de Restaurateur des charmes délabrés
& antiques. *A Cazalla le 11 Aout 1730.*

Je joignois à la Piece qu'on vient de li-
re , la lettre d'avis de Lacombe , & l'écrivit
qui apprenoit le nom & la demeure de
celui qui vendoit l'Eau à noircir les che-
veux , que renfermoit la bouteille , avec
la maniere de s'en servir ; enforte qu'il
étoit facile à Leurs Maj. de se convain-
cre qu'il n'y avoit pas une seule circons-
tance vraie dans tout ce qu'on Leur avoit
dit ; & que , par la seule exposition du
fait , on appercevoit aisément les bonnes
intentions de ceux & de celles qui l'avoient
si spirituellement ajusté à leurs vues par-
ticulieres. C'étoit en présence des Cour-
tisans que j'avois parlé à la Reine : plu-
sieurs d'entr'eux ayant entendu que c'é-
toit

toit de la prétendue Eau de beauté , plaisanterent avec moi , quand Leurs Majestés furent entrées dans leur chambre , de tout ce qui s'étoit débité à ce propos , & sur ce que je m'apperçus que la plupart entrevoyoient fort bien dequoi il étoit question , & que ce que je racontai que contenoit mon Mémoire à la Reine , parut convenable & approuvé , je ne fis aucune difficulté d'en donner une copie , aussi-bien que de ma lettre à l'Archevêque d'Amida. Elles se multiplièrent de sorte l'une & l'autre , qu'elles furent enfin imprimées ; & j'ose dire qu'il résulta de ce qu'elles découvrirent , un entier applaudissement de la maniere dont j'avois fait tomber sur ceux qui m'attaquoient avec si peu de ménagement , le ridicule qu'ils s'étoient efforcés de me donner. J'eus lieu aussi de me flatter , que ce que j'avois exposé à la Reine , avoit enfin produit le même bon effet pour moi sur l'esprit de Leurs Majestés. Je dis enfin ; car , quoique cette Princesse , quand je reparus devant elle , me parla sur cet article d'une façon obligeante & naturelle , & dont je devois être content , je ne laissai pas d'apprendre ensuite , qu'on avoit fait sourdement de fort exactes perquisitions à Grenade & à Paris , pour découvrir si ce que j'avois
avancé

avancé dans mon Memoire étoit aussi vrai que je le prétendois ; & je fus convaincu alors de la certitude des remarques de plusieurs de mes amis , que l'histoire de mon *Eau de beauté* trouvoit interieurement auprès de plus d'une personne en Espagne & en France , une puissante protection ; en un mot qu'on renonçoit avec peine à l'avantage qu'on avoit compté de remporter sur moi par cette pitoyable supposition ; cette disposition cachée à vouloir me trouver dans cette occasion coupable de quelque mystere peu convenable , fut pourtant forcée de céder à l'évidence ; & les émissaires qu'on détacha après Lacombe , la trouverent malgré eux dans ce qu'il répondit à leurs questions. Ce domestique très surpris de celles qu'il essuya souvent de la part des gens inconnus , sur l'*Eau de beauté* , ou à *noircir les cheveux* , & qu'on fit également à ses voisins sur son état , ses occupations & sa demeure , me l'écrivit , * ne comprenant point ,

* *Extrait d'une Lettre du Sr. Lacombe à Mr. l'Abbé de MONTGON , écrite de Paris le 24 Decembre 1730.*

MONSIEUR ,

En consequence de votre dernière , je n'ai pas manqué de passer chez Mr. Helard. Le tableau

point, disoit-il, pourquoi on lui faisoit de pareilles questions. Comme il me fut plus facile qu'à lui de l'appercevoir, je me crus obligé, dans le detail que je fis au Roi l'année suivante, de tout ce que je souffrois à sa Cour, de faire repasser encore sous ses yeux en ligne de compte, l'article de l'Eau de beauté, afin de montrer à ceux, qui, selon ce que j'avois alors appris, cherchoient avec tant de soin, à le rendre au moins vrai-semblable, que je n'en avois pas moins à relever son indécence & sa fausseté.

Ceux

bleau qu'il fait sera bien-tôt fini, à ce qu'il m'a dit. Je l'adresserai, comme vous l'ordonnez à Mr. St. Mazzal J'ai porté chez Mr. le Plenipotentiaire d'Espagne, les livres & les deux douzaines de rabats que vous me demandez. Il partira, à ce qu'on m'a dit, bien-tôt un de ses gens, pour retourner en Espagne, & il vous les portera : son Secrétaire m'a dit de n'en point porter peine. J'ai payé à Mr. Chapelle les six mois pour les gazettins qu'il vous envoie; & le R. P. de Canappeville vous écrira par cet ordinaire, pour vous mander qu'il a reçu la somme que vous m'aviez chargé de lui donner. Vous m'aviez donné à recevoir sur Mr. le Chevalier de Matha les L. 150 qu'il vous doit; mais je n'en peux pas tirer un sol; & comme j'ai grand besoin de quelque secours, je vous prie, Monsieur, de me
faire

Ceux qui liront ces circonstances feront étonnés plus d'une fois, que mes représentations sur ce qu'on inventoit sans cesse pour me faire perdre la bienveillance du Roi, & l'estime du public produisissent si peu d'effet, & que, dans une Cour aussi pieuse que celle d'Espagne, on mit en quelque façon au même taux, dès qu'il s'agissoit de moi, la bonne & la mauvaise foi. En d'autres tems, je pourrois facilement expliquer ce petit énigme; mais actuellement je crois plus à propos de laisser au lecteur benevole le plaisir de le deviner.

Presque en même tems qu'on eut conçu & exécuté le projet de me constituer marchand d'eau de beauté à la Cour d'Es-
pa-

faire toucher quelque argent sur votre terme d'ap-
present, & de l'écrire à Mr. votre Oncle, pour
qu'il me l'envoie. Mr. le Roi me fait toujours
espérer que vous aurez bien tôt l'ordre pour re-
cevoir votre pension : mais voilà près de deux
mois qu'il me dit la même chose. Il est venu di-
vers quidams me demander où l'on vendoit de
l'eau de beauté & à noircir les cheveux; & les voi-
sins m'ont averti, que les mêmes gens, appa-
remment, s'étoient informés de ce que je fai-
sois & où j'avois demeuré. Je ne fais pourquoi
on fait ces questions. J'ai répondu qu'ils pou-
voient s'adresser à ceux qui débitent cette mar-
chandise &c.

pagne, ou fort peu auparavant, il se passa, au sujet de ma pension, un petit incident, qui merite de trouver ici sa place.

J'ai rapporté au Tome VI. que, pour procurer au Chevalier de Montgon un bienfait plus assuré, que ceux que Mr. le Cardinal de Fleury lui prescrivait obligamment d'aller chercher en Espagne, je m'étois adressé au Garde des Sceaux CHAUVVELIN, pour qu'on fit passer, sur la tête de ce jeune homme, mille francs de la pension que le feu Roi m'avoit accordé; & l'on a vu aussi, que Mr. le Cardinal s'étoit prêté sans repugnance à lui procurer cette grace. Ma pension démantelée, non seulement par la réduction qu'elle avoit soufferte, comme toutes les autres de son espece lors de la Régence, & ensuite par cette nouvelle soustraction, se trouvoit enfin ne monter qu'à 1250 L. Cette somme, sur laquelle on grapilloit encore le dixieme lorsqu'il s'agissoit du payement, me parut un objet qui meritoit d'autant moins mon attention, pendant notre séjour à Cazalla, qu'indépendamment du dessein que le Roi témoigna alors de m'accorder quelque grace considérable, on ne cessoit de m'assurer, que je ne sortirois point d'Espagne, sans être amplement dédommagé
de

de toutes les mortifications que j'y avois effluées : l'histoire de l'eau de beauté, quand sa fausseté eut été pleinement démontrée, fortifia même cette opinion. L'espérance qu'elle étoit fondée ; (car on se flatte toujours) se joignant à la considération, que deux freres du Chevalier de Montgon me pressoient souvent de faire sur leur peu de moyens, en entrant au service du Roi, de s'y soutenir, me détermina, malgré la mediocrité de mon credit à la Cour de France, à prier le Garde des Sceaux, de vouloir bien procurer quelque bienfait de Sa Maj. à mes deux cousins ; ou si la chose lui sembloit trop difficile, de faire partager entre-eux le reste de ma pension, que je leur cedois volontiers, pour les aider à travailler à se faire une meilleure fortune.

C'étoit plutôt pour marquer ma bonne volonté à ces jeunes gens, que dans la persuasion qu'elle leur deviendroit utile, que j'avois cédé à leurs instances ; & je ne m'attendois point que les miennes eussent quelque succès. La réponse du Garde des Sceaux me prouva cependant le contraire : elle m'apprit que si la première partie de ma proposition avoit été rejetée, on avoit parcontre admis l'autre ; & qu'au moins, quand c'étoit à mes
dépens,

dépens, j'avois plus de faveur que je ne pensois. Voici ce que contenoit cette réponse.

à Compiègne le 17 Juillet 1730.

J'ai reçu, Monsieur, la lettre que vous avez pris la peine de m'écrire le 30 du mois dernier. Mr. le Cardinal de Fleury, à qui j'en ay fait la lecture, ne doute point que vous ne considériez que les deux jeunes Gentils-hommes vos parens, quoique très dignes, par leur naissance & leur peu de fortune, de quelque bienfait du Roi, ne peuvent gueres néanmoins obtenir de pension; l'un n'étant que Lieutenant, & l'autre n'étant point au service. Ce que son Eminence juge de praticable, est ce que vous proposez vous même; c'est à dire, de leur transmettre ce qu'il vous reste de la pension que vous avez eue du feu Roi. Son Eminence le fera agréer à Sa Maj.; ainsi vous n'avez qu'à me marquer leurs noms positivement. Je trouve dans votre lettre celui de l'ainé; mais non celui du cadet. J'aurois souhaité avoir à vous annoncer quelque chose de plus favorable; mais vous connoissez la difficulté des tems. Soyez persuadé, Monsieur, que je vous honore parfaitement.

Signé CHAUVÉLLIN.

Je

Je ne manquai pas, en remerciant le Garde des Sceaux de la protection qu'il avoit accordée à mes deux cousins, de lui donner sur leur sujet, les éclaircissemens qu'il me demandoit. Et ne doutant plus après cela, que ce que ce Ministre m'annonçoit si positivement ne s'exécutât, j'envoyai une copie de sa lettre à un de mes Oncles en Auvergne, qui avoit retiré chez lui un des jeunes gens dont elle faisoit mention, afin qu'il lui en fit part; & j'y en joignis en même tems une pour Mr. *Le Roi*, Commis du Bureau de la guerre, qui me délivroit l'ordre d'être payé de ma pension, afin de l'informer du changement qui venoit d'arriver, & que désormais elle seroit partagée entre les deux freres. Cet avis fut reçu avec grand plaisir: on ne manqua pas de suivre celui que je donnois de faire rendre ma lettre à Mr. *Le Roi*; & de son côté il promit au Chevalier de Montgon, à qui le Cardinal avoit permis de revenir à Paris, de lui donner l'ordre nécessaire, pour recevoir au tresor Roial la pension à son échéance, selon le partage qui étoit indiqué, aussi tôt qu'il auroit réglé, ajouta-t-il, que ce seroit au bureau de la guerre, & non à celui du Comte de Maurepas que cet ordre continueroit à s'expédier.

La

La satisfaction que la lettre du Garde des Sceaux, & la bonne volonté de Mr. Le Roi, avoient causée à mes cousins, fut de peu de durée. Ce que le Cardinal de Fleury jugeoit praticable en leur faveur au mois de Juillet, devint impossible au mois d'Octobre suivant; & ce fut encore par le Garde des Sceaux que je l'appris: il paroît même, qu'en lui donnant cette commission, on l'avoit chargé de la saupoudrer d'une amertume dont on entrevoyoit cependant, qu'il vouloit diminuer la doze. Cette petite étincelle, d'un feu dont je connoissois l'activité, fit sur moi peu d'impression: je plains seulement les deux jeunes gens, dont elle détruisoit si promptement les esperances. Nous rapporterons plus en détail ces différentes particularités, à mesure que nous parviendrons au tems où elles sont arrivées.

Quoique j'affectasse toujours de regarder, & de parler avec une espece de dérision, de ce qu'il avoit plu à Mademoiselle C***. & aux partisans de l'Ambassadeur de France, de répandre sur mon sujet; & que mon attention à rendre publiques les différentes circonstances, qui en prouvoient la fausseté, eut repandu sur leur projet un souverain ridicule; je

me laissois cependant pas de faire de sérieuses réflexions , sur le peril que je couvrois dans une Cour , où l'on forgeoit sans scrupule , des histoires aussi remplies de malignité. L'animosité de mes ennemis devenoit trop forte ; elle me donnoit enfin un sujet réel de craindre , que le mauvais succès de leur puerile eau de beauté , bien loin de les rebuter , ne servit au contraire qu'à les exciter à former quelque nouvelle entreprise , & à la conduire avec une adresse qui me fit succomber.

Il est imprudent de se flatter qu'on évitera toujours les effets de l'opinion désavantageuse , que des personnes puissantes & accréditées , concourent à établir , du caractère d'un homme qui leur déplaît. La passion des grands trouve une entière approbation de la part d'une infinité de gens intéressés à leur plaire : & ces fortes d'adulateurs , sans s'embarasser d'approfondir la vérité ou seulement de la connoître , sont les fideles échos du jugement que dictent la haine ou l'amitié de ceux de qui leur fortune dépend. Ces considérations , jointes à celles qu'on a déjà vu qui m'engageoient à désirer avec ardeur mon éloignement , me déterminèrent , quelques jours avant que la

Cour partit de Cazalla , à supplier d'abord Leurs Majestés , par un mémoire ; d'agréer que je me retirasse ; & je le remis au Marquis de la Paz , pour qu'il l'appuiât de ses bons offices en le leur présentant. Ce mémoire ne contenoit aucune plainte , ni d'autre demande que la permission dont il s'agissoit , avec la continuation de la bienveillance du Roi. Et , sans exposer de nouveau les raisons qui me portoit à faire cette démarche , je me bornois à en établir la nécessité sur l'esprit de paix & de moderation , que me prescrivait mon état , peu compatible , disois-je en finissant , avec une situation aussi critique & aussi agitée que la mienne l'étoit à leur Cour depuis plusieurs années.

Le Marquis de la Paz étoit parfaitement instruit de ce qui me regardoit ; & après avoir lû mon mémoire , & écouté le peu de paroles dont je l'accompagnai , il vit bien que je ne croyois pas devoir m'exposer plus longtems à être compromis avec les Camaristes ou les Apoticaïres ; & que je sentoïis , plus vivement que je ne le témoignois , l'indécence de ce personnage. Un pareil sentiment fait ordinairement impression , lorsqu'on le manifeste sans aigreur , & l'on n'entreprend pas de combattre ce que l'on se sent intérieu-

térieurement entraîné à estimer. Je ne fais si ce que je dis au Marquis de la Paz, le mit dans cette disposition ; au moins parut-il vouloir m'en convaincre , par les termes dont il se servit pour me persuader que ma patience ne tarderoit pas à être pleinement récompensée. Si l'on ne vous destinoit que de petites graces, me dit-il, il y a longtems que vous seriez satisfait ; mais l'opinion bien fondée que l'on a ici , & dont vous devez être flatté , que vous en meritez d'autres , vous est actuellement contraire en égard aux circonstances que vous connoissez , & dont je conviens que vous avez lieu de vous plaindre ; comptez qu'elles suspendent seules la bonne volonté du Roi à vous contenter : au reste elles ne sauroient durer longtems ; gagnez sur vous d'attendre qu'elles changent , & par quelque démarche précipitée , ne mettez pas obstacle à l'élévation où vous pouvez aspirer. Plus vous montrerez de moderation , plus aussi on souhaittera de vous faire oublier promptement vos peines.

Quelque specieux que fussent les conseils du Marquis de la Paz , quelque flatteuses que dussent me paroître les espérances dont il les accompagnoit ; j'étois trop au fait des obstacles secrets qu'elles

rencontreroient à la Cour, pour leur accorder un degré de probabilité dont elles étoient déchuës, par les preventions qu'on avoit données à la Reine contre moi. Pleinement convaincu que la plupart de ceux qui environnoient cette Princeſſe, ne s'occupoient qu'à les fortifier, je crus qu'il étoit auſſi dangereux qu'inutile d'attendre qu'elles ſe diſſipafſent. On doit toujours prévenir le moment où l'on entrevoit, avec une eſpece de conviction, qu'on deviendra à charge ou importun aux Princes, & ménager, par cette précaution, la petite étincelle de faveur qu'ils conſervent encore, & qu'on s'expoſe à éteindre tout à fait quand on s'opiniâtre à ſurmonter le dégoût, dont l'indifférence eſt un avant-coureur certain.

C'étoit ce petit profit que je voulois économifer. En m'éloignant ainſi volontairement, & avec l'agrément de Leurs Majeſtés, mon intention étoit, que cette ſecrete condeſcendance pour les ſentimens de la Reine, me permit de compter, qu'elle ne s'oppoſeroit point à tout ce qui, hors d'Eſpagne, tourneroit à mon avantage. En examinant avec moi ce projet amicalement, le Marquis de la Paz, qui connoiſſoit bien le terrain & ma ſi-

tuation, ne l'eut sans doute pas désapprouvé, malgré tout ce qu'il m'avoit dit, mais la place qu'il occupoit ne lui permettoit pas d'entrer dans un pareil détail, ni à moi de lui expliquer si clairement ma pensée : il me suffisoit qu'il l'entrevît sans la blâmer, & que, par sa résistance d'acquiescer à ma demande, il ne me mît pas dans l'embarras. Ce Ministre heureusement ne me la fit point éprouver ; il reçut au contraire poliment mon mémoire : &, en me promettant enfin de le présenter, il ajouta, que si l'on m'accordoit la permission que je desirois, il ne pourroit se défendre d'être fâché d'en avoir été l'organe.

Quoique je fusse assurément très curieux de savoir le succès de mon mémoire, je laissai cependant écouler quelques jours, avant de retourner chez lui pour m'en informer : je crus cette discrétion à sa place, afin de ne faire aucune démarche qui parût contraire à la soumission qu'il me convenoit de montrer aux ordres de Leurs Maj. Je voulois sans contredit m'éloigner d'une Cour, où, depuis les préventions qu'on avoit donné à la Reine, le combat, entre mes ennemis & moi, étoit trop inégal ; mais ayant constamment souhaité, que ma

retraite se fit avec bienfiance, & d'emporter avec moi la certitude d'être honoré, où j'irois, de la protection de Leurs Majestés; je vis bien que je ne devois esperer cet avantage que de ma patience, * qui pouvoit seule me le procurer.

On ne sauroit trop éviter d'être regardé, dans les Cours, sur le pié d'un homme piqué ou mécontent : ce personnage est encore plus dangereux qu'inutile; & quand une respectueuse representation, sur ce qu'on a acquis le droit de demander, ne produit aucun effet, & qu'on est certain que les refus qu'elle effuye, procedent d'une secrette aversion des Princes, qui, à mesure qu'elle est mal fondée, devient toujours plus difficile à vaincre; il faut alors se résoudre, ou à dévorer en silence, l'oubli & les préférences, que cette disposition annonce de leur part, ou aller chercher ailleurs à s'épargner le chagrin qu'elles causent, lorsqu'il est question de les souffrir de si près. Les Souverains ne voyent qu'avec repugnance un sujet qui se plaint, leurs sentimens sont infailliblement la regle de ceux qui les environnent : quelles consolations

* Qui patiens est, multa gubernatur sapientia.
Prov. C. 14. V. 29.

lations ou quel appui doit-on espérer d'une pareille société ? On est toujours coupable , selon elle , dès qu'on est privé de la faveur. C'est une de ces vérités fondamentales qu'un Courtisan seroit insensé de contredire ; & c'est aussi parce que je souscrivois avec une juste docilité à cet espece d'article de foi , que , pour me mettre à l'abri de l'anathême dont les préjugés de la Reine me menaçoient , je cherchois , en m'éloignant , à conserver l'ombre de bienveillance que je possédois encore auprès d'elle. Je dois ajouter , que les circonstances où je me trouvois au tems dont je parle , servoient beaucoup à accroître l'envie que j'avois de me retirer : en effet elles m'étoient entièrement favorables. Pour s'en convaincre , il suffira de considérer , qu'une partie de ceux qui avoient tenté si souvent de me forcer à prendre cette résolution , étoient , ce qu'on peut dire , hors de combat , & que leur départ avoit précédé le mien. Il est vrai qu'il restoit encore , malgré cette soustraction , nombre de partisans au Marquis de Brancas ; mais son prochain retour en France me les rendoit peu redoutables. Leur burlesque entreprise de me constituer marchand d'eau de beauté , à la suite de toutes les lettres supposées

dont ils avoient entrepris sans succès de m'établir l'auteur , donnoit au public , une petite idée des ressources de leur génie , & des sentimens de leur cœur. Enfin , je ne me propoisois de quitter l'Espagne , qu'après avoir vu prendre au Marquis de Brancas le chemin de Paris : je restois donc alors seul maître du champ de bataille ; & les efforts réunis du Cardinal de Fleury & de ses créatures , n'avoient pû m'enlever un pouce de terrain : je ne l'abandonnois qu'à la crainte de m'attirer l'indignation de la Reine , en m'opiniâtrant témérairement à postuler à la Cour , des places qu'elle ne jugeoit pas à propos de me voir remplir. Bien loin donc que cette démarche me fit aucun tort , il me revenoit qu'elle étoit approuvée , & qu'on en remarquoit parfaitement la sagesse & la nécessité.

L'exécution de mon dessein sembloit me promettre un calme qui ne m'étoit point destiné. Depuis ce que je raconte il s'est écoulé 22 ans , pendant lesquels je n'ai cessé de lutter contre la violence des vagues dont je me suis vu environné.

Les intervalles de repos ont à peine été sensibles. Où devoit m'entraîner une si longue & si violente tempête , sans
le

le secours * de celui qui peut seul aider à la souffrir ? La patience † & les forces humaines ont leurs bornes ; & qui peut exiger , en bonne foi , que j'étende la premiere jusqu'à la stupidité de voir , avec indifférence , qu'on se soit fait un espece de plaisir , pendant tant d'années , de la pousser en quelque façon à bout.

Le Marquis de la Paz , en qui j'ai toujours reconnu de la religion & par conséquent de la probité , me montrait des sentimens différens. Je me rappelle encore , avec reconnaissance , son attention d'adoucir , autant qu'il lui étoit possible , ce qu'il étoit obligé de me dire qui contrariait mes desseins. Lorsqu'il m'apprit que Leurs Maj. persistoient à vouloir que je restasse à leur Cour , je m'aperçus encore de ce ménagement , par les discours pleins d'amitié qu'il me tint , sur l'utilité qu'elles comptoient de retirer de mon zele

H 5 pour

* Hoc autem pro certo habet omnis qui te colit , quod vita ejus , si in probatione fuerit coronabitur : & si in correptione fuerit , ad misericordiam tuam venire licebit ; non autem delectaris in perditionibus nostris : quia post tempestatem tranquillum facis , & post lacrymationem & fletum , exultationem infundis. *Tob. c. 3.*

† Quæ est enim fortitudo mea ut sustineam ? Aut quis finis meus ut patienter agam ? Nec fortitudo lapidum fortitudo mea , nec caro mea ænea est. *Job. c. 6.*

pour leur service, afin d'adoucir la peine qu'il remarquoit que leur refus me cau-
soit ; m'assurant de plus positivement de
leur part que l'hyver ne se passeroit point,
que je ne fusse amplement dedommagé
de tout ce que les conjonctures du tems
m'avoient fait perdre. Ces esperances
lui repliquai-je, si tout autre que vous
me les donnoit, me paroistroient aussi vai-
nes, que celles que l'on m'a déjà si sou-
vent prodiguées en ce genre. Ne leur don-
nez point ce caractère, me repondit-il,
en me ferrant la main : on n'oublie point
vos services, ni ceux que vous êtes en
état de rendre. Leurs Maj. vous estiment,
& les desseins du Roi sur vous ne tarde-
ront pas à vous en convaincre, & à vous
faire oublier tous les sujets précédens que
vous avez eu de vous plaindre.

Je ne sus que penser, je l'avoué, d'u-
ne façon de parler aussi précise : je croiois
y remarquer de la sincérité ; mais je n'a-
vois pas si bonne opinion des promesses
qu'elle renfermoit. Ce qui flatte entraîne
aisément la balance de son côté ; je l'é-
prouvai en cette occasion ; & ce qui con-
tribua beaucoup à me séduire, fut quel-
ques propos que le Roi tint, peu de jours
après ma conversation avec le Marquis
de la Paz, qui marquoient quelque in-
tention

tention de me parler en particulier. Le public, témoin des différentes traverses que j'avois essuïées, & instruit que je demandois à me retirer, n'approuvoit pas, qu'en ne m'accordant aucune grace, on m'en refusât la permission.

Quelque indépendante que soit, à tous égards, la Souveraine puissance, & quelque indifférent que puisse paroître le sort d'un particulier à ceux qui la possèdent, ils sont cependant bien aises, que les résolutions qu'ils prennent à son égard, paroissent dictées par la justice ou la prudence : c'étoit les blesser également l'une & l'autre, de me contraindre à souffrir l'humiliante obscurité où l'on me retenoit. En m'annonçant comme prochaine une grandeur imaginaire, on cherchoit à me cacher le projet qui subsistoit toujours de m'enfouir de plus en plus dans l'oubli ; & à éblouir en même-tems le public, par l'espérance frivole, de faire attention à mes services & à mes peines, dont on s'apercevoit que le refus excitoit sa censure.

L'approbation * adroitement ménagée, à la passion & à l'intérêt, fait toute l'ef-

H 6 sence

* Quid prodest hominem fallere, & Deum testem habere in corde. *Augustin* :

sence de la † morale des Cours. Les consciences y sont tranquilles dès que cette union se trouve en sûreté. Heureux les Courtisans à qui une maxime si Chrétienne est favorable ! Le meilleur conseil que puissent suivre ceux , à la fortune desquels elle s'oppose , c'est d'aller exhaler leur mauvaise humeur , avec quelque bonne ame de leur paroisse.

Après un séjour de plus de deux mois dans la petite Ville de Cazalla , Leurs Maj. Cath. prirent enfin , au grand contentement de toute la Cour , la résolution de retourner à Seville : elles apprirent avant leur départ , que la Flotille , au nombre de dix Vaisseaux Marchands , escortés par trois Vaisseaux de guerre , que le Marquis Mari commandoit étoit entrée dans la Baye de Cadix le 18 Aout , richement chargée. Cette nouvelle fut reçue avec plaisir : un si riche trésor venoit fort à propos pour remplacer les sommes immenses que coutoit l'embarquement qu'on préparoit toujours à Barcelonne. Le Ministère Espagnol étant instruit que la plus grande partie des effets de cette flotille , appartenoit aux Commerçans

François

† Si honesta sunt quæ facis, omnes sciunt : si turpia quid refert neminem scire, cum tu scias ?
O te miserum si hunc contempnas testem. Senec:
Epist. 41.

François & Anglois , comptoit que ces deux nations , pour en obtenir la prompte livraison , & le reglement d'un indult favorable , seconderoient les desseins de Leurs Maj. Cath. avec plus de vivacité , qu'elles n'avoient fait jusqu'alors.

Le 27 Aoust , quatre jours après le retour de Leurs Maj. à Seville , Don Lucas Spinola y arriva. Depuis le 6 de Juillet il étoit en chemin. La fièvre , la goûte , en un mot toutes les infirmités de commande , qui surviennent infailliblement à ceux qui , craignant d'être mal reçus , sont bien aises que le tems émouffe les premiers momens de vivacité qu'ils redoutent , obligerent ce Général à faire diferentes pauses à Barcelonne , à Sarra- gosse , à Madrid & enfin à Cordouë. Toutes ces précautions ne lui procurerent pas un accueil plus gracieux. Le compte qu'il rendit à Leurs Maj. de tout ce qui s'étoit passé à la Cour de France pendant qu'il y avoit résidé , ne contenoit rien d'agréable : par dessus le marché , il étoit de vieille date ; & satisfaisant aussi peu le goût que la curiosité , on l'écouta avec une froideur marquée , & d'une maniere à lui faire entendre , que le mauvais succès de sa négociation , pour être excusé , avoit grand besoin du zele pour leur service ,

vice, dont Leurs Maj. vouloient bien croire qu'il avoit donné de frequens témoignages en France. Après cette premiere audience de D. Lucas Spinola il ne fut plus question de donner d'autres éclairciffemens, & il ne dut plus se flatter de conserver le commandement d'une expedition prête à échouer, par la négligence qu'on lui imputoit de n'en avoir pas assez pressé l'exécution. La situation où il se trouvoit lui rendant le séjour de la Cour peu agréable, il l'abrega autant qu'une certaine bienfiance le lui permit; & le 11 de Septembre il en partit pour se rendre à Sarragosse y reprendre la fonction de Capitaine Général de ce Royaume, charge que Leurs Maj. lui avoient accordée précédemment.

On cedit à Seville avec une sensible peine, à la nécessité que la conjoncture des tems imposoit, de remettre à l'année suivante l'embarquement destiné pour l'Italie. Don Joseph Patiño, chargé de ce qui le concernoit, avoit parfaitement rempli les desirs & l'attente de la Reine : les préparatifs d'un armement si considerable se faisoient à Barcelonne, à Alicante & à Malaga, & rien n'y manquoit : les batimens de transport, les provisions & les munitions, les tentes, les outils,

les

les pontons ; enfin tout ce qui étoit nécessaire à une telle entreprise se trouvoit prêt : & , de son côté , le Marquis de Castelar n'avoit pas pris des mesures moins justes que son frere , pour mettre en bon état les troupes qui devoient être transportées : en un mot , l'embarquement pouvoit s'exécuter au premier ordre qui viendrait de la Cour.

Ces deux Ministres , qui connoissoient à quel point ces heureux & prompts effets de leur vigilance , les rendoient agréables à Leurs Maj. , profitoient de toutes les occasions qui se presentoient de les faire appercevoir ; & plus les détails où ils entroient sur cette matiere servoient à rendre probable à la Reine , & même presque certain , le succès de ses projets , & plus elle souffroit impatiemment que les seuls obstacles qu'ils rencontroient , vinssent de la part des puissances , qui s'étoient engagées au contraire , à lui aider à les surmonter. Il ne se passoit aucune semaine sans qu'on dépêchât plusieurs Couriers , pour porter les plaintes , les reproches ou les instances qui étoient une suite de cette réflexion. Mais on les multiplioit en vain : on n'en retiroit pour tout fruit que des representations sur l'impossibilité que les Alliés trouvoient à former ,
dans

dans la saison où on alloit entrer, une entreprise aussi importante, & précisément encore dans le tems que l'Empereur avoit, en Italie, une armée formidable à portée de la faire échouer.

Leurs objections à cet égard avoient beau paroître fondées, la Cour d'Espagne n'en étoit que plus offensée; puisqu'elle attribuoit uniquement à la lenteur des résolutions de la France & de l'Angleterre, la facilité que l'Empereur avoit eue de prévenir les coups qu'on vouloit lui porter. On ne pouvoit pardonner à ces deux Couronnes d'alleguer pour excuse la faute même qu'elles avoient commise.

L'Empereur connoissant l'usage où étoit alors la Cour d'Espagne, de faire tout à coup certaines démarches, dont elle abandonnoit ensuite assez volontiers le succès au hazard, crut devoir continuer, malgré les dispositions pacifiques des Puissances maritimes dont-il étoit assuré, les sages précautions qu'il avoit prises, pour mettre à l'abri de toute invasion, les divers Etats qu'il possédoit en Italie. Il étoit vrai-semblable que les Espagnols tenteroient principalement de pénétrer en Lombardie. Le Comte de Mercy, qui s'y trouvoit Général de l'Armée Imperiale, fit toutes les dispositions qui lui parurent les plus
plus

L'ABBE DE MONTGON. 185

plus propres à pouvoir la porter promptement, du côté où il apprendroit que les Espagnols voudroient débarquer : il en forma une ligne qui commençoit à Ostiglia ; son centre étoit à Cremone, où l'on avoit placé les principaux Magazins, & elle s'étendoit jusqu'à Pavie. Au moyen de cette ligne, & de la Ville de Mantouë, qui se trouvoit derriere, on avoit assuré la communication avec l'Allemagne. On avoit aussi eu soin de jeter des Ponts sur le Pô, afin que, selon le besoin, on pût entrer dans le Parmesan, la Toscane & l'Etat de Genes. Les fortifications des places de Novarre, de Mortare & de Tortone ayant été assez négligées, le Comte de Mercy fit travailler à les mettre en état. J'ai déjà fait mention des mesures que l'Empereur avoit prises, pour empêcher les Espagnols de débarquer dans les deux Royaumes de Naples & de Sicile. Le Velt-Maréchal Caraffa devoit commander un corps de 12000 hommes entre Capouë & Gayette, & l'on avoit posté le long des côtes plusieurs détachemens de Cavalerie pour y patrouiller.

Le Comte de Wallis ne veilloit pas avec moins d'attention à la sûreté de la Sicile. Les places de Messine, Palerme, Catane, Melazzo, Siracuse, Trapani &c. étoient

étoient pourvues de garnisons suffisantes. Afin de tenir la communication libre avec la Calabre, ce Général faisoit aussi travailler à un fort vis à vis de Reggio ; & il lui restoit un corps de troupes assez considerable, pour s'opposer au débarquement des Espagnols, s'ils venoient à le tenter.

Le Grand Duc de Toscane, dont la Cour Imperiale affectoit alors d'avoir les intérêts fort à cœur, voyoit avec une secrète satisfaction, qu'on éloignoit, par toutes les dispositions dont je parle, un événement qui ne lui laissoit qu'une vaine ombre de Souveraineté ; & quoi qu'il évitât prudemment d'irriter la Cour d'Espagne, par une partialité trop marquée pour l'Empereur ; cependant, en affectant de céder aux conjonctures présentes, ce Prince consentit à nommer des Commissaires, pour convenir avec le Baron de * M O L C K, Colonel au service de l'Empereur que le Comte de Mercy lui avoit envoyé, de la route que les troupes Imperiales devroient prendre, & des quartiers d'hyver qu'elles occuperoient dans les

Etats,

* Il eut aussi des conférences avec le Marquis DE R A B N U C C I Secrétaire des guerres, pour régler le plan des dispositions de guerre, au cas que les Espagnols entreprissent une descente.

Etats , au cas que les Espagnols prétendissent de s'y établir par la force.

Bien informées de ce qui se passoit en Italie , & des mesures que prenoit l'Empereur de plus en plus pour en fermer l'entrée à leurs troupes , Leurs Maj. Cath. jugerent à propos d'envoyer en France un Ministre , sur la vigilance & la fermeté de qui elles pussent compter. J'ai déjà fait mention des soins que D. Joseph Patiño & le Marquis de Castelar son frere s'étoient donnés , pour la prompte exécution des projets de la Reine ; ils faisoient l'éloge de leur capacité , & avoient beaucoup contribué à l'augmentation de leur credit. Le premier , qui suivoit la Cour , fut mettre à profit une conjoncture aussi heureuse ; car , afin de s'attirer à lui & à son frere la confiance de Leurs Maj. il travailla à le faire nommer Ambassadeur à la Cour de France , & à obtenir que l'on réunît , pendant son absence , le département des affaires de la Guerre , à celui des Finances & de la Marine dont il étoit chargé. Cet arrangement le rendoit , en quelque façon , premier Ministre.

Quiconque a sur soi l'administration des Finances , peut sûrement compter d'avoir beaucoup d'amis : il y a peu de gens , qui , par besoin ou par cupidité , ne trouvent

en

en eux , pour cette portion du Ministère , un fonds considérable d'estime. A l'aide de cette prérogative , & des leçons qu'il faisoit à propos à son ami l'Archevêque d'Amida , D. Joseph Patiño parvint assez facilement à son but. Les Partisans qu'il s'étoit ménagé auprès de la Reine , de concert avec le Prélat , s'empresserent de représenter à Sa Maj. , qu'elle ne pouvoit choisir un sujet plus propre que le Marquis de Castelar , à se bien acquitter de l'importante commission dont-il seroit chargé ; puisque, indépendamment des talens qu'on lui connoissoit , le titre de Ministre de la Guerre , qu'il porteroit en France avec celui d'Ambassadeur , donneroient , à ses paroles & à ses démarches , un poids capable d'en imposer au Cardinal & aux Ministres des autres Puissances , qu'il s'agissoit de déterminer à agir efficacement. Ils firent aussi remarquer à la Reine , qu'en chargeant D. Joseph Patiño du détail des troupes , pendant l'absence de son frere , elle pareroit aux principaux inconveniens , qui pourroient suspendre ou retarder l'exécution de ses desseins ; attendu que D. Joseph se trouveroit en état de pourvoir à tout ce qui concerneroit l'embarquement , sans être contredit ou traversé par la jalousie de quelqu'autre

qu'autre Ministre. Ces considerations , appuyées de celle , qu'en envoyant en France un Seigneur Espagnol , il n'y porteroit pas le même zèle pour les vues particulieres de la Reine , qu'un Ministre dont elle se croyoit totalement assurée , la déterminerent à préférer le Marquis de Castelar. Vers la fin du séjour de la Cour à Cazalla , D. Joseph Patiño eut ordre , en consequence , d'écrire à son frere de se rendre à Seville. Il y arriva deux jours après Leurs Maj. , avec D. Marcos Montoto son premier commis , & deux autres qui devoient aider D. Joseph Patiño dans le pénible détail du département de la guerre , qu'on alloit joindre à tous ceux dont il étoit déjà chargé.

Lorsque le Marquis de Castelar parut à Seville , il n'étoit plus question de l'embarquement dont on s'étoit occupé si long-tems. On ne voyoit que trop combien la conduite des alliés l'avoit rendu impossible. Mais s'agissant de leur en faire tenir une entièrement opposée , on dirigea sur ce plan les instructions qu'il devoit suivre. Une des principales fut , de travailler à éloigner le Cardinal de Fleury du Ministère , & en attendant de se méfier de ses sentimens autant que de ses promesses.

Suffisam-

Suffisamment informé des intentions de Leurs Maj., il prit la route de Paris au commencement de Septembre. On écrivit en même tems aux deux Plenipotentiaires, qui étoient encore en France, & assez peu d'accord entr'eux, de revenir quand il seroit arrivé.

La santé de l'Ambassadeur de France, depuis la maladie qu'il avoit eue, étoit assez chancelante : sa situation dans les deux Cours, ne l'étant pas moins, elle n'aidoit pas à son rétablissement. Leurs Maj. ne dissimuloient plus le mécontentement qu'elles avoient du Cardinal de Fleury : il rejaillissoit sur le Marquis de Brancas, à qui elles imputoient de n'avoir cherché, pendant tout l'été, qu'à les amuser : & le Cardinal, instruit de ce qu'on pensoit de lui en Espagne, se plaignoit de son côté, que ce Ministre, pour parvenir à ses fins particulieres, & pour se rendre agréable à Leurs Maj. Cath., étoit allé fort au-de-là des instructions qu'on lui envoyoit touchant l'expédition d'Italie, & que souvent il s'étoit expliqué à cet égard indiscrettement.

Un pareil reproche blesse vivement l'amour-propre : l'Ambassadeur de France, qui croyoit avoir donné au Cardinal plus d'un sujet de le lui épargner, le souffroit
impa-

impatiemment. En certains momens, il ne lui étoit point possible de ne pas se justifier aux dépens de son Eminence. Cependant comme il savoit de reste, qu'elle aimoit aussi peut-être contredite, que soupçonnée d'avoir tort, l'apologie ne se faisoit qu'à demi. Ce qui revenoit de part & d'autre, servoit uniquement à rendre fort suspecte à Leurs Maj. la bonne foi du maître & celle du disciple; & donnoit lieu au public de raisonner sur la méintelligence qu'il entrevoyoit entr'eux. La Grandesse, que le Marquis de Brancas avoit obtenue, devoit lui adoucir cette amertume : mais outre que la plupart des hommes envisagent ce qu'ils possèdent avec indifférence, & placent leur bonheur en ce qui leur manque, la perte de la faveur rend tout insipide à un Courtisan. Ce désagrément que le Marquis de Brancas commençoit à trouver en Espagne, & dont il étoit menacé en France, lui caufoit une inquiétude & un chagrin qu'il n'étoit pas maître de cacher.

La dernière commission dont-il s'acquitta, fut de donner part à Leurs Maj. de la naissance d'un second fils * de France, qui naquit à Versailles le 30 Aout. Immédiatement après il eut son audience de

* Il fut nommé Duc D'ANJOU.

de Congé, & le jour même du départ du Roi & de la Reine pour le Port Ste Marie, où ils vouloient passer une partie de l'Automne.

Quoique je ne parusse que très rarement chez l'Ambassadeur de France sur la fin de son séjour en Espagne, & par pure bienséance, je ne laissai pas d'aller lui souhaiter un heureux voyage. La visite fut courte : il ne m'entretint que du délabrement de sa santé, & je ne lui parlai que de l'esperance qu'il devoit avoir que l'air & le repos qu'il trouveroit à Juvisi * contribueroit à la rétablir. Notre adieu fut éternel ; car, quoiqu'il ne soit mort que depuis deux ans, mon long exil en Auvergne m'a toujours tenu éloigné de lui.

Leurs Maj. le Prince, la Princesse & les Infans s'embarquerent le 19 de Septembre, sur les Galeres qu'on avoit fait venir à Seville, pour descendre le Guadalquivir jusqu'à St. Lucar de Barrameda. Ils s'arrêtèrent au Soto d'Onafia pour chasser, & n'arriverent que le 20 au Port Ste. Marie. Toute la Cour les suivit & prit par terre la route de *Leibrica* & de *Xeres*.

Quelque tems avant que le Marquis de Brancas dût retourner en France, le
Cardinal

* C'est le nom d'une Maison de Campagne qu'il avoit auprès de Paris.

Cardinal envoya Mr. HULIN en Espagne, pour y être chargé des affaires du Roi : il avoit eu précédemment, ce me semble, la même commission en quelque Cour du Nord, & de plus il étoit, ou avoit été Commis du Bureau des affaires étrangères. Ce nouveau venu partit de Paris bien instruit de suivre, sur ce qui me concernoit, les traces que le Comte de Rattembourg & le Marquis de Brancas lui avoient frayées, & par conséquent d'agir de concert avec tous les Partisans, qu'ils avoient gagné au Cardinal de Fleury. Ses premiers soins furent aussi d'entretenir en eux la bonne volonté dont ses prédécesseurs avoient fait usage, & d'empêcher que l'inutilité dont leurs intrigues avoient été jusqu'alors, & la diminution de leur nombre, ne les déterminassent à se désister d'une entreprise, qui leur avoit souvent causé plus d'inquiétude que procuré de gloire.

Depuis le départ du Marquis de Brancas & de la Duchesse de St. Pierre, l'Archevêque d'Amida étoit resté l'unique chef de toute la troupe. Mr. Hulin remplit auprès de lui la place de l'Ambassadeur, comme la Demoiselle C *** occupoit déjà celle de la Duchesse. Le théâtre, ne fit que me présenter quelques nouveaux

acteurs. Le Comte d'AYDIE étoit un des principaux ; & , suivant toute apparence, celui qui distribuoit aux autres les rôles qu'ils devoient jouer. Il s'étoit souvent moqué avec moi de toutes les scènes que les Courtisans de l'Ambassadeur de France avoient donné sur mon sujet , & des occupations du Comte de Marillac à cet égard. Cependant il se ménagea son poste , lorsque ce dernier eut perdu la confiance de la Duchesse de St. Pierre & de l'Ambassadeur de France , par la lourde faute qu'il commit , de me parler des lettres que le Cardinal supposoit chrétiennement que j'avois écrites contre cette Dame.

Ce Comte d'Aydie étoit sorti de France vers la fin de la minorité du Roi , à l'occasion des projets chimeriques de changer la Régence, qui se formerent alors de concert avec le Cardinal Alberoni , dans lesquels il se trouva mêlé. Cette témérité l'envelopa dans la disgrâce que ses complices encoururent , qui couta la vie à quatre Gentil-hommes de Bretagne. Mais quoique cette disgrâce durât encore , Mr. Hulin lui reconnut tant de ressources pour l'intrigue , & une bonne volonté si marquée de les faire servir à sa fortune , qu'ils s'unirent fort intimément , même jusqu'à loger ensemble à Seville pendant assez long,

L'ABBE' DE MONTGON. 195

long-tems. Cette démarche d'un Ministre du Roi , envers un sujet qui n'avoit point encore obtenu le pardon de son crime , quoi qu'elle fût & parût singuliere , ne laissa pas d'avoir lieu , & sans doute d'être approuvée du Cardinal : car , dès qu'on pouvoit servir sa passion contre moi , toute infidelité étoit éfacée , & on rentroit dans les droits de l'innocence baptismale.

Mr. Hulín favoit ce qui s'étoit passé , à diverses reprises , entre ses prédecesseurs & moi ; & qu'il ne falloit pas se flatter d'employer impunement , pour me desservir , les indécentes suppositions & les autres moyens de cette espece dont on s'étoit servi. Il s'en abstint aussi , en se bornant uniquement à empêcher , de tout son pouvoir , que ma situation ne changeât : il travailla à cacher ce projet ; & , selon ce que j'en apperçus , les mesures qu'il prit en consequence , ne furent gueres connues que de l'Archevêque d'Amida , de la Demoiselle C*** & du Comte d'Aydie.

Cette précaution étoit assez inutile : je savois à quoi m'en tenir ; & Mr. Hulín ne se flattoit gueres , je crois , de m'en imposer. Malgré la bonne opinion que nous avions de nos sentimens réciproques , nous ne laissons pas de nous voir de tems

en tems avec politesse : il me parût même certain, qu'il la pouffoit en quelques occasions au-de-là de ce que devoient porter ses instructions secretes. Je ne pouvois que lui en savoir gré ; & son attention à ne rien dire de ce qu'elles contenoient, de favorable ou de contraire à mes intérêts, qui l'exposât, ainsi que ses predecesseurs, à tomber en contradiction avec lui-même, m'édifia aussi beaucoup. Il avoit bien profité de leurs bévues, que je n'aurois pas dévoilées aussi clairement que je le fis, s'ils eussent gardé autant de circonspection que lui dans leurs discours. Ma vigilance à l'observer n'étoit pas moins étendue ; & plus j'entrevois de prudence & de secret dans ses démarches, plus aussi je m'appliquois à les faire échouer par les mêmes moyens.

Un Saxon qui se trouvoit alors à Seville, & à qui j'avois rendu quelque léger service auprès des Ministres, me fut à cet égard d'une grande utilité. C'étoit un homme singulier, qui parloit plusieurs langues aussi bien que la sienne, & qui ne paroissoit occupé qu'à satisfaire son goût pour voyager.

D. Roberto Verminen, Négociant Flamand, chez qui j'étois logé à Seville & qui l'estimoit, me le présenta, le premier

mier voyage que la Cour y fit, sur le pié d'un homme d'esprit, qui possédoit diverses langues, & avoit des connoissances assez justes de plusieurs Cours d'Allemagne & du Nord qu'il avoit parcourues. Cet exposé me fit d'abord regarder HENRI KETLER (c'est le nom que ce Saxon se donnoit) comme un simple voyageur, qu'on s'attendoit à écouter en certains momens des leçons, & dont on est fort éloigné de faire son confident. Les visites qu'il me rendit de tems en tems, me mettant à portée de le questionner sur différentes choses, où je pusse juger de sa bonne foi par ses réponses; elle me parut si entière, que je commençai à avoir bonne opinion de ma nouvelle connoissance, & à ne la pas regarder avec autant d'indifference que j'en avois d'abord marqué. Nous partîmes alors pour aller à Grenade. A notre retour Henri Ketler continua à venir chez moi; & s'apercevant que je le recevois avec plaisir, il me pria de présenter au Marquis de la Paz & à D. Joseph Patiño, un Mémoire au sujet de je ne fais quelle petite grace qu'il leur demandoit. Ces deux Ministres me l'accorderent. Le premier le connoissoit, & parut même avoir quelque bonne volonté pour lui. Un servi-

ce de si petite importance me concilia
entièrement son amitié. J'étois alors forte-
ment occupé à trouver les moyens de for-
tir honorablement de la Cour d'Espagne,
& je ne cache point mon dessein. Les
principes qui m'y déterminoient se trou-
vant clairement expliqués dans la lettre
que j'avois écrite à l'Archevêque d'Ami-
da, & mon intention étant de l'envoyer
à Mr. de Montagnac, qui me l'avoit de-
mandée, je priai Ketler qui peignoit bien,
de la copier. Il accepta cette proposition
avec un certain empressement, qui, par
rapport aux circonstances critiques où je
me trouvois, me fit presque repentir de
m'être inconsidérément ouvert à lui. Il
ne convenoit pas encore que cette lettre
devint tout à fait publique ; mais la fau-
te étoit faite, & comme en pareil cas le
meilleur parti est de dissimuler & de pa-
roître indifférent, je ne dis rien à mon
copiste qui pût lui faire connoître mon
inquiétude. Il me rapporta le lendemain
son ouvrage ; &, sur ce que je le remer-
ciois de son exactitude & de sa diligence,
il me dit qu'il avoit été fort touché du
contenu de ma lettre, & qu'elle avoit
infiniment augmenté son zèle pour mes
intérêts : enfin, que si je voulois bien lui
permettre d'en faire usage, il se flattoit
que

que je ne m'en repentirois pas. Ce discours me surprit ; & pour connoître où il pouvoit tendre, je lui repondis qu'il étoit le maître de s'expliquer en toute liberté.

J'ai vu, reprit-il alors, dans ce que vous exposez au Confesseur de la Reine, la confirmation de presque tout ce que j'ai ouï dire sur votre sujet : & depuis que j'ai l'honneur de vous connoître, j'ai toujours cherché l'occasion de vous apprendre plusieurs particularités qu'il vous est utile de savoir mieux, peut-être, que vous ne faites. La crainte de vous déplaire m'a retenu : je suis charmé que vous vouliez bien aujourd'hui la dissiper.

Vous imputez au Cardinal de Fleury les divers obstacles qui s'opposent successivement à votre avancement en cette Cour. Il est vrai qu'il les fomenté, & qu'il tâche de les multiplier, autant qu'il peut, par les moyens que vous lui reprochez : mais soyez persuadé que ce n'est pas lui seul qui les a fait naître, & que certaines personnes ici, ne sont pas moins empressées que lui à les susciter.

Vous ne futes pas plutôt arrivé en cette Cour, que tout ce qui environne la Reine vous regarda comme un sujet dont il falloit se débarrasser. Pendant que la Cour de Vienne étoit toute puissante en celle-

ci, on voyoit avec beaucoup d'inquietude la pente que le Roi marquoit à vous écouter & à vous accorder sa confiance : ajoutez y l'estime que vous acquerriez , par l'idée que vous donniez de vos talens , de votre fermeté & de votre désintéressement : tout cela vous fut si nuisible , qu'on mit tout en œuvre , dans ce tems là , & en particulier les sollicitations du Comte de Königseck , pour déterminer le Roi à vous éloigner. Heureusement pour vous , ce Monarque tint bon , & voulut même vous attacher à son service : l'Archevêque d'Amida fut obligé de vous en faire la proposition. Comme on ne savoit donc plus alors de quels moyens se servir pour se débarrasser de vous , on imagina de proposer au Roi de vous charger de quelques négociations à la Cour de France. Il y consentit sans peine , par le cas qu'il faisoit de votre capacité : mais on lui cacha le véritable but que l'on avoit ; savoir l'espérance que le Cardinal de Fleury , qui vous avoit vû venir en Espagne avec une repugnance extrême , vous feroit échouer ; ou que , si vous vous raccommodiez ensemble , il vous retiendrait dans votre patrie par quelque bienfait , qu'on prétend avoir toujours été prêt ici à lui demander pour vous. Ces mesures ont mal réussi ;

réussi ; & contre l'attente de vos ennemis , en cette Cour ; contre celle du Cardinal , qui , sans contredit , a fait jouer toutes sortes de ressorts pour vous perdre ; enfin , contre toute apparence , vous avez surmonté tant de difficultés , mis cette Cour dans une espece de nécessité de vous recompenser , & réduit le Cardinal , à manifester contre vous , une passion peu convenable à un homme de son état. Voilà , Monsieur , je l'avoue , un triomphe qui doit vous flatter : cependant votre sort n'en est pas plus heureux ; & je crois pouvoir vous assurer bien positivement qu'il ne changera jamais , tant que vous demeurerez dans la dépendance de cette Cour. Le Cardinal de Fleury mourroit tout à l'heure : il ressusciteroit ; & , par un aussi grand miracle deviendrait votre ami , qu'en restant dans ce pais , vous y ferez toujours dans le même état. Après cela plaignez vous de ce Ministre tant qu'il vous plaira : on applaudira volontiers à vos plaintes ; on sera même charmé qu'elles tombent sur lui & que vous preniez ainsi le change : mais dès que vous cesserez de tenir ce langage , & que vous insisterez à demander en Espagne une décision favorable , vous vous laisserez à coup-sûr de la solliciter ; & si , à for-

ce de patience & d'instance, vous obtenez à la fin quelque grace, comptez que ce ne sera que, quand tombé tout à fait, on jugera que le bienfait accordé à votre importunité, ne servira qu'à vous ensevelir mieux dans l'oubli. En un mot, Monsieur, mettez vous bien dans l'esprit que vous avez à faire, ici & en France, à des gens fermement déterminés à ne laisser aucun vestige de vos services, de votre mérite & de ce qu'on vous a fait souffrir. Votre honneur & votre réputation exigent donc, dans la circonstance où vous êtes, que vous sortiez de cette Cour, ainsi que vous le demandez; mais que vous ne fassiez cette démarche, que pour vous attacher à une puissance, dont la protection certaine & déclarée, vous mette à couvert de la mauvaise volonté de vos ennemis. Or, Monsieur, permettez moi de vous le dire, ce n'est point en habitant à Rome ou à Venise que vous parviendrez à ce but, puisque vous y dépendriez d'eux presque autant qu'ici. C'est à Dresde où vous devez vous proposer d'aller : vous y trouverez un Monarque à qui vous vous rendrez furement agréable, qui vous accordera son estime, & auprès duquel vous obtiendrez les agréments que vous méritez. Il ne s'agit que de

de lui fournir les moyens de connoître la vérité dans tout ce qui s'est passé ici à votre désavantage, & par les preuves convaincantes que vous en avez.

Voyez la place qu'il vient d'accorder au Marquis de Fleury : elle vous prouve qu'il ne fait aucune différence, de ses sujets, aux étrangers qui lui paroissent dignes de ses graces. Cet exemple doit vous encourager à suivre mon conseil : &, pour achever de vous expliquer ma pensée, ainsi que l'usage que je prétend faire de votre lettre au Confesseur de la Reine ; mon intention seroit d'en envoyer copie à un de mes amis à Dresde, & d'y joindre une relation de ce qui vous concerne, que vous examinerez auparavant. Je ferai valoir votre mérite de mon mieux, aussi bien que la bonne acquisition que le Roi feroit, en vous attachant à son service. Ce que j'écrirai sera bien-tôt répandu, & mon ami me rendra un compte exact de l'effet que cette démarche aura produit. S'il en résulte quelque espérance, vous serez le maître d'en profiter, & de la faire servir à parvenir au but où nous tendons. Par contre, vous n'êtes compromis avec personne, ni engagé à rien, supposé qu'elle ne vous paroisse pas avantageuse. Laissez moi agir, Monsieur, me

dit Ketler avec un ton d'amitié qui me toucha ; & , au nom de Dieu , sortez d'ici : c'est le seul parti que vous puissiez prendre. Vous y êtes environné d'ennemis : l'estime que le gros de la nation vous porte , ne sert qu'à les animer ; & , pour vous défendre , vous n'avez que la protection inefficace d'un Roi auquel vous n'oseriez parler avec liberté & en sûreté , de ce qu'on trame contre vous à la Cour.

Pendant que Ketler me parloit , j'étois d'une surprise extrême , de voir un homme , qui ne paroissoit avoir aucune liaison à la Cour , m'en dévoiler si clairement l'esprit & les intrigues , au moins sur ce qui me concernoit. A mesure qu'il s'expliquoit , j'étois tenté de le croire un émissaire secret de la Cour de Dresde , qui cherchoit peut-être à former avec l'Espagne , comme avec la France , une intelligence qui pût lui devenir utile , dans certains événemens relatifs au refroidissement qui commençoit à éclatter entre elle & la Cour de Vienne. Mais ne pouvant ensuite concilier cette idée , avec celle qu'un Agent secret du Roi de Pologne parloit aussi librement d'une Cour qu'il devoit ménager ; la dernière réflexion détruisoit la première ; & je ne sçavois que penser du principe qui engageoit un étranger ,

ger, à prendre mes intérêts si fort à cœur.

Son raisonnement étant aussi vrai que solide, & ses vues me paroissant bonnes; après l'avoir remercié des sentimens d'amitié qu'il venoit de me témoigner, je lui répondis, que, sans accepter dans le moment sa proposition, & sans la rejeter non plus, je croyois devoir l'examiner à loisir; après quoi je lui en parlerois avec toute la confiance, que la générosité de son procédé m'obligeoit d'avoir pour lui. Au reste, mon cher Ketler, lui dis je ensuite, pardonnez la question; par quel hazard êtes vous au fait des particularités qui me regardent que vous venez de me raconter: car, quoiqu'elles ne soient pas toutes également justes, elles supposent cependant des relations entre vous & quelques personnes principales de cette Cour, de qui je ne vous soupçonnois pas, souffrez que je vous le dise, d'être le confident? Vous vous trompez, Monsieur, me repondit-il, & je vous proteste que ceux qui jouent un si grand rôle, ne me connoissent peut-être pas de vue. Mais croyez vous que, sans avoir avec eux une grande intimité, il soit impossible de s'appercevoir de leurs intrigues: elle ne me paroit en vérité point nécessaire. D'ailleurs, peu curieux des mysteres de politique qui occupent

occupent les Ministres étrangers , & m'en tenant , sur cet article , à ce que disent les gazettes ; sans monter si haut , je me borne à connoître simplement ce qui est à ma portée : ce que je vous ai communiqué ne l'excede pas. Tous ceux qui paroissent dans une Cour destinés à être mis en place , deviennent souvent le sujet des conversations. Depuis votre retour de France vous êtes dans ce cas ; & j'ai tiré ce que je viens de vous rapporter , de ce que j'ai ouï dire sur votre compte. Je me flatte de ne m'être gueres écarté du vrai : s'il vous semble cependant que je sois mal informé , pardonnez mon erreur en faveur de ma bonne volonté.

Ah ! repartis-je en l'interrompant ; je serois le plus ingrat des hommes , si j'oublois jamais la preuve que vous m'en donnez : elle m'est d'autant plus sensible qu'elle part uniquement de votre bon cœur , & que je ne sçauois comprendre autrement , ce qui a pû vous engager , à démêler avec tant de précision les noirs desseins de mes ennemis. Comptez , mon cher Ketler , je vous le repète encore , comptez que je ne refuse pas les généreux secours que vous m'offrez pour les faire avorter. La confiance sera désormais établie entre nous ; donnez moi seulement

trois

trois ou quatre jours pour vous prouver que la mienne en vous est entiere. Là dessus nous nous separames ; & Ketter, qui étoit avec nous au Port Ste. Marie, alla passer à Cadix ce petit intervalle.

Lorsque j'ai fait mention des lettres que Mr. le Cardinal de Fleury supposoit que j'avois écrites contre le Marquis de Brancas , & de l'officieux empressement du Recteur Catalan à répandre cette nouvelle découverte, j'ai également rapporté ce qui paroissoit avoir empêché l'Ambassadeur de France, de continuer à lui en laisser la liberté, aussi-bien que ce qui avoit arrêté l'éclaircissement que je voulois avoir avec lui sur cet article. Sans manquer au secret que le Ministre de Portugal avoit exigé de moi, il m'avoit été impossible dès lors de trouver l'occasion d'exécuter ce dessein. Mais dans le tems que le départ du Marquis de Brancas m'ôtoit à cet égard toute esperance, & que je croyois cette preuve indécente de l'animosité du Cardinal de Fleury, tombée entierement dans l'oubli, tout à coup le Seigneur D. Estevan.... jugea à propos de l'en retirer.

Ce Recteur Miquelet ayant apparemment pris chez l'Ambassadeur de France, un goût déterminé pour l'intrigue, & ne pouvant

pouvant le contenir dans les bornes , où , depuis le départ de ce Ministre, son oisiveté le renfermoit , il essaya de les franchir à mes dépens. Cette bonne résolution prise , & ne trouvant sans doute point de meilleur moyen pour m'attaquer, que celui de me faire passer pour calomniateur ; il ressuscita , au Port Ste. Marie, l'histoire de mes lettres contre le Marquis de Brancas, accompagnée de toutes les circonstances , dont j'ai déjà parlé ; & , entr'autres , il en regala Mr. CONNOK sous - Gouverneur de l'Infant D. PHILIPPE. Celui-ci, qui me parut déjà en avoir eu quelque connoissance , étoit assez de mes amis ; & soupçonnant , comme le Ministre de Portugal , qu'il pourroit bien m'être échappé de parler peu avantageusement dans mes lettres du Marquis de Brancas , le recit de D. Estevan fit impression sur lui. Un jour que nous causions ensemble de plusieurs choses qui me regardoient , il me demanda naturellement ce qu'il devoit penser sur ce dernier article. Je puis dire que cette ouverture me combla de joye ; & pouvant m'expliquer là dessus sans compromettre D. Pedro Cabral , je racontai à Mr. Connok tout ce qu'on a vu qui s'étoit déjà passé à ce sujet entre ce Ministre & moi ;

après

après quoi je le priai de m'avouër ingénument de qui il avoit eu connoissance de ces lettres. Il me repondit, ainsi que je m'y attendois, que c'étoit de D. Estevan qui lui avoit même assuré, comme à plusieurs autres, que l'Ambassadeur de France prétendoit en avoir eu plusieurs en original. Cette circonstance, repiquai-je alors en riant, est fort grave; & je ne fais pas trop comment je m'en tirerai: je veux pourtant l'entreprendre, ajoutai-je, & vous fournir, dès demain, un moyen sûr de connoître la bonne foi du Cardinal, du Marquis de Brancas & du Seigneur D. Estevan Au nom de Dieu, me dit Mr. Connok, ne faites aucun éclat; cela n'en vaut pas la peine: l'Ambassadeur n'est plus ici; on s'embarasse d'ailleurs fort peu de ce qui le regarde, & D. Estevan . . . ne m'a point paru avoir intention de vous nuire: il a sûrement été trompé. Laissez moi faire, lui dis-je sur le même ton; j'acheverai de détruire radicalement son erreur: & quoi qu'après ce qu'il savoit déjà, sa démangeaison à la répandre, puisse bien, avec votre permission, meriter quelque coup de ferule, je les lui épargnerai: personne ne paroitra sur la scène, que * celui,

* In manu ejus statera dolosa calumniam dilexit. *Osai* c. 12.

qui, pour satisfaire sa passion, ménage si peu, sur ce qui me regarde, la vérité & la charité.

Je parus à Mr. Connok si peu ému & si peu embarrassé de la confiance qu'il venoit de me faire, & lui en parlois avec tant de liberté d'esprit, qu'elle acheva de le convaincre, que les lettres en question étoient de même espece que celles qu'on m'avoit déjà accusé d'écrire contre la Duchesse de St. Pierre. Cette réflexion, jointe à l'assurance que je ne cessois pas de lui donner, qu'il ne seroit compromis en rien, & que je n'attirerois aucun désagrement à D. Estevan..., calma l'inquietude que mon projet lui avoit d'abord causé; en sorte qu'il me laissa non seulement le maître de le suivre; mais il convint de plus, que j'avois raison de vouloir mettre fin, s'il étoit possible, à de si fréquentes suppositions.

Etant rentré chez moi, je balançai long-tems, si je donnerois un Mémoire à Leurs Maj. pour leur exposer le nouveau motif que j'avois, de me plaindre que le Cardinal de Fleury m'accusât sans cesse de déchirer la réputation de quiconque il jugeoit à propos; ou si je lui écrirais fortement sur cet article. L'indifférence avec laquelle un si grand Monarque au-

roit

L'ABBE' DE MONTGON. 211

roit vraisemblablement regardé ma représentation , me détermina à preferer le dernier parti , & à rendre ma lettre à son Eminence aussi publique , qu'elle avoit tâché que le fussent toutes celles qu'elle m'imputoit. En voici la copie.

COPIE de la Lettre de Mr. l'Abbé de
MONTGON à Mr. le Cardinal de
FLEURY, écrite du Port Ste. Marie, le
28 Septembre 1730.

MONSIEUR,

Quelque grande que soit la reserve que toute sorte de raisons m'engagent d'observer à votre égard, il ne se passe cependant aucune année où la disposition véritablement peu favorable où vous êtes au mien , ne me procure des occasions que je ne recherche point d'avoir l'honneur de vous écrire , sur des choses dont je souhaiterois de tout mon cœur que V. Em. voulût bien m'épargner la peine que je ressens de l'en entretenir.

Un Ecclesiastique Catalan , nommé D. Estevan , que les Evêques de la Principauté de Catalogne ont envoyé en cette Cour, pour des affaires qui concernent leurs Eglises , & dont plusieurs personnes considerables m'ont parlé ici avec estime , ayant dit à deux d'en-
tré

tre elles que Mr. le Marquis de Brancas lui avoit montré des Lettres de moi, dans lesquelles je parlois fort à son desavantage, & que vous lui aviez renvoyées; j'ai, je l'avoue, Monseigneur, été aussi surpris d'apprendre qu'on m'attribuât une telle malignité, que de celle qui seroit le seul principe du renvoi de semblables Lettres, si j'avois été capable de les écrire.

L'accusation subsiste cependant, Monseigneur; elle vient revêtue de votre nom, & par conséquent autorisée de tout le poids que donne votre rang de Cardinal, de premier Ministre de France, & encore plus le saint & vénérable caractère d'Evêque que vous avez, & auquel semble être attaché l'amour de la vérité & de la charité. Et quoique débitée soudainement (il est vrai) & par manière de confidence, à un Ecclesiastique vertueux & qu'on ne sauroit, à ce qu'on m'assure, regarder comme un de ces vils emissaires qui ne s'occupent dans les Cours qu'à y servir les passions de ceux qui les employent, on la donne néanmoins comme certaine & bien fondée, & on montre même dit-on les Lettres que j'ai écrites.

Combien de circonstances vraisemblables concourent donc, Monseigneur, à établir la vérité d'un tel récit, & en même tems par conséquent la justice du ressentiment de l'Ambassadeur

bassadeur de France ? De qu'elle obscure malignité ne suis-je pas coupable , si l'histoire est véritable ? Mais si elle est fausse au contraire , que doit-on penser de la bonne-foi de celui qui l'a forgée , & de celui qui la debite ? Et quels odieux ressorts ne me donne telle pas droit de dévoiler qu'ils ont voulu employer contre moi ?

Pour porter donc un peu, Monseigneur, avec votre permission, la lumière dans cet ouvrage de ténèbres ; pour démêler ici l'artifice de la vérité ; pour justifier en même tems ma conduite, & manifester en un mot, non seulement que ce que l'on m'impute est faux, mais encore qu'elle est la source & le principe d'une si odieuse supposition, trouvez bon (je suis fâché, Monseigneur, que vous me forciez de vous en renouveler le souvenir) que je vous rappelle cependant ce que vous écrivites il y a un peu plus d'un an à M^e. la Duchesse de St. Pierre, qui possède, dit-on, toute votre confiance, sur mon sujet : car la conformité qu'on remarquera dans ce que vous fîtes alors, avec ce que M. le Marquis de Brancas a avancé depuis à Grenade, & dont j'ai seulement été pleinement informé ici, & dans la manière avec laquelle je me suis conduit dans ces deux occasions, ne laissera, j'espère, aucun doute sur l'uniformité de vos vues & de la conduite

duite que vous avez tenu l'un & l'autre.

Si je voulois (disez-vous, Monseigneur, à cette Dame dans la Lettre que j'ai citée qu'elle reçût de vous il y a un peu plus d'un an dans ce même lieu-ci) faire des tracasseries, cela ne me seroit pas difficile : car un Abbé a écrit sur votre sujet des Lettres où il ménage peu vos intérêts. Mais, ajoutiez-vous ensuite, (& en cela on doit sans doute admirer l'esprit de douceur & de paix qui anime toutes vos actions) de telles choses ne méritent pas d'être relevées : avec d'autres semblables expressions, dont je ne me souviens plus. Et après avoir ainsi charitablement établi son soupçon, que vous saviez bien, Monseigneur, qui ne pouvoit tomber que sur moi, vous en demeuriez là, & vous ne poussiez pas les éclaircissemens plus loin.

Votre Confidente, Monseigneur, étoit si flatée de la part que vous lui donniez dans vos secrets, qu'elle n'étoit pas quelque-fois maîtresse de les cacher ! & celui-ci lui ayant échappé devant trois ou quatre personnes du nombre desquelles étoit Mr. de Marillac, il parvint ensuite bientôt par son moyen jusqu'à moi. Surpris, je l'avoue, autant que blessé d'apprendre qu'on n'imputât une telle malignité, vous n'aurez point oublié, je crois, Monseigneur, que j'eus l'honneur de vous écrire sur ce sujet, & que pour ne rien
laisser

laisser même de douteux sur un point si délicat, j'eus attention de vous citer deux Lettres où j'avois seulement dit en parlant de M^o. la Duchesse de St. Pierre, que Mr. son Neveu, qui étoit alors arrivé ici, ne me paroissoit pas fort content d'elle, sans que je pûsse en pénétrer la raison; & après avoir pris la liberté de vous demander si vous trouviez que ces expressions portassent quelque atteinte à la réputation de cette Dame, je desfois qu'elle ne se fût d'en montrer aucune qui cachât un sens plus malin.

Votre Lettre, Monseigneur, étoit connue: je vous avois nommé les personnes à qui j'avois écrit les miennes: vous n'aviez rien à me repliquer: aussi V. Em. ne jugea-t-elle point à propos de me répondre. C'étoit en effet le meilleur parti; & d'ailleurs, Monseigneur, les grands Ministres comme vous regardent peut-être ces sortes de petits traits comme de pures bagatelles, & se croient sans doute exempts de s'assujettir aux Loix communes de la Société. Pour moi, Monseigneur, qui dans un état si inférieur au leur, suis accoutumé à juger des choses selon certains préjugés vulgaires, je ne saurois m'empêcher de concevoir pour des suppositions de cette espèce, qui ne tendent qu'à exciter la haine & la vengeance, les sentimens que la Religion & la droiture inspirent.

Si donc, dans le dessein qu'il est manifeste que V. Em. a conçu depuis long-tems de m'opprimer, & pour l'accomplissement duquel elle a essayé d'employer jusqu'à un Mémoire diffamatoire contre-moi qu'elle a envoyé ici, si dis je V. Em. peu contente de s'être servie d'un tel moyen, a voulu encore pousser les choses à cet égard jusqu'à avancer à une Dame un fait comme celui que je viens de rapporter, & que la seule vue de l'aigrir contre-moi l'a déterminé à lui écrire sans le moindre fondement ni la plus légère apparence; n'est-il pas plus que vraisemblable, Monseigneur, que voyant votre projet dans cette occasion avoir mal réussi, & ne pouvant cependant vous en désister, vous avez cherché à inspirer à Mr. l'Ambassadeur de France, de la discretion duquel V. Em. se croyoit plus assurée, les mêmes soupçons contre moi, en lui envoyant des Lettres aussi véritables que l'étoient celles où vous aviez puisé, Monseigneur, les connoissances que vous laissez après cela entrevoir à Me. la Duchesse de St. Pierre, sous le stile plein de modération dont vous affectiez de vous servir?

Mais, à quoi tendent, Monseigneur, toutes ces prétendues Lettres que vous renvoyez ainsi à un chacun, ou dont vous vous occupez à faire des extraits avec tant de soin, & d'exactitude? Est-ce pour découvrir à
Mr.

Mr. l'Ambassadeur de France, que je manque à la fidélité que je dois au Roi, ou que je traverse par un excès de témérité les intérêts de sa personne ou de son Etat ? Je suis, je crois, graces au Seigneur, fort à l'abri d'un tel reproche ; & quoique vous ayez jugé à propos de * me le faire assez cruellement dans une Lettre, vous n'aurez pas, je crois, oublié, Monseigneur, ce que j'y ai répondu, † puisque je vous ai cité vous-même pour témoin du contraire en France, & toute la Cour d'Espagne en ce pays. Est-ce pour que le Ministre dont je parle avertisse Leurs Maj. Cath. que je suis coupable envers Elles de quelque manque de soumission & de zele pour leur service & pour leur gloire ? Il me contenteroit peu de faire voir combien une pareille accusation seroit chimérique. A l'abri de ces deux reproches, quel objet a V. Em. dans toutes ces singulieres communications, ou quel fruit prétend-elle retirer de toutes ces petites & tracassieres confidences ? Celui-ci, Monseigneur, (& Dieu vous le pardonne) d'aigrir une Dame contre-moi, que vous vous persuadiez être à portée de me rendre de mauvais offices ; d'inspirer les mêmes sentimens à un Ministre du Roi ; & de les faire servir après cela l'un & l'autre d'instrument

Tome VIII.

K

* Voyez Tome V. p. 421.

† Même Tome p. 426.

à l'ardent desir que vous ressentiez de me faire éprouver par-tout les effets de votre mauvaise volonté & ceux de votre pouvoir.

Se peut-il qu'à près de quatre-vingt ans où Dieu vous a fait la grace de parvenir, les passions ayent encore sur vous tant d'empire & que si près de la fin de votre vie & de votre puissance, vous mettiez en usage pour satisfaire celle qui vous anime contre-moi, des moyens dont je vous trouverois bien à plaindre de ne pas sentir intérieurement quelquefois un grand scrupule de vous être servi?

Quoi qu'il en soit, Monseigneur, & sans vouloir parler ici de ceux dont vos propres Lettres servent de preuves, trouvez bon, s'il vous plait, que j'aye l'honneur de dire à V. Em. dans cette occasion, comme dans celle qui l'a précédée, que je défie qui que ce soit, ni de mes amis, ni même de ma famille, de citer une Lettre où j'aye déchiré la réputation de Mr. de Brancas; & que je regarde par conséquent comme de vils imposteurs ceux qui s'avisent de vous débiter ou de vouloir faire croire le contraire.

Ce n'est point au surplus, ni par crainte du ressentiment de ce Ministre, que je parle ainsi; ni encore moins, Monseigneur, par aucun motif de reconnaissance. Son ressentiment porteroit à faux, s'il étoit fondé sur ces prétendues Lettres, dont jamais, dans les differens éclaircissémens que j'ai eus avec
lui,

lui, il ne s'est avisé de me parler. Et quant à la reconnaissance, nul homme, je crois, n'a été plus exempt d'en montrer à un autre, que je le suis à l'égard de cet Ambassadeur ; V. Em. en va juger.

L'opinion que j'avois de sa probité, de sa droiture & de ses vertus, me fit desirer sincèrement sa venue en Espagne ; & j'ai encore de ses Lettres qui prouvent la sensibilité qu'il avoit de mes sentimens à cet égard. Quand il arriva ensuite à Madrid, je fus presque le seul François qui sortit pour l'aller recevoir & pour lui témoigner la joye sincere que j'avois de son arrivée. Peu de jours après, j'eus un long éclaircissement avec lui sur les dispositions où vous étiez à mon égard, & sur les sujets de plainte aussi que j'avois des traverses & des peines que vous aviez dès ce tems-là cherché à me susciter, & sur-tout de l'espace de Mémoire diffamatoire que vous aviez envoyé à Leurs Maj. contre-moi. Je lui dis alors, qu'au cas que mon séjour en Espagne fût désagréable au Roi, j'étois & serois toujours prêt à m'y rendre où il plairoit à S. Maj. d'ordonner, & cela en moindre signe qu'elle me donneroit de sa volonté. Et enfin, ce fut de la meilleure foi du monde qu'après avoir mis au fait Mr. le Marquis de Brancas de toute ma conduite, je le priaï de me dire naturellement s'il avoit quelque

ordre secret de me desservir auprès de Leurs Maj. Cath. & de s'opposer à ce qui pouvoit m'être avantageux en cette Cour. Touché (au moins en apparence) de la confiance que je lui marquois, Mr. de Brancas m'assura alors, Monseigneur, que V. Em. lui parlant avant son départ sur mon sujet, lui avoit simplement dit, qu'ayant des raisons particulières d'être mécontente de moi, elle lui défendoit de me donner la moindre part dans les affaires dont il alloit être chargé; mais qu'au surplus, rien ne devoit l'empêcher de me voir; & que pour ce qui m'étoit personnel, ou qui pouvoit me regarder, il devoit s'abstenir entièrement ni de me servir, ni de me nuire. Sur cette assurance, qui n'excluoit en façon du monde les liaisons qui étoient précédemment entre Mr. de Brancas & moi, & que je me sentoits très porté de cultiver, Leurs Maj. Cath. ayant voulu dans ce tems-là m'accorder une Pension, je l'informai des motifs de desintéressement qui me déterminèrent à la refuser. Je ne lui cachai point aussi une Lettre que j'écrivis à Mr. le Garde des Sceaux, du 5 Juillet 1728. pour rendre compte à ce Ministre des différentes Négociations qui avoient passé par mes mains, & de l'heureux succès qu'elles avoient eu dans le tems & les conjonctures du monde les plus critiques. Et en un mot, Monseigneur,

seigneur , je me fis un vrai plaisir de vivre avec Mr. de Brancas dans la plus sincere intelligence , & de lui marquer outre cela tous les égards dûs à son caractère & à sa personne. Il y correspondit pendant quelques mois avec , ce me sembloit , une sincere amitié. Mais au bout de ce court espace de tems , je découvris , Monseigneur , à ma très grande surprise , lors que je demandai en cette Cour , ou d'être employé dans les Païs étrangers , ou d'être Conseiller d'Etat , que s'étant uni avec Me. de St. Pierre par le ministere & l'entremise de Mr. de Marsillac , en faveur duquel V. Em. sait que j'ai eu cependant l'honneur de la prier souvent d'écrire à Leurs Maj. Cath. & qui , comme elle voit par ce que j'ai rapporté plus haut de lui , sert & puis dessert ses amis sans beaucoup de délicatesse , ils travailloient sourdement & de concert , & sans que je leur en eusse donné le moindre motif , à empêcher qu'aucune grace me fût accordée ; & que l'artifice alloit même si loin , que le même Mr. de Marsillac leur Agent se persuadant grossièrement de m'en imposer , & de me cacher ses pitoyables intrigues , venoit me presser de m'unir à Me. la Duchesse de St. Pierre , & m'assurer du zele qu'elle avoit pour mes interêts , dans le tems que je savois

à n'en pouvoir douter , à quel point elle y étoit opposée.

Le ressentiment que je laissai entrevoir alors à Mr. de Brancas que j'avois de ce qui se passoit , étoit trop bien fondé , pour qu'il n'en fût pas embarrassé. Et lui ayant réitéré dans cette occasion , Monseigneur , les instances que je lui avois déjà fait de me dire s'il avoit quelque ordre du Roi ou de V. Em. de me desservir auprès de Leurs Maj. Cath. ou quelque sujet de se plaindre de moi ; ne sachant trop que me répondre , il m'assura à diverses reprises , qu'il étoit très content de ma conduite ; & sur ce qui avoit rapport à vous , il me fit voir , pour me prouver combien V. Em. songeoit peu à moi , certaine Lettre qu'elle lui avoit écrit , & où , en lui parlant de ce qui me regardoit , elle lui disoit que puisque Leurs Maj. ne vouloient point s'en rapporter à ce qu'elle leur en avoit dit , il n'y avoit qu'à n'en plus parler. Vous y ajoutiez ensuite , Monseigneur , le proverbe , qui vult decipi , decipiat. Vous l'avertissiez en même tems , que je possédois parfaitement la science des souterrains ; & vous faisiez ensuite pour terminer l'ouvrage , un portrait de mon caractère , où certainement l'amour-propre ne trouvoit rien qui pût le nourrir ou le flater. Cette Lettre , Monseigneur , ne me parut franchement ,
qu'oi

quôti qu'en pût dire Mr. de Brancas , nullement dictée par un homme à qui j'étois indifférent. Mais dissimulant l'effet qu'elle produisit en moi , je me contentai intérieurement de prendre la résolution d'observer exactement les démarches de Mr l'Ambassadeur de France , & celles aussi de Me. de St. Pierre , puisque j'avois de si fortes raisons de croire qu'ils avoient fondé leur union & l'espérance de s'attirer votre confiance , sur les mauvais offices qu'ils me rendroient en cette Cour.

Je n'eus en vérité pas besoin, Monseigneur, de beaucoup d'application pour remarquer combien ma présence, mes vûes, & tout ce qui me pouvoit regarder ou m'être avantageux, leur devenoit chaque jour plus odieux & plus à charge. Et comme il résulte toujours d'une pareille découverte beaucoup de petites démarches ou de traits qui aigrissent & qui piquent réciproquement; & que d'ailleurs dans le travail que tous les courtisans & les espions de Mr. de Brancas se donnoient, de concert avec lui, pour ét. blir dans le public une haute opinion du grand crédit de Me. de St. Pierre, ils trouvoient aussi peu de disposition en moi à adhérer à cet espece d'article de foi, que de complaisance pour l'envie qu'ils avoient de me mettre dans sa dépendance; piqués à l'excès de ma résis-

K 4 tance,

tance, & encore plus fatigués de ma présence, il n'y a ressorts, Monseigneur, qu'ils n'ayent fait jouer, ni tracasseries qu'ils n'ayent forgées, ni histoires malignes qu'ils n'ayent inventées, ni en un mot aucun moyen dont ils n'ayent tenté de faire usage pour donner de ma personne, de mon caractère & de mes sentimens, soit à Leurs Maj. ou au public, les plus sinistres idées.

Le détail en seroit, Monseigneur, quoique peut-être curieux, peu agréable pour vous, puis qu'ils vous rappelleroit ce qu'il en a dû coûter à leur probité, pour mériter par-là votre confiance & votre protection; & par conséquent je me contenterai simplement d'avoir l'honneur de dire à V. Em. que Mr. de Brancas & Me. de St. Pierre ayant poussé jusqu'à la fin de leur séjour en cette Cour, leurs soins, leur application & leur étude à me harceler & à me procurer toute sorte de désagrémens, jusqu'aux plus puériles & aux plus risibles; je dois regarder & je regarderai aussi toute ma vie comme l'effet le plus spécial de la Providence de Dieu, d'être parvenu à rendre inutile un projet suivi avec tant d'application & de persévérance.

Qu'un Ambassadeur de France, & un Ambassadeur qui s'est acquis (je le veux croire, j'espère,) la réputation d'être dévoué,



Et qu'on voyoit ici fréquenter souvent les Sacremens , se porte à de tels excès contre un sujet du Roi aussi soumis que fidele , Et qui est en état de manifester quand il le faudroit les preuves qu'il a en main du zele qu'il a montré pour sa patrie , Et de son desintereffement ; c'est assurément , Monseigneur , une chose bien singuliere. Il n'est pas moins surprenant que ce soit pour plaire à un Evêque Et à un Cardinal qu'il en ait agi de la sorte : ni moins extraordinaire encore , de voir ce sujet , exposé à une si violente tempeste , se contenter de parer le plus souvent en riant Et en badinant (le public ici en servira de témoin) les coups qu'on lui vouloit porter , Et éviter les pieges qu'on cherchoit à lui tendre , sans que le juste Et plus que juste ressentiment qu'il devoit avoir du procédé d'un Ministre qui abusoit si visiblement de son caractère dans cette occasion , lui ait fait commettre jusqu'à la fin la moindre faute contre le respect qu'il convenoit d'avoir pour l'Ambassadeur de son Souverain , malgré le peu de motif que lui donnoit , comme vous voyez , Monseigneur , celui qui étoit honoré de ce Titre , de pousser si loin un pareil ménagement.

Je rougis en vérité , Monseigneur , d'être forcé à l'occasion des Lettres que j'apprends que Mr. de Brancas a débité que j'a-

vois écrit contre lui à Paris, & que vous lui avez renvoyées, je rougis dis-je d'être contraint à me plaindre de lui, avec qui j'entretenois autre-fois la plus parfaite intelligence; & de vous pour qui, comme Evêque & comme Cardinal, je desirerois ressentir tous les sentimens de vénération que de tels Titres méritent. Mais comment être insensible à des procédés semblables à ceux que je viens de rapporter, & dont je doute qu'on trouvât des exemples chez les Nations Infidèles? Et comment encore ne pas essayer de faire voir l'injustice & la violence de la persécution que V. Em. m'a suscitée? Si c'est (ce que je ne saurois croire) pour vous plaire, Monseigneur, que Mr. de Brancas & Me. de St. Pierre ont travaillé avec tant d'ardeur à soulever en cette Cour tout le monde contre-moi, j'ai en vérité grande pitié de leur foiblesse; & si c'est par quelque autre principe, je n'en ai pas moins des sentimens de leur cœur.

Dieu veuille, Monseigneur, en changeant leurs dispositions & les vôtres, me donner lieu d'attribuer ce qui s'est passé, à l'effet d'une fragilité qui nous est commune. Ce sera toujours malgré moi, que la complication & étrange continuité des mauvais traitemens que j'ay essayez me reduira à révéler un jour pour ma justification de semblables

Blâmes mystères d'iniquité, & toutes les preuves que j'en ai. Puissiez-vous donc m'aider à les ensevelir dans un éternel silence, en faisant succéder autant de charité & d'union entre nous, qu'il y a eu jusqu'à présent de vivacité & de discorde.

J'ai l'honneur d'être &c.

Si les sentimens de * droiture & de justice étoient arbitraires, & qu'il fût permis d'en fuivre de tout opposés, selon que l'intérêt & la passion le demandent : s'il suffisoit de remplir certaines places pour se croire dispensé des devoirs les plus sacrés de la société ; je conviens que c'est à tort que je faisois au Cardinal les reproches que cette Lettre contient. Mais, au contraire, si toutes les nations de l'univers conçoivent une juste indignation pour quiconque suppose des faits manifestement faux, dans la vue de rendre un homme odieux ; je me flatte qu'on ne pourra pas disconvenir que je ne m'y sois opposé avec raison, sur tout, après avoir

K . 6 essayé

* Non mentiemini nec decipiet unusquisque proximum suum . . . non facies calumniam proximo tuo, nec vi opprimes eum . . . non facies quod iniquum est, nec injuste judicabis. Non consideres personam pauperis, nec honores vultum potentis. Juste judica proximo tuo. . . Ego Dominus. *Levit. c. 19.*

essayé par des voyes moderées , à détourner * l'auteur d'exécuter ce dessein , aussi-tôt qu'il l'eut laissé appercevoir.

Le droit de défendre sa réputation est acquis à tous les hommes : il est presque de même date que leur création. Or rien n'étant plus capable de flétrir la mienne , que le caractère odieux de délateur ou de calomniateur que le Cardinal de Fleury cherchoit à m'attribuer ; en le mettant dans l'impuissance de prouver ce qu'il avançoit aussi affirmativement contre moi à cet égard , je n'ai fait qu'user † de ce droit.

Ce n'est point légèrement que je m'explique de la sorte : pour s'en convaincre , il ne faut que considérer , qu'il y a près de trente-ans , que les lettres que je cite ont été publiques en Espagne & ailleurs , sans que le Ministre tout puissant à qui elles s'adressoient , ait entrepris de les contredire ; qu'après les avoir écrites j'ai resté encore plus de deux-ans à la Cour de Leurs Maj. Cath. à qui Mrs. Hulin & de Rottembourg , sous les yeux de qui elles ont souvent passé , n'ont pas jugé à propos

* Voyez Tom. VII pag. 283.

† Nemo autem vestrum patiat ut homicida , aut fur , aut maledicus , aut alienorum appetitor. *Epist. 1. B. Petri c. 4.*

pos d'en porter aucune plainte quoi qu'ils ayent même vû & sçû que j'en donnois des copies, non plus que de m'en dire un seul mot.

Les partisans du Cardinal de Fleury ne manqueront pas de se récrier ici, que je devois ménager mes expressions plus que je ne l'ai fait, en écrivaint à un homme honoré de la pourpre & du titre de Ministre. Mais ne nous laissons pas aller, par ces vaines exclamations, à quelque terreur panique : réduisons les objets à leur juste proportion sans nous élever * d'une maniere indécente, & sans nous avilir autant qu'on le souhaiteroit peut-être. Quand on mettra à part ce qui décoroit le Cardinal de Fleury, & qu'on nous placera alors vis-à-vis l'un de l'autre, on conviendra, j'espère, qu'il me devoit les mêmes attentions qu'il exigeoit de moi. S'il restoit là dessus quelque doute, je me
crois

* Non audemus inferere aut comparare nos quibusdam qui seipfos commendant : sed ipsi in nobis nosmetipfos metientes & comparantes nosmetipfos nobis. Nos autem non in immensum gloriamur, sed secundum mensuram regulæ, quâ mensus est nobis Deus. *Epist. II. ad Corinthios. c. 10.*

crois en état de le dissiper * assez facilement.

Si, pour faire ensuite panacher la balance du côté de cette Eminence, il s'agit des privilèges attachés au rang qu'elle tenoit, ma cause n'en sera gueres moins bonne.

La dignité de Cardinal ne donne assurément aucun droit de manquer à la charité ou à la vérité; & je ne pense pas que le titre de Ministre en accorde davantage. S'il est donc interdit à quiconque les réunit, de se dispenser d'un devoir aussi essentiel, il m'a bien été permis de le rappeler avec force, à celui qui l'oublioit trop aisément lors qu'il étoit question de moi; &, en étayant par là ma foiblesse, de manifester aussi ma bonne foi. Cette réflexion me paroît devoir satisfaire tout homme sage & impartial.

Au reste, si la vérité, clairement montrée, réduit au silence, elle n'émousse point le dépit de celui qu'elle force à se taire :

* Ce que je dis ici ne réfléchit en aucune façon sur la maison qui porte présentement le nom de ce Cardinal, & qui n'est point le sien. Elle ne l'a adopté qu'à raison de l'alliance du grand pere du Duc de Fleury avec une sœur du Cardinal; & en faveur du titre de Duc & Pair, dont ce Ministre a obtenu que fut décoré son neveu & ses descendans, à condition qu'ils porteroient son nom.

taire : au contraire, les suites de cette nécessité deviennent presque toujours funestes , ainsi que je l'ai expérimenté pendant si long-tems , quand un pouvoir sans bornes fournit au ressentiment le moyen de se satisfaire.

Dès que j'eus écrit au Cardinal , je tins parole à Mr. de Connok en lui envoyant une copie de ma lettre. Deux ou trois jours après il m'en adressa une , qu'on a trouvée dans mes papiers , qui , lorsqu'elle tomba entre les mains de son Eminence, n'aura sûrement pas flatté son amour propre. Il m'apprenoit aussi que D. Estevan *** lui avoit avoué , que croyant fermement le Marquis de Brancas incapable de lui en imposer , il avoit été persuadé , malgré ce que je pouvois dire , que les lettres que ce Ministre prétendoit avoir en sa puissance étoient réellement de moi : mais que , pour le coup , il convenoit que la preuve que je donnois du contraire étoit sans réplique , & qu'il me prioit de l'excuser d'avoir ajouté foi trop légèrement aux discours * de l'Ambassadeur de France.

Satisfait

* L'extrait suivant d'une lettre du Comte de MARCELLAC , écrite de Barcelonne en date du 16 Decembre sert de preuve que je n'avance rien légèrement , sur les liaisons du Marquis de Brancas avec D. Estevan ***.

On

Satisfait de cet aveu , je me contentai d'informer D. Pedro Cabral de ce qui me l'avoit attiré ; & il m'apprit alors , qu'il tenoit du même auteur tout ce qu'il m'avoit rapporté précédemment sur ces prétendues calomnies. Au reste , après en avoir suffisamment dévoilé le principe & la source , je ne m'embarraissai que médiocrement de rechercher si le Recteur Catalan s'expliquoit avec les autres comme il l'avoit fait avec Mr. de Connok : & d'ailleurs si j'eusse eu ce dessein , on ne m'auroit pas laissé le tems de l'exécuter , car son goût trop décidé pour l'intrigue , lui attira peu de jours après un ordre de sortir de la Cour & du Royaume.

Six ou sept-ans après , pendant mon long exil en Auvergne , le même D. Estevan *** jugea à propos de m'écrire , lorsque je ne songeois assurément plus à lui. J'appris par sa lettre qu'il residoit à Paris , ses complimens étoient entremêlés de je ne fais qu'elles réflexions malignes & ironiques , sur la conformité de nos situations , & sur les preuves qu'il disoit
que

*On a très bien fait , dit-il , d'arrêter & de chasser ce Recteur de Catalogne nommé D. Estevan *** . Je ne le connois que pour l'avoir vu plusieurs fois chez Mr. le Marquis de Brancas.*

que D. Joseph Patiño m'avoit données de son credit, qui ressentoient beaucoup celles d'un maître d'école de village, qui explique à son ami le marguillier, le manage des Cours. Il paroît que le bon Recteur avoit pourtant meilleure opinion de cette piece d'éloquence ; car, pour être certain qu'elle me fut renduë, il s'adressa à Mr. de Saintot, & le pria de me la faire parvenir exactement, par le moyen de la Comtesse de la Tour-d'Auvergne sa sœur, qui demeuroit alors à Langeac avec Mr. son Epoux. Cette Dame aussi vertueuse que polie, se persuadant que tant de précautions supposoient que cette lettre étoit importante, l'envoya par un exprès à l'Abbesse des Chazes ma tante, de qui je la reçus. Quand je les remerciai de leur attention j'eus soin de les désabuser toutes les deux de l'idée que cette misterieuse missive en meritât aucune. La réponse que je fis au Seigneur D. Estevan * * * fut conforme à cette opinion.

Le Marquis de Brancas, qui nous avoit quitté le même jour que Leurs Maj. partirent de Seville pour aller au Port Ste. Marie, ne se pressoit gueres d'arriver à Paris. Il suivit parfaitement l'exemple que D. Lucas Spinola lui avoit donné en venant à Seville : je veux dire que soup-

connant,

connant, comme ce Général, qu'il feroit reçu froidement, il éloignoit ce moment autant qu'il lui étoit possible. Sa fanté altérée, peut-être autant par ce point de vue que par ses incommodités, lui fournissoit divers pretextes pour faire de fréquentes pauses. Il s'arreta à Madrid, à Bayonne; & de-là, au sujet de je ne fais qu'elle entorse il s'étoit faite au pied, il fut à Dax, pour s'y faire appliquer les bouës des eaux minerales de ce lieu, qui sont en réputation. Enfin, après avoir promené, pendant près de trois mois, ses inquietudes & ses infirmités en Espagne & en Guienne, il se rendit à Versailles le 3 de Decembre. L'accueil qu'on lui fit fut encore plus froid que celui qu'avoit effuyé le Comte de Rottembourg *. A ce désagrément si sensible à un courtisan, s'en joignit un autre, † pareil à celui que j'ai rapporté dans le Tome précédent qu'il avoit tant travaillé à m'attirer en Espagne. Il demanda †† la restitution de plusieurs lettres qu'il avoit écrites; & malgré ses instances à cet égard, on la
lui

* Voyez Tom. VI pag. 191.

† Laqueum paraverunt pedibus meis... Foderunt ante faciem meam foveam, & inciderunt in eam. *Psal.* 16.

†† Eadem quippe mensura qua mensi fueritis, remetietur vobis. *Luc. c. VI. v. 38.*

lui refusa : on en envoya même une partie à Leurs Maj. Cath. , qui y trouverent, sur ce qui les concernoit , des expressions où cet Ambassadeur avoit étrangement oublié , ce que lui prescrivoit la reconnaissance de leurs bienfaits & le respect qui leur étoit dû. Le Marquis de Brancas se brouilla ouvertement , à ce sujet , avec le Garde des Sceaux Chauvelin , & il se passa entr'eux des scenes très vives. Comme le Cardinal embrassa entièrement les sentimens du dernier , qui paroissoit alors posséder toute sa confiance , le premier ne parut plus à la Cour.

En lisant ceci , qui n'adméreroit la bizarrerie du sort des deux Ministres François dont-il est question , & où aboutissoit leur aveugle complaisance pour la passion du Cardinal contre moi ! En vérité il ne valoit gueres la peine de s'en rendre les instrumens avec tant de docilité , & de surmonter pour cela leur repugnance. J'ai déjà fait mention de ce que le Comte de Rottembourg avoit dit à Mr. D'Adoncourt sur cet article : voici une petite anecdote qui fera connoître , que le Marquis de Brancas prenoit aussi sa part au scrupule.

L'Evêque de Clermont * , quoi que
fort

Mr. MASSILLON.

fort dévoué au Cardinal de Fleury , me témoignoit cependant de l'amitié. Pendant les étés j'allois souvent passer quelque tems avec lui à sa maison de Campagne. Un jour que nous nous entretenions des traverses que j'avois souffertes , il me raconta , que lorsque j'arrivai en Auvergne en 1732 Mr. le Chevalier le Blanc , frere , je crois , du Ministre de la Guerre de ce nom , qui étoit alors à Clermont en quartier d'hyver , lui dit , que , se trouvant chez le Maréchal de Bezons , le Marquis de Brancas y survint , & que dans la conversation qui se passoit entre eux trois seulement , le Maréchal demanda au Marquis s'il étoit vrai que le Cardinal de Fleury l'eut sollicité aussi vivement d'agir contre moi que je le supposois , & que j'affectois de m'en plaindre : à quoi il répondit , qu'il ne pouvoit en disconvenir ; qu'il en avoit été souvent fâché & d'autant plus surpris qu'il ne concevoit pas ce qui mettoit une si forte antipathie entre le Cardinal & moi.

Tant que l'interêt conseille de flatter la passion d'un Ministre , & qu'il conduit insensiblement à se l'approprier , celui qui en est l'objet a toujours tort : mais les sentimens d'équité reprennent le dessus , dès qu'il n'exige plus de penser de la sorte ,
&

& l'on se reproche alors , malgré * qu'on en ait , d'en avoir suivi de contraires. C'est apparemment ce qu'éprouvoit le Marquis de Brancas dans la conjoncture dont parloit le Chevalier le Blanc ; & c'est ce qu'il se feroit épargné , en soutenant jusqu'au bout la bonne foi qu'il m'avoit montrée à son arrivée à Madrid. Malheureusement les meilleures résolutions échouent vis-à-vis les avantages † qui résultent de la condescendance aux volontés d'un homme tout-puissant : en un mot , pour peu que l'on ait de vertu à la Cour , le cœur dément ** souvent ce qu'on s'y permet & ce qu'on y pratique. Pardonnons au Marquis de Brancas cette foiblesse : elle ne doit pas tirer à conséquence pour le reste des actions de sa vie. Ce n'est aussi qu'avec répugnance †† que je me suis vu contraint de rapporter les différentes marques qu'il en a données à mon égard ; & je suis persuadé ,

* Veritas etiam ex invitis pectoribus erumpit. *Tertull.*

† Prosperum ac felix scelus , virtus vocatur. *Senec. Trag.*

** In animabus nostris semina virtutum innata sunt , quæ si bonus cultor crescere permetteret , ipsam naturam ad perfectionem deduceret. *Cicer. Lib. 3. Tusc.*

†† Non enim mihi est vita mea utilior , quam animi talis affectio neminem ut violem commodi mei gratia *Cicer. de offici. Lib. 5.*

persuadé, que sans le Cardinal de Fleury, il auroit soutenu jusqu'à la fin, tout ce que j'avois écrit * d'avantageux sur sa probité, pendant les premiers mois de son Ambassade.

La Duchesse de St. Pierre avoit précédé le Marquis de Brancas de près de deux mois : elle arriva à Paris au commencement d'Octobre. Le Marquis de Torcy & le Comte de Croissi ses freres, allerent au-devant d'elle jusqu'à Fontainebleau. En attendant qu'elle eut pris une maison à Paris, elle y vint loger à l'Hôtel du Comte de Rottembourg, à qui elle savoit vrai-semblablement déjà, que le Cardinal accorderoit enfin l'Ambassade d'Espagne, sur ses conseils & à ses instances. Cette Dame fut annoncée à Versailles, où elle parut le 20 d'Octobre, sur le pied de favorite de la Reine d'Espagne ; & le Cardinal, qui affecta d'avoir pour elle toutes les attentions qui pouvoient la flatter, pria la Reine de l'honorer d'une distinction particuliere. Pendant quelque tems, on crut que la nouvelle venue auroit grande part dans ce qui se passeroit entre les deux Cours : mais cette brillante décoration

* On peut voir au Tome VI *Pieces Justificatives* N°. 53 la Lettre que m'écrivit, sur cet article le Comte de VALBELLE.

tion de crédit & de politique, rentra insensiblement dans la coulisse, & ne reparut plus. Le payement des Pensions de cette Duchesse, ou ses appointemens, vinrent d'Espagne avec autant de lenteur que le Cardinal mit d'économie dans ses confidences : elles tarirent même tout-à-fait lorsqu'il ne fut plus question de moi en Espagne : il fallut alors abandonner la politique, & s'en tenir aux simples agrémens que la société fournit à Paris. Si cet échange couta peut-être d'abord quelques regrets à la Duchesse de St. Pierre, je suis persuadé que la tranquillité qu'il lui procura les aura bien-tôt fait cesser. On a vu que cette Dame a travaillé pendant quelques années à troubler la mienne, plus par complaisance sans doute, (sa vertu m'en est garant) que par aucun autre motif. Me tromperois-je en pensant, que ce qui, dans ce tems-là, nous occupoit le plus sérieusement, lui paroît aujourd'hui, ainsi qu'à moi, une complication de puérilités, très dignes de notre risée & dont nous ne saurions mieux faire, que d'abandonner le mérite & la gloire à celui d'où elles partoient, & qui vouloit si Chrétienement nous rendre ennemis irréconciliables, par le moyen odieux de lettres supposées.

KETTLER, à la proposition de qui j'avois diferé pendant quelques jours de repondre, ne manqua pas, à son retour de Cadix, de renouveler ses instances, pour que je lui laissasse la liberté de suivre le projet dont il m'avoit entretenu. Je l'avois examiné à loisir : il me paroissoit bon : cependant, eu égard à certaines circonstances qu'il étoit impossible de connoître si promptement, & que je jugeois pourtant d'une extreme consequence d'approfondir, avant d'hazarder aucune démarche, je me contentai de lui repondre ; qu'il pouvoit-êtré assuré, que notre précédente conversation avoit fait sur moi une forte impression ; que j'ayouois volontiers, qu'en quittant l'Espagne, rien ne me convenoit mieux que de m'attacher au Roi de Pologne, afin de sortir entièrement de la dépendance d'une Cour, où l'on ne s'occupoit que du soin de m'annéantir. Le moment où j'aurai cette liberté fera, je vous le proteste, ajoutai-je, le plus heureux de ma vie ; &, par conséquent, je ne demande pas mieux que de travailler à le faire naître promptement. Mais malgré mon empressement, je crois devoir me borner à present, à donner au Marquis de Fleury une juste idée de ma situation, sans y rien mêler qui découvre
mes

mes vuës secretes. Soyez persuadé que cette précaution n'est pas inutile : car un Ministre qui apperçoit qu'on a quelque dessein , est d'abord en garde contre celui sur qui porte son soupçon. N'en excitons aucun dans l'esprit du Marquis de Fleury , puisque nous voulons le gagner. Par une relation désintéressée , laissons lui simplement remarquer le caractère de mes principaux ennemis , & les moyens dont ils se servent pour me nuire. Tous les hommes , & sur tout ceux qui occupent certaines places , sont curieux de ces fortes de détails , & s'amuse à les lire : ils ne balancent pas long-tems à se ranger du côté où la foiblesse paroît chercher de l'appui. Aucun préjugé & nul intérêt ne combattront ces sentimens d'humanité dans le cœur du Marquis de Fleury ; & j'ai lieu , par conséquent , de me flatter , qu'il ne verra point envain , que , malgré toute l'autorité que possèdent en cette Cour & en celle de France ceux qui veulent m'opprimer , ils n'ont pu contredire un seul des faits que j'ai allégué pour ma défense ; & que ce n'est plus qu'en me précipitant dans une profonde obscurité , qu'ils se flattent d'ensevelir avec moi les preuves que je donne si souvent de leur injustice & de leur mauvaise foi. Mais

aussi-tôt qu'on les aura tirées l'une & l'autre du cercle des adulateurs qui environnent mes ennemis ici & en France, la vérité me soutiendra puissamment : car en quel pays peut-on avoir quelque estime pour des gens qui m'imputent des lettres, que j'ai, ce qu'on peut dire, démontré n'avoir jamais écrites, qui me constituent, par un complot aussi rempli de fausseté que de malignité, marchand d'eau de beauté : en un mot, qui ne tendent, par de semblables noirceurs, qu'à m'attribuer toute celle qu'on remarque dans leur conduite. Ces réflexions, qui m'ont échappé, ne doivent pourtant pas entrer, continuai-je, dans ce que vous écrirez à Dresde. Que votre lettre ne contienne, s'il vous plait, mon cher Kettler que les faits qui se sont passés ici sous vos yeux : ils n'ont pas besoin d'être ornés de broderie pour faire impression.

Kettler me promit de suivre exactement ce que je lui prescrivois ; mais pendant notre entretien, il insistoit de tems en tems à obtenir la liberté de confier à son ami, les vûes qu'il avoit de m'attacher au service du Roi de Pologne. Ce sera sur moi uniquement qu'elles rouleront, me disoit-il : je supposerai même que je vous les cache. Pourquoi ne faire
la

la démarche dont il s'agit qu'à demi, & ne pas rompre entièrement vos chaînes ? N'attendez dans cette Cour que des chagrins & des dégoûts ; je vous le repete encore, & ne me laisserai jamais de vous le dire.

J'en suis pleinement convaincu, repliquai-je, & même depuis long-tems ; mais en tâchant de les éviter, il ne faut pas, avec votre permission, risquer d'en aller chercher chez vous d'approchans : & afin que vous voyez que cette seule considération m'arrête, je dois vous dire, si vous ne le savez déjà, que le bruit est généralement répandu en cette Cour, & les Ministres étrangers qui y résident le croient bien fondé, que le Roi de Pologne, à l'occasion de certains engagements qu'il prend avec la France, est presque ouvertement brouillé avec l'Empereur ; & que leur refroidissement est parvenu à tel point, que le Comte de Lagnasco, Ministre de sa Maj. Pol. à Vienne, doit à présent en être parti sans prendre congé de l'Empereur. Or mon cher Kettler, ces circonstances m'obligent à ne rien hasarder qui puisse tirer à conséquence ; & étant aussi mal que je le suis avec le Cardinal de Fleury, il y auroit une extrême imprudence à chercher de m'attacher à un Prince,

qui, si ce que l'on débite est vrai, ménagera soigneusement l'amitié de ce premier Ministre.

Kettler se rendit à mes raisons : il convint qu'il suffisoit de raconter ce qui se passoit à mon sujet comme une particularité amusante, & de l'autoriser cependant par les mémoires & les lettres dont j'avois commencé à donner des copies. Nous verrons, me dit-il, ce que cela produira ; & en attendant vous serez mieux au fait des liaisons qui se formeront entre le Roi & la France. Il est triste, ajouta-t-il, qu'elles naissent dans la conjoncture où vous êtes ; car je ne vois que cet obstacle qui puisse s'opposer au succès de notre projet.

Je remarquois tant de candeur dans le procédé de Kettler, qu'après l'avoir encore remercié de sa bonne volonté, je ne balançai point à le prier d'observer attentivement les démarches de Mr. Hulin, pour que je pusse remédier à ce que j'étois persuadé qu'il machineroit en secret contre moi. Ce nouveau-venu, lui dis-je, est plus adroit que ses prédécesseurs ; mais je ne suis pas la dupe de son langage patelin. Examinez un peu ses allures : elles me sont très suspectes ; & il m'est important d'éventer, s'il est possible, les mines qu'il creusera à coup sûr sous mes pieds.

Si

Si vous n'aviez à craindre que les siennes , me répondit-il , elles ne vous feroient pas grand mal ; quoi qu'il soit hors de doute que ses intentions de vous enterrer le plus promptement qu'il se pourra sous les débris de quelque fougasse , ne soient très sinceres , & qu'il ne soit aidé dans ce travail par votre bonne amie Madlle. C***. , le Comte d'Aydie , Mr. de Champeaux , qui veut à ce qu'on publie à Cadix , avoir le Consulat de France , que Mr. d'Aubanson * laisse vaquant , & par d'autres pareils adjoints : mais , je vous le repete encore , les pieges qu'ils vous tendent ne sont dangereux , que parce que tous ceux qui environnent la Reine non seulement les dressent ; mais de plus vous poussent de toutes leurs forces pour vous y faire tomber. Rapellez-vous ce que je vous dis il y a quelques jours , que vous êtes souverainement odieux à toute cette clique là : elle croit votre élévation l'époque de sa perte totale ; & il n'y a ici qui que ce soit qui ne le sache ; car ce qui se passe entr'eux de plus secret ayant presque toujours un medecin pour témoin , la nourrice de la Reine , des Ca-

L 3 maristes ,

* Il retourna en France peu de tems avant le Marquis de Brancas. Mr. de Champeaux obtint sa place deux ans après.

maristes , en un mot des personnages de même acabit , est raconté à d'autres de cette espece ; moyennant quoi une infinité de particularités qui vous concernent , ou qui ont rapport aux affaires générales , se répandent dans le public. Comptez que mon observation est juste : il n'y a , je crois , aucune cour , où l'on ait un goût aussi décidé & aussi universel pour la politique qu'en celle-ci. Il s'étend , je vous le proteste , jusques aux controleurs d'office ou de cuisine , qui se flattent d'avoir , par leurs liaisons avec les gens que je viens de vous nommer , quelque droit d'entrer dans les affaires d'Etat. Or si vous deveniez Ministre , la troupe est persuadée qu'il faudroit qu'elle renonçât à ce privilege , & que vous ne lui laisseriez plus prendre aucune part au gateau : le désintéressement que vous montrez augmente encore leur terreur. Le Medecin Cervi , à qui ses ordonnances de Sené & de Rhubarbe , valent , dit-on , déjà près de * deux millions , & les autres , qui tirent le parti le plus avantageux du monde de leurs papillottes ou de leurs intrigues , aimeroient mieux voir en place Beelzebut , que vous ; & s'attendroient à trouver plus

* Les dispositions qu'il a faites depuis en mourant , servent de preuves de ce fait.

plus de complaisance pour leur cupidité & pour leur démangeaison de se mêler de tout, de sa part que de la vôtre. Jugez à présent qui sont les plus à craindre, ces gens là ou Mr. Hulin : & que le petit échantillon d'eau de beauté, dont on vient de vous régaler, serve à vous annoncer la qualité des piéces qu'on vous prépare.

On ne pouvoit pas être plus satisfait que je l'étois des raisonnemens de Kettler, ni plus sensible en même tems à l'amitié qu'il me marquoit. Je ne saurois dire combien elle me fut utile, soit à démêler les desseins de mes ennemis, soit à les répandre dans le public quand nous le jugions nécessaire ; soit enfin à me conduire avec connoissance de cause & avec prudence. Son état, qui ne paroissoit lui donner des relations qu'avec des sommercans, rendoit ses démarches si indifferentes, que qui que ce soit ne soupçonnoit l'attachement qu'il avoit pour moi. Il lui en coutoit peu, par conséquent, à le cacher : cependant il étoit si actif & si sincere, qu'il traduist en Espagnol plusieurs mémoires ou lettres qui renfermoient le détail de ma conduite, & une partie des traverses que j'essuyois, pour en donner une connoissance plus précise à ceux qui

n'entendoient point de François, & parvenir d'autant mieux à confirmer dans leurs sentimens les personnes qui avoient pour moi de l'estime, & en faire naître de semblables chez d'autres, Cette traduction parut en Hollande une année après, & il est aisé de voir qu'elle est faite par un étranger : elle étoit cependant suffisante pour remplir les bonnes intentions de son auteur.

Kettler avoit beaucoup voyagé, & profité de ses voyages pour acquérir diverses connoissances sur les pays où il avoit passé. Sa conversation étoit sur cet article instructive & amusante. Il eut la complaisance de me donner une copie de ses remarques, qui contenoient une infinité d'anecdotes curieuses, sur les Cours de Petersbourg, de Stockholm & de Copenhague qu'il avoit parcouruës. Il y en avoit entr'autres qui regardoient le fameux Baron de Gortz, & le projet du Czar Pierre le grand, de se faire Empereur d'Orient; en ménageant de loin & avec adresse, pour parvenir à ce but, une révolution en sa faveur, de la part des Grecs repandus dans les Etats du Grand Seigneur. Ces petites épisodes trouveroient bien ici leur place : elles interromproient la sterile narration des tracasseries basses

basses & pueriles, dont je suis forcé de parler si souvent. Mais le recueil de Kettler, englobé dans mes papiers, a subi avec eux la même sentence. Si quelque manuscrit de l'Evangile, écrit de la main d'un Apôtre, s'y fut également trouvé, il n'auroit à coup sûr pas été mieux traité. La passion n'épargne rien : tout ce qui tombe sous sa main, venant de la part de celui qui l'excite, mérite d'être anéanti.

Lorsqu'à la suite des continuelles contradictions que j'avois effuyées, & du dessein de répandre sur moi un ridicule, par ma prétendue eau de beauté, les copies de ma dernière lettre au Cardinal de Fleury se repandirent, elles ne laissèrent plus douteuse, l'intention que ce Ministre avoit eue, d'animer l'Ambassadeur de France contre moi. Il n'y eut personne, j'ose le dire, qui ne fut scandalisé de l'acharnement, avec lequel, lui & ses partisans, s'occupoient de concert à me rendre odieux, & des moyens qu'ils employoient pour y parvenir. Par contre les armes dont je me servois pour repousser leurs traits, & que j'empruntois seulement de la vérité, aidoient à me rendre le public favorable. Son suffrage & les faits que j'avançois, dont-il y avoit tant de temoins en Espagne & en France, me

soutenoient contre la violence d'un tel orage. Il est aisé de comprendre, qu'étant aussi destitué que je l'étois de dignités & de richesses, ceux qui m'attaquoient, au contraire, les réunissant en leurs personnes, ils m'auroient fait disparoitre comme un atôme, si le succès tout récent des négociations dont j'avois été chargé, ne m'eut procuré un peu plus de solidité.

J'ignore si ce fut cette situation singulière, qui donna lieu au Roi d'Espagne, de se rappeler le zèle & le désintéressement avec lesquels je l'avois servi, pour assurer ses droits sur la Couronne de France, & les récompenses qu'on m'avoit promises de sa part; ou s'il lui revint, que je ne faisois aucune difficulté de montrer à quel point j'étois touché, de me voir obligé de lutter continuellement contre ce que la fausseté & la noirceur inventoient chaque jour pour me nuire. Quoi qu'il en soit, ce Prince m'ayant trouvé sur son passage, un soir qu'il alloit au Port Ste. Marie, voir une prise qu'on avoit faite sur les Maures, me fit un signe des yeux & de la tête, qui paroissoit vouloir indiquer, que, pour cette fois, je serois content. Je remarquai parfaitement, de même que ceux qui étoient autour de moi, ce témoignage de sa bonté, & qu'il m'annonçoit

L'ABBE' DE MONTGON. 251

nonçoit quelque grace ; mais je ne m'en crus pas pour cela, plus certain de la recevoir.

Peu de jours après , le Roi parut avoir pris la résolution de demander au Pape un Chapeau de Cardinal pour moi. Cette idée , qu'on laissa subsister dans son esprit tant qu'on crut inutile de la combattre , fut si réelle & si peu ignorée , qu'elle se répandit en France comme en Espagne : les gazettes même l'annoncerent *. Et quoique ni le Marquis de la Paz , ni le Nonce , † qui étoient de mes amis , ** ne

* On peut voir la Gazette d'Amsterdam du 6 Octobre à l'article de Paris. En voici l'extrait à la fin de l'article de Paris du 29 Septembre 1730.

Quelques avis d'Espagne portent , que S. Maj. Cath. avoit nommé le Comte de Montemar pour commander les troupes Espagnoles destinées à l'expédition d'Italie , à la place du Marquis Spinola : que le Marquis de Brancas étoit parti de Seville pour revenir ici à petites journées ; & que le Roi d'Espagne avoit demandé au Pape, un Chapeau de Cardinal pour l'Abbé DE MONTGON.

† Le Pape le nomma Cardinal le 2 Octobre , avec Mr. Grimaldi Nonce à Vienne , Mr. Masci Nonce en France & Mr. Ruspoli.

** Une Lettre de ce Ministre , que j'ai trouvée par hazard dans des papiers inutiles , & que je place ici , fera voir que je pouvois compter sur son amitié.

252 MEMOIRES DE Mr.

ne s'expliquassent pas avec moi sur cette affaire d'une maniere claire & précise, en un mot, comme d'un dessein déclaré & public, le premier ne laissa pas, dans une occasion, de me dire en souriant; *eh bien, doutez vous toujours de ce que je vous assurois à Seville, que le Roi avoit dessein de vous contenter*: & quant au Nonce, me trouvant avec lui & lui disant en plaisantant, que je comptois, quand il seroit Pape, qu'il me feroit Cardinal; il me répondit,

LETTRE de M. l'Archêveque de RHODES,
Nonce du Pape en Espagne, à Mr. l'Abbé
DE MONTGON.

Madrid le 12. May 1727.

Monsieur,

J'ai reçu avec un extreme plaisir l'honneur de votre Lettre du 24 du mois passé, par laquelle j'apprens qu'on avoit mis entre vos mains le paquet que je vous ay adressé; & je me sens très redevable à *Monsieur Masci* de l'occasion qu'il m'a procuré d'avoir de vos cheres nouvelles, dont je fais & ferai toujours tant de cas. Soyez donc bien persuadé que je souhaite passionnément vous témoigner en tous tems & en tous lieux, le veritable attachement & la parfaite consideration avec laquelle je suis,

Monsieur

Votre très humble & très
obeissant serviteur,

Signé

P. ARCH. DE RHOD.

L'ABBE' DE MONTGON. 253

pondit, avec le ton qu'on prend lorsqu'on parle d'une chose dont on a quelque connoissance : *vous n'attendrez pas si long-tems, & vous devez, je crois, m'entendre.* La maniere énigmatique qu'ils emploioient tous les deux, pour me faire entrevoir ce qu'il ne leur convenoit pas d'expliquer plus clairement; le bruit qui se répandit de ma prochaine élévation à cette dignité, & les complimens * qu'il m'attira, ne m'eblouirent

* Voici deux Lettres qui servent de preuve de ce que je dis. On en aura trouvé plusieurs autres sur le même sujet, dans les papiers qui m'ont été enlevés.

LETTER de *M. le Maréchal d'ALEGER*
à *Mr. l'Abbé DE MONTGON.*

à Paris le 23. Octobre 1730.

Vous trouverez ici joint, *Monsieur*, la Lettre que vous m'avez conseillé d'écrire à Mr. Patiño. Vous me ferez un vrai plaisir d'obtenir enfin de lui, l'ordre qu'il m'a promis pour être payé de tout ce que j'ai déjà donné pour le louage de la maison où sont les écuries de la Reine Douairiere d'Espagne. Comme toute cette affaire a passé par vos mains, achevez la bonne œuvre que vous avez commencée; & ne négligez rien, je vous en conjure, pour que ce paiement ne languisse pas plus long-tems: je suis persécuté à outrance par ceux à qui il est dû: je me suis si bien trouvé de m'adresser à vous, que j'y reviens

blouirent aucunement. Je connoissois les obstacles secrets qui s'opposeroient à l'accomplissement de ce dessein, au cas qu'il subsistât; & je n'eus garde de supposer à cette nouvelle illusion, plus de solidité que n'en avoient eu celles dont on m'avoit si souvent amusé. Le Marquis de la Paz & le Nonce purent s'en appercevoir, à l'indifference avec laquelle j'affectai de les écouter. Mes discours & mes lettres à mes plus intimes amis, tendirent toujours à combattre les esperances qu'ils vouloient me donner. En un mot, ni les vives inquietudes de ceux qui m'étoient contraires, ni les discours obligeans de ceux qui m'étoient favorables, n'ébranlerent en rien l'opinion bien fondée que j'avois,

viens avec confiance. Je ne saurois assez vous remercier, *Monsieur*, de toutes vos obligeantes attentions pour me tirer de cet embarras. Je ne laisserai pas de parler à Mr. le Marquis de Castelar; mais il faut auparavant le connoître: il n'est arrivé que depuis hier.

Les Gazettes & plusieurs Lettres d'Espagne annoncent, que Sa Maj. Cath. demande au Pape un Chapeau de Cardinal pour vous. Je me flatte que vous ne doutez pas, *Monsieur*, combien je souhaite que cette nouvelle soit bien fondée; & je ne vous pardonnerai point de me le laisser ignorer.

Ce n'est point moi, comme vous le croyez, qui va tenir cette année les Etats de Bretagne: c'est

j'avois, qu'il ne s'agiroit encore, comme par le passé, que de quelques jours de plus ou de moins, pour que l'intention du Roi n'eut aucun effet. La suite répondit parfaitement à mon attente : car je ne tardai pas à apprendre qu'on avoit déterminé le Roi à changer d'avis, & à accorder sa protection auprès du Pape, à M. ACQUAVIVA frere du Duc d'Atry. On doit ce me semble être content des précautions qu'on a prises, depuis 23 ans qui se sont écoulés depuis ce que je rapporte, pour convaincre un chacun qu'une Vicairie de village étoit fort au-dessus de ce que je puis mériter.

Assez peu de jours après l'arrivée de la Cour au Port Ste. Marie, le Marquis d'Arvil-

c'est le Maréchal d'Estrée. Je vous proteste que je me passe à merveille de cette commission.

Le Duc de St. Aignan va Ambassadeur à Rome : on croit que cela sera déclaré un de ces jours. Le Cardinal de Polignac veut revenir ici : je souhaite pour l'amour de lui, que quand il y sera, il ne s'y trouve pas fort désoeuvré.

Mr. de Rottembourg vient aussi d'être nommé Ambassadeur en Espagne : cette nouvelle a surpris bien des gens. On prétend que c'est votre Cour qui l'a demandé. Le Marquis de Brancas n'a point encore paru.

Made la Maréchale me charge de cent mille complimens pour vous. Je suis bien sincèrement, Monsieur, Votre &c.

EXTRAIT.

d'Arvillars Ambassadeur de Sardaigne , fit part à Leurs Maj. de l'abdication que le Roi VICTOR-AMEDEE avoit faite de sa Couronne, au Prince de Piémont son fils CHARLES - EMMANUEL. Il leur présenta en même tems, sur ce sujet, une lettre de ce Monarque & du nouveau Roi.

Ce fut le 2 de Septembre que le Roi Victor-Amedée fit avertir les Princes de son Sang, les Chevaliers de l'Annonciade, les Ministres, les Secretaires d'Etat, l'Archevêque de Turin, les Chefs des différens

EXTRAIT d'une Lettre du R. P. DE CANAPPEVILLE, Supérieur de la Retraite du Noviciat à Paris, en date du 4 Decembre 1730, écrite à Mr. l'Abbé DE MONTGON.

Je ne saurois vous exprimer la joye que me cause le bruit qui est ici repandu depuis quelque tems, que le Roi d'Espagne demande au Pape un Chapeau de Cardinal pour vous. La réunion des deux Couronnes, qui est votre ouvrage, lui donne ce me semble, *Monsieur*, un fondement que je regarde certain. Tout ce qui habite le Noviciat entre parfaitement dans mes sentimens, par l'attachement respectueux que conservent pour vous ceux qui le composent, depuis le tems que vous nous avez honoré de votre présence; & nous sommes infiniment flattés que vous vouliez bien, *Monsieur*, ne le point oublier &c.

rens Tribunaux, les Généraux, & tous ceux, en un mot, qui possédoient les premiers emplois à sa Cour, de se trouver le lendemain, à trois heures après midi, au Chateau de Rivoli. Sa Maj. tint ce jour là, à l'heure qu'elle avoit marqué, un Conseil d'Etat. Elle déclara alors qu'elle faisoit une abdication générale de ses Etats en faveur du Prince de Piemont son fils : & ayant fait entrer ensuite tous ceux qu'on avoit appellés, le Marquis *del Borgo* lut à haute voix l'ACTE D'ABDICATION. Cette lecture finie, le Roi Victor fit un Discours, qui contenoit en substance : „ que les troubles infinis, & „ les fatigues qu'il avoit essuyées pendant un regne de cinquante-ans, ainsi „ que les infirmités inseparables de l'âge „ où il étoit parvenu, * étoient plus „ que suffisantes pour lui rendre désormais le poids du gouvernement trop „ pesant, & presque insupportable : qu'envisageant donc sa fin comme prochaine, & considérant que la mort étoit „ un sort commun aux Souverains & „ aux sujets, il se croioit obligé en conscience, de mettre quelque intervalle entre le trone & le tombeau : que des motifs

* Il étoit agé de 64 ans & quelques mois, étant né le 14 Mai 1666.

„ tifs si puissans le déterminoient à **exé-**
 „ cuter la résolution qu'il avoit prise, **qui**
 „ d'ailleurs étoit secondée par la **Divine**
 „ Providence, qui lui avoit donné un **Fils**
 „ digne de lui succéder & capable en tous
 „ sens de bien gouverner ses peuples,
 „ étant doilé de toutes les qualités qui
 „ conviennent à un bon Roi : que c'étoit
 „ pourquoi il n'avoit pas hezité à lui
 „ conférer l'autorité suprême sur tous
 „ les Etats q^{u'}il tenoit de Dieu : qu'il ve-
 „ noit d'en signer avec joye l'Acte solen-
 „ nel; & qu'au surplus, son intention étoit
 „ de passer le reste de ses jours éloigné de
 „ toute occupation publique. Nous vous
 „ exhortons, Messieurs, ajouta ce Prince
 „ en finissant, à servir le **ROI** notre
 „ bien aimé Fils, avec la même fidélité
 „ que j'ai toujours trouvée en vous; &
 „ nous vous assurons en même tems, que
 „ nous vous avons fortement recomman-
 „ dé à sa protection Royale. ”

L'assemblée temoigna être fort touchée
 de la résolution du Roi & de son discours.
 De son côté il parut attendri de l'atta-
 chement de ses sujets : il les consola, par-
 la encore en leur faveur au Prince son
 Fils; & rappelant les services que chacun
 en particulier lui avoit rendu, il **exhorta**
 le nouveau Roi à se servir de leurs con-
 seils,

L'ABBE DE MONTGON. 259

feils , dont-il s'étoit , dit-il , toujours bien trouvé. Cette abdication solennelle étant terminée , le Roi VICTOR - AMEDE'E congedia l'assemblée , & passa la nuit à Rivoli : il en partit le lendemain pour Chamberi , qu'il avoit choisi pour le lieu de sa retraite : il y arriva le 7 de Septembre.

Sa Majesté voulant vivre désormais en simple particulier , ne conserva qu'un petit nombre de domestiques pour la servir , & ne se reserva qu'une pension annuelle de cinquante mille écus.

Immédiatement après son arrivée en Savoye , le Roi Victor - Amedée déclara le mariage secret , qu'il avoit contracté le 12 Aoust précédent , avec la Comtesse de St. SEBASTIEN * , & il la fit venir auprès de lui , sans cependant lui permettre de prendre le titre de Reine. Il lui avoit fait présent de cent-mille écus , qui furent employés à l'achat du Marquisat de Spigno.

On prétendoit que Victor - Amedée avoit toujours eu du goût pour elle , depuis son entrée dans la maison de Madame Royale ; & que ce fut par une suite de
cette

* Elle étoit fille du Marquis de St. Thomas , qui avoit été premier Ministre du Roi VICTOR - AMEDE'E ; & dans sa jeunesse , elle avoit été fille d'honneur de Madame Royale Mere de ce Monarque. Elle avoit 50 ans lorsqu'il l'épousa.

cette inclination , qu'il lui fit épouser le Comte de St. Sebastien son premier Ecu-
 yer. Quand ensuite celui-ci fut mort , &
 que le Roi , de son côté , devint veuf ,
 l'amitié qu'il continua de marquer à la
 Comtesse , lui donna lieu de former de
 vastes projets. Elle chercha à engager le
 Roi à l'épouser par motif de conscience ;
 & afin d'y parvenir peu à peu , elle fit en-
 tendre au Pere *Andormiglia* , Abbé d'un
 Monastere de Feuillants , qui , je crois , étoit
 Confesseur du Roi , & au Docteur *Bog-
 gio* , Curé de St. Jean , pour qui ce Prince
 avoit aussi de l'estime & de la confiance ,
 que Sa Maj. , depuis la mort de la Reine ,
 lui avoit souvent promis de l'épouser se-
 crettement ; & que d'ailleurs , ils étoient
 d'autant mieux fondés à lui rappeler le
 souvenir de ces promesses , & à lui con-
 seiller de prendre enfin la résolution de
 les accomplir , qu'il n'y avoit que cette
 détermination qui pût remédier efficace-
 ment , au tort que le passé avoit fait à sa
 famille & à sa réputation. Ce raisonne-
 ment étoit spécieux , & propre à faire
 impression sur l'esprit de deux Directeurs.
 La Comtesse de St. Sebastien , pour le ren-
 dre encore plus persuasif , l'accompagna
 des assurances les plus fortes , de reconnoi-
 tre leurs bons offices aussi-tôt qu'elle en
 auroit

auroit recueilli les fruits. Cet article ne faisoit peut-être pas d'être mis interieurement en ligne de compte par ces deux Ecclesiastiques : dans cet état là , on croit volontiers que son élévation est un moyen de procurer la gloire de Dieu. Quoi qu'il en soit , le Pere Andormiglia & le Docteur Boggio servirent, dit-on, la Comtesse de St. Sebastien , utilement & avec zele ; & ainsi que je viens de le dire, le Roi l'épousa enfin avant d'abdiquer , & voulut qu'elle devint la compagne de sa retraite.

Selon certaine lettre du Marquis de Fleury , qu'on m'a communiquée en Suisse , il semble qu'il entroit , dans le parti que le Roi de Sardaigne avoit pris d'abdiquer sa Couronne , autant de politique que d'amour pour le repos & la vie privée. Il avance pour un fait certain , que , fort peu de tems après la conclusion du traité que le Comte de Daun avoit ménagé entre l'Empereur & le Roi Victor-Amédée , la Cour d'Espagne , considerant mieux qu'elle n'avoit d'abord fait , qu'il lui étoit presque impossible de parvenir au but où elle tendoit , de former un établissement en Italie à l'Infant D. Carlos , sans mettre dans ses interêts le Roi de Sardaigne , elle envoya secrettement à Turin le Ministre qu'elle avoit à Genes , pour

y ménager cette négociation. Le Marquis de Fleury ajoute qu'elle réussit ; & qu'à la fin de plusieurs conférences particulières que le Ministre Espagnol eut avec le Roi de Sardaigne, il parvint à le déterminer à s'unir au Roi d'Espagne, pour assurer à D. Carlos la possession des Etats de Toscane & de Parme, & favoriser l'introduction des troupes Espagnoles en Italie, si l'Empereur continuoit à s'y opposer.

Le Roi d'Espagne promettoit de son côté au Roi de Sardaigne, de lui faire céder les Villes de Pavie & de Novarre, avec tout ce qui est au-delà du Tesin.

Malgré les précautions du Roi de Sardaigne, pour tenir secrète cette nouvelle Alliance, le Marquis de Fleury prétend que l'Empereur en eut quelque connoissance ; & qu'il chargea le Comte de Daun d'en faire de sa part au Roi de Sardaigne, des plaintes mêlées de menaces. Et quoique ce Prince niât toujours le fait, la crainte qu'il eut, que si l'Empereur consentoit à ce que les Alliés de Seville lui demandoient, on ne se fit alors une confiance reciproque de ce qui s'étoit traité avec lui, & qu'il ne devint la victime du ressentiment des deux partis, lui causa une inquietude & un chagrin si vifs, qu'il

qu'il ne crut pouvoir s'en délivrer qu'en abdiquant la Couronne; au moins jusqu'à ce que les choses changeant de face, il se vit, en la reprenant, entièrement à l'abri des suites désagréables, que pouvoient entraîner les engagemens qu'il avoit pris des deux cotés.

La démarche que fit l'année suivante, le Roi Victor-Amedée pour remonter sur le trône, & dont nous parlerons en son lieu, donne une espece de vraisemblance à ce que rapporte le Marquis de Fleury. Mais ces sortes de mysteres politiques, étant difficiles à pénétrer, je laisse à ceux qui les ont mieux approfondis que moi, à juger si le Ministre que je cite a été bien ou mal instruit.

Pendant le séjour de la Cour au Port Ste. Marie, mourut le Pere. l'Aubrussel Précepteur des Infans. J'ai déjà dit, qu'en affectant d'être de mes amis, il avoit cependant eu la foiblesse, comme bien d'autres, d'entrer dans la plupart des intrigues qu'on faisoit contre moi; & que, malgré son adresse, je n'avois pas laissé de m'en appercevoir. Sa maladie fut courte; & le pauvre homme étoit tellement accoutumé à cacher ses démarches, que, pour conserver cet usage jusqu'à la mort, il expira sans faire semblant de rien; en

se

se confessant au Pere de Nyel son *Compagnon & sous-Precepteur des Princes.*

Quoi-que Leurs Maj. , en partant de Seville, parussent avoir intention de passer une grande partie de l'Autonne au Port Ste. Marie, cependant une espee de maladie épidémique, qui se repandit à Cadix & aux environs, qu'on nomma le vomissement noir, & qui emporta beaucoup de monde, les détermina à aller à San Lucar, où elles s'embarquerent sur les galeres pour retourner à Seville : elles y arriverent le 20 Octobre.

La veille de leur départ, Mr. K E E N E * envoyé d'Angleterre, m'ayant dit qu'il vouloit aller le lendemain à Gibraltar, il me proposa de l'y accompagner avec l'Abbé Paretty † & Mr. Cayley Consul d'Angleterre : j'acceptai avec plaisir cette proposition ; mais comme il falloit, pour la forme, obtenir de Leurs Maj. la permission de faire ce voyage, je me rendis donc tout de suite chez le Marquis de la Paz, pour le prier de la demander ; & dès le soir il m'écrivit un billet pour m'apprendre qu'elle m'étoit accordée.

Jusqu'à Medina Sidonia, nous trouva-

mes

* Il est à present à Madrid avec le caractère d'Ambassadeur.

† Envoyé de Modene.

mes les chemins assez passables : mais quand nous eumes passé cette Ville, les montagnes pleines de pierre & de racine d'arbre qu'il faut traverser, démantelerent de telle sorte nos carosses, par les cahos qu'elles leur faisoient faire, que nous eumes toutes les peines du monde à parvenir au camp de St. Roch vis à vis de Gibraltar où comandoit Mr. de Roydeville. Sa bonne reception nous dédommagea de la fatigue que nous avions essuyée ; & le jour que nous passâmes avec lui, fut employé à remettre nos voitures en état de nous servir. Le même jour ce Général Espagnol, envoya par un tambour, au Gouverneur de Gibraltar, la lettre que Mr. Keene lui écrivoit, pour lui donner avis de notre arrivée le lendemain.

A une demi portée de Canon de la place, où s'arrêta l'escorte de Cavalerie Espagnolle que Mr. de Roydeville nous donna ce jour là, nous rencontrâmes plusieurs Officiers Anglois, qui nous étoient venus au-devant, & qui nous conduisirent chez le Général Sabine. * c'étoit le nom du Gouverneur.

Tome VIII.

M

On

* Il étoit précédemment Gouverneur de Berwick : & après la mort du Lord PORTMORE, le Roi d'Angleterre lui donna le Gouvernement de Gibraltar, dont il prit possession au mois de May 1730.

On ne peut rien ajouter au bon accueil qu'il nous fit, aussi bien que le Brigadier Général Cleyton *, le Vice-Amiral Cavendish, qui commandoit une Escadre Angloise, actuellement dans la Rade de Gibraltar; & en un mot tout ce qui composoit la Garnison. Chacun s'empressa de nous régaler, pendant une semaine environ que nous passâmes avec eux. Les repas commençoient tard, mais en revanche les séances étoient longues: & la liste des santés qu'on devoit boire, auroit difficilement pû compatir vers sa fin, avec la tempérance Ecclésiastique, si on ne nous eut permis, en sa faveur, à l'Abbé Parety & à moi, de ne les célébrer qu'avec une prudente économie. Il me souvient, à ce propos, qu'en dinant chez le Brigadier Cleyton, après que le repas se fut raisonnablement prolongé, il me dit: que pensez-vous de notre façon d'agir à table, ne la trouvez-vous pas trop sérieuse, car il me semble qu'en France les plaisirs sont plus bruyans, & que, sans ce caractère, ils paroissent insipides: nous nous contentons à moins de fraix; & cependant, comme vous voyez, nous ne laissons pas d'aller notre petit train? Je m'en apperçois à merveille.

* Il a depuis été tué au combat de Dettingen en Allemagne.

veille, lui repliquai-je ; & quoique mon état ne me mette gueres à portée de juger laquelle des deux manières de se rejouir à table, la votre, ou celle que vous nous attribuez, est la meilleure ; je vous dirai avec franchise, qu'elles me paroissent tendre au même but ; & que vous y arrivez seulement un peu plus méthodiquement que nous.

Dans les pais étrangers, si on y veut plaire, il faut oublier les préjugés du sien, & adopter le genre de gaieté qu'on trouve en usage. Quant au fonds elle est la même partout ; il ne s'agit que de l'assaisonner de quelque complaisance pour le goût du terroir : on est en vérité bien dédommagé de ce petit sacrifice, par l'amitié qu'il attire & les agrémens qu'il procure.

Mr. Keene gagna celle de tous ses compatriotes : il est d'un caractère fait exprès pour accumuler cette sorte de profit. J'eus le bonheur à Gibraltar de m'en attirer aussi quelque part. Le bon Général Sabine vouloit m'en créer le premier Evêque ; & ne rencontrant, je crois, aucun concurrent, personne aussi, à ce qu'il me parut, ne s'opposa à cette proposition.

Ce Général Sabine étoit un vieux guer-

rier, criblé des blessures qu'il avoit reçues à presque toutes les batailles qui s'étoient données en Flandres, lorsque le Roi d'Angleterre GUILLAUME III commandoit l'armée des Alliés, & le Maréchal de Luxembourg celle de France. Il fut fait prisonnier à la bataille de Nerwinde, aussi bien que le Duc d'Ormond, & il conservoit pour ce Seigneur tout l'attachement possible : il me chargea plusieurs fois de l'en assurer. Lorsque je m'acquittai de cette commission, le Duc d'Ormond y fut très sensible.

Pendant notre séjour à Gibraltar, nous satisfimes pleinement la curiosité que nous avions, d'en examiner les fortifications. On a si bien profité, du côté de St. Roch, de la situation avantageuse de cette forteresse, qu'à moins d'avoir à sa disposition une armée d'esprits aériens, il seroit fort chimerique d'en entreprendre le siège. Lorsque nous y étions, on auroit peut-être trouvé moins d'obstacles du côté de ce qu'on appelle la *Pointe d'Europe*, si on avoit pû, en y faisant une descente, y former un établissement : Mais on commençoit déjà alors à ôter à cet égard toute espérance, par des ouvrages, qui, à ce que j'ai appris depuis, ont été perfectionnés.

Lors

Lors qu'on est arrivé à cette Pointe d'Europe dont je parle, distante de la ville d'environ trois quarts de lieues, on découvre dans toute son étendue la côte d'Afrique, la ville de Ceuta & le Détroit. Ces divers objets, & ceux que présente d'un autre côté la côte d'Espagne, forment un aspect assurément digne de curiosité. Le Général Sabine avoit à peu près la même vue dès son appartement. Comme dès-là on voit en Afrique des montagnes fort élevées; je fus surpris que leur sommet, au tems où nous étions, fut encore couvert de neige dans un climat aussi brulant. On me dit que c'étoit le commencement du mont Taurus.

Au reste Gibraltar, qui consiste en une rue assez longue, entre la montagne & la mer, me parut rempli de Maures & de Juifs, en un mot, d'habitans qu'on ne soupçonne pas de se piquer d'une grande délicatesse en matière de bonne foi. Chacun y fait la contrebande de son mieux: & cette occupation étant fort lucrative, les soins que prend la Cour d'Espagne pour l'empêcher, sont souvent, comme on peut le penser, très inefficaces. Un commerçant chez qui je logeois, m'assura que cet article valoit au Gouver-

neur, des sommes immenses ; & je n'eus pas de peine à le croire.

Il ne restoit que très peu d'Espagnols à Gibraltar au tems dont je parle. La seule Eglise Catholique, destinée à leur usage, étoit desservie par un bon Pere Cordelier, qui s'accommodoit à merveille de l'indépendance de tout Supérieur, que les circonstances lui procuroient. Un de ses paroissiens me pria d'en avertir son Provincial, qui étoit alors à Seville : il me dit aussi que les Anglois repandoient en secret sur la côte, grand nombre de Catechismes de l'Eglise Anglicane traduits en Espagnol. Ce dernier avis me fit envisager celui qui le donnoit comme un franc visionnaire ; puis qu'indépendamment de la vigilance de l'Inquisition sur tout ce qui concerne la foi, à laquelle un pareil débit n'auroit par conséquent pas échapé ; ceux avec qui je me trouvois ne me paroissoient en vérité point empressés à faire des prosélites : je les soupçonnois au contraire de garder, sur toutes les religions, une exacte neutralité.

Il y a sur la montagne de Roch, qui commande Gibraltar, une source d'eau abondante & très claire : on m'assura qu'il s'y trouvoit aussi des plantes fort salutaires, & dont un medecin Anglois, nommé

mé Sherard, s'étoit servi avec succès pour guerir plusieurs suites facheuses de l'incontinence.

Ayant rencontré par hazard chez le Général Sabine, un commerçant qui entendoit & s'exprimoit bien en Espagnol, je lui fis plusieurs questions sur son pays, à la fin desquelles je lui proposai en badinant de me mener dans son pays. Il accepta ma proposition, en m'assurant que si je voulois avoir un passe-port du Roi de Mequinez, il me le procureroit; & que, muni de cette piece, je voyagerois avec tant de sûreté, que tous les lieux par où je passerois, répondroient de ma personne & de mes effets. On peut bien se figurer que je ne fus pas tenté d'aller éprouver chez les Maures, tant de bonne foi.

En allant à Gibraltar, notre projet étoit de passer à Ceuta qui n'en est qu'à quatre lieues de distance; & le Vice-Amiral Cavendish, offrit à Mr. Keene un bâtiment de son Escadre pour faire ce trajet. Le jour que nous choisîmes pour partir, le Capitaine du Vaisseau, qui devoit nous conduire, nous donna sur son bord un grand diner. C'étoit en le commentant qu'il avoit réglé que nous mettrions à la voile; mais le tems ne le permit pas :

il s'éleva un vent contraire si violent, & la mer devint si agitée qu'il nous fallut retourner à Gibraltar. Ce contre-tems rompit notre voyage; car lors qu'il fut question de le recommencer, on avertit Mr. Keene que rien de ce qui venoit de Gibraltar, n'étoit reçu à Ceuta sans un Passe-port de la Cour d'Espagne. Cette observation lui fit changer d'avis : il jugea avec raison, qu'il ne convenoit point au caractère dont il étoit revêtu, de s'exposer à un refus d'y entrer, qui pouvoit tirer à quelque conséquence : & il offrit obligeamment à l'Abbé Parety & à moi de nous procurer un bâtiment pour nous y transporter, & de nous attendre : nous ne l'acceptâmes ni l'un ni l'autre; mais nous nous contentâmes de voir Ceuta avec des lunettes d'approche, à peu près aussi bien que si nous y eussions été.

L'avis qu'on donna à Mr. Keene étoit fondé; & tout commerce étoit interdit entre les places des Etats du Roi Cath. & Gibraltar : cependant, à notre retour à Seville, nous apprîmes que le Comte de *Charny*, qui commandoit alors à Ceuta, averti du dessein que nous avions de voir cette place, bien loin de faire la moindre difficulté à notre débarquement, se proposoit

posoit au contraire de nous recevoir avec tout l'empressement possible.

Le Général Sabine voulut absolument nous retenir, jusqu'au jour * de l'anniversaire du Couronnement du Roi d'Angleterre, & que nous fussions du repas qu'il devoit donner pour la célébration de cette fête. La nombreuse compagnie d'Officiers de terre & de mer, qu'il avoit invités, eut assurément bien lieu d'être contenté. La table fut servie avec profusion en gras & en maigre : le mouton de la côte d'Afrique, & le poisson de la rade de Gibraltar, contribuerent beaucoup à la bonne chère.

Nous repartimes le lendemain pour retourner à la Cour d'Espagne, & nous quittames le Général Sabine & tout ce qui étoit à Gibraltar, avec un vrai déplaisir. J'avois pris pour lui les mêmes sentimens d'amitié qu'il me témoignoit : je le feuilletois, sur tous les événemens où il s'étoit rencontré, ainsi que l'on fait certaines vieilles Chroniques, dont la lecture est si fort amusante : il me parut qu'il n'avoit pas moins de plaisir que moi à satisfaire ma curiosité. Quelque tems après, lorsqu'il eut vû dans les gazettes, que le Roi d'Espagne demandoit au Pape un Cha-

M s peau

* Le 22 Octobre.

peau de Cardinal pour moi, il pria Mr Keene de m'en féliciter de sa part, & de me dire que je serois fort bien de le préférer à l'Evêché de Gibraltar. Le Brigadier Général Cleyton, avec qui j'avois fait aussi une grande connoissance, me donna de son côté, dans la même occasion, des marques de son souvenir.

A mon retour, D. Joseph Patifio & le Marquis de la Paz, me questionnerent beaucoup, sur l'état où j'avois trouvé Gibraltar; je leur répondis avec franchise; & ma relation ne dut leur laisser qu'une bien foible esperance, qu'on put jamais s'emparer, de vive force, de cette place.

La lettre que j'adressai au Cardinal, au sujet de celles qu'il supposoit peu épiscopalement, que j'avois écrites contre le Marquis de Brancas, l'irrita d'autant plus contre moi, qu'on ne lui laissa point ignorer que j'en avois répandu plusieurs copies. Ce Ministre étant donc aussi piqué des reproches qu'il m'avoit donné lieu de lui faire, que de l'impossibilité où il étoit d'en nier le sujet, s'occupa* à chercher l'occasion de m'en marquer son ressentiment,

* Filii Agar qui exquirunt prudentiam quæ de terra est... viam autem sapientiæ nescierunt Baruch. 6. 3.

ment, & il n'en trouva fans doute point de meilleure, que celle de me faire passer dans le public comme un ennemi de l'Etat.

A quelle triste condition seroient réduits les sujets d'un Souverain, si ce qui interesse leur fidelité & leur honneur, dépendoit ainsi du caprice ou de la passion d'un Ministre à qui il seroit permis, pour se contenter, de faire servir à son gré l'autorité Royale; ou le ministère public des Magistrat, à imputer, * à quiconque lui déplairoit, des desseins remplis de perfidies ou de trahisons. Mais il n'est pas nécessaire d'insister plus long-tems sur cette réflexion; elle se présentera assez d'elle-même en lisant ce que je viens de dire.

Le Cardinal de Fleury étoit pleinement persuadé que le Chevalier de Montgon, que j'avois tout nouvellement, contre son intention, empêché † de venir en Espagne, n'étoit pas mon confident; & il savoit également, que toute la malignité de mes ennemis n'avoit jamais pu réussir à me faire trouver coupable d'aucune faute contre le service du Roi & de Leurs Maj.

M 6 Cath.

* *Fraudulenta vasa pessima sunt, ipse enim cogitationes concinnavit ad perdendos Mites in sermone mendacium loqueretur pauper judicium.* 1^{re} par. c. 32.

† Voyez Tom. VI. pag 213 & suivantes.

Cath. Ce fut cependant ce que ce premier Ministre jugea à propos de supposer afin de s'autoriser à prendre en conséquence, sur-un article aussi essentiel, les précautions qu'exigeoit de lui le Gouvernement de l'Etat, confié à sa prudence.

Pour cacher adroitement les haillons de sa mauvaise volonté, sous les dehors de la vigilance & du zele d'un Ministre à qui rien n'échappe, il ordonna, environ le 15 de Novembre, à Mr. HERAULT Lieutenant de Police de la ville de Paris, d'envoyer un Commissaire avec des Archers, saisir tous les papiers qu'on trouveroit chez le Chevalier de Montgon : & cet ordre ayant été aussi-tôt exécuté, le Général de l'expédition revint en triomphe apportant chez Mr. Herault, plusieurs lettres de Demoiselles, dont ce Magistrat connoissoit vraisemblablement déjà le mérite; quelques unes aussi de moi ou d'autres particuliers qui ne signifioient rien; & enfin, nombre de mémoires d'artisans ou d'aubergistes, qui paroissoient mal payés. Le reste du butin étoit à peu près aussi intéressant pour le service du Roi.

Je tire ce catalogue, de la lettre que le Chevalier de Montgon m'écrivit pour m'apprendre ce saccagement de poche; & s'étant

L'ABBE' DE MONTGON. 277.

s'étant plaint au Cardinal de l'avoir es-
fuyé si fort à l'improviste; son Eminen-
ce, mortifiée apparemment du petit proe-
fit qu'avoit produit ce pillage, peut-être
aussi de ne l'avoir pas plus prudemmen-
t prévu, lui fit la reponse suivante.

à Marli le 20 Novembre 1730.

„ Mr. Herault n'a certainement point des-
„ sein, *Monsieur*, de vous faire de la
„ peine; ni moi non plus. Ce qui a été
„ fait chez vous a été causé par un avis
„ certain, qu'il y avoit quelques papiers,
„ dont il étoit important pour le service
„ du Roi, qu'on en fut informé: d'ail-
„ leurs vous pouvez être tranquille, &
„ compter que j'ai pour vous, *Monsieur*,
„ toute l'estime possible.

Signé le Card. DE FLEURY.

Les avis que le Cardinal de Fleury se
donnoit quand bon lui sembloit sur ce
qui avoit rapport à moi, ou qu'il suppo-
soit avoir reçu, & qu'il communiquoit
de tems en tems charitablement à d'au-
tres, étoient, à l'en croire, toujours cer-
tains: & cependant on voit, pour la *
qua-

* Voyez TOME III pag. 172 & depuis la
page 233 jusqu'à 239. TOME IV pag. 418 &
489. TOME VII pag. 277 & suivantes.

quatrième ou cinquième fois, que, par événement, ils devenoient tout à fait semblables aux pronostics des Almanachs, qui n'aboutissent ordinairement, qu'à exposer à la risée ceux qui sont assez crédules pour y ajouter foi. On ne peut s'empêcher d'être surpris, qu'un génie aussi vaste, eut une si grande disette de ressources pour parvenir à ses fins.

Lorsque j'appris ce qui s'étoit passé, je ne jugeai pas nécessaire de m'en plaindre, ni même d'en paroître offensé : je me contentai simplement, soit avec le Marquis de la Paz, soit avec D. Joseph Patiño, de comparer l'expédition de Mr. Herault, à celle de D. Quichotte contre les Marionnettes de Maître Pierre : & ce fut sur ce ton là que j'en parlai dans toutes les occasions qui se présenterent. En plaisantant d'une algarade aussi bouffonne, je ne laissai pourtant pas d'insinuer aux auditeurs, ce qu'on devoit penser d'un homme qui se faisoit un jeu d'entasser * suppositions sur suppositions, pour me donner le caractère odieux de calomniateur, ou la réputation d'ennemi de l'Etat. Il me semble que personne ne désapprouvoit, que je fisse quelque attention à ces petites bagatelles.

Le

* *Hæc passus sum absque iniquitate manus meæ. Job. c. 16.*

L'ABBE' DE MONTGON. 279

Le Chevalier de Montgon , fâché peut-être que Mr. Herault eut fait des découvertes , qui intéreſſoient plus ſes plaiſirs , que la tranquillité du Royaume , me preſſa de prier ce Magiſtrat , d'agir désormais avec moins de précipitation , contre ceux qui ſeroient en rélation avec moi : mais je n'eus garde de ſuivre ſon avis. Mr. Herault avoit executé ce qui paroifſoit être la volonté du Roi : & quant au Cardinal , qui ſavoit l'aſſocier , comme on voit , à la malignité de ſes projets , à quel tribunal aurois-je pu l'accuſer d'une pareille licence ? Il a toujours été avec moi , juge & partie.

L'aſſurance que donnoit le Cardinal au Chevalier de Montgon , qu'il n'avoit nul deſſein de lui faire de la peine étoit plus apparente que ſincere. Le mauvais ſuccès du coup de main de Mr. Herault lui avoit donné de l'humeur ; les freres du Chevalier de Montgon ſ'en reſſentirent.

J'ai fait mention plus haut de la réponſe de Mr. le Roi , au mémoire qu'on lui avoit remis en dernier lieu , au ſujet du partage du reſte de ma penſion entre ces deux jeunes gens , & de la lettre que j'écrivis alors au Garde des Sceaux , pour obtenir qu'on ne retractat point la promeſſe qu'il m'avoit faite : mais , par malheur

280 MEMOIRES DE MR.

heur pour mes cousins, ma représentation vint dans une circonstance où le Cardinal étoit aussi piqué de ce que je lui avois écrit, que de la maniere dont je m'expliquois sur l'expédition militaire de Mr. Herault : & comme le Garde des Sceaux entroit sans doute dans ses sentimens, Mr. Hulin me remit de sa part la reponse suivante.

“ Il n'est pas possible, *Monsieur*, que
 „ Pon fasse passer la pension dont vous
 „ jouïssiez, sur la tête des deux de vos
 „ parens à qui vous souhaitteriez qu'elle
 „ puisse être donnée. C'est une grace sou-
 „ vent demandée : le Roi vous l'a déjà
 „ bien voulu accorder, pour un de vos
 „ parens, pour une partie de la pension :
 „ il juge à propos que le reste demeure
 „ sur votre tête. Je suis persuadé que ces
 „ Messieurs se mettront en état de meri-
 „ ter les graces de sa Majesté.
 „ On ne peut, *Monsieur*, vous hon-
 „ norer plus parfaitement que je le fais.

ce 5 Decembre 1730.

Signé CHAUVELIN.

La façon dont le Garde des Sceaux s'ex-
 pliquoit, n'admettant plus aucune nou-
 velle

velle instance ; je souscrivis à sa décision ; & les douze-cent livres de pension , qu'on me prescrivait de garder , continuerent à m'être payées , jusqu'au tems où nous verrons bien-tôt le Cardinal , libre enfin de faire tomber sur moi tout le poids de son indignation , il voulut aussi que ce petit résidu de pension , entrât en ligne de compte.

Le Traité de Seville , la séparation du Congrès de Soissons , le grand armement de l'Espagne , & son inutilité par le peu d'intelligence qui avoit régné entre les Alliés de cette Couronne , avoient été , pendant tout l'été , le sujet des raisonnemens politiques. L'arrivée du Marquis de Castelar en France les fit changer : on ne parut plus s'occuper , qu'à voir comment il parviendrait à rassurer le Cardinal de Fleury , sur les suites d'une guerre dans lesquelles il se perdoit ; & à persuader en même tems aux Puissances Maritimes , qu'il étoit de leur intérêt d'obliger l'Empereur , par la force des armes , à consentir à ce que la Cour d'Espagne desiroit.

Ce Ministre Espagnol arriva le 23 Octobre à Paris : & dès le lendemain il alla voir le Cardinal à Issy. Leur entrevue se passa avec les dehors de la confiance réciproque la plus entière : mais il s'en falloit beaucoup qu'elle partit du cœur. Le Cardinal re-
jeta

jetta sur l'Angleterre & la Hollande , tout ce qui , pendant le cours de l'année , avoit arrêté l'exécution du Traité de Seville. C'étoit , à l'en croire , l'impossibilité de lever ces obstacles , qui l'avoit déterminé à essayer de gagner la Cour Imperiale , au moyen d'une négociation , qui calmât ses allarmes sur l'introduction des troupes Espagnoles en Italie : mais puisqu'elle n'avoit rien produit , il convenoit , qu'il étoit tems enfin , de prendre des mesures efficaces , pour vaincre l'opiniâtreté de l'Empereur : il offroit d'entrer dans toutes celles que Leurs Maj. Cath. jugeroient à propos de prendre ; de soutenir vivement les démarches que le Marquis de Castelar feroit à cet égard auprès des Puissances Maritimes ; & bien assuré , que , de cinq ou six mois , on ne pourroit rien entreprendre , il montrait une résolution très capable d'en imposer à l'Ambassadeur d'Espagne , s'il n'avoit pas été bien instruit du cas qu'il devoit en faire , & de n'en juger que par les effets qu'elle produiroit.

Il parut en effet vouloir la mettre promptement à cette épreuve : car , peu de jours après avoir eu sa premiere audience du Roi très Chretien , il presenta un Mémoire , dans lequel il exposoit aux alliés de
 l'Es-

PEspagne, les justes sujets que le Roi son Maître avoit de se plaindre, du peu d'empressement qu'ils montroient, depuis près d'un an, à remplir les engagements qu'ils avoient pris par le dernier Traité conclu à Seville : il les sollicitoit ensuite vivement, au nom de Sa Maj. Cath. de remedier, sans plus de délai, à une lenteur si préjudiciable à ses intérêts, & si manifestement contraire aux promesses qui lui avoient été faites.

Quelque pressant que fut ce Mémoire, & quelque déterminé que parut celui qui le presentoit, à obtenir une décision, le Cardinal, qui se flattoit que son adresse à persuader à tous les partis, qu'il pouvoit débrouiller les affaires les plus épineuses, le rendroit toujours l'arbitre de leurs intérêts, ne parut ni surpris ni mécontent des plaintes & des instances du Marquis de Castelar : il sembla au contraire approuver ses premières, comme propres, disoit-il à ce Ministre, à donner plus de poids aux autres. Et afin de bannir à cet égard tout soupçon contre sa sincérité, il dressa quelques plans d'operation, qui furent aussitôt communiqués à l'Ambassadeur d'Espagne, lequel eut grand soin de les envoyer à Leurs Maj. Cath. afin de
leur

leur prouver par là sa promptitude & sa fidélité à exécuter leurs ordres.

Les intentions du Cardinal étoient cependant bien éloignées d'en venir à une rupture avec l'Empereur. Par ses projets chimeriques de guerre, il se proposoit seulement d'en imposer à la Cour d'Espagne & à son Ministre, & de leur faire croire que les obstacles ne venoient que des Puissances Maritimes. Celles-ci, que le Cardinal, pour mieux jouer la comédie, fit solliciter publiquement, par des Mémoires, * de contraindre enfin la Cour de Vienne de consentir à ce qui avoit été réglé à Seville, reçurent ces pieces d'éloquence avec une grande tranquillité : & connoissant de reste qu'elles ne courroient aucun risque de contrarier les desseins belliqueux du Cardinal, elles donnerent tout net, au Comte DE BROGLIO & au Marquis DE FENELON, qui leur avoient présenté les Mémoires dont je parle, une réponse négative. Ces deux Puissances formoient alors un plan bien différent : & pendant qu'elles laissoient avec plaisir au Cardinal le soin d'amuser l'Espagne, elles travailloient peu à peu, & fort secrètement, à renouveler leur ancienne

* Voyez à la fin de ce Volume, Pieces Justificatives No. VIII.

sienne correspondance avec l'Empereur. Ce Monarque s'en appercevoit avec joye, & de son coté, ayant les mêmes vues; il les suivoit attentivement, sans montrer cependant un empressement dont on put se prévaloir, & moins encore une indifférence qui refroidit la bonne volonté qui se dévoiloit, & qui étoit, à tous égards, si utile à ses intérêts.

Placé au milieu de ces négociations, le Cardinal croyoit qu'aucune ne lui échappoit, & qu'il les dirigeoit toutes. Il se flattoit de rassurer l'Empereur, sur la crainte des suites que pouvoit entraîner à son préjudice, l'établissement d'un nouveau Souverain en Italie, étroitement uni à l'Espagne & à la France, en offrant à ce Monarque, de concert avec l'Angleterre & la Hollande, la garantie des Etats qu'il y possédoit: & il ne se croyoit pas moins assuré, par ce moyen, qu'il éluderoit non seulement les vives instances de Sa Maj. Imp., d'étendre cette garantie particulière à celle de sa *Pragmatique Sanction*; mais encore que l'introduction des troupes Espagnoles, dans les deux Duchés de Toscane & de Parme, se feroit pacifiquement.

Son Eminence, en dérochant autant qu'il lui étoit possible, à la Cour d'Espagne

gue & même aux Puissances Maritimes ; ce qui se passoit de plus intime , sur ces divers articles , entre elle & les Comtes de Königsegg & de Kinski , se félicitoit d'entretenir , sans aucun risque , les idées de conquête dont on paroissoit si occupé à Seville ; de s'attirer tout à la fois la confiance de l'Empereur & de Leurs Maj. Cath. & de tenir ainsi le Roi d'Angleterre & les Etats Généraux dans une entière dépendance.

Pendant le reste de l'année , personne ne troubla la satisfaction que le Cardinal goûtoit à considérer un point de vue aussi agréable : au contraire , chaque parti ayant besoin , pour arriver à ses fins , que l'illusion se prolongeât , la soutenoit par les plus grands éloges sur l'étendue des lumières de ce Ministre. Il étoit en quelque façon enveloppé dans une nuée d'encens : mais , pendant qu'il recevoit cet hommage , les Thuriféraires s'expliquoient entr'eux , cherchoient à s'entendre , & se préparoient en un mot , comme nous aurons bien-tôt lieu de le dire , à laisser l'idole sans adorateur & sans culte.

Par l'exposé que je fais , on voit que la situation des affaires de l'Europe , à la fin de l'année 1730. , continuoit à être incertaine , & qu'on ne savoit encore

comment parvenir à dissiper l'orage qui menaçoit son repos. Les soins qu'on s'étoit donné jusqu'alors pour cela, avoient été inutiles : les Préliminaires de paix signés à Paris en 1727, par lesquels on avoit compté de concilier tous les partis, étoient presque devenus le principe d'une guerre générale ; & le Congrès qu'on avoit assemblé pour prévenir un si fâcheux événement, venoit de se séparer par un soi-disant Traité de paix fabriqué en Espagne, qui, bien loin d'assurer un si grand bien, n'aboutissoit au contraire qu'à armer les principales Puissances, les unes contre les autres. Cette complication de bévues, & d'intérêts aussi mal compris que mal ménagés, faisoit naître, dans toutes les Cours, une infinité de négociations secrètes, qui servoient bien plus à perpétuer entr'elles la méfintelligence, qu'à l'éteindre.

La Cour de Vienne songeoit principalement à obtenir des autres, la garantie de sa Pragmatique Sanction. Pour cette fin elle multiplioit les promesses à Berlin : elle pressoit l'Electeur de Mayence*, qui lui étoit attaché, de soutenir fortement à la Diète de Ratisbonne, les mesures que
les

* FRANÇOIS-LOUIS DE BAVIERE
NEUBOURG, Oncle maternel de l'Empereur.

les Ministres Imperiaux devoient y prendre , pour déterminer l'Empire à avoir la même complaisance. Si les liaisons secretes des deux maisons de Saxe & de Baviere entr'elles & avec la France , qu'on observoit à Vienne avec attention , causoient quelque inquietude à l'Empereur , il ne laissoit pas d'esperer de rendre au moins celles de la dernière inutiles , en continuant à ménager le Cardinal de Fleury. Le Traité de paix conclu en 1736 , entre la France * & Sa Maj. Imp. a prouvé la justesse de cette opinion.

Les soins qu'on se donnoit à Vienne pour affermir l'ordre de succession que l'Empereur avoit établi dans sa maison , n'empechoient point qu'on ne travaillât aussi à entretenir une intime union avec l'Imperatrice de Russie. Le Comte de Wratislau Ambassadeur de l'Empereur à Petersbourg , s'acquittoit si bien des ordres qu'il avoit reçus à cet égard , que l'Imperatrice correspondoit , autant qu'il pouvoit le souhaiter , aux sentimens de confiance que son maître lui témoignoit. Pour donner même une nouvelle preuve de sa bonne volonté , elle fit dire à ce Ministre , que , si les trente-mille hommes qu'elle

* Cette Couronne s'engagea par ce Traité à la garantie de la Pragmatique-Sanction.

qu'elle devoit fournir en cas de guerre , ne suffisoient pas , elle offroit d'y en ajouter ce que l'Empereur desireroit. La singuliere révolution * arrivée au mois de Septembre dans l'Empire Ottoman contribuoit encore à affermir l'union qui re-
gnoit depuis quelque tems entre ces deux
Puif-

* Le 28 Septembre, vers les 8 heures du matin, un certain Janissaire nommé le Patron, Albanais de nation, avec un nommé Emir Ali, & six autres hommes, parurent sur la grande place à Constantinople : ils y attachèrent au bout d'un baton un morceau de vieux tafetas, en guise de drapeau, & parcourant toute la place, ils se mirent à crier ; que tout vrai Musulman devoit s'unir à eux, & s'assembler dans la place d'Estmeidan, pour y soutenir le bien public & faire exécuter les loix. De là ils se rendirent à une autre place nommée Bezeften, où il y a un grand nombre de boutiques ; & ils ordonnerent à l'Inspecteur de la place & aux Marchands de les fermer ; ce qu'ils furent obligés d'exécuter.

Une entreprise si téméraire, sembloit ne devoir entrainer que la punition de ceux qui en étoient les auteurs : néanmoins une concurrence tacite des habitans de Constantinople la favorisa ; & le nombre des rebelles, qui, malgré tous les mouvemens qu'ils se donnerent le premier jour pour l'augmenter, ne passa pas 300 hommes, s'accrut les jours suivans de telle sorte, par la crainte, l'irrésolution & le trouble qui se répandirent dans le Serrail & parmi les Ministres du

Puissances , par le rapport qu'elle pouvoit avoir à leurs communs intérêts.

La Cour d'Espagne , qui , lors de son alliance avec celle de Vienne , voyoit avec plaisir les engagemens mutuels qu'avoient pris ces deux Empires , parce qu'alors elle les jugeoit utiles à ses desseins , en ayant conçu de bien difereus depuis le Traité de Seville , elle ne crut pas devoir laisser plus long-tems le Duc de Liria à Moscou. Ce Ministre reçût donc ordre de se retirer. Le 11 Novembre il prit congé de l'Imperatrice , qui lui fit present d'une bague de diamant de la valeur de huit-mille roubles. Cette Princeesse lui temoigna dans les termes les plus obligeans , combien elle étoit satisfaite de la conduite qu'il avoit tenue à sa Cour : elle ajouta , qu'elle le prioit d'affurer le Roi Cath. de l'attention qu'elle auroit à cultiver son amitié & à favoriser le commerce des sujets de ce Monarque avec les siens. Le Duc de Liria partit le 30 Novembre.

En.

Grand Seigneur , que les révoltés se trouverent en état d'exécuter leurs projets , & d'obliger Sa Hauteffe , non seulement à leur livrer les corps du Grand Visir , du Capitan Bacha & du Kiaya , qu'il avoit fait étrangler ; mais encore de déposer ce Prince , & de mettre à sa place le Sultan M A H M U D son neveu , qu'ils tirèrent de la prison où il étoit renfermé.

L'ABBE' DE MONTGON. 291

Environ un mois auparavant, le Roi de Dannemarc, FREDERIC IV. dont la santé, depuis un certain tems, étoit fort altérée, mourut à *Odenzée* la nuit du 11 au 12 Octobre, âgé de 59 ans accomplis. * L'avant-veille on avoit fait venir un fameux Medecin, nommé Diderich, pour examiner l'état de ce Prince : mais il le trouva si mal, qu'il jugea que son art étoit inutile, & qu'il n'y avoit plus rien à esperer. Le Roi ne laissa pourtant pas le matin du jour de sa mort, de tenir un Conseil privé, & de donner l'ordre de l'Elephant à Mr. *de Plessen* : mais sur les dix heures du soir, sa maladie empira si considerablement, que ce Monarque expira vers les deux heures après minuit. Le Prince Royal son fils lui succéda sous le nom de CHRETIEN VI.

En continuant de rapporter ce qui s'étoit passé de plus remarquable en Europe pendant l'année 1730, je ne dois pas omettre la rupture de la Diette de Pologne †. En la convoquant, le Roi AUGUSTE I. avoit eu dessein de remedier à ce que la rupture de la précédente avoit laissé d'indécis : mais Sa Maj. eut encore la douleur

N 2

de

* Il étoit né le 11 Octobre 1671.

† Elle s'assembla à Grodno, & l'ouverture s'en fit le 2 Octobre.

de voir les soins qu'elle s'étoit données pour faire regner la concorde dans cette Assemblée, entierement inutiles : car cette Diette se sépara le 16 Octobre aussi infructueusement & aussi tumultueusement que celle, qui, un an auparavant, avoit été convoquée au même lieu : & jamais il ne fut possible de porter un Nonce d'U-pitski, nommé *Marcin Kiewiescs*, à se désister de l'opposition qu'il mit, sous un pretexte frivole * à la nomination d'un Maréchal de la chambre des Nonces. Le même événement se reitere si souvent, qu'on ne peut s'empêcher d'être étonné que la nation Polonoise, ne mette pas des bornes à une liberté, dans les particuliers, qui devient aussi contraire à son repos, qu'injurieuse à sa gloire.

Au reste, les démêlés qui s'étoient élevés entre le St. Siege & la République de Pologne, à l'occasion du Nonce *Santini*, dont elle paroissoit mécontente, furent entierement apaisés par la sage conduite de Mr. *Merlini Paulucci*, que le Pa-
pe

* Avant de donner son consentement, il vouloit qu'on présentât à la Diette, le Diplome d'Élection du Comte MAURICE DE SAXE aux Duchés de Courlande & de Semigalle, qu'il s'agissoit, depuis long-tems d'annuller.

pe BENOIT XIII. avoit envoyé * relever Mr. Santini. La prudence & l'habileté de ce nouveau Nonce justifia parfaitement le choix de Sa Sainteté ; car il sçut calmer les esprits, soutenir les droits du St. Siege, & justifier la conduite de son prédécesseur † qu'on avoit vivement attaquée. D'ailleurs Mr. Merlini Paulucci ne pouvoit qu'être agreable au Roi de Pologne, étant neveu du Cardinal de ce nom, qui, se trouvant Ministre du St. Siege à Varsovie, lors de la mort du Roi JEAN SOBIESKI, avoit beaucoup contribué à le faire élire successeur de ce Monarque.

La moderation du Pape **, dans la conjoncture dont je parle, ne merite pas moins d'éloge : car, par la douceur mêlée de fermeté avec laquelle il écrivit au Primat de Pologne & aux autres Archevêques & Evêques du Royaume, Sa Sainteté sçut leur rappeler le souvenir de leurs devoirs, & des sentimens de respect pour le St. Siege, qu'ils étoient obligés d'inspirer aux Grands & au Peuple.

La seule politique qu'il convient au

N 3 Chef

* Il étoit parti vers la fin de Septembre 1727. Il est à présent Cardinal.

† Il avoit fait publier une Apologie de sa conduite, très sage & très modérée, sous le titre de *Lettre à un de ses amis*.

** BENOIT XIII.

Chef de l'Eglise d'employer, sera, comme on voit, toujours fondée sur les Divines maximes * de notre Seigneur : je veux dire, la verité, le désintéressement, la charité & la justice. Après cette petite digression sur ce qui avoit rapport au Nord, revenons à ce qui se passoit à Seville.

Pour peu que l'on se rapelle ce que j'ai dit, vers la fin du Tome V, † & au commencement du VI, ** du caractère du Comte de Rottembourg, de ses liaisons avec toutes les personnes qui m'étoient contraires, & en un mot, des divers artifices qu'il avoit employés pour me cacher ses démarches, on conviendra sans peine, que, pour la réussite des desseins que le Cardinal, l'Archevêque d'Amida & ceux qui se qualifioient le parti de la Reine, formoient depuis si longtemps contre moi, il étoit à propos de rappeler en Espagne, un Ministre déjà au fait de leurs intrigues, à qui il n'avoit pas

* Sit autem sermo vester est, est, non, non : quod autem abundantius est, a malo est. *Math.* c. 5.

Deponentes omnem malitiam, omne dolum & simulationes & invidias & omnes detractiones quia sic est voluntas Dei, ut beneficientes obmutescere faciatis imprudentium hominum ignorantiam. *Epist. B. Petri L. c. 2 v. 1 & 15.*

† pag. 396 & suivantes.

* * pag. 8 & suivantes.

pas tenu qu'elles n'eussent un heureux succès, & dont on connoissoit de longue main la complaisance & la bonne volonté. Ce n'est pas qu'on n'eût assez facilement trouvé un sujet qui se fut fait un plaisir, & sans doute un devoir, d'obtenir au même prix, la place qu'on destinoit au Comte de Rottembourg; mais il en auroit peut-être trop coûté aux deux Prelats que je viens de nommer, de s'ouvrir à un nouveau vent, sur les moyens, véritablement un peu équivoques, dont ils vouloient continuer de se servir pour ne perdre : au lieu que la confiance sur cet article, étant faite depuis long-tems au Comte de Rottembourg, elle leur épargnoit par conséquent certains préliminaires importuns à gens de leur état. En effet, comment est-ce qu'un particulier, qui s'en tient à son Catechisme, pourroit être assez éclairé, pour comprendre, sans le secours des lumieres de ces prédicateurs de la charité, de quelle maniere elle s'allie avec la haine la plus vive ? * Les sentimens que le Comte de Rottembourg m'avoit témoignés avant son départ ; &

N 4

son

* Existimas, o homo qui judicas eos qui talia agunt & facis ea quia tu effugies judicium Dei ?
Epist. ad Rom. c. 2.

son zele à soutenir * depuis , mes interêts en France, n'allarmoient du tout point la cabale. On connoissoit la juste valeur de tant de bonne volonté; à quelle fin toute cette comedie s'étoit jouée, & qu'on ne devoit point craindre que celui sur qui on jettoit les yeux, se fit le moindre scrupule de la recommencer.

On m'objectera peut-être que ce qui me regardoit étoit de trop petite importance , pour déterminer , comme je le pretends , le choix d'un Ambassadeur. Ce raisonnement est plus spécieux que juste. Je suis actuellement, sans contredit, un atôme si imperceptible, qu'il faut venir jusqu'au petit Cabinet où je m'amuse à écrire ces Mémoires pour découvrir mon existence: mais ma situation en Espagne étoit totalement différente; & pour s'en convaincre, il suffira de considérer combien on faisoit jouer de ressorts pour m'ébranler; le peu d'effet qu'ils produisoient, malgré toute la puissance de ceux qui les mettoient en œuvre, &, en un mot, que je laissois toujours apprehender, dans cette guerre burlesque, quelque événement capable de renverser entierement les projets de mes ennemis: ils ne me jugeoient donc

* Voyez la Lettre qu'il m'écrivit Tom. VII. pag. 100.

donc point un adverfaire si facile à terrasser. Cette réflexion influa plus qu'on ne le pense, dans la résolution que le Cardinal avoit prise, d'envoyer une seconde fois le Comte de Rottembourg en Espagne. Une petite observation rendra encore, ce que je dis ici, plus évident.

J'ai fait mention dans le Tome V*, & ensuite dans le VI*. † combien on avoit été mécontent à Paris & à Londres, de la négociation du Comte de Rottembourg en Espagne; & que ce Ministre, après avoir perdu** la place d'Ambassadeur de France à Berlin, & l'esperance d'avoir le même caractère en Espagne, avoit enfin pris le parti d'aller philosopher à sa terre de Masvaux. Cette occupation, dont il m'avoit vanté la douceur ††, n'ayant, je crois, procuré à l'Etat aucun avantage, qui pouvoit en bonne foi obliger le Cardinal de Fleury, à mettre de nouveau en œuvre les talens du solitaire dont il avoit paru faire si peu de cas, si ce n'est la persuasion où il étoit avec ses partisans en Espagne, que le Comte de Rottem-

N 5. bourg

* Pag. 483 & suivantes.

† Pag. 36.

** Voyez Tome VI pag. 191 & 192.

†† Voyez la Lettre aux Pièces Justificatives : du Tome VI N°. XXXIII.

bourg étoit plus propre que tout autre, à continuer le manége & les intrigues, qui se faisoient depuis tant d'années contre moi. Si ma réflexion ne paroît pas parfaitement juste, il faut au moins avouer qu'elle est très vraisemblable. Ce sont aussi ces circonstances secrètes que le public ne pouvoit pas appercevoir & que je développerai encore mieux plus bas, qui occasionnerent sa surprise lorsque le Cardinal eut déclaré son choix. La lettre du Maréchal d'Alegre, que j'ai citée cy-dessus, fait voir ce qu'on pensoit avec raison à Paris là-dessus. On en eut la même opinion à Seville, & chacun y fut persuadé, que le retour du Comte de Rottembourg étoit l'ouvrage de la cabale avec laquelle on l'avoit vu si étroitement uni.

La nomination de ce Ministre, pour remplacer le Marquis de Brancas, se fit vers le 15 d'Octobre : & comme nous avions quitté la Cour dans ce tems là, Mr. Keene & moi, pour aller à Gibraltar, ce ne fut qu'à notre retour à Seville que j'appris cette nouvelle. On me l'annonça d'une manière à me faire comprendre, que certaines gens, persuadés sans doute qu'elle devoit m'intéresser, étoient bien aises de savoir l'effet qu'elle auroit produit sur moi.

Le Duc de Giovenazzo Cavalerizzo Mayor, ou grand Ecuyer de la Reine, affectoit d'être de mes amis, sur tout en certaines conjonctures qui m'étoient favorables; bien entendu que, lorsqu'elles me devenoient contraires, la bonne volonté cedit la place au refroidissement selon l'étiquette des Cours. Je prenois la marchandise au prix courant : j'étois alors, & je le suis encore bien plus aujourd'hui, tellement fait à ces sortes de variations de la part des gens en place, que je regarde leur amitié précisément comme certains beaux jours d'hyver, dont, pendant quelques heures, on peut profiter, avec pleine assurance qu'ils annoncent un froid cuisant au coucher du soleil.

Ma situation en Espagne ne changeoit point; & les résolutions momentanées du Roi de m'accorder des graces, caufoient à mes adversaires les plus vives allarmes. Ces importunes velleités venoient-elles peu à peu à s'évanouir, on reprenoit aussitôt les esperances de me voir succomber; & on cherchoit avidement à découvrir par mon inquietude, si elles étoient bien fondées. Le Duc de Giovenazzo, parfaitement au fait des bonnes intentions des curieux, se chargea du soin de démêler ce que je pensois du nouveau relai.

qu'on envoyoit de France contre moi ; & si je me persuadois avoir encore assez de force pour le rendre aussi inutile que les autres.

Quoique, dans le tems dont je parle, le Roi ne sortit de sa Chambre que vers les deux ou trois heures du matin, & quelques fois même plus-tard, pour venir donner l'ordre au Capitaine des Gardes ; on ne laissoit pas d'aller machinalement les soirs au Palais, attendre dans l'Anti-Chambre, si sa Maj. ne feroit pas son apparition à quelque heure moins incommode ; & cet espoir y reunissoit les Courtisans. Peu de jours après mon retour de Gibraltar, le Duc de Giovenazzo m'ayant rencontré dans leur nombre, trouva apparemment l'occasion favorable de s'acquitter de la commission dont il s'étoit chargé : & après quelques propos indifferens sur mon voyage & sur les nouvelles de France, il me dit, avec je ne fais quel sourire, que je remarquai fort bien : „ mais „ est-ce qu'on ne vous a point écrit quel est „ le successeur de Mr. de Brancas en cette „ Cour ? „ On ne m'en dit pas un mot, „ repliquai-je ; mais quel qu'il puisse être, „ je le tiens d'avance pour le très bien venu. „ Eh bien, reprit alors le Duc de Giovenazzo, je vais donc vous l'appren- „ dre :

„ dre: c'est Mr. de Rottembourg. Au-
„ riez-vous crû de le revoir ici,,? Et pour-
quoi non, repondis-je en souriant à mon
tour ; Leurs Maj. ont paru contentes de
lui pendant son premier voyage: il est
tout naturel qu'on leur envoie un Minis-
tre qu'on fait leur être agréable.

Le Duc de Giovenazzo , qui s'atten-
doit vraisemblablement , à quelques ré-
flexions de ma part, sur ce qu'il venoit
de me dire , plus conformes au goût de
ceux dont il étoit l'interprète , jugea pru-
demment qu'il ne convenoit pas de pouf-
fer plus loin la tentative avec moi: il fit
semblant de trouver ma réflexion juste ;
& nous nous séparâmes , en soupçonnant
que nous nous étions entendus à merveil-
le de part & d'autre.

L'attention du Duc de Giovenazzo , à
m'apprendre le choix qu'on avoit fait du
Comte de Rottembourg pour Ambassa-
deur de France en Espagne , lorsque le
public l'ignoroit encore ; & qu'il ne pou-
voit le savoir que par les avis qu'en a-
voient reçus Leurs Maj. ; cette attention,
dis-je , jointe aux petites circonstances
qui l'avoient accompagnée n'aiderent pas
seulement à me dévoiler son dessein ; mais
elles servirent encore à me donner une
juste idée de celui du Cardinal de Fleury.
&c

sur le zele du quel Sa Maj. pouvoit compter : qu'au moyen de ces insinuations la Reine avoit consenti, que la Duchesse de St. Pierre écrivit de sa part au Cardinal, qu'elle verroit avec plaisir, que le choix de son Eminence tombât sur le Comte de Rottembourg plutôt que sur tout autre ; & que cette consideration, jointe à celles qui réfléchissoient sur moi, & dont j'ai parlé plus haut, avoit enfin entierement déterminé le Cardinal à consentir à ce qu'on lui proposoit.

Assez peu de tems après qu'on m'eut instruit des particularités que je rapporte, on écrivit de France, que le Comte de Rottembourg avoit temoigné de la repugnance à retourner en Espagne, & qu'il s'en étoit défendu pendant quelques jours, pretextant le mauvais état de sa santé, & la satisfaction qu'il trouvoit à mener une vie privée & tranquille : mais que pourtant, il avoit bien voulu faire à cet égard le sacrifice de son goût, après qu'on lui eut promis, pour recompenser cette victoire, qu'il seroit nommé Chevalier des Ordres du Roi ; & qu'en un mot, depuis la conclusion de ce marché, son indifferance pour l'Ambassade qu'on lui avoit offerte, s'étoit convertie en une véritable joye de la remplir, & en de
grande

grands témoignages de reconnoissance , envers la Duchesse de St. Pierre & l'Archevêque d'Amida, pour leurs bons offices.

Muni de ces anecdotes & des antécédentes, dont-il a été question si souvent dans les Tomes V & VI, je n'eus pas grand peine à prévoir la part que j'aurois aux instructions secrètes du Comte de Rottembourg ; mais cette considération, ne m'offrant rien que ce à quoi je devois m'attendre, ne m'allarma pas beaucoup. Ce qui s'étoit passé aux* yeux du public, entre le Comte de Rottembourg & moi, à son départ de Madrid, me donnoit un avantage sur lui, au cas qu'il reprit son ancien goût pour l'intrigue, dont j'espérois de faire un bon & prompt usage : &, malgré toute la terreur que la protection que le Cardinal de Fleury étoit en état d'accorder à un tel changement, je me croyois en droit, s'il avoit lieu, de continuer à montrer de plus en plus, combien il étoit humiliant pour ce premier Ministre, de se servir de la crainte que son autorité inspiroit, pour s'attirer, de la part des Ambassadeurs du Roi, une complaisance qu'il appercevoit bien que leurs sentimens d'honneur & de justice lui refuseroient. S'il me falloit encore combattre ,

* Voyez Tom. VI pag. 179 & suivantes.

battre, voilà les armes que je destinois à ma défense. Comme j'étois cependant bien éloigné de chercher les occasions de les faire valoir, & que je souhaittois au contraire, en mettant la bonne foi de mon côté, d'engager le Comte de Rottembourg à soutenir la sienne avec moi, je lui écrivis la lettre suivante, que j'envoyai toute ouverte à Mr. d'Adoncourt * pour qu'il la lui remit à son passage à Bayonne.

à Seville le 8 Novembre 1730.

„ J'ai appris avec bien du plaisir, *Mon-*
 „ *sieur*, que vous veniez ici remplacer
 „ Mr. de Brancas, & avec le même ca-
 „ ractere. C'est de tout mon cœur que
 „ j'ai l'honneur de vous en faire mon très
 „ humble compliment. Je me flatte que
 „ votre changement de situation n'en
 „ portera aucun aux sentimens d'estime
 „ & d'amitié dont vous m'avez honoré:
 „ de mon côté j'aurai autant d'attention
 „ à cultiver l'une & l'autre, que d'em-
 „ pressement à les meriter, & à veiller
 „ sur ce qui pourroit me les faire perdre.
 „ J'espère, *Monsieur*, que vous n'aurez
 „ point

* J'ai cité la reponse qu'il me fit Tom. V pag. 403.

point publié sur ce dernier article nos
anciennes conversations.

J'adresse cette lettre à Mr. d'Adon-
court, supposant que vous passerez à
Bayonne: recevez-la s'il vous plait,
comme un témoignage bien sincere de
l'attachement fidele & respectueux ,
avec lequel je suis &c. ,

Le Comte de Rottembourg n'ayant pas
passé à Bayonne, Mr. d'Adoncourt lui
envoya ma lettre sur la route de Barce-
lonne, qu'il avoit prise. Il me fit la re-
ponse suivante.

*du Boulou près de Perpignan, le 4 De-
cembre 1730.*

„ Je vous rend mille très humbles gra-
„ ces, *Monsieur*, de la part que vous
„ voulez bien prendre à ma nomination
„ à l'Ambassade d'Espagne. Je n'avois
„ pas lieu de croire de retourner jamais
„ en ce pays là; non que Leurs Maj.
„ Cath. & leurs Ministres, ne m'ayent
„ toujours comblé de bonté & d'amitié.
„ J'aurois bien des choses à ajouter à ces
„ réflexions; mais vous les savez, *Mon-*
„ *sieur*, aussi bien que moi. Je tâcherai
„ de vous imiter pour écarter toutes tra-
„ cafferies. Vous pouvez être bien per-
„ suadé

„ suadé que jamais vous n'en avez eu
 „ fuyé ni n'effuyerez de ma part : je n'ai
 „ point l'esprit ni le cœur tourné de ce
 „ côté-là. Je panche au contraire à éviter
 „ à l'excès la société, de peur que l'on ne
 „ me fasse parler ; & j'ai vu le tems que
 „ cette même solitude étoit mal inter-
 „ pretée à Madrid.

„ Je vous supplie, *Monsieur*, de vou-
 „ loir bien faire agréer l'assurance de mes
 „ respects à Mr. l'Archevêque, & d'être
 „ persuadé de l'attachement respectueux
 „ avec lequel j'ai l'honneur d'être. „

Votre &c.

Signé ROTTEMBOURG.

Quelques jours après que j'eus reçu cette lettre, le Comte de Marcillac, dont on a vu * que le Comte de Rottembourg s'étoit servi, pour faire cesser le refroidissement qu'il y avoit entre lui & moi, voulut encore se rendre garant des nouvelles promesses que ce Ministre, à l'en croire, lui avoit faites en passant à Barcelonne, de vivre en bonne intelligence avec moi : car je trouvai, dans une lettre qu'il m'écrivit le 16 Decembre, de cette Capitale de Catalogne, le petit article suivant.

Mr.

* Tom. VI pag. 180 & suivantes.

Mr. le Comte de Rottembourg arriva ici le Vendredi dernier, & en est reparti le Lundi : il sera à Seville le 4 ou le 5 du mois prochain. J'ai été charmé & ravi de le voir : c'est un ami que j'aime du meilleur de mon cœur. Il sera des vôtres, je vous l'assure, pourvu que vous vouliez être des siens : je vous le conseille & vous y exhorte &c.

On ne pouvoit pas être plus porté que je ne l'étois, à profiter des avis du Comte de Marcillac ; & je fis pour cela tout ce qui dependoit de moi. Je veux bien croire que le Comte de Rottembourg, ainsi que me l'assuroit l'ancien Heraut* de sa candeur, venoit avec de bonnes intentions : & la cordialité † que j'avois tâché de montrer dans notre entretien chez ce dernier, sembloit me le promettre. Cependant lorsqu'il fut question de mettre à l'épreuve tant de sentimens favorables, ils ne purent la soutenir ; & je retrouvai les artifices du vieux tems. Dans le fonds ce n'étoit pas absolument la faute du Comte de Rottembourg : en effet comment auroit-il pu ajuster ce que sa probité lui devoit dicter, avec les ordres secrets qu'il avoit reçû du Cardinal de Fleury contre moi ? On ne sauroit allier l'animosité avec l'indifé-

* Voyez Tom. VI pag. 182.

† Tom. VI pag. 187 & 188.

diference; & le deſſein de plaire à un Mi-
niſtre tout puiffant , avec celui de ménager
un homme qu'il veut opprimer.

Lorſque j'ai parlé de la mort de mon
Pere, on a pû remarquer que me trou-
vant privé, par ſa perte, des ſecours qu'il
m'envoyoit, il me ſeroit devenu totale-
ment impoſſible de ſubſiſter en Eſpagne
ſans le nouveau bienfait, que j'ai dit en
même tems, qu'il plut au Roi de Portu-
gal de m'actorder. Mais ce bienfait, a-
près tout, ne pouvoit pas toujours conti-
nuer; & c'eût été un excès de témérité de
le demander pour la troiſieme fois. Dans
la néceſſité où j'étois, de ſoutenir à la Cour
d'Eſpagne une certaine décence, il falloit
donc remedier de bonne heure, au déſa-
greable avenir qui ſe preſentoit. J'expri-
mérois difficilement combien ce ſurcroit,
de mortification m'étoit ſenſible; & ce
que je penſois des maximes de ceux qui,
en France & en Eſpagne, s'empreſſoient
de concert à ſe prévaloir de mon deſinte-
reſſement. Leur baſſe lezine, & la reſſour-
ce qu'elle leur offroit pour ſe défaire de
moi, inconnue chez des nations policées,
me paroifſoit uniquement faite, pour ren-
dre plus éclatante la généroſité, vray-
ment Royale, du Roi de Portugal à mon
égard.

Au reste, bien persuadé qu'une rigueur d'une espece si nouvelle, étoit entièrement opposée à la magnanimité du Roi, je voulus en porter mes plaintes à Sa Maj. & qu'elle pût remarquer l'abus que l'on continuoit de faire, de mon peu de cupidité & de ma patience. Pour cet effet il étoit à propos que j'eusse une Audience : je la demandai à ce Monarque ; & je l'obtins. *

PHILIPPE V étoit né avec les sentimens de Religion, de droiture, d'élévation & d'humanité qui convenoient à un si grand Roi : & s'il eut eu la force de les suivre, son regne auroit été le regne de la justice. Malheureusement pour moi, au tems dont je parle, il se trouvoit dans un état d'infirmité, qui ne lui permettoit pas de faire usage de tant de vertus ; enforte qu'après l'exposé que je lui fis, en présence de la Reine, des peines que je souffrois depuis si long-tems à la Cour, & de celles que l'avenir me presentoit, ce fut cette Princesse seule qui m'expliqua ses intentions. Elle le fit, à ce qu'il parut, avec bonté : elle témoigna être sensible à une représentation aussi juste : elle ne trouva pas la moindre difficulté à m'accorder une Ambassade, & les appointemens qui

y feroient attachés, en attendant qu'elle fut déclarée. Mais malgré cela, & quoi-que je l'en pressasse respectueusement, elle ne décida rien : Sa Maj. s'en tint à me prescrire, de donner à son Confesseur & à D. Joseph Patiño, un Mémoire qui contint le précis de ce que je venois de lui dire. Elle accompagna cet ordre de l'assurance que je serois content.

Ne vous persuadez point, me dit encore la Reine, que ce qui a rapport au Cardinal de Fleury, détourne le Roi de vous donner des marques de son estime. Je vous ai déjà parlé * du peu de cas que nous avons fait de ce qu'il nous avoit écrit contre vous. Comptez, je vous le repete, que le Roi a intention de vous faire plaisir.

Si le ressentiment des moyens qu'on avoit employés si souvent pour me rendre odieux, eut eu sur moi autant de pouvoir que mes ennemis le craignirent alors, l'occasion sans doute étoit favorable, de dévoiler leur injuste procédé aux yeux de Leurs Maj. : cependant je n'en fis † rien, ce fut toujours en général que je parlai.

* Voyez Tom. VII pag. 70.

† Charissimi diligamus nos invicem quia caritas ex Deo est, & omnis qui diligit, ex Deo natus

parlai. La Reine, qui s'attendoit peut-être à un détail plus circonstancié sur cet article, me dit, que je ne devois avoir aucune inquiétude sur les mauvais offices que je croiois qu'on cherchoit à me rendre : à quoi je repliquai ; que c'étoit assez pour moi, qu'il plut à Sa Maj. de me donner cette assurance : j'ajoutai, en souriant; nous sommes, Madame, au tems du Jubilé : * il ne doit plus être question des fautes passées. Après ces mots je me retirai.

Les réflexions que je fis, à mon retour chez moi, sur ce que m'avoit dit la Reine, ne ranimerent pas beaucoup mes espérances. Pour les faire valoir, on me renvoyoit à deux hommes, † dont la mauvaise volonté envers moi étoit pleinement connue. Que pouvois je attendre de leurs bons offices & des intentions de la Reine,

qui
natus est, & cognoscit Deum. Qui non diligit, non novit Deum, quoniam Deus charitas est. *Epist. I. B. Johan. c. 4.*

* Celui que CLEMENT XII accorda pour son exaltation, & qui fut ouvert à Seville au tems dont je parle.

† A consiliario serva animam tuam. Prius scito quæ sit illius necessitas : & ipse enim animo suo cogitabit : ne forte mittat sudem in terram, & dicat tibi : bona est via tua ; & stet e contratio videre quid tibi eveniat. *Eccl. c. 37.*

qui m'obligeoit à les leur demander ? Je ne laissai pas d'exécuter ses ordres ; & je remis en conséquence à l'Archevêque d'Amida , & à D. Joseph Patiño , un Mémoire , qui contenoit simplement ce que j'avois représenté à Leurs Maj. sur ma situation présente , & la réponse de la Reine. La seule chose que j'y ajoutai , fut de repetter ce que j'avois déjà proposé plus d'une fois : que , content de mettre ma réputation à l'abri , je consentois , si on le jugeoit à propos , de ne point profiter de la grace qui me seroit accordée , & de la remettre à Leurs Maj. immédiatement après qu'elle auroit été rendue publique & produit en ma faveur l'effet que je desirois.

Mon but , par ce langage , étoit de rassurer ceux à qui il s'adressoit , sur l'étendue de mes vûes , & à leur indiquer que je ne cherchois qu'à me retirer honorablement. Mais ne trouvant apparemment en eux aucun vestige du désintéressement que je montrois , il leur parut chimerique. Ils m'en firent * cependant l'éloge : cela leur coutoit peu ; & ils l'accompagnèrent d'une assurance positive , qui ne leur coutoit pas davantage , de me rendre en fort peu de

* Oh presumptio nequissima , unde creata est cooperire avidam malitia & dolositate illius. *Ecl. c. 37.*

Mr.

L'ABBE DE MONTGON. 315

de jours une réponse satisfaisante. Cet engagement néanmoins fut fort mal tenu : ils ne le prenoient pas non plus dans un autre dessein. Ce peu de bonne volonté, auquel je ne m'attendois que trop, se joignant à diverses circonstances, que l'arrivée du Comte de Rottembourg & ses ordres secrets firent naître, me déterminèrent à présenter un nouveau Mémoire au Roi, qui faillit causer de grands changemens. Nous en parlerons dans la suite.

On peut citer, ce me semble, comme un fait remarquable, que les premiers fruits de l'Imprimerie qu'on avoit établie à Constantinople, parurent au commencement du Printems de cette année 1730 par un *Dictionnaire Arabe*, qu'un nommé *Ovancouli* traduisit en langue Turque. Cet ouvrage consistoit en deux volumes. On faisoit l'éloge dans la Preface des soins que s'étoit donnés le Grand Visir pour la réussite d'un établissement si utile : on y avoit aussi inséré le Privilege accordé à ZAYD, fils de *Mehemet Effendi*, cy-devant Ambassadeur du Grand Seigneur auprès du Roi Très Chretien, pour pouvoir imprimer toute sorte de livres à l'exception de ceux qui traitent de la Religion Mahometane, avec la permission du Musti à cet égard. Il y avoit également un Traité

des avantages que les Turcs recueilloient de l'usage de l'Imprimerie. Il faut sans doute qu'ils soient parvenus à s'en convaincre, puisque j'ai oui dire que cette Imprimerie se soutenoit.

C'est dans cette même année 1730 dont j'acheve de raconter les principaux événemens, que moururent les Maréchaux d'Huxelles * & de Villeroi †. Les marques d'estime & d'amitié, qu'on a vû souvent dans cet Ouvrage qu'ils ont bien voulu me donner, me rendront toujours leur mémoire respectable. Elle ne le sera pas moins à tous ceux, qui, comme moi, auront connu & éprouvé leur droiture & leur probité. Le premier s'étoit retiré de la Cour dès le mois de Decembre précédent, ne pouvant s'affujettir à la dépendance absolue, où le Cardinal de Fleury vouloit que tout le monde fut à son égard. L'autre n'y avoit paru qu'une fois depuis qu'il eut été rappelé de son exil. Environ un mois après le décès du Maréchal de Villeroi, la Princesse Palatine de BAVIERE SIMMEREN, Duchesse Douairiere de Brunswick, mourut ** à sa maison de campagne d'Asnieres, près de Paris,

* Le 16 Avril, âgé de 79 ans.

† Le 18 Juillet, âgé de 86 ans,

** Le 12 Aoust.

ris, dans un age avancé. Elle étoit fille d'Edouard Prince Palatin du Rhin, mort à Paris en 1653 & d'Anne de Gonzague. *

O 3

Cette

* C'est la même qui, sous le nom de la *Princesse Palatine*, avoit eu tant de part aux divers événemens arrivés pendant la régence de la Reine Anne d'Autriche. Mais ce qui doit la rendre bien plus celebre, c'est la maniere singuliere & admirable dont elle raconte qu'il plut à notre Seigneur, de la tirer de l'état d'incrédulité où elle avoué qu'elle étoit tombée.

Le fameux Mr. Bossuet Evêque de Meaux, fait entrer cette circonstance dans l'Oraison funebre de cette Princesse: on y lit avec plaisir comment elle s'appliqua le sens de ces Divines paroles, que le Prélat prit aussi pour son texte: *Apprehendi te ab extremis terra, & a longinquis ejus vocavi te: elegi te & non abjeci te, ne timeas quia ego tecum sum.* ISAY, C. 41.

On ne m'imputera point, je crois, de rapporter légèrement des reveries, en exposant ce qu'un si grand homme a relevé par tant d'éloges. Je me persuade au contraire, qu'on me saura gré de vouloir empêcher de tomber dans l'oubli, la relation édifiante, que Madame la Princesse Palatine écrivit elle même de sa conversion, & dont elle donna une copie à la Marquise d'Hudicourt ma grand-Mere, qui avoit eu l'honneur de la connoître particulièrement: on la trouvera dans les Pieces Justificatives N°. IX précédée d'un extrait de l'Oraison Funebre que fit Mr. l'Evêque de Meaux.

Peut-être qu'aujourd'hui, où l'impiété se manifeste avec tant d'assurance, quelqu'un de ceux qui liront l'écrit que je cite, sera-t-il aussi prevenu,

nû,

Cette Princesse avoit eu de son mariage avec le Duc JEAN-FREDERIC DE BRUNSWICK †, grand Oncle du Roi d'Angleterre GEORGE II, trois filles ; dont l'ainée avoit épousé en 1695 le Duc de Modene : la seconde étoit morte fille ; & la troisieme, nommée Wilhelmine Amelie, avoit été mariée en 1699 au Roi des Romains, élu ensuite Empereur en 1705, sous le nom de JOSEPH I.

nû, contre les verités de la Religion, que l'étoit ANNE DE GONZAGUE. Puisse, en ce cas là, quelque étincelle de la vive & abondante lumiere, qui dissipa tout à coup l'horreur des tenebres où elle étoit plongée, produire en lui le même effet ; & le conduire, comme cette vertueuse Princesse, à se former une si juste & si consolante idée de la misericorde de Dieu.

† Ce Prince, à l'âge de 24 à 25 ans, étant allé voyager en Italie en 1649 & ayant ouï parler avec éloge de l'éminente piété, & de la Sainte vie d'un Religieux Franciscain, de ceux qu'on appelle Conventuels, nommé JOSEPH DE CUPERTINO, passa exprès à Assise pour satisfaire la curiosité qu'il avoit de le connoître & de l'entretenir. Le Duc de Brunswick professoit alors la Religion Lutherienne ; &, suivant les apparences, il cherchoit bien plus l'occasion de se convaincre par lui-même, de la puerile credulité de ceux qui lui avoient parlé de l'éclat des vertus du Pere JOSEPH, & des graces extraordinaires qu'il avoit reçues de Dieu, qu'à s'édifier par sa conversation. Mais quoi qu'il en soit, après avoir eu quelques conférences avec
ce

J'ai rapporté cy-devant que la Cour de Vienne tâchoit de profiter de l'envie secrète , que laissoient entrevoir les Puissances Maritimes , de se réunir à elle ; & de quelle maniere les Comtes de Kônigsberg & de Kinski ménageoient en même tems le Cardinal de Fleury. Les progrès que faisoit insensiblement l'intelligence qui se formoit entre l'Empereur & le Roi d'Angleterre , n'empêchant cependant pas le premier de sentir , qu'il faudroit enfin accorder à l'Espagne ce qu'elle desiroit si ardemment , il vouloit que sa complaisance à cet égard lui devint utile. Pour cet effet il la proportionnoit à celle qu'il trouvoit de la part du Roi d'Angleterre à conclure un Traité particulier, qui détruisit l'Alliance de Seville , & qui garantit la Pragmatique Sanction. Cette négociation,

O 4 dont

ce Saint Religieux , il se détermina à embrasser la foi Catholique : & par un effet de sa reconnaissance envers celui dont Dieu s'étoit servi pour lui en manifester la verité , il revint l'année suivante à Assise & fit abjuration du Lutheranisme , entre les mains du Pere Joseph , & en presence des Cardinaux FACCHINETTI & RAPPACIOLI. Le Duc de Brunswick conserva ensuite pour son bienfaiteur, autant de vénération que de confiance. C'est ce même Pere Joseph , dont on a fait , dans l'Eglise de St. Pierre, la beatification solemnelle le 24 Fevrier 1753.

dont le Ministère Britannique chargea *Mr. Robinson*, * après bien des difficultés, paroissant annoncer un heureux succès, il fut question d'engager la Cour d'Espagne à y prendre part, sans en rien communiquer au Cardinal de Fleury.

Cette tentative étoit délicate ; aussi pour ne la pas hasarder légèrement, la Cour de Londres eut soin de la faire précéder par diverses réflexions propres à persuader à la Reine d'Espagne, qu'en s'obstinant à ne rien entamer avec l'Empereur, que de concert avec la France, qui refusoit constamment la garantie de la Pragmatique Sanction, elle ne devoit pas espérer de vaincre la résistance de ce Prince à l'introduction des troupes Espagnoles en Italie ; au lieu qu'en la laissant ménager au Roi d'Angleterre, qui n'opposoit point, aux projets de l'Empereur, les mêmes obstacles que le Roi Très Chrétien, on étoit presque assuré d'obtenir que Sa Maj. Imperiale consentit à son tour à ceux de la Reine Cath. . Un espoir aussi flatteur ne pouvoit manquer d'agir puissamment sur l'esprit de cette Princesse ; & comme elle étoit persuadée que le Cardinal

* On l'envoya à Vienne remplacer Milord-Waldgrave, qui y étoit Ambassadeur & qui alla résider à Paris avec le même caractère.

Cardinal de Fleury ne cherchoit qu'à amuser le tapis par une infinité de propositions inutiles , celle que l'Angleterre lui faisoit fut favorablement écoutée ; & dès que l'on se crût certain à Seville , de la bonne volonté de cette Couronne , on prit aussitôt la résolution d'en profiter.

Ce dessein & son execution n'exigeant pas moins de secret qu'on en gardoit à Londres & à Vienne sur ce qui se passoit entre les deux Cours , on s'étudia à le cacher soigneusement au Cardinal de Fleury , & à sauver les apparences avec lui : le moyen que les Ministres Espagnols & Anglois jugerent apparemment le plus propre à produire cet effet , & à s'affranchir des ménagemens qu'on devoit avoir pour la France , fut de prescrire au Marquis de Castelar , de donner aux Alliés de l'Espagne , une déclaration qui laissât à Leurs Maj. Cath. une entière liberté de prendre désormais le parti qu'elles jugeroient à propos.

La piece dressée à Seville , revue ensuite & corrigée à St. James , ayant été approuvée dans l'un & l'autre endroit , il ne fut plus question que de la présenter ; & c'est ce que l'Ambassadeur d'Espagne executa à Paris le 28 Janvier 1731 en la remettant , de la part du Roi son

Maitre, au Cardinal & aux deux Ambassadeurs d'Angleterre & d'Hollande. *

• Le Cardinal qui n'avoit aucun soupçon du concert qui régnoit entre l'Espagne & l'Angleterre, fut aussi surpris que piqué de cette déclaration : & ne doutant point que ce ne fut principalement à lui à qui l'Espagne attribuoit l'inexécution du Traité de Seville, il se plaignit au Marquis de Castelar, du peu de justice qu'on rendoit à sa bonne foi, & que dans le tems que Leurs Maj. Cath. ne pouvoient ignorer les instances que le Comte de Broglio & le Marquis de Fenelon avoient faites au Roi de la Grande Bretagne & aux Etats Généraux, d'obliger l'Empereur, conjointement avec le Roi, de consentir enfin à l'introduction des troupes Espagnoles en Italie, on confondit cependant les bonnes intentions de Sa Maj. avec l'indifference que les Puissances Maritimes avoient témoignée. Celles-ci, de leur côté, pour mieux jouer la comédie, affectoient d'être aussi étonnées que le Cardinal, de la résolution de Leurs Maj. Cath. : & afin de montrer qu'on cherchoit à tort de leur imputer d'avoir toujours éludé de remplir leurs engagemens avec l'Espagne, elles

* Cette déclaration est à la fin de ce Tome VIII page XL des Pièces Justificatives.

elles faisoient voir que leurs Escadres réunies avoient attendu inutilement, pendant presque tout l'été, que la France s'arrêtât à quelque projet, & terminât l'indécision qui avoit paru dans tout ce qu'elle avoit proposé.

Le Marquis de Castelar sachant désormais à quoi s'en tenir sur les véritables intentions de Leurs Maj. Cath. affectoit d'écouter avec indifférence ces explications des Alliés, & de trouver seulement, dans les reproches qu'ils se faisoient les uns aux autres, l'entière justification du parti que sa Cour avoit pris, de se dispenser d'observer seule un Traité, que les autres Puissances qui l'avoient signé, interpretoient depuis plus d'une année à leur fantaisie.

Au reste ce Ministre, qui veilloit de plus en plus à cacher au Cardinal de Fleury la négociation qui étoit entamée entre Leurs Maj. Cath. & Britannique, ne laissoit entrevoir aucune partialité en faveur des Puissances Maritimes, & ne sembloit pas leur donner plus d'espérance qu'au Cardinal, que le Roi & la Reine d'Espagne changeassent de sentiment, tant qu'on différeroit l'exécution de ce qui leur avoit été solennellement promis. Dans une conjoncture différente un refus si for-

mel d'admettre aucun temperamment, & l'espece de loi que l'Espagne prétendoit imposer à ses Alliés, lui auroient peut-être été plus préjudiciables qu'utiles : mais comme on s'attendoit à Londres à la Déclaration que le Marquis de Castelar venoit de donner, sa maniere de s'expliquer sur cet article, n'y causa aucune surprise, & n'occasionna pas la plus légère alteration dans les fonds publics.

Une si grande indifferance de la part du Ministère & de la Nation Britannique, sur la résolution que prenoit l'Espagne, devoit donner, s'il semble, quelques soupçons au Cardinal de Fleury, de ce qui se passoit entre les deux Cours de Seville & de Londres : cependant il n'en fut rien. Ce Ministre, prévenu qu'on ne pourroit en venir à aucune conclusion que par son entremise, & que l'Espagne n'étoit pas moins mécontente de l'Angleterre que de lui, resta persuadé que la démarche du Marquis de Castelar devoit être mise au nombre de celles que l'Espagne faisoit, assez volontiers, avec plus de précipitation que de prudence ; & qu'elle n'aboutiroit par conséquent qu'à reduire bien-tôt cette Couronne, à le solliciter de la tirer de l'embarras où son impatience l'avoit jetée. Cette opinion de son Eminence

convenant à merveille aux vûes des Ministres de l'Empereur & des Puissances Maritimes , ils la fortifierent par leurs discours flatteurs ; & l'illusion se soutint jusqu'au moment que le Traité , qui éclata tout à coup , entre l'Empereur & le Roi d'Angleterre , la dissipa , & apprit au Cardinal qu'il avoit été la dupe de son amour-propre.

Le Comte de Rottembourg , à qui le soin de découvrir & de traverser les relations mystérieuses des Cours d'Espagne & d'Angleterre avoit été remis , arriva à Seville le 13 Janvier 1731 , & dès le lendemain il fut admis à l'Audience de Leurs Majestés. Elles lui firent une réception des plus favorables : mais au bout de peu de jours , & après avoir eu quelques conférences avec les Ministres Espagnols , il laissa entrevoir , que la nécessité où il se trouvoit , de concilier les irrésolutions du Cardinal avec l'extreme vivacité qui accompagnoit les projets de la Cour d'Espagne , lui causoit plusieurs sujets d'inquietude.

Le jour même de son arrivée , j'allai lui rendre visite. Il ne fut question dans cette premiere entrevue que de la longueur du voyage , & de l'incommodité de traverser toute l'Espagne pour trouver la Cour. Ces
lieux

lieux communs furent entremêlés de quelques propos obligeans sur la satisfaction réciproque que nous avions de nous revoir. J'entreprendrois, je crois, en vain, de persuader au lecteur qu'elle fut bien sincere.

Il n'y avoit gueres que trois semaines que le nouvel Ambassadeur de France étoit à Seville, lorsque Leurs Maj. apprirent la mort du Prince ANTOINE FARNÈSE, Duc de Parme, decédé* le 20 Janvier 1731 sans laisser de Successeur : on assuroit seulement que la Duchesse de Parme étoit enceinte de trois mois.

Comme les Etats de ce Prince avoient été déclarés Fiefs de l'Empire, par le fameux Traité de la quadruple Alliance, aussitôt qu'on eut informé le Comte BORROME' Plénipotentiaire de l'Empereur en Italie, de la mort du Duc Antoine, il envoya à Parme le Comte *Stampa*, afin d'y veiller à la conservation des droits de Sa Maj. Imperiale. Ce Général y étant arrivé le 21 fit notifier à la Duchesse veuve, qu'il avoit ordre de l'Empereur de lui offrir les secours qu'elle jugeroit nécessaires pour maintenir la tranquillité dans ses Etats. Et quoique cette Princesse, après
l'avoir

* Agé de 51 ans, & environ 2 mois, étant né le 29 Novembre 1679.

l'avoir chargé de remercier ce Monarque, de la protection qu'il vouloit bien lui accorder, & dont elle profiteroit au besoin, eut ajouté, qu'elle ne croyoit avoir aucun ennemi à craindre, le Comte Stampa ne laissa pas de faire entrer le 25 dans Parme, deux mille Fantassins Allemands, & cinq cent Cavaliers, qui se saisirent d'abord des Portes de la Ville, du Chateau & des autres postes principaux : on mit aussi quinze cent hommes des mêmes troupes en garnison dans Plaifance.

En donnant avis de l'arrivée de ces troupes à la Regence que le feu Duc avoit établie par son Testament, le Comte Stampa promit qu'elles ne seroient point à charge au Pays, & que ni lui ni aucun autre Ministre de l'Empereur, ne se mêleroient point des affaires civiles ou politiques, dont la direction resteroit entièrement à la Regence. Ensuite il ordonna d'afficher une Proclamation, par laquelle Sa Maj. Imperiale, déclaroit, qu'elle prenoit possession des Etats du feu Duc de Parme au nom de l'Infant D. CARLOS, avec cette clause néanmoins; que si la Duchesse de Parme accouchoit d'un Prince, ce seroit à lui à qui on les remettroit fidelement.

La Cour d'Espagne ne parut nullement touchée

touchée de l'officieux empressement de celle de Vienne à soutenir les Droits de l'Infant Dom Carlos : elle soupçonna l'Empereur de se servir de ce pretexte pour s'emparer des Etats de Parme ; & que ce qu'on publioit de la grossesse de la Duchesse veuve , ne tendoit qu'à favoriser ce dessein. Peu de tems suffisoit pour dissiper les doutes où l'on étoit sur ce dernier article : mais on voyoit bien à Seville , que , pour obliger l'Empereur à retirer ses troupes des Places qu'elles occupoient , dans une conjoncture où il avoit une armée considerable en Italie , ce ne pouvoit plus être que le fruit d'une négociation , & des bons offices du Roi d'Angleterre. Aussi ne négligea-t-on rien pour l'engager à les rendre efficaces : & ce Monarque , qui , déjà les avoit offerts , se détermina d'autant plus volontiers à embrasser les intérêts de Leurs Maj. Cath. , que , par l'exécution du projet qu'il avoit formé à cet égard , il parvenoit tout à la fois à prévenir une étroite union entre la France & l'Espagne , & à obtenir de cette dernière de nouveaux avantages pour le commerce de ses sujets ; à renouveler entre l'Empereur & lui l'ancienne intelligence , qui leur étoit également nécessaire ; & en un mot , à acquérir la gloire de fixer l'é-

tat incertain où l'Europe étoit depuis la signature des Preliminaires.

Un pareil dessein ne pouvant manquer d'exciter la jalousie dès qu'il feroit appercû, le Roi d'Angleterre, pour éviter d'en être traversé, eut attention, dans la harangue * qu'il fit à l'ouverture de son Parlement le 7 Fevrier 1731, de ne rien dire qui y eut le moindre rapport : au contraire il ne parla à cette Assemblée que de l'obligation où il feroit vraisemblablement bien-tôt, de concerter, avec ses Alliés, les mesures qu'il faudroit prendre pour remplir par la force, s'il étoit nécessaire, les engagements stipulés par le Traité de Seville, & de la confiance qu'il avoit, que les deux Chambres, en ce cas là, lui donneroient de nouvelles marques de leur zele & de leur attachement.

Ce qui se traitoit à Vienne & à Seville, ne paroissant, au moyen d'une si sage precaution, que la continuation des tentatives qu'on faisoit depuis plus d'un an, pour concilier les interêts de ces deux Cours; on parvint avec moins de peine, à lever les difficultés qui arretoient la nouvelle négociation qui devoit produire cet heureux effet. Enfin après plusieurs conferences

* Voyez aux PIÈCES JUSTIFIÉES,
N. X.

ferences de Mr. Robinson avec les Ministres de l'Empereur, elle se termina par un Traité * qui fut signé à Vienne le 16 Mars, entre Leurs Maj. Imperiale & Britannique, dans lequel on comprit aussi les Etats Généraux comme partie principale contractante. Pour les engager à prendre cette qualité, les deux Monarques eurent attention de regler ce qui concernoit leurs diferens avec l'Empereur au sujet de l'affaire d'Oost-Frise, que l'inutile Congrès de Soissons n'avoit fait qu'embrouiller.

On peut aisement juger de quelle façon le Cardinal apprit la conclusion du nouveau Traité de Vienne, & ce qu'il dût penser de se trouver isolé & vis à vis de lui-même dans tout ce qui s'étoit passé. Ce personnage n'étoit pas flatteur, & répondoit mal à l'opinion où on l'avoit entretenu pendant tout ce tems là, que rien ne se termineroit que de concert avec lui & par son moyen. Mais cette mortification étant désormais inevitable, il prit le sage parti de la dissimuler, & de ne paroître sensible qu'à ce qui interessoit le bien public. Ce fut apparemment pour s'attirer au moins ce merite, que, lorsqu'on lui

* Voyez aux PIERRES JUSTIFICAT.
N°. XI.

lui communiqua le Traité qu'on venoit de signer, il repondit; que n'ayant jamais eu d'autre intention que celle de conserver la paix dont l'Europe jouissoit, & de procurer une satisfaction convenable aux Alliés de la France, il voyoit avec plaisir, un événement qui tendoit à ce but; & que, dès que les Alliés seroient contens, il le feroit aussi. Il ajouta, que s'il eut été informé plutôt de la négociation qui venoit de se conclure, il auroit contribué de tout son pouvoir à la faire réussir.

Malgré l'indifference avec laquelle le Cardinal affectoit de regarder le Traité de Vienne, on ne laissa pas de le soupçonner d'avoir fait composer & répandre dans le public, plusieurs * brochures qui tendoient à le décrier, à taxer l'Angleterre de mauvaise foi, & à inspirer aux Etats Généraux de la méfiance sur les vues de cette Couronne, afin de les détourner de prendre part à ce Traité.

Cette maniere indirecte d'exposer à la
censure

* Courtes Observations sur le nouveau Traité conclu à Vienne entre l'Empereur & le Roi d'Angleterre.

Conversation entre deux Anglois. Elle fut envoyée par la poste à tous les Ministres Etrangers qui étoient à la Haye; à plusieurs Membres de l'Etat & à quelques Libraires,

Suite de la même Conversation, &c.

censure un ouvrage dont il n'osoit pas paroître ouvertement piqué, ne servit, comme c'est l'ordinaire, qu'à amuser les gens indifferens, & qu'à échauffer les conversations politiques des Cafés. Les réflexions & les insinuations que contenoient ces Bluets, ne manquerent pas d'être refutées * on les traita de Productions de quelque François, qui, à l'imitation d'Arlequin sur le Theatre, changeoit simplement de place & de ton, pour soutenir un Dialogue avec lui même, & affectoit de raisonner mal d'un côté, afin de vaincre plus facilement de l'autre.

L'Empereur & le Roi d'Angleterre, souhaitant également d'engager les Etats Généraux à s'unir à eux; Sa Maj. Britannique n'attendit pas de les en solliciter que le Traité auquel on travailloit fut signé; mais avant qu'on en eut avis, le Comte de CHESTERFIELD son Ambassadeur à la Haye, eut ordre de leur en communiquer

* Lettre de M. D.... M... à Mr. L. C. D. au sujet du Traité conclu à Vienne le 16 Mars 1731.

Seconde Lettre à Mr. le C. D... sur le même.

Lettre d'un Gentil-homme Anglois à Mr. de C.... Gentil-homme Hollandois.

Seconde Lettre du même au même &c.

Il suffit d'indiquer ces Brochures, qui feroient un Volume entier, & fort inutilement.

niquer le contenu , ainsi que les raisons qui l'avoient obligé de diferer jusqu'alors cette démarche. Ce Miniltre fit beaucoup valloir l'attention du Roi son Maître à veiller aux interêts de L L. H H. P P. & le succès qu'elle avoit eu : il les affura enfin , que Sa Maj. Brit. ne desiroit rien tant , que de les voir concourir avec Elle à l'accomplissement d'un ouvrage aussi salutaire.

L'Empereur à la verité ne prevint point, à l'exemple du Roi d'Angleterre , la signature du Traité , pour inviter les Etats Généraux à y prendre part : mais immédiatement après cette formalité , il chargea le Comte WENCESLAS DE ZINZENDORF , son Ministre auprès de L L. H H. P P. d'executer cette commission en leur presentant le Traité , & de rendre ses instances également fortes & persuasives. Cest ce dont il s'acquitta le 6 Avril par le discours suivant qu'il tint aux Deputés des Etats Généraux.

Sa Maj. Imp. & Cath. m'a ordonné de vous communiquer le Traité conclu à Vienne le 16 du mois passé entre Sa Maj. Imp. & Cath. & Sa Maj. le Roi de la Grande Bretagne , & d'inviter la République d'y entrer comme partie principale contractante. Elle y est nommée comme telle , parce que Sa Maj. Imp. & Cath. a jugé que cela convenoit à
la

la gloire des Etats Généraux; & que ce terme marque mieux que tout autre, la grande estime que Sa Maj. Imp. & Cath. fait de l'amitié de votre République. Ses intérêts, Messieurs, y sont tellement ménagés, que j'espère que vous regarderez le dit Traité comme avantageux; & si j'ose dire nécessaire pour le bien des deux Etats; & que vous ne balancerez pas de prendre avec l'Empereur des engagements reciproques. Sa Maj. Imp. & Cath. auroit fort souhaité de traiter cette affaire, dès le commencement de la négociation jusqu'à la fin, avec la participation de la République: mais la nature de la chose ne l'ayant point permis, elle m'a chargé de vous assurer, Messieurs, qu'elle aura en vous, en toute occasion, une confiance parfaite, & qu'on concertera toujours avec vous tout ce qui regarde le bien commun. Je dois ajouter que la baze & le fondement du Traité dont j'ai l'honneur & la satisfaction de vous faire communication, & dans lequel je vous invite, Messieurs, d'entrer, comme partie principale contractante, est & doit être le renouvellement de l'ancienne & étroite amitié, harmonie & bonne intelligence entre Sa Maj. Imp. & Cath., Sa Maj. le Roi de la Grande Bretagne & votre République qui a subsisté si long-tems, & procure des avantages reciproques,

Le Burgrave Baron DE LYNDEN, qui, avec le Comte de Zinzendorf, présidoit à la conférence, répondit au Discours de ce Ministre; qu'on informeroit les Provinces de la gracieuse invitation de Sa Maj. Imp. & qu'il n'y avoit pas lieu de douter qu'elles n'y consentissent, pour peu qu'on s'apperçût, après l'examen de ce Traité, qu'il ne donnoit aucune atteinte à ceux qui avoient été conclus antérieurement, & qu'il ne prejudicioit ni aux intérêts de la République, ni à ceux de ses amis & Alliés.

Quoi que la maniere dont le Baron de Lynden s'expliquoit, parut conforme aux intentions de l'Empereur & du Roi d'Angleterre; & que la Lettre * que L. L. H. H. P. P. écrivirent aux autres Provinces, pour les informer des propositions de ces deux Monarques, & les consulter sur le parti qu'il étoit à propos de prendre, tendit aussi à s'unir à eux; cependant l'examen du Traité fit naître différentes objections & difficultés sur certains articles, qui prolongerent beaucoup les délibérations; & il se passa près d'une année avant que la République se déterminât à accéder au nouveau Traité.

Le

* Voyez aux PIÈCES JUSTIFICAT.
N°. XII.

Le Cardinal piqué contre l'Angleterre, traversoit de tout son pouvoir le succès des sollicitations des Comtes de Zinzendorf & de Chesterfield, & se servoit utilement, pour cet effet, du grand nombre de partisans qu'il avoit sù se ménager en Hollande. Il s'en falloit beaucoup que les sentimens desintéressés, dont-il avoit fait parade en apprenant la conclusion du Traité fussent sincères : l'atteinte que portoit cet ouvrage à l'opinion que son Eminence souhaittoit si ardemment qu'on eût de sa capacité & de son influence dans tout ce qui se passoit en Europe, l'engageoit à faire en sorte qu'il devint inutile : mais les soins qu'elle se donna à cet égard furent vains.

Il faut convenir que certains écrits qui parurent alors, étoient fort capables de blesser sensiblement l'amour-propre du Cardinal : car, sous prétexte de vanter sa moderation, on donnoit clairement à entendre, que tous les raffinemens de sa politique, depuis le Traité de Seville, n'avoient abouti, qu'à solliciter vivement d'entreprendre la Guerre, lorsque la saison ne le permettoit pas, & qu'à vouloir ensuite travailler à la Paix, lorsque le tems de commencer les opérations étoit venu. A cette réflexion ironique sur les projets
du

du Cardinal, se joignoit encore celle que le Traité de Vienne faisoit naître, que ce Ministre, par ses irresolutions & son manège puerile, avoit trouvé le secret, de réunir, non seulement les Puissances Maritimes avec l'Empereur; mais encore de conduire l'Espagne à prendre aussi cette résolution. De pareils traits se concilient mal aisément avec l'idée d'un grand Ministre.

Ce fut dans les premiers jours d'Avril qu'on reçut à Seville la nouvelle de la signature du Traité de Vienne: elle y fut apportée par un Courier que le Marquis de Castelar dépêcha. La conclusion d'une négociation aussi intéressante pour Leurs Maj. Cath. leur fit un plaisir sensible; & l'article de l'introduction des troupes Espagnoles en Italie, qui, jusqu'alors, avoit rencontré de la part de l'Empereur, des obstacles qu'on paroïssoit désespérer de vaincre, se trouvant réglé à la satisfaction du Roi & de la Reine, attira de grands éloges au Roi d'Angleterre, sur sa fidélité à exécuter ce qu'il avoit promis à cet égard.

Le Cardinal prévoyant aisément l'ascendant qu'un pareil service alloit faire prendre en Espagne à ce Monarque, mit tout en usage pour l'empêcher; mais il n'en étoit plus tems: on venoit d'éprouver

l'utilité des bons offices de Sa Maj. Britannique ; & on n'avoit pas oublié , qu'en s'en rapportant , pendant plus d'une année , à ceux du Cardinal , il n'en étoit résulté qu'une incertitude , de laquelle on s'applaudissoit trop de s'être tiré , pour s'exposer encore à essuyer le même désagrément.

Le Comte de Rottembourg , qui , dans cette conjoncture , reçut cinq Couriers pendant une semaine , entreprit envain , par ses propositions , ses représentations & ses instances , de détourner Leurs Maj. de se prêter aux mesures prises par le Roi d'Angleterre : on ne s'occupa au contraire qu'à les suivre & qu'à en presser l'exécution. Conséquemment à cette résolution , le Roi & la Reine ordonnerent au Duc DE LIRIA , qui , revenant de la Cour de Russie , se trouvoit alors à Vienne , d'y rester avec le caractère de Ministre Plénipotentiaire ; & d'y travailler de concert avec Mr. ROBINSON , à mettre la dernière main à l'ouvrage qui étoit déjà si fort avancé.

Ce dessein ne pouvant avoir lieu sans révoquer préalablement la déclaration donnée le 28 Janvier * par le Marquis de Castelar ,

* Voyez PIÈCES JUSTIFICAT. pag. XL.

Castelar, on en dressa une nouvelle qui rétablissoit ce que la premiere avoit annullé ; néanmoins avec cette condition expresse , que , dans le terme de cinq mois au plus-tard , le Roi d'Angleterre mettroit l'Infant Dom Carlos en possession actuelle des Etats qui lui étoient destinés en Italie. Cette précaution parut nécessaire pour remédier efficacement à toutes les variations & les lenteurs qu'on avoit éprouvées cy-devant sur cet article , & qu'on étoit dans la ferme résolution de ne plus admettre.

Le projet de cette seconde Déclaration ayant été communiqué & remis à Mr. Keene , pour qu'il l'envoyât à sa Cour , il y fut approuvé ; & dans les premiers jours de Juin , ce Ministre reçut ordre de signer la Déclaration , conjointement avec ceux du Roi Catholique. C'est ce qu'ils executerent à Seville le 6 Juin. Voici ce que contenoit cette piece.

DECLARATION que nous les
souffignés Ministres de Leurs Ma-
jestés Britannique & Catholique ;
faisons en vertu des ordres que
nous avons des Rois nos Maîtres :

*Le Roi de la Grande-Bretagne ayant fait
communiquer à Sa Majesté Cath. le Traité.*

a conclu, en dernier lieu, avec l'Empereur, & ayant déclaré qu'il a donné par-là des preuves les plus évidentes de la sincérité de ses intentions pour l'exécution du Traité de Seville, tant par rapport à l'introduction effective des 6000 Hommes de Troupes Espagnoles, suivant les dispositions dudit Traité, dans les Places fortes de Parme & de Toscane, que par rapport à la prompte possession, de l'Infant Don Carlos, conformément au contenu de l'Article V de la Quadruple Alliance, sans que de la part du Sérénissime Infant Don Carlos ni de Sa Majesté Cath. il soit nécessaire de disputer, débattre ou applanir quelque difficulté que ce soit qui pourroit s'élever, sous aucun prétexte que ce puisse être.

Sa Maj. Cath. déclare que pourvu que tout ce qui vient d'être énoncé soit promptement exécuté, elle sera pleinement satisfaite, & que nonobstant la Déclaration faite à Paris le 28 Janvier dernier par l'Ambassadeur extraordinaire le Marquis de Castellar, les Articles du susdit Traité de Seville qui concernent directement & réciproquement les deux Couronnes, subsistent dans toute leur force & toute leur extension, & les deux Rois susnommés promettent également de faire exécuter ponctuellement les conditions exprimées dans lesdits Articles,

Articles, auxquels ils s'engagent & s'obligent par le présent Instrument; bien entendu que dans le terme de cinq mois, à compter du Jour de la date de cet Instrument, ou plutôt si faire se pourra, Sa Maj. Brit. fera effectivement introduire les 6000 Hommes de Troupes Espagnoles, dans les Etats de Parme & de Toscane, & mettre l'Infant Don Carlos en Possession actuelle des Etats de Parme & de Toscane, en conformité de l'Article V de la Quadruple-Alliance, & aux Investitures Eventuelles: Et Sa Maj. Cath. entend & déclare que dès que ladite Introduction & possession des Etats de Parme & de Plaisance sera effectuée, sa résolution est, sans qu'il soit besoin d'aucune autre Déclaration ou Instrument, que les Articles susmentionnés du Traité de-Seville subsistent, aussi-bien que la jouissance de tous les Privilèges, Concessions & Exemptions en faveur de la Grande-Bretagne, qui ont été stipulés & sont littéralement contenus dans lesdits Articles, & dans les Traités antérieurs, entre les deux Couronnes, confirmés par le Traité de Seville, pour être réciproquement observés & exécutés ponctuellement. En foi dequoi nous les susdits Ministres soussignés de Leurs Maj. Brit. & Cath. avons signé la présente Déclaration & y avons fait

apposer le Cachet de nos Armes ; fait à Seville le six de Juin 1731.

Signés El Marques DE LA PAZ.

KEENE.

Quoi qu'il parut par cet Acte que ce n'étoit que relativement à l'Angleterre , que l'Espagne consentoit à réhabiliter le Traité de Seville , on ne laissa pas de faire part de sa signature au Comte de Rottembourg. Dans la conjoncture présente , cette attention dût lui paroître plus piquante que flatteuse.

Le concert & la confiance entre les deux Cours de Seville & de Londres , augmentant chaque jour , il s'agissoit de les établir aussi entre la première & celle de Vienne. Il est vrai que le consentement , que l'Empereur avoit donné à l'Introduction des troupes Espagnoles dans les places de Toscane & de Parme , levoit le principal obstacle qui s'opposoit à ce dessein ; mais comme il restoit malgré cela un peu de refroidissement , & qu'on pouvoit dire que Leurs Maj. Imperiale & Catholiques , n'étoient point encore parfaitement reconciliées , le Roi d'Angleterre s'entremet pour les réunir. Les dispositions où l'on étoit de part & d'autre contribuant au succès de ce projet , le Duc de Liria & Mr. Robinson travaillaient ,

rent , de concert avec les Ministres de l'Empereur , à un nouveau Traité * , qui fut signé à Vienne le 22 Juillet , & dans lequel l'Espagne intervint. Cet ouvrage mit la dernière main aux arrangemens qu'on avoit inutilement pris cy-devant , par le Traité de la Quadruple Alliance , & ensuite par celui de Seville , pour assurer à l'Infant Don Carlos la possession des Etats qu'on lui destinoit , & fit renaître , entre l'Empereur & Leurs Maj. Cath. l'intelligence que le Traité de Seville avoit totalement éteinte.

Il s'en fallut cependant peu, que la bonne harmonie, qui venoit de s'établir entre l'Empereur & Leurs Maj. Cath. ne fut encore troublée au moment où elle se renouvelloit, à l'occasion de certaines précautions, que la Cour d'Espagne jugea à propos de prendre, avec le grand Duc de Toscane, pour mieux assurer l'accomplissement de ses desseins.

Leurs Maj. Cath. n'ignoroient pas la repugnance extreme que le grand Duc avoit d'accepter un heritier, & de se dépouiller du droit acquis à tous les hommes, de disposer de ce qui leur appartient : elles favoient également ce qui s'é-

P 4 toit

* Voyez aux PIÈCES JUSTIFICAT.
N^o. XIII

toit passé à cet égard, depuis le *Traité de Seville*, entre l'Empereur & ce Prince, & les esperances que le premier avoit données à l'autre, de lui conserver la liberté de se choisir un successeur. Mais il n'étoit pas tems de combattre ces esperances, pendant que les Alliés de Seville ne s'occupoient que des moyens d'eluder l'execution des engagements qu'ils avoient pris, & que l'Empereur avoit une puissante armée en Italie ; car les menaces auroient produit alors aussi peu d'effet que les promesses sur l'esprit du grand Duc. Le nouveau *Traité de Vienne* ayant entierement changé les conjonctures, en privant le grand Duc de la protection que l'Empereur lui avoit promise, & son Alt. Royale n'ayant par consequent aucun autre parti à prendre, que celui de se soumettre à la loi qu'on vouloit lui imposer, Leurs Maj. jugerent devoir profiter de cette circonstance, & donner encore un nouveau degré de force & de solidité aux mesures qu'elles avoient prises, pour assurer la possession des Etats de Toscane à l'Infant Don Carlos, en déterminant le grand Duc & l'Electrice Palatine sa sœur, à y souscrire par un *Traité*, qui achevât aussi de séparer les interêts de ce Prince de ceux de l'Empereur.

Le Pere ASCANIO Ministre d'Espagne à Florence, fut chargé de ménager cette négociation ; & , conformément aux ordres qu'il reçut , il offrit au grand Duc & à la Princesse sa sœur , des conditions , qui , eu égard à la triste situation où ils étoient réduits , paroissent assez avantageuses & devoient les engager à les accepter. L'objet de la Cour d'Espagne , dans le Traité dont il s'agissoit , ne pouvoit , sans doute , pas être agréable à Leurs Alteesses Royale & Electorale , puisqu'il ne tendoit qu'à leur laisser une vaine apparence de Souveraineté : mais les principales Puissances de l'Europe concourant désormais à l'accomplissement des desseins de Leurs Maj. Cath. il eut été aussi imprudent qu'inutile de chercher à les traverser ; le grand Duc consentit donc à tout ce que le Pere Ascanio lui proposoit ; & ses Ministres dresserent & signerent avec ce Religieux une convention * entre son Alt. Royale & le Roi d'Espagne , qui achevoit de la mettre dans la dépendance du Successeur qu'on lui faisoit dire , par cet Acte , qu'elle avoit choisi.

Tout ce que je dis ici s'étant passé presqu'en même-tems qu'on travailloit à

P 5 Vienne

* Voyez aux PIÈCES JUSTIFIÉES.
N°. XI V.

Vienne au second Traité, dans lequel le Roi d'Espagne devoit entrer, il arriva que la Convention entre ce Monarque & le grand Duc, fut signée trois jours après le Traité, & sans qu'on en eut donné la moindre connoissance à l'Empereur. Le Comte CAIMO son Ministre à Florence l'en ayant informé, il en parut extrêmement mécontent, & Sa Maj. Imp. ne trouvant, en aucune façon, un pareil Traité combinable avec celui qui venoit de se conclure, ses Ministres en porterent leurs plaintes au Duc de Liria & à Mr. Robinson : ils les accompagnèrent de certaines remarques * par écrit, qui servoient à en prouver la justice, & qui attirerent une Déclaration † du Roi d'Espagne conforme à ce que la Cour de Vienne desiroit.

Quant au grand Duc, les Ministres Impériaux s'expliquerent sur ce sujet ; mais bien plus vivement, avec le Marquis BARTOLOMEI son Envoyé à Vienne, en lui remettant une copie des Remarques que le Duc de Liria avoit reçues : ils lui témoignèrent combien l'Empereur étoit surpris & blessé que S. A. Royale eut dis-

posée

* Voyez aux PRECES JUSTIFICAT.
N^o. X V.

† Voyez aux PRECES JUSTIFICAT.
N^o. X V I.

posé de ses Etats comme de son Patrimoine, sans faire aucune mention de leur féodalité & dépendance de l'Empire : ils ajoutèrent encore , que l'Empereur ne pouvoit regarder un tel Acte que comme nul , & qu'il s'attendoit que le grand Duc le retracteroit.

Dans la facheuse circonstance où ce Prince se trouvoit, d'être obligé de se ménager également avec l'Empereur & la Cour d'Espagne , il suivit l'exemple de celle-ci ; & en accédant au Traité de Vienne conclu entre cette Couronne & l'Empereur , il déclara , comme elle , dans son Acte d'accession * , que , par la convention qui avoit été faite à Florence , il n'avoit jamais eu dessein de donner atteinte aux Droits d'aucun Prince. L'Empereur parut content de cette explication.

L'intelligence rétablie entre l'Empereur & Leurs Maj. Cath. ; l'introduction des troupes Espagnoles en Italie assurée , & le grand Duc consentant à reconnoître & à déclarer l'Infant Don Carlos pour son Successeur , il ne s'agissoit plus que de nommer des Tuteurs à ce Prince ; le Traité de la Quadruple Alliance ayant réglé , que le Roi son pere ne pourroit

pas l'être , au cas que l'Infant prit possession avant qu'il fut Majeur , des Etats qu'on lui destinoit. Comme il étoit donc question de les choisir , & que c'étoit d'un commun accord , l'Empereur , à qui ce droit appartenoit , pour donner au Roi & à la Reine d'Espagne , une nouvelle marque de la sincere intention où il étoit de cultiver leur amitié , voulut les consulter sur ce choix ; & ce fut de concert avec eux , qu'il nomma * pour Tuteurs du Prince leur fils , le grand Duc de Toscane & la Duchesse de Parme , premiere Douairiere , Mere de la Reine d'Espagne.

Après ce que je rapporte , il sembloit que rien ne devoit alterer désormais , la correspondance qui venoit de se renouveler entre la Cour Imperiale & celle d'Espagne , mais les bornes que la premiere croyoit devoir opposer aux vastes projets de la seconde , laissoient toujours subsister entr'elles trop de méfiance pour que leur union fut durable ; aussi dès l'année suivante on s'apperçût qu'elle s'affoiblissoit chaque jour : les griefs qui s'accumuloient des deux cotés , formoient insensiblement un orage , qui éclata à la
fin ,

* Voyez aux Pièces Justificatives N°. XVIII

fin , comme on s'y étoit attendu , en une rupture ouverte.

Lors que le Comte de Caimo informa le Grand Duc que l'Empereur l'avoit nommé Tuteur de l'Infant D. CARLOS , ce Ministre exalta beaucoup l'attention de S. M. I. à conserver les droits de la Souveraineté du Grand Duc ; mais ce Prince , à qui on venoit de reprocher l'usage qu'il avoit crû pouvoir en faire , & qui se souvenoit que le même Comte de Caimo , lui avoit dit quelque tems auparavant , que jamais l'Infant d'Espagne ne seroit son Successeur , & qu'on le laisseroit maître de le choisir , répondit , d'un ton un peu ironique à ce Ministre ; *Benissimo, Benissimo Signor Conte, sua Maesta Cesarea m'ha dato un Pupilo sotto il giogo del quale ella m'ha messo.*

Les négociations qui produisirent les deux Traités de Vienne, ne tendant qu'à mettre la dernière main à l'établissement de l'Infant D. Carlos en Italie, je n'ai pas crû devoir en interrompre la relation, & je l'ai conduite jusqu'au tems où il fut enfin question d'embarquer les troupes Espagnoles qui devoient aller en Toscane. Revenons presentement à ce qui se passa entre le Comte de Rottembourg & moi depuis son arrivée à Seville, & dévelop-

nons

pons les nouveaux embarras qui me survinrent.

Quand la plus légère attention sur ce qui avoit concourru à rappeler le Comte de Rottembourg en Espagne, ne m'auroit pas donné une méfiance bien fondée des ordres secrets qu'il devoit avoir reçû de traverser mes desseins ; la seule satisfaction de son retour que marquerent ceux qui s'occupoient du même soin, suffisoit à la faire naître : en effet, je ne fais s'il se persuaderent qu'en l'affectant, sur tout en ma présence, elle m'allarmeroit & me décourageroit, ou s'ils chercherent simplement à se procurer le petit avantage de me piquer, mais quoi qu'il en soit il ne tint qu'à moi de remarquer qu'on étoit bien assuré des sentimens du nouveau venû, & qu'il ne se feroit aucun scrupule de mettre en oubli ceux qu'il s'étoit crû obligé de me témoigner à la fin de son premier voyage.

Plusieurs raisons contribuoient à me donner la même opinion, & à me porter à croire qu'il étoit peu vraisemblable, que le Comte de Rottembourg eut la liberté de me voir, avec indifférence, remplir certaines places, ou obtenir quelques distinctions ; cependant le soupçon que j'en avois laissé entrevoir, ne pouvant qu'of-

fenser

L'ABBE DE MONTGON. 351

senfer ce Ministre, & l'autoriser à n'avoir désormais aucun ménagement pour moi, je me comportois avec lui, depuis notre premiere entrevue, comme si j'eusse été assuré que je n'avois rien à craindre de sa part. Cette tranquillité extérieure ne prenoit rien sur ma vigilance, elle aidoit simplement à la cacher, & paroissant persuadé que cette même vigilance n'étoit point nécessaire, je conservois l'avantage de mettre les bons procédés de mon côté, & le droit de les faire valoir en cas de besoin. Le Comte de Rottembourg étoit trop éclairé pour ne pas appercevoir mon dessein, & ce qui s'étoit passé précédemment entre nous, ne lui permettoit point de penser que la timidité en fut le principe. Sa situation avec moi devenoit chaque jour plus embarrassante : mes visites le contraignoient, il n'osoit les éviter, & démentir à mon égard, par cette réserve, les sentimens d'estime & d'amitié qu'il avoit affecté d'avoir pour moi : enfin n'ayant rien à démêler l'un avec l'autre qui pût lui fournir le moindre pretexte de se plaindre de moi & de me desservir, les ordres du Cardinal sur ce dernier article, repandoient une taciturnité de sa part dans nos entretiens, qui me les dévoiloient mieux

mieux que tous les éclaircissemens que j'aurois pû tirer de lui.

Quelque difficile à soutenir, que fut la dissimulation du Comte de Rottembourg, peut-être l'eut-il encore prolongée, si mes pressantes instances à D. *Joseph Patiño* & à l'Archevêque d'Amida, pour obtenir la décision que la Reine m'avoit promise & dont il fut bien-tôt informé, ne l'eut obligé à seconder de son mieux, l'intention où étoient le Ministre Espagnol & l'Archevêque, de continuer à m'amuser & à rendre mes Représentations inutiles.

Ce projet de leur part, auquel je m'étois attendu lorsque la Reine avoit remis mon sort entre leurs mains, étant aussi nuisible à ma réputation qu'incompatible avec la situation présente de mes affaires, je mis tout en usage pour les engager à m'ouvrir au moins une porte par laquelle je pus me retirer d'une manière bienfaisante; mais c'étoit vainement que je cherchois, par cette moderation, à concilier mes sentimens avec les leurs, & que je leur exposois mes peines : plus l'impossibilité de prolonger mon séjour en Espagne paroissoit évidente, plus on s'applaudissoit d'accélérer ce moment par une lenteur à me répondre, qui m'en fit d'avance éprouver toute l'amertume.

Une

Une pareille dureté ne me découragea point, je m'appliquai à la rendre inutile; le seul effet qu'elle produisit sur moi, fut de m'inspirer une véritable indignation pour ceux en qui je la remarquais, & de confirmer l'opinion que j'avois déjà depuis long-tems, que l'orgueil & l'envie, dans les gens en place, dégénèrent presque toujours en inhumanité, dont ils sont obligés de faire usage, pour cacher ce que ces passions leur ont fait commettre d'injuste.

Le Comte de Rottembourg bien informé de ce qu'on me préparoit, voyoit, sans doute avec joye, que ceux qu'il devoit employer à ma perte, lui épargnoient l'embarras d'exécuter une partie des ordres secrets qu'il avoit reçû, & que leur animosité surpassoit peut-être celle du Cardinal: ce sentiment, s'il s'en fut tenu là, m'auroit presque paru, une preuve de sa droiture, mais il le conduisit plus loin. Ce Ministre ne se contenta pas d'exciter au combat; il voulut tout seul remporter la victoire: ce ne fut pourtant point ouvertement qu'il montra son dessein; il craignit que je ne me prevalusse, comme la première fois, d'une semblable infidélité, à ses promesses. Pour me priver donc de cet avantage, & ne point compromettre

tre sa bonne foi, il entreprit de me porter un coup mortel par une main étrangère, & de me dérober la connoissance de son adresse à le diriger.

Le Comte de Rottembourg instruit par son expérience & par ce qui s'étoit passé à mon sujet pendant l'Ambassade du Marquis de Brancas, que mes prétendues liaisons avec les ennemis du gouvernement de la Reine, les lettres fabriquées à plaisir qu'on m'avoit attribuées, & en un mot la maligne industrie de cette nuée d'émisaires ou d'espions, dont j'avois sans cesse été entouré, n'avoient abouti qu'à me donner un juste sujet de dévoiler au public de si pitoyables procédés; le Comte de Rottembourg dis-je, vit bien qu'il ne convenoit nullement d'employer encore contre moi de pareilles armes, & que si quelqu'un, pour faire valoir son zèle au Cardinal, étoit tenté de s'en servir, il devoit, en n'y prenant aucune part, se mettre à l'abri du ridicule que je ne manquerois pas de répandre sur cette tentative.

Comme il falloit pourtant, en observant ces sages précautions parvenir à m'obliger de sortir désagréablement d'Espagne, & que par mon opiniâtreté à prétendre le contraire, on en étoit réduit à
n'espérer

n'espérer un si précieux avantage, que de la seule impossibilité où je me trouverois de subsister, l'Ambassadeur de France se renferma uniquement à m'en ôter les moyens, & à découvrir qu'elles ressources étrangères & inconnues, me mettoient en état de soutenir ma dépense. L'inquisition chez les Banquiers de Seville sur cet article, fut exacte; on la poussa même jusqu'à l'obligeante attention de les avertir du peu de sûreté qu'il y avoit à me prêter des sommes considérables, & *Ketler*, par ses relations avec quelques uns d'entr'eux, m'apprit combien on s'intéressoit à me préserver du malheur de mourir insolvable. Les recherches satisfirent assez mal la curiosité, le peu qu'on remarqua que j'avois emprunté parut n'avoir aucune proportion avec ce que je devois avoir dépensé pendant trois ans que je n'avois reçu aucun bienfait de la Cour d'Espagne, & que la mort de mon Pere (car tout étoit bien supputé) me privoit encore des secours qu'il pouvoit m'envoyer. A la vérité on savoit que je m'étois défait d'un attelage de mules, & qu'en réduisant à quatre celui qui me restoit, j'avois peut-être profité d'une soixantaine de Pistoles. Il étoit revenu également que par l'entremise d'une person-

ne* qui a fait ensuite une fortune dont je desirerois sincèrement l'accroissement, j'avois vendu quelques étofes destinées à des ornemens d'Eglise pour mon usage ; mais de semblables bagatelles , en m'entendant même au pur nécessaire , devoient avoir suffi à peine pendant quelques semaines à l'entretien de ma maison : Ces apparences de la disette qu'elle souffroit , s'étant plusieurs fois évanouies , & la tranquillité que je montrois n'annonçant aucune prochaine défaillance , il étoit indubitable , disoit-on , que la place ne se ravitaillât souvent , & que ces convois furtifs venoient par quelque protection puissante , & il falloit absolument me l'enlever.

La réflexion conduisit à juger que c'étoit infailliblement de la Cour de Portugal que je tirois ces subsides , & que profitant pendant mon séjour à Lisbonne des bontés que l'on savoit que le Roi m'avoit marqué ,

* Si je ne nomme pas ici celui dont il s'agit ; c'est afin que l'amitié qu'il m'a marquée , ne l'expose point (étant connue) à essuyer quelque refroidissement de la part de ceux dont la protection en France lui est nécessaire. Je laisse à sa prudence à faire de ma discrétion l'usage qui lui conviendra : il n'a pas à coup sûr oublié les circonstances que je cite , & que ce fut lui qui me fit le plaisir de fixer le prix de l'Attelage avec D. FELIX CORNEJO , & celui des étofes avec D. BERNARDO CLERY.

marqué, & de la générosité bien connue de ce Monarque, j'avois travaillé à m'en assurer les effets.

Le dessein de détourner S. M. Cath. de m'accorder aucune grace, devant au moins paroître fondé sur quelque pretexte plausible, il ne laissoit pas d'être assez difficile à trouver. On ne pouvoit, sans contredit, me pardonner d'avoir commencé à priver de l'avantage de paroître juste, la passion que l'on manifestoit contre moi; & plus j'en avois dévoilé les singulieres particularités, plus mon crime étoit devenu irremissible: mais malheureusement pour mes ennemis, ce crime ne trouvoit pas, hors de leur sphere, la même qualification. Il s'agissoit donc de montrer qu'il la meritoit; de détruire les impressions que les services que j'avois rendus aux deux Couronnes, & tout ce que j'avois exposé depuis pour ma défense, avoient faites en ma faveur; & de persuader, en un mot, que c'étoit avec juste raison que l'on en venoit jusqu'à cet excès d'extrémité, que de me refuser la liberté de me retirer, & les moyens même de vivre avec décence où l'on m'obligeoit de rester.

J'ignore sans doute comment le Comte de Rottembourg se proposoit, de convertir cet exposé en chimeres; d'éteindre
tout

tout sentiment de bonté dans le cœur du Roi de Portugal, & de déterminer son Ministre à concourir à l'exécution de ce projet; mais quoi qu'il en soit, il entreprit de le suivre & de se procurer par son succès, la gloire de consommer tout d'un coup l'entier anéantissement où l'on travailloit inutilement, depuis tant d'années, à me réduire.

Il s'en falloit beaucoup que j'eusse avec D. PEDRO CABRAL DE BELMONTE *, les mêmes liaisons qu'avec son prédécesseur. J'avois remarqué que ce Ministre, pour jouer un rôle à la Cour, formoit des liaisons avec les différens partis qui la divisoient secrètement, & qu'en cherchant, par je ne sais combien de petites intrigues, à se rendre agreable aux uns & aux autres, il leur devenoit au contraire suspect. Mon observation néanmoins s'étoit bornée simplement à ne pas accorder une entière confiance à un homme dont le caractère me sembloit artificieux, mais du reste elle n'influoit en rien dans ma façon d'agir avec D. *Pedro Cabral de Belmonte*. J'allois chez lui autant que la prudence me le permettoit, & que le besoin que j'avois de ménager son amitié me le prescrivait.

* Ministre Plenipotentiaire de Portugal.

* Le Marquis *de Brancas*, pendant son séjour en Espagne, n'avoit pas eu plus de liaison avec lui qu'avec le Marquis d'ABRANTES. Les deux Cours de Versailles & de Lisbonne, depuis que l'Abbé *de Livry* avoit quitté la dernière, persévéroient dans le refroidissement qui s'étoit mis alors entr'elles : leurs Ministres en Espagne & ailleurs ne se rendoient aucune visite ; ils se bornoient à se traiter poliment quand il se rencontroient.

Cette situation cadroit mal avec les desfeins du Comte de Rottembourg, qui demandoient un peu plus d'intelligence ; & ce Ministre ne voulant confier à personne ce qu'il méditoit de dire à celui de Portugal, il falloit nécessairement former avec lui des relations, que la circonspection qu'ils observoient réciproquement n'admettoit pas.

L'Ambassadeur de France auroit souhaité vray-semblablement, que D. Pedro Cabral, commençât à faire quelques démarches pour rompre la glace, & que ce ne fut pas seulement de sa part que parût venir à cet égard tout l'empressement ; mais celui-cy, qui n'avoit aucun ordre d'en montrer, paroissoit attendre, assez tranquillement, que l'occasion s'en présentât.

sentât, & ne pensoit certainement pas que l'on viendroit la lui présenter.

Ce parti étant le seul que fut réduit à prendre l'Ambassadeur de France, & sa visite au Ministre de Portugal qui en étoit une dépendance & une suite, ne pouvant être cachée; & néanmoins afin d'éviter les raisonnemens auxquels une pareille démarche donneroit lieu infailliblement, il voulut la faire regarder sans conséquence & comme l'unique effet de la cordialité & franchise Germanique, dont il affectoit d'être grand partisan. Cet expédient d'Alsace * lui semblant donc merveilleux pour écarter les pointilleries du ceremonial des premiers pas, l'Abbé *Parety* qui avoit repris auprès du Comte de Rottembourg, l'ancien poste de confiance qu'on a vû † qu'il lui avoit précédemment accordé, fut chargé des petits artifices politiques qui servent ordinairement de préparation à ces sortes de visites, & de les employer de manière, que celle dont il étoit question, parût entièrement indifférente. Le négociateur, en se conformant à l'avis, essaya pourtant de le faire servir à montrer sa dextérité, & dans cette vue il tenta

* Les freres du Comte de Rottembourg, sont dans cette Province.

† Tom. V. pag. 451 & suivantes.

ta d'engager D. Pedro Cabral à venir dîner chez l'Ambassadeur de France sans cérémonie, & en faisant abstraction du caractère qu'il avoit, & des vetilleries (c'est ainsi qu'il les nommoit) que l'Abbé de Livry avoit imprudemment suscitées entre les deux Cours. La proposition de l'Abbé Parety étoit séduisante & ne sembloit cacher aucun dessein qui dût alarmer; cependant D. Pedro Cabral, qui connoissoit toute la délicatesse du Roi son maître, craignit qu'une façon d'agir si amicale avec l'Ambassadeur de France, n'en fut pas approuvée, & voulut, avant de profiter de l'invitation, être mieux instruit à cet égard des intentions de S. M. Portugaise. L'Abbé Parety eut beau traiter cela de scrupules, D. Pedro Cabral ne s'en rapporta point à la décision du Casuiste, il persista dans son sentiment, & se contenta de témoigner toute la bonne volonté possible de vivre avec l'Ambassadeur de France, dans une parfaite intelligence.

L'estocade n'ayant pas reussi, & la réponse du Ministre de Portugal tendant à conduire peu à peu les choses à une espede de négociation entre les deux Cours, que le Comte de Rottembourg, comme on le vit dans la suite, n'avoit ni dessein ni or-

dre d'entamer, il falut enfin franchir la barriere, & l'Abbé Parety, avec toute la candeur Italienne qu'on lui connoissoit, rapporta, sur un ton de plaisanterie, au bout de quelques jours à D. Pedro Cabral, que Mr. l'Ambassadeur de France, ayant moins de délicatesse de conscience que lui, étoit fort tenté, pour avoir le plaisir de le connoître, de laisser dans sa chambre tout ce qui concernoit un caractère qui le privoit de cette satisfaction, & de venir ainsi en simple équipage de particulier lui demander à dîner.

D. Pedro Cabral, flatté que l'Ambassadeur de France, recherchât avec tant d'empressement sa société, & encore plus, selon les apparences, de l'avoir conduit à lui faire la premiere visite, ce qui ne pouvoit qu'être vu de bon œil en Portugal, entra à merveille dans la plaisanterie, & assura l'Abbé Parety de la joye qu'il avoit de connoître particulièrement le Comte de Rottembourg ou l'Ambassadeur de France, & que lequel de ces deux titres qu'il jugeât à propos de prendre, il seroit sans contredit le très bien venu : à la suite de ces complimens on designa le jour du dîné & ce fut le 6 de Fevrier.

Le nombre des conviés fut grand, j'y fus compris; nous crûmes tous qu'il s'agissoit

gissoit d'un prochain rétablissement d'intelligence entre les deux Cours, & que la Fête dont nous étions les témoins en étoit le prélude.

Ce repas de cérémonie fût suivi par d'autres moins éclatans, par différentes visites réciproques qui se prolongeoient quelquefois assez long-tems, & par une apparente intimité entre les deux Ministres, qui fortifioit l'opinion de la réunion dont je viens de parler.

Je la croyois avec tout le public bien fondée, mais ayant des raisons plus particulières d'examiner si je n'avois pas aussi quelque part dans ce qui se passoit entre le Comte de Rottembourg & D. Pedro Cabral, je jugeai très-nécessaire, indépendamment de mes observations sur un article si délicat, ou de celles que j'engagerois de faire, je jugeai dis-je d'une extrême importance, de m'informer si rien ne retentissoit à Lisbonne des conférences que l'on tenoit à Seville, & j'écrivis pour cela à Mr. de Montagnac les raisonnemens auxquels ces Conférences donnoient lieu, comme une nouvelle intéressante pour lui, & dont les suites devoient rendre sa situation plus agréable qu'elle ne l'étoit depuis le départ de l'Abbé de Livry.

Mr. de Montagnac étoit sincèrement

de mes amis & favoit que j'étois également le sien ; je m'attendois par conséquent qu'il me parleroit naturellement sur ce qui excitoit une curiosité de ma part, dont il ne pouvoit démêler le principe. Tous les momens néanmoins de la satisfaire me semblant précieux je ne voulus pas diferer jusqu'à ce que j'eusse sa réponse à chercher quelque lumière qui m'aîdât à discerner un peu les objets que l'on pourroit avoir intention de me cacher.

Ceux qui, sans contredit, me tenoient le plus à cœur étoient de connoître si le Comte de Rottembourg, n'avoit aucun soupçon, que je me fusse attiré l'auguste protection du Roi de Portugal, & les bons offices auprès de ce Monarque de D. DIEGO DE MENDOZA ; si les relations qu'il avoit tant souhaité de former avec D. Pedro Cabral n'indiquoient pas ce soupçon ou ne l'avoient pas fait naître, & en ce dernier cas ce qu'il auroit insinué à mon désavantage à D. Pedro Cabral ; l'effet qu'auroit produit sur celui-cy la mauvaise volonté de l'autre ; & enfin, en un mot, si je n'étois pas arrivé au moment de perdre la seule ressource qui me restoit pour subsister.

L'éclaircissement dont j'avois besoin m'auroit peu coûté à obtenir du Marquis
D'A-

D'ABRANTES. Ce n'étoit plus la même chose avec son successeur ; le premier avoit été témoin , en quelque façon , de tout ce que mes ennemis avoient tenté pour convertir mon désintéressement en moyens de m'opprimer , & la continuation de ce projet n'auroit servi qu'à l'engager à me donner de nouvelles preuves de son amitié. Le second je dis D. *Pedro Cabral* ne favoit qu'imparfaitement le détail de ce qui s'étoit passé ; la singularité du projet & des circonstances qui l'accompagnoient , pouvoit lui faire croire qu'on les avoit exagérées , & que l'inconvenient par conséquent étoit petit , d'avoir la complaisance pour l'Ambassadeur de France de cesser de soutenir mes intérêts à sa Cour , & de la détourner d'avoir égard à mes représentations sur cet article.

Les différentes réflexions que je faisois , n'aboutissoient qu'à accroître mon embarras ; je craignois , en exposant clairement ma situation à D. *Pedro Cabral* , qu'il ne réservât pas pour lui seul la confiance , & de hâter la consommation de mes peines par le moyen même que je prétendois employer pour l'éviter. D'un autre côté il ne m'étoit presque plus possible de me passer du secours que l'Abbé de Mendoza m'avoit promis ; il étoit tems de lui

en rappeler le souvenir, & les ménagemens que je devois garder avec D. Pedro Cabral, m'obligeoient de ne lui point laisser ignorer cette démarche.

On concevra aisément par ce que je dis, combien la résolution de parler ou de me taire me paroissoit délicate, & ce que les mesures que prenoient mes ennemis pour resserrer de plus en plus le nouveau blocus que je soutenois, devoit me faire souffrir. *

Il falloit nécessairement les obliger à le lever ou me remettre à leur discrétion. Ce qu'il leur en auroit coûté pour me réduire à la fin à prendre ce dernier parti m'annonçant l'extrême rigueur du traitement que leur animosité me reservoit, je n'eus garde d'en devenir la victime; & quelque périlleuse que fut la résistance dans l'état de foiblesse où je me trouvois, je préfèrai cependant de la continuer.

Pour concilier autant qu'il me seroit possible la prudence avec la nécessité d'agir, je cherchai l'occasion de mettre insensiblement sur le tapis, lorsque je verrois D. Pedro Cabral ce qui concernoit ma situation présente; & la familiarité qui

* Quare de vulva egressus sum, ut viderem laborem & dolorem & consumerentur in confusione dies mei. J. R. R. M. C. 20.

qui étoit établie entre nous , me la procurera aisément. Je remarquai si clairement pendant la conversation que nous eumes ensemble , l'effet qu'avoit produit les insinuations , les confidences & les instances du Comte de Rottembourg pour le détacher de mes interêts , que je résolus d'user désormais d'une extrême circonspection dans ce que j'avois à lui dire. Néanmoins pour éviter que D. Pedro Cabral ne se doutât que je la croyois nécessaire , je le priai de me continuer toujours ses bons offices auprès de D. Diego de Mendoza son beau-frere ; & en me les promettant , il me rendit ce que l'on peut dire palpable , la curiosité qu'il avoit de connoître si j'étois pressé d'en éprouver l'utilité.

Le besoin de conserver des liaisons avec certaines gens dont on a le plus à craindre la rigueur & les traverses , n'est pas un des moindres inconveniens du séjour des Cours , & ce que je viens de rapporter m'en servit de nouvelle preuve , car malgré la vive impression que me fit la connoissance des secrets sentimens de D. P. Cabral , je me crus obligé de garder toujours à son égard la même conduite , & de fréquenter également sa maison ; heureusement pour moi ma confiance en

lui n'ayant jamais été, comme je l'ay déjà dit, aussi entiere que pour le Marquis d'Abrantes, il me fut moins difficile de cacher à D. Pedro Cabral, les nouvelles bornes que la prudence m'obligea de lui donner après notre dernière conversation.

Pendant le manège qui se passoit entre les deux ministres de France & de Portugal sur mon sujet, & que je le découvrois peu à peu, arriva la réponse de Mr. de Montagnac à la Lettre que je lui avoit écrite : il me mandoit, que ce n'étoit point seulement par moi qu'il avoit appris la parfaite intelligence qui régnoit à Seville entre le Comte de Rottembourg & D. P. Cabral ; qu'il la voyoit avec plaisir, mais que cependant on la regardoit à Lisbonne avec beaucoup d'indifference, & comme purement personnelle ; & que ce qui le persuadoit de cette verité (au moins quant à présent) étoit qu'il n'entrevoyoit par aucun signe la dissipation des brouillards que le départ de l'Abbé de Livry avoit formés, puis qu'il continuoit d'en ressentir comme auparavant les facheuses influences.

La lettre de Mr. de Montagnac acheva de me dévoiler le mystere de la grande intimité du Comte de Rottembourg & de
D.

D. Pedro Cabral ; je ne doutai plus de ce qui en étoit le principe , & qu'ils ne fussent d'accord sur les mesures à prendre pour détruire les esperances que j'avois d'être secouru , au moment où le Comte jugeroit que leur accomplissement me deviendrait d'une absolue necessité.

L'exécution de ce projet étoit précisément le *nec plus ultra* de mes peines , & pour s'en convaincre il suffit de considérer que l'on m'ôtoit tout moyen de prolonger mon séjour en Espagne ; que l'on me reduisoit par conséquent à la dure necessité de me retirer comme un espee d'avanturier qui n'y avoit subsisté que par industrie ; & que l'opinion que cet événement alloit établir anéantiroit totalement l'estime que mes services & ma fermeté m'avoient acquis. Ce projet donnoit aux *services* le caractère d'une fanfaronade de ma part ridicule , & à la *fermeté* celui d'une opiniâtreté insensée , & rendoit , en un mot , le triomphe de mes ennemis aussi éclatant que complet.

Le Comte de Rottembourg le crut apparemment certain , & flatté d'avoir en moins de deux mois terminé si heureusement une affaire qui trainoit depuis près de quatre ans , il ne pût se refuser la satisfaction de faire part de sa victoire , non

seulement à l'Archevêque d'Amida, mais encore à quelques autres confidens. La nouvelle d'un dénouement si agréable & si adroitement ménagé, les combla d'allégresse; ils furent aussi peu les maîtres d'en arrêter les saillies, que de tenir caché ce qui les excitoit. Je l'appergus en je ne sai combien d'occasions, & par la vivacité de ces éclairs il ne tenoit qu'à moi de juger de l'impetuosité de l'orage qu'ils annonçoient. Je pourrois citer ici pour témoin de ce que je rapporte, celui que j'ay déjà dit qui avoit aidé à me défaire d'un attelage de mules & de quelques ornemens d'Eglise; mais les mêmes raisons qui m'ont déjà empêché de le nommer subsistent, & mon intérêt ne prévaudra jamais sur celui des personnes, dont j'ay éprouvé l'amitié. Si ce que j'écris tombe entre ses mains je suis bien certain qu'il se rappellera à merveille, nos frequens entretiens sur les circonstances que je développe, & sur l'embarras où j'étois pour remédier, autant qu'il m'étoit possible, au délaissement où je craignois de tomber, & aux fraix du voyage que je te priai alors de faire. Il n'aura pas non plus, à coup sûr, oublié les avis qu'il me donnoit au sujet des bruits & des propos injurieux & malins, qu'on affectoit en ce même tems à se répandre

L'ABBE DE MONTGON. 371

répandre contre moi , afin de justifier d'avance le traitement qu'on me préparoit , ni comment il parvenoit à les connoître , au moyen de ses promenades avec un certain Commerçant , qui frequentoit la maison de l'Ambassadeur de France.

Le découragement , quelque naturel qu'il soit , quand les adversités sont parvenues à un tel point qu'elles paroissent sans remede , n'en adoucit pourtant point la rigueur : l'inaction dans laquelle il jette la fait sentir au contraire sans interruption , & ce déplorable état ne sert uniquement qu'à procurer à ceux qui l'ont causé , la satisfaction inhumaine , de voir les fruits de leur envie ou de leur vengeance.

Ce que ces deux terribles passions m'ont fait souffrir pendant près de trente ans de la part de gens qui auroient dû (cela soit dit en passant) me donner l'exemple de les combattre , m'a souvent réduit à éprouver la triste situation dont je viens de parler , & c'est par l'expérience que je faisois de l'inutile désolation qu'elle cause , que je me suis constamment attaché à la fuir , & à ne point succomber sous le poids énorme de l'oppression qui m'a sans cesse menacé.

Je suivis la même maxime dans la circonstance où le lecteur vient de me voir ,

& persuadé que c'est la plus foible de toutes les ressources de prétendre revendiquer avec un homme que l'autorité soutient, les droits de la bonne foi ou de la probité lorsque son intérêt ou sa complaisance l'ont obligé de leur donner quelque atteinte, je m'abstins entièrement de recourir à de nouveaux éclaircissens avec le Comte de Rottembourg, ou de lui faire des plaintes de son procédé. Il avoit laissé à Mafvaux * ses résolutions Philosophiques sur mon sujet, comme le vêtement d'un campagnard qu'on n'oseroit porter à la Cour, & il ne cherchoit, en gardant certaines bienféances extérieures avec moi, qu'à me rendre l'instrument de sa fortune ou le sujet de sa gloire. Je crus devoir, en contrariant son projet, imiter sa dissimulation & sa prétendue politesse. Selon ce plan j'entrepris, sans attaquer ouvertement le Comte de Rottembourg, de convertir les artifices qu'il employoit pour hâter ma chute en moyens de m'affermir. L'opération avoit sa difficulté, & afin de la lever & d'arriver à mon but, je me proposai d'exposer au Roi d'Espagne, dans un Mémoire accompagné de preuves, plusieurs particularités de la conduite de ce Ministre

* Maison de Campagne du Comte DE ROTTEMBOURG en Alsace.

Ministre envers moi ; de celle du Marquis de Brancas , de l'Archevêque d'Amida & de leurs adherants , & de faire tomber sur leur espece d'acharnement à m'attaquer , ce qu'ils attribuoient à ma vanité & à mon imprudence : enfin mon intention étoit , que ce Mémoire plus détaillé que les autres , donnât aussi plus de force , & d'activité aux sentimens de bonté & de justice que ce Monarque avoit montré , de tems en tems , en ma faveur , & qui le déterminât à m'accorder quelque grace , qui détruisit entierement les projets de mes ennemis.

Mes projets ne se bornoient pas simplement à adoucir ma situation par des esperances , je voulois (ce qui me sembloit aussi flatteur & plus assuré) qu'un Mémoire présenté à Sa Maj. sous les yeux de ceux dont je me plaignois , portât , par cette circonstance , au plus haut degré d'autorité les faits qui y seroient cités , & dissipât ainsi en Espagne & en Portugal , où je comptois de l'envoyer , les préjugés à mon désavantage que le Comte de Rottembourg essayoit adroitement d'y repandre.

Tel fut le dessein que je méditai d'opposer à celui que l'on formoit contre moi , & quoi qu'il me parût indispensable de l'exécuter ,

l'exécuter , cependant comme les suites qu'une pareille exécution devoit entraîner n'étoient point indifférentes , je remis plusieurs jours à la prendre ; je les passai à examiner attentivement ce que mon Mémoire contenoit pour ne rien avancer que l'on pût contredire : il étoit en quelque façon le dernier effort que je tirois de ma foiblesse ; en cet état on craint d'achever de s'épuiser.

J'aurois sans doute fort souhaité d'obtenir une audience du Roi , afin d'achever d'éclaircir verbalement plusieurs choses que par écrit je ne pouvois que donner à entendre ; mais après qu'on avoit éludé d'accomplir ce qui m'avoit été si positivement promis , lorsque j'eus l'honneur de parler à Leurs Maj. au mois de Décembre précédent , je jugeai que je ne devois pas me flatter que l'on me procurât l'occasion de rappeler ce souvenir , & que mes instances pour parvenir à être écouté, n'aboutiroient qu'à reveiller le concert entre l'Ambassadeur de France & l'Archevêque d'Amida pour me rendre suspect à la Reine sur ce que je me proposois de représenter à Leurs Maj. Ces réflexions me déterminèrent à présenter simplement mon Mémoire au Roi , & d'en remettre le suc-

cés

cès aux sentimens de droiture & de justice de ce Monarque.

Avant de faire cette démarche je fus bien aise d'avoir un entretien avec le Marquis DE LA PAZ, qui le mit à portée, si Leurs Maj. lui parloient de mon Mémoire, de soutenir auprès d'Elles, les raisons qui m'avoient obligé à leur exposer encore ce que je souffrois de la part de mes ennemis.

Ce Ministre continuoit à me marquer de l'amitié ; ce sentiment inspire de la confiance, & quand la prudence règle celle-cy, on court peu de risque de la marquer. Persuadé donc qu'il n'y en avoit aucun à l'étendre jusqu'à un certain point avec le Marquis de la Paz, j'allai un soir chez lui, & ayant facilement fait tomber la conversation sur la continuelle incertitude où l'on me laissoit après tant de promesses réitérées de la finir, je lui dis, combien j'avois été fâché lorsque Leurs Maj. m'avoient permis l'hyver précédent de Leur parler en particulier, que ce n'eut point été à lui qu'Elles eussent renvoyé l'examen de mon Mémoire, par la ferme persuasion où j'aurois été d'éprouver de prompts effets de ses bons offices. Malheureusement, ajoutai-je, la décision de mon sort a été remise en d'autres mains,

&

& on m'a suffisamment fait connoître qu'on ne cherchoit pas à l'adoucir. Le Marquis de la Paz touché apparemment de l'opinion avantageuse que j'avois de son bon cœur, chercha à ranimer mes esperances, par plusieurs propos obligeans, & se doutant sans doute qu'ils ne feroient pas grande impression sur moi, il m'exhorta (ce qui étoit plus utile) à prendre encore patience, n'étant pas possible, ajouta-t-il, qu'on oublie les services que vous avés rendus & dont vous sâvès que je vous ay * assuré que Leurs Maj. étoient entierement satisfaites. J'avoué que vous pouvés voir avec peine que l'on s'en tienne là, mais vous n'ignorés pas ce qui arrête la bonne volonté du Roi : j'ay souvent été témoin que sans ces obstacles étrangers, vous seriés, il y a déjà long-tems, dans une situation bien différente.

Je remarquai à merveille, que le Marquis de la Paz cherchoit adroitement à me persuader, que c'étoit uniquement du dehors que venoient les difficultés que je rencontrois à obtenir des grâces, & je lui aurois aisément prouvé que j'en connoissois d'autres plus prochaines & bien autrement difficiles à surmonter, mais il ne me convenoit pas de paroître si bien instruit,

* Voyez Tom. VII pag. 94.

truit, & d'ignorer le droit qu'ont les Ministres de prétendre, qu'à l'égard de tout ce qu'ils disent, on soit, ou au moins que l'on paroisse crédule. Afin donc de ne le point bleffer, & de tirer cependant quelque fruit de ma docilité, je repartis au Marquis de la Paz, que j'étois depuis trop d'années la victime des insinuations qu'il venoit de me citer pour n'en pas reconnoître la force, & qu'aussi las d'en prouver l'injustice que de m'entendre assurer sans cesse par les Ministres de France, qu'elles existoient seulement dans mon imagination, pendant qu'elles transpiroient de tous côtés, j'avois tenté de mettre fin à une dissimulation si puerile & à toutes les traverses qu'elle m'attiroit, en offrant un moyen qui concilioit, ce me sembloit, la vaine délicatesse de mes ennemis avec les interêts de ma réputation. Ce moyen consistoit lui dis-je, *Monsieur*, dans la proposition que je fis, il n'y a pas un mois, à l'Archevêque d'Amida & à D. Joseph Patiño, de supplier Leurs Maj. de m'accorder telle grace qu'il Leur plairoit, & d'agréer qu'immediatement après que ce bienfait seroit devenu public & qu'il auroit achevé de confirmer ce que le Roi & la Reine ont bien voulu me faire écrire par votre Exce. & par Mr. l'Archevêque

chevêque d'Amida, je m'abstins d'en profiter, & que toute mon ambition se bornât, comme vous voyez, en me retirant, de conserver quelqu'estime. Vous feriez vous excusé, *Monsieur*, bon & juste comme vous l'êtes, de faire valoir auprès de Leurs Maj. des sentimens si moderés & si conformes à ce que mon état me prescrit. Je suis bien assuré du contraire : j'ay cependant eu le désagrément de voir le Prélat & le Ministre, que je viens de vous nommer, prendre ce parti; & sous le spécieux prétexte de l'utilité dont on comptoit, en me retenant en ce pays, que pouvoient être mes services, & des espérances frivoles qui accompagnoient un discours que je merite si peu, perpetuer l'état incertain où l'on me voit, & la confusion qu'il m'attire.

Mais cet état je vous le repette encore (me dit le Marquis de la Paz en m'interrompant) ne sauroit durer, il ne s'agit que d'avoir un peu de patience; je vous y exhorte, à l'exemple de Mr. l'Archevêque d'Amida: vous devez croire que ce n'est pas sans raison & sans connoître les intentions de Leurs Maj., qu'il vous a parlé & D. Joseph Patiño, de la façon que vous venés de me le raconter. Au surplus, continua ce Ministre, je suis très édifié
de

de vos sentimens, ils confirment la bonne opinion que j'ay de vous, & comptez qu'en toute occasion je me ferai un vrai plaisir de vous rendre les services qui pourront dépendre de moi. Quant à celle dont il est question, vous voyez bien que Leurs Maj. vous ayant ordonné de vous adresser à Mr. l'Archevêque d'Amida & à D. Joseph Patiño, c'est à eux qu'il faut continuer de remettre le soin de vos intérêts.

Il ne falloit pas être fort clairvoyant pour remarquer que le Marquis de la Paz, en s'expliquant comme il faisoit, vouloit fermer la porte à toute sollicitation, d'entrer dans ce qui s'étoit passé entre l'Archevêque d'Amida D. Joseph Patiño & moi, & que par conséquent il n'étoit pas à propos de toucher cette corde : je me conformai donc à ce qu'il paroissoit souhaiter, & il n'essuya de ma part aucune instance qui pût lui déplaire. Je n'en suivis pas moins mon projet de le mettre au fait de ma situation présente, & en état d'en placer à propos quelques mots à Leurs Maj. car lui ayant demandé s'il n'y avoit pas d'indiscretion à l'entretenir encore un moment, & m'ayant répondu que rien ne l'empêchoit de m'écouter : vous m'exhortez toujours, repris-je, à la patience & quoi

quoiqu'après l'avoir pratiquée depuis cinq ans, votre Exce. me pardonnera bien j'espère quelque légère faute sur cet article, je veux pourtant l'éviter, & dès qu'il s'agira d'obéir à Leurs Maj. il ne m'échappera aucun murmure; mais en vous répondant de ma soumission, je ne saurois également promettre de continuer ici d'en donner des preuves si Leurs Maj. ne daignent m'en fournir les moyens: les miens, *Monsieur*, pour prolonger mon séjour en cette Cour sont épuisés; mon revenu n'a nulle proportion avec ma dépense; j'ay beau la régler, comme chacun le voit, sur la plus exacte modestie, elle excède toujours de près de la moitié ce que je peux recevoir. Vous sçavez que depuis que Leurs Maj. m'ont ordonné d'entrer à Leur service, Elles ne m'ont accordé pour aller en France, y rester près de neuf mois, en revenir, m'établir à Madrid & les suivre actuellement que trois-mille cinq-cent Pistoles: ce fonds m'a aidé, j'en conviens, à fournir aux fraix de tant de voyages pendant près de cinq ans, & sans lui j'aurois vainement entrepris de les faire: supposerait-on aujourd'hui, ou qu'il doit suffire à ma subsistance jusqu'à ce qu'enfin on détermine l'employ qu'on veut m'accorder & que c'est à moi désormais à force
d'acco-

d'économie ou en empruntant à suppléer à ce qu'on diffère de me donner. J'ay peine en verité, *Monsieur*, à me persuader que Leurs Maj. resserrent si fort à mon égard leur liberalité, & qu'Elles-me refusent des secours dont Elles sont si prodigues envers d'autres. C'est aussi ce que j'ay représenté à diverses reprises à Mr. l'Archevêque d'Amida & à D. Joseph Patiño : je leur ay montré évidemment que ce que je me suis réservé des biens de ma maison, ne monte actuellement qu'à *cinq-mille cinq-cent livres* de rente, & que de la pension de mille Ecus que le feu Roi de France m'avoit accordé, je n'en touche plus que *douze-cent-cinquante livres*. Aurois-je pû penser, souffrés, *Monsieur*, que je m'en plaigne à vous, qu'une exposition si veritable, & que toutes les preuves que j'ay données à Mr. l'Archevêque d'Amida de ma délicatesse sur la cupidité, eussent besoin de passer si souvent sous ses yeux pour être apperçues, & qu'après avoir été examinées si à loisir, je dûs effuyer le dégoût de m'entendre sans cesse repetter que l'on ne peut trouver le moment de rendre compte à Leurs Maj. d'une semblable bagatelle. Cette singuliere reponse m'a paru si extraordinaire, sur tout dans la conjoncture

où

où l'on fait que je suis, par la mort de mon Pere, qu'il m'a été impossible de n'en pas parler fortement en dernier lieu, à Mr. l'Archevêque d'Amida, & néanmoins cela n'a produit aucun effet sur lui ni sur D. Joseph Patiño. Mon désintéressement au sujet de l'argent, n'a pas plus de prix à leurs yeux que celui que je leur ay manifesté touchant les honneurs dont on me croit pourtant si avide : les steriles & peu sinceres éloges qu'ils m'ont fait de ces sentimens, leur en a semblé apparemment une surabondante recompense : c'est ainsi que l'on m'entretient continuellement desperances frivoles, & que l'on me fait souffrir, en attendant, des maux très réels. Ne seroit-il pas tems (je m'en rapporte à V. Exce.) de les adoucir, au moins par quelqu'attention aux embarras que me cause une dépense qui surpasse mes forces? Et peut-on se prévaloir si constamment de ma discretion, pour multiplier des délais à me repondre, dont on se flatte vainement de me cacher les principes secrets? Non, non, *Monsieur*, continuai-je un peu vivement, n'entreprenez plus de me prouver que Mr. l'Archevêque d'Amida connoît, sur ce qui me regarde, les intentions de Leurs Maj. qui ne furent jamais de les servir sans appointemens, sans em-

ploy

ploy & sans la décence qu'exige au moins mon état ; ce Prélat par conséquent suit ses vues particulières , & celles de certains personnages qui pensent comme lui & que vous connoissés encore mieux que moi : ils ne réussiront pas à me faire prendre le change , & leur crédit ne m'éblouit point jusqu'à m'ôter la faculté de voir les objets tels qu'ils sont,

Le Marquis de la Paz ne repliqua pas un seul mot à tout ce qu'il venoit d'entendre , il se contenta de me conseiller de m'en rapporter à la justice & à la bonne volonté de Leurs Maj. & d'accompagner ces avis de propos obligeans , de la sorte de ceux que l'on tient en pareil cas , mais qui ne signifient rien. Au surplus il s'excusa toujours de se mêler d'une affaire que Leurs Maj. ne lui avoient point ordonné , dit-il , d'examiner , & dont un autre Ministre & le Confesseur de la Reine , devoient Leur rendre compte.

Comme je me levois pour me retirer , le Marquis de la Paz me demanda si depuis la dernière audience que Leurs Maj. m'avoient accordée , je ne leur avois point rappelé le souvenir de ce qu'Elles avoient eu la bonté de me promettre , & sur ce que je lui repondis que je m'étois contenté de donner à l'Archevêque d'Amida

&

& à D. Joseph Patiño , un Mémoire qui tendoit à les prier , selon que la Reine me l'avoit prescrit , de me rendre ce bon office , le Marquis de la Paz ajouta , qu'il lui sembloit que je ne ferois point mal de présenter encore un Mémoire au Roi directement , & que cette démarche ne tiendroit à aucune conséquence. Je le remerciai de l'avis , & lui dis que j'en profiterois , mais sans lui donner à entendre que la chose fut si prochaine , ni lâcher une seule expression qui eut rapport à ce que le Mémoire , que j'avois déjà écrit , alloit dévoiler.

Le Roi , dans le tems dont je parle sortoit très rarement de son appartement & toujours avec la Reine. Ce n'étoit pas alors que je voulois lui présenter mon Mémoire ; je souhaitois de prendre le moment où il seroit seul , & ce moment étoit difficile à trouver. Il n'y avoit que celui où Sa Maj. venoit donner l'ordre au Capitaine des Gardes en quartier. Elle paroissoit alors comme un éclair à la porte de sa chambre & y rentroit immédiatement après avoir donné le mot. Réduit à profiter de cet instant , j'allay l'attendre un soir au Palais , & lorsque vers les deux ou trois heures après minuit le Roi vint , je suivis le Marquis de Bedmar qui étoit
en

en quartier. Sa Maj. qui se douta apparemment que je voulois avoir l'honneur de Lui parler, me donna le tems de l'aborder, & en Lui présentant alors mon Mémoire, je La suppliai très-humblement, d'avoir la bonté de lire ce qu'il contenoit, & d'examiner les raisons qui m'obligeoient à implorer sa justice; à quoi j'ajoutai que je serois-toujours content de ce qu'elle Lui dicteroit de décider.

A ces derniers mots, le Roi qui avoit déjà mis mon Mémoire dans sa poche, me fit un ou deux signes de tête, comme pour me donner à entendre qu'il se souviendrait de ce que je prenois la liberté de lui demander. Je me retirai avec cette espérance, & assez content de l'air de bonté avec lequel le Roi avoit écouté ce peu de paroles. Voici ce que contenoit ce Mémoire.

MEMOIRE *présenté* à Seville au
Roi d'Espagne, par Mr. l'Abbé DE
MONTGON, le 11 Mars 1731

SIRE,

„ Quoique le profond respect qu'on
„ doit aux Rois, ne permette point de les

Tome VIII.

R

„ impor-

„ importuner par de trop fréquentes re-
 „ présentations, il arrive cependant quel-
 „ quefois que ceux qui sont honorés de
 „ leur faveur, & qui sont les dépositai-
 „ res de leur Autorité, abusent si fort de
 „ l'une & de l'autre, que leurs Sujets &
 „ les personnes qui ont l'honneur de les
 „ servir, ne peuvent se dispenser alors de
 „ porter leurs justes plaintes au pied de
 „ leur trône. C'est la facheuse situation,
 „ SIRE, où je me trouve aujourd'hui;
 „ il ne m'est plus permis de douter que
 „ mes ennemis ont formé la résolution de
 „ ne se point désister de me persécuter,
 „ qu'ils ne m'aient auparavant entière-
 „ ment opprimé, après avoir violé impu-
 „ nément à mon égard, SIRE, aussi
 „ bien les loix les plus saintes de la Re-
 „ ligion, que celles qui apprenant aux
 „ hommes à conserver les justes ménage-
 „ mens qu'ils se doivent les uns aux au-
 „ tres, servent à entretenir la paix & la
 „ société entr'eux, ils veulent encore au-
 „ jourd'hui, pour consommer l'iniquité,
 „ essayer en me faisant tomber dans l'in-
 „ digence, de me forcer par un moyen
 „ jusqu'à présent si inconnu, à me sou-
 „ mettre au Cardinal de Fleury. Leur des-
 „ sein n'est plus caché, il tend unique-
 „ ment à procurer à ce Cardinal & à eux
 „ l'avan-

„ l'avantage, (sans doute flateur) d'en-
 „ sevelir ainsi sous les ruïnes de ma répu-
 „ tation, la connoissance, SIRE, des
 „ moyens indécens qu'ils ont également
 „ employés, & dont ils se servent encore
 „ pour me ravir un bien si précieux. Per-
 „ sonne dans l'univers ne sauroit donc
 „ je crois, après cela, être étonné de me
 „ voir rompre le silence que j'ai gardé de-
 „ puis près de quatre ans, sur les démar-
 „ ches que font sans cesse contre moi ceux
 „ qui fomentent ou qui favorisent, SIRE,
 „ de semblables excès, pour recourir à
 „ la justice de Votre Majesté : & j'ai mê-
 „ me lieu d'espérer, que la longue patien-
 „ ce que j'ai eue à les supporter, & que
 „ ma moderation à les taire, servira, S I-
 „ RE, de preuve bien convaincante aux
 „ yeux de Vos Majest., aux yeux de tou-
 „ te votre Cour, & à ceux, s'il est possi-
 „ ble, de tous les hommes, que l'iné-
 „ branlable fermeté qu'on me met dans
 „ la nécessité de faire voir, dans la déli-
 „ cate & peu agréable conjoncture où je
 „ me trouve depuis si long-tems en ce
 „ pays, ne fut cependant jamais incom-
 „ patible, S I R E, avec la douceur que
 „ l'état où je suis me prescrit de pratiquer
 „ dans ma conduite ; & que de l'union
 „ de ces deux dispositions, dont j'ose me

„ flatter d'avoir tâché de faire constamment
 „ la regle de mes Ecrits & de mes démar-
 „ ches, il en résulté toujours, SIRE,
 „ la vérité; & jamais l'artifice, le men-
 „ songe & la perfidie, qui sont des ar-
 „ mes dont j'abandonne sans peine la
 „ gloire à mes ennemis de continuer à
 „ faire usage.

„ Reduit, sans qu'on ait encore pu
 „ prouver, graces au Seigneur, que j'aye
 „ commis, SIRE, la plus légère faute
 „ contre votre service, ou celui du Roi
 „ mon Maître, à défendre cependant de-
 „ puis près de quatre ans ma Cause, com-
 „ me feroit un Criminel; je suis envi-
 „ ronné de toutes parts d'ennemis, qu'u-
 „ ne violente passion de me perdre agite
 „ perpétuellement; & je me vois encore
 „ exposé, SIRE, sans appui & sans au-
 „ tre secours que celui que j'emprunte du
 „ courage qu'il plaît au Tout-puissant de
 „ me conserver, à tous les traits du res-
 „ sentiment d'un Cardinal, qui après avoir
 „ fait disparoitre entierement, sur ce qui
 „ me regarde, l'autorité Royale, prétend
 „ être en droit de ne me laisser entrevoir
 „ & redouter que la sienne, & de l'em-
 „ ployer ensuite, sans aucun juste pré-
 „ texte, à m'opprimer. Enfin, ce qui
 „ n'est pas moins surprenant ni moins
 „ connu,

„ connu, SIRE, je suis devenu, sans
 „ que l'on en puisse donner aucune raison,
 „ l'objet de l'envie, que certaines gens
 „ qui Vous environnent, ressentent de-
 „ puis long-tems contre moi. Une si sin-
 „ guliere complication de peines qu'on
 „ s'étudie chaque jour à rendre plus sen-
 „ sibles, étant sans doute ignorée de V.
 „ Maj., j'aurai l'honneur de la lui dé-
 „ voiler dans ce Mémoire avec la respec-
 „ tueuse liberté qui convient à un hom-
 „ me de condition, & avec l'exacte véri-
 „ té que doivent inviolablement obser-
 „ ver ceux qui, comme moi, sont hono-
 „ rés du Sacerdoce. La grandeur d'ame
 „ héroïque que Vous avez montré, SIRE,
 „ dans les adversités dont Dieu s'est ser-
 „ vi dans le commencement de votre re-
 „ gne pour éprouver votre Vertu, doit
 „ vous faire aimer la constance; & la droi-
 „ ture naturelle que tout l'Univers re-
 „ connoit dans V. Maj. qui la rend, s'il
 „ est possible, plus respectable encore aux
 „ yeux des hommes, que l'éclat de sa
 „ Couronne & que la vaste étendue de sa
 „ puissance, Vous engagera, j'espère,
 „ SIRE, à ne point être offensé d'en-
 „ tendre un de vos Serviteurs, & qui
 „ Vous est aussi fidelement que très res-
 „ pectueusement attaché, tenir un lan-

„ gage qui sera entierement conforme à
 „ l'une & à l'autre.

„ Pour peu que V. Maj. daigne se rap-
 „ peller le souvenir de tout ce que j'ai
 „ été si souvent obligé de prendre la li-
 „ berté de lui représenter ou à ses Minis-
 „ tres , dans les differens Mémoires ou
 „ dans les Lettres que j'ai écrites , Elle
 „ remarquera aisément jusqu'où le Car-
 „ dinal de Fleuri , & ceux que la déman-
 „ geaison de s'attirer sa protection a ren-
 „ dus en ce pays les instrumens de sa
 „ haine , ont porté les effets de leur mau-
 „ vaise volonté contre moi. Je peux avan-
 „ cer , SIRE , sans craindre que la pré-
 „ vention me fasse exagerer , qu'ils ont
 „ employé de toutes parts pour me per-
 „ dre , sans la moindre retenue , toutes
 „ les ressources que l'esprit humain , l'ar-
 „ tifice & la mauvaise foi , quand ils ne
 „ sont point arrêtés par la crainte du
 „ châtement , sont capables d'offrir pour
 „ cela ; je veux dire , SIRE , de préten-
 „ dus faits inventés à plaisir & sans le
 „ moindre fondement , pour me rendre
 „ suspect ; le concert de plusieurs d'en-
 „ tr'eux , pour débiter tantôt sourde-
 „ ment , & tantôt ouvertement , sur mon
 „ sujet , les Histoires les plus malignes ;
 „ pour les revêtir ensuite par des plaisan-

„ teries

„ teries faites à dessein & bien prémédi-
 „ tées, d'un certain agrément qui les fît
 „ répandre avec plus de vitesse, & qui,
 „ par l'avidité avec laquelle elles seroient
 „ reçues du Public, lui laissassent ensuite
 „ les plus odieuses impressions de mon
 „ caractère & de mes desseins. Des Let-
 „ tres outre cela, SIRE, manifestement
 „ supposées, & prouvées telles invinci-
 „ blement, soit pour aigrir contre moi
 „ quelques-unes des personnes qui avoient
 „ l'honneur de Vous approcher, en cher-
 „ chant à leur persuader d'une manière
 „ aussi fautive que honteuse pour leur Au-
 „ teur : que je déchirois impitoyablement
 „ leur réputation ; soit pour me rendre
 „ par un moyen si inique, l'objet, SIRE,
 „ de leur haine & de leur vengeance ; ou
 „ pour les déterminer, en les animant de
 „ la sorte contre moi, de travailler à me
 „ faire passer dans l'esprit de Vos Maj.
 „ pour un homme également ambitieux
 „ & méchant. Enfin, SIRE, des gens
 „ de tous états & de tout caractère, que
 „ je m'abstiens de nommer, à qui une
 „ protection certaine étoit offerte pour le
 „ prix du zèle avec lequel ils travaille-
 „ roient à soulever tout le monde contre
 „ moi ; & une infinité de petits ressorts
 „ souterrains, dont je souhaite, SIRE,

„ de perdre à jamais la mémoire, & de
 „ n'être plus obligé deormais de fatiguer
 „ l'attention de V. Maj.

„ Quelles funestes suites n'entraînent
 „ point, SIRE, la haine d'un homme
 „ puissant ! Et combien les Souverains
 „ sont-ils obligés de veiller de près sur la
 „ conduite de ceux qu'ils honorent de
 „ leur confiance, afin d'empêcher que ces
 „ gens-là, oubliant ce qu'ils doivent à la
 „ bonté des Princes qui les ont élevés,
 „ ne convertissent l'Autorité Royale, qui
 „ est établie de Dieu pour conserver le
 „ bon ordre, & pour faire régner la dou-
 „ ceur & la paix, en un moyen odieux
 „ d'allumer au contraire de toutes parts,
 „ afin de satisfaire leurs passions, la dis-
 „ corde, l'aigreur, & la vengeance !

„ Je croyois, SIRE, après l'assuran-
 „ ce qu'il avoit plu à Vos Maj. de me
 „ donner, qu'Elles m'emploieroient bien-
 „ tôt d'une manière convenable dans leur
 „ service, que le tems étoit venu de sor-
 „ tir enfin de la situation où je viens de
 „ peindre que je suis depuis si long-tems.
 „ Je me flattois, SIRE, que le Cardi-
 „ nal de Fleury d'un côté, & de l'autre
 „ tous ceux & celles que l'envie de lui
 „ plaire a rendu mes Ennemis, lassés,
 „ ou au moins rebutés de tant d'attaques
 „ inuti-

„ inutiles & de tant de vains efforts pour
 „ m'anéantir, feroient succéder la tran-
 „ quillité & la paix à une guerre si vive ;
 „ & qu'ils pourroient aussi être touchés
 „ intérieurement des excès où une espece
 „ de frénésie , sans fondement , les avoit
 „ portés contre moi , & encore plus du
 „ profond silence dans lequel cependant
 „ j'en avois , j'ose dire , enseveli avec
 „ joye le souvenir dans l'occasion où étant
 „ aux pieds de Vos Maj. , je pouvois si
 „ facilement en dernier lieu m'en plaindre
 „ & en demander justice. Mais si la dou-
 „ ceur , SIRE , & les plus petits servi-
 „ ces apprivoisent les animaux les plus
 „ féroces , ou appaisent quelquefois leur
 „ fureur , ils ne font le plus souvent au
 „ contraire que donner plus de vivacité
 „ à celle qui agite le cœur humain ; &
 „ bien loin que les hommes qui sont assez
 „ malheureux pour s'abandonner à un
 „ certain point à leurs passions , puissent
 „ après cela , sans une grace spéciale de
 „ Dieu , se laisser fléchir par de bons pro-
 „ cedés , l'expérience fait voir , SIRE ,
 „ qu'ils ne servent le plus souvent qu'à
 „ les irriter davantage , & qu'à leur faire
 „ saisir ensuite avec autant d'empresse-
 „ ment que d'indiscretion , les moyens les
 „ plus étranges de détruire un objet dont

„ la seule présence suffit, SIRE, pour
 „ leur retracer sans cesse l'idée importune,
 „ ou de leur injustice, ou de leur foiblesse.

Tel est le caractère, SIRE, (Dieu
 „ m'est témoin de la douleur avec laquelle
 „ le je le dis) de presque tous ceux qui
 „ se sont unis pour me persécuter, & qui
 „ veulent achever aujourd'hui, par de
 „ nouvelles tentatives, de me rendre leur
 „ victime. Séduits par le desir, si ordi-
 „ naire dans les Cours, de sortir, les uns
 „ de l'obscurité où ils étoient, & les au-
 „ tres de paroître avec plus d'éclat, en
 „ servant de concert la passion d'un hom-
 „ me, qu'une illusion qui pourroit pres-
 „ que passer, SIRE, pour un enchante-
 „ ment, rend aujourd'hui si considérable
 „ en Europe; ils se sont flattés avec d'au-
 „ tant plus d'apparence de succès de me
 „ faire facilement succomber sous le poids
 „ de sa puissance, & d'en recueillir après
 „ cela le fruit que chacun en esperoit,
 „ que je leur ai paru avec grande raison,
 „ SIRE, un objet peu redoutable, &
 „ que le moindre effort de leur part ter-
 „ rasserait entierement. Destitués cepen-
 „ dant de motifs, & même de prétextes
 „ tant soit peu plausibles pour venir in-
 „ sulter ainsi à ma foiblesse, & pour jus-
 „ tifier & autoriser en même tems leurs
 „ démar-

„ démarches, il en a couté d'abord, sans
 „ doute, quelque sacrifice à leur droitu-
 „ re & à leur charité pour en forger; &
 „ ils n'en ont pas été quittes ensuite à
 „ meilleur marché pour soutenir jusqu'au
 „ bout leur entreprise. L'ambition, &
 „ peut-être aussi un peu trop de mépris,
 „ SIRE, pour la médiocrité de mes for-
 „ ces qui en étoient les vrais principes,
 „ trouvant cependant en moi une résis-
 „ tance à laquelle ils ne s'attendoient pas,
 „ leurs efforts multipliés aux dépens de
 „ la bonne foi, & néanmoins toujours
 „ inutiles, ont été bien-tôt suivis de l'ai-
 „ greur, & même de l'emportement. Ma
 „ patience n'a fait que donner plus d'ac-
 „ tivité & de force à l'un & à l'autre.
 „ Et voilà, SIRE, comment d'une si
 „ petite source, il s'est formé pourtant
 „ un tel torrent de malignité, que V.
 „ Maj. ne pourra s'empêcher d'admirer,
 „ si elle se donne la peine de lire ce Mé-
 „ moire, comment j'ai pu résister à sa
 „ violence, & éviter le naufrage dont j'é-
 „ tois à tout moment menacé.

„ Lorsque j'entrai dans l'état Ecclésia-
 „ stique, je me dévouai, SIRE, tant
 „ par la disposition d'une Substitution qui
 „ est dans ma maison, que par une ces-
 „ sion volontaire, de près de six-cent-

„ mille francs de fonds de bien , qui font
 „ aux environs de trente-mille livres de
 „ rente ; & après en avoir fait le partage
 „ aux personnes de ma famille à qui le
 „ droit & l'amitié me fit juger que ces
 „ revenus appartenoient , je ne me réser-
 „ vai que le simple usufruit de deux Ter-
 „ res , dont la valeur ne montoit qu'à
 „ *cing-mille cinq-cent Livres* de rente ; à
 „ quoi se joignit aussi , SIRE , mille Ecus
 „ de pension que le feu Roi LOUIS XIV
 „ votre Ayeul m'avoit accordé à la mort
 „ de feue ma Mere , & qui faisoit la moi-
 „ tié des appointemens dont elle jouissoit
 „ en qualité de Dame du Palais de feue
 „ Madame la Dauphine , Belle-sœur de
 „ Votre Majesté. *Huit-mille cinq-cent Li-*
 „ *vres* de revenu , qui composoient , SI-
 „ RE , comme vous voyez , tout celui
 „ dont j'avois gardé la jouissance , paroîs-
 „ sant à mes yeux , peu accoutumés ,
 „ graces au Seigneur , à regarder les ri-
 „ chesses avec envie , un fonds aussi con-
 „ siderable & aussi vaste , qu'il étoit réel-
 „ lement petit & borné , je cédai encore
 „ à ma Sœur , Vernieres près de Malliau
 „ en Auvergne , l'une de ces deux Ter-
 „ res que je m'étois réservé. J'avois con-
 „ senti à en reduire le revenu dont je
 „ devois jouir à *quinze-cent Livres*. Et la
 „ viva-

„ vivacité auffi finguliere que furprenan-
 „ te, avec laquelle, SIRE, le Cardinal
 „ de Fleury cherche tous les moyens pof-
 „ fibles, ou de me mortifier, ou de m'em-
 „ barraffer, l'ayant porté de fuggérer à
 „ mon infçu, par une Lettre que j'ai de
 „ lui, à un jeune homme de mes parens,
 „ de la conduite duquel je n'avois pas
 „ lieu d'être content, que j'étois conve-
 „ nu avec le même Cardinal, quand j'é-
 „ tois en France, qu'il l'exileroit de Pa-
 „ ris, & qu'il jugea lui-même enfin ne
 „ devoir point approcher de la Cour du
 „ Roi mon Maître de plus près que de
 „ cinquante lieues, de paffer cependant
 „ fecretement dans celle de Vos Maj.;
 „ je me déterminai, SIRE, pour évi-
 „ ter qu'aucun homme de mon nom pa-
 „ rut à vos pieds qui ne fût digne de mé-
 „ riter votre augufte Protection, de pro-
 „ pofer au Cardinal de Fleury de retran-
 „ cher mille Livres de ma penfion, pour
 „ faire paffer cette petite fomme fur la tête
 „ du jeune-homme dont je parle, afin
 „ de le retenir en France. Et ce dépouil-
 „ lement de ma part paroiffant dès-lors au
 „ Cardinal de Fleury un acheminement
 „ à l'accompliffement du projet qu'il a
 „ formé depuis long-tems de me faire tom-
 „ ber, s'il eft poffible, dans une efpece
 „ de

„ de nécessité qui me mit hors d'état de
 „ subsister dans ce pays, il ne manqua
 „ pas de saisir avec avidité l'occasion que
 „ je lui présentois de réussir dans un si
 „ noble dessein. Ma pension, SIRE,
 „ fut diminuée de cent pistoles; & cette
 „ grace si singulière, & accordée, comme
 „ V. Maj. voit, avec tant de générosité
 „ & de justice, fut la seule que le Car-
 „ dinal de Fleury jugea à propos de me
 „ procurer pour les services que j'avois
 „ rendus en France. Et c'est ainsi que je
 „ me vis enfin réduit, SIRE, à cinq-
 „ mille deux-cent Livres de revenu, dans
 „ un pays étranger; & dans le même tems
 „ précisément que j'écrivois à Mr. le Mar-
 „ quis de la Paz (ce Ministre de V. M.
 „ peut lui en rendre témoignage) que
 „ pour faire voir à la Nation Espagnole,
 „ que quelque François desintéressé pou-
 „ voit passer les Pirenées, je croyois de-
 „ voir me défendre scrupuleusement,
 „ SIRE, de recevoir aucune pension ni
 „ aucune grace pécuniaire, avant que
 „ quelque Emploi dans votre service ne
 „ m'eût donné le droit de la recevoir &
 „ d'en jouir.

„ Des moyens si peu proportionnés,
 „ SIRE, à la dépense que je suis obligé
 „ de faire en ce pays, quelque modeste
 „ qu'elle

„ qu'elle soit, m'auroient mis dans une
 „ entiere impossibilité d'y rester, si les
 „ *trois-mille pistoles* de gratification que
 „ Vos Maj. ont eu la bonté de m'accor-
 „ der, ne m'avoient procuré le moyen de
 „ fournir aux fraix du voyage que je fis
 „ en France par leur ordre, & à ce qu'il
 „ m'en coûta pour mon retour, & pour
 „ former aussi un petit établissement à
 „ Madrid ; & si outre cela les secours
 „ annuels que je recevois de mon Pere,
 „ ne m'avoient mis en état d'attendre,
 „ SIRE, sans être à charge à personne,
 „ ce que V. Maj. jugeroit à propos de dé-
 „ terminer en ma faveur. La mort de mon
 „ Pere, arrivée au mois de Mai de l'an-
 „ née dernière, ayant fait passer les biens
 „ dont il jouissoit dans la possession de
 „ ceux à qui je les avois cedés, & me ré-
 „ duisant par conséquent au très médio-
 „ cre revenu que je me suis réservé, il
 „ eût été sans doute très naturel que j'eus-
 „ se supplié alors Vos Maj. de daigner y
 „ faire quelque considération, & de m'ac-
 „ corder quelque secours ; si je n'avois
 „ remarqué dans l'Ambassadeur de Fran-
 „ ce qui étoit ici alors, & dans la plupart
 „ de ceux à qui j'aurois pu m'adresser pour
 „ faire parvenir jusqu'à Vous, SIRE,
 „ mes très respectueuses représentations,
 „ que

„ que bien loin de montrer la plus lé-
 „ ge disposition à me rendre service , ils
 „ ne pouvoient pas seulement dissimuler,
 „ ni la joye qu'ils ressentoient de me voir
 „ privé des moyens pour subsister que
 „ mon Pere me donnoit , ni leur extrême
 „ empressement (dont d'autres personna-
 „ ges me font revoir aujourd'hui le se-
 „ cond Tome ,) d'être instruits , S I R E ,
 „ si cette situation ne m'obligeroit point
 „ de sortir promptement des Etats de Vos
 „ Maj. , & d'aller chercher ailleurs quel-
 „ que secours & quelque azye. Des mar-
 „ ques si peu équivoques du singulier in-
 „ térêt que prenoient les personnes dont
 „ je parle à ce qui me regardoit , me fai-
 „ sant aisément appercevoir de quelle na-
 „ ture seroient les bons offices que j'en
 „ pouvois attendre , je crus devoir ren-
 „ fermer dans moi-même ; S I R E , la pei-
 „ ne que l'embarras où je tombois me fai-
 „ soit ressentir ; & mettant toute ma con-
 „ fiance en la Divine Providence , je me
 „ déterminai d'attendre qu'elle me susci-
 „ tât , S I R E , quelque occasion d'expo-
 „ ser moi-même mes besoins aux yeux
 „ de Vos Maj. , & d'éviter soigneusement
 „ d'en faire un inutile recit à des gens
 „ qui ne l'auroient infailliblement écouté
 „ que pour y insulter , ou que pour met-
 „ tre

„ tre toute leur industrie à en rendre les
„ remedes comme impossibles.

„ Cette occasion, **SIRE**, que j'avois
„ désiré & recherché pendant près de trois
„ ans, s'étant enfin présentée le 3 de De-
„ cembre dernier, que Vos Maj. me per-
„ mirent d'avoir l'honneur de leur parler,
„ je ne manquai point d'en profiter, &
„ de les supplier, après avoir pris la li-
„ berté de leur exposer en peu de mots
„ ma situation présente, de vouloir bien
„ y avoir égard. Et comme Elles m'en
„ parurent touchées, & qu'Elles avoient
„ eu la bonté de m'assurer d'abord que
„ je pouvois compter d'être employé à
„ leur service, je remis le 5 du même
„ mois à M. l'Archevêque d'Amida &
„ à M. Patiño un Mémoire par lequel
„ **SIRE**, je suppliois très humblement
„ Vos Maj., après avoir rappelé ce que
„ j'avois eu l'honneur de leur dire dans
„ l'audience qu'Elles m'avoient donnée,
„ de vouloir bien m'accorder la jouissance
„ actuelle des Appointemens de l'Emploi
„ qu'Elles me destinoient, ou au moins
„ telle partie de ces mêmes Appointemens
„ qu'Elles jugeroient à propos de régler ;
„ ne cherchant uniquement qu'à me met-
„ tre en état d'attendre avec bienséance
„ le tems où leur sagesse trouveroit bon
„ de

„ de faire connoître à quoi elle m'avoit
 „ destiné.

„ Me voici arrivé par cette narration
 „ au moment, SIRE, de dévoiler à vos
 „ yeux certains mystères, dont j'ai ar-
 „ demment souhaité de n'être jamais o-
 „ bligé ni de parler, ni de me plaindre.
 „ Mais puisque le silence exact & rigou-
 „ reux que j'ai toujours gardé jusqu'à ce
 „ jour sur cet article, ni toutes les dé-
 „ marches que j'ai fait pour me concilier
 „ l'amitié de ceux qui vont paroître sur
 „ la scène, bien loin de les toucher & de
 „ dissiper leurs chimeriques allarmes,
 „ n'ont servi, au contraire, qu'à les aigrir
 „ davantage, & qu'à leur faire redoubler
 „ leurs efforts pour me susciter de nou-
 „ velles mortifications; ces ménagemens
 „ de ma part, qui ont été jusqu'à présent
 „ l'effet d'une moderation & d'une patien-
 „ ce dont je n'ai garde de me repentir,
 „ cesseroient cependant, SIRE, si je les
 „ pouffois plus loin, d'avoir ce caractère,
 „ & ils dégénéreroient dans une foiblesse
 „ & une crainte puérile, dont j'éviterai
 „ toujours avec soin de paroître suscepti-
 „ tible; mais sur-tout ayant l'honneur
 „ de parler dans ce Mémoire à V. Maj.,
 „ dont l'élévation des sentimens répond
 „ à celle de l'auguste sang de tant de Rois
 „ dont

„ dont Elle descend , & du trône de la
„ vaste Monarchie sur lequel Elle est as-
„ sise.

„ Ce ne fut jamais, SIRE, l'intention
„ de M. l'Archevêque d'Amida , ni de
„ plusieurs de vos Ministres, que V. M.
„ m'accordât quelque Etablissement dans
„ ses Etats , ou quelque Emploi dans son
„ service. L'un eût fixé en quelque façon
„ ma demeure en Espagne ; & l'autre ,
„ en Vous donnant, SIRE, occasion de
„ connoître mon très respectueux atta-
„ chement pour votre Personne sacrée ,
„ & mon zele pour votre gloire, Vous
„ eût peut-être inspiré le dessein d'en fai-
„ re usage , & m'eût remis en même tems
„ à portée d'avoir l'honneur de Vous par-
„ ler facilement ; & c'est ce qui leur a
„ toujours paru le plus à craindre. Tou-
„ te l'étude & toute l'application des per-
„ sonnes dont je parle, a donc été em-
„ ployée, SIRE, à leur faire chercher,
„ de concert avec ceux qui sont dans leur
„ dépendance, les moyens les plus pro-
„ pres à leur faire éviter deux écueils qui
„ leur semblent si funestes ; & toutes les
„ vives allarmes que le moindre signe que
„ V. Maj. a donné de tems en tems de
„ vouloir m'accorder des grâces , & de
„ m'élever à quelque dignité, toutes les
„ mesu-

„ mesures qu'on leur a vu prendre pour
 „ l'en détourner, & tous les differens res-
 „ sorts qu'elles ont fait jouer pour cela,
 „ prouveroient suffisamment que leur con-
 „ duite à cet égard ne s'est point démen-
 „ tie ; si d'ailleurs toute votre Cour,
 „ SIRE, ne pouvoit servir de témoin de
 „ la vérité de ce que je dis.

„ Il est vrai qu'ayant, comme V. M.
 „ le verra dans la suite de cet Ecrit, servi
 „ inutilement M. l'Archevêque d'Amida
 „ en France, & rendu en toute occasion,
 „ SIRE, à vos Ministres les respects que
 „ je conserverai toujours pour ce qui au-
 „ ra le plus petit rapport à Vos Maj., ils
 „ ont, eux & ce Prélat, dans l'impossi-
 „ bilité où ils sont de se plaindre de moi,
 „ essayé de me dérober la connoissance
 „ des dispositions peu favorables qu'ils
 „ ont de me rendre service, en voulant
 „ me faire entendre que tous les obstacles
 „ que je rencontrois à obtenir quelque
 „ bienfait, ne procedoient que de la dé-
 „ ferençe qu'on ne pouvoit, disoient-ils,
 „ se dispenser d'avoir pour la haine que
 „ le Cardinal de Fleury ressent contre moi;
 „ & que sans paroître ainsi s'embarrasser
 „ beaucoup de rendre, SIRE, en par-
 „ lant de la sorte, la puissance d'un Mo-
 „ narque aussi juste que Vous, l'instru-
 „ ment

ment de la passion d'un particulier, il leur a suffi de trouver dans une si foible raison, un prétexte, au moins plausible, de me cacher les différentes traverses qu'ils travailloient secrètement entr'eux à me susciter. Mais toutes ces précautions, SIRE, pour déguiser leurs véritables sentimens, ne m'ont point empêché de les remarquer & de les connoître à fonds; & Vos Majest. doivent juger par ce que j'ai l'honneur de leur représenter ici, combien la situation où j'ai toujours été à leur Cour, & où je me trouve encore aujourd'hui, est pénible & désagréable, puisque ne pouvant avoir l'honneur de Leur parler, je suis forcé de Les importuner par des Mémoires qu'Elles ne lisent peut-être pas; ou d'avoir recours, pour Leur exposer ce qui peut concerner mes intérêts, à des personnes qui y sont assurément contraires.

„ Comme le desir de mériter la confiance des Rois, d'être honoré de quelque part dans le Gouvernement de leurs Etats, & d'approcher avec facilité leurs Personnes, se renferme difficilement SIRE, dans les bornes que la modération prescrit, & qu'il passe bien-tôt à vouloir posséder seul un bien si flatteur

„ à

„ à l'amour-propre, je ne suis point su
 „ pris que quelques-uns de vos Ministres
 „ de qui je n'étois qu'à peine connu
 „ avec lesquels je n'avois eu aucune re
 „ lation pendant mon premier voyage en
 „ ce pays, ni pendant celui que j'avois
 „ fait, SIRE, par vos ordres en France,
 „ ayent conçu quelque ombrage de mon
 „ retour, & des suites qu'il pouvoit avoir.
 „ Ils savoient, SIRE, que Vos Maj.
 „ paroissent contentes du succès avec
 „ lequel j'avois exécuté leurs ordres; &
 „ j'ai vu depuis, qu'ils n'ignoroient pas
 „ les recompenses qu'Elles avoient bien
 „ voulu me faire entrevoir qu'Elles étoient
 „ dans le dessein de m'accorder. C'en é-
 „ toit assez, sans doute, pour leur cau-
 „ ser quelque inquiétude, & on en prend
 „ bien à moins dans les Cours. Très dis-
 „ posé donc, SIRE, à justifier les me-
 „ sures qu'ils pouvoient prendre de con-
 „ cert avec M. l'Archevêque d'Amida,
 „ pour m'attirer quelque bienfait qui me
 „ ramenât dans ma Patrie, & qui m'é-
 „ loignât d'eux pour toujours, je ne sau-
 „ rois m'empêcher, je l'avoue, d'être ex-
 „ trêmement étonné que les uns & les
 „ autres ayent substitué à un semblable
 „ projet, qui n'avoit rien, eu égard à
 „ leurs vaines allarmes, que de très rai-

sonnable, & dont l'exécution leur étoit
d'ailleurs si facile, celui de me faire
sortir d'Espagne, en me réduisant,
SIRE, sous vos yeux, & pour ainsi
dire, en votre présence, dans un état
où j'ose avancer hardiment qu'il seroit
aussi injurieux à votre gloire que je
tombasse, que funeste à mon honneur
& à ma réputation : enforte que je ne
saurois assez bénir le Seigneur, d'avoir
permis que mes Ennemis mêmes fussent
ceux qui me procurent aujourd'hui le
précieux avantage de pouvoir, en dé-
fendant mes intérêts, soutenir en mê-
me tems, SIRE, ceux de votre ma-
gnanimité & de votre justice envers vos
Serviteurs.

Avant de prendre la liberté de faire
connoître à V. Maj. l'étonnante réso-
lution, que les personnes dont je viens
de parler ont cru devoir prendre, de
concert avec les Emissaires du Cardinal
de Fleury, & les tracassiers Confidens
de Mad. la Duchesse de S. Pierre, sur
ce qui me concerne, j'estime, SIRE,
qu'il est nécessaire de rendre ici un comp-
te vrai & exact de la conduite que j'ai
tenue avec M. l'Archevêque d'Amida,
soit pendant mon séjour en France, ou
depuis mon retour ; afin que par la

„ comparaison que V. Maj. pourra en
 „ faire ensuite avec celle que ce Prélat a
 „ eue à mon égard , Elle soit en état de
 „ juger de quel côté on trouve la généro-
 „ sité & la bonne-foi.

„ Comme ce fût par les mains de M.
 „ l'Archevêque d'Amida , que passèrent à
 „ Madrid , S I R E , les premières relations
 „ que j'eus l'honneur d'avoir avec Vos
 „ Maj. en 1726 ; que ce fut lui qui me
 „ prescrivit de leur part , au mois de Sep-
 „ tembre de la même année , d'écrire
 „ aux Ministres du Roi mon Maître ,
 „ pour obtenir la permission d'entrer à
 „ Leur service ; & à lui seul , outre cela ,
 „ à qui vous m'ordonnates , S I R E , de
 „ rendre compte des différentes Négocia-
 „ tions dont Vous m'aviez chargé ; je le
 „ regardai avec plaisir , comme mon Pro-
 „ tecteur auprès de Vous & de la Reine ,
 „ & sous cette qualité , je ne négligeai
 „ rien pour me concilier son estime & son
 „ amitié , & pour lui donner aussi en tou-
 „ te occasion des preuves convaincantes
 „ de la vénération que j'avois pour sa
 „ personne. Arrivé ensuite , S I R E , à
 „ la Cour du Roi votre Neveu ; témoin
 „ du zèle avec lequel M. l'Archevêque
 „ d'Amida travailloit de son côté auprès
 „ de Vos Maj. , comme je le faisois du
 „ mien

„ mien auprès du Cardinal de Fleury , à
 „ applanir tous les obstacles qui pouvoient
 „ retarder l'heureuse conclusion de la re-
 „ conciliation des deux Couronnes ; &
 „ outre cela très sensible à l'amitié avec
 „ laquelle je voyois , SIRE , par les Let-
 „ tres que ce Prélat m'écrivoit , qu'il fai-
 „ soit valoir auprès de Vos Maj. les ser-
 „ vices que je m'efforçois de leur rendre ;
 „ je formai le dessein de lui donner une
 „ preuve signalée de ma reconnoissance ,
 „ & du zele en même tems que j'avois
 „ pour ses intérêts. Dans cette vue , SI-
 „ RE , je travaillai , sans cependant lui
 „ en rien communiquer , à engager le
 „ Cardinal de Fleury d'obtenir du Roi
 „ mon Maître de vouloir bien concourir
 „ avec Vos Maj. à demander au Pape un
 „ Chapeau de Cardinal pour M. l'Arche-
 „ vêque d'Amida ; & mes soins ayant
 „ produit l'effet que je desirois , dans un
 „ tems cependant où il régnoit encore
 „ tant de froideur entre les deux Cours ,
 „ le premier avis que reçut ce Prélat de
 „ ce qui se passoit , fut , SIRE , non que
 „ je commençois à faire quelque démar-
 „ che pour lui procurer l'honneur dont il
 „ s'agissoit , (j'aime à épargner à ceux
 „ que je sers jusqu'à l'inquiétude du suc-
 „ cès) mais qu'il pouvoit compter sur la

17 protection du Roi votre Neveu , & sur
 22 ses bons offices pour sa prompte nomi-
 27 nation au Cardinalat. Il en reçut bien-
 32 tôt après , SIRE , une assurance en-
 37 core plus positive , par une Lettre que
 42 le Cardinal de Fleury lui écrivoit sur
 47 ce sujet , pour lui faire part de la dis-
 52 position favorable où étoit le Roi mon
 57 Maître à son égard , & dont V. Maj.
 62 trouvera une Copie à la fin de ce Mé-
 67 moire , comme aussi un Extrait de plu-
 72 sieurs autres , qui servent de preuves
 77 évidentes de tous les faits que je me
 82 vois obligé de rapporter. Ce trait ,
 87 j'ose dire de générosité de ma part ,
 92 m'ayant attiré des Lettres assurément
 97 très singulieres de remerciement de M.
 102 l'Archevêque d'Amida , je me flatai ,
 107 SIRE , qu'une constante amitié régne-
 112 roit désormais entre nous , & que je
 117 pouvois aussi compter solidement sur ses
 122 bons offices ; & c'est dans cet esprit ,
 127 dans ces sentimens , & dans cette per-
 132 suasion , qu'étant arrivé à S. Ildefonse
 137 au mois d'Octobre 1727 , je m'adressai
 142 toujours à ce Prélat , par préférence à
 147 vos Ministres , dans toutes les circon-
 152 stances où je me trouvai obligé , ou de
 157 rendre compte à Vos Maj. de ce qui
 162 avoit passé par mes mains , ou de leur
 167 deman-

L'ABBE' DE MONTGON. 417

„ demander quelque audience ou quelque
„ grace.

„ Quand le desir de s'élever & de con-
„ server une grande autorité, s'est une
„ fois emparé d'un cœur, tous les autres
„ sentimens lui servent bien-tôt de victi-
„ me, & ils n'ont ordinairement d'autre
„ durée que celle que l'homme qui en est
„ possédé juge que sa propre utilité lui
„ permet de leur accorder. Sans vouloir
„ ici accuser, SIRE, M. l'Archevêque
„ d'Amida, ni de cette passion, ni de
„ cette inconstance, il me suffit d'avoir
„ l'honneur de dire à V. Maj. que je ne
„ tardai pas long-tems à découvrir après
„ mon retour, combien je devois peu
„ compter sur lui; & que bien loin de
„ me regarder comme un Ami fidèle, il
„ se remplissoit au contraire chaque jour
„ de soupçons & d'inquietudes sur mon
„ sujet, & paroïssoit de plus en plus éloi-
„ gné de vouloir soutenir, auprès de V. Maj., mes intérêts de son crédit.

„ Ce refroidissement & ce changement
„ si singulier, n'ayant eu assurément nul
„ motif ni nul fondement dans la condui-
„ te que j'avois tenue avec M. l'Archevê-
„ que d'Amida, ne peut être attribué,
„ SIRE, qu'aux insinuations que quel-
„ ques-uns de vos Ministres, Mad. la Du-

„ cheffe de S. Pierre & le feu Pere de Lau-
 „ bruffel , faisoient fans cesse à ce Prélat
 „ à mon desavantage, & uniquement pour
 „ lui persuader qu'en travaillant pour
 „ moi, il creusoit lui-même le précipice
 „ dans lequel je ne manquerois pas après
 „ cela de le faire promptement tomber.
 „ Les premiers , SIRE , je veux dire
 „ ceux de vos Ministres qui m'étoient
 „ contraires, croyoient toujours apperce-
 „ voir en moi un Concurrent ; c'en étoit
 „ assez pour leur causer de vives allarmes,
 „ & pour les porter par conséquent à
 „ conspirer ma perte. Mad. de S. Pierre
 „ savoit que j'étois brouillé avec le Car-
 „ dinal de Fleury : il n'avoit pas même
 „ tenu à elle , pendant le séjour que j'a-
 „ vois fait en premier lieu à Madrid , de
 „ lui donner de très fâcheuses impressions
 „ contre moi ; & deux personnes très vé-
 „ ridiques & très respectables m'assure-
 „ rent à Paris en avoir vu les preuves.
 „ Cette Dame vouloit absolument outre
 „ cela , en devenant , comme elle a fait ,
 „ le principal instrument de la haine de
 „ ce Cardinal , se rendre nécessaire par
 „ ses intrigues aux Ambassadeurs de Fran-
 „ ce, qui viendroient , SIRE , à votre
 „ Cour , afin d'y jouer un grand person-
 „ nage ; & pour parvenir à ce but , elle
 „ sentoit

„ sentoit bien qu'il étoit très important
 „ de jeter entre M. l'Archevêque d'Ami-
 „ da & moi quelque semence de division.
 „ Enfin, SIRE, le Pere Laubruffel, qui
 „ étoit doué de beaucoup d'esprit & de fi-
 „ nesse, & qui, tout vertueux qu'il étoit,
 „ se laissoit quelquefois entraîner au se-
 „ cret penchant qu'on lui a connu pour
 „ l'intrigue, servoit utilement (peut-être
 „ à bon dessein, ou par un excès de pré-
 „ voyance,) les uns & les autres, par
 „ ses démarches ou par ses conseils. Ce
 „ concert dans lequel, après l'arrivée de
 „ M. de Brancas, des gens de tous états ont
 „ été invités d'entrer, n'a pas eu besoin
 „ de faire beaucoup d'efforts pour persua-
 „ der à M. l'Archevêque d'Amida que j'é-
 „ tois le plus dangereux rival de son cré-
 „ dit, & pour me rendre par conséquent
 „ l'objet de son inquiétude. Et ce Prélat
 „ étant ainsi environné de gens, qui,
 „ pour lui prouver l'étendue de leur zele,
 „ le remplissoient de terreurs paniques,
 „ il ne lui a presque plus été possible,
 „ SIRE, de dissimuler combien ma pré-
 „ sence, & sur-tout mes visites lui étoient
 „ à charge & importunes. Les choses en
 „ étoient déjà venues sur cet article-là à
 „ un tel point en 1728, que je me crus
 „ obligé de lui en témoigner ma surprise,

„ dans un petit Mémoire que je lui remis
 „ au Pardo, au mois de Fevrier de la
 „ même année, & que Votre Majesté
 „ trouvera à la fin de celui-ci. Mais com-
 „ me il avoit déjà sans doute pris son par-
 „ ti, & que ceux à qui il prêtoit si faci-
 „ lement l'oreille, lui remontoient sans
 „ cesse que le moindre service qu'il me
 „ rendroit lui attireroit infailliblement,
 „ avec la perte des promesses que je lui
 „ avois procurées, toutes les peines &
 „ toutes les mortifications que le Cardi-
 „ nal de Fleury ne manqueroit point de
 „ lui susciter; ni mes plaintes faites avec
 „ toute la douceur & les ménagemens pos-
 „ sibles, ni ma longue dissimulation sur
 „ ce qui en étoit le motif, ni la conti-
 „ nuation des mêmes devoirs & des mê-
 „ mes marques de confiance que j'avois
 „ précédemment donnés à M. l'Archevê-
 „ que d'Amida, ni en un mot, SIRE,
 „ les procédés les plus remplis d'égards
 „ que j'ai eu constamment avec lui, n'ont
 „ pu ni dissiper ses vaines inquiétudes, ni
 „ lui inspirer quelque retour d'amitié; &
 „ nul homme de votre Cour ne s'est au-
 „ contraire plus fortement & plus étroi-
 „ tement lié que ce Prélat avec tous ceux
 „ qui m'y ont été les plus opposés, ni n'a
 „ marqué en toute occasion plus d'éloi-

gnement que lui pour tout ce qui pour-
roit tourner à mon avantage.

„ Le tems viendra, j'espere, SIRE, où
Votre Majesté sera convaincue de la vé-
rité de ce je prends la liberté de lui a-
vancer ici; & en attendant je me con-
tenterai d'avoir l'honneur de lui dire,
que quoique je fusse parfaitement instruit
de toutes les secretes ligues qui se fai-
soient entre M. l'Archevêque d'Amida
& les autres personnes dont j'ai parlé,
toujours constant néanmoins dans le
dessein de ramener, SIRE, par la mo-
deration & par la patience, ceux que de
faux préjugés avoient rendu mes enne-
mis, je ne laissai pas de m'adresser au
mois de Juillet 1728 à M. l'Archevêque
d'Amida, pour le prier de porter Vos
Maj. à décider de mon fort, en m'en-
voyant dans quelque Cour étrangere,
ou en me donnant dans la leur le Titre
de Conseiller d'Etat. J'essayai aussi, SI-
RE, de l'engager à inspirer à Vos Maj.
de vouloir bien m'accorder une audi-
ence, & de leur demander en même
tems de me faire rendre les Lettres ori-
ginales, que le Cardinal de Fleury m'a-
voit écrit de sa main pendant mon sé-
jour en France, & que j'avois eu l'hon-
neur de présenter à Vos Maj. comme la

„ preuve la plus noble & la moins équivo-
 „ que en même tems que je pusse leur of-
 „ frir, de l'exactitude avec laquelle j'avois
 „ exécuté leurs ordres. Et enfin, SIRE,
 „ je continuai de me comporter avec M.
 „ l'Archevêque d'Amida, dans le tems ce-
 „ pendant où il ne m'étoit plus permis
 „ d'ignorer ses dispositions contre moi,
 „ comme dans celui où il m'avoit assuré si
 „ positivement de la durée de son amitié
 „ & de sa reconnoissance.

„ Le prix auquel Mad. la Duchesse de
 „ S. Pierre avoit acheté (je le dis avec re-
 „ gret) la confiance du Cardinal de Fleu-
 „ ry, étoit de travailler de tout son pou-
 „ voir à me faire chasser des Etats de Vos
 „ Maj. & de m'y attirer en attendant tous
 „ les defagrémens possibles. Elle étoit se-
 „ condée dans cet exercice, si peu con-
 „ venable à une personne comme elle,
 „ par M. de Brancas, qui, oubliant promp-
 „ tement les liaisons d'amitié qui étoient
 „ entre nous, & les preuves bien éviden-
 „ tes que je lui avois données du desir, &
 „ puis de la joye que j'avois de le voir ve-
 „ nir, SIRE, Ambassadeur à votre Cour,
 „ ne s'occupoit qu'à chercher les moyens
 „ de m'en rendre le séjour insupportable ;
 „ & enfin, par le Fils de ce Ministre,
 „ dont la malignité à mon égard surpas-
 „ soit,

„ soit, s'il est possible, l'indiscrétion na-
 „ turelle à son âge, & la grottesque suffi-
 „ sance que procure toujours une confi-
 „ dération q'on n'a point encore eu le
 „ tems ni d'acquérir par ses talens, ni de
 „ mériter par ses vertus. M. l'Archevêque
 „ d'Amida étant donc alors, SIRE, dans
 „ une fort intime correspondance avec
 „ cette Dame & cet Ambassadeur, & mèn-
 „ me comme le dépositaire des secrets
 „ desseins qu'ils formoient contre moi,
 „ mes sollicitations, pour déterminer ce
 „ Prélat à agir en ma faveur, furent promp-
 „ tement éludées ; les graces que je de-
 „ mandois, SIRE, furent jugées par lui
 „ impratiquables ; l'audience que je desi-
 „ rois, fut regardée de même oeil ; &
 „ quant à la restitution des Lettres que le
 „ Cardinal de Fleury m'a écrit, il s'est
 „ passé sur cet article un mystère qu'il n'y
 „ a que V. M. seule qui puisse pénétrer.

„ En effet, SIRE, depuis plus de deux
 „ ans que j'ai demandé ces Lettres avec
 „ tant d'instances, je n'ai pu encore sa-
 „ voir, ni de M. l'Archevêque d'Amida,
 „ ni de Mad. de S. Pierre qui s'offrit en
 „ 1728 de me les faire rendre, avec un
 „ empressement que la conduite qu'elle
 „ a toujours tenue avec moi peut me fai-
 „ re regarder, je crois, comme un peu

„ suspect, si elles sont encore au pouvoir
 „ de Vos Maj. ou ce qu'elles sont deve-
 „ nuës. M. l'Archevêque d'Amida, à qui
 „ je m'adressai, SIRE, à Madrid pour
 „ en être instruit, me dit alors aussi bien
 „ que Mad. la Duchesse de S. Pierre, que
 „ comme ces Lettres étoient mêlées avec
 „ beaucoup d'autres Papiers, il falloit que
 „ j'attendisse que quelque occasion favo-
 „ rable se présentât de les séparer pour
 „ qu'on pût me les remettre. Mais après
 „ cela, c'est à dire en 1729, le Prélat é-
 „ tant pressé par moi de s'expliquer sur
 „ cet article, il le fit toujours d'une ma-
 „ niere qui manifestoit clairement un se-
 „ cret dessein en lui, de se rendre à cet
 „ égard comme inintelligible. Un jour,
 „ SIRE, il me disoit que V. M. bruloit
 „ beaucoup de Papiers; mais il n'ajoutoit
 „ pas que les Lettres que je redemandois
 „ eussent eu le même sort. Une autre fois
 „ il sembloit vouloir me faire entendre
 „ que ces Lettres étoient mêlées avec d'au-
 „ tres de feu M. le Duc de Parme, entre
 „ lesquelles il les chercheroit, ajoutoit-il,
 „ après en avoir demandé la permission à
 „ Vos Maj. Et enfin, après bien des dé-
 „ faites aussi obscures qu'ambiguës, il
 „ lui échapa de me dire dans cette Ville-
 „ ici, au mois de Décembre 1729, &
 „ lors-

„ lorsque je le priai de m'obtenir la per-
 „ mission de me retirer, qu'il n'étoit point
 „ à propos, SIRE, que j'eusse l'honneur
 „ de Vous parler sur le sujet de cette res-
 „ titution. Si l'obscurité de son langage
 „ & le conseil qu'il me donna procedoient,
 „ SIRE, de l'attention infinie qu'il vou-
 „ loit m'apprendre qu'on doit avoir d'é-
 „ viter d'importuner V. M., il mérite
 „ sans doute de justes louanges, & je lui
 „ dois même savoir gré de sa bonne vo-
 „ lonté. Mais si au contraire ce Prélat
 „ savoit que Mad. la Duchesse de S. Pier-
 „ re, se prévalant du crédit qu'elle avoit
 „ sur son esprit dans le tems que je de-
 „ mandai la première fois les Lettres en
 „ question, s'en étoit emparée de concert
 „ avec M. de Brancas & lui, afin de les
 „ renvoyer ensuite au Cardinal de Fleu-
 „ ry, & d'acheter par ce service (vérita-
 „ blement essentiel) la confiance entière
 „ de cette Eminence; que doit-on penser
 „ en ce cas-là, SIRE, de la complaisan-
 „ ce, ou de la tolerance si l'on veut, de
 „ M. l'Archevêque d'Amida pour les vi-
 „ ces de Mad. de S. Pierre, & de la démar-
 „ che qui s'en est ensuivie, où, sous le
 „ spécieux prétexte de travailler l'un &
 „ l'autre à me rendre service, ils ont au
 „ contraire abusé également, aussi bien

„ de ma bonne-foi, que d'un dépôt fait
 „ entre les propres mains de Vos Maj. ,
 „ en remettant, par la trahison la plus
 „ manifeste & la plus noire, dans celles
 „ de mon Ennemi les moyens que j'a-
 „ vois acquis par mon travail pour me
 „ mettre à l'abri de sa violence, & pour
 „ justifier jusqu'à la moindre de mes pa-
 „ roles & de mes actions ?

„ Plaife donc au Seigneur, SIRE ,
 „ que mes soupçons à cet égard soient mal
 „ fondés : nul ne sera plus disposé que
 „ moi à confesser alors mon erreur, & à
 „ publier les louanges des mêmes person-
 „ nes dont je crois devoir aujourd'hui me
 „ plaindre.

„ Tout ce que je viens d'avoir l'hon-
 „ neur de rapporter à Vos Maj. au sujet
 „ de ce qui s'est passé entre M. l'Arche-
 „ vêque d'Amida & moi, fait sentir si é-
 „ videmment combien je dois peu com-
 „ ter sur son amitié & sur ses bons offi-
 „ ces, que personne ne pouvoit desap-
 „ prouver, je crois, de me voir éviter de
 „ lui donner désormais la moindre part
 „ dans ce qui peut me regarder. Mais ce-
 „ pendant, SIRE, comme c'est assez
 „ pour moi de savoir que Vos Maj. ho-
 „ norent ce Prélat de leur confiance, pour
 „ me déterminer à pousser à son égard les

„ même.

„ ménagemens aussi loin qu'ils peuvent
 „ aller, j'ai voulu, SIRE, donner enco-
 „ re dernièrement une nouvelle preuve
 „ de ma juste délicatesse sur cet article,
 „ en allant moi-même rendre compte à
 „ M. l'Archevêque d'Amida de la bonté
 „ avec laquelle Vos Maj. avoient daigné
 „ me parler dans l'Audience qu'Elles m'ac-
 „ corderent; & non content de lui faire
 „ voir par cette déference la disposition
 „ toujours constante où j'étois de l'hono-
 „ rer, je ne fis pas la moindre difficulté,
 „ SIRE, de m'ouvrir à lui avec confi-
 „ ance sur mes affaires particulieres, &
 „ de lui remettre, comme je l'ai dit, le
 „ Mémoire que je desirois qu'il présentât
 „ à Vos Maj. De semblables témoignages
 „ de respect & d'amitié auroient donc dû,
 „ ce me semble, SIRE, inspirer à M.
 „ l'Archevêque d'Amida, d'y correspon-
 „ dre par quelque retour : mais cepen-
 „ dant, je remarquai dans cette occasion
 „ là, comme dans toutes celles qui avoient
 „ précédé, que bien loin de montrer le
 „ plus léger empressement de me rendre
 „ service, il ne paroissoit au contraire oc-
 „ cupé qu'à chercher quelque moyen, d'é-
 „ luder la proposition que je lui faisois,
 „ ou au moins à me la faire regarder com-
 „ me aussi importante & aussi considéra-
 „ ble

„ ble que s'il eût été question de deman-
 „ der à Vos Maj. quelque grande Digni-
 „ té. A ces difficultés chimériques , &
 „ qui rendent ce qu'on peut dire palpa-
 „ ble, *SIRE*, la crainte que j'ai fait voir
 „ que M. l'Archevêque d'Amida ressent
 „ depuis si long-tems de contribuer à me
 „ retenir dans vos Etats en m'y procur-
 „ rant quelque Etablissement , se joignit
 „ encore de sa part une affectation si visi-
 „ ble & si marquée à éviter de me voir ,
 „ & à chercher , quand je venois chez lui,
 „ les prétextes les moins vrai-semblables
 „ pour s'échaper , que l'homme assuré-
 „ ment, *SIRE*, le moins clairvoyant &
 „ le plus stupide , n'auroit pû s'empêcher
 „ de reconnoître le princoipe de toutes ces
 „ puériles démarches , & la mauvaise vo-
 „ lonté qui en étoit le fruit. Fatigué donc,
 „ *SIRE*, je l'avoué, d'éprouver sans ces-
 „ se les effets de celle de M. l'Archevêque
 „ d'Amida , je lui en marquai un soir a-
 „ vec vivacité mon ressentiment ; & quoi-
 „ que j'eusse pû sans beaucoup d'étude ni
 „ de peine trouver bien des raisons pour
 „ le justifier, je suis cependant , graces au
 „ Seigneur , si éloigné de vouloir jamais
 „ offenser personne , que sur ce que M. le
 „ Marquis de la Roche me dit, *SIRE*,
 „ que M. l'Archevêque d'Amida s'étoit
 „ „ plaint

„ plaint à lui de ce qui s'étoit passé entre
 „ nous deux ; j'écrivis sur le champ une
 „ Lettre d'excuse à ce Prélat, qu'il peut ,
 „ s'il veut , montrer à Vos Maj. Et elle
 „ auroit été suivie avec la même promp-
 „ titude d'une visite de ma part , s'il y a-
 „ voit voulu donner lieu par la moindre
 „ réponse , ou par la plus legere honnête-
 „ té. Mais ce n'étoit pas sans doute , SI-
 „ RE , l'intention de M. l'Archevêque
 „ d'Amida , de faire aucune démarche qui
 „ pût renouveler entre nous deux , par
 „ quelques éclairciffemens , l'amitié & la
 „ bonne intelligence : un refroidissement
 „ qui l'autorisoit à me refuser ses bons of-
 „ fices , étoit bien plus de son goût , &
 „ plus conforme aussi aux maximes qu'on
 „ voit qu'il a toujours suivies. Et comme
 „ je lui avois dit , S I R E , que sans le se-
 „ cours que je prenois la liberté de vous
 „ demander par son entremise , je serois
 „ obligé de supplier V. M. de m'accorder
 „ la permission de me retirer , il jugeoit
 „ prudemment , que le moment étant en-
 „ fin heureusement venu de se délivrer
 „ pour toujours de ma présence importu-
 „ ne , il n'avoit plus qu'à jouir paisible-
 „ ment du plaisir d'avoir su conduire si
 „ habilement le projet qu'il avoit formé
 „ depuis longtems de parvenir à ce but.

„ Et

„ Et c'est ainsi que dans l'étonnante per-
 „ sécution que j'ai soufferte V. M. verra,
 „ je crois, avec surprise, aussi bien que
 „ le public, un Cardinal à la tête de ceux
 „ qui me l'ont suscitée, y jouer le glori-
 „ eux & brillant personnage de faire fer-
 „ vir le commerce direct de Lettres que
 „ j'avois formé entre Vos Maj. & lui, à
 „ Leur envoyer un Libelle diffamatoire
 „ contre moi pour me perdre dans Leur
 „ esprit; un Ambassadeur du Roi mon
 „ Maître abuser du caractère qu'il avoit,
 „ pour tâcher de me deshonorer par le mi-
 „ nistère d'une vile troupe de gens, à qui
 „ il offroit à ce prix ses bons offices; &
 „ enfin un Archevêque, à qui j'ai procuré
 „ la protection d'un grand Roi pour ac-
 „ célérer son élévation à la dignité de
 „ Cardinal, insulter à mon desintresse-
 „ ment, & s'applaudir même avec ses a-
 „ mis de pouvoir faire usage des moyens
 „ qu'il lui présentait de me mettre dans
 „ l'impossibilité, SIRE, de subsister à
 „ votre Cour.

„ C'est avec plus de repugnance & de
 „ peine, que je suis obligé, SIRE, de
 „ faire enfin aujourd'hui de semblables
 „ reproches à ceux dont je parle dans ce
 „ Mémoire, qu'ils n'en ont vraisemblable-
 „ ment senti quand ils se sont por-

„ tés

„ tés contre moi à de si grands excès. Et
 „ je ne me lasserai jamais aussi de répéter ,
 „ que rien ne m'auroit flaté d'avantage
 „ que de leur devoir au moins l'attention
 „ de m'avoir évité le chagrin d'en renou-
 „ veller, SIRE, un si désagréable sou-
 „ venir.

„ Après avoir effuyé, SIRE, pendant
 „ près de quatre ans tant de différentes
 „ mortifications de la part de mes enne-
 „ mis, il étoit juste qu'ayant épuisé en
 „ quelque façon, comme V. M. voit ,
 „ tout ce que la médifance, la calomnie,
 „ la fausseté & les suppositions leur avoient
 „ procuré de moyens pour me deshono-
 „ rer, ou pour me rendre le sujet du mé-
 „ pris & de la risée publique, & s'être mêm-
 „ me voulu servir pour cela à Cazalla de
 „ la déplorable & dernière ressource de je
 „ ne sai quelle ridicule Histoire d'une pré-
 „ tendue *Eau de beauté*, qu'une certaine
 „ Demoiselle, Confidente, SIRE, de
 „ Mad. de S. Pierre, & son Agente en
 „ cette Cour, supposoit de la maniere du
 „ monde la plus spirituelle & la plus fine,
 „ & sans que je lui aye cependant ja-
 „ mais donné le moindre sujet de se plain-
 „ dre de moi, que je faisois venir sous
 „ l'auguste nom de V. Maj. ; il étoit juste,
 „ dis-je, SIRE, que mes Ennemis, a-
 „ près

„ près avoir fait tant d'efforts pour me
 „ perdre, essayassent enfin encore de me
 „ faire tomber dans l'indigence; & il fal-
 „ loit, SIRE, que cette honteuse res-
 „ source de leur part, & cette dernière
 „ épreuve de la mienne, missent le com-
 „ ble à leur iniquité, & en même tems
 „ à ma constance.

„ Il y a plus de trois mois, SIRE,
 „ que je remis à M. de Patiño le Mémoi-
 „ re dont j'ai parlé, & qui tendoit à
 „ supplier très humblement V.M. de m'ac-
 „ corder la jouissance des Appointemens
 „ de l'Emploi qu'Elles m'ont fait l'hon-
 „ neur de me dire qu'Elles me destinent.
 „ J'ai depuis, pendant tout cet intervalle
 „ de tems, représenté outre cela, SIRE,
 „ aussi fréquemment qu'inutilement à ce
 „ Ministre, qu'étant très mortifié que les
 „ médiocres revenus que je me suis reser-
 „ vés, fussent si peu proportionnés à pré-
 „ sent à l'étendue du desintéressement
 „ avec lequel j'ai attendu patiemment jus-
 „ qu'à cette heure quelque grâces de Vos
 „ Maj, je ne pouvois me dispenser de
 „ recourir à ses bons offices, pour obte-
 „ nir le secours dont j'avois besoin. Mes
 „ instances, SIRE, auprès de Mr. de
 „ Patiño, qui lui paroissoient d'abord si
 „ raisonnables & si justes, qu'il m'assura

„ à

à deux ou trois différentes reprises,
que j'obtiendrois , dès le jour même
que je les lui faisois , une décision fa-
vorable , ont cependant bien-tôt après
perdu ce caractère , pour prendre ap-
paremment celui d'importunité. Le mo-
ment de rendre compte à V. Maj. d'un
Mémoire de vingt lignes n'a pu se ren-
contrer dans l'espace de trois mois.
Mais mes ennemis, SIRE , ont bien
su trouver celui de concerter entr'eux
les moyens qu'on devoit prendre pour ,
non pas simplement retarder , mais em-
pêcher totalement , SIRE , que V. M.
étant instruite de ma situation présente ,
prît la résolution de m'accorder un se-
cours qui anéantissoit les desseins que
j'ai fait voir qu'on a formés depuis si
long-tems de m'éloigner de sa présence.
L'inquietude , l'agitation , les mouve-
mens , les conseils , les intrigues , les
avis charitables , quoiqu'un peu affec-
tés , que V. Maj. ne lisoit aucun Mé-
moire , ou ne prenoit par Elle-même
aucune détermination ; & enfin l'in-
dustrie (déjà , dit-on , récompensée)
d'un certain Agent subalterne , accou-
tumé depuis long-tems à s'offrir à plus
d'un Maître , & à servir differens par-
tis , tout a été mis en usage , SIRE ,
pour

„ pour se tirer d'un pas si glissant : &
 „ politesse, les fausses marques d'amitié
 „ & les nouvelles assurances de ne s'op-
 „ poser en façon du monde à ce que V.
 „ Maj. me donnât quelques marques de
 „ ses bontés, dont les Auteurs connus,
 „ ou à demi cachés, de cette Scene, ont
 „ jugé à propos de me régaler d'abord
 „ avec une espece de prodigalité, n'ont
 „ eu de durée, SIRE, que celle qu'ils
 „ ont eue (un peu vainement, je l'avoue,)
 „ être nécessaire à l'exécution du projet
 „ qu'ils avoient formé de s'en servir pour
 „ m'amuser.

„ Mais ce n'est pas tout, SIRE, (car
 „ le tems des ménagemens est passé envers
 „ des gens d'un semblable caractère :)
 „ Comme la malignité, quand on s'y a-
 „ abandonne, entraîne toujours après
 „ elle l'illusion, & même l'aveuglement,
 „ mes Ennemis se sont tellement laissé al-
 „ ler à l'une & à l'autre, qu'ils se sont
 „ flattés que je pourrois me persuader
 „ que Vos Maj., qui m'ont fait l'honneur
 „ de m'ordonner de demander au Roi
 „ mon Maître la permission d'entrer à leur
 „ service, & qui m'ont jugé digne après
 „ cela, ou de venir à leur Cour Amba-
 „ sadeur de France, ou d'y occuper une
 „ place dans le nombre de leurs Ministres,

„ ou

, ou d'être revêtu en leur nom du même
, caractère dans quelque Cour étrangère,
, voudroient cependant tout à coup, sans
, que j'aye rien fait qui ait pu m'attirer
, Leur disgrâce, & après que ce que j'ai
, souffert, au contraire, dans Leurs Etats,
, semble m'avoir donné un nouveau droit
, de compter sur leur justice & sur la fi-
, delité de Leurs promesses, voudroient,
, dis-je, non seulement m'exclure de
, toute esperance, mais me faire tomber,
, outre cela, dans une espece de nécessi-
, té. Il n'est pas moins certain encôre,
, que ces hommes si éclairés ont cru,
, S I R E, sur certains propos que je leur
, ai tenu à dessein, & dont la supérieuri-
, té de leurs lumieres n'a pas bien dis-
, cerné cependant le véritable but, que
, me laissant aller à une pensée si inju-
, rieuse à la Grandeur souveraine & à
, la Magnanimité de Vos Maj., je me
, porterois ensuite, par un excès de té-
, mérité, à faire quelque démarche peu
, mesurée ou peu respectueuse, qui m'at-
, tireroit, S I R E, votre indignation. En-
, fin, ils ont paru persuadés, que par
, une vanité insensée, je prétendrois pou-
, voir me passer de vos bienfaits, & vi-
, vre à votre Cour & sous vos yeux dans
, une espece de ridicule indépendance.

,, Telle

„ Telle est, SIRE, l'héroïque résolution
 „ que mes ennemis ont supposé que je
 „ prendrois ; & prévoyant bien que je
 „ ne la soutiendrois pas long-tems, ils
 „ se sont félicités d'avance de me reduire
 „ dans une entiere impossibilité de sub-
 „ sister en ce pays, & à recevoir alors
 „ les loix qu'il leur plairoit & au Cardi-
 „ nal de Fleury de m'imposer. Il faut
 „ avouer, SIRE, que ce projet, digne
 „ de la moderation des personnes dont
 „ je parle, remplissoit parfaitement leur
 „ attente, puisqu'il tendoit par son exé-
 „ cution, à se débarrasser pour toujours
 „ de ma présence importune, à acquérir
 „ la gloire de paroître me tirer de la triste
 „ situation où je me serois précipité, &
 „ à s'attirer en un mot, par cet excès de
 „ générosité & de grandeur d'ame, un
 „ applaudissement universel.

„ De pareilles victoires sur moi-même
 „ coûtent trop, SIRE, pour que je ne
 „ cherche pas à épargner la peine à mes
 „ ennemis de les remporter ; & n'en dé-
 „ plaîse à la justesse ordinaire de leurs rai-
 „ sonnemens, à leur sublime sagesse, &
 „ à la certitude des connoissances de leurs
 „ Agens, ils jugent mal, SIRE, de l'é-
 „ tendue de ma respectueuse confiance
 „ dans les bontés de V. Maj. ; & ils ne
 „ font

5, sont pas plus heureux dans l'opinion
6, qu'ils se forment de mes résolutions &
7, de mes démarches. Je n'en ferai jamais
8, aucune, SIRE, qui ne soit conforme
9, à la profonde soumission que je dois à
10, vos ordres, & qui ne tende également
11, à Vous donner les preuves les plus con-
12, vaincantes de mon obéissance : & je
13, craindrai aussi peu après cela que Vos
14, Maj. me refusent les Appointemens de
15, l'Emploi qu'Elles ont daigné me pro-
16, mettre, si toutefois elles persistent dans
17, le dessein de se servir de moi, ou la per-
18, mission de me retirer, si je leur suis
19, inutile, que de les voir soutenir plus
20, long-tems, par leur puissance, la bour-
21, geoise lézine, & la manifeste injustice
22, de mes ennemis.

23, Non, SIRE, non, ce ne fera jamais
24, dans les Etats & à la Cour d'un Mo-
25, narque aussi rempli de Religion & de
26, grandeur d'ame que V. Maj., qu'on
27, entreprendra de réduire par l'indigence
28, un homme de condition à se deshono-
29, rer lui-même : c'est sur ceux qui sont
30, capables de vouloir ravir jusqu'au mé-
31, rite, ordinairement peu recherché, que
32, procure la souffrance, & de prétendre
33, avilir la Majesté Royale, jusqu'à oser
34, l'employer, SIRE, à l'exécution d'un
35, sem-

„ semblable projet, qui porte un caracte-
 „ re de bassesse & d'inhumanité, qu'on
 „ ne sauroit trop détester, que tombera
 „ la confusion dont ils ont voulu me cou-
 „ vrir. Qu'ils sachent donc, SIRE, ces
 „ hommes téméraires, qui espèrent de
 „ pouvoir disposer si souverainement de
 „ votre volonté, & qui comptent que la
 „ souffrance, & même l'opprobre, seront
 „ l'unique partage de ceux qu'ils veulent
 „ opprimer; que s'il y a des gens d'un
 „ caractère assez méprisable, pour être
 „ toujours prêts d'acheter au prix des plus
 „ grandes bassesses & des plus vives mor-
 „ tifications, leur protection & leurs bons
 „ offices pour parvenir aux dignités; il
 „ en est aussi d'autres, SIRE, dont les
 „ sentimens nobles & généreux, ne leur
 „ permettront jamais de confondre le pro-
 „ fond respect qui est dû aux Rois, avec
 „ celui que des particuliers veulent exi-
 „ ger; & qui font enfin profession, SI-
 „ RE, de ne rien demander & de ne rien
 „ acquérir, que par les seules voyes du
 „ courage, de la droiture & de l'honneur.
 „ Comme on ne dévoile point aux yeux
 „ des Rois, les mysteres d'iniquité que
 „ l'envie & la jalousie forment dans leurs
 „ Cours, sans s'exposer, SIRE, à de
 „ grands périls; je m'attens aux plus vio-
 „ lents

„ les effets du ressentiment de ceux dont
 „ j'ai été obligé de me plaindre dans ce
 „ Mémoire. Mais, SIRE, dans la cir-
 „ constance où je me trouve, la crainte
 „ que je ressentirois de la mauvaise vo-
 „ lonté de mes ennemis, seroit sans dou-
 „ te hors de saison ; & bien loin aussi
 „ d'en avoir aucune en implorant, com-
 „ me je fais aujourd'hui dans ce Mémoi-
 „ re, l'auguste Protection de V. Majesté,
 „ pour me mettre à l'abri des suites des
 „ pernicious dessein qu'on va former con-
 „ tre moi, j'espère au contraire, SIRE,
 „ que tenant votre autorité de Dieu,
 „ qui ne laisse aucun crime impuni, ni
 „ aucune vertu sans récompense, Vous
 „ voudrez bien faire servir la puissance
 „ qu'il a daigné Vous confier, pour faire
 „ régner l'ordre & la justice dans vos
 „ Etats ; non à punir ceux qui paroissent
 „ avoir résolu ma perte, puisque je ne
 „ cesserai jamais, SIRE, de desirer que
 „ la mesure des peines & des humiliations
 „ qu'ils m'ont voulu causer, soit celle de
 „ leur félicité & de leur gloire ; mais à
 „ me procurer seulement, SIRE, la
 „ consolation de mettre fin pour toujours
 „ à toutes les viles intrigues, les tracas-
 „ series & les ligue que l'on a fait ici
 „ sur mon sujet, en me manifestant par

„ celui des Ministres de V. Maj. , dont
 „ Elle jugera à propos de se servir , quel-
 „ les sont ses intentions à mon égard :
 „ afin que si elles continuent d'être dans
 „ le dessein de m'employer , vous veuillez
 „ bien, SIRE, m'accorder dans vos Etats
 „ un Etablissement fixe & durable; ou que
 „ si V. Maj. croit qu'il est plus convenable
 „ au bien de son service , & eu égard à
 „ la violence de la persécution de mes
 „ Ennemis , que je me retire , je puisse
 „ sortir de ses États honoré de sa pro-
 „ tection & de sa bienveillance , & avec
 „ le même degré d'estime & le même es-
 „ prit de douceur & de paix , que j'y suis
 „ entré. C'est par là , SIRE , que les
 „ sentimens de bonté & de justice que
 „ Vous montrerez aujourd'hui envers moi,
 „ serviront à jamais de preuve éclatante
 „ de la certitude infailible de cette pro-
 „ messe de l'Esprit de Dieu , sur laquelle,
 „ SIRE , j'ai toujours aussi compté :
 „ * *Pro justitia agonizare pro anima tua,*
 „ & *usque ad mortem certa pro justitia;*
 „ & *Deus expugnabit pro te inimicos tuos.*
 A la suite du Mémoire que l'on vient
 de lire , j'avois mis plusieurs Lettres ou
 Mémoires , qui servoient à justifier les
 faits que je citois ; mais comme ces preu-
 ves

* *Eccles. Cap. 4. v. 33.*

ves sont déjà placées en difereus * endroits de ces Mémoires , & qu'on les a déjà vuës , il m'a semblé qu'il étoit aussi inutile qu'ennuieux de les rappeler une seconde fois , & qu'il suffisoit de les indiquer.

Cc

* Un Extrait de Lettre du Card. DE FLEURY , au sujet du Chevalier DE MONTGON. J'en ai fait mention *Tome III. pag. 177.*

Une Copie de la Lettre du Card. DE FLEURY à Mr. le Chevalier DE MONTGON , du 22 Avril 1728. elle se trouve au *Tom. VI. pag. 214.*

Copie d'une Lettre que j'écrivis à Mr. CHAUVELIN Gardé des Sceaux de France &c. du 31 Mars 1728. *Tom. VI. pag. 223.*

La Reponse que ce Ministre me fit *ibid. pag. 229.*

Une Lettre que le Card. DE FLEURY m'écrivit au sujet de l'Archevêque D'AMIDA *Tom. IV. pag. 115.*

Trois Lettres de l'Archev. D'AMIDA , *Tom. IV. pag. 298. 300. & 302.*

Deux Lettres du même , *Tom. V. pag. 28. & 29.*

Mémoire présenté au Pardo , à l'Archevêque D'AMIDA , *Tom. VI. Pièces Justificat. N°. XXVII.*

Une Lettre que j'ai écrite à Cazalla , à l'Archev. D'AMIDA , dans ce *Tom. VIII. pag. 144.*

Un Mémoire présenté à la Reine à Cazalla , *ibid. pag. 153.*

Ce que je représentois au Roi, & qui a dû paroître un abrégé de tout ce que j'ai dit ailleurs plus au long, avoit, pour les principales circonstances de mes peines, presque autant de témoins qu'il y avoit de Courtisans : & quant à ce qui étoit moins connu, & qu'on pouvoit regarder comme les moyens secrets, qu'avoient employés pour me nuire, les personnes que je nommois à Sa Maj., nul ne pouvoit remarquer mieux qu'Elle, l'exacte vérité du détail que j'en faisois. J'eus aussi la satisfaction de savoir qu'après l'avoir lu, ce Monarque en avoit été persuadé. Les artifices de mes ennemis, leur mauvaise foi & leur ingratitude, que je prouvois par leurs propres écrits, ou par des particularités bien mieux connues du Roi que de moi-même, reveilèrent tellement les sentimens de justice & de droiture dont il étoit animé, que malgré l'état d'infirmité & de foiblesse où il étoit alors, il marqua une véritable indignation de ce qu'il voyoit qu'on avoit entrepris contre moi. L'article des Lettres du Cardinal de Fleury, qu'on m'avoit enlevées, fit sur-tout impression sur lui : il s'expliqua à cet égard avec l'Archevêque d'Amida d'une manière si forte, qu'il lui défendit de paroître en sa présence.

fence. Don Joseph Patiño essuïa aussi des reproches qui lui causerent un sensible déplaisir : il fut plusieurs jours sans oser venir chez le Roi ; & quoi qu'il tâchât de cacher ce désagrément , sous le pretexte de quelques incommodités , personne n'ignora le gehre de celles dont il se trouvoit attaqué. Le Roi donna encore d'autres signes également évidens de l'effet qu'avoit produit mon Mémoire ; & il se passa à cet égard , dans l'intérieur du Palais , plusieurs scenes qui manifesterent clairement la protection dont il vouloit m'honorer. En un mot les choses en vinrent à un tel point, que l'Archevêque d'Amida écrivit à Madrid qu'on lui louât une maison , & fit des préparatifs pour s'y retirer : l'Ambassadeur de France , persuadé que j'allois occuper à la Cour un poste peu compatible avec les agrémens qu'il y cherchoit , & la connoissance que j'avois de ses desseins & de ses intrigues , feignit tout à coup que l'air d'Espagne étoit absolument contraire à sa santé , & ne lui permettoit point d'y rester.

On prit dans le Palais de grandes mesures pour empêcher qu'on ne fût ce qui s'étoit passé entre le Roi , l'Archev. d'Amida & Dom Joseph Patiño : mais les alarmes de l'Archevêque , qui craignoit de

recevoir à tout moment, l'ordre de se retirer, la feinte infirmité de Dom Joseph Patiño, & la subite intemperie de l'air d'Espagne, dont le Comte de Rottembourg se plaignit, rendirent ces précautions inutiles : tout fut connu, & je fus alors pleinement assuré de la perte que j'avois faite des Lettres originales du Cardinal de Fleury, & des autres particularités que j'ai déjà racontées à cet égard.

On ne sauroit s'empêcher d'être flatté d'échapper des mains de ceux qui veulent notre perte, & de les réduire à craindre les mêmes malheurs qu'ils vouloient nous attirer. Mon Mémoire me procura, pendant plusieurs jours, cette satisfaction : elle fut encore accrue par un certain murmure agréable du public, sur la fermeté qui me l'avoit ménagée ; & plus on se rappelloit les circonstances de l'état chancelant où l'on me voyoit si souvent, plus aussi on applaudissoit aux moyens que je trouvois toujours pour le raffermir, & pour retarder le triomphe de mes ennemis. Quand la passion n'éteint point l'humanité, celle-ci porte naturellement à s'intéresser pour quelqu'un qui cherche uniquement à soutenir sa réputation par la vérité, & auquel il ne paroît pas qu'on puisse imputer d'autre crime que celui
d'être

d'être sensible à la perte d'un bien si précieux. C'étoit précisément là ma situation : personne ne l'ignoroit ; & ce qui transpiroit de mes représentations au Roi , en étoit une nouvelle preuve. On souhaitoit donc , j'ose le dire , de me voir sortir avec quelque avantage d'un combat aussi opiniâtre ; & que , si on me retenoit en Espagne , ce ne fut pas pour m'y faire souffrir. Tous mes desirs se bornant là , comme on a dû le remarquer , je ne doute point que s'il m'eut été permis de parler au Roi en particulier , je ne l'eusse déterminé à mettre fin à des peines dont il avoit été touché : mais on m'en ôta entièrement la facilité , & en même tems celle de présenter désormais aucun Mémoire à Sa Majesté. On verra bientôt jusqu'où les précautions furent poussées à cet égard.

Quelque allarmé que fut le parti qui m'étoit contraire , il savoit par expérience , qu'en me privant de profiter sur le champ des favorables intentions où étoit le Roi de m'accorder des graces , la vivacité de Sa Maj. passeroit , les impressions que mes plaintes avoient faites sur son esprit s'affoibliroient , & le calme revenant ainsi peu à peu , on se dédommageroit ensuite des vives inquietudes que j'avois causées.

Le point décisif consistant donc , *selon* mes ennemis , à gagner du tems , ils emploierent adroitement , pour y parvenir , les irrésolutions auxquelles le Roi étoit naturellement sujet , surtout depuis ses fréquentes incommodités , en suggerant à sa Maj. je ne fais combien de différentes idées pour me faire du bien , & encore plus d'inconveniëns à les suivre , afin que , tombant à cet égard dans une perplexité importune , Elle cherchât de s'en delivrer en remettant d'elle-même à une autre fois la décision que je lui demandois.

Je l'attendis patiemment tout le mois de Mars ; & quand au bout de ce tems là , je vis qu'elle ne venoit point , je compris bientôt le dessein qu'on avoit , & les désagrémens qu'il me préparoit. Le plus cruel étoit de ne pouvoir parler au Roi en particulier : il étoit sans cesse environné de gens devant lesquels il ne convenoit nullement que je m'explicasse , & j'étois réduit à me présenter simplement devant lui , lorsqu'il venoit donner l'ordre , & à lui rappeler ainsi le souvenir de mon Mémoire. Cette ressource étoit bien faible contre les artifices dont on se servoit pour suspendre les effets de sa bonne volonté.

Lorsque l'ingratitude & la mauvaise
foi ,

Foi, quoique démontrées presque géométriquement, se trouvent cependant soutenues au point qu'on paroît coupable d'en dévoiler les effets, & en un mot, qu'il faut souscrire à en être la victime, quelles souffrances * une pareille rigueur ne fait-elle point éprouver, & jusqu'à quel excès ne doit-elle pas aller quand on voit encore clairement, que le désintéressement qu'on a pratiqué est converti en moyens d'être précipité plus promptement dans l'avilissement & l'opprobre. Tel est l'état, sûrement peu connu, où je me trouvois au tems dont je parle; & c'est ainsi que, par un événement singulier, les faits que j'avois exposé restèrent sans réplique; parce que les preuves dont ils étoient accompagnés n'en admettoit aucune: en même tems ils furent sans effet; parce qu'on vouloit absolument épargner à mes ennemis, la confusion où leurs procédés irréguliers les avoient exposés.

Les foibles ressources que m'offroit un revenu aussi modique que le mien, étant les seules sur lesquelles je devois compter désormais, je ne prévoiois pas de pouvoir

T § son

* Abstulisti quasi ventis desiderium meum: & velut nubes pertransiit salus mea. Nunc autem in mentis ipso marcessit anima mea, & possident me dies afflictionis. JON. 2. 32.

soutenir encore trois mois en Espagne ; la dépense que j'étois obligé d'y faire : il falloit donc nécessairement la proportionner à mes facultés ; par conséquent je tournois toute mon attention à donner une sorte de bienfaisance à l'étrange diminution qu'elle alloit souffrir. Cette occupation étoit pénible , & il ne l'étoit pas moins d'envisager les discours piquans & humilians , qu'une semblable économie m'attireroit infailliblement de la part de mes ennemis.

On connoit rarement dans les Cours l'usage Chretien qu'on doit faire des humiliations , & on ne songe seulement qu'à les éviter. * Ce dernier projet qui m'occupoit alors (peu convenablement je l'avoue) † beaucoup plus que l'autre , me paroissoit néanmoins impraticable , si le Roi de Portugal ne daignoit m'accorder le secours que l'Abbé de Mendoca m'avoit annoncé : je jugeai donc qu'il

* Humiliavi in terra , contemnimus qui de terra fumus. GREGOR.

Si omnibus Deus res secundas petentibus daret , non nisi propter talia præmia serviendum esse illi arbitraremur : nec pios nos faceret talis servitus , sed potius cupidos & avaros. AUGUST : de Civit. Dei. Lib. 1. c. 8.

† Filii Agar , qui exquirunt prudentiam quæ de terra est. BARUCH. c. 3. v. 23.

qu'il ne falloit pas diferer plus longtems à implorer les bontés de ce Monarque ; & qu'il n'étoit pas moins à propos de cacher mon deffein à Dom Pedro Cabral , par l'opinion bien fondée où j'étois , que fes liaifons avec le Comte de Rottembourg l'engageroient indubitablement à me traverser.

Cette obfervation rendoit extrêmement délicates les mefures que je devois prendre pour faire parvenir jufqu'au Roi de Portugal la connoiffance de mon état. Je craignois de bleffer le profond refpect que je devois à ce Prince , en m'adreffant directement à lui ; & que Dom Diego de Mendoça ne me fçût mauvais gré , que la lettre que je me propofois auffi de lui écrire , lui parvint par une autre voye que celle de Dom Pedro Cabral fon beau-frere , auquel je favois qu'il m'avoit recommandé : comment lui donner à entendre le motif qui m'obligeoit à ufer de cette referve ? On peut en parlant à quelqu'un , & felon que la confiance qu'on lui témoigne paroît le toucher , hazarder de pareilles confidences : mais elles deviennent très imprudentes dans une Lettre, où les expreffions fe trouvent deftituées de tout ce que le cœur donne à la voix de perfuafif.

444 MEMOIRES DE Mr.

Ces réflexions n'étoient pas les seules qui m'inquiétoient ; il s'en presentoit à mon esprit d'autres encore bien plus tristes.

Que devenoient mes desseins , & que devenois je moi-même , malgré tous mes projets de retranchement , si Dom Pedro Cabral s'étoit laissé aller , comme il y avoit toute apparence , à découvrir au Comte de Rottembourg mes relations avec Dom Diego de Mendoza , les bienfaits que j'avois reçu du Roi son Maître , & ceux que j'en attendois encore ; & si l'Ambassadeur de France , de concert avec l'Archev. d'Amida & Dom Joseph Patifio , l'avoient ensuite engagé à détourner son beau-frere de me continuer ses bons offices. Manque-t-on de pretextes pour abandonner les intérêts d'un particulier , * quand le crédit de ses ennemis & les places qu'ils remplissent , donnent à ce qu'ils disent à son desavantage une autorité à laquelle on se croit obligé de déferer : & n'est-on pas bien aise en pareil cas , de trouver dans les ménagemens qu'on leur doit , la justification

* Admonendi sunt subditi ne plus quam expedit sint subjecti , ne cum student plus quam necesse est hominibus subijci , compellantur vitia eorum venerari. GREG. Lib. 4. Registr. Ep. 22. 6^e caus. 7. qu. 7. can. 57.

fication du parti qu'on prend d'abandonner celui qui leur déplait.

J'exprimerois difficilement ce que me firent souffrir l'étonnante complication de contrariétés que j'avois à concilier, & d'obstacles à vaincre. Cependant ma peine la plus sensible étoit de succomber, à la face de toute une Cour, sous les efforts de mes ennemis, après les avoir rendu si souvent inutiles.

Les changemens que mon dernier Mémoire au Roi avoient pensé produire, empêchoient au public de connoître ma situation : on la croioit au moment de changer & de devenir aussi agréable qu'elle étoit triste. Comme il m'étoit avantageux d'entretenir cette opinion, je cachois avec soin le chagrin intérieur que je ressentais. La joye & la tranquillité dans les Cours, sont presque toujours aussi fausses * que le bonheur qu'on y désire.

Après m'être suffisamment occupé à chercher les moyens d'échapper au naufrage dont j'étois menacé de toutes parts, je crus absolument nécessaire, avant de faire aucune démarche du côté de Portugal, d'opposer les bons offices du Pere M A-

NUEL

* Contritio & infelicitas in vñs eorum & viam pacis non cognoverunt. P s A L M. 13.

MANUEL RIBERO, à ce que Dom Pedro Cabral pourroit avoir écrit contre mes intérêts. Selon ce plan, j'exposai à ce Religieux, avec autant de sincérité que de confiance, les peines sensibles que j'étois à la veille d'effuyer : & pour qu'il en connut mieux l'étendue, je lui envoyai une copie du Mémoire que j'avois présenté au Roi, le priant de soutenir auprès de Dom Diego de Mendoça & de l'Abbé de Mendoça son fils, le même détail que je me propoisois de leur faire parvenir, & de se joindre à moi pour les engager à me donner, dans une circonstance aussi importante, de nouvelles marques de leur amitié, en me procurant la gratification qu'ils m'avoient appris que le Roi vouloit bien m'accorder. J'ajoutai enfin, que je lui demandois instamment de m'apprendre s'il me conseilloit de m'adresser aussi directement à sa Majesté.

J'écrivois * à un Religieux rempli de vertu, incapable d'abuser de ma confiance, & qui, depuis longtems au fait du dessein qu'on avoit de m'opprimer, m'avoit déjà efficacement aidé † à le faire échouer.

* Le Pere D^{om} MANUEL RIBERO étoit resté à Madrid.

† Quid dulcius quam habere quocum audeas sic loqui ut tecum? Quid esset tantus fructus prof-

chouer. Ce que je répetois à cet égard dans ma lettre, reveilla dans son cœur les mêmes sentimens de générosité ; & peu content de m'en assurer dans la réponse obligeante qu'il me fit, il voulut encore, pour adoucir par quelque rayon d'espérance, ce qu'il entrevoyoit aisément que je souffrois, m'apprendre qu'il avoit un fonds entre les mains dont il proposeroit que l'on disposât en ma faveur ; m'exhortant de ne faire aucune difficulté d'implorer l'auguste protection du Roi, & d'espérer que mes ennemis n'auroient pas réussi à le porter de retracter la grace qu'il m'avoit promise.

Un voyageur dans un chemin entouré de précipices, marchant seul pendant une nuit obscure, sur un terrain glissant, craignant à chaque instant de tomber & de périr, éprouve une joye bien vive lorsqu'il survient une foible lumière, à la faveur de laquelle il peut diriger ses pas. La réponse du Pere Manuel Ribero produisit en moi le même effet : elle ranima mes espérances presque éteintes, & me tira de l'engourdissement accablant, ou plutôt

prosperis rebus : nisi haberes qui illis æque ac tu ipse gauderet adversus vero difficile esset sine eo qui illas gravius etiam quam tu ferret C I C E R.
de Amicit.

plûtôt de cette espèce de cessation de penser, dans laquelle on tombe à force de s'occuper d'un malheur auquel on croit de ne pouvoir plus échaper.

S'agissant donc désormais de contribuer au succès des bons offices du P. Manuel Ribero, & de m'attirer ceux de Dom Diego de Mendocça & de l'Abbé de Mendocça son fils, je leur exposai, sur ma situation presente, à peu-près les mêmes choses dont j'avois informé le Pere Manuel; & je remettois à une copie du dernier Mémoire que j'avois présenté au Roi, & que je joignis à mes Lettres, de les instruire plus amplement de ce que je souffrois. J'en usai de même à l'égard du Marquis d'Abrantes, sur l'amitié de qui je comptois toujours: enfin, selon l'avis du P. Manuel Ribero, je pris aussi la liberté d'écrire au Roi de Portugal la lettre suivante:

S I R,

„ On se persuaderoit difficilement,
 „ qu'en évitant scrupuleusement tout ce
 „ qui peut blesser la modération & le dé-
 „ sintéressement, on dût fournir à ses en-
 „ nemis, des occasions d'exercer leur
 „ mauvaise volonté: c'est cependant ce
 „ que

„ que j'éprouve aujourd'hui , & ce qui
„ m'engage à implorer encore , aux pieds
„ de votre Trône, les bontés de Votre
„ Majesté.

„ Le témoignage avantageux que se
„ rend un particulier est toujours sus-
„ pect , & je n'ai garde, SIRE , de pouf-
„ ser la témérité jusqu'à me flatter de mé-
„ riter qu'on fasse en ma faveur quelque
„ exception. Les faits que je prendrai la
„ liberté de vous exposer n'exigeront
„ aucune indulgence : ils seront fondés
„ sur une exacte vérité. Je sais que c'est
„ le seul moyen , SIRE , de les rendre
„ dignes de votre attention ; & que l'ar-
„ tifice entreprendroit vainement d'échap-
„ per à la justesse & à la vivacité de vos
„ lumieres.

„ La cupidité & l'ambition simpati-
„ sent mal avec l'état que j'ai embrassé ;
„ & mes ennemis ne voyant rien , sur ce
„ qui me concerne , qu'à travers leur a-
„ nimosité , tâchent sans-cesse de persua-
„ der que je suis livré à l'une & à l'autre.
„ Votre Maj. va juger si j'ai donné le
„ moindre sujet de m'attribuer de pareils
„ sentimens.

„ Lorsque je suis entré dans l'état Ec-
„ clesiastique , j'ai cédé volontairement ,
„ SIRE , un revenu assez considérable :

„ tous

„ tous ceux dont je suis connu peuvent
 „ le certifier. Il est également vrai que je
 „ n'ai ni sollicité moi-même, ni fait sol-
 „ liciter depuis par personne, Monsieur
 „ le Duc de Bourbon, qui m'honore de
 „ sa bienveillance, de m'accorder, pen-
 „ dant le tems de son Ministère, aucun
 „ bien ni dignité Ecclesiastique ; & j'ose
 „ bien assurer Votre Maj. , que ce Prin-
 „ ce, dont la droiture est généralement
 „ reconnue, ne démentira point, SIRE,
 „ ce que j'ai l'honneur de vous rapporter.
 „ Le même désintéressement de ma
 „ part, a paru encore mieux, lorsqu'on
 „ m'a chargé de travailler à la reconcilia-
 „ tion des deux Couronnes. Mr. le Com-
 „ te de Morville, cy-devant Ministre des
 „ affaires Etrangeres en France, est té-
 „ moin, SIRE, que bien loin de me
 „ prévaloir d'une semblable conjoncture
 „ pour demander des secours considéra-
 „ bles, je bornai à cent pistoles, celui
 „ dont je crus avoir besoin pour aller en
 „ Espagne. La proposition paroît, ce me
 „ semble, peu susceptible de cupidité.
 „ On n'en remarquera pas davantage,
 „ SIRE, dans ma conduite en cette
 „ Cour ; & depuis que Leurs Maj. Cath.
 „ m'ont fait l'honneur de m'attacher à leur
 „ service, j'ai toujours assuré que je se-
 „ rois

„ rois content de ce qu'elles jugeroient à
 „ propos de m'accorder pour subsister.
 „ Ce langage est-il celui que l'amour des
 „ richesses inspire ? On le prétendrait ,
 „ je crois , en vain ; & j'ai la sensible sa-
 „ tisfaction de penser , que Votre Maj.
 „ fait mieux que personne , combien je
 „ dois être à l'abri d'effuyer un tel repro-
 „ che ; puisque sans ses bienfaits , il m'au-
 „ roit été impossible de subsister , & que
 „ je me suis excusé de profiter dans ses
 „ Etats de ceux qu'elle vouloit encore y
 „ ajouter.

„ Si les préjugés que mes ennemis don-
 „ nent contre moi au sujet de la cupidité ,
 „ sont dépourvus , comme Votre Majes-
 „ té le voit , de toute vraisemblance ;
 „ j'espère de montrer , avec la même bon-
 „ ne foi , que l'opinion qu'ils prétendent
 „ qu'on doit avoir de mon ambition , n'est
 „ pas moins chimérique.

„ Certains événemens que personne
 „ n'ignore , m'ayant , contre toute ap-
 „arence , conduit à être chargé , d'a-
 „bord par la Cour de France , & ensuite
 „ par celle d'Espagne , de rétablir entre el-
 „les l'union que ces mêmes événemens
 „ avoient totalement éteinte ; j'ai eu le
 „ bonheur de conduire cette négociation
 „ à une heureuse conclusion. Quel avan-

„ tage la vaste ambition qu'on m'impute ,
 „ a-t-elle prétendu tirer d'une circonstan-
 „ ce si favorable ? Le voici , SIRE ; &
 „ les personnes qui sont le plus remplies
 „ de partialité contre moi , ne pourront
 „ en disconvenir.

„ J'ai souhaité , comme il convient à
 „ tout honnête homme, que quelque bien-
 „ fait servît de preuve publique de la droi-
 „ ture de ma conduite , & du succès de
 „ mes opérations : mais en m'attachant ,
 „ SIRE , à obtenir une chose si juste ,
 „ j'ai néanmoins tellement consulté la mo-
 „ dération que me prescrivait mon état ,
 „ que j'ai borné mes prétentions , en
 „ France , à y demander une simple Ab-
 „ baye ; & en Espagne (quand cette
 „ mince faveur m'a été refusée) d'être
 „ employé à la Cour ou ailleurs, avec , de-
 „ puis peu , la singulière circonstance ,
 „ SIRE , d'offrir , pour ménager la dé-
 „ licatesse de mes ennemis , de remettre
 „ entre les mains de leurs Maj. Cath. , la
 „ grace qu'elles jugeroient à propos de
 „ m'accorder , aussi-tôt après qu'étant de-
 „ venue publique , elle auroit pleinement
 „ assuré les intérêts de ma réputation.

„ Si la passion permettoit à mes enne-
 „ mis de voir , seulement avec indifferen-
 „ ce , ce qui vient de moi , oseroient-ils

exiger, SIRE, qu'une semblable proposition fut rejetée : & s'ils confideroient qu'elle part d'un homme à qui on a offert en Espagne une place dans le Ministère, ou de lui procurer les plus hautes dignités de son état, l'accuseroient-ils de ne mettre aucune borne à ses desirs.

C'est cependant, Sire, les sentimens que mes ennemis veulent absolument m'attribuer : il n'est plus possible de mériter leur protection sans les adopter ; & vivement offensés que j'aye eu la témérité, selon eux, d'en faire appercevoir l'injustice, ils emploient leur autorité & leur crédit, à détourner Leurs Maj. Cath. de suivre, en ma faveur, ce que leur magnanimité leur dicteroit ; & en un mot, pour me rendre coupable d'une ambition que je n'ai point, & d'une cupidité qui m'est encore plus inconnue, ils ne s'occupent, SIRE, qu'à prolonger le plus qu'il sera possible, l'état humiliant & incertain où je suis, & qu'à persuader ainsi que je n'en mérite pas d'autre.

La justice éclatante de Leurs Maj. Cath. me rassure infiniment, SIRE, contre le succès d'un projet si inhumain. Mais, pour attendre avec la soumission
que

„ que je dois , le tems où elles jugeront
 „ à propos de déclarer leurs intentions ,
 „ quel secours , pour subsister à leur
 „ Cour , puis-je tirer de la petitesse de mes
 „ ressources ? Elles n'ont pas la même
 „ étendue que ma patience & mon respect.
 „ C'est donc l'impossibilité où je suis
 „ de me maintenir ici , & l'ardent désir
 „ qu'on a de s'en prévaloir , que je prends
 „ la liberté d'exposer aujourd'hui à Vo-
 „ tre Majesté : & comme elle compren-
 „ dra facilement les tristes suites qu'en-
 „ traineroit pour moi , la dure nécessité
 „ de devenir la victime de la mauvaise vo-
 „ lonté de mes ennemis , j'ose espérer
 „ qu'elle voudra bien m'en mettre à l'a-
 „ bri , en ordonnant que je reçoive la gra-
 „ tification qu'il lui a plu de me faire pro-
 „ mettre.

„ Lors qu'à vos pieds , *SIRE* , en pre-
 „ nant congé de vous , j'eus l'honneur
 „ de vous offrir l'humble hommage de la
 „ vive reconnoissance que j'aurai toute
 „ ma vie de vos bienfaits , vous dai-
 „ gnâtes en paroître touché & m'assurer
 „ de votre auguste protection. Permet-
 „ tez , *SIRE* , que je rappelle à Votre
 „ Maj. le souvenir d'une promesse si flat-
 „ teuse pour moi ; & qu'il serve en mè-
 „ me tems d'excuse à la respectueuse con-
 „ fiance

L'ABBE' DE MONTGON. 455

„ fiance avec laquelle j'ai cru pouvoir
„ avoir l'honneur de parler dans cette
„ Lettre à Votre Majesté.

„ Je ne cherche, SIRE, qu'à concilier
„ mon obéissance aux volontés de Leurs
„ Maj. Cath. avec les intérêts de ma ré-
„ putation, & qu'à trouver, par votre
„ générosité vraiment Royale, le moyen
„ de remplir ce devoir, & d'échapper, s'il
„ est possible, à une animosité que l'in-
„ justice seule peut produire. Puisse ce
„ dessein mériter l'approbation de Votre
„ Majesté.

„ J'ai l'honneur d'être avec la plus pro-
„ fonde soumission,

SIRE,

de VOTRE MAJESTE'

**à Seville le 14.
Avril 1731.**

Le très-humble, très-
obéissant & très-soumis
Serviteur

signé **DE MONTGON.**

Après avoir pris les précautions que la
prudence me dictoit, pour remédier à ce
que Dom Pedro Cabral pouvoit avoir écrit
en Portugal contre moi, & en même tems
pour obtenir un secours qui faisoit mon uni-
que ressource; il étoit question de trouver
encore le moyen que mes lettres fussent
ren-

renduës avec sûreté. Il y en avoit aussi peu à me servir du Courier ordinaire, que de ceux que Dom Pedro Cabral envoyoit assez souvent à sa Cour; & il falloit par conséquent m'adresser à quelqu'un qui consentit non seulement d'aller à Lisbonne; mais qui joignit à cette complaisance autant de sagesse que de bonne volonté pour moi: ces deux qualités réunies n'étoient pas faciles à rencontrer. Celui dont j'ai parlé plus haut, qui m'avoit aidé à me défaire de mon équipage, les possédoit toutes deux; & je n'avois rien à craindre en m'ouvrant à lui: mais je l'avois chargé d'entreprendre alors un autre voyage, & il étoit déjà parti de Seville: il falloit donc m'adresser à un autre, qui m'offrit la même amitié & la même discrétion. Extrêmement embarrassé à faire ce choix, par les facheuses conséquences qui pouvoient en résulter pour moi, j'allois enfin prendre la résolution d'envoyer au P. Dom Manuel Ribero les Lettres que j'avois écrites, en le priant de les faire passer à Lisbonne, lors qu'un nouveau contretems me présenta le sujet que je m'occupois à chercher.

On a vu avec quel empressement KETTLER m'avoit sollicité de m'attacher à la Cour de Dresde, & jusqu'à quel point j'avois

j'avois cru devoir faire usage d'abord de sa bonne volonté. Les suites qu'elle pouvoit avoir, ne m'occupant pas autant que le desir de sortir de la situation critique où je me trouvois actuellement; je ne songeois guères au bon ou mauvais succès de cette tentative: & d'ailleurs on parloit si affirmativement des liaisons qui se formoient entre la France & le Roi de Pologne; & le * retour du Comte de *Lagnasco* à Vienne, que l'Imperatrice *AMÉLIE* avoit ménagé, affoiblissoit si peu cette opinion, que j'en avois une assez médiocre de la protection qu'on seroit tenté, dans une pareille conjoncture, de proposer à Sa Maj. Polonoise de m'accorder. *Kettler*, qui pensoit différemment, & dont l'amitié pour moi ne se démentoit point, m'avoit prié de consentir qu'il envoyât le dernier Mémoire que j'avois présenté à sa Maj. Cathol., à la même personne à qui il avoit adressé les autres pièces dont j'ai fait mention, comme une suite de ce qu'il avoit commencé à lui apprendre sur mon sujet. Cette démarche de sa part me sembloit très indifférente, je l'avois laissé entièrement le maître de faire à cet égard ce qu'il jugeroit à

Tome VIII.

V

pro-

* Il revint à Vienne le 14. Decembre 1710,
& le 25 il eut audience de l'Empereur.

propos. Un soir que j'étois seul chez moi, il vint me rapporter l'original du Mémoire qu'il avoit copié : & , sur ce qu'il m'aborda avec je ne fais quel air de chagrin qui me surprit , je lui demandai en riant , si c'étoit contre ceux dont il avoit vû que je me plaignois au Roi qu'il étoit fâché , ou contre moi , de lui avoir donné lieu de s'ennuier à lire & à écrire tant de pitoyables tracasseries. Ce n'est , me répondit-il , ni les indignes procédés de vos ennemis , & assurément moins encore le détail que vous en faites à Sa Maj. , qui occasionne ma mauvaise humeur : elle a un autre principe , plus intéressant pour vous ; vous allez en juger.

L'envie extreme que j'avois de vous voir hors de cette Cour & de la puissance de ceux qui ont juré votre perte , m'engagea il n'y a pas long-tems , à prier un de mes amis , qui a quelque relation avec Mr. le Comte DE HOYM , de tâcher de mettre ce Seigneur dans vos intérêts. Je savois qu'il passoit pour être en grande faveur auprès du Roi ; & je comptois que si l'on parvenoit à le prévenir à votre avantage , il vous serviroit en tems & lieu , peut-être plus efficacement que Mr. le Marquis de Fleury. Mon intention avoit été exactement suivie : on avoit trouvé

trouvé le moyen de faire tomber entre ses mains , une copie du Mémoire que vous presentates au Roi au Port Ste. Marie , il y a bientôt un an , aussi bien que des autres lettres que vous m'aviez confiées. Il avoit lu ces pieces avec plaisir , ajoutant qu'il vous connoissoit personnellement , qu'il avoit beaucoup d'estime pour vous & une grande curiosité de savoir les suites de votre destinée. Tout alloit donc à merveille , & l'on pouvoit se flatter raisonnablement , que ce que vous achevez de dévoiler sur la rigueur sans exemple , qu'on exerce ici envers vous , vous concilieroit entierement l'amitié de Mr. le Comte de Hoym ; & que vous vous trouveriez ainsi , quand vous le jugeriez à propos , à portée de le prier vous même de vous accorder ses bons offices , & d'aider à vous tirer de l'oppression où vous etes en cette Cour. Enfin , je m'applaudissois , je vous le confesse , du succès de ma démarche , & de vous avoir menagé à Dresde une protection si utile. Mais lorsque je la croiois assurée , & que j'avois un sensible plaisir de pouvoir vous apporter cette nouvelle , je viens d'apprendre que mon projet a échoué. On m'écrivit du 28 du mois dernier , que le jour précédent , vers les dix heures du

matin, Mr. le Comte de Hoym avoit reçu un billet du Roi, par lequel Sa Maj. lui ordonne de se retirer sur une de ses terres, où Mr. Rochou Adjudant Général l'avoit conduit un moment après; & l'on ajoute, qu'en même-tems on avoit posé le scelé sur tous les papiers qui étoient chez lui; & que cette disgrâce surprend d'autant plus le public, que Mr. le Comte de Hoym étoit regardé sur le pied d'un favori du Roi, & qu'il devoit même donner une fête à sa Maj. dans son Hotel, où plusieurs Seigneurs & Dames de la Cour représenteroient une tragédie. Vous voilà au fait, dit Kettler en finissant, de la mauvaise humeur que vous me reprochez: avouez que le contre-tems dont je vous informe est bien capable de la causer, & que vous devez, avec votre permission, la partager avec moi. Au reste vous pouvez pourtant compter que Mr. le Marquis de Fleury doit avoir actuellement tout ce que vous avez écrit; & que non-seulement il a témoigné être bien aise qu'on le lui communiquât; mais encore recommandé qu'on lui portât ce qui paroitroit sur ces matieres.

Vivement touché de l'amitié que Kettler me marquoit, & de ce que j'évois qu'elle lui faisoit entreprendre pour me

rendre service ; je lui en témoignai la plus vive reconnoissance. Nous nous entretenimes ensuite, pendant quelques momens, de la disgrâce du Comte de Hoym ; & ayant dit alors que, quoique véritablement fâché qu'elle fut arrivée dans une conjoncture où sa bonne volonté pouvoit me devenir utile, j'avois cependant au moment présent, d'autres sujets d'inquiétude qui m'occupoient bien d'avantage. Kettler, qui avoit vu par mon Mémoire au Roi, ceux que devoit naturellement me causer la petitesse de mes ressources pour me soutenir en Espagne sans aucun secours, soupçonna aussitôt que c'étoit ce que je cherchois à lui donner à entendre ; & , par un nouvel effet de son bon cœur, & en même tems de sa discrétion, il me demanda la permission de me faire une confidence : à quoi je répondis qu'il étoit bien le maître de me dire ce qu'il jugeroit à propos. J'avois, reprit-il, de vos talens l'idée la plus avantageuse ; & ceux en cette Cour, qui vous détestent, sont forcés de les reconnoître : mais j'avoue que je ne suis pas moins surpris qu'eux, de voir qu'ils s'étendent jusqu'à vous fournir le moyen de subsister ici, depuis près de cinq ans, sans un revenu proportionné à votre dépense. Ce que

vous exposez au Roi sur cet article , rend en vérité la chose si extraordinaire , que je défie qui que ce soit de la croire possible à moins d'en être témoin. Je savois , avec le public , qu'on ne vous avoit accordé en Espagne qu'une gratification , & que vous n'avez rien à espérer du côté de la France : mais je supposois , avec le même public , que , jouissant d'un bien considérable , vous étiez en état d'attendre qu'il augmentât par des bienfaits. On voit à présent le contraire ; & vous prouvez que ce bien est si médiocre , qu'il suffiroit à peine pour vous faire vivre deux mois. Le prodige d'habileté , par lequel vous trouvez cependant le secret de le multiplier , paroît si complet , qu'on ne s'apperçoit point que vous empruntiez , ni que vous deviez considérablement : & cette réflexion , qui m'est commune avec tous ceux à qui j'ai communiqué votre Mémoire , porteroit à vous croire un adepte , qui vous servez à propos de la pierre philosophale. Comme il s'en faut pourtant beaucoup que j'en aie cette opinion , & que je suis au contraire persuadé , que votre prudence & votre fermeté , vous font seulement dérober la connoissance des peines qu'une situation aussi critique que la votre , doit souvent vous cau-

causer : permettez que je sois assez heureux pour l'adoucir. J'ai cent pistoles dont vous pouvez disposer ; & vous me les remettrez à votre commodité : elles ne sont pas à moi ; je les tirerai d'un fonds qui appartient à des Commerçans Hambourgeois , de qui je suis , en ce pays , le facteur plutôt que l'associé : mais étant assuré de les remplacer avant qu'ils veuillent en faire usage , employez-les à ce qu'il vous plaira. Demain , si vous le trouvez bon , je vous les apporterai.

On ne voit point indifferemment des traits pareils à celui que je rapporte : ils sont , sur ceux mêmes qui ont le moins de disposition à les imiter , une impression dont ils ne sont pas les maîtres : il seroit par conséquent très superflu de rappeler ici les expressions que l'estime & la reconnaissance dont j'étois pénétré , me dictèrent pour remercier Kettler de son généreux procédé : ceux qui ont un cœur & des sentimens se les représenteront de reste.

Je pouvois en toute sécurité profiter de l'offre de Kettler , & la conjoncture où j'étois sembloit même m'autoriser à prendre cette résolution : cependant je ne la suivis pas : je me proposai de tirer , s'il étoit possible , un service plus essentiel de

sa bonne volonté : & sur ce qu'il redoubloit ses instances pour me faire accepter les cent pistoles dont il se persuadoit que j'avois besoin ; réservez, mon cher Kettler, lui dis-je, ce secours pour une autre occasion ; elle n'est pas, selon les apparences fort éloignée ; & il me sera plus nécessaire alors qu'aujourd'hui. Mon discours vous paroitra peut-être une énigme, qui demande explication ; aussi pretends-je bien vous la donner, ou plutôt que vous la tiriez vous même de certaines particularités que je veux vous confier : elles me conduiront à vous découvrir quels sont les embarras où je me trouve actuellement, & je me flatte qu'ensuite vous ne refuserez pas de m'aider à en sortir : la chose ne vous sera pas impossible ; tout au moins vous fournirai-je les moyens d'enlever les principales difficultés. Demeurons en là pour ce soir, mon cher Kettler : le détail de ce que je ne vous laisse qu'entrevoir nous meneroit trop loin. Je le remets donc à demain ; & si vous n'avez aucune affaire qui vous en empêche, attendez moi, vers les quatre heures après midi, au *Pont de Triana** : je vous y prendrai en passant dans mon carrosse,

* Faux-bourg de Seville de l'autre côté du *Guadalquivir*.

rossé , & nous irons ensuite à la Chartreuse examiner nos projets : c'est un lieu où personne ne viendra troubler cette occupation.

En acceptant ce que je lui proposois , Kettler me renouvela ses protestations de l'envie sincere qu'il avoit de m'être utile , & de me rendre tous les services qui dépendroient de lui ; & après m'avoir encore repété que je ne devois faire aucune difficulté de me servir des cent pistoles qu'il venoit de m'offrir , nous nous séparâmes , pour nous rejoindre au lieu que j'avois indiqué.

Notre exactitude à cet égard fut égale ; & après être arrivés à la Chartreuse , nous allâmes dans un espede de belveder d'où l'on découvre une vuë très agreable. Arrêtons-nous ici , dis-je à Kettler en m'asseyant , & commençons la petite conference que nous devons avoir ensemble : j'espere qu'elle ne vous donnera pas lieu de vous repentir de votre complaisance.

Si ce que j'ai exposé au Roi dans mon dernier mémoire , au sujet du peu de proportion qu'il y a entre mon revenu & la dépense que je suis obligé de faire , vous a surpris , mon cher Kettler , vous devez l'être encore davantage , de remarquer que mes ennemis s'occupent à chercher

comment on fera fervir cette circonstance pour me reduire à fortir de cette Cour d'une maniere humiliante.

Le Chimiste le plus habile auroit bien de la peine, je crois, de tirer un scrupule d'humanité * d'un pareil dessein: mais qu'importe; tout sert en menage, dit un proverbe François; & ceux dont je vous parle trouvent, sans doute, cette maxime si bonne, qu'ils l'ont adoptée à mon égard, avec toute la confiance que donne une autorité sure d'être toujours applaudie. C'est, mon cher Kettler, ce que je vais tâcher de vous démontrer.

Les négociations dont vous avez souvent entendu dire que j'avois été chargé en France, s'étant entièrement passées entre le Cardinal de Fleury & moi, & presque sans qu'aucun autre Ministre en ait eu connoissance; ce Cardinal, qui ne s'est jamais départi du dessein de m'opprimer, immédiatement après avoir retiré de mes services l'utilité qu'il souhaitoit, n'a songé qu'à profiter du secret que j'avois inviolablement gardé, pour bannir totalement l'idée du succès de mes démarches: & ce qui, je crois, vous étonnera

le

* Humanitas nullum alienum malum putat, bonum autem suum id maxime quod alicui bonum futurum est amat S E N E C. *Epist*: 88.

le plus, c'est à moi à qui il a commencé de manifester ce projet, en m'assurant tout net, dans une de ses lettres *, que je vous montrerai quand il vous plaira, que je n'avois agi que foiblement, pour ne pas dire point du tout, pour la reconciliation des deux Couronnes. Prétendre que je dusse adhérer à ce sentiment, c'étoit, n'est-il pas vrai, présumer un peu trop de ma déférence ou de ma crédulité. On convient difficilement qu'il soit nuit en plein midi; & le reproche du Cardinal n'ayant pas plus de vraisemblance, j'ai été assez indiscret, je l'avoue, pour citer les lettres que Mr. le Marquis de la Paz & M. l'Archevêque d'Amida m'ont écrites par ordres de Leur Majestés comme des preuves qu'il étoit au moins fort légèrement hazardé; puisqu'ils m'y temoignoient leur satisfaction des services que j'avois rendus, précisément au sujet de leur reconciliation avec le Roi leur neveu, que son Eminence m'accusoit d'avoir négligée.

Le dementi ne pouvant s'esquiver & la nécessité de l'essuier, animant encore plus le Cardinal de Fleury contre moi, ses partisans essayèrent de le dédommager de ce désagrément, en m'établissant ici, à l'aide

V 6 de

* Voyez Tom. V pag. 421.

de leur tripotage*, en homme de cabal & de parti, qui souffroit impatiemment l'autorité de la Reine, qui insinuoit d'autres le même mécontentement, & dont la maison servoit, en un mot, aux conventicules nocturnes des visionnaires que je séduisois. Qu'est-il résulté de cette supposition ? La même chose que du reproche que le Cardinal m'avoit fait : elle a paru aussi bien fondée ; & , pour le prouver, je n'ai eu simplement qu'à mettre mes ennemis aux prises avec ceux qu'ils pretendoient être mes complices, & rester ensuite spectateur du chamaillis.

Il ne m'en a pas coûté d'avantage à démontrer la fausseté de certaines lettres pleines de malignité, dont le Cardinal de Fleury me rendoit l'auteur : elles étoient, disoit-il †, en sa puissance ; on les lui avoit communiquées : je l'ai pressé de les représenter ; il n'en a plus alors été question.

Je vous raconterois, s'il le falloit, vingt autres traits de la même espece très propres

* J'ai rapporté tout ce qui s'est passé à cet égard Tom. VI. pag. 113. à 135.

† *Cadit in virum bonum mentiri emolumentum sui causa, criminari, præripere fallere ? nihil profecto minus, est ergo ulla res tanti aut commodum ullum tam expetendum ut viri boni & splendorem & nomen amittas ?* CICERO, de Offic. lib. 3.

pres à attirer la confusion la plus sensible à un particulier qui en feroit soupçonné , & dont mes ennemis se glorifient : mais je ne pretends pas épuiser aujourd'hui le catalogue avec vous ; & d'ailleurs vous connoissez suffisamment de quoi les acteurs sont capables : je me bornerai simplement à vous apprendre où le desir qu'ils ont de se défaire de moi les a conduit. Ce dernier coup de pinceau perfectionnera le portrait que je vous fais de leur caractère.

Le Cardinal de Fleury & ses créatures savent parfaitement, que le revenu que je me suis réservé ne me permet en aucune façon de subsister ici sans secours : ils se sont donc réunis pour travailler à m'empêcher d'en recevoir ; & ils attendent de cette sage précaution , que je ne pourrai éviter de me retirer ; ou que , si je veux soutenir la gageure , je tomberai infailliblement dans un état d'obscurité , qui , en m'avilissant en quelque manière , me mettra hors de portée de demander ni d'espérer aucune distinction , & fera même oublier que j'aye pu en mériter.

Des hommes dont l'heureux génie enfant de si nobles projets , ne vous semblent-ils pas bien dignes des éloges qu'on fait de leur justice & de leur capacité ? Ils les exigent cependant comme un tribut qu'elles

qu'elles méritent ; & on les leur prodigue. Avouez, mon cher Kettler, que rien ne prouve mieux, que, le plus souvent, on doit regarder les louanges, comme des chevaux de louage, qui servent à se rendre où l'on veut arriver, & dont l'allure fatigante ; après avoir impatienté à tout moment le voyageur, devient, quand il n'en a plus à faire, le sujet de sa risée. Au reste j'aurois beau me récrier contre la dureté du projet en question, ou en faire remarquer la basse & méprisable mesquinerie, il n'en sera ni moins suivi ni moins protégé ; & pas moins vrai encore, que, s'il réussit, tout ce qu'il renferme d'indécent & d'honteux retombera sur moi, & qu'enfin, lorsque j'aurai succombé, la victoire de mes ennemis ne permettra pas seulement d'apercevoir* l'indignité des moyens qu'ils auront mis en usage pour la remporter.

Voilà, mon cher Kettler où j'en voulois venir, & quelle est la situation où je me vois depuis près de quatre ans. Je ne grossis point les objets : je vous les présente absolument tels qu'ils sont ; & soyez persuadé que, depuis la gratification que je trouvai l'occasion d'obtenir de la justifi-

ce

* Prosperum ac felix scelus virtus vocatur.
SENECA, *Trag.*

ee du Roi en 1728, les mesures sont si bien prises, ici & en France, pour rendre mon état invariable, qu'elles produiront enfin leur effet; surtout, si, comme j'ai lieu de le craindre, elles se sont étendues jusqu'à me frustrer de la seule ressource qui puisse me mettre à l'abri de ce désagrément.

Touché de ce que je lui rapportois, Kettler convint qu'on avoit peu d'exemples du traitement que j'essuyois. On ne s'est point encore avisé, ce me semble, ajouta-t-il, de rendre un homme la victime de son désintéressement: la plus petite portion de probité & de délicatesse suffiroit pour se garantir au moins de montres de pareils sentimens: mais la faveur & l'autorité sont d'excellens antidotes contre les scrupules; & je panche fort à croire avec vous, que, comme les gens dont vous me parlez se sont mis au-dessus de ces sortes de foiblesses, il faut les placer aussi au nombre de ceux, qui, pour dérober la connoissance de leur injustice, ne voient point de meilleur moyen que d'anéantir quiconque peut les dévoiler. Je ne saurois vous exprimer combien je vous plains, d'avoir à vous défendre contre gens qui suivent de pareilles maximes; ni le plaisir que je goûteroie de contribuer

à vous tirer de leurs mains : expliquez vous , je vous en conjure , sur l'usage que vous me dites hier , que vous vouliez faire de moi dans la conjoncture où vous êtes ; & comptez sur mon zele pour vos intérêts , comme sur vous même.

Il ne m'étoit pas permis de douter de la bonne volonté de Kettler après toutes les preuves qu'il m'en avoit données. J'avois éprouvé sa prudence & sa discrétion ; & je le regardois , en un mot , comme le seul homme à qui je pouvois confier en sûreté , les mesures que je voulois prendre pour m'assurer le secours que j'attendois du Roi de Portugal. Je lui racontai donc ce qui s'étoit passé , d'abord entre le Marquis d'Abrantes & le Pere Dom Manuel Ribero ; & ensuite entre l'Abbé de Mendoca & Dom Diego de Mendoca & moi , au sujet du bienfait qu'ils m'avoient attiré du Roi leur Maître ; la bonté que ce Monarque avoit eue , de me faire savoir , par l'Abbé de Mendoca , que je pouvois encore compter qu'il m'en accorderoit un semblable , & les obstacles que j'apprehendois que Dom Pedro Cabral y apportât , depuis qu'il étoit en liaisons avec l'Ambassadeur de France. Lorsque j'en fus venu là ; vous voyez , dis-je à Kettler , que la générosité du Roi de Portugal

gal est la Pierre Philosophale que vous me soupçonniez d'avoir trouvée; & que les bons offices des personnes que je vous ai nommées, m'ont plus servi à l'acquérir, que la Clavicule de Salomon & les autres livres des Adeptes. Il m'est aujourd'hui d'une extrême importance de les engager encore à me les accorder; & Dieu veuille que les lettres que je leur ai écrites à cette intention, n'ayent point à combattre les préjugés qu'on aura vraisemblablement tenté de leur donner contre moi, & les instances qu'on leur aura faites de cesser de s'intéresser à ce qui me regarde: elles pourroient avoir un certain degré de force & d'autorité, auxquelles il faudroit infailliblement céder.

Mais, dit Kettler en m'interrompant, y a-t-il long-tems que les lettres dont vous parlez ont été rendues, & n'avez vous aucun avis du bon ou du mauvais effet qu'elles ont produit?

Elles ne sont pas encore parties, répliquai-je; & c'est pour les faire remettre avec sûreté que je suis actuellement embarassé. Je ne saurois m'adresser à Dom Pedro Cabral, & le prier de les envoyer par les Couriers qu'il dépêche, sans l'instruire de leur contenu; & après ce que je vous ai dit, vous ne me conseilleriez pas,
je

je crois, cette éfufion de cœur. Il n'est gueres moins perilleux de fe servir du Courier ordinaire ; car, depuis que Madame la Princeffe des Asturies est en cette Cour, il est aisé de comprendre, qu'on y est, à coup sûr, très curieux de favoir furquoi peuvent rouler les relations qu'on aura avec le Portugal ; & si, par hazard on venoit à découvrir avec quelque certitude que les miennes tendent à me soutenir en ce Pays, je puis compter qu'on ne les favoriseroit pas. Toutes ces difficultés m'ont fait naître la pensée d'adresser mes lettres au Pere Dom Manuel Ribero à Madrid, & de le prier de les joindre à celles qu'il écrit à sa Cour : mais je considère aussi que cette voye mettra bien de la lenteur dans l'exécution de mon dessein ; & que ne dispensant point, par dessus le marché, de se servir du Courier ordinaire, elle laisse toujours quelque inquietude sur les suites dangereuses de la curiosité. L'unique moyen de remédier efficacement à tous ces inconveniens seroit d'envoyer quelqu'un à Lisbonne ; & j'avois pour cela un sujet excellent * ; malheureusement je l'ai prié d'entreprendre un autre voyage :

* C'est le même dont j'ai déjà fait mention, & que je me suis abstenu de nommer, par les raisons que j'ai rapportées.

ge : il est déjà parti , & je ne fais plus , je vous l'avoue , à qui m'adresser. Pourriez-vous , mon cher Kettler , dans cette conjoncture critique & importante , venir à mon secours , & m'aider à prouver à mes ennemis , que leur ressource de m'ôter les moyens de subsister n'a pas plus de succès entre leurs mains , que toutes les autres qu'ils ont déjà employées contre moi : il s'agiroit de me sacrifier une douzaine de jours , & d'aller à Lisbonne , remettre entre les mains du Roi la lettre que j'ai pris la liberté de lui écrire , & les autres dont je viens de vous parler à ceux à qui elles sont destinées. La lezine de mes ennemis est si fort opposée aux sentimens magnanimes de ce Monarque & des personnes que je prie de vouloir bien m'être favorables , que je ne saurois m'empêcher d'espérer un heureux succès de mes représentations , & de l'antidote que contiennent mes lettres contre les mauvais offices qu'on a pû chercher ici à me rendre.

S'il ne faut , me répondit Kettler , pour executer ce que vous desirez , que de la bonne volonté , je vous en offre une bien sincère , & dont vous êtes le maître de faire l'usage qu'il vous plaira. Le voyage d'ici à Lisbonne est une bagatelle : je n'ai actuellement aucune affaire qui m'empê-

che

che de l'entreprendre ; & mes relations avec des Commerçans Hambourgeois, m'offriront un pretexte plausible de le supposer nécessaire à nos intérêts : les vôtres, par conséquent, n'entreront en rien dans ce qui paroitra le motif de ma petite absence ; & nous en tromperons encore mieux la vigilance des curieux. Ce sera pour moi, je vous le proteste, une satisfaction complète, si les mesures que vous prenez, pour vous assurer le secours que vous attendez du Roi de Portugal, & que je trouve fort sages, réduisent vos ennemis à soupçonner que vous avez quelque esprit familier à votre service, qui vous instruit de leurs desseins ; & vous indique les moyens de les rendre inutiles.

La réponse de Kettler me combla de joye ; & après lui avoir témoigné la reconnaissance la plus vive du service essentiel qu'il vouloit bien me rendre, nous commençâmes à concerter ensemble tout ce qui avoit rapport à son voyage : il me pria de lui donner une petite instruction par écrit, sur les opérations qu'il auroit à faire ; & il ajouta qu'il viendrait la prendre chez moi avec mes lettres, le lendemain au soir, pour partir le jour suivant de bon matin. Le reste de notre conversation se passa, en nous en retournant, a-

cette gaieté que l'espérance de voir
 réussir un projet intéressant ne manque
 mais de faire naître : l'article du dépôt
 asible que ce succès causeroit à mes en-
 nemis, ne servit pas peu à l'accroître. Le
 fleur humain & impartial sera peut-être
 tenté de la partager ici avec nous.

Quoi que le motif que Kettler m'avoit
 dit qu'il donneroit à son voyage, contri-
 buant infiniment à en cacher le véritable,
 je crus devoir ajouter, pour la même fin,
 lorsqu'il vint prendre mes lettres, la pre-
 mition de lui recommander de les rendre
 récifement comme le Courier ordinaire,
 sans paroître avoir connoissance de leur
 contenu, ni être en état de répondre à au-
 cune question qui y fut relative. Suppo-
 sez en Portugal, comme ici, lui dis-je,
 que des affaires de commerce vous ont
 obligé d'aller à Lisbonne, & que, par
 hazard, m'ayant communiqué votre des-
 sein, je vous ai prié de vous charger de
 quelques lettres. En vous expliquant ain-
 si on n'aura nul soupçon que je vous aye
 envoyé exprès pour les porter : Dom Die-
 go de Mendoga & Dom Pedro Cabral de
 Belmonte, ne pourront que regarder cet-
 te démarche avec indifférence ; &, sans
 manquer à ce que je leur dois, je ne lais-
 serai pas de parer aux insinuations que le
 dernier

dernier a peut-être faites à mon préjudice, & à la déference que le premier seroit obligé de leur marquer. Enfin, si la détermination du Roi ne m'est pas favorable, je m'épargnerai au moins le surcroît de désagrément de procurer à mes ennemis la maligne satisfaction de répandre, que votre commission n'a abouti qu'à aller chercher un refus. A tout ceci se joint encore vos intérêts, que je dois consulter autant que les miens, mon cher Kettler, & qui ne me permettront jamais de vous exposer au ressentiment des puissans adversaires que j'ai en France & en cette Cour : ils vous feroient un crime irremissible de m'aider à leur échaper ; & soit que votre voyage réussisse ou non, dès lors que vous paroîtriez l'avoir entrepris pour me faire plaisir, vous seriez sûrement coupable ; &, ne fut-ce que pour me mortifier, on vous donneroît quelque désagrément, qui me seroit en vérité plus sensible que s'il me regardoit personnellement : évitons le donc, aussi bien que les autres dont je viens de parler, en ne laissant entrevoir aucune apparence de concert entre nous. Voilà où se réduit l'instruction que j'ai à vous donner : elle n'est pas difficile à suivre ; & cependant elle nous met tous deux en sûreté,

Kettler

Kettler convint que mon avis étoit bon : il promit de s'y conformer, & je lui remis les lettres qu'il devoit rendre à Lisbonne. En l'embrassant avec toute l'amitié que la reconnaissance m'inspiroit ; je ne puis, mon cher Kettler, lui dis-je en riant, que vous adresser à présent les paroles de Jacob, à ceux qu'il envoyoit en Egypte demander du secours. * *Ite ad Dominum terra & cum inveneritis adorate eum super terram : Deus autem meus omnipotens faciat eum vobis placabilem.* Je le souhaite autant que vous, me répondit-il, & que vos ennemis joignent à la bassesse du projet de vous ôter les moyens de subsister, la confusion de le voir encore échouer : je crois faire une œuvre méritoire, d'aider à la leur attirer. Adieu, Monsieur : je parts avec bonne espérance ; car je ne saurois penser qu'on parvienne à faire retracter au Roi de Portugal, un bienfait que sa magnanimité l'a sollicité de vous offrir.

Kettler partit de Seville le 18 Avril, & arriva le 22 à Lisbonne. On verra l'effet que produisit son voyage après que j'aurai rapporté un trait de la générosité du Marquis de Villadarias, & de son amitié

* Resp. I. Feriæ II. Quadrages. Offic. Rom. ex G. 43. lib. Genes.

tié envers moi , qui merite d'être connu ; & dont ma reconnoissance se rappelle avec plaisir le souvenir : il se passa précisément pendant l'absence de Ketler.

Je vois assez frequemment le Marquis de Villadarias , alors Lieutenant Général des armées du Roi d'Espagne ; & j'étois rempli pour lui des mêmes sentimens d'estime qu'il vouloit bien me marquer. La conversation étant un jour tombée entre nous deux , sur le dernier Mémoire que j'avois présenté au Roi d'Espagne ; il me dit qu'il avoit été surpris d'y remarquer ce que je représentois à Sa Maj. sur la médiocrité de mon revenu, & plus encore que j'eusse pû fournir à tout ce que les voyages de la Cour avoient dû mettre d'extraordinaire dans ma dépense , sans autre secours que la gratification qu'on m'avoit accordée. C'est que vous ne connoissez pas, lui dis-je en riant, les ressources que trouve l'économie dans la Modestie Ecclésiastique : si vous les aviez éprouvées , comme moi , votre étonnement seroit moins grand. Je crains pourtant à la fin de les épuiser ; & je vous avoue ingenuement que quand on jugera à propos de me dispenser d'en faire un si frequent usage , je verrai arriver ce moment avec plaisir.

Cette

Cette maniere de plaifanter fur ma fituation prefente, ne perfuada point au Marquis de Villadarias, que la moderation que mon état m'obligeoit d'observer, m'en difsimulât la dureté; & moins encore qu'elle fuppléât, autant que je le prétendois, à ce que me refufoit la modicité de mes finances. Mais, en s'abftenant poliment de vouloir entrer dans un détail d'affaires domeftiques qui pouvoit me bleffer, il fe referva * de me faire connoître, d'une maniere plus intéreffante, & plus noble, que, fenfible aux peines fecrettes que je voulois apparemment lui cacher, il étoit bien aife de m'aider à les foutenir.

Un ou deux jours après la converfation que je viens de rapporter, je vis paroitre un Gentil-homme du Marquis de Villadarias, qui me remit une lettre de fa part avec une boëte cachetée, en me difant, que ce Seigneur ne pouvant venir chez moi ce jour là, me prioit infiniment de me charger d'une commiffion pour Paris, qu'il m'expliquoit dans la lettre; & qu'au cas qu'il fut befoin d'un plus grand éclairciflement à cet égard, il me le don-

Tome VII.

X

neroît

* Fidem poffide cum amico in paupertate illius, ut & in bonis illius læteris: in tempore tribulationis illius permane illi fidelis ut in hære-
ditate illius coheres fis. E C C L I S. c. 22.

seroit verbalement quand nous nous reverrions. Le Gentil-homme voulant alors se retirer, je le priai d'attendre que j'eusse lû la lettre afin d'y repondre, mais il me reплика, que cela n'étoit nullement nécessaire, & que je donnerois cette réponse de vive voix à Mr. le Marquis de Villadarias: il prit ensuite congé de moi.

Ayant ouvert la lettre, je trouvai que la prétendue commission dont il s'agissoit, consistoit à me presser, par les expressions les plus polies, de me servir de vingt-cinq quadruples* d'or que la boîte contenoit, & de ne m'embarrasser de les rendre que lorsque j'en aurois une entière facilité.

Penetré † de reconnoissance, & de tous les sentimens qu'un pareil procédé ne manque jamais de faire naître, j'allai sur le champ les manifester au Marquis de Villadarias. Il reçut mon empressement & mes remerciemens avec une amitié & une noble modestie** qui acheverent de m'enchanter. Je ne negligéai rien pour l'en convaincre; & si j'acceptai ce qu'il m'offroit, ce ne fut assurément pas sans en relever le prix.

* Cela fait, ce me semble, au-delà de 1800 l. monnoye de France.

† *Amicum salutare non confundatur, a facie illius non me abscondam* E C C L E S. C. 22.

** *Cum dederis ne impropere* E C C L E S. C. 41.

prix autant qu'il m'étoit possible. Ce prix est resté depuis dans l'obscurité où l'on m'a précipité avec tant d'ardeur ; mais le moment de l'en tirer est heureusement venu. L'éclat de certaines actions * vertueuses perce tôt ou tard le brouillard qui les cachoit : & j'en fournis ici une nouvelle preuve. Revenons à présent au voyage de Kettler.

La dissipation qu'il devoit lui causer, aussi bien que le spectacle d'une Cour qu'il n'avoit point encore vue, ne ralentirent pas la bonne volonté qu'il m'avoit marquée en partant. A peine fut-il arrivé à Lisbonne qu'il cherchât l'occasion de présenter ma lettre au Roi. C'étoit par elle que je l'avois prié de commencer à s'acquitter de sa commission, & de rendre les autres immédiatement après. Il m'écrivit les démarches qu'il avoit faites pour cela ; & que, dans la journée du 24, c'est à dire le surlendemain de son arrivée, mes lettres avoient exactement été remises à leur destination, en observant les précautions dont nous étions convenus. Il ajoutoit,

X 2

toit,

* Adeo gratiosa est virtus, ut insitum sit etiam malis probare meliora : & maximum habemus hoc naturæ meritum quod virtus in omnium animos lumen suum permittit, etiam qui non sequuntur illam vident. S E N E C.

toit, comme une circonstance qui devoit me faire plaisir & ranimer mes espérances, qu'en présentant ma lettre au Roi, il n'avoit rien apperçu qui dût me donner lieu de craindre que Sa Maj. désapprouvât cette liberté : qu'à l'égard de Dom Diego de Mendoza & du Marquis d'Abrantes, ils lui avoient simplement demandé des nouvelles de ma santé, sans rien ajouter qui indiquât qu'ils eussent le moindre soupçon du véritable motif de son voyage : que, de son côté, bien aise de les laisser dans cette opinion, il avoit eu grand soin de diriger ses réponses, sur ce qui me concernoit, de façon à ne point s'écarter de l'impartialité d'un voyageur. Enfin il terminoit sa lettre par me dire assez plaisamment, qu'il trouvoit la commission dont je l'avois chargé, aussi singulière que tout ce qui m'arrivoit ; puis qu'après avoir entrepris un voyage pour l'entamer, il falloit qu'il temoignât aussi peu de curiosité d'en découvrir les suites, que d'indifférence sur son succès ; & que même il vint me rejoindre pour en être instruit.

Mon impatience de l'apprendre, & mes vœux pour qu'il fût heureux, répondoient parfaitement par leur vivacité, au desir que j'avois, de voir finir les peines que me causoit l'état critique & peu ordinaire

où

où j'étois. Ce que le Marquis de Villadarias venoit de faire si généreusement en ma faveur, & les autres mesures que je pouvois également prendre pour me soutenir, ne tendoient, après tout, qu'à éloigner un peu le moment où je devois succomber : & ce délai, bien loin de me paroître un adoucissement, ne me présageoit au contraire qu'un surcroît de mortification ; puisque je ne l'obtenois qu'en accumulant des engagemens & des dettes, qui devoient perpétuer à l'infini mon embarras, & la confusion qui en resulteroit.

Le genre d'adversité qui expose à une certaine indigence, a toujours été celui que mes ennemis se sont principalement appliqués à me faire souffrir. Il faut avouer qu'ils avoient raison de penser qu'il y en a peu de plus importun, & qui secondât mieux le dessein qu'ils avoient de se défaire de moi, ou de m'avilir aux yeux du public. Mais n'insistons pas davantage sur cette circonstance de leur mauvaise volonté ; & ne nous en vengeons qu'en montrant comment elle leur devint encore inutile.

Lorsqu'on cite ses ennemis pour témoins de la droiture de ses intentions, ou des personnes auxquelles il seroit insensé de vouloir en imposer, il est rare que ce

que l'on expose ne fasse pas impression ; je l'experimentai au sujet de la lettre que j'avois écrite au Roi de Portugal : elle le mit en état de se convaincre par lui-même de ma bonne foi , & que je cherchois uniquement à défendre les intérêts de ma réputation contre des personnes acharnées à la noircir. Mon dessein merita son approbation ; & ce Monarque ne remarquant dans les traverses qu'on me suscitoit , que les effets de la passion de quelques particuliers , qui abusoient de leur autorité & de ma foiblesse , il ne jugea point au-dessous de lui de mettre une seconde fois celle-cy , à l'abri d'être la victime de l'autre. Il prit même cette resolution avec tant de promptitude , que le 28 Avril , c'est à dire quatre jours après. avoir reçu ma lettre , Mr. l'Abbé de Mendoca m'écrivit celle-ci de la part de Sa Majesté.

MONSIEUR.

„ J'ai l'honneur de vous écrire pour
„ vous remettre l'inclose pour le R. P.
„ Manuel Ribeiro , pour que lui , remette
„ à l'ordre de Dom Pedro de Torres , les
„ dix mille livres qu'il a entre ses mains ;
„ puisque ce Pere a écrit qu'il avoit encore
„ cet argent entre les mains , & le Roi m'a
„ ordon-

L'ABBE DE MONTGON. 487

» ordonné de vous le faire toucher ainsi ;
» au cas que vous ne l'ayiez point déjà re-
» çû par la voye de Mr. le Plenipotentiaire.

» A cette heure je vous prie de me don-
» ner de vos nouvelles , & si vos affaires
» trouvent le chemin ouvert , & que la
» justice vous rende ce que vos ennemis
» avec injustice ont fait éloigner de votre
» merite : & en attendant j'ai l'honneur
» d'être avec beaucoup de respect.

MONSIEUR.

Votre très humble
& très obeissant
serviteur.

Signé **DIEGO DE MENDOÇA**
CORTE REAL

à Lisbonne ce 28.

Avril 1731.

Le lecteur , qui connoit presentement
ma situation , & les mesures qu'on prenoit
pour la rendre , de plus en plus , aussi pe-
nible qu'humiliante , imaginera aisement
quels durent être mes sentimens en rece-
vant la lettre de l'Abbé de Mendoca , &
en comparant la bonté & la générosité du
Roi de Portugal , avec la dureté & l'opi-
niatre mesquinerie de mes ennemis : il

X 4 suffit,

suffit, je crois de les placer ici, vis-à-vis les unes des autres pour donner une juste idée de l'effet que produisit en moi un pareil contraste.

Comme il paroissoit par la manière dont l'Abbé de Mendonça s'exprimoit, que Dom Pedro Cabral, avoit reçu le même ordre que celui que contenoit la lettre qui m'étoit adressée pour le Pere Manuel Ribeiro, au sujet de la gratification que le Roi son Maître m'accordoit; je crus ne devoir point écrire à ce dernier, sans savoir auparavant ce que le Ministre de Portugal me diroit; & j'allai chez lui pour l'apprendre.

Je le trouvai informé du contenu de la lettre de l'Abbé de Mendonça : elle m'étoit parvenue par le Courier ordinaire; & Dom Pedro Cabral, à qui sa Cour en dépechoit un extraordinaire presque toutes les semaines, avoit su avant moi, par cette voye, la grace que le Roi son Maître m'accordoit. Cette nouvelle ne lui faisant pas plaisir, il s'étoit volontiers dispensé de me l'annoncer d'avance; & comme il jugea que j'aurois lieu d'être peu édifié de sa discrétion, il en rejetta la cause sur la multitude d'affaires dont il avoit été occupé; ajoutant que je n'avois cependant prévenu que de quelques momens la visite qu'il

qu'il se propoſoit de me faire pour ſ'acquitter de la commiſſion dont il étoit chargé. Ce verbiage de Miniſtre & la joye affectée que Dom Pedro Cabral témoignoit de la bienveillance dont le Roi ſon Maître continuoit à m'honorer, ne ſervirent qu'à confirmer l'opinion que j'avois déjà de ſes ſentimens ſur ce qui me regardoit. Mais n'en craignant plus les ſuites, & content d'être parvenu à rendre ſa mauvaſe volonté inutile, je ne l'entretins que de ma reconnoiſſance pour les bienfaits dont le Roi de Portugal me combloit, & pour les bons offices de Meſſieurs DE MENDOÇA, qui me les avoient procurés : je le remerciai auſſi des ſiens, quoique je les cruſſe aſſûrement fort chimeriques ; & , de ſon côté, il m'aſſura (ce que je ne crus pas davantage) que je pouvois compter ſur ſon emprefſement à me rendre tous les ſervices qui dependroient de lui. Enfin quand nous eumes ſuffiſamment rempli, de part & d'autre, ce que l'étiquette des bienſeances preſcrit en ſemblable occaſion, Dom Pedro Cabral me remit en eſpeces, la gratification que Sa Maj. Portugaiſe * lui avoit or-

X 5 donné.

* Ce Monarque ne prenoit point encore le Titre de TRÈS FIDÈLE. Ce n'eſt qu'en 1748 que le Pape jugea devoir le lui accorder.

&

donné de me faire toucher ; & je le laissai avec le dépit de n'avoir pu m'en priver , & , par dessus le marché , d'en être devenu le dépositaire.

N'ayant pas les mêmes précautions à prendre pour remercier le Roi de Portugal de ses bienfaits , que j'avois été contraint d'employer pour les lui demander , je portai à Dom Pedro Cabral les lettres que j'écrivis à ce sujet à Sa Maj. & à Messieurs de Mendoca , afin qu'il les fit partir par les Couriers qu'il dépêchoit. Comme je les lui présentai toutes ouvertes , & que je le pressai de les lire , il fut flatté de ce que j'écrivois à Don Diego de Mendoca , de l'estime qu'il s'étoit acquise à la Cour d'Espagne , & de ce que je disois d'obligéant pour lui au Roi , sur son exactitude à exécuter les ordres de Sa Maj. Cette attention de ma part , à laquelle il sentoît sans doute bien qu'il n'avoit pas donné lieu , m'attira beaucoup de remerciemens ; & quoi qu'il put penser qu'elle se

& reconnoître ainsi son zele pour la foi. L'éloge qu'en fit sa Sainteté dans le Bref qu'elle lui écrivit , & dans le Discours qu'elle fit à ce sujet au Sacré College , ne pouvant que contribuer à rendre la mémoire de ce Prince respectable , je me suis fait un devoir & un plaisir sensible de les placer à la fin de ce Volume , dans les Pièces Justificatives N°. XIX.

se rapportoit à Don Diego de Mendoza son beau-frere , autant qu'à lui , il ne laissa pas , pour m'en marquer sa reconnaissance , de me communiquer , ce que lui disoit le Ministre de Portugal sur mon sujet. Je vis alors que le Roi son Maître avoit daigné pousser la bonté * jusqu'à donner un double ordre de me payer la gratification qu'il m'accordoit ; afin que , sans attendre qu'elle me vint de Madrid par le Pere Manuel Ribeiro , je pusse plus promptement la recevoir à Seville ; & que , dans cette occasion , Don Diego de Mendoza s'exprimoit sur le même ton d'amitié pour moi avec laquelle il m'avoit parlé à Lisbonne. Des circonstances aussi intéressantes donnerent à notre entretien le même caractère. Ce que je sentoís que je devois au Roi de Portugal me fit oublier avec son Ministre , la circonspection qu'il convenoit d'observer ; & , dans le dessein de relever le prix du bienfait que je recevois , je rapportai un peu trop confidemment certaines particularités de la situation dont il me délivroit. Cette inadvertance ne produisit cependant aucun

X 6 mau-

* Benedictus Dominus Deus Patrum nostrorum qui dedit hoc in Corde Regis . . . & in me inclinavit misericordiam suam coram Rege & Consiliariis ejus E s p . 2 . c . 2 .

mauvais effet ; car Don Pedro Cabral , malgré sa complaisance pour mes ennemis , ne pût s'empêcher de censurer , même assez vivement , leur conduite envers moi. Je crus entrevoir , avant de nous séparer qu'il se repentoit de s'être prêté à favoriser les vues du Comte de Rottembourg , & qu'il feroit désormais plus sur ses gardes à cet égard.

Je ne remis pas à Don Pedro Cabral la lettre que j'écrivis au Marquis d'Abrantes , pour le remercier des bons offices que j'étois assuré qu'il m'avoit rendu auprès de Sa Maj. Portugaise : je l'envoyai au Pere Manuel Ribeiro , qui connoissoit de longue-main , mes sentimens pour ce Seigneur , & qui , partageant avec lui mes peines , s'étoit employé tout de nouveau à les adoucir. Si les expressions qui partent du cœur ont le don de persuader , je crois qu'ils durent être contents de ma reconnaissance.

Kettler à qui j'étois redevable de l'heureux & prompt succès qu'avoit eu mon projet , ignoroit ce qui s'étoit passé ; & , par une prudence qui mit le comble à son généreux procédé , après un séjour d'environ quinze jours à Lisbonne , il en partit sans faire aucune question chez Don Diego de Mendoza ni chez le Marquis

d'Abrantes , qui put faire découvrir le veritable motif de son voyage. Je le vis paroître tout à coup chez moi à Seville au commencement du mois de May. Je viens vous demander , me dit-il en riant , quand nous fumes seuls , ce que j'ai fait à Lisbonne ; car rien n'est plus vrai , comme je vous l'ai écrit , qu'il m'a fallu revenir ici pour l'apprendre : enfin êtes vous content , & l'Ambassade muette dont vous m'avez chargé a-t-elle reussi ? Oui mon cher Kettler lui repondis-je en l'embrassant , & bien mieux que si vous eussiez harangué le Roi de Portugal & Don Diego de Mendoza avec toute l'éloquence de Cicéron ou de Demosthène. Je lui racontai alors le bon effet qu'avoit produit son voyage & son silence ; & que je n'avois pas jugé à propos de lui écrire , sur l'avis qu'il m'avoit donné de son prompt retour. Notre conversation se passa avec toute l'amitié , l'enjouement & la confiance que la conjoncture faisoit naître.

Quoi que je sois uniquement redevable aux deux gratifications du Roi de Portugal , d'avoir échapé aux mesures que mes ennemis prenoient pour me faire tomber dans une espeece d'indigence ; la dernière eut pourtant , eu égard à certaines circonstances , je ne sçais quoi de plus flatteur

flatteur pour moi & de plus sensible. Lorsque je la regus je me trouvois dans une espece de délaissement universel par la mort de mon Pere, qui me presentoit de toutes parts des embarras que je ne pouvois éviter qu'en recourant à des expediens humilians, qui ne faisoient que retarder pour peu de tems l'exécution des projets de mes ennemis, & qui n'aboutiroient enfin qu'à multiplier mes peines. A cet inconvenient s'en joignoit un autre bien plus facheux, qui me menaçoit de me voir même privé de la partie principale du revenu que je m'étois réservé.

La substitution que j'ai dit qui étoit dans notre maison, devant appartenir après la mort de mon Pere, selon les clauses qu'elle contenoit, à la Marquise de Champigni ma Tante, par preference à la Comtesse de Montmorin ma Sœur; plusieurs Avocats, que celle-ci consulta sur une disposition si opposée au droit naturel, lui conseillerent d'entreprendre de le faire valoir. Cette résolution, qu'elle prit ayant suscité un procès entre elle & Madame de Champigni, la cause fut d'abord portée au Presidial de Riom en Auvergne, dans le ressort duquel se trouvoient toutes les terres substituées. Son jugement ayant été favorable à la Comtesse de Montmorin,

morin, elle prit possession des terres ; mais la Marquise de Champigni ne croyant pas devoir se soumettre à la décision du Presidial de Riom, appella de sa Sentence au Parlement de Paris, où cette affaire alloit être examinée de nouveau. Toutes ces particularités m'étoient écrites par le Commandeur de Montgon, que j'avois chargé de recevoir mon revenu pendant mon absence, & de me le faire toucher. Il ajoutoit, qu'il paroïssoit très vraisemblable que le Parlement, avant de juger définitivement le procès, & en égard à ce qui s'étoit passé à Riom, commenceroit par mettre en sequestre les revenus des terres substituées, jusqu'à ce qu'il eut décidé à qui elles devroient appartenir ; & que par conséquent il falloit m'attendre que la terre de Corein, * dont je jouïssois, subiroit le même sort. On voit donc qu'il ne s'agissoit pas seulement de rendre inutile le bizarre projet que mes ennemis suivoient sans interruption ; de me mettre hors d'état de subsister à la Cour d'Espagne ; mais qu'il falloit encore trouver le moyen de suppléer, à ce dont des intérêts domestiques menaçoient de me priver : & cette entreprise étoit assurément

* J'ai dit plus haut pag. 71 qu'elle étoit comprise dans la substitution.

rement d'autant plus chimerique, que, au cas que le sequestre eut lieu, il ne me restoit pour toute ressource, que les deux cent-cinquante livres, à quoi ma pension du Roi étoit reduite, & une rente de deux mille livres, que la Comtesse de Montmorin me devoit; & dont j'avois consenti qu'elle ne me payât que quinze cent.

Cet exposé de ma situation * prouve suffisamment, je crois, que j'aurois infailliblement succombé sous le poids de l'oppression qu'on me préparoit, sans la grace que le Roi de Portugal m'accorda, & que, par conséquent, j'ai eu raison de dire plus haut, que cette grace, à laquelle aucun service ne me donnoit droit de prétendre, & que je tenois uniquement de la bonté de ce Monarque, vint si à propos, & dans une circonstance si importante pour moi, qu'elle m'oblige d'en conserver le reste de mes jours la plus sincère reconnoissance.

Je

* Je n'arrange point ici à plaisir des circonstances singulieres, dans la vuë romanesque de rendre plus intéressant ce que j'écris: les faits que je rapporte ont une infinité de temoins vivans, & sont constatés par des Actes autentiques, que j'aurois placé entre les Pieces Justificatives, si je n'avois craint que cette surabondante exactitude ne les rendit en quelque sorte l'inventaire d'un Campagnard chicaneur.

Je n'en avois pas moins de la bienveillance que le Duc de Bourbon continuoît à me témoigner, & je crois devoir rapporter ici la nouvelle preuve qu'il m'en donna, peu de tems après que j'eus reçu la lettre de l'Abbé de Mendoza; elle servira à faire connoître la générosité de ses sentimens, & certains nouveaux artifices que mes ennemis emploierent pour faire illusion au Public.

J'avois écrit à ce Prince au mois de Decembre, avec la respectueuse confiance qu'il me permettoit d'avoir en lui, les mortifications de toute espèce que je continuois d'essuyer en Espagne, les nouvelles representations que j'avois faites à Leurs Maj. le 2 du même mois, pour les supplier de fixer ma destinée à leur service, & le peu d'esperance que l'état d'infirmité où étoit toujours le Roi me laissoit, qu'elles produisissent aucun bon effet: j'ajoutois ensuite; qu'aussi surpris que dégoûté de voir, qu'après les services que S. A. savoit mieux que personne que j'avois rendu aux deux Couronnes, & personnellement à Leurs Maj. Cath., on me refusât jusqu'aux moyens de subsister à leur Cour, j'étois résolu, si mes dernières instances pour obtenir une décision étoient encore inutiles, de demander

der avec empressement la permission de me retirer à Rome, où dans tel autre endroit où je pourrois mieux proportionner ma dépense à mon revenu; & qu'enfin, ce revenu, dont le Duc de Bourbon n'ignoroit pas la mediocrité, ne m'offrant que de bien foibles ressources pour exécuter mon projet, je suppliois S. A., au cas que je quittasse l'Espagne, de m'accorder quelques secours, & de m'épargner le surcroit de désagrément d'être obligé d'en demander à ceux qui les faisoient acheter si cher.

Ma lettre resta quelque tems en chemin, & le Duc de Bourbon, de son côté, ayant diféré d'y repondre, les événemens que mon dernier mémoire au Roi d'Espagne, avoit pensé produire en ma faveur, déterminèrent mes ennemis à dissimuler leur mauvaise volonté contre moi, dont les imprudentes faillies les compromettoient désagréablement avec le public, & venoit de les exposer à me procurer tout à coup un établissement en Espagne, & une élévation qui leur paroissoient si important de traverser. Ce changement, annoncé, comme on le verra plus bas, par quelques propos de mes ennemis ajustés à leurs vûes artificieuses, parvint au Duc de Bourbon; & comme, heureusement

sement pour le genre-humain, le nombre de ceux dont l'animosité ne finit jamais n'est pas grand, ce Prince crut que mes ennemis, fatigués au moins de m'harceler depuis si long-tems, vouloient me laisser respirer; & que ce commencement de serenité, après le long orage que j'avois effuié, m'annonçant un sort plus heureux, il devoit me conseiller de l'attendre à la Cour d'Espagne, & de ne point m'en éloigner, au moment où il sembloit que mes peines alloient cesser. C'est dans cet esprit qu'il m'écrivit la lettre suivante, en m'offrant cependant de m'aider à l'exécution de mon projet, si j'étois entièrement resolu de le suivre.

„ J'ai reçu, *Monsieur*, la lettre que
 „ vous m'avez écrite du 13 Decembre,
 „ avec la boîte de fer blanc qui contenoit
 „ des pastilles de Portugal; & je vous re-
 „ mercie de ce present & de votre atten-
 „ tion. J'ai été fort fâché de voir que vos
 „ affaires ne fussent pas en aussi bon état
 „ que le meritoient vos services: mais
 „ j'ai lieu de croire, par ce que j'ai appris
 „ ici, que cela changera bien-tôt; & je
 „ vous exhorte à avoir encore un peu de
 „ patience avant de prendre aucun parti,
 „ ne voyant pas que celui que vous pour-
 „ riez avoir envie de prendre puisse rendre

„ votre

„ votre situation plus gracieuse; & l'amitié que j'ai pour vous m'engage à vous
 „ prier d'y bien faire vos reflexions. Si
 „ après cela vous persistez dans votre projet, je serai fort aise de pouvoir vous
 „ être utile à quelque chose : mais en ce
 „ cas, mandez moi par quelle voye il faut
 „ faire ce que vous desirez. Adieu, mon
 „ cher Abbé; soyez toujours bien persuadé de l'amitié que j'ai pour vous. ”

à Paris le 14 May 1731.

Signé LOUIS HENRI DE
 BOURBON.

Je reçus avec plaisir l'avis que le Duc de Bourbon me donnoit : mais plus intéressé que ce Prince à examiner s'il étoit fondé, &, pour cet effet, à éclairer de près les demarches de mes ennemis, je n'apperçus rien lorsque sa lettre me parvint, qui autorisât l'opinion qu'il vouloit que j'eusse de leurs sentimens. J'étois tellement accoutumé à m'en défier & j'en avois tant de raisons, que je ne pus me persuader que le changement qu'on me promettoit fut sincere.

Le secours que je venois de recevoir m'ayant heureusement mis en état d'attendre les événemens, je crus qu'il convenoit

seroit de ne point insister à demander la permission de me retirer, ni de paroître avoir pris non plus une résolution contraire; & que je devois simplement me borner à soutenir ma situation, jusqu'à ce que je visse la réalité ou la frivolité des espérances qu'on me donnoit, afin de prendre en consequence le parti que la prudence me dictoit, de choisir une habitation qui ne m'obligeât point à une dépense que j'étois hors d'état de soutenir.

J'ignore si les liaisons de Don Pedro Cabral de Belmonte avec le Comte de Rottembourg s'étendirent jusqu'à lui faire part de la gratification que le Roi son Maître m'avoit accordée. Mais sans imputer à ce Ministre une indiscretion qui auroit été sûrement condamnée à sa Cour, l'Ambassadeur de France & ses adherens, qui connoissoient les difficultés que je devois trouver à subsister, & qui observoient avec tant d'attention d'où je pouvois tirer quelque secours, n'appercevant aucune augmentation dans mon revenu; &, dans l'intérieur de ma maison, rien qui annonçât une prochaine décadence, purent aisément se convaincre, que c'étoit uniquement du côté du Portugal qu'on me fournissoit les moyens de m'en garantir. Il ne résulta donc des mesures que mes enne-

mis

mis avoient prises pour me priver de la protection de Sa Maj. Portugaise, que la mortification d'avoir inutilement tenté de la faire entrer de part dans leur lezine ; & de remarquer par la situation où je me maintenois , la derision avec laquelle ce Monarque & ses Ministres avoient apparemment regardé un pareil projet.

Cette importune stabilité où je revenois sans cesse , malgré toutes les secousses qu'on employoit pour me terrasser , n'étoit pas le seul désagrement qu'éprouvoient mes ennemis : je leur en avois suscité un autre encore plus sensible , en ne laissant ignorer aucune des particularités de leur passion contre moi , que je convertissois même en moyens de me défendre.

Le bourdonnement des adulateurs qui les environnoient , leur ayant persuadé qu'il ne me permettroit jamais de faire entendre la voix de la vérité , ils en vinrent , comme je l'ai rapporté , jusqu'à m'imputer , sans le moindre fondement , le caractere odieux de calomniateur , de distributeur d'eau de beauté ; & enfin , d'ennemi de l'Etat. Mais leur espérance de m'accabler sous le poids de l'ignominie , ou du ridicule de semblables qualifications

lifications , s'évanouit tout à coup. J'avois trouvé dans leurs écrits l'antidote de ce poison ; & persuadé avec le genre humain , qu'on perd tout le droit qu'on a de se faire respecter , lorsqu'on manque ouvertement à la justice & à la bonne-foi ; c'étoit précisément par ces mêmes écrits , cités pour ma justification dans les lettres ou mémoires que j'avois présenté à Leurs Maj. & à Leurs Ministres , & qui étoient entre les mains de tout le monde , que l'on appercevoit les sujets essentiels de plaintes que mes ennemis m'avoient donnés à cet égard.

Personne assurément , ne me faisoit un crime de profiter d'un pareil avantage , ni de rappeler en ma faveur une infinité de faits dont on avoit été témoin ; au contraire , on applaudissoit à ma sincérité ; & plus ma patience avoit été éprouvée , plus aussi me pardonnoit-on , de ce que m'ayant si peu servi , je voulusse au moins en tirer le fruit de prouver combien durement on en avoit abusé. Ces sentimens se trouvent exprimés dans plusieurs lettres de particuliers qui m'ont été enlevées : ils se remarquoient encore assez frequemment dans les conversations qu'on avoit avec moi. On se lassoit , j'ose le dire , de me voir souffrir ;

frir ; & cette suite interminable de traverseries ou de mortifications , que l'on s'obstinoit à me faire essuyer , ne trouvoit gueres d'approbateurs que parmi ses partisans déclarés du Card. de Fleury & de l'Arch. d'Amida.

Le Comte de Rottembourg , témoin de ce qui se passoit , voyoit avec peine que le jugement du public ne suivit pas toujours celui de ses protecteurs sur ce qui me concernoit ; & il souffroit avec encore plus d'impatience , la manifestation que j'avois faite , des étranges moyens qu'ils mettoient en œuvre pour me rendre odieux ; mais il n'osoit cependant pas la contredire. Les singulieres variations de sa conduite avec moi , ne lui permettoient plus de s'exposer , en m'attaquant , à se voir compromis avec ses propres lettres : & devenu une seconde fois complice de la mauvaise volonté de mes ennemis , il n'avoit garde d'entreprendre de nouveau de la soutenir ouvertement , ni de m'en imposer par un ton d'autorité , qui n'auroit abouti qu'à me forcer de mettre dans un plus grand jour , ce que lui même , & ceux dont il defendoit la cause , étoient intéressés de faire tomber dans l'oubli.

Tout éclat contre moi ne pouvant donc

donc plus tourner qu'à mon avantage, en égard aux preuves que j'avois en mains de mes services & de l'imprudente animosité de mes ennemis, ils virent bien, comme je l'ai dit plus haut qu'il falloit recourir à la dissimulation. Il leur en couta, sans contredit, de prendre ce parti vis-à-vis d'un particulier qu'ils vouloient affecter de ne point craindre: mais rien ne prévaut dans les Cours, sur le desir de satisfaire sa passion; & quand le déguisement sous lequel on se propose de la cacher doit servir à ce but, on ne balance gueres à l'employer.

Ainsi, selon cette prudence de Courtisans, qui proportionne l'artificieux langage qu'elle tient, aux effets qu'on veut qu'il produise, on changea tout à coup la maniere de s'expliquer sur mon sujet. On suspendit les déclamations dont on étourdissoit le public depuis si long-tems contre mon ambition; & l'on convenoit que j'avois servi utilement, & que j'étois fondé à demander d'être récompensé; mais, pour se donner ensuite le mérite de n'écouter que la justice & la moderation, on supposoit, sans le moindre scrupule, que jamais il n'avoit été question de s'opposer aux graces que Leurs M. Cath. jugeroient

à propos de m'accorder , & que même on auroit volontiers travaillé à m'en procurer en France , si je n'avois refroidi cette bonne volonté par les préventions contraires que j'avois trop facilement adoptées , & par la vivacité qu'elles avoient mise dans mes discours & dans mes démarches. Enfin , on pouffoit la feinte générosité jusqu'à laisser entrevoir , que l'Archevêché de Lion , alors vaquant * , offroit une occasion de me dédommager du passé ; qu'on le demanderoit pour moi , & qu'il ne seroit pas aussi difficile que je le pensois , de faire goûter cette proposition au Cardinal de Fleury.

Ces propos , tenus d'abord par des gens intéressés à faire valoir l'esprit de moderation & d'équité de mes ennemis , & ensuite par d'autres qui les croioient sinceres , ne manquerent pas de m'être rapportés. Kettler fut le premier qui me les apprit , en m'annonçant franchement qu'il ne savoit pas trop ce qu'il devoit penser de ce phenomene : il m'exorta cependant d'en tirer parti avant qu'il se dissipât. L'avis est sage , lui dis-

* Par la mort de Mr. de VILLEROY : il fut accordé à la fin de Juillet , à Mr. de ROCHEBONNE Evêque de Noyon.

dis - je , & je ne refuse pas de le suivre ; mais auparavant , mon cher Kettler , il faut en démêler le vrai d'avec l'artifice : cette précaution est d'autant plus nécessaire , que vous savez que je n'avois aucun lieu de m'attendre à ce changement , & que par conséquent il ne convient pas , que j'aie imprudemment me jeter entre les bras de gens , qui , sous le charitable prétexte de me les tendre , peuvent facilement cacher des intentions fort opposées. Aidez-moi , mon cher Kettler , à faire ce discernement ; & s'il tourne à l'avantage de la sincérité de mes ennemis , ils auront lieu , j'espère , d'être contens de celle de ma reconnoissance.

Kettler me promit qu'il travailleroit de son mieux à me procurer les éclaircissemens que je souhaittois : ensuite nous primes , de concert , différentes mesures à cet égard ; & je lui recommandai surtout , de découvrir si l'Ambassadeur de France avoit tenu quelques discours , qui autorisassent les bruits qui se répandoient.

Differentes autres personnes me confirmèrent ce que Kettler m'avoit rapporté : néanmoins cette uniformité de langage ne m'en auroit pas imposé beau-

coup , si ce que l'on a vu que le Duc de Bourbon m'avoit écrit, n'eut aidé à m'en donner meilleure opinion. Le tems & mes observations aussi bien que celles de Kettler , sur ce qui pouvoit me confirmer dans cette idée , & m'autoriser à faire quelques pas pour regagner l'amitié de mes ennemis , ne m'ayant procuré aucune facilité à cet égard , je restai convaincu , que le Duc de Bourbon m'avoit parlé conformément à ce qu'il croioit la vérité ; mais qu'il n'y en avoit eu qu'une vaine apparence , dans le changement que l'on supposoit arrivé chez le Card. de Fleury en ma faveur. Il ne me paroissoit pas plus vraisemblable , que la Cour d'Espagne , après tout ce qu'il y avoit écrit contre moi , entreprit , pour se débarrasser de mes sollicitations , d'engager ce Cardinal à m'obtenir une des premieres dignités de l'Eglise de France , ni qu'elle pût se flatter qu'il se prêtât volontiers à une semblable proposition.

Les bruits qu'on repandoit à cet égard , me semblant donc ne tendre qu'à me faire représenter le ridicule personnage d'un homme qui compte sur une grace , qu'on n'a aucun dessein de lui accorder , je me donnai bien de garde de fournir

à mes ennemis , par ma credulité , ce sujet de divertissement : & au contraire , pour les traiter avec la dérision qu'ils méritoient , je comparai ironiquement ces bruits à la petite pièce , que mes ennemis avoient apparemment jugé à propos de donner après le tragique des calomnies dont ils avoient tenté de me rendre l'Auteur , & des intelligences pernicieuses à l'Etat qu'ils m'attribuoient.

Cette façon d'esquiver en plaisantant les traits qu'on continuoît à lancer contre moi , me parut plus propre à me concilier les suffrages du public , que de longues & inutiles plaintes , qui ne servent qu'à causer infailliblement des vapeurs à ceux qui les écoutent ; au lieu qu'un certain badinage décent & discret sur ce qu'on souffre , indique une fermeté qu'on ne remarque point indifféremment. Je croiois qu'il m'étoit bien permis de tirer au moins , de mes peines , ce léger avantage : je savois d'ailleurs que cette conduite mortifioit vivement mes ennemis. La vanité des grands souffre impatiemment qu'on ne succombe point au malheur de leur déplaire , & plus encore de voir donner une espèce de ridicule , à ce que leur passion dévoile en eux d'injuste ou de puerile.

puerile. Je relevois volontiers, dans ce qu'on entreprenoit pour me nuire, ce qui portoit ce double caractère : & depuis que mes adverſaires s'étoient unis à des faiſeuſes de papillottes & des Apoticaireſ, je ne m'embarraſſois gueres de dévoiler les projets de cette Société, & de les rendre l'amuſement du public. C'eſt ainſi que les eſpions, dont *la Combe* m'avoit appris, par ſa lettre que j'ai citée, * que ſa maiſon & celle de ſes voilins s'étoient trouvées inveſties, au ſujet de l'eau de beauté, de laquelle on ne pouvoit apparemment paſ ſe détacher de me rendre le diſtributeur, me fournirent une nouvelle occaſion d'égayer un peu la ſcene aux dépens de ces inquiſiteurs. L'inutilité de leurs recherches, qui, à la place d'un élixir d'agrémens, ne leur faiſoit rencontrer que de l'eau à noircir les cheveux, ſervit de ſupplement à l'affaut, que les poches du Chevalier de Montgon avoient eſſuyé : en un mot je mettois à profit, quand l'occaſion ſ'en préſentoit, tout le comique que me fournisſoit l'animofité de mes ennemis.

Rien ne prouve mieux ce me ſemble, que ce que je diſ ici, combien certains perſonnages, qui, par leur rang ou leur

credit,

credit ; en imposent si fort au commun des hommes , perdent quelques fois à être examinés de près. Le personnel & le particulier obscurcit en eux l'éclat qu'ils empruntent des places qu'ils remplissent ; & on les quitte rarement , persuadés que l'élevation * de leurs sentimens , repond à celle qu'ils possèdent extérieurement. On peut en vérité les comparer à certains tableaux que des Bateleurs exposent sur un theatre , couverts d'ornemens & de clinquans , pour amuser la populace ; chacun attend avec impatience le moment de satisfaire sa curiosité ; il arrive enfin , on tire le rideau ; l'assemblée alors éclatte de rire , de n'appercevoir qu'un godenot.

Les adoucissmens que je viens de rapporter , que me fournissoit un fonds naturel de gaieté , ne remedioient que bien imparfaitement à la dureté de ma situation ; & prévoyant qu'elle ne pouvoit qu'augmenter , & que la puissance de mes ennemis renvereroit tôt ou tard les foibles digues que je lui opposois , je m'occupois sans cesse , à chersher le moyen de sortir paisiblement d'une Cour , où plus je m'attachois à justifier ma condui-

Y 4

te,

* *Magnam fortunam , magnus animus decet.*
 SENECA, *Lib. I. de Clem.* c. 5.

te , plus on paroïssoit s'offenser de ne me pas trouver coupable.

En commençant ce huitième Tome , je m'étois flatté qu'il renfermeroit le détail de tout ce qui me reste à dire jusqu'au moment , où , arrivé à Rome , je tâche , avec un revenu encore diminué , d'acquitter les dettes qui me restent à payer en me reduisant au plus simple nécessaire : mais je me suis apperçu en écrivant , que la relation de vingt-cinq ans de peines , ne s'abrége pas aussi aisément que je l'aurois souhaité ; & que les précautions qu'on a prises pour ôter la connoissance des miennes , m'ont fourni plus de matiere à rapporter que je ne le pensois : elle s'épuisera enfin dans le tome suivant ; & on verra , qu'aussi destitué d'honneurs que de protection & de richesses , la santé , la serenité & la paix * , sont venues me dédommager † de cette

* Ipso concedente pacem quis est qui condemnet ? Ex quo absconderit vultum , quis est qui contempletur eum , & super gentes , & super omnes homines. J O B. C. 34.

† Num Dei possumus resistere voluntati ? Vos cogitastis de me malum : sed Deus vertit illud in bonum Sicut in præsentiarum cernitis. G E N E S. C. 50.

cette privation *, & se rendre les compagnes de ma vieillesse † : Pouvois - je espérer qu'elles fussent le fruit de tant de traverses ; & ceux qui me les ont attirées m'en auroient - ils par hazard souhaitté ce dédommagement ? J'ai peine à me le persuader.

En lisant dans ce Tome, qu'il a été question de demander pour moi un Chapeau de Cardinal, ou une des premières dignités Ecclesiastiques en France, peut-être sera-t-on tenté †† de me croire attaqué du même délire, où Mr. Fouquet, enfermé dans la Citadelle de Pignerol, crut qu'étoit tombé Mr. de Lauzun, lorsqu'il lui raconta qu'il avoit pensé épouser M^{lle}. d'Orleans & devenir Duc de Montpensier : mais indépendamment

Y 5

damment

* Ipse castigavit nos propter iniquitates nostras : & ipse salvabit nos propter misericordiam suam aspice ergo quæ fecit nobiscum, & cum timore & tremore confitemini illi ; Regemque sæculorum exaltate in operibus vestris. J O B. c. 13.

† Exaltabitur sicut unicornis cornu meum, & senectus mea in misericordia uberi. P S A L M. 99.

†† Multis siquidem moris est, quibus non arident quæ dicuntur, ut dicentem insanire, aut desipere arbitrentur. O R C U M E N. in Act. Apost. c. 2. v. 13.

damment des sentimens differens * qu'on avoit pour ceux dont je descends, sous le Regne de Louis XI, & que la conjoncture où je suis me permet de montrer; quand on considere, que le Roi d'Espagne, dans le cas funeste de la mort du Roi son neveu sans successeur,

* On trouvera dans les *Pièces Justificatives* N°. XX. la Commission en forme de Brevet, que le Roi Louis XI. donna à un de mes Ancêtres, pour conduire les troupes qu'il envoyoit en Catalogne, avec la même autorité que les Maréchaux de France. C'est ce me semble faire suffisamment connoître, que, dans un tems où cette dignité étoit accordée à si peu de gens, la naissance de celui qu'on jugeoit mériter cette distinction, le mettoit à portée de la recevoir: & ce titre, en des conjonctures plus heureuses, pourra peut-être servir à ceux qui porteront mon nom, à ne point se ressentir des longues humiliations que j'ai essuyées.

Au reste, pour lever les doutes que la difference de nom pourroit former sur ce que je dis, il est bon de sçavoir que ce n'est que depuis 1579, que mes Ancêtres ont cessé de porter celui de CORDEBOEUF pour prendre celui de MONTGON; & cela à l'occasion d'une donation que fit Messire Jaques DE LAUTHOING, Chevalier de l'Ordre du Roi, Seigneur des Terres de Montgon & de Correin, à François DE CORDEBOEUF son neveu, fils de sa sœur, à condition qu'il prit le nom & les armes de sa maison.

leur , m'avoit confié un ordre * pour le Parlement de Paris , afin de le faire proclamer Roi ; & que ce Monarque vouloit bien s'en rapporter aux avis que je lui donnerois pour former un Conseil de Régence ou nommer un Régent ; on ne trouvera pas , je pense , qu'il me jugeât si hors de portée de remplir les places dont il s'agit , ni que l'heureux succès de toutes les commissions importantes dont il m'avoit chargé , ait dû m'en servir ensuite d'exclusion ; puisque depuis 25 ou 26 ans on n'a pas cessé un instant de † travailler à me réduire dans l'état où je suis , pour parvenir sans doute à persuader ** que je n'en méritois pas d'autre. Il me feroit mal de combattre cette opinion ; je me contente de souhaiter que le lecteur puisse la trouver mal fondée.

* Voyez Tome IV. pag. 70 & suivantes.

† Aperuerunt super me ora sua . . . fatiati sunt poenis meis. JOB. c. 16.

** Evadamus eum de terra viventium , & nomen ejus non memoretur amplius. JEREM. c. 11.

NB. Le Lecteur est prié de suppléer à une faute qu'a faite l'Imprimeur & qui a échappé au Correcteur ; c'est de numérotter la page qui commence par ces mots, *rendus avec sûreté*, 456 au lieu de 446, & d'observer que jusques à la page 480 elles sont toutes reculées d'une *dixaine*, de sorte que la dernière qui a le chiffre 470 doit être 480.



PIECES JUSTIF.

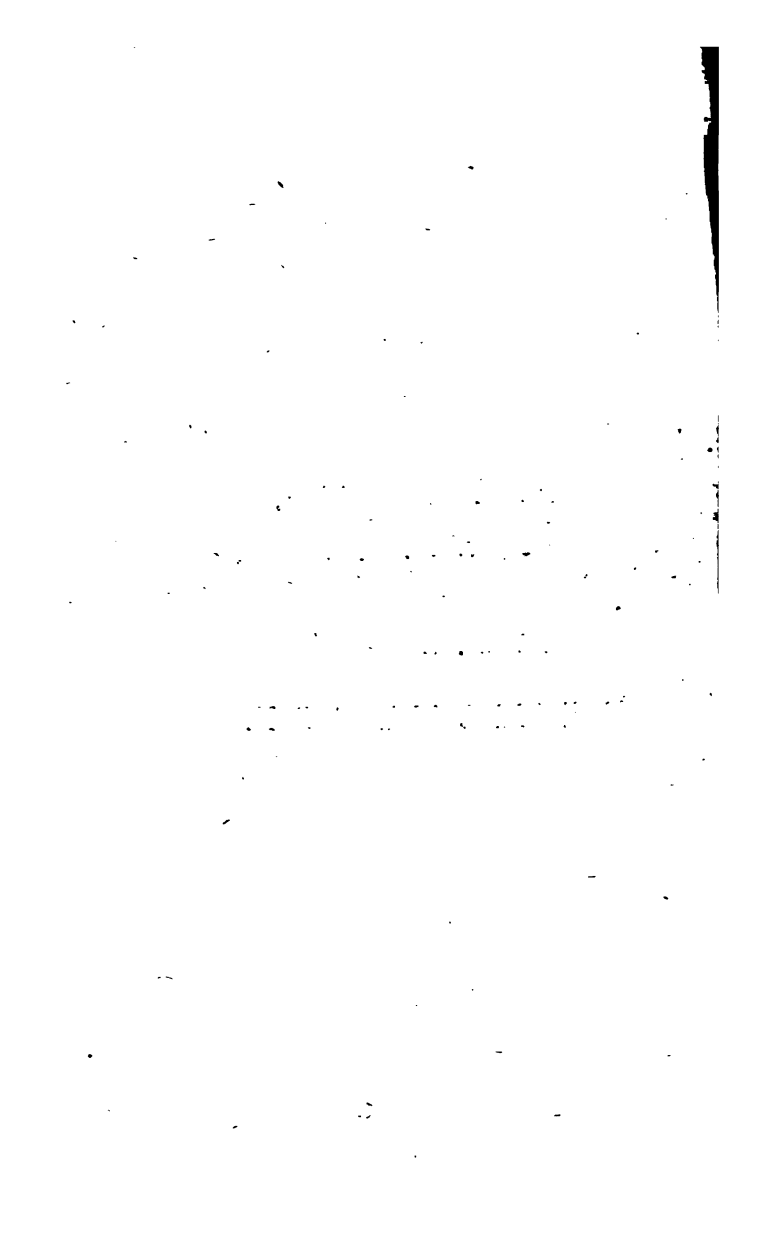
**PIECES
JUSTIFICATIVES**

Pour le TOME VIII.

DES MEMOIRES

DE Mr. L'ABBE

DE MONTGON.



N°. I.

TRAITE' de Paix, d'Union, d'Amitié & de Défense mutuelle, entre les Couronnes de la Grande-Bretagne, de France & d'Espagne, conclu à Seville le 9 Novembre 1729.

Au nom de la très sainte Trinité, Pere, Fils, & Saint Esprit, trois personnes distinctes & un seul vrai Dieu.

LEURS Sérénissimes Majestés le Roi de la Grande-Bretagne, le Roi Très-Chrétien & le Roi Catholique, desirans avec une égal empressement, non seulement de renouveler & de serrer plus étroitement leur ancienne amitié, mais aussi d'éloigner tout ce qui pourroit la troubler pour l'avenir, afin qu'étant unies de sentimens & d'inclination, Elles puissent agir désormais en tout comme n'ayant qu'un même objet & un même intérêt; & pour cet effet, le Sérénissime Roi de la Grande-Bretagne ayant donné plein-pouvoir de traiter, en son nom, au Sieur GUILLAUME STANHOPE, Vice-Chambellan de la Maison de S. Maj. Britannique, Conseiller dans ses Conseils d'Etat & Privé. Membre du Parlement de la Grande-Bretagne, Colonel d'un Régiment de Dragons, & Ambassadeur extraordinaire de Sa dite Majesté auprès de Sa Majesté Catholique, comme aussi au Sieur BENJAMEN KENE, Ministre Plé-

Mém. de Montg. Tom. VIII. 22 ni.

nipotentielle de Sa dite Maj. Britannique auprès de S. Maj. Catholique: Le Sérenissime Roi très Chrétien ayant donné plein pouvoir de traiter, en son nom, au Sieur Marquis DE BRANCA, Lieutenant-Général de ses Armées, Chevalier de ses Ordres, & de celui de la Toison-d'or, son Lieutenant-Général au gouvernement de Provence, & son Ambassadeur extraordinaire auprès de Sa Majesté Catholique: & le Sérenissime Roi Catholique ayant pareillement donné plein pouvoir de traiter, en son nom, au Sieur JEAN-BAPTISTE D'ORENDAYN, Marquis DE LA PAZ, son Conseiller d'Etat, & premier Secrétaire d'Etat & des dépêches, & au Sieur JOSEPH PATIÑO, Commandeur de Alcuesca, dans l'Ordre de St. Jaques, Gouverneur du Conseil des Finances, & des Tribunaux en dépendans, Sur-Intendant Général des rentes générales, & son Secrétaire d'Etat & des dépêches dans les affaires de marine, des Indes & des finances. Les Ministres susmentionnés sont convenus entr'eux des articles suivans.

Article premier.

Il y aura dès à présent & pour toujours une paix solide, une union étroite, & une amitié sincère & constante entre le Sérenissime Roi de la Grande-Bretagne, le Sérenissime Roi Très-Christien, & le Sérenissime Roi d'Espagne, leurs héritiers & successeurs, comme aussi entre leurs Royaumes & sujets, pour l'assistance & la défense reciproque de leurs Etats & intérêts: il y aura pareillement oubli de tout le passé, & tous les Traités & Conventions
pré-

JUSTIFICATIVES. N^o. I. ▼

précédens de paix, d'amitié & de commerce, conclus entre les puissances contractantes respectivement, seront, comme ils le sont effectivement, renouvelés & confirmés, dans tous leurs points, auxquels il n'est pas dérogé par le présent Traité, d'une manière aussi pleine & aussi ample, comme si les dits Traités étoient inserés ici de mot-à-mot. Leurs dites Majestés promettent de ne rien faire, ni souffrir qu'il soit rien fait, qui puisse y être contraire directement ou indirectement.

II. En conséquence desquels Traités, & afin d'établir solidement cette union & correspondance, Leurs Majestés Britannique, Très Chrétienne & Catholique, promettent & s'engagent par le présent Traité d'alliance défensive, de se garantir réciproquement leurs Royaumes, Etats & Terres de leur obéissance, en quelques parties du monde qu'ils soient situés, comme aussi les droits & privilèges de leur commerce, le tout suivant les Traités; en sorte que les dites Puissances, ou l'une d'entre elles, étant attaquées ou molestées par quelque Puissance & sous quelque prétexte que ce soit, elles promettent & s'obligent réciproquement d'employer leurs offices, aussitôt qu'elles en seront requises, pour obtenir satisfaction à la partie lésée, & pour empêcher la continuation des hostilités; & s'il arrive que les dits offices ne soient pas suffisans, pour procurer, sans délai, satisfaction, Leurs dites Majestés promettent de fournir les secours suivans, conjointement ou séparément; c'est-à-dire, Sa Majesté Britannique, huit mille hommes d'Infanterie, & quatre mille de Cavalerie; Sa Majesté Très - Chrétienne, huit mille hommes

d'Infanterie & quatre mille de Cavalerie ; & Sa Majesté Catholique, huit mille hommes d'Infanterie & quatre mille de Cavalerie. Si la partie attaquée, au lieu de troupes, demandoit des vaisseaux de guerre ou de transport, ou même des subsides en argent, il lui sera libre de choisir ; & les autres parties fourniront les dits vaisseaux ou argent à proportion de la dépense des troupes. Et pour ôter tout doute touchant l'évaluation des secours, Leurs Majestés susdites conviennent, que mille hommes d'Infanterie seront comptés sur le pié de dix mille florins de Hollande ; & mille chevaux sur le pié de trente mille florins de Hollande par mois ; & on observera la même proportion à l'égard des vaisseaux qui doivent être fournis : Leurs dites Majestés promettant de continuer & garder les dits secours pendant que le trouble subsistera : & en cas qu'il soit trouvé nécessaire, Leurs dites Majestés s'entrecourront de toutes leurs forces, & même déclareront la guerre à l'agresseur.

III. Les Ministres de Sa Majesté Britannique & de Sa Majesté Très-Chrétienne ayant prétendu, que dans les Traités conclus à Vienne, entre l'Empereur & le Roi d'Espagne, l'année mille sept cent vingt-cinq, il y avoit plusieurs clauses qui donnoient atteinte aux articles des différens Traités de Commerce, ou Traités de Paix, qui peuvent regarder le commerce, antérieurs à l'année mille sept cent vingt-cinq, S. Majesté Catholique déclare, par le présent article, qu'elle n'a jamais entendu accorder, ni ne laissera subsister, en vertu desdits Traités de Vienne, aucun privilege contraire aux Traités ci-dessus confirmés.

IV. Ayant été convenu par les articles préliminaires, que le commerce des Nations Angloise & Francoise, tant en Europe qu'aux Indes, seroit retabli sur le pié des Traités & Conventions antérieurs à l'année mille sept cent vingt-cinq, & nommément, que celui de la Nation Angloise en Amerique s'exerceroit comme par le passé, l'on convient par le présent Article, que tous ordres nécessaires seront expédiés de part & d'autre, sans aucun retardement, s'ils ne l'ont pas déjà été, soit pour l'exécution des dits Traités de Commerce, soit pour suppléer à ce qui pourroit manquer à l'entier retablissement du Commerce, sur le pié des dits Traités & Conventions.

V. Quoiqu'il ait été stipulé par les préliminaires, que toutes les hostilités auroient à cesser de part & d'autre, & que s'il arrivoit entre les sujets des parties contractantes quelque trouble ou hostilités soit en Europe, soit aux Indes, les Puissances contractantes concourroient à la reparation des dommages soufferts par leurs sujets respectifs; & que nonobstant cela on allegue que de la part des sujets de Sa Majesté Catholique on a continué des Actes de trouble & d'hostilités, il est convenu par ce présent Article, que pour ce qui regarde l'Europe, Sa Majesté Catholique fera reparer au plutôt les dommages qui y ont été soufferts depuis le tems prescrit par les préliminaires pour la cessation des hostilités, & que pour ce qui regarde l'Amerique, elle fera aussi reparer au plutôt les dommages qui y auront été soufferts depuis l'arrivée de ses ordres à Cartagene le vingt-deuxieme jour de Juin mille sept cent vingt-huit. Et Sa dite Maj. Catholi-

que publiera les défenses les plus rigoureuses pour prévenir de pareilles violences de la part de ses sujets : Leurs Maj. Britannique & Très-Chrétienne promettent de leur part , s'il y a des cas pareils , de faire réparer ce qui auroit été ainsi fait , & de donner de pareils ordres pour la conservation de la paix , tranquillité & bonne intelligence.

VI. Il sera nommé des Commissaires , avec des pouvoirs suffisans de la part de Leurs Majestés Britannique & Catholique , lesquels s'assembleront à la Cour d'Espagne , dans l'espace de quatre mois , après l'échange des ratifications du présent Traité ou plutôt si faire se pourra , pour examiner & décider touchant les vaisseaux & effets pris en mer de part & d'autre jusqu'aux tems marqués dans l'Article précédent. Les dits Commissaires examineront pareillement , & décideront , selon les Traités , les prétentions respectives qui regardent les abus que l'on suppose avoir été commis dans le commerce , tant aux Indes qu'en Europe , & toutes les autres prétentions respectives en Amérique , fondées sur les Traités , soit par rapport aux limites ou autrement. Les dits Commissaires pareillement discuteront & décideront les prétentions que Sa Maj. Catholique peut avoir en vertu du Traité de mille sept cent vingt-un , pour la restitution des vaisseaux pris par la flotte Angloise dans l'année mille sept cent dix-huit. Et les dits Commissaires , après avoir examiné & décidé les susdits points & prétentions , feront un rapport de leurs procédures à Leurs Majestés Britannique & Catholique , lesquelles promettent que dans l'espace de six mois après le dit rapport fait,

Fait, elles feront exécuter ponctuellement & exactement ce qui aura été ainsi décidé par les dits Commissaires.

VII. Il sera aussi pareillement nommé de la part de Sa Majesté Très-Chrétienne & de Sa Majesté Catholique, des Commissaires, qui examineront tous les griefs généralement quelconques, que les dites parties intéressées auroient à former respectivement, soit pour la restitution des Bâtimens saisis ou enlevés, soit par rapport au Commerce, Limites, ou autrement.

VIII. Les dits Commissaires termineront exactement leur commission dans l'espace de trois ans, ou plutôt, si faire se peut, à compter du jour de la signature du présent Traité, & cela sans autre délai ultérieur, sous quelque motif ou prétexte que ce soit.

IX. On effectuera dès à présent l'Introduction des garnisons dans les Places de *Livourne*, *Porto-Ferraio*, *Parme* & *Plaisance*, au nombre de six mille hommes des troupes de Sa Majesté Catholique, & à sa solde, lesquels serviront pour la plus grande assurance & conservation de la succession immédiate des dits Etats en faveur du Sérénissime Infant DON CARLOS, & pour être en état de résister à toute entreprise & opposition qui pourroit être suscitée au préjudice de ce qui a été réglé sur la dite succession.

X. Les Puissances contractantes, feront dès à présent toutes les diligences qu'elles croiront convenables à la dignité & au repos des Sérénissimes Grand Duc de TOSCANE & Duc de PARME; afin que les garnisons soient reçues avec la plus grande tranquillité, & sans

opposition, dès qu'elles se présenteront à la vue des Places où elles devront être introduites.

Les dites garnisons feront, aux présens Possesseurs, le serment de défendre leurs Personnes, Souveraineté, Biens, Etats & Sujets, en tout ce qui ne sera point contraire au droit de succession, réservé au Ser. Infant DON CARLOS & les présens possesseurs ne pourroient rien demander ou exiger qui y soit contraire.

Les dites garnisons ne se mêleront directement ni indirectement, sous aucun prétexte que ce puisse être, des affaires du gouvernement politique, économique, ni civil; & auront ordre très exprès de rendre aux Sérénissimes Grand Duc de TOSCANE & Duc de PARME; tous les respects & honneurs militaires, qui sont dûs à des Souverains dans leurs Etats.

XI L'objet de l'Introduction des dits six mille hommes des troupes de Sa Maj. Cath. & à sa solde, étant d'assurer au Sérénissime Infant DON CARLOS la succession immédiate des Etats de Toscane, Parme & Plaisance, S. M. C. promet, tant pour Elle que pour ses successeurs, qu'aussitôt que le Sérénissime Infant DON CARLOS, son fils, ou tel autre qui sera à ses droits, sera possesseur tranquille des dits Etats, & en sûreté contre toute invasion & autres justes motifs de crainte, Elle fera retirer des Places de ces Etats les troupes qui seront siennes & non pas propres à l'Infant D. CARLOS, ou à celui qui sera à ses droits; en sorte que par là, la dite succession & possession reste assurée & exempte de tout événement.

XII. Les Puissances contractantes s'engagent d'établir, selon les Droits de succession qui ont

JUSTIFICATIVES. N^o. I. xi

ont été stipulés, & de maintenir le Sérénissime Infant DON CARLOS, ou celui à qui passeront ses droits, dans la possession & jouissance des Etats de TOSCANE, de PARME & PLAISANCE, lorsqu'il y sera une fois rétabli; de le défendre de toute insulte contre quelque Puissance que ce soit qui penseroit à l'inquiéter; se déclarant par ce Traité Garant à perpétuité du droit, possession, tranquillité & repos du Sérénissime Infant & de ses successeurs aux dits Etats.

XIII. A l'égard des autres détails ou réglemens concernant la manutention des dites garnisons, une fois établies dans les Etats de Toscane, Parme & Plaisance, comme il est à présumer que Sa Majesté Catholique & les Ser. Grand Duc & Duc de Parme, en conviendront par un Accord particulier, L. M. Brit. & T. C. promettent que dès que cet accord sera fait, Elles le ratifieront & garantiront, tant envers S. M. C., qu'envers les Ser. Grand Duc & Duc de Parme, comme s'il étoit inséré de mot à mot dans le présent Traité.

XIV. Les ETATS GENERAUX des Provinces Unies seront invités d'entrer dans le présent Traité & Art. Seront pareillement invitées ou admises de concert dans ces mêmes Traité & Art. telles autres Puissances dont on conviendra.

Les ratifications du présent Traité seront expédiées dans l'espace de six semaines, ou plutôt, si faire se peut, à compter du jour de la signature.

En foi de quoi, nous soussignés Ministres Plénipotentiaires de S. M. Brit. de S. M. T. Chrét., & de S. M. Cath., en vertu de nos
a 6 pleins

pleins pouvoirs, qui ont été communiqués de part & d'autre, & qui seront ci-dessous transcrits, avons signé le présent Traité, & y avons fait apposer le cachet de nos Armes. Fait à Seville; le 9 jour de Novembre, 1729.

W. STANHOPE. BRANCA S.

(L. S.) (L. S.)

EL MARQ. DE LA PAZ.

(L. S.)

B. KERN. D. JOS. PATIÑO

(L. S.) (L. S.)

Articles séparés.

I. Bien que conformément aux Articles Préliminaires, il ait été dit par l'Article IV. du Traité signé ce jourd'hui, que le Commerce de la Nation Angloise en Amerique seroit retabli sur le pié des Traités & conventions antérieurs à l'année mille sept cent vingt-cinq; cependant pour plus de netteté, il est déclaré encore par le présent Article entre Leurs Majestés Britannique & Catholique, lequel aura la même force, & sera sous la même garantie que le Traité signé ce jourd'hui, que sous cette dénomination générale, sont compris les Traités de Paix & de Commerce conclus à Utrecht les treize Juillet & neuf Decembre de l'année 1713, dans lesquels sont compris le Traité de 1667. fait à Madrid, & les cédulas y mentionnées; le Traité postérieur fait à Madrid le 14. Decembre 1715.; comme aussi le Contract particulier nommé communément de l'*Assiento*, pour l'Introduction des Esclaves Negres aux Indes Espagnoles, qui fut fait le vingt six Mars de la dite année mille sept cent treize,

treize, en conséquence de l'Article XII. du Traité d'Utrecht; & pareillement le Traité de déclaration touchant celui de l'Assiento, fait le vingt six May mille sept cent seize: tous lesquels Traités mentionnés en cet Article, avec leurs déclarations, seront dès aujourd'hui (même pendant l'examen des commissaires) & demeureront dans leur force, vertu & pleine vigueur; pour l'observation desquels Sa Majesté Catholique fera expedier au plutôt, s'ils ne l'ont été, les ordres & cedulaes nécessaires à ses Viceroy, Gouverneurs & autres Ministres à qui il appartiendra, tant en Europe qu'aux Indes, afin que sans aucun délai ou interprétations, ils les fassent observer & accomplir.

Pareillement S. M. Brit. promet & s'engage de publier les ordres nécessaires, s'il en manquoit, pour remettre le commerce des sujets de l'Espagne en tous les pays de sa domination, sur le pié porté par les dits Traités, & pour les faire exactement observer & accomplir.

II. En conséquence, tous vaisseaux, marchandises & effets qui n'auroient pas été pris ou saisis pour cause de commerce illicite, & qui seroient prouvés dès-à-présent par des preuves & documens authentiques, avoir été détenus, saisis ou confisqués dans les Ports d'Espagne, soit en Europe, soit aux Indes, & nommément le Vaisseau le *Prince Frederic* & sa cargaison, s'ils ne l'ont déjà été, seront restitués immédiatement, dans la même espee pour ceux qui se trouveront en nature; ou à ce défaut la juste & vraie valeur selon l'estimation, qui, si elle n'en a pas été faite dans le tems, sera réglée sur les informations

authentiques que les propriétaires auront à fournir aux Magistrats des lieux & villes où auront été faites les saisies : S. M. Brit. promettant de sa part le réciproque pour toutes saisies, confiscations ou détentions qui pourroient avoir été faites contre la teneur des dits Traités : Convenant Leurs dites Majestés Brit. & Cath., qu'à l'égard de pareilles saisies, confiscation ou détentions de part & d'autre, dont la validité ne seroit pas encore suffisamment éclaircie, la discussion & la décision en seroient remises à l'examen des Commissaires, pour y faire droit sur le pié des Traités ci-dessus mentionnés.

Les présens Articles séparés auront la même force, que s'ils étoient inserés de mot à mot dans le Traité conclu & signé aujourd'hui : ils seront ratifiés de la même maniere, & les ratifications en seront échangées dans le même tems que celles du dit Traité.

En foi de quoi nous soussignés *Ministres Plénipotentiaires* de S. M. Brit., de S. M. T. Chrér. & de S. M. Cath. : En vertu de nos pleins-pouvoirs, avons signé les présens Articles séparés, & y avons fait apposer le cachet de nos Armes. Fait à Seville le neuvième jour de Novembre mille sept cent vingt-neuf.

W. STANHOPE. BRANCA.

(L. S.)

(L. S.)

EL MARQ. DE LA PAZ.

(L. S.)

B. KENN. D. JOS. PATIÑO.

(L. S.)

(L. S.)

N^o. II

Réponse de l'Empereur à l'ULTIMATUM des Alliés.

L'EMPEREUR n'a pu qu'être infiniment sensible au peu de succès qu'ont eu jusqu'ici ses efforts pour affermir le repos en Europe, & tant de sacrifices auxquels il s'étoit offert pour parvenir à une fin si désirable. Quelque juste sujet qu'il eut de se plaindre du procédé qu'on a tenu à son égard, il n'a pas moins continué dans les sentimens pacifiques qu'il a toujours fait paroître, & avec une suite invariable du même esprit, il en a donné des preuves dans toutes les occasions, où il s'est agi d'appaîser les troubles qui sembloient menacer d'une prochaine rupture, on fait les facilités qu'il a apportées à la signature des Articles Préliminaires, & lorsqu'on est venu au Congrès institué pour une Pacification générale, il s'est expliqué dès le commencement sur les matières qui concernoient immédiatement les intérêts de sa Maison, d'une manière si modérée & si équitable, qu'avec justice on ne pouvoit en exiger davantage, en déclarant de vouloir céder en tout, pourvu qu'on trouvât les moyens que les Pays Bas Autrichiens ne lui fussent pas à charge, il n'a insisté que sur une garantie dont il s'est lui même chargé, en faveur des autres, & sans se départir jamais des engagemens contractés avec les Alliés. Il a été également soigneux à leur conseiller des temperamens équi-

équitables & constans à soutenir leurs justes demandes dans les matières mêmes que étoient étrangères au Congrès. La fermeté qu'il a toujours témoignée à ne pas permettre qu'elles y fussent portées ne l'a point retenu d'employer de son propre mouvement tous les moyens, qui sans donner atteinte à sa Dignité ou aux droits d'autrui, pouvoient servir à concilier les choses nonobstant les dépositions favorables de l'Empereur à ne rien négliger de son côté de ce qui pouvoit conduire à une pacification générale. On vint à conclurre un Traité séparé à *Seville* à son insçu & exclusion; & ce ne fût qu'après que les Puissances qui l'avoient contracté lui ont donné part de quelques Articles dont ils étoient tombés d'accord. Pour montrer cependant qu'il ne tenoit pas à lui que la tranquillité publique ne fût bientôt affermie, il fit d'abord déclarer par ses Ministres dans les Cours Etrangères, qu'il étoit résolu de ne s'éloigner en rien de la disposition des Traités, & il n'avoit nulle répugnance de se prêter à tous les moyens qui seroient jugés nécessaires pour assurer davantage la succession éventuelle de Toscane & de Parme à l'Infant D. CARLOS, pourvu que ces moyens ne fussent point contraires ni aux droits d'autrui, ni aux Traités antérieurs.

Une déclaration si favorable devoit entièrement satisfaire les desirs des Alliés de *Seville*, & l'Empereur est encore très éloigné de croire que son attachement fidèle aux Traités dût leur servir de prétexte pour lui faire la guerre, & qu'ils voudroient continuer à insister sur une demande qui ne tend rien moins qu'à le forcer, ou à blesser les droits d'autrui, ou

à se départir d'une convention à laquelle quelques uns d'entr'eux même l'ont engagé. Ils reconnoîtront, sans doute, que tout ce qui pourroit être bâti sur une infraction manifeste de tant de Traités antérieurs ne sauroit être un moyen propre à dissiper les doutes & à calmer les justes craintes, qu'il a sur la sûreté de ses Possessions.

Et si leurs vûes n'ont pas été, & ne sont pas d'y donner atteinte, mais uniquement de mieux assurer l'Etablissement provisionel de l'Infant D. CARLOS, il ne pourra pas être difficile de convenir ensemble sur des voyes licites, & plus que suffisantes pour parvenir à un tel but, auquel jusqu'à présent l'Empereur s'est toujours offert & s'offre encore de vouloir concourir. Il seroit donc inutile de rappeler les raisons qui furent tant de fois alléguées pour faire voir, que vouloir introduire des troupes Espagnoles dans les Places fortes de Toscane & de Parme, étoit contrevenir à un des plus importants points, établi par un consentement unanime des Principales Puissances de l'Europe pour en fixer l'Equilibre, & il faudroit tout-à-fait ignorer ce qui a été traité du tems de la conclusion de la Quadruple Alliance, pour révoquer cette vérité en doute, qui d'ailleurs est notoire & aisée à prouver par les Actes authentiques qui ont du rapport avec la dite Alliance. Les Traités peuvent-ils être comptés subsister dans leur entier, lorsqu'on prétend en enfreindre un des plus importants Articles contre le gré de celui à qui la promesse a été faite? Et une semblable infraction doit-elle être réparée par des remèdes qui ne sont que palliatifs, c'est-à-dire, qu'au lieu de
pré-

XVIII P I E C E S

prévenir le mal dans la source, comme on étoit convenu, on voudroit le redresser après qu'il aura été fait: si le point des Garnisons Espagnoles avoit paru indifférent aux Puissances qui ont contracté le Traité de Londres, auroient elles employé des termes si forts & si énergiques pour les défendre? Et le soin que la France & l'Angleterre ont eu de stipuler par l'Article secret de l'An 1721, que le changement dont il y est parlé ne se pouvoit faire que du gré de l'Empereur, marque assez ce qu'on doit juger de ce qui est arrivé à Seville à l'insçu & à l'exclusion de ce Prince; D'ailleurs il ne dépend pas de l'Empereur de s'écarter en rien de ce que le Résultat de la Diette de l'An 1722, devenu par sa ratification une Loi de l'Empire, & la Paix conclue de sa part en 1725 avec la Couronne d'Espagne prescrivent: les mains lui sont à présent d'autant plus liées à cet égard, qu'il n'a pu se dispenser de communiquer à la Diette le Traité de Seville; les droits de l'Empire y étant notablement intéressés; & comme il a ces mêmes droits, autant & plus à cœur que les propres intérêts de sa maison, à peine avoit-il reçu l'avis du Traité conclu à Seville, qu'il a ordonné à ses Ministres en France & ailleurs, de ne s'ouvrir pas les premiers sur le point de la garantie de l'ordre de sa succession, & de différer d'en faire des instances jusqu'à ce que l'incident des troupes Espagnoles seroit entièrement levé.

Voici quels sont en général les sentimens de l'Empereur sur les propositions qui lui ont été faites en dernier lieu de la part de la France, de l'Angleterre & des Etats Généraux des
Pro-

Provinces Unies. Après des marques si éclatantes, qu'il est prêt à leur donner de plus en plus de sa condescendance, & du vrai désir qu'il a d'entretenir une bonne intelligence, & de prévenir même ce qui pourroit l'assurer, il ne peut pas être difficile de s'entendre ensemble sur les matières qui font l'objet du Congrès: tout déterminé que l'Empereur est, de ne pas se laisser lier les mains au sujet de l'Etablissement de ses filles, il n'a néanmoins nulle repugnance de renouveler les assurances qu'il a tant de fois données, que ni en cette occasion, ni en aucune autre, il ne voudroit donner la moindre atteinte au système dont on est tombé d'accord par le Traité de Londres, pour fixer l'Equilibre en Europe; mais après une offre si équitable & si avantageuse, il doit être en droit d'insister sur la garantie de l'ordre de la succession dans la même forme, & généralité en laquelle il s'en est chargé en faveur des autres Puissances. Comme il n'y a rien de douteux en cet ordre de succession, il ne peut y avoir nulle difficulté de le garantir; il se trouve établi depuis un tems immémorial dans l'Auguste Maison d'Autriche, & l'Empereur n'a fait que se déclarer par la *sanction pragmatique* de l'An 1723. sanction qui tout exprès a été publiée de la manière du monde la plus solennelle, pour que jamais personne ne puisse en prétendre cause d'ignorance, & qui étoit connue & acceptée de tous ceux qui dans ses différens Royaumes & Provinces héréditaires, représentent le Corps des Etats, dont quelques uns ont même prévenu la proposition que l'Empereur leur en auroit pu faire, par une offre émanée de leur propre

propre mouvement; tout ceci est de notoriété publique, desorte qu'il a paru à juste titre surprenant à l'Empereur, que dans les deux temperamens, qui ont été mis en avant, on a fait semblant de l'ignorer; & même de de supposer tout le contraire, & ce seroit avoir des vuës bien opposées au repos de l'Europe, à son Équilibre, & au bien de toute la Chrétienté, de vouloir restreindre la garantie, dont il s'agit, aux seuls Etats que l'Empereur possède en Italie, & à Pune de ses Filles. On ne sauroit donc exiger avec justice que l'Empereur donne les mains à une limitation si dangereuse. Mais supposé que la France, l'Angleterre, & les Etats Généraux des Provinces Unies contentent en ceci ses justes desirs, il sera aisé de terminer à l'amiable l'affaire du commerce d'Ostende; & comme Mr. le Duc de Bournonville du tems qu'il a fait ses premieres instances pour les Garnisons Espagnoles, a souvent déclaré, tant aux Ministres de l'Empereur, qu'à ceux du Roi Très Chretien, que ces Garnisons ne doivent servir qu'à porter le Grand Duc de Toscane, & l'Electrice Douairiere sa sœur, à reconnoître l'Infant D. Carlos pour successeur immédiat des Etats de ce nom, il est évident, que, sans contrevenir à des protestations tant de fois réitérées au nom de leurs MM. CC. on ne sauroit insister davantage sur l'introduction de ces mêmes Garnisons, puisqu'il tant le Grand Duc que l'Electrice Douairiere sa sœur, se sont déjà suffisamment expliqués, de vouloir faire la reconnoissance, qu'on avoit dit être le seul but, qu'on s'étoit proposé, en mettant ces Garnisons sur le tapis.

Pour

JUSTIFICATIVES. N^o. II. XXI.

Pour surcroît de ceci, l'Empereur persiste encore dans les sentimens pacifiques ci-dessus, de vouloir concourir à tous les moyens d'assurance ultérieure de la succession dont il s'agit, pourvû que ces moyens fussent combinables tant avec les Traités antérieurs, qu'avec les droits d'autrui, & sur tout ceux de l'Empire. Il ne manque donc rien à la sûreté de l'établissement provisionel de l'Infant D. CARLOS; & vouloir en exiger davantage, ce seroit insister sur une demande dont l'iniquité ne sauroit être douteuse. De sorte que, pour achever l'ouvrage salutaire de la Pacification générale, il ne resteroit qu'à donner satisfaction aux Alliés de S. M. Imp. Point, sans lequel, rien ne pourra être conclu, & qui doit être traité & débattu du gré & consentement des Ministres de Russie & du Duc d'Holstein.

N^o. III.

REPONSE des Alliés à celle cy-dessus de l'EMPEREUR.

LE Roi Très-Chrétien, d'Angleterre, & les Etats Généraux, avoient espéré que l'Empereur, conduit par les motifs du bien public, & persuadé par l'ouverture qui lui avoit été faite de la droiture de leurs intentions, voudroit bien agréer les moyens d'une conciliation amiable; ils les avoient jugés suffisans & propres à satisfaire l'Empereur, particulièrement à dissiper les inquietudes qu'il sem-

sembloit avoir pour la sûreté de ses Possessions ; & en même tems à vérifier ce qu'ils avoient si souvent déclaré sur les droits acquis à l'Empire par les Traités antérieurs.

C'est dans cette vuë qu'ils s'étoient déterminés, après les plus sérieuses délibérations, aux seuls expédiens qu'ils avoient jugez praticables, pour convaincre S. M. Imperiale, du desir qu'ils avoient de maintenir la tranquillité générale. Ils sont encore persuadés, que les ouvertures faites en leur nom, rempliront l'objet que toutes les Parties, dans un esprit de paix & de modération, doivent se proposer. Ils n'ont donc pu voir sans une peine extrême que S. M. Imperiale ne se prêtoit en aucune façon, & que la réponse qui a été faite, les laisse dans la pleine liberté d'exécuter la ferme résolution où ils sont, d'employer tous les moyens les plus efficaces pour remplir tous les engagements.

Du reste il ne seroit pas difficile de répondre à tout ce qui a été relevé dans le Mémoire donné par Messieurs les Ministres Impériaux : Les trois Puissances se réservent à le faire dans un tems convenable, & d'une manière à convaincre toute l'Europe, qu'Elles ont fait tout ce qui a dépendu d'Elles, pour parvenir à une solide pacification.

N^o. IV.

LETTRE du Duc de DEUX-PONTS
*adressée aux Ministres de la Diète, &
 communiquée à la Dictature à Ratisbou-
 ne par le Ministre de MAYENCE.*

GUSTAVE-SAMUEL-LEOPOLD, par
 la Grace de Dieu, Comte Palatin du
 Rhin, &c.

Vous aurez sçû, MESSIEURS, par les
 Actes publics ou en tout cas la présente Dé-
 duction vous le fera connoître évidemment,
 comme quoi la Duchesse Magdeleine, notre
 Tris-Ayeule, ayant été propre Sœur du Duc
 Jean-Guillaume, Duc de Juillers, de Cleves
 & de Bergue, mort en 1609. sans enfans,
 Elle a dû avoir une portien dans la Succession
 de ce Prince, égale à celle des 2 autres Sœurs,
 qui ont épousé des Princes des Maisons de
 Brandebourg & Palatine-Neubourg.

Ces 2 Maisons se sont d'abord mises en pos-
 session de cette Succession, & s'en sont pré-
 valuës jusqu'à présent: mais comme par un Acte
 passé en 1620, les dites Maisons ont donné
 à notre Tris-Ayeule les plus fortes assurances,
 que cette prise de possession ne lui porteroit
 par le moindre préjudice, & que son Droit
 sur la Succession de Juillers demeureroit tou-
 jours en son entier, notre dite Tris-Ayeule &
 ses Décendans ont dû espérer avec justice, que
 les Maisons de Brandebourg & Palatine-Neu-
 bourg leur auroit donné dans la suite, tant
 en

en consequence du Privilege accordé par l'Empereur Charles V. à la Maison de Juillers, qu'à vertu de l'Acte mentionné ci-dessus; la 3^{me} Portion qui leur appartenoit dans cet Héritage. Mais comme, nonobstant les amiables instances faites à diverses reprises, l'effet désiré ne s'en est point suivi, & qu'en qualité de dernier Duc de Deux-Ponts, sur lequel cette prétention est dévolue, un plus long délai nous seroit trop préjudiciable, particulièrement dans les circonstances présentes des affaires, nous ne pouvons différer plus longtems d'informer le public de notre droit incontestable; de faire imprimer cette notre Dédution, & de vous prier, MESSIEURS, de représenter par le moyen d'une lettre de la part de la Diette de l'Empire, aux Seigneurs Possesseurs des Terres en question, notre juste Prétention, afin qu'ils y délibèrent, & au cas que cette Représentation soit infructueuse, d'appuyer auprès de l'Empereur la demande que nous lui avons déjà envoyée à ce sujet. Nous reconnoissons en toute occasion avec beaucoup de gratitude le plaisir que vous nous ferez en cela, & sommes.

MESSIEURS,

Votre affectionné, &c.

GUSTAVE, Comte Palatin &c.

Fait à Deux-Ponts le 5. Fevrier 1727.

DEDUCTION des Pretensions du
Duc de DEUX-PONTS touchant la
succession du dernier Duc de Juillers,
Clergé

Cleves & Bergue, dont il est fait mention dans le Mémoire en forme de Lettre cy-dessus.

QUoi-qu'il soit notoire à tout l'Empire, que le Duc Gustave-Samuel-Leopold, Comte Palatin de Rhin, Duc de Deux-Ponts, à présent Regnant, a une prétention incontestable sur le Duché de Juliers & Pays qui en dépendent, néanmoins ce Prince ne peut, dans les conjonctures présentes, différer plus longtems de publier une nouvelle déduction de ses Droits à cet égard, & de les exposer aux yeux du public.

Le Duc Jean-Guillaume, Duc de Juliers, de Cleves & de Bergue, mourut le 25 Mars 1609: la Ligne Masculine de la Maison de Juliers fut éteinte par sa mort: ce Prince avoit eu 4 Sœurs, dont 3 le survecurent; savoir Anne, mariée au Duc Philippe-Louis de Neubourg; Magdelaine, mariée au Duc Jean de Deux-Ponts, premier de ce nom; & Sibille, mariée au Margrave Charles de Burgau: Marie-Eléonore, l'aînée des Sœurs du Duc Jean-Guillaume, mourut avant lui: Elle avoit épousé le Duc Albert-Frédéric de Prusse, & en eut 5 Filles, dont l'aînée avoit épousé l'Electeur Jean-Sigismond de Brandebourg.

Comme le Privilege, accordé en 1546 par l'Empereur Charles V. au Duc Guillaume, pour servir de Reglement touchant la Succession de ses enfans, porte: „ Que s'il arrivoit que le Duc
 „ Guillaume n'eût point d'enfans mâles de son
 „ Epouse Marie d'Autriche, Fille de l'Archiduc
 „ Ferdinand, qui devint ensuite Empereur; ou
 „ *Mém. de Montg. Tom. VIII.* b „ qu'en

„ qu'en ayant eu ils vinssent à mourir sans Héri-
 „ tiers mâles, les Principautez & Pays relevant de
 „ l'Empereur & de l'Empire, reviendroient alors
 „ à la Fille légitime dudit Duc Guillaume, née
 „ de son Epouse Marie, & au cas que cette Fille
 „ ou autres ne fussent point en vie, & qu'elles
 „ eussent des Héritiers, la Succession reviendrait
 „ à leurs Enfans mâles qui seroient en vie; ” la
 Duchesse de Deux-Ponts, Tris-Ayeule du dit Duc
 Gustave-Samuel-Leopold de Deux-Ponts, n'a
 pas manqué immédiatement après la mort du
 Duc Jean-Guillaume son frere, de faire valoir,
 en vertu de ce Privilege, & d'une maniere
 convenable, ses droits sur la Succession.

Lorsque l'Electeur de Brandebourg & le Duc
 de Neubourg s'avancerent vers le Pays du dé-
 funt Duc pour en prendre possession, ces 2
 Princes firent le 31 May 1609, par la Média-
 tion du Landgravé Maurice de Hesse, une Tran-
 saction à Dortmund, portant entr'autres, que
 les 2 Parties prendroient conjointement posses-
 sion des Pays vacans, & les administreroient
 jusqu'à-ce qu'on eut décidé à l'amiable, ou
 par voye de justice, à qui la Succession appar-
 tiendrait: la Duchesse de Deux-Ponts, pour
 éviter que par cette Transaction elle ne se
 trouvât non-seulement frustrée des revenus com-
 muns desdits Pays, mais encore privée de la
 Succession, s'y opposa fortement par un ample
 Memoire en date du 1er. Juillet 1609, &
 n'a point cessé de poursuivre les Droits, jus-
 qu'à-ce qu'aux fortes instances de l'Electeur Pa-
 latin, du Duc de Wirtemberg & du Margra-
 ve de Bade, l'Electeur de Brandebourg & le
 Duc de Neubourg lui promirent le 29 Juillet
 1609 à Heidelberg un Acte, qui assure aux
 Prin-

JUSTIFICATIVES. N^o. IV.

Princes les Fils leurs Droits sur cette Succes-
sion, lequel Acte a été déposé à Hall en Saxe
le 24 Janvier 1710.

En conséquence de cet Acte, & lors qu'en
1611, les Parties prétendantes à cette Succes-
sion, furent renvoyées par l'Empereur Mathias
devant le Conseil Autique de l'Empire, la
Duchesse de Deux-Ponts ne manqua pas d'y
poursuivre ses Droits. Cette affaire y traîna
en longueur, & pendant ce tems-là survint la
longue & ruineuse Guerre d'Allemagne, dans
laquelle le Duché de Deux-Ponts se trouvant
engagé, cette Maison y souffrit tant, qu'elle
fut mise hors d'état de poursuivre l'affaire en
question avec toute la vigueur requise.

Aussi-tôt que la Paix de Munster & d'Osna-
brug fut conclue, & qu'on y eut stipulé dans
l'Article IV, dernier Paragraphe, que l'Affai-
re de la Succession de Julius seroit terminée
au plûtôt, ou par la voye ordinaire de Justi-
ce, ou par un Accord à l'amiable, ou par
quelqu'autre voye convenable, les Héritiers
mâles de la susdite Duchesse, qui étoient morte
pendant ce tems-là, publièrent la même an-
née une Dédiction fort ample pour demander
leur juste portion, & exposer aux yeux du
public leurs droits à cet égard.

Lorsque l'Empereur, par un Rescript particu-
lier publié en 1643, eut ordonné aux Parties
prétendantes, qui s'étoient déjà adressées quel-
ques années auparavant au Conseil Autique de
l'Empire, de comparoitre devant la Diète de
l'Empire, assemblée à Ratisbonne, afin d'y pro-
duire leurs Pièces justificatives, & diriger les
choses d'une manière qu'on put enfin prononcer
un Jugement décisif sur cette affaire, les Prin-
ces

des Héritiers de la Duchesse Magdelaine de Deux-Ponts ne manquèrent pas d'y poursuivre leurs Droits, & d'y faire voir par un Ecrit fort ample, qu'ils publièrent en 1654, la Justice de leurs Prétentions, fondées sur le Privilege accordé par l'Empereur Charles V en 1546, & la nullité des Prétentions des Parties adverses comme étant accompagnées du *Vitio plus petitionis, & defectu vocationis specialis aut competentis Actionis.*

Mais comme ce nouveau moyen n'apportoit aucune utilité, & qu'il ne paroissoit pas qu'on put si-tôt espérer un Jugement définitif sur cette affaire, la Branche de Deux-Ponts-Landsberg jugea à propos de s'accommoder en son particulier. Pour cet effet, le Duc Frederic-Louis de Landsberg fit le 28 Août 1660, au Château de Hambach, un Accord avec le Comte Palatin de Neubourg, par lequel il lui ceda sa 3^{me.} portion dans la Prétention sur la Succession de Juliers, moyennant une certaine somme, sans préjudice néanmoins aux Prétentions du Duc Frederic de Deux-Ponts, descendant du Duc Jean II, Fils aîné de la Duchesse Magdelaine de Deux-Ponts, Héritière de Juliers, & à celles de S. M. Suedoise & du Duc Adolphe-Jean, Frere du Roi Charles-Gustave, Pere de S. M. S., décendus du Duc Jean-Casimir, 3^{me.} Fils de la dite Duchesse de Deux-Ponts. Le Duc Frederic de Deux-Ponts étant mort le 9 Juillet de l'année suivante, sans enfans mâles, le Duc Frederic-Louis fit le 20 Mars 1667 à Grimlingshausen un nouvel Accord avec le Palatin de Neubourg, par lequel il lui ceda encore, moyennant une certaine somme, la moitié du tiers qui lui revenoit par
cette

JUSTIFICATIVES. N°. IV. XXI

cette mort dans la Prétention sur la Succes-
 sion de Juliers , en reservant toujours les Droits
 à cet égard de S. M. Suedoise & du Duc Adol-
 phe-Jean , Frere du Pere de S. M. S. , & Pere
 du Duc de Deux-Ponts , à présent Regnant.
 Sa dite Majesté Suedoise & le Duc Adolphe-
 Jean n'ont jamais voulu acceder aux dits ac-
 cords , & ont toujours conservé en entier leurs
 Droits & leurs Prétentions , comme il paroît
 par un Article séparé , inseré dans le Traité
 d'Alliance Défensive entre la Suede & l'Elec-
 teur de Brandebourg , dont voici la teneur :

» Comme S. M. Suedoise, conformément à l'Arti-
 » cle V, s'est chargée de la Garantie des Pays de
 » Cleves, de la Marck, & de Ravensperg, & qu'il
 » est notoire que S. M. S. & la Maison de Deux-
 » Ponts ont une juste prétention sur la Succes-
 » sion de Juliers, laquelle juste prétention de S.
 » M. S. & du Duc Adolphe-Jean, a été reconnue
 » par le IX^{me}. Article du Traité d'Alliance con-
 » clu le 6 May 1668, entre la Suede, l'Electeur
 » de Brandebourg & le Palatin de Neubourg, S.
 » A. E. de Brandebourg déclare , tant pour Elle
 » que pour ses Successeurs & Héritiers mâles ,
 » que la Prétention que S. M. S. & le Duc Adol-
 » phe-Jean, Frere du Roi son Pere, ont sur la
 » Succession de Juliers , ne souffrira pas le
 » moindre préjudice par la Garantie spécifiée ci-
 » dessus des Pays de Cleves , de la Marck & de
 » Ravensperg , dont S. M. S. s'est chargée ; &
 » pour plus grande sûreté , on inserera dans ce
 » Traité , mot à mot l'Article IX du Traité
 » conclu en 1668 , &c.

Lorsque le Roi de Prusse , comme Electeur
 de Brandebourg , insista auprès de l'Empereur
 Joseph , de glorieuse Mémoire , pour en ob-

tenir l'Investiture des Pays de la Succession de Juliers, le Roi de Suede fit faire à S. M. Imp. la Déclaration suivante : „ Qu'au cas que le Roi de Prusse vint à demander l'Investiture des Pays de Juliers, comme il étoit arrivé dans l'année 1699, de ne rien faire à cet égard qui pût préjudicier à la Maison de Deux-Ponts, d'autant qu'il paroît par les Actes passez depuis près de 100. ans, *tam judicialiter quam extrajudicialiter*, que cette Maison a un Droit incontestable sur les dits Pays.

Comme donc la Ligne de Deux-Ponts-Clebourg s'est toujours réservé en entier, & jusqu'au tems du décès du Roi de Suede Charles XII., de glorieuse mémoire, la Prétention sur la Succession de Juliers, le Duc Gustave-Samuel-Leopold de Deux-Ponts, étant le seul qui reste des Descendans mâles de la Duchesse Magdelaine, Héritière de Juliers, après avoir pris possession du Duché de Deux-Ponts, qui lui étoit dévolu, n'a pas manqué de s'adresser d'abord à l'Electeur Palatin, pour lui faire les demandes convenables par rapport à la Prétention, & lui déclarer en même tems qu'il étoit prêt de terminer cette affaire à l'amiable, ajoutant qu'au cas que la proposition ne fut point acceptée, & que S. A. E. ne jugeât pas à propos de terminer cette affaire au plutôt, le Duc de Deux-Ponts se réserveroit son Droit *in solidum & in totum*; Et afin que S. A. E. pût être informée au juste de l'état de cette affaire, depuis la conclusion des Accords mentionnez ci-dessus, il lui envoya les Pièces nécessaires pour cet effet.

Quoique Sa dite A. E. ait répondu sur cela le 19 Fevrier 1722, „ Qu'elle n'avoit pas encore
 „ reçu

„ reçu les Pièces nécessaires touchant la Préten-
 „ tion du Duc de Deux-Ponts sur la Succession de
 „ Juliers, mais que d'abord qu'Elle les auroit
 „ reçues, Elle les feroit examiner pour y répondre
 „ ensuite plus amplement, „ cependant le Duc
 de Deux-Ponts n'a reçu depuis ce tems-là aucune
 réponse à cet égard, que ce que S. A. E. lui
 a fait savoir le 30 Decembre 1726.

Quelque bonne volonté qu'ait le Duc de
 Deux-Ponts d'attendre davantage, il se trouve
 néanmoins obligé, eu égard aux circonstances
 des affaires présentes, de poursuivre sans plus
 de délai ses justes Droits sur la Succession de
 Juliers si souvent mentionnée : Et il espère
 qu'on ne trouvera pas mauvais qu'il le fasse
 de la manière la plus convenable.

Il n'est pas nécessaire de représenter plus am-
 plement, que les prétentions du Duc de Deux-
 Ponts sont fondées sur le Droit, ainsi que celles
 des Maisons Electorales de Brandebourg & Pala-
 tine : Tout ce qui a été dit à ce sujet, confor-
 mément aux Actes, le démontre suffisamment :
 Ainsi, S. A. S. de Deux-Ponts se refere à ce qui a
 été déduit ci-devant, au sujet des différends par
 rapport à la Succession de Juliers entre les Mai-
 sons Electorales de Brandebourg & Palatine d'u-
 ne part, & celle de Deux-Ponts de l'autre.

Au surplus, & afin de mettre cette affaire
 dans un plus grand jour, on y joint une Table
 Généalogique.

Surquoy S. A. S. de Deux-Ponts met toute sa
 confiance dans la juste assistance de l'Empereur,
 dans l'équité des deux Maisons Electorales
 de Brandebourg & Palatine, & dans la justice
 de sa Cause, fondée sur des Conventions in-
 contestables.

N°. V.

LETTRE du Roi de Prusse FREDERIC GUILLAUME, au Duc de SAXE WEIMAR.

A Berlin le 15 Avril 1730.

Nous ne pouvons cacher à V. A. le déplaisir avec lequel nous avons appris qu'un certain Prédicateur d'Osmanstat nommé *Laurent Etzdorff* a fait imprimer à Jena avec approbation de vôtre Consistoire, un écrit intitulé: *Preparatifs des Evangeliques Lutheriens pour la célébration du second Jubilé de la Confession d'Augsbourg*. L'auteur attaque par cet écrit avec beaucoup d'aigreur les Evangeliques reformés, & tâche, autant qu'il depend de lui, de les exclure de la Communauté de la Confession d'Augsbourg, comme on verra par les Extraits cy-joints. Vôtre Altesse fait assez que tout Ecrit Diffamatoire est non seulement contraire aux Règles du Christianisme, mais aussi que les Constitutions de l'Empire, & tous les Ecrits Imperiaux émanés à ce sujet, les défendent expressement, outre que de pareilles infamies & calomnies ne doivent pas être permises entre les Evangeliques: Ainsi nous ne doutons point que V. A. ne témoigne sa juste indignation des calomnies contenues dans cet Ecrit, & nous espérons que non seulement elle fera faire de severes Reprimandes.

JUSTIFIC. N°. V, & VI. XXXI

à son Consistoire , pour avoir donné son approbation à cet Ecrit, mais aussi qu'elle en fera punir l'Auteur.

Votre Altesse agira ainsi selon la justice & l'équité, surtout dans la conjoncture présente, qui exige plus que jamais une bonne harmonie & union entre ceux, qui, de part & d'autre, reconnoissent la Confession d'Augsbourg &c.

N°. VI.

REPONSE du Duc de SAXE WEIMAR, à la Lettre du Roi de Prusse.

SIRE,

VOTRE Majesté nous a fait connoître par sa lettre du 15 Avril dernier, le déplaisir extrême qu'elle a conçu des Expressions injurieuses contenues dans un certain Ecrit, publié depuis peu, & intitulé: *Preparatifs des Evangeliques pour la célébration du second Jubilé de la Confession d'Augsbourg*. V. M. nous fait connoître en même tems qu'elle croit que cet Ecrit a été approuvé par notre Consistoire suprême.

Comme nous pouvons assurer V. M. que, bien loin d'approuver de pareilles injures, nous les avons expressement condamnées par une Ordonnance particulière que nous avons fait publier dans nos Etats, nous avons été sensiblement touchés d'apprendre que cet Ecrit ait été publié avec Approbation de notre Con-

histoire suprême, à qui notre intention à cet égard est suffisamment connue, c'est pourquoi nous n'avons pas manqué de nous en informer d'abord, & de lui en demander raison : mais après une recherche exacte nous avons trouvé que cet ouvrage, qui n'a point été imprimé dans nos Etats, n'a pas aussi été approuvé par notre Consistoire. Il est vrai que l'Auteur en envoyant simplement le titre de son ouvrage a demandé la permission de le faire imprimer, ce qui lui a été accordé, mais l'ouvrage même n'a point été communiqué pour en avoir l'approbation : & l'Auteur abusant de cette permission, y a inséré de son autorité privée l'Approbation prétendue du Consistoire, sur quoi nous lui avons envoyé le Rescrit ci-joint.

V. M. verra évidemment par là, que ni nous ni notre Consistoire n'avons aucune part à ce qui s'est passé à cet égard ; Elle verra aussi que l'Auteur de cet Ecrit a été severement reprimandé, ainsi nous espérons qu'elle oubliera le mécontentement que cette affaire lui a causé, & qu'elle continuera à nous honorer de son affection. Nous sommes &c.

Signé ERMIST AUGUSTIN

à Weimar le 1^{er}. May 1730.

Nº VII.

CARTA del Rmo. P. Mo. Don PEDRO DE LA VEGA, Doctor en sagrada Theologia. y Calificador de la suprema.

Al Ill^{mo}. Señor Abbad de Montgon.

Escrito de Chislama de la frontera, el día 7 de Agosto 1745.

GRACIAS à Dios que al cabo de doce años de preguntas, y estrañísimas diligencias he podido saber por el Sr. Dn. Juan Luis Bretons del destino de V. S. y de su buena salud, la que tiene en mi la mayor estimacion, en correspondencia del grande amor, que de V. S. desde que tube la honrra de conocer su persona, y desfrutar, su generosa bilarria, siendo yo Prior del Convento de N. P. San Agustín de Cazalla quando iba V. S. en la comitiva de nuestro Rey, y yo logre la fortuna de apostar à V. S. en la Capilla de Na. Sa. de la Soledad. Me restituí à Sevilla finalizando mi empleo, y me hallé con la retirada de V. S. para Francia, que me fue sensibilibissimo, ya por el amor, que professaba, y professa à V. S. toda mi alma, ya porque en su amparo, y proteccion (como signifique repetidas veces à V. S.) y previa el logro de mi bien estar, exaltacion, y mayor interes todo se me frustró con la ausencia, pero no la ansia de pedit à Dios gose V. S. la exaltacion gloriosa y superia grandesa.

desa, à que lo arrebatan sus agigantados meritos, y conducta de sus acrisolados talentos por todos los fueros de Justicia, sin que esto pueda calificarse passion de mi carino, ni protesta interesada de mi affecto, sino pagar el tributo que deben todos confesar à las prendas personales, con que ha exmaltado sus nobles acrisoladas mantillas el Sr. no tengo que desear à V. S. honrras pues se horrarian muy mucho con los ombros de V. S. las Mitras, Capelos, y Tyaras. No puede expresar la pluma lo que comprehende en V. S. mi inteligencia, aunque tan corta, ni lo que le venera mi alma: Le asseguro à V. S. le venero con todo mi corazon, y le pido todos los dias à la Divina Magestad colme à V. S. de bendiciones de su divina gracia, y le vincule las felisidades de la interminable eterna dicha &c.

Secunda Carta del mismo en fecha del 8 de Mayo 1751.

Illmo. Señor.

MUY Señor mio. No puedo significar à V. S. Illma. la complacencia que he tenido en saber por el señor Zuloaga de la salud de V. S. Illma. y su residencia en Roma. Dios prospere su apreciabilissima vida, para que aun en lo temporal sea premiada à correspondencia de sus Trabajos, y acrisolados meritos; yo me retire, y mantengo en este Convento de Chiclana de la frontera junto à Cadix. . . Soy siempre para servir à V. S. Illma. como es mi obligacion, à la que no hê faltado desde que me honrto V. S. Illma. en Cazalla, y continuo en Sevilla siempre pidiendole à Dios dasse
fuerzas

JUSTIFIC. N^o. VII. & VIII. XXXVII

fuerzas para destrosar las barreras y harechanzas que conspiran contra si heroes de semejantes prendas y circunstancias , asi lo ba costeando la misericordia de Dios y espero lo premie aun en esta vida condecorandole con los honores que se merece su persona &c.

N^o. VIII.

DISCOURS de Mr. le Marquis de FENELON, Ambassadeur de S. M. T. C. prononcé à la Haye le 4 Decembre 1730, dans une Conference avec les Députés des ETATS-GENERAUX.

MESSIEURS,

LE Roi, mon Maître, avoit crû, lorsqu'il me rappella en France, pour me faire remplir la place d'un de ses Plenipotentiaires au Congrès de Soissons, que s'il avoit à me renvoyer auprès de L. H. P., je n'y serois occupé qu'à recevoir les témoignages de reconnoissance de votre Republique, qui lui devoit le succès de ses affaires les plus interessantes; mais le Maître des Evénemens en a autrement disposé; & loin que Sa Maj. soit en état de vous faire annoncer le rétablissement de la tranquillité publique, pour lequel on a travaillé, en me renvoyant aujourd'hui auprès de L. H. P., Elle m'a chargé de leur représenter la nécessité d'entrer dans des mesures de guerre, qui paroissent devenir indispensables, par l'inflexibilité de la Cour de Vienne. C'est donc de ces mesures de guerre, désormais nécessaires, que j'ai ordre de vous entretenir.

DISCOURS

Il n'est pas besoin, Messrs., de vous rappeler tout ce qui a été tenté, pour éviter d'en venir à cette fâcheuse extrémité. Vous savez avec quelle facilité le Roi mon Maître, s'étoit porté en dernier lieu, à ce que vous jugiez devoir déterminer l'Empereur, par son propre intérêt. Cette tentative n'a servi qu'à confirmer, combien la Cour de Vienne ne fait que s'enfler de nos délais & de nos condescendances, pour en devenir toujours plus fière. Enfin vous n'avez pas oublié, que les moderations de notre Cour lui ont souvent attiré de la part de votre République, toute pacifique qu'Elle est, & de ses sages Ministres, de judicieuses remontrances, pour que nous ne poussassions pas trop loin des dispositions si justes en elles-mêmes.

Le moment est venu, Messrs., de montrer, que le même esprit qui inspire au Roi mon Maître, l'éloignement de la Guerre, l'y fait courir, quand elle est reconnue nécessaire. Les motifs & les engagements à remplir, vous sont communs avec lui. Il n'y a de différence entre vous, sinon que la France n'a d'autres intérêts à faire prévaloir que ceux de ses Alliés, & qu'il s'agit notamment d'assurer les vôtres.

En effet, Messrs., que pourriez-vous légitimement attendre, pour le succès de ce qui vous intéresse en particulier, d'une Alliance, où l'exécution du Traité de Seville fournirait le funeste exemple, ou de la violation des Engagemens les plus solennels, ou d'une inaction qui la feroit demeurer sans succès.

Il est donc tenu de concerter ensemble des mesures convenables, pour rendre nos efforts communs efficaces.

Il est vrai, qu'entre les Alliés, il ne doit s'ex-

iger

JUSTIFICATIVES: N°. VII. XXXIX.

iger de concours, que proportionnement aux forces de chacun d'eux. C'est sur celles du Roi mon Maître, à employer toutes entieres à l'avantage de la Cause commune, que j'aurai à vous développer les Plans que le Roi mon Maître, se propose de suivre, & sur lesquels Sa Maj. sera toujours disposée à donner une préférence entiere, à ceux qui seront jugés les plus propres à assurer la satisfaction de votre République, & à procurer le redressement solide de ses Grieffs, en particulier de ceux du Commerce, sans que le Roi mon Maître, veuille rien retenir pour lui, sous quel prétexte que ce puisse être, de tout ce que le succès de la Guerre fera tomber au pouvoir de nos armes communes.

C'est ici, Messrs., une déclaration solennelle & invariable, que j'ai ordre de faire, pour qu'elle demeure dans vos Régistres, & y soit un monument perpétuel du désintéressement de Sa Maj.

Le Roi mon Maître, s'attend, que par un retour bien juste de la part de L. H. P. Vous en userez avec une confiance entiere, & que de votre côté, vous me mettrez en état d'informer Sa Maj. du jugement que vous porterez sur les moyens à prendre pour effectuer l'exécution du Traité de Seville, & sur le choix des entreprises, capables de forcer, enfin, la Cour de Vienne à reconnoître qu'elle s'est reduite elle-même au point où elle se trouve, puis qu'au lieu de profiter des mesures pacifiques, elle a eu pouvoir en abuser.

DECLARA-

DECLARATION *donnée le 28 Janvier
au nom du Roi d'Espagne aux Ministres
d'Angleterre, de France, & des Etats
Généraux des Provinces-Unies.*

LE Marquis de Castelar, Ambassadeur Extraordinaire & Plenipotentiaire du Roi Catholique, dit, que quoi qu'immédiatement après que l'Empereur eut refusé de consentir aux propositions pacifiques qui furent faites en termes amiables par les Alliés, pour effectuer l'Etablissement du Serenissime Infant Don Carlos dans ses Etats de Toscane & de Parme, au moyen de l'Introduction des 6000 Espagnols dans les Places de ces Pays-là, comme principal objet du Traité de Seville, S. M. Cath. ait pu remarquer, non sans un grand étonnement, l'irrésolution non attendue des Puissances Alliées, sur l'exécution du même Traité; néanmoins la bonne foi convenable à un Traité aussi solennel, l'honneur & la dignité d'une Alliance aussi puissante, & l'entière confiance avec laquelle S. M. avoit mis si généreusement ses intérêts entre les mains des Puissances Confédérées, eurent tant de pouvoir sur l'esprit de S. M., qu'Elle voulut voir le procédé de ses Alliés se vérifier évidemment, & découvrir leur précise volonté avant que de prendre une dernière résolution. A cette fin le Roi Cath. ordonna que le Marquis de Castelar se rendit à la Cour de France avec le caractère de son Ambassadeur & Plenipotentiaire, pour exposer le fondement & les raisons des grandes plaintes que S. M. avoit à faire sur l'inobservation du Traité de Seville, & pour représenter aux Puissances Alliées, qu'enfin

JUSTIFICATIVES. N^o. VIII. x l v

qu'enfin le cas étoit arrivé, qu'il falloit recourir à la force des armes pour son exécution ; chose tant de fois promise dans le cours de neuf mois qui se sont passés en Négociations infructueuses depuis l'Alliance signée & solennellement jurée. En vertu des ordres que l'Ambassadeur avoit du Roi, son Maître, il exposa aux Ministres des Puissances Alliées, par un Mémoire daté du 30 Octobre dernier, délivré à ces mêmes Ministres, la dernière résolution de S. M. Catholique : depuis il a continué les plus vives instances pour obtenir des Alliés une détermination finale, & même un soin excessif pour la précipiter & pour recevoir les reponses de leurs Cours respectives ; mais tout cela a été inutile, & l'Ambassadeur n'a gagné, à son grand étonnement & à celui de toute l'Europe, qu'à être témoin des nouvelles difficultés & embarras qu'ont produit les réponses indécises, données à ce Mémoire, ainsi que du peu de conformité que faisoient remarquer entr'eux les Ministres des susdites Puissances dans ces conférences réitérées & suivies, quelqu'un d'eux recourant à des interprétations arbitraires du véritable sens du Traité de Seville ; & cela à un point, qu'enfin au moyen de ces délais si pernicieux, la totale repugnance des Alliés à entrer dans l'entreprise due & promise de l'exécution exacte du Traité de Seville, & spécialement de ce qui est stipulé dans l'Article VI des secrets du même Traité, s'est évidemment manifestée. Pour ces raisons & plusieurs autres bien fondées, que S. M. se réserve de manifester en son tems, renouvelant pour le présent les mêmes importants motifs exposés dans le Mémoire précédemment cité. Sa Maj. a ordonné précieusement

sement au Marquis de Castelar d'exécuter ses ordres. Il proteste formellement au nom du Roi, son Maître, aux Ministres de Sa Majesté T. C. , Britannique, & des Provinces-Unies, qu'attendu que l'obligation des Puissances contractantes du Traité de Seville est mutuelle & réciproque, que l'exécution en est inséparable & indivisible en toutes ses parties, & qu'il est déjà vérifié par tant d'expériences si claires & si récentes, que par la diversité des sentimens & la contradiction des résolutions des Alliés, la due exécution des stipulations du Traité suffit demeure entièrement éludée & frustrée, à quoi se joignent d'autres puissans indices qui produisent une nouvelle & fondée défiance envers quel'que des Puissances contractantes & confédérées; Sa M. Cath. ne peut ni ne doit consentir à d'aussi grands préjudices, ni à des procédures si diamétralement opposées à la Dignité Royale & à son honneur, & qui renverse l'objet principal de son Alliance, ni donner lieu à des plus grands délais après ceux qu'elle a tolérés depuis un an. Dans cet esprit fixe, S. M. se déclare entièrement libre de tous les engagements contractés de sa part dans le même Traité avec les Puissances Confédérées, & se tient en pleine liberté de prendre le parti qui conviendra le plus à ses intérêts; cela étant la Royale résolution de S. M., & sa dernière & constante détermination, & en conséquence l'Ambassadeur d'Espagne déclare aussi, pour ce qui le regarde personnellement, qu'il se retire dès à présent de la Négociation qui est sur le tapis, & qu'il ne demeurera en cette Cour que pour attendre les ordres ultérieurs que le Roi, son Maître, daignera lui donner. *A Paris le 28 Janvier 1771.*

Etoit signé, Le Marquis de CASTELAR.

N^o. IX.

EXTRAIT de l'*Oraison Funèbre de Madame la PRINCESSE PALATINE*, par Mr. BOSSUET Evêque de Meaux, tiré du Recueil imprimé à Paris, de l'Edition de 1691 page 318, chez Antoine Dezallier.

LE Prolat, après avoir fait le portrait de l'incrédulité dans la personne des impies, s'explique ainsi au sujet de la Princesse.

C'est dans cet abîme profond, que la Princesse Palatine alloit se perdre : il est vrai qu'elle desiroit avec ardeur de connoître la vérité ; mais où est la vérité sans la foi, qui lui paroïssoit impossible, à moins que Dieu ne l'établît en elle par un miracle ? Que lui servoit d'avoir conservé la connoissance de la Divinité ? Les esprits même les plus déreglés n'en rejettent pas l'idée, pour n'avoir point à se reprocher un aveuglement trop visible : un Dieu qu'on fait à sa mode, aussi patient, aussi insensible que nos passions le demandent, n'incommode pas. La liberté qu'on se donne de penser tout ce qu'on veut, fait qu'on croit respirer un air nouveau : on s'imagine jouir de soi-même & de ses desirs ; & dans le droit qu'on pense acquérir de ne se rien refuser, on croit tenir tous les biens, & on les goûte par avance.

En cet état Chrétiens, où la foi-même est per-

perdue ; c'est à dire où le fondement est renversé , que restoit-il à notre Princesse ? Que restoit-il à une ame , qui , par un juste jugement de Dieu , étoit déchuë de toutes les graces , & ne tenoit à Jesus-Christ par aucun lien ? Que restoit-il Chrétiens , si ce n'est ce que dit St. Augustin : il restoit la souveraine misere & la souveraine misericorde , *restabat magna miseria & magna misericordia* : il restoit ce secret regard d'une Providence misericordieuse , qui la vouloit rappeler des extremités de la terre ; & voici quelle fut la premiere touche. Prêtez l'oreille , Messieurs , elle a quelque chose de miraculeux : ce fut un songe admirable , de ceux que Dieu même fait venir du Ciel par le ministère des Anges , dont les images sont si nettes & si démêlées , où l'on voit je ne sais quoi de Celeste. . . . Ecoutez , & prenez garde surtout , de n'écouter pas avec mépris , l'ordre des aveuissemens Divins , & la conduite de la grace &c.

LETTRE *en forme de* RELATION ,
écrite par Made. la PRINCESSE PA-
LATINE , au sujet de sa conversion.

C'EST avec plaisir que je satisfais votre curiosité. Je ne saurois avoir de satisfaction plus sensible que celle de me rappeler ce que je dois à la misericorde de Dieu , & d'en manifester envers moi toute l'étendue.

J'avois tellement perdu les lumieres de la Foi , & elle se trouvoit si absolument éteinte en moi , qu'à peine me restoit-il le léger doute dont les personnes élevées dans une Religion ont tant de peine à se défaire. En un mot j'étois

tois tombée dans un tel aveuglement, que, lorsqu'on parloit serieusement devant moi des mysteres de la Religion, je me sentois la même envie de rire, qu'on a ordinairement quand on voit des personnes simples & crédules, croire des contes ridicules ou impossibles. Je disois même souvent sur ce sujet à de mes amies, que le plus grand de tous les miracles seroit celui de me faire croire fermement ce qu'enseigne le Christianisme. J'étois néanmoins toujours persuadée qu'il y avoit un premier-êtré : Dieu m'avoit fait la grace de n'en point douter, & de lui demander souvent la connoissance de la vérité : j'avois même un certain desir de la connoître pour lui plaire : il me sembloit que j'aurois donné toute chose pour trouver la Religion véritable & pour en être persuadée ; car j'avois une étrange horreur de passer ma vie dans des erreurs & des chimeres pueriles & insensées, telles que me paroissoient alors les plus saints mysteres de notre Religion.

C'est dans ce malheureux état que je vivois, quand une nuit je songeai, que, marchant seule dans une espece de Forêt, j'avois rencontré un aveugle dans une petite grotte ; & que m'étant approchée de lui, je lui demandais'il étoit aveugle de naissance, ou s'il l'étoit devenu : à quoi il me répondit qu'il étoit né aveugle. Vous ne savez donc point, lui dis-je, ce que c'est que la lumière, qui est si belle & si agréable, & le soleil qui a tant d'éclat & de beauté. Non, me répondit-il ; je n'ai jamais joui de ce bel objet, & je ne m'en puis former aucune idée : cependant je ne laisse pas de croire qu'il est d'une beauté ravissante.

L'aveugle parut alors changer tout à coup
de

de visage ; & prenant un ton d'autorité : mon exemple , dit-il , doit vous apprendre qu'il y a des choses très excellentes & très desirables qui échappent à notre vue , quoi qu'on ne les puisse comprendre ni imaginer. Il me dit encore plusieurs choses sur cela qui me firent une impression extraordinaire ; mais que j'ai oubliées : & il me sembla que , faisant l'application de la comparaison dont il s'étoit servi , aux mystères de la Religion & à l'autre vie , je me sentis en un moment si éclairée de la vérité , que me trouvant transportée de joye d'avoir trouvé ce que je cherchois depuis si longtems , j'embrassai cet aveugle , & lui dis ; que je lui avois plus d'obligation que je n'avois jamais eu à personne du monde ; & il se répandit dans mon cœur une certaine joye si sensible & si remplie de douceur , qu'il est impossible de l'exprimer. Je m'éveillai là dessus , & me trouvais dans le même état où je m'étois vuë dans mon songe ; c'est à dire que j'éprouvai un changement si grand en moi , que cela ne se peut imaginer. Je me levai avec précipitation : mes actions étoient , ce me semble , mêlées d'une joye & d'une activité extraordinaire : je ne pus m'empêcher de raconter mon songe à quelqu'une de mes amies. Ayant ensuite trouvé les *Confessions de St. Augustin* , & l'endroit où il parle de ces deux Courtisans qui se convertirent chez un solitaire où ils avoient vu la vie de *St. Antoine* , je remarquai que les effets de la miséricorde de Dieu me touchoient jusqu'à me faire répandre des larmes : je souhaitois que mon visage en fût couvert : je les sentois couler précipitamment sur mes joues avec une satisfaction inexprimable ; & ces sentimens tendres ,

tendres, pendant lesquels mon ame sembloit vouloir s'anéantir devant la Majesté de Dieu, revenoient souvent dans toutes les lectures que je pouvois faire. Je me trouvai à la Messe dans un état bien différent de celui que j'étois accoutumée d'éprouver quand j'y allois auparavant par pure bienfiance. J'avois eu la plus forte répugnance à croire que notre Seigneur fut présent dans le St. Sacrement : il me sembloit que c'étoit une absurdité d'ajouter foi à ce que l'Eglise enseigne sur ce mystère. Ce malheureux aveuglement étoit si totalement dissipé, qu'il me sembloit sentir la présence réelle de notre Seigneur, à peu près comme l'on sent les choses visibles & dont l'on ne peut douter. Je ne jectois point les yeux sur la Sainte hostie, sans une impression si forte de respect & d'attachement pour la personne Divine de notre Seigneur, qu'il m'étoit impossible de la faire comprendre. Cette foi tendre & vive me dura plus de quatre ou cinq mois.

Comme je ne doutai plus depuis ce tems là, par la grace de Dieu, de la vérité de notre foi; je commençai dès le jour que j'avois fait mon songe à résoudre un changement entier de ma vie : & l'apprehension des jugemens de Dieu commença à me remplir de crainte, & à m'ôter la paresse où j'étois. Je songeai sérieusement à ma conscience, & à faire une grande confession générale de ma vie passée; & comme je la voulois faire bien exactement j'y employai trois mois, avec un si grand travail, que je pense en avoir été malade. Quelques affaires m'étant survenues alors, je diserois de jour en jour, d'achever par le Sacrement de pénitence, à me reconcilier entièrement avec Dieu ;

Dieu ; lequel , pour lors , ce me semble , je n'aurois pas voulu offenser pour toutes les choses du monde. En cet état donc , & remettant ma confession au retour d'un voyage que j'étois obligée de faire , je tombai dans une syncope si grande , que l'on douta longtems si j'étois morte. Je n'eus pas sitôt repris mes esprits , que l'idée de mon état & du hazard que je courois de mourir sans m'être confessée , me revint. Cette apprehension , jointe au mal qui avoit été fort grand , me reduisit à une telle extrémité de foiblesse , que je ne pouvois parler qu'avec peine , & ne me sentois plus capable d'aucune application. J'envoiai querir le Confesseur que j'avois choisi quelque tems auparavant , pour la grande confession que j'avois préparée : mais après lui avoir parlé un peu de tems , je vis bien que je n'étois pas en état d'entreprendre une entière confession. Il fallut donc attendre au lendemain , & se refoudre à passer une horrible nuit. Il est impossible de s'imaginer les étranges peines de mon esprit sans les avoir éprouvées. Je ne me sentois plus aucune force pour me confesser : j'apprehendois le retour de ma syncope , & par conséquent la mort & ma damnation éternelle. J'avois bien que je n'étois pas digne d'une miséricorde que j'avois si long tems négligée ; & je disois à Dieu , dans mon cœur , que je n'avois aucun droit de me plaindre de sa justice : mais qu'enfin , chose insupportable ! je ne le verrois jamais ; que je serois éternellement avec ses ennemis , éternellement sans l'aimer , éternellement haïe de lui. Je sentois tendrement ce déplaisir ; & je le sentois même , comme , je crois , entièrement détaché
des

Des autres peines de l'enfer : tous ces divers sentimens , mais surtout celui de l'état affreux & inexplicable où se trouvoit une ame reprouvée , au moment où elle se voit pour jamais séparée de Dieu , augmentoient excessivement mon mal. Ceux qui me veilloient , & le Medecin , qui ne me quittoit guères , voyoient bien mes inquietudes ; mais ils les attribuoient à la fièvre qui m'étoit venuë , & à la crainte de retomber dans la syncope que j'avois eue. J'étois donc dans ce déplorable état , me considérant comme une reprouvée , & presque sans espérance de salut , lorsque , sur les cinq heures du matin , je m'endormis , & songeai que je voyois une poule , suivie de plusieurs petits poussins , dont l'un s'étant éloigné venoit sauter sur une grosse bête endormie & couchée tout à plat à terre comme une maniere de Chien. Je considerois ce petit animal qui sautoit sur le dos de l'autre , & se jetoit sur lui , & je pensois en moi-même qu'il étoit bien hardi ; & que , si ce gros mâtin se reveilloit , il étoit perdu. Au même tems il me sembla que je voyois venir un autre grand chien , qui s'étant approché du petit poussin , l'avoit en un moment englouti. Je courus incontinent à lui pour lui ôter le petit poussin ; & comme je voulois lui ouvrir la gueule , j'entendis quelqu'un qui disoit : c'en est fait , il l'a avalé. Non , dis-je , il ne l'est pas encore ; & en effet , il me sembla que je lui ouvris la gueule , & que je retirai le petit animal , que je pris entre mes deux mains pour le réchauffer ; car il me paroissoit tout herissé & presque mort. J'entendis encore quelqu'un qui disoit : il faut le rendre au chien ; ne voyez-vous pas qu'il

est mort. Non, répondis-je, il ne l'est point encore; je sens son cœur palpiter: je ne le rendrai jamais; je veux lui conserver la vie. En ce même moment je m'éveillai; l'application de ce songe se fit en un instant à mon ame; & précisément comme si on m'avoit dit : *Si vous, qui êtes mauvaise, ne pouvez vous résoudre à abandonner ce petit animal que vous avez sauvé, pourquoi croyez-vous que Dieu, qui est infiniment bon & miséricordieux, vous laisse en proie au Démon, après vous avoir tiré de ses mains par sa puissance: espérez & prenez courage.*

Cette pensée, qui me vint fortement & nettement dans l'esprit, fit une telle impression sur moi, que je passai, de la plus violente agitation, à une joye & un calme qui ne se peuvent exprimer. Je me trouvai avec une espérance aussi ferme & aussi tranquille, que si j'eusse appris d'un Ange, que Dieu ne m'abandonneroit pas. Je demeurai ainsi en repos dans le plus fort de ma fièvre, me confiant entièrement à la miséricorde de Dieu. Je racontai ce songe à une de mes amies, quoique j'eusse encore grande peine à parler: elle sait que je n'en pouvois parler qu'en versant bien des larmes; & je ne puis encore penser à la paix qui se répandit en moi sans pleurer.

Voilà ce qui s'est passé dans ces deux songes, que je rapporte uniquement pour obéir à la personne qui l'a désiré; esperant qu'elle remerciera Dieu de sa très grande miséricorde envers moi, & qu'elle demandera instamment pour moi la grace de connoître sa sainte volonté, & de la suivre tout le reste de mes jours.

N^o. X.

HARANGUE du *Roi d'Angleterre* à
son *Parlement* du 7^{me}. *Fevrier* 1731.

MILORDS ET MESSIEURS,

Vous ne pouvez qu'être entièrement persuadés, que les mesures prises cy-devant, & la conclusion du Traité de Seville, ont prévenu & déconcerté les suites dangereuses qu'on avoit tant de sujet de craindre de celui de Vienne. Nous avons vu non seulement cette union, qui alloit tout l'Europe, rompue; mais aussi les Alliés d'Hanovre fortifiés par l'addition de la Couronne d'Espagne.

La situation des affaires nous donnoit lieu de nous attendre avec raison à une pacification générale; & de concevoir de justes esperances d'un acquiescement aux conditions du Traité de Seville, sans qu'il fut besoin d'en venir aux extremités, & l'on n'a rien négligé pour parvenir à une si heureuse fin, conformément aux engagements que j'ai pris avec mes Alliés. Mais cet événement, si longtems désiré, ayant été reculé jusqu'à présent, le Traité de Seville oblige indispensablement toutes les parties contractantes, de se préparer à le mettre en exécution. Nous devons, de notre côté, nous tenir prêts à le faire, en continuant la poursuite des mesures convenables pour cet effet; afin de convaincre nos Alliés que nous voulons remplir fidelement nos engagements, & leur procurer

autant qu'il dependra de nous , la satisfaction qui leur est due , soit par des moyens desirables , ou par d'autres absolument nécessaires.

La crise de la conjoncture présente paroît mériter toute votre attention ; & il est inutile de vous dire avec combien d'impatience on attend partout les résolutions de ce Parlement.

Je suis aussi incapable de vouloir influencer sur vos procédures par des craintes & des appréhensions mal fondées , que de vous amuser par des attentes & de vaines espérances. Mais comme les Transactions , qui sont présentement sur le tapis dans diverses Cours de l'Europe , sont sur le point d'être terminées , vos premières résolutions pourront contribuer beaucoup au grand événement de la paix ou de la guerre. La continuation du zele & de la vigueur que vous avez fait paroître jusqu'ici pour me soutenir & pour m'aider à remplir mes engagements , sera , dans la conjoncture présente , d'un grand poids & de la dernière importance ; tant par rapport à ceux qui pourroient être disposés à prévenir , avant que la saison d'agir arrive , par un accommodement , les conséquences d'une rupture générale , laquelle ils pourroient ne pas beaucoup appréhender , s'ils trouvoient que les Alliés de Seville n'étoient pas disposés à se faire justice eux-mêmes.

Le Plan des opérations pour l'exécution du Traité de Seville par la force , au cas que nous soyions réduits à cette nécessité , est à présent en délibération ; & jusqu'à-ce qu'on ait entièrement ajusté & concerté les proportions des forces confédérées , il ne sera pas facile de déterminer de combien les dépenses de l'année courante , peuvent ou ne peuvent pas excéder
les

JUSITFICATIVES. N^o. X. LIX

les fonds accordés pour le service de l'année dernière.

En attendant je suis persuadé que vous dépêcherez, avec toute la diligence possible, les affaires publiques; & , au cas qu'il soit nécessaire, je ne manquerai pas de demander l'avis ultérieur & l'assistance de mon Parlement, suivant les circonstances des affaires publiques & aussi tôt que le besoin l'exigera.

Messieurs de la Chambre des Communes,

Je donnerai ordre de préparer & de vous remettre les estimations nécessaires; & je ne doute pas que les égards respectueux que vous avez toujours fait paroître pour moi & pour mon honneur, & votre juste attachement aux intérêts de votre patrie, ne vous portent à m'accorder les subides nécessaires, & à me mettre en état de satisfaire à mes engagements avec mes Alliés, avec cette joye & cette affection qui conviennent à une Chambre des Communes de la Grande Bretagne, qui est délicate & jalouse de l'honneur de la Couronne, & qui a si fort à cœur la gloire & la prospérité du Royaume.

Milords & Messieurs,

La saison approche qui ne permettra plus aucun délai. Si la tranquillité publique peut s'établir sans effusion de sang & dépense du trésor public, ce seroit certainement la situation la plus heureuse & la plus à désirer: mais si cette félicité ne peut être obtenue, l'honneur, la justice & la foi sacrée due aux Traités solennels, exigent de nous, que nous fassions
c 3 tous

tous nos efforts , pour procurer par la force , se
qu'on ne pourra obtenir à des conditons justes
& raisonnables.

N°. XI.

**TRAITE' entre l'Empereur Charles VI.
& le Roi d'Angleterre George II. &
les Etats Généraux des Provinces Unies
des Pais - Bas , du 16. Mars 1731.**

*Au nom de la très Sainte & individuelle Trini-
té. Ainsi soit-il.*

A Tous ceux qu'il appartiendra, ou qui pour-
ront y prendre quelque intérêt, *savoir*
faisons: Que le Serenissime & très puissant Prin-
ce & Seigneur CHARLES VI., Empereur des
Romains, Roi des Espagnes, des deux Siciles,
de Hongrie & de Bohême, Archi-Duc d'Autri-
che &c. &c; & le Serenissime & très puissant
Prince & Seigneur GEORGE II. Roi de la
Grande Bretagne, de France & d'Irlande, &
les Hauts & Puissans Seigneurs les ETATS
GENERAUX des Province Unies des Pais-
Bas; ayans fait attention à l'état chancelant &
tumultueux des affaires presentes de l'Europe,
ls ont réfléchi murement aux moyens que l'on
pourroit employer, non seulement pour préve-
ir les malheurs qui naistroient bientôt & infail-
blement des troubles & demêlés qui s'y fomen-
tent de jour en jour; mais encore pour éta-
ir la tranquillité publique d'une maniere su-

JUSTIFICATIVES. N^o. XI. LV

re, durable, facile & simple autant que faire se pourra. Pour cet effet, Leurs susdites Majestés & les dits Etats Généraux animés d'un zele ardent & sincere de travailler à un ouvrage si salutaire, & de le conduire à sa perfection, ont jugé qu'il étoit à propos de convenir entre eux de certaines conditions générales, qui pussent servir comme de base, suivant laquelle on pût concilier les esprits des principaux Princes de l'Europe, aigris les uns contre les autres, & regler les contestations, qui, animées comme elles sont entre eux, font craindre avec raison pour la tranquillité publique.

C'est pour cet effet, que, du côté de S. M. I. & Cath., le très haut Prince & Seigneur EUGENE, Prince de Savoye & de Piemont, Conseiller Actuel & Intime de sa susdite Maj. Imp. & Cath., Président du Conseil des Pais-Bas Autrichiens à Vienne, & Lieutenant Général, Maréchal de Camp du St. Empire, Vicaire Général de tous les Royaumes & Etats du dit St. Empire dans l'Italie, Colonel d'un Regiment de Dragons, & Chevalier de la Toison d'or; & aussi l'Illustrissime & Excellentissime Seigneur Philippe Louis Tresorier Hereditaire du St. Empire, Comte de ZINZENDORFF, Baron libre de Ernsbrun, Seigneur des terres de Groll, du haut Selowitz, Porlitz, Sabor, Mulsig, Loos-Zaan & Dreskau, Burgrave de Rheineck, Grand Ecuyer héréditaire, Chevalier de la Toison d'or, Chambellan de S. M. I. & Cath., Conseiller Actuel & Intime, Grand Chancelier de la Cour, &c.; & aussi l'Illustrissime & Excellentissime Seigneur Gundacker Thomas, Comte du St. Empire, de STAERMBERG, de Schaumburg & Waxemburg, Seigneur des Domaines d'Eschelderg, Liechtenhagen, Rote-

neg, Freystardt, Haus, Oberwalfe, Senffenberg, Bodendorff, Hatwan, Chevalier de la Toifon d'or, Conseiller Intime & Actuel de S. M. I. & Cath., Maréchal hereditaire de l'Archiduché de la haute & basse Autriche. Et, du côté de S. M. le Roi de la Grande Bretagne, Monsieur Thomas ROBINSON, Ecuyer, Membre du Parlement de la Grande Bretagne, & son Ministre auprès de sa fufdite Maj. Imp. & Cath. Et du côté des Hauts Puiffans Etats Généraux des Provinces Unies des Pais-Bas. . . Tous lesquels bien & duëment munis de Plein-pouvoirs, après avoir eu des conferences ensemble, & avoir échangé leurs Lettres de Créances & Plein-pouvoirs, font convenus des articles & conditions suivantes.

ARTICLE I.

Qu'il y ait dès à present & dans la suite, entre S. M. I. & Cath., S. M. le Roi de la Grande Bret., les Heritiers de l'une & l'autre Maj., & entre les Hauts & Puiffans Seigneurs les Etats Généraux des Provinces Unies des Pais-Bas, une amitié stable, sincere & inviolable, pour le bien commun des Provinces & Sujets appartenans à chacun des Princes contractans; & que cette paix soit tellement affermie, que chacun des Contractans soit obligé de proteger & defendre les Etats & sujets des autres, de maintenir la paix, de procurer les avanrages des autres Contractans, tout comme il feroit les siens propres: enfin, de prevenir & de détourner tous les dommages & injures, de quelque espece que ce soit, qu'on pourroit leur faire. Pour cet effet, tous les précédens Traités ou Conventions de Paix, d'Amitié & d'Alliance sortiront leur plein effet, &

con-

conserveront en tout & par tout leur force & leur vigueur ; & même ils seront regardés comme renouvelés & confirmés en vertu du présent Traité , excepté seulement dans les articles , clauses & conditions auxquelles on a jugé à propos de déroger par le présent Traité. Et de plus les dites parties contractantes , se sont obligées expressement , en vertu du présent article , à une mutuelle défense , ou , comme l'on appelle , une garantie reciproque de tous les Royaumes , Etats & Terres que chacune d'Elles possède ; & même des droits & immunités dont chacune jouit ou doit jouir : de telle maniere , que l'on s'est déclaré mutuellement ; & les dites parties contractantes se sont promis réciproquement , qu'elles s'opposeroient de toutes leurs forces aux entreprises de tous & chacun , qui , ce que l'on n'espere pas , voudroient troubler aucun des contractans , leurs successeurs ou heritiers , dans la paisible possession des Royaumes , Etats , Provinces , Terres , Droits & Immunités , dont chacun des parties contractantes jouit , ou devoit jouir au tems de la conclusion du present Traité

II. D'autant plus qu'il a été souvent remontré de la part de S. M. I. & Cath. , que la tranquillité publique ne pouvoit pas regner ni durer longtems , & que l'on ne pouvoit trouver aucun autre moyen sûr pour entretenir l'équilibre en Europe , qu'une défense , un engagement , une éviction , ou , comme l'on appelle , une garantie générale envers S. M. Imp. pour l'ordre de sa succession , suivant qu'elle est réglée par la Déclaration Imperiale de 1713 , & requë dans la Serenissime Maison d'Autriche , S. M. le Roi de la Grande Bret.^{te} & les Hauts & Puissans Etats Généraux des Provinces Unies

des Païs-Bas , mus par l'ardent desir qu'ils ont d'assurer la tranquillité publique , & de conserver l'équilibre en Europe , comme aussi en vuë des conditions établies dans les articles suivans , & qui sont extrêmement propres à parvenir à l'un & l'autre but ; en vertu du present article se chargent de la garantie générale du susdit ordre de succession , & s'obligent de la soutenir toutes fois qu'il en sera besoin contre quiconque que ce soit ; & par conséquent , ils promettent de la maniere la plus authentique que faire se peut , de défendre , maintenir , & , comme l'on dit , garantir de toutes leurs forces , & contre quiconque que ce soit , toutes fois qu'il en sera besoin , cet ordre de succession , que S. M. Imp. a déclaré & établi par un Acte solennel le 19 Avril 1713 , en forme de perpétuel , indivisible & inséparable *Fidei-Commis* , en faveur des aînés , pour tous les heritiers de l'un & l'autre sexe de S. M. : duquel Acte on trouvera une copie jointe à la fin de ce Traité ; & lequel dit Acte fut tout aussi-tôt reçu d'un commun consentement par tous les Ordres & Etats de tous les Royaumes , Archiduchés , Principautés , Provinces & Domaines , appartenans par Droit d'héritage à la Ser. Maison d'Autriche ; tous lesquels s'y sont humblement soumis & avec des actions de grâces , & l'ont transcrit dans les Registres publics , comme ayant la force de Loi & de *Sanction Pragmatique* , qui doit subsister à perpetuité dans toute sa force. Et comme suivant cette regle & cet ordre de succession , en cas que Dieu , par sa miséricorde donne à S. M. I. & Cath. des enfans mâles , l'aîné de ses fils ou celui-ci étant mort avant l'aîné de l'aîné ; & s'il ne reste après S. M. I. & Cath. aucune lignée mâle , descendante d'elle ,

d'elle, l'ainée de ses filles les Ser. Archiduchesses d'Autriche, par l'ordre & le droit d'ainesse que l'on a toujours gardé indivisiblement, doit succéder à la dite M. Imp. dans tous les Royaumes, Provinces & Domaines, tels qu'elle les possède actuellement, sans qu'il puisse y avoir jamais aucune raison pour les diviser ou les séparer, en faveur de ceux ou de celles, lesquels ou lesquelles seront de la seconde, la troisième ou ultérieure ligne, ou enfin pour quelque autre cause que ce soit; & ce même ordre & Droit d'ainesse indivisible doit être gardé dans tous les cas, & observé à perpétuité dans tous les âges, aussi bien dans la ligne masculine de S. M. Imp., si Dieu lui en accorde, que dans la ligne féminine de la ligne masculine, ou enfin dans tous les cas où il sera question de la succession des Royaumes, Provinces & Domaines héréditaires de la Ser. Maison d'Autriche. A cet effet S. M. le Roi de la Grande Bret. & les Hauts & Puissans Seigneurs les Etats Généraux des Provinces Unies des Pais-Bas, promettent. & s'obligent de maintenir celui ou celle, lequel ou laquelle doit succéder, selon la règle & l'ordre que l'on vient d'exposer, dans les Royaumes, Provinces ou Domaines que S. M. Imp. possède actuellement, & s'engagent à la défendre à perpétuité contre tous ceux qui voudroient peut-être troubler cette possession en quelque manière que ce soit.

III. Et d'autant qu'il a été souvent représenté à S. M. I. & Cath. avec des expressions remplies d'amitié, de la part de S. M. le Roi de la Grande Bret., & des Hauts & Puissans Seigneurs les Etats Généraux des Provinces Unies, qu'il n'y avoit point de moyen plus sûr pour établir une tranquillité publique, désirée depuis si long

tems ; & , pour y parvenir le plus promptement qu'il est possible , que d'assurer encore d'avantage la succession des Duchés de Toscane , Parme & Plaisance , destinée au Ser. Infant Dom Carlos , en introduisant immédiatement dans les Places fortes des dits Duchés 6000 hommes de troupes Espagnoles : sa dite M. I. & Cath. desirant d'entrer dans les vûes , & de seconder les desirs pacifiques de S. M. Brit. & des Hauts & Puissans États Généraux des Provinces Unies , ne s'opposera en aucune façon , de son côté , à l'introduction pacifique des dits 6000 Espagnols dans les Places fortes des Duchés de Toscane , Parme & Plaisance , en conséquence des promesses faites ci-dessus par sa dite Maj. Brit. & par les États Généraux. Et S. M. I. & Cath. jugeant nécessaire que l'Empire y donne aussi son consentement , elle promet en même tems qu'elle ne négligera rien pour que ce consentement soit donné dans l'espace de deux mois , ou plutôt si faire se peut ; & pour obvier plus promptement aux troubles qui menacent le repos public , S. M. I. & Cath. promet en outre , qu'aussi tôt que l'on aura fait l'échange mutuel des Ratifications , elle notifiera le consentement qu'elle a donné en qualité de Chef de l'Empire pour la dite Introduction paisible , au Ministre du Grand Duc de Toscane , aussi bien qu'au Ministre de Parme , l'un & l'autre Résidens à sa Cour , & par tout où l'on jugera convenable. Sa susdite M. I. & Cath. promet encore , & assure , qu'elle est si éloignée de susciter ou d'apporter aucun empêchement , directement ou indirectement , à ce que l'on reçoive les Garnisons Espagnoles dans les Places susdites , qu'au contraire elle emploiera ses bons offices & interposera son

son autorité pour lever tous les obstacles , difficultés , ou enfin tout ce qui pourroit s'opposer à la dite Introduction , & par conséquent pour que les 6000. hommes de troupes Espagnoles puissent être introduits tranquillement & sans aucun retardement dans les Places fortes , tant du grand Duché de Toscane , que dans celles des Duchés de Parme & de Plaisance , de la maniere qui a été dite cy-dessus.

IV. Que tous les articles dont l'on est ainsi convenu , d'un consentement irrevocable des parties contractantes , soient si fermement & reciproquement établis & entierement décidés , qu'il ne soit permis aux parties contractantes de s'en éloigner en aucune maniere , tant par rapport à ceux qui doivent être mis à exécution sans retardement & immédiatement après l'échange des Ratifications , que par rapport à ceux qui doivent demeurer inviolables dans tous les tems.

V. Comme il a paru nécessaire , pour parvenir au but que les parties contractantes de ce Traité se sont proposé , d'arracher jusqu'à la moindre racine de division ou de dissention , comme aussi pour que cette ancienne amitié , dont les parties contractantes étoient cy-devant unies , soit nonseulement renouvelée ; mais , pour que le lien en devienne de jour en jour plus étroit , c'est pourquoi S. M. I. & Cath. promet , & en vertu du présent article , s'oblige , de faire cesser incessamment & pour toujours tout commerce & navigation aux Indes Orientales dans toute l'étendue des Pais-Bas Autrichiens , & dans tous les autres Pais , qui , du tems de Charles II. , Roi Cath. d'Espagne , étoient sous la domination d'Espagne , & que de bonne foi elle fera en sorte que , ni la Compagnie d'Or-

tende

tende, ni aucune autre, soit dans les **païs** ; qui, comme l'on vient de dire, étoient sous la domination Espagnole du tems de Charles II. cy-devant Roi Cath., puisse jamais contrevenir ni directement ni indirectement à cette Règle établie à perpétuité ; excepté que la dite Compagnie d'Ostende pourra envoyer pour une fois seulement deux Vaisseaux, qui partiront du dit Port pour se rendre aux Indes Orientales, & de là revenir à Ostende, où la dite Compagnie pourra exposer en vente, si bon lui semble, les marchandises apportées des Indes. Et S. M. le Roi de la Grande Bret. & les Hauts & Puissans Seigneurs les Etats Généraux des Provinces Unies, promettent aussi de leur part, & s'obligent de faire, sans aucun délai, un nouveau Traité avec S. M. Imp. au sujet du Commerce & des impôts appelés communément Tarif, quant à ce qui concerne les **Païs-Bas Autrichiens**, & suivant l'intention de l'article XXVI. du Traité communément appelé *de la Barriere* ; & pour cet effet les Parties contractantes nommeront incessamment des Commissaires qui s'assembleront à Anvers dans le terme de deux mois, à compter du jour de la signature du présent Traité, pour convenir ensemble sur tout ce qui regarde l'entière exécution du susdit Traité de la Barriere, qui a été conclu à Anvers le 17. Novembre 1715, & de la Convention signée depuis à la Haye le 22. Decembre 1718., & particulièrement encore pour y conclure un nouveau Traité, comme on l'a dit, sur le commerce & sur les Droits, quant à ce qui regarde les **Païs-Bas Autrichiens**, & dans l'idée de l'article XXVI. du Traité susdit. On est outre cela convenu, & l'on a solennellement stipulé, que tout ce que l'on a jugé

JUSTIFICATIVES. N^o. XI. LXXII.

jugé à propos d'ordonner aux Commissaires, qui doivent s'assembler à Anvers, sera entièrement terminé dans toute la justice & la droiture, le plus promptement que faire se pourra, & de sorte que l'on ait mis la dernière main à cet ouvrage tout au moins dans l'espace de deux ans.

VI. L'examen & la discussion des autres chefs, qui restent à discuter, soit entre les parties contractantes, soit entre quelques-uns de leurs Confédérés, demandant beaucoup plus de tems qu'on ne peut en employer dans la situation critique des affaires publiques; pour donc éviter tous les délais qui pourroient être nuisibles au bien commun, l'on est convenu & l'on a accordé de se déclarer mutuellement, que tous les Traités & toutes les Conventions que les dites parties contractantes ont fait avec d'autres Princes ou Etats, puissent subsister comme ils sont; mais entant qu'ils ne sont contraires à aucun des points réglés par le présent Traité; &, en outre, que toutes les disputes qui sont actuellement entre les parties contractantes, ou entre qui que ce soit de leurs Alliés, seront terminées au plutôt à l'amiable; & pour cet effet les parties contractantes travailleront mutuellement à empêcher qu'aucun de ceux qui ont des démêlés n'en viennent aux voyes de fait pour soutenir leurs prétentions.

VII. Afin qu'il ne reste aucun doute aux sujets du Roi de la Grande Bret. & à ceux des Seigneurs Etats Généraux, touchant leur commerce dans le Royaume de Sicile, S. M. I. & Cath. a bien voulu déclarer, que, dès à présent, elle les regardera tout de même & sur le même pied qu'ils ont été regardés, ou dû l'être, du tems de Charles II. Roi d'Espagne, d'heu-

d'heureuse mémoire, & comme l'on a coutume de regarder une Nation avec laquelle on est lié d'une étroite amitié.

VIII. On comprendra dans ce Traité de Paix tous ceux qui, dans l'espace de six mois après la Ratification, seront proposés par l'une ou l'autre des parties contractantes & d'un commun consentement.

IX. Ce present Traité sera approuvé & ratifié par S. M. I. & Cath. par S. M. le Roi de la Grande Bret., & par les Hauts & Puissans Seigneurs les Etats Généraux des Provinces Unies, & les Lettres de Ratification seront données & échangées à Vienne dans l'espace de six semaines, à compter du jour de la signature.

En foi de quoi, tant les Commissaires Impériaux, en qualité de Plenipotentiaires Extraordinaires, que le Ministre du Roi de la Grande Bret., muni également de Plein-pouvoirs, ont signé ce Traité de leurs propres mains, & y ont apposé leurs Sceaux. Fait à Vienne en Autriche le 16. jour du mois de Mars, l'an du Seigneur 1731.

(L.S.) Eugene de Savoye.

(L.S.) Philippe Louis de Zinzendorf.

(L.S.) Gundacre Thomas de Searemborg.

(L.S.) Thomas Robinson.

A R T I C L E S E P A R E '.

Quoique par le premier article du Traité conclu aujourd'hui entre S. M. I. & Cath. & sa sacrée Maj. Brit. & les Seigneurs Etats Généraux des Provinces unies des Pais-Bas, les parties contractantes se soient entr'autres promis mutuel-

JUSTIFICATIVES. N^o. XI. LXX

actuellement, qu'elles s'opposeroient de toutes leurs forces aux entreprises de tous & chacun qui voudroient (ce que l'on n'espère pas) troubler quelqu'une des parties contractantes, leurs successeurs ou heritiers, dans la paisible possession de leurs Royaumes, Etats, Pais, Terres, Droits ou Immunités, dont chacun des contractans jouit ou devoit jouir au moment de la conclusion du present Traité; les dites parties contractantes sont cependant convenues entr'elles, en vertu du present article separé, qu'en cas qu'il arrivât dans la suite des tems que S. M. I. & Cath., ses heritiers ou successeurs, fussent troublés par les Turcs dans la paisible possession des Royaumes, Etats, Pais, Terres, Droits ou Immunités, dont S. M. Imp. & Cath. jouit ou devoit jouir, les garanties stipulées dans le dit *Article I.* ne doivent pas s'étendre au cas dont il vient d'être fait mention.

Cet article separé aura la même force &c.

DECLARATION *au sujet des Garnisons Espagnoles, que l'on doit introduire dans les Places fortes de Toscane, Parme & Plaisance.*

D'Autant que S. M. I. & Cath. a voulu avoir toutes ses suretés avant que de consentir, de son coté, à l'*Article III.* du Traité conclu aujourd'hui, qui regle l'introduction immediate des Garnisons Espagnoles dans les places fortes de Toscane, Parme & Plaisance, en conformité des véritables vûes & intentions, contenues dans les promesses faites & signées dans le Traité de Seville, le 31 de Novembre 1729; S. M. le Roi de la Grande Bret. & les Hauts
&

de Puissans Seigneurs les Etats Généraux des Provinces Unies des Païs-Bas, ont non seulement de bonne foi exhibé à S. M. I. & Cath. ces promesses, telles qu'on les voit cy-jointes ; mais encore ils n'ont pas craint d'affurer très fortement, que lorsqu'ils sont convenus d'introduire les Garnisons Espagnoles dans les places fortes de Toscane, Parme & Plaifance, ils n'ont eu aucune intention de s'éloigner, en quoi que ce soit, de ce que l'on trouve réglé dans l'*Article V. de la Quadruple Alliance* concluë à Londres le 2 Aoust 1718, soit à l'égard des Droits de S. M. Imp. & de l'Empire, soit pour la sûreté des Royaumes & Etats que S. M. Imp. possède actuellement en Italie, soit enfin pour conserver le repos & la dignité de ceux qui étoient pour lors légitimes possesseurs de ces Duchés. Pour cet effet S. M. le Roi de la Grande Bret. & les Hauts & Puissans Seigneurs les Etats Généraux des Provinces Unies des Païs-Bas, ont déclaré & déclarent, qu'ils sont tous disposés & prêts à donner à S. M. I. & Cath., comme ils font pas le present Acte, toutes les promesses, évictions, ou comme l'on dit, les garanties, aussi fortes & aussi solennelles qu'on peut les souhaitter, tant sur les chefs que l'on a rapporté cy dessus, que sur tous les autres points ; qui sont encore contenus dans le susdit *V. Article* du Traité nommé la Quadruple Alliance.

Cette presente Déclaration aura la même force &c.

DECLARATION concernant la succession de Parme.

DAns la crainte que la mort imprévuë du feu Ser. Prince Antoine Farneze, dans son vivant, Duc de Parme & de Plaifance, n'apporte quelque retardement ou quelqu'obstacle à la conclusion de ce Traité, étant arrivée dans le tems même que l'on étoit sur le point de le conclure; S. M. I. & Cath., en vertu du present Acte, déclare & s'engage à ce qu'au cas que l'esperance où l'on est de la grossesse de la Ser. Duchesse Veuve du Ser. Duc Antoine, vient à se confirmer, & que la dite Duchesse Veuve mit au monde quelque enfant mâle, tout ce qui a été réglé au sujet de l'introduction des garnisons des troupes Espagnoles dans les places fortes de Parme & de Plaifance, tant par *l'Article III.* du Traité conclu aujourd'hui, que par l'Acte de Déclaration rapporté cy-dessus, aura lieu, tout comme si la mort imprévuë du Duc n'étoit point survenuë. Mais que si l'esperance que l'on a conçue de la grossesse de la susdite Duchesse Veuve vient à s'évanouir, ou qu'elle mette au monde une fille posthume, pour lors S. M. Imp. susdite déclare & s'engage, à ce qu'au lieu d'introduire les garnisons Espagnoles dans les places fortes de Parme & de Plaifance, le Ser. Infant d'Espagne, DON CARLOS, soit mis en possession des dits Duchés, de la même maniere dont l'on étoit convenu, du consentement de l'Empire, avec la Cour d'Espagne, & suivant la teneur des Lettres de l'Investiture éventuelle; laquelle teneur sera regardée comme répétée & confirmée dans tous ses articles,

ticle, Clauses & Conditions; enforte cependant, que le dit Infant d'Espagne, ainsi que la Cour d'Espagne, satisferont à tous les Traités antérieurs, dont l'Empereur est partie contractante, du consentement de l'Empire. De plus, les troupes Imperiales. n'ayant pas été mises, après la mort du susdit Duc Antoine Farneze, dans les Places fortes de Parme & de Plaisance; non en vuë d'apporter aucun empêchement à la succession éventuelle, selon qu'elle est assurée au Ser. Infant Don Carlos par le Traité de Londres, appelé communement de la *Quadruple Alliance*: mais pour prévenir toutes les entreprises qui auroient pu troubler la tranquillité de l'Italie, S. M. I. & Cath. voyant que, par le Traité conclu aujourd'hui, le repos public est rétabli & affermi autant qu'il a été possible, suivant ses desirs pacifiques, elle déclare derechef, qu'en mettant ses troupes dans les places fortes de Parme & de Plaisance, elle n'a eu d'autre intention que d'affuter, autant qu'il étoit en son pouvoir, la succession du Ser. Infant Don Carlos, selon qu'elle est assurée audit Infant par le Traité de Londres, & que, bien loin de s'opposer à la dite succession, au cas que la ligne masculine de la Maison de Farneze soit entièrement éteinte, bien loin aussi de vouloir s'opposer à l'introduction des troupes Espagnoles, si la Duchesse Veuve venoit à mettre au monde un fils posthume; S. M. Imp. aucontraire déclare & promet de donner des ordres exprès pour en faire sortir ses troupes, soit afin que l'Infant Don Carlos entre en possession des susdits Duchés, suivant la teneur des Lettres d'investiture éventuelle, soit pour que les garnisons Espagnoles puissent être introduites paisiblement

JUSTIFICATIVES. N°. XL. LXX

ment & sans aucune résistance de qui que ce soit : mais ces garnisons ne pourront servir à autre usage que pour assurer à l'Infant Don Carlos la succession, au cas que la ligne masculine soit entièrement éteinte dans la Maison de Farneze.

La présente Déclaration aura la même force &c.

DECLARATION *qui a été signée par les Ministres du Roi de la Grande Bret.*

& des Seigneurs Etats Généraux, en vertu de leurs Plein-pouvoirs.

D'Autant qu'entre plusieurs articles, dont on étoit convenu dans le Traité de Seville, signé le 21. de Novembre 1729. en faveur du Grand Duché de Toscane, aussi bien que les Duchés de Parme & Plaisance, on y avoit aussi résolu, qu'aussi tôt que le Ser. Infant d'Espagne Don Carlos, ou celui qui entre dans ses droits, seroit paisible possesseur de la succession qui lui étoit destinée, qu'il se feroit assuré contre toutes les insultes de ses ennemis, & contre tous les justes sujets de crainte, pour lors S. M. Cath. donneroit ordre de retirer des susdits Duchés ses propres troupes; mais non pas celles de l'Infant Don Carlos, ou de celui, qui, comme on vient de le dire, entre dans ses droits.

Les soussigné Ministres du Roi de la Grande Bret. & des Seigneurs Etats Généraux, en vertu du présent Acte, déclarent que sa dite Maj. Brit. & les Hants & Puissans Seigneurs. Etats Généraux des Provinces Unies ont coutume d'accomplir inviolablement tout ce qu'ils
ont

ont promis : ainsi ils persistent toujours dans l'intention & la volonté que , dans les cas susdits , les troupes Espagnoles seront incessamment retirées des Duchés de Toscane , Parme & Plaisance.

Cette Déclaration doit demeurer secrète ; mais qu'elle ait cependant la même force &c.

Article séparé.

Le Traité conclu aujourd'hui entre S. M. I. & Cath. , S. M. Brit. & les Hauts & Puissans Seigneurs les Etats Généraux des Provinces Unies des Pais-Bas , n'ayant pu être souscrit ni signé par le Ministre des dits Etats Généraux , résidant à la Cour Imperiale , attendu que , selon les usages reçus dans sa République , & suivant la forme de son Gouvernement , elle ne pouvoit lui expedier , ni le susdit Ministre recevoir les Plein-pouvoirs aussi tôt qu'il eut été nécessaire ; il a été convenu entre S. M. Imp. & S. M. Brit. que les dits Etats Généraux , d'autant qu'il y a dans le dit Traité plusieurs conditions qui les concernent en particulier & les intéressent , seront établis & considérés comme partie principale contractante , étant même expressement nommés en cette qualité dans le dit Traité , dans la ferme espérance qu'ils y accederont le plutôt que la forme ordinaire de leur Gouvernement pourra le permettre. Et parce que le zele que cette République fait paroître pour établir & assurer la tranquillité publique , ne laisse à Leurs susdites Maj. aucun lieu de douter , que la susdite République ne souhaite de devenir au plutôt partie principale contractante du dit Traité , afin de pouvoir jouir de ce qui y a été stipulé d'a-

JUSTIFICATIVES. N^o. XI. LXXI

avantageux pour elle ; c'est pourquoi Leurs Maj. travailleront toutes deux de concert , pour que ce Traité puisse être signé & ratifié à la Haye , de la part des dits Etats Généraux dans le terme de trois mois , à compter du jour de la signature du present Traité , ou même plutôt , si faire se peut. Car il a paru nécessaire à L. M. Imp. & Brit. , pour parvenir au but qu'elles se sont proposé dans le present Traité d'assurer la tranquillité commune , que les dits Etats Généraux soient parties , & entrent en société des susdites Conventions.

Cet article séparé aura la même force &c.

N^o. XII.

LETTRE de LL. HH. PP. aux Provinces , en leur envoyant Copie du Traité de Vienne.

NOBLES ET PUISSANS SEIGNEURS ,

LE Comte de CHESTERFIELD, Ambassadeur Extraordinaire & Plenipotentiaire de S. M. Brit. , nous ayant prié de commettre quelques Seigneurs de notre Assemblée , pour entrer avec lui en conférence ; & ayant commis à cet effet le Seigneur de Linden , & nos autres Deputés pour les affaires étrangères , qui ont tenu la dite Conférence , ils nous ont fait rapport que le Comte de Chesterfield leur avoit déclaré , qu'il avoit reçu ordre de sa dite Maj.

Maj. de communiquer à L. H P. le Traité *con-*
clu entre S. M. & l'Empereur, quoique sa dite
Maj. n'eut pas encore reçu le dit Traité,
aussi tôt qu'il seroit signé, ce qui s'est fait le 6.
de Mars dernier. Que les premières propo-
sitions faites de la part de l'Empereur ayant fait
espérer à S. M. de mettre fin, par le moyen de
cette négociation, aux différens qui étoient
sur le tapis, prévenir la guerre, & sortir de
l'état violent où les choses se trouvoient; S. M.
avoit donné les mains à cette négociation, met-
tant toujours pour baze l'accomplissement des en-
gagemens précédens, & sur tout ceux du Traité
de Seville. Qu'on étoit heureusement parvenu, à
ce but; que les différens étoient terminés, de ma-
nière que S. M. espéroit que la République en
seroit contente; & que le Traité de Seville,
qui avoit rencontré tant d'obstacles & de dan-
gers, seroit paisiblement exécuté. Que Sa Maj.
auroit fort souhaité que cette négociation eut
été entamée & continuée de concert & avec
l'approbation de la République: mais que l'in-
certitude du succès & le secret, sur lequel la
Cour de Vienne avoit fort insisté, ne l'avoient
pas permis. Que S. M. avoit apporté tous les soins
possibles à régler, selon ses desirs, les articles
qui concernent l'Etat en particulier. Que S.
M. avoit le plus insisté sur ces articles, &, com-
me elle l'espère avec succès. Que dans cette
confiance la République étoit nommée dans
tous les Traités comme une des principales par-
ties contractantes, d'autant plus que le princi-
pal objet du Traité concernant la République
faisoit voir qu'il ne convenoit, ni à la dignité
ni à l'honneur de l'Etat d'y entrer autrement.
Que lui Comte de Chesterfield avoit ordre d'a-
jouter que S. M. se flattoit que son attention

à éviter la guerre, & à rétablir la tranquillité dans l'Europe, seroit agréable à L. H. P. & qu'elles voudroient bien mettre la dernière main à un si Saint ouvrage, qui, sans elles, resteroit sans effet; puisque S. M. regarderoit comme imparfait tout ce à quoi ne concoureroit pas un Etat dont l'amitié lui est si chère & l'approbation si glorieuse. Que le dit Comte de Chesterfield avoit remis aux Députés une copie du Traité, des Déclarations & des articles séparés, que les Députés nous ont délivrés.

Que le dit Comte de Chesterfield avoit encore ajouté, qu'on remarqueroit sans doute, qu'il n'est pas fait mention, dans le Traité, de S. M. Brit. comme Electeur d'Hanovre; mais que S. M. avoit négocié séparément par rapport à ses intérêts relatifs à l'Electorat, sans les mêler avec ceux du présent Traité: que néanmoins il pouvoit assurer que S. M., en qualité d'Electeur, avoit garanti la succession de l'Empereur dans ses Etats héréditaires, conformément à la Pragmatique Sanction.

Le Comte de Sintzendorff, Envoyé Extraordinaire & Plenipotentiaire de S. M. Imp., ayant aussi demandé une conférence, qui lui fut accordée, & qui fut tenue par nos mêmes Seigneurs Députés, ils nous ont rapporté que le dit Comte de Sintzendorff leur avoit dit, que S. M. I. & Cath. lui avoit ordonné de communiquer à L. H. P. le Traité conclu & signé à Vienne le 16 du mois passé, entre S. M. I. & Cath. & S. M. le Roi de la Grande Bret., & d'inviter la République d'y entrer, comme partie principale contractante: qu'elle y est nommée comme telle; parce que S. M. I. & Cath.

à jugé que cela convenoit à la gloire des Etats Généraux, & que ce terme marque mieux que tout autre la grande estime que S. M. I. & Cath. fait de l'amitié de la République. Que ses intérêts y sont tellement menagés, qu'il eseroit qu'elle regarderoit le dit Traité comme avantageux, &, s'il osoit le dire, comme nécessaire pour le bien des deux Etats; & que L. H. P. ne balanceroient point à prendre avec l'Empereur les engagements reciproques. Que S. M. I. & Cath. auroit fort souhaité de traiter cette affaire, dès le commencement de la négociation, jusques à la fin, avec la participation de la République; mais que la nature de la chose ne l'ayant point permis, elle l'avoit chargé de l'assurer qu'elle auroit toujours en L. H. P., en toute occasion, une confiance parfaite; & qu'on concerteroit toujours avec Elles tout ce qui regarde le bien commun.

Qu'il devoit ajouter, que la base & le fondement du Traité dont il avoit l'honneur & la satisfaction de faire communication à la République, & dans lequel Elle étoit invitée d'entrer, comme partie principale contractante, étoit & devoit être le renouvellement de l'ancienne & étroite amitié, harmonie & bonne intelligence entre S. M. I. & Cath., S. M. le Roi de la Gr. Bret. & notre République, qui a subsisté si long-tems & procuré des avantages reciproques. Qu'ensuite le Comte de Sintzen-dorff avoit remis aux dits Seigneurs Députés une copie du dit Traité avec les Déclarations & articles séparés, que les Députés nous ont délivrés.

Nous n'avons pu différer à en informer V. N. P. & les Seigneurs Etats des autres Provin-

ces,

JUSTIFICATIVES. N°. XII. ~~XXX~~

ces, & leur envoyer copie du dit Traité, des Déclarations & des articles séparés, tels qu'ils nous ont été communiqués, n'y manquant que la Pragmatique Sanction, sur l'ordre de la succession aux Etats de l'Empire, dont il est fait mention dans l'Article II. comme jointe au Traité, que le Comte de Chesterfield a dit ne lui avoir pas été envoyée, & qu'il attendoit cet Acte assez connu & facile à trouver. Nous prions V. M. P. & les Seigneurs Etats des autres Provinces, d'examiner le dit Traité, les pièces annexées & les propositions des susdits Ministres, faites au nom de leurs Maîtres; & de prendre une résolution telle qu'il sera trouvé le plus convenable pour le service, le bien & l'avantage de l'Etat; de nous informer le plutôt possible de cette résolution, & d'autoriser leurs Seigneurs Députés ici, de décider de concert, pour le plus grand avantage de l'Etat, sur les remarques que l'on pourroit faire.

Lorsque nous avons reçu la communication du susdit Traité, & que nous l'avons examiné, nous avons remarqué que rien ne pouvoit être plus desirable pour l'Etat; & que nous ne desirions rien plus que de voir rétablie & affermie la tranquillité publique, d'où dépend celle de l'Etat, & que la République obtient satisfaction sur les Grievs qui l'ont engagée à entrer dans les Alliances de Hanovre & de Seville, sans en venir d'un côté à des extrémités, même à entreprendre une guerre, qui, outre l'incertitude du succès, seroit exposée à de grands inconveniens dans la conjoncture présente; cependant quelques uns de nos Alliés la regardoient comme inevitable, & comme l'unique moyen de parvenir au but de nos Alliances; & de l'autre

tre coté éviter une guerre générale , & parvenir à cette fin sans entrer dans le susdit Traité ou d'autres engagements ; mais comme ce nous paroît impossible , & que néanmoins nous ne pouvons jeter les yeux sans inquiétude sur une guerre générale , & même sur la continuation de l'incertitude où flottent les affaires de l'Europe depuis tant de tems , nous ne pouvons nous empêcher de prier les Confédérés , de peser , si les difficultés qui pourroient suivre de notre accession à ce Traité , contrebalanceroient ce que nous venons de faire remarquer , sur tout si l'on fait attention que peut-être ces difficultés ne sont pas telles qu'elles pourroient paroître de prime abord.

Nous ne croions pas qu'il soit nécessaire que nous entrions ici dans la discussion de tous les points de ce Traité , que nous soumettons à l'examen des Seigneurs Etats des Provinces respectives ; cependant nous previeudrons quelques réflexions qui naissent naturellement sur la garantie générale , & particulièrement sur celle de l'ordre de la succession aux Etats de la Maison d'Autriche , ainsi qu'elle est réglée par la Pragmatique Sanction de 1713. pour empêcher le démembrement des dits Etats , puisque c'est l'article sur lequel on peut faire le plus d'objections. Sur ce sujet nous croyons qu'on peut remarquer.

I. Que le Traité de la Barrière , confirmé dans le premier article , pose pour base de tout le Traité , que les Etats de la Maison d'Autriche resteront dans une seule main , sans être partagés ; & contient en outre une garantie de cette partie de la succession de l'Empereur , qui sera inmanquablement la première attaquée ,
dés

JUSTIFICATIVES N°. XII. LXXVII

dès que quelque Prince voudra s'emparer des Etats de la Maison d'Autriche, & dont la République devra prêter la garantie qu'on lui demande aujourd'hui.

II. Que lorsque la République conclut en 1718. l'Alliance défensive avec la France & la Gr. Bret., qui contient une garantie reciproque de tous les Royaumes, Etats, Possessions & droits respectifs, elle a temoigné être disposée à faire une semblable Alliance avec l'Empereur; qu'ensuite l'Etat avoit résolu d'entrer dans la *Quadruple Alliance*, qui contient une garantie bien plus ample, à la vérité sous certaines conditions; mais qui n'ont rien de commun avec les affaires présentes. Enfin, qu'il n'y a que peu de tems que la République, pour sortir de l'embarras où l'on étoit, a consenti avec ses Alliés à garantir les Etats de l'Empereur en Italie.

III. Que le but de la garantie étant de conserver les Etats Autrichiens dans une seule main, & maintenir par ce moyen l'équilibre en Europe, tout s'accorde avec le grand intérêt de l'Etat, & avec les derniers Traités de Paix.

IV. Que comme l'Etat promettroit sa garantie à l'Empereur, l'Empereur de même promettroit la sienne à la République, qui lui est d'autant plus importante, que les sentimens & les mesures de l'Empereur ont une grande influence sur les Délibérations des Princes & Etats de l'Empire.

V. Enfin, que la garantie d'un cas qui n'existe pas, & qu'il est incertain si, ou quand il existera, semble préférable aux embarras présents, qu'on espère de dissiper par la promesse de cette garantie: embarras qui ne manqueront pas d'augmenter & de devenir plus difficiles lorsque les 7. années du

Traité préliminaire de 1727. seront expirées, si l'on n'est convenu auparavant d'un accommodement à l'amiable, dont il n'y a point apparence que l'on convienne sans promettre la dite garantie.

Nous ajouterons aux considérations précédentes sur la garantie, une réflexion sur le Traité en général, savoir; que, si d'un côté on a eu soin de l'entier accomplissement de ce que l'Espagne peut prétendre en vertu de la Quadruple Alliance & du Traité de Seville; de l'autre on ne trouve rien dans aucun article qui puisse donner occasion à la France de soutenir qu'elle y est intéressée, encore moins lésée, ou qu'il y ait quelque chose qui ne s'accordât pas exactement avec l'essence des Traités entre cette Couronne & les autres Alliés. Cette réflexion sur le Traité en général nous paroît d'autant plus importante, que nous croyons que nonobstant notre reconciliation avec l'Empereur, on ne peut ménager avec trop d'attention l'amitié de la France. Nous avons cru devoir proposer ces réflexions à V. N. P. & aux Seigneurs Etats des autres Provinces, afin que dans leurs délibérations elles y fassent l'attention qu'elles croiront qu'elles méritent.

Cette affaire nous paroît si importante, que nous espérons que les Confédérés respectifs l'examineront sans délai; & qu'à cet effet les Etats des Provinces qui ne sont pas assemblés, ou ne doivent pas s'assembler si tôt, voudront bien s'assembler incessamment; & nous prions qu'ils soient convoqués à cet effet sans délai. Nous prions le Tout-Puissant, N. & P. S. qu'il ait V. N. P. en sa Sainte garde.

à La Haye le 7. Avril 1731.

Paraphé H. VAN ISSELMUYDE.

N^o. XIII.

TRADUCTION *du Traité de Vienne du 22. Juillet 1731. avec le précis des articles secrets.*

SOit notoire à tous & chacun à qui il appartient ou pourra appartenir; que s'étant élevés différens troubles, dont la tranquillité publique a même été menacée, au sujet de l'Introduction des Garnisons Espagnoles dans les places de Toscane, Parme & Plaisance, que S. M. Cath. avoit jugé à propos de faire garder par ses troupes, au lieu des Neutres qui y devoient être, suivant ce qui avoit été réglé dans le Traité de la Quadruple Alliance: en conséquence de quoi S. M. I. & Cath., ainsi que S. M. Royale de la Gr. Bret., pour prévenir les maux qui pourroient en résulter, étoient convenus cy-devant par l'Article III. du Traité conclu & signé à Vienne le 16. Mars de la présente année, & par deux Déclarations qui y sont annexées; comme il paroît clairement par la teneur du dit article, & des susdites Déclarations dont voici la copie mot à mot.

ARTICLE III. *du Traité conclu le 16. Mars 1731.*

Et d'autant qu'il a été souvent représenté à S. M. I. & Cath. avec des expressions remplies
d 4 d'amitié

d'amitié de la part de S. M. le Roi de la Gr. Bret. & des Hauts & Puissans Seigneurs les Etats Généraux des Provinces Unies, qu'il n'y avoit point de moyen plus sûr pour établir une tranquillité publique, désirée depuis si long-tems, & pour y parvenir le plus promptement qu'il étoit possible, que d'assurer encore davantage la succession des Duchés de Toscane, Parme & Plaisance, destinée au Ser. Infant Don Carlos, en introduisant immédiatement dans les places fortes des dits Duchés 6000 hommes de Troupes Espagnoles; la dite M. I. & Cath. désirant d'entrer dans les vûes, & de seconder les desirs pacifiques de S. M. Brit., & des Hauts & Puissans Etats Généraux des Provinces Unies, ne s'opposera en aucune façon, de son côté, à l'Introduction pacifique des dits 6000 Espagnols, dans les places fortes des Duchés de Toscane Parme & Plaisance, en conséquence des promesses faites cy-dessus par la dite M. Brit. & par les Etats Généraux. Et S. M. I. & Cath. jugeant nécessaire que l'Empire y donne aussi son consentement, elle promet en même tems, qu'elle ne négligera rien pour que ce consentement soit donné dans l'espace de deux mois ou plutôt si faire se peut; & pour obvier plus promptement aux troubles qui menacent le repos public, S. M. I. & Cath. promet en outre, qu'aussitôt que l'on aura fait l'échange mutuel des Ratifications, elle notifiera le consentement qu'elle a donné en qualité de Chef de l'Empire pour la dite Introduction paisible, au Ministre du Grand Duc de Toscane, aussi bien qu'au Ministre de Parme, l'un & l'autre résidans à la Cour, & par-tout où l'on jugera

con-

JUSTIFICATIVES. N^o. XIII. LXXXI

convenable. Sa susdite M. I. & Cath. promet encore & assure, qu'elle est si éloignée de susciter ou d'apporter aucun empêchement, directement ou indirectement, à ce que l'on reçoive les garnisons Espagnoles dans les places susdites; qu'au contraire elle emploiera ses bons offices & interposera son autorité pour lever tous les obstacles, difficultés, ou enfin tout ce qui pourroit s'opposer à la dite Introduction, & par conséquent pour que les 6000. hommes de troupes Espagnoles puissent être introduits tranquillement & sans aucun retardement dans les places fortes, tant du grand Duché de Toscane, que dans celles des Duchés de Parme & de Plaisance de la maniere qui a été dite cy-dessus.

NB. Suit la Déclaration touchant la succession de Parme, qu'on a déjà vue à la fin de la Piece Justificative N^o. XI. de ce Volume; de même que la Déclaration au sujet des Garnisons Espagnoles, que l'on doit introduire dans les Places fortes de Toscane, Parme & Plaisance.

SPECIFICATION *des Engagemens* *du Traité de Seville.*

» **Q**U'on effectuera, dès à présent, l'Intro-
 » duction des Garnisons dans les places
 » de Livourne, Porto Ferrajo, Parme & Plai-
 » sance, au nombre de 6000. hommes des trou-
 » pes de S. M. Cath., & à sa solde, lesquels
 » serviront pour la plus grande assurance &
 » conservation de la succession immédiate des
 » dits Etats, en faveur du Ser. Infant. Don

20 Carlos; & pour être en état de résister à
21 toute entreprise & opposition, qui pourroit
22 être suscitée au préjudice de ce qui a été
23 réglé sur la dite succession.

24 Que les Puissances contractantes feront
25 dès à présent toutes les diligences qu'elles
26 croiront convenables à la dignité & au re-
27 pos des Serenissimes Grand Duc de Tosca-
28 ne, & Duc de Parme, afin que les Gar-
29 nisons soient reçues avec la plus grande
30 tranquillité, & sans opposition, dès qu'el-
31 les se présenteront à la vuë des places où
32 elles devront être introduites.

33 Que les dites garnisons feront aux pré-
34 sents possesseurs le serment de défendre leurs
35 personnes, Souverainetés, biens, Etats &
36 sujets, en tout ce qui ne sera point contrai-
37 re au droit de succession réservé au Ser. In-
38 fant Don Carlos, & les présens possesseurs
39 ne pourront rien demander ou exiger qui y
40 soit contraire.

41 Que les dites garnisons ne se mêleront
42 directement ni indirectement, sous aucun
43 prétexte que ce puisse être, des affaires du
44 Gouvernement politique, Oeconomique ni
45 Civil; & auront ordre très exprès, de ren-
46 dre aux Serenissimes Grand Duc de Tosca-
47 ne, & Duc de Parme, tous les respects &
48 honneurs militaires, qui sont dus à des Sou-
49 verains dans leurs Etats.

50 Que l'objet de l'introduction des dits 6000
51 hommes, des troupes de S. M. Cath. & à
52 sa solde, étant d'assurer au Ser. Infant Don
53 Carlos la succession immédiate des Etats de
54 Toscane, de Parme & de Plaisance; S. M.
55 Cath. promet, tant pour elle que pour ses

» suc

JUSTIFICATIVES. N^o. XIII. LXXXIX

23 successeurs, qu'aussi-tôt que le Ser. Infant
 23 Don Carlos son fils, ou tel autre qui sera à
 23 ses droits, sera possesseur tranquille des dits
 23 Etats, & en sureté contre toute invasion &
 23 & autres justes motifs de crainte, elle fera
 23 retirer des places de ces Etats les troupes
 23 qui seront siennes, & non pas propres à
 23 l'Infant Don Carlos, ou à icelui qui sera
 23 à ses Droits; enforte que par là, la dite suc-
 23 cession & possession reste assurée & exempte
 23 de tous evenemens.

23 Que les Puissances contractantes s'enga-
 23 gent d'établir, selon les droits de succession
 23 qui ont été stipulés, & de maintenir le Ser.
 23 Infant Don Carlos, ou celui à qui passeront
 23 ses droits, dans la possession de puissance
 23 des Etats de Toscane, de Parme, & de
 23 Plaisance, lorsqu'il y sera une fois établi,
 23 de le défendre de toute insulte contre quel-
 23 que puissance que ce soit, qui penseroit à
 23 l'inquieter, se déclarant garantes à perpétuité
 23 du droit, possession, tranquillité & repos
 23 du Ser. Infant & de ses successeurs aux
 23 dits Etats.

23 Qu'à l'égard des autres détails, ou règle-
 23 mens concernant la manutention des dites
 23 garnisons une fois établies, dans les Etats
 23 de Toscane, de Parme & Plaisance; com-
 23 me il est à presumer que S. M. Cath. & les
 23 Ser. Grand Duc, & Duc de Parme en con-
 23 viendront par un accord particulier; les au-
 23 tres puissances contractantes promettent,
 23 que, dès que cet accord sera fait, elles
 23 le ratifieront & garantiront, tant envers S.
 23 M. Cath. qu'envers les Ser. Grand Duc, &
 23 Duc de Parme.

Or, S. M. le Roi Cath., ayant eu communication du dit article & des déclarations qui en dépendent, suivant qu'elle l'avoit souhaité; ayant aussi vu que les dits articles & déclarations ne tendoient qu'à assurer de plus en plus au Ser. Infant Don Carlos son fils, la succession éventuelle dans les Duchés de Toscane, de Parme & de Plaisance. Enfin sa dite M. Cath. voyant que l'on avoit entièrement satisfait aux engagements contractés entre elle & S. M. le Roi de la Gr. Bret., selon qu'ils avoient été communiqués à S. M. I. & Cath., & qu'ils avoient été expliqués dans les déclarations ci-insérées, elle n'a pas voulu non plus manquer de travailler de son côté, à ce qui pourroit assurer encore plus fortement le repos public.

Pour cet effet, de la part de sa Sacrée M. I. & Cath. le Très haut Prince & Seigneur Eugene, Prince de Piémont & de Savoye &c. &c. &c.* Comme aussi l'Illustrissime & Excellentissime Seigneur Philippe Louis Comte de Sintzen-dorff &c. &c. &c.; ainsi que l'Illustrissime & Excellentissime Seigneur Thomas Gundacker, Comte du St. Empire de Stahrenberg &c. &c. &c. Et enfin l'Illustrissime & Excellentissime Seigneur Joseph Lothaire, Comte du St. Empire de Koningsegg, & de Rothenfels, Seigneur d'Aulendorf & Stauffen, Conseiller Actuel & Intime de S. M. I. & Cath.; Vice Président du Conseil Aulique des Pais-Bas; Général Vek-Maréchal; Gouverneur Général de *** Colonel

* On omet ici, pour abréger, tous les autres Titres; parce qu'on les trouve déjà tout entiers au commencement de la Pièce Just. N°. XI.

JUSTIFICATIVES. N^o. XIII. LXXXV

Ionel d'Infanterie & Chevalier de l'Ordre de l'Aigle blanc de Pologne. Et de la part de S. M. le Roi Cath. ; l'illustissime & Excellentissime Seigneur Jaques François Fitzjames , Duc de Liria & de Xerica ; Grand d'Espagne de la premiere Classe ; Chevalier de la Toison d'or , de St. André & de St. Alexandre de Russie ; Alcalde Major ; premier & perpetuel Gouverneur de la Ville de St. Philippe ; Chambellan de S. M. le Roi Cath. , & son Ministre Plenipotentiaire auprès de sa dite M. I. & Cath. Enfin , de la part de S. M. le Roi de la Gr. Bret. Monsieur Thomas Robinson &c. &c. &c. Tous lesquels Ministres , munis de Plein-pouvoirs , après avoir conféré entr'eux & échangé leurs dits Plein-pouvoirs , sont convenus des articles & conditions qui suivent.

A R T I C L E I.

Sa Sacrée Majesté le Roi Cath. ayant murement examiné l'Article III. inferé cy-dessus , du Traité conclu le 16. Mars de présente année , ayant aussi murement examiné les deux déclarations qui y sont aussi inferées , lequel article & lesquelles déclarations sont sur le point d'être executés ; elle a déclaré que , non-seulement elle ne demandoit rien autre chose ; mais même qu'elle y aquiesçoit entièrement. Et afin d'ôter toute occasion de douter ou de disputer , sa dite Maj. a assuré qu'elle consentoit & qu'elle étoit prête de donner les mains , à ce qu'on renouvellât & que l'on confirmât incessamment dans tous les articles , clauses & conditions , tant le Traité de Londres , appelé communement de la quadruple

Allian.

Alliance, conclu le 2 Aoust 1718, que la Paix de Vienne en Autriche, signée le 7 Juin 1725, entre sa Sacr. M. I. & Cath. & le St. Empire Romain d'une part, & la susdite Sacr. M. le Roi Cath. de l'autre part; excepté seulement pour ce qui est marqué dans l'article & dans les déclarations cy-dessus, par rapport au changement des garnisons nentres en garnisons Espagnoles : lequel article & lesquelles déclarations ont été approuvées par leurs dites Majestés, & de nouveau corroborées par le présent Traité. Pour cet effet sa Sacr. M. le Roi Cath. a déclaré, comme elle déclare en vertu du présent article, que les Traités sus nommés seront censés pleinement renouvelés & confirmés derechef, de la même manière qu'ils sont renouvelés par le présent article & confirmés derechef; & S. M. le Roi Cath. promet, tant pour lui que pour ses hoirs & successeurs, & en particulier pour celui de ses hoirs mâles qui doit entrer en possession des susdits Duchés de Toscane, Parme & Plaisance, par droit de succession, en vertu des susdits Traités & suivant la teneur des Lettres d'Investiture éventuelle, expédiées le 9. Decembre 1723. la branche mâle des Maisons de Medicis & de Farnese venant à être tout à fait éteinte, ou enfin pour celui à qui cette succession sera dévolue dans les tems futurs; que tant sa dite Maj. que ses hoirs & successeurs, & en particulier celui de ses descendants mâles, à qui la dite succession sera dévolue, seront tenus & s'engagent de faire & de remplir généralement tout ce qui est contenu dans les deux Traités susmentionnés.

Il Sa Sacr. M. I. & Cath. & sa Sacr. M. le Roi de la Gr. Bret. promettent aussi, de leur côté,

JUSTIFICATIVES. N^o. XIII. LXXXVII

côté, & s'obligent envers sa Sacr. M. le Roi Cath. ses hoirs & successeurs, qu'en faveur de la ligne masculine de la présente Reine d'Espagne, en tant que cette ligne masculine a été appelée à la succession des Duchés de Toscane, Parme & Plaisance, en vertu des Traités sus-nommés, & suivant la teneur des Lettres d'investiture eventuelle; ils rempliront entièrement tout ce qui est réglé dans le susdit Article III. du Traité conclu le 16. Mars de la présente année, & dans les deux déclarations insérées pareillement cy-dessus. Tout comme aussi sa Sacr. M. I. & Cath. & sa Sacr. M. le Roi de la Gr. Bret., en consentant au renouvellement du Traité, dit de la *Quadruple Alliance*; & sa Sacr. M. I. & Cath., en consentant aussi au renouvellement de la paix du 7. Juin 1725. conclue entre sa dite Maj. & le St. Empire Romain d'une part, & sa Sacr. M. le Roi Cath. de l'autre part; Leurs dites Majestés promettent & s'engagent, pour elles, leurs hoirs & successeurs, de remplir fidèlement, en faveur de S. M. le Roi Cath., ses hoirs & successeurs, tout ce à quoi ils sont engagés en vertu de ce consentement au renouvellement; savoir, S. Sacr. M. I. & Cath. tout ce qui est porté, tant dans le Traité de la *Quadruple Alliance*, que dans le susdit Traité de Paix conclu le 7. Juin 1725. Et S. Sacr. M. le Roi de la Gr. Bret. tout ce à quoi elle est engagée par le Traité de la *Quadruple Alliance*.

III. Tout ce qui a été réglé jusqu'ici du commun & irrevocable consentement des parties contractantes; soit qu'il s'agisse seulement de l'introduction des Troupes Espagnoles, soit que le cas d'ouverture existe pour introduire le Ser.

Infant d'Espagne Don Carlos dans les Duchés de Parme & de Plaisance, suivant la teneur du Traité de la Quadruple Alliance, doit servir de regle ; desorte cependant, que dans ce dernier cas, le susdit Ser. Infant d'Espagne Don Carlos, ou celui qui, selon l'Article V. de la Quadruple Alliance, sera appelé après lui à cette succession éventuelle, pourra & devra entrer en possession de ces Duchés précisément de la même manière qu'il est exprimé dans les Lettres d'investiture éventuelle, expédiées le 2 Decembre de l'année 1723.

IV. D'autant que l'on a eu soin de communiquer, depuis long-tems & à différentes fois, aux Ser. Princes, le Grand Duc de Toscane & le Duc de Parme & de Plaisance, suivant qu'ils étoient pour lors en vie, tout ce qui avoit été réglé par l'Article V. de la Quadruple Alliance en faveur du Ser. Infant d'Espagne Don Carlos, ou en faveur de ceux qui entrent dans ses droits, suivant les Traités susmentionnés ; aussi bien que les engagements susdits, entre sa Sacr. M. le Roi Cath., & sa Sacr. M. le Roi de la Gr. Bret. ; ayant aussi communiqué au Ministre du Grand Duc de Toscane & au Ministre de Parme, tous deux Résidens à la Cour Imperiale, l'Article III. rapporté cy-dessus du Traité conclu à Vienne le 16. Mars de la présente année, & les deux déclarations en conséquence aussi rapportées cy-dessus ; & parce qu'il n'y a rien plus capable d'affermir la tranquillité publique, que de lever au plutôt tous les obstacles & toutes les difficultés qui pourroient se rencontrer & retarder l'exécution de ce qui a été accordé entre les parties contractantes. Pour ces raisons, sa Sacr. M. I. & Cath.,

JUSTIFICATIVES, N^o. XIII. LXXXIX

& sa Sacr. M. le Roi de la Gr. Bret. ont promis & se sont obligés, chacun en leur particulier, d'emploier de bonne foi toute sorte de moyens, aussitôt que le présent Traité sera signé, pour engager aussi le Ser. Gr. Duc de Toscane à consentir au plutôt, non seulement à l'Introduction des troupes Espagnoles, dont on a déjà souvent parlé, mais encore à tout ce qui a été réglé cy-dessus en faveur de la ligne masculine de la présente Reine d'Espagne, par les Traités, Conventions & déclarations rapportées cy-dessus; desorte cependant que tout ce dont on a fait mention, ne pourra avoir lieu qu'après l'échange reciproque des Ratifications, quand même le susdit Gr. Duc de Toscane y consentiroit auparavant.

V. Outre cela sa Sacr. M. I. & Cath., & sa Sacr. M. le Roi de la Gr. Bret. déclarent ne souhaiter rien davantage, que de voir le Ser. Gr. Duc de Toscane acquiescer à tout ce qui a été réglé dans les Traités cy-dessus mentionnés, pour la conservation de sa dignité & de son repos, aussi bien que pour sa propre sûreté & pour celle des Etats qu'il gouverne. C'est pourquoi les susdites parties contractantes promettent & s'obligent, non seulement entr'elles, mais encore envers S. A. R., de regarder comme renouvelles & confirmés tous & chaque points qui se trouvent réglés dans les Traités susmentionnés, tant par rapport à sa dignité que par rapport à sa sûreté & à celle des Etats qui lui sont soumis, & elles se chargent de les soutenir, remplir, ou, comme l'on dit, de les garantir.

VI. Et parce que, pour parvenir au but & accomplir l'ouvrage salutaire que les parties
con-

contractantes ont entrepris; savoir d'affermir, entierement le repos public, rien n'a paru plus important que l'accession du Ser. Gr. Duc au présent Traité: pour cet effet les dites parties contractantes ont jugé qu'il étoit à propos d'inviter le plus amiablement que faire se peut, S. A. R. à la dite accession; comme elles l'invitent expressement par le présent article, afin que S. A. R. venant à concourir de son côté à un ouvrage si avantageux, la tranquillité publique de l'Europe-en soit d'autant plus assurée.

VII. Le présent Traité sera ratifié & approuvé par sa Sacr. M. I. & Cath., & par sa Sacr. M. le Roi de la Gr. Bret., & les Lettres de ratification seront communiquées & échangées à Vienne en Autriche dans l'espace de deux mois, à compter du jour de la signature du présent Traité, ou plutôt si faire se peut.

En foi de quoi les Commissaires de S. M. I., en qualité d'Ambassadeurs Plenipotentiaires extraordinaires, & les Ministres de Leurs Majestés Cath. & Brit., munis pareillement de Plein-pouvoirs, pour donner la force requise au présent Traité, l'ont soussigné de leurs propres mains, & l'on scelé de leurs cachets. Fait à Vienne en Autriche le 22 jour du mois de Juillet, l'An du Seigneur 1731.

(L.S.) Eugene de Savoye.

(L.S.) Philippe Louis C. de Zinzendorf.

(L.S.) Gundacre C. de Staremborg.

(L.S.) I. L. C. de Königsegg.

(L.S.) I. Duc de Liria.

(L.S.) Thomas Robinson.

Précis des Articles séparés & secrets.

ARTICLE SEPARÉ.

Quoi que l'on n'ait rappelé au commencement du présent Traité que les engagements autres fois pris par les Rois d'Espagne & de la Gr. Bret. sur l'introduction des Garnisons Espagnoles, il a été convenu cependant entre les parties qui ont fait ce présent Traité, qu'à l'égard des autres engagements qui ont été représentés séparément à l'Empereur, & qui sont annexés au présent article; la teneur de l'Art. III. du Traité du 16. Mars, & les déclarations en conséquence aura lieu, comme si cette partie d'engagement étoit inférée de mot à mot au commencement du présent Traité,

*Partie secrète des engagements entre S. M: Cath.
& S. M. Brit. sur les Garnisons Espagnoles.*

„ Ce sont les deux premiers Art. séparés &
„ secrets du Traité de Seville, sur les condi-
„ tions du séjour des troupes Espagnoles en
„ Toscane & en Parme. *

Autre Article séparé & secret.

Si après les deux mois convenus pour obtenir le consentement du Gr. Duc à toutes les dispositions cy-dessus, il paroïssoit encore douteux de l'obtenir; S. M. Imp. ne s'opposera en aucune façon à l'exécution pleine & entière de tous

tous les engagements pris entre S. M. Cath. & S. M. Brit., & rapportés cy-dessus dans l'article secret & séparé, exhibés à l'Empereur, & expliqués par la Déclaration entre l'Espagne & l'Angleterre sur les dites garnisons Espagnoles.

N°. XIV.

CONVENTION *de la Famille entre la Maison de Medicis & le Roi d'Espagne pour la succession aux Etats du Grand Duc.*

Au nom de la Sainte Trinité, Père, Fils & St. Esprit.

LA Divine Providence ayant inspiré au Ser. JEAN GASTON, Gr. Duc de Toscane, & à la Ser. ANNE MARIE LOUISE, Electrice Douaire Palatine, le sincere & ardent desir qu'a toujours eu le Ser. Gr. Duc COSME III. leur Pere de glor. mémoire, d'entrer dans les mesures qu'auroient prises les principales puissances, pour pourvoir au défaut de successeurs dans leur famille, dans la maniere qui seroit trouvée la plus efficace & la plus propre à conserver & à assurer contre tout événement la tranquillité publique, & en particulier celle de leurs Etats, & procurer & affermir le bonheur & les avantages de leur peuple, elles ont enfin résolu d'exécuter de si bonnes intentions, en engageant les principales puissances

à concourir à une si bonne œuvre , en réglant pacifiquement la succession à la souveraineté des dits Etats , en faveur d'un Prince aussi étroitement uni à leur Ser. Maison par les liens du sang , que l'est le Ser. Prince DON CARLOS , Infant d'Espagne , Fils aîné de S. M. Cath. & de la présente Reine d'Espagne , que L. A. R. ont , par cette raison , toujours préféré à tout autre , & qui a toujours été l'objet des vœux de leurs peuples , tant à cause de l'éclat de sa naissance que pour ses autres qualités personnelles & hereditaires , qui font avec raison espérer à toute la Toscane , sous le gouvernement d'un si grand Prince , la continuation des prospérités & du repos dont elle a joui sous les Gr. Ducs de la Ser. Maison régnante. Et comme , pour mettre la dernière main à une affaire de cette importance , différée jusqu'à présent à cause de l'incertitude d'obtenir le concours de S. M. Imp. & des autres puissances de l'Europe , désiré également par S. M. Cath. , par le Gr. Duc , & par la Ser. Electrice Douairière Palatine ; mais dont on est assuré présentement , depuis que certaines difficultés ont été levées par les derniers Traités , il a été trouvé à propos de négocier & conclure directement entre S. M. Cath. & L. A. R. un Traité ou Convention de Famille à Famille , où se soient réglés les divers intérêts concernant nonseulement le plus convenable établissement de la succession du Ser. Infant susdit aux dits Etats , pendant que le Ser. Gr. Duc , (que Dieu conserve longtemps) est encore en vie , en qualité de son successeur immédiat ; mais encore la conservation de la souveraineté , autorité & tranquillité de S. A. R. , de l'honneur & des intérêts de la Ser.,

Ser. Electrice Palatine Douairiere , & des avantages de leurs Etats & de leurs peuples. Pour cet effet S. M. Cath. a jugé a propos de donner ses Plein-pouvoirs au R. P. *Salvador Ascarnio*, de l'Ordre des Dominicains, son Ministre à la Cour de Toscane; & S. A. R. a commis avec ses Plein-pouvoirs, le Chevalier & Prieur, le Marquis *Charles RINUCCINI* du Conseil d'Etat & Secrétaire de guerre; & le Chevalier & Prieur *Jaques GIRALDI* du Conseil d'Etat; les dits Ministres Plenipotentiaires s'étant communiqué, & ayant échangé leurs Plein-pouvoirs respectifs, & ayant tenu plusieurs conférences entr'eux, sont convenus d'un Traité de Famille, comme il est dit cy-dessus, & d'une Alliance & amitié perpétuelle entre S. M. C., ses heritiers & successeurs d'une part, & le Ser. Gr. Duc & ses successeurs d'autre part, de la maniere & aux conditions exprimées dans les articles suivans.

ARTICLE I. Pour établir sur la base la plus solide & la plus inalterable, une Alliance perpétuelle, & une sincere amitié entre la famille Royale d'Espagne, & la maison regnante de Toscane, les Royaumes & la Couronne de S. M. & les Etats de S. A. R. tant le Ser. Gr. Duc, que la Ser. Electrice Palatine sa sœur, sont convenus pleinement, ont résolu & consenti, que, nonobstant toute autre disposition quelconque, qui pourroit avoir été faite cy-devant en Toscane, par rapport à la succession, suivant la situation d'alors des affaires publiques; le Gr. Duc, que Dieu daigne conserver venant à mourir sans laisser d'enfans mâles, le Ser. Prince Infant Don Carlos, sera & demeurera être son successeur immediat à la Souveraineté

Souveraineté de tous les Etats qui composent à présent le Grand Duché de Toscane, & successivement l'aîné des enfans mâles du dit Infant; & à leur défaut, la dite succession passera de plein droit à l'aîné de ses Ser. freres, fils de S. M. Cath. & de la présente Reine d'Espagne.

II. S. A. R. & S. A. Elect. voulant que ce règlement de succession à la Souveraineté de leurs Etats, ait l'effet le plus sûr & le plus tranquille qu'il se pourra, s'engagent de communiquer la présente convention au Senat, après l'échange des Ratifications, & de lui en faire jurer la religieuse & inviolable observation, si le Roi Cath. le souhaite & le demande.

III. Leurs M. promettent au nom du Ser. Infant Don Carlos, & de ceux qui succéderont à ses droits, que les fonds & dettes publiques, & les revenus destinés à cet effet seront maintenus, & que l'ordre militaire de St. Etienne sera de même maintenu dans l'état & l'éclat où il est à présent.

IV. Elles promettent pareillement que la constitution du gouvernement en Toscane sera maintenue, tant pour l'oeconomique, le civil & le juridique; que les droits, privileges & prérogatives de la Ville de Florence lui seront conservés, & qu'elle sera la principale résidence du Ser. Infant successeur; la même chose sera observée à l'égard de chacune des autres Villes, sur tout à l'égard des Magistrats. On procurera aux sujets toutes sortes de facilités & exemptions dont ils ont joui sous la Regence de la Ser. Maison regnante. Enfin, on ne conferera qu'aux naturels les emplois civils & oeconomiques, les Evêchés & autres benefices Ecclesiastiques.

V. Que les personnes, effets, bâtimens & Commerce des naturels de Toscane, seront maintenus en Espagne dans la possession des mêmes franchises, & exemptions dont jouissent les nations les plus amies & les plus favorisées de la Couronne dans le commerce.

VI. Que le Gr. Duc regnant, en consideration de ce qu'il fait & accorde pour assurer la succession immediate au Ser. Infant, ne rencontrera aucun obstacle dans le libre exercice de la Souveraineté, & continuera à gouverner ses États & son peuple, avec la même puissance absolue & independante avec laquelle il les a gouvernés jusqu'à présent; & S. M. Cath., pour témoigner l'affectueuse estime qu'elle a pour S. A. R. s'oblige de traiter à sa Cour la personne & les Ministres du Gr. Duc & de ses successeurs, de la même maniere & avec les mêmes titres que l'on a donné, à la Cour d'Espagne, à la personne & aux Ministres du Ser. Seigneur Duc de Savoye, avant qu'il fut reconnu Roi de Sardaigne.

VII. L. A. promettent que tous leurs biens meubles & immeubles, tant feodaux, qu'allodiaux, leur appartenans, & situés tant au-dedans qu'au-dehors de leurs États, & qu'ils se trouveront posséder à l'heure de leur mort, passeront au Ser. Infant comme Gr. Duc de Toscane, & aux autres Gr. Ducs ses successeurs: elles promettent de même de laisser au Ser. Infant, & aux autres Gr. Ducs tous les Patronats des benefices ecclesiastiques de leur Maison & de leur Etat, dont elles pourront disposer en quelque maniere que ce soit.

VIII. Que tous les biens meubles, & les meubles de quelque genre, prix & valeur qu'ils soient,

JUSTIFICATIVES. N°. XIV. xcvi

soient , & en quelque lieu qu'ils soient tenus , conservés & placés , restent & doivent rester dans le libre & absolu pouvoir de L. A. , tant pour l'usage que pour la propriété , pouvant en disposer librement tant pendant leur vie qu'à leur mort ; comme restent à leur disposition tous les effets & biens qu'elles se trouvent avoir hors des Etats de la Toscane , & nommement les revenus de l'heritage des Ser. Gr. Duchesses de Toscane , VICTOIRE d'Urbain , & MARGUERITE de France leurs Ayeule & Mere respectives : & toutes les sommes qui leur sont dûes en quelque lieu que ce soit , à la reserve de l'artillerie & des armes , munitions & autres choses concernant le service de la guerre & de la marine.

IX. L. A. s'oblige de ceder , comme elles cedent dès à present au Ser. Infant , pour le tems qu'il sera Gr. Duc de Toscane , & aux Gr. Ducs ses successeurs , toutes les autres dettes qui ne sont pas spécifiées cy-dessus , & que les Ancetres de leur Maison regnante ont contractées avec les Puissances étrangères , hormis avec la Couronne d'Espagne , & la faculté & le droit qu'elles ont ou peuvent avoir , de recouvrer & faire valoir leurs pretentions sur les Etats , effets & biens qui ne sont pas possédés à présent par leur Maison , pour l'agrandissement des Etats & Domaines de la Toscane.

X. D'autre part L. M. C. sont contentes & promettent au nom du Ser. Prince Infant , & de ceux qui entreront dans ses droits , que la Ser. Electrice , survivant au Ser. Gr. Duc son frere , elle pourra & devra prendre , & garder durant sa vie , le titre de Gr. Duchesse , &

Mém. de Montg. Tom. VIII. e jour

jouir des honneurs & prérogatives dont ont joui les autres Gr. Duchesses de Toscane, & particulièrement celle d'être entretenue, avec sa Cour, des deniers publics.

XI. Que si, à la mort du Ser. Gr. Duc, le Ser. Prince Infant ne se trouve pas en Toscane, & que la Ser. Electrice survive, elle pourra & devra aussitôt prendre, avec le titre de Regente, au nom du Ser. Infant, alors Gr. Duc, l'administration du Gouvernement, qu'elle gardera jusqu'à son arrivée dans les dits Etats; & S. A. E. aura, avec le titre de Regente & de Tutrice, le gouvernement, jusqu'à ce que le Prince Infant, absent ou présent, ait sa dix-huitième année accomplie; & même après les dix-huit ans accomplis, si le Ser. Infant sortoit des dits Etats de Toscane.

XII. Que le Ser. Infant, alors Gr. Duc, étant devenu majeur, il devra admettre la Ser. Electrice dans tous les Conseils d'Etat, de Grâce & de Justice, & conférer, à sa nomination, les charges civiles & oeconomiques, les bénéfices & dignités Ecclesiastiques, & laisser à S. A. E. la surintendance des lieux pieux & de l'Académie de Pise.

XIII. On invitera & priera, de la part de S. M. Cath. & de S. A. R., S. M. Brit. & les Seigneurs Etats Généraux des Provinces Unies des Pais-Bas, de garantir la présente * convention, que S. M. C., au nom du Ser. Infant, & S. A. R. s'obligent de ratifier, & de faire échanger les ratifications ici (à Florence) au bout de
trois

* Ce qui est conforme à l'Article XIII. du Traité de Séville.

JUSTIFICATIVES. N^o XIV. xcix

trois mois, à compter du jour de la signature, ou plutôt si faire se peut.

En foi de quoi, nous les Ministres Plenipotentiaires soussignés de S. M. C. & de S. A. R. le Grand Duc, en vertu de nos Plein-pouvoirs, que nous nous sommes réciproquement communiqués, & dont copie sera mise à la suite du présent Traité & Convention de Famille, nous avons signé & apposé le Sceau de nos armes. Fait à Florence le 25. Juillet 1731.

Signé

(L.S.) Fra Salvatore Ascanio.

(L.S.) Carlo Rinuccini.

(L.S.) Jacomo Giraldi.

ARTICLE SEPARÉ.

On est convenu dans le présent Article séparé, qui aura la même force & vigueur que s'il étoit inséré dans la convention signée ce jourd'hui, que S. A. R., pour donner la preuve la plus authentique de ses sincères & affectueuses intentions envers S. M. C. & sa famille Royale, consent, pourvu que S. M. Imp. l'approuve, que le Ser. Infant Don Carlos puisse, pendant la vie & le gouvernement du Ser. Grand Duc, venir & résider en Toscane, de la manière qui sera réglée, sans être à charge au Trésor de S. A. R. & au pays, & sans aucun préjudice à la souveraineté & pleine autorité de S. A. R. qui se persuade, que S. M. C. en considération du dit consentement, & des fortes & graves raisons qui ont été représentées & qu'on représente de nouveau, daignera,

par un acte de Clemence Royale, delivrer les places & autres lieux des Etats de la Toscane, du pesant & incommode fardeau de recevoir des garnisons Espagnoles, ou de quelqu'autre nation; puisque le pais peut suffisamment être gardé & défendu par ses propres garnisons, qui, en tems de nécessité, peuvent être augmentées des deniers que l'Espagne jugeroit à propos de fournir pour cet effet & de la maniere dont on conviendrait. Au cas que la constante confiance que l'on a que S. M. C. s'engagera à ne faire entrer dans les places & lieux de Toscane, aucunes troupes Espagnoles, ou de quelqu'autre nation, ait lieu; S. A. R. permettra que l'on fasse passer par la Toscane les troupes Espagnoles qui seront envoyées dans les Etats de Parme, en suivant le reglement, qui, dans ce cas, seroit fait pour la marche & le bon ordre, afin qu'elles ne soient point à charge.

S. M. Imp., S. M. T. C., S. M. Brit., & les Seigneurs Etats Généraux des Provinces Unies des Pais-Bas, seront priés & invités par S. M. Cath. & par S. A. R. de garantir aussi le présent article séparé, qui sera ratifié, tant par S. M. que par S. A. R. & l'échange des Ratifications se fera à Florence dans le terme de trois mois; à compter de la date du présent Article, ou plutôt, si faire se peut. En foi de quoi &c.

N^o. XV.

REMARQUES de l'Empereur sur la
Convention de Florence.

Sa M. I. & Cath. a de tout tems donné à connoître, que le repos & la dignité de S. A. R. le Gr. Duc de Toscane, la sureté de ses Etats & les intérêts de S. A. R. l'Electrice-Douairiere Palatine sa Sœur, lui tenoient extrêmement à cœur; & même dans les circonstances les plus délicates on en a eu tout le soin que l'attachement inviolable aux Traités précédens a pu permettre. Ce fut dans cette vue, que dans le Traité signé ici le 22. Juillet passé, on a stipulé les garanties les plus fortes & les plus solennelles en faveur du Gr. Duc, & que l'on y a fait mention expresse des intentions benignes de S. M. C. à l'égard de tout ce qui pourroit lui faire plaisir: intentions qui regardoient surtout les avantages de l'Electrice Douairiere Palatine sa sœur, pour lesquels la Cour Imp. a souvent reiteré ses instances auprès celle d'Espagne.

L'Empereur est donc très éloigné de trouver à redire à ce qui ne va pas plus loin que d'assurer au Gr. Duc & à l'Electrice Douairiere sa sœur les avantages susdits, sans donner atteinte aux Traités faits entre les principales puissances de l'Europe, ni à ses droits supremes, qui y sont si clairement énoncés.

Mais quelque disposé qu'il fut à concourir à ce qui pourroit leur faire plaisir, il ne peut
e 3. que

que desapprouver tout ce qui paroît être contraire à ces mêmes Traités & à ces mêmes droits, pret d'ailleurs à assurer le but qu'on dit s'être uniquement proposé, par des moyens qui y sont combinables; desorte que, pour expliquer avec toute la clarté & la précision possibles, les sentimens de S. M. I. & Cath. sur la Convention signée à Florence le 22 Juillet passé, il est bon de distinguer ce qui n'y est sujet à aucune difficulté, d'avec ce qui n'est pas faisable.

Primo. L'Empereur ne trouve nullement à redire, que le Gr. Duc & l'Electrice Douairiere sa Sœur reconnoissent la succession immédiate du Ser. Inf. nt Don Carlos: cette reconnoissance étant en elle même une suite naturelle de l'accession au Traite du 22. Juillet, à laquelle S. A. R. a été invitée. Mais que le droit du dit Infant, bien loin d'être fondé dans la Quadruple Alliance & dans les autres titres qui y ont du rapport, paroisse être attribué au consentement du Gr. Duc. & de sa Sœur, & à la reconnoissance du Senat, c'est ce qui repugne evidemment à tant d'engagemens pris par les principales puissances de l'Europe, au Diplome de CHARLES QUINT & à la nature de plusieurs fiefs, possédés comme tels dès à présent par le Gr. Duc.

Secundo. On ne pretend pas examiner ici si la feudalité, dont il est parlé dans la Quadruple Alliance, doit commencer ou non, avant l'extinction entiere de la famille de Medeis? Mais si par ces mots, *assoluta potestà ed independenza*, glissé dans l'Article VI. de la Convention en question, on prétendoit anéantir toute dépendance, de quelque nature qu'elle

JUSTIFICATIVES. N°. XV. c. 11

le soit ; l'Empereur ne pourroit se dispenser d'y contredire , pour tant de raisons assez connues , & qu'il est inutile de repeter dans le présent écrit.

Tertio. Il n'est pas dans le pouvoir du Gr. Duc , de ceder à d'autres les privileges & concessions , que sa famille ne tient que de la munificence des Empereurs , prédécesseurs de S. M. I. & Cath. Mais ces privileges & concessions doivent toujours émaner de la même source à l'égard de tous ceux qui voudroient s'en prevaloir.

Quarto. Le titre de Grande Duchesse peut être accordé à l'Electrice Douairiere Palatine , par un Diplome Imperial , en cas que l'Empereur en soit dûment requis ; mais elle ne sauroit l'obtenir valablement par aucune autre voye.

Quinto. L'Empereur n'a aucune repugnance d'autoriser la dite Electrice Douairiere , pour être Tutrice de l'Infant & Regente du Pais pendant sa minorité & son absence. Mais lui seul peut accorder ce que l'on appelle *veniam agendis* ; & lui seul est en droit de constituer la Tutelle : le droit féodal & la disposition de la Quadruple Alliance étant claire & précise à cet égard.

Enfin il est hors de doute , qu'en vertu des lettres d'investiture éventuelle , la possession du Gr. Duché de Toscane est due à l'Infant Don Carlos , dèsque la famille male de Medicis sera éteinte. Mais qu'on passe sous silence ces mêmes Lettres d'investiture éventuelle , & tous les devoirs qui en resultent , & qu'indépendamment de tout ceci , on presume d'attribuer la dite possession à l'Infant Don Carlos , c'est

s'éloigner de l'esprit & de la lettre de tant de Traités solennels , faits depuis quelques années.

Voici les principaux motifs pour lesquels on ne peut se dispenser de désapprouver la convention du 25 Juillet. Il auroit été sans doute plus convenable , que S. A. R. , au lieu de prêter les mains à cette convention , eut accédé au Traité fait ici le 22 du même mois , selon l'invitation qui lui en a été faite. Car quoi qu'on ait donné à connoître à Mr. le Marquis *Bartholomei* , qu'il étoit indiférent à l'Empereur que le Gr. Duc. traite avec l'Espagne à Florence ou à Vienne , on n'a eu garde de lui insinuer , que dans des points qui touchent de si près les droits suprémes de S. M. I. & qui s'étendent au-delà des intérêts de famille à famille , on puisse s'éloigner de la disposition des Traités précédens. Il s'agit donc de redresser & éclaircir ce qui , dans la convention susdite , est , ou peu conforme aux engagements pris par les principales puissances de l'Europe , ou susceptible d'un sens qui y seroit contraire. Et c'est le but qu'on s'est proposé dans le projet de l'Acte d'accession & de déclaration c'y joint ; où , content de se garantir contre le préjudice qui pourroit naître de la convention dont il s'agit , on a du reste ménagé les termes , en sorte que tout le monde doit être convaincu , qu'on s'empresse en cette occasion , comme en toute autre , à apporter de ce côté cy toutes les facilités possibles.

N^o. XVI.DECLARATION du Roi d'Espagne
au sujet de la Convention de Famille du
25 Juillet 1731.

Comme il est arrivé qu'avant qu'on eut aucune connoissance à Florence, du Traité conclu à Vienne le 22 Juillet de la présente année, entre S. S. M. I. & Cath. & S. S. M. le Roi de la Gr. Bret., il y avoit une certaine convention, signée au dit Florence le 25 du même mois de Juillet, par les Ministres Plenipotentiaires de S. M. Cath., & par ceux de S. A. R. le Gr. Duc de Toscane; laquelle convention ne tendoit qu'à l'utilité & au bien particulier de S. A. R., & de sa Sœur la Ser. Electrice Palatine Douairiere, & ne pouvoit être regardée que comme un engagement de famille, sans aucun prejudice des engagements contractés entre les principaux Princes de l'Europe; & particulièrement du Traité de la Quadruple Alliance, de la paix conclue à Vienne le 7 Juin 1725; aussi bien que du susdit Traité du 22 Juillet de la présente année, & qui par conséquent ne doit avoir lieu qu'autant qu'elle ne contient rien de contraire aux droits des puissances qui n'ont pas concouru à la dite convention, ni aux engagements pris entr'eux. Mais pour ôter tout sujet de doute, il a été jugé nécessaire d'expliquer, par un instrument solennel, l'intention de S. S. M. C., quant à ce qui concerne la susdite Convention.

A cet effet, moi soussigné, Ministre Plenipotentiaire de S. S. M. le Roi Cath., en vertu des Lettres & Plein-pouvoirs que j'ai au préalable montré & fait reconnoître, j'atteste & j'affirme, au nom de la susdite Maj. le Roi Cath., que, par la Convention conclue & signée à Florencé le 25 Juillet de la présente année, il n'est en aucune maniere dérogé à tout ce à quoi la dite M. Cath. s'est engagée par rapport au Traité de Vienne en Autriche du 22 du même mois envers les autres parties contractantes du même Traité; & que la susdite convention ne peut ni ne doit aucunement préjudicier aux intérêts de S. S. M. I. & Cath., non plus qu'à ceux de S. S. M. le Roi de la Gr. Bret.

En échange, nous soussignés Ministres Plenipotentiaires de S. S. M. I. & Cath., en vertu des Plein-pouvoirs montrés au préalable & reconnus pour valables, nous acceptons, au nom de S. S. M. I. & Cath., & de la meilleure maniere que faire se puisse, la déclaration susdite, au sujet de la Convention signée à Florencé le 25 Juillet de l'année présente.

En foi de quoi, nous soussignés, avons signé & scellé le present Instrument de déclaration, dans le même tems que l'on a échangé les Lettres de Ratification. Fait à Vienne le 9 Septembre 1731.

N°. XVII.

DECLARATION *d'Accession du*
Grand Duc de Toscane, au Traité de
Vienne du 22 Juillet 1731.

POUR parvenir au but salutaire que S. S. M. I. & Cath., S. S. M. le Roi Cath., & S. S. M. le Roi de la Gr. Bret. se sont proposé en signant le Traité conclu à Vienne le 22 Juillet de la presente année; sçavoir d'établir & d'affermir de toutes parts la tranquillité publique dans l'Europe, rien n'a paru convenir davantage à leur dessein, que l'accession du Ser. Gr. Duc au dit Traité. C'est pourquoi les-dites parties contractantes ont cru devoir, par l'Art. VI de ce Traité, inviter amiablement S. A. R. à concourir au susdit Traité, d'autant plus que sa dite A. R. n'ignore pas les engagements que les dites parties y ont pris envers elle, non plus que la bonne volonté qu'elles ont témoigné en d'autres occasions à l'égard de S. A. R., & qu'on l'assure encore de rechef, que S. S. M. I. & Cath., S. S. M. le Roi Cath. & S. S. M. le Roi de la Gr. Bret. auront un soin particulier, & s'attacheront principalement à contribuer à sa dignité & à son repos, aussi bien qu'à la sûreté & à l'avantage des Etats qui lui sont soumis. Et les dites parties contractantes persistant dans leurs bonnes intentions à cet égard, S. A. R. pour se conformer à leurs desirs, autant que faire se peut, & se faisant d'ailleurs un plaisir & un honneur de s'associer à des si grands

Princes , dans le louable deſſein qu'ils ont de conſerver & d'affermir la tranquillité publique : après avoir murement examiné tout ce qui eſt contenu dans le ſuſdit Traité , en tant qu'il concerne S. A. R. , ſa dignité & ſon repos , auſſi bien que la ſureté & l'intérêt des Etats qui lui ſont ſoumis , elle a reſolu de l'approuver tout en ſon entier , en y accedant & en l'acceptant. Mais comme avant qu'on eut connoiſſance à Florence de la concluſion du dit Traité , les Miniſtres Plenipotentiaires de S. M. le Roi Cath. , & ceux de S. A. R. avoient ſigné en la dite Ville de Florence , la convention du 25 du même mois de Juillet , & enſuite publiée ici , & quoique cette convention ſoit purement de famille à famille , & ne tendît qu'à regler les intérêts particuliers de S. A. R. & de ſa Sœur la Ser. Electrice Douairiere Palatine , ſans qu'il y ſoit aucunement prejudicié aux accords ou conventions faites entre les principaux Princes de l'Europe , de telle maniere que ce qui eſt arrêté dans la dite convention de Florence , ne peut donner aucune atteinte aux droits établis par les pactes & accords entre les autres Princes qui n'ont pas concouru à la ſuſdite Convention ; cependant il a été jugé néceſſaire que les parties contractantes de la dite Convention de Florence , expoſaſſent par une déclaration ſolennelle , l'intention qu'ils avoient eue en contractant. Pour cet effet , afin d'ôter tout doute à ce ſujet , & pour que S. A. R. puiſſe concourir avec les parties contractantes du Traité conclu à Vienne le 22 Juillet de la preſente année , en accedant au dit Traité , ce qui ne contribuera pas peu à aſſurer le repos mutuel , l'unique but des dites parties : Moi ſouſſigné ,

Envoyé

JUSTIFICATIVES. N^o. XVII. cix.

Envoyé extraordinaire de S. A. R. le Gr. Duc de Toscane , après avoir montré & fait reconnaître les Plein-pouvoirs dont je suis autorisé , je déclare & je promets , au nom de S. A. R. , qu'elle accede entierement & qu'elle approuve toutes & chaque choses qui sont contenues dans le dit Traité susmentionné de Vienne , en date du 22 Juillet de la présente année , en tant que le dit Traité concerne S. A. R. , sa dignité , son repos , aussi bien que la sureté & l'avantage de ses sujets & de ses Etats. Elle déclare de plus , que la susdite convention du 25 du mois de Juillet , n'a été conclue par aucun autre motif que par un Pacte de famille à famille , qui concerne uniquement les intérêts de S. A. R. & de sa Sœur la Ser. Elect. Douairiere Palatine ; & ses dits intérêts y étant réglés de telle maniere qu'ils ne peuvent ni ne doivent préjudicier en rien aux droits des autres Princes , qui n'ont point concouru à la susdite Convention , lesquels droits leur sont confirmés par les Pactes & Conventions conclusés entre les principaux Princes de l'Europe.

En échange nous soussignés Ministres Plenipotentiaires de S. S. M. l. & Cath. , de S. S. M. le Roi de la Gr. Bret. , & en vertu des Plein-pouvoirs , duement montrés & reconnus , nous acceptons & recevons au nom de Leurs dites Maj. , tant la déclaration faite & signée à Florence au nom de S. A. R. le Gr. Duc de Toscane , au sujet de la convention du 25 Juillet , que la susdite accession de S. A. R. au Traité conclu à Vienne en Autriche le 22 du même mois de Juillet : desorte que Leurs susdites Maj. s'obligent elles & leurs successeurs , envers S.

A.

A. R. à remplir & executer tout ce qui se trouve réglé dans le susdit Traité en faveur de S. A. R., pour son repos & pour sa dignité, aussi bien que pour la sûreté & l'intérêt de sa domination.

Le présent instrument d'acception, de déclaration & d'acceptation sera ratifié par toutes les parties contractantes; & les Lettres de ratification seront expédiées en bonne & due forme dans l'espace de deux mois à compter du jour de la souscription, ou plutôt, si faire se peut, & seront échangées & délivrées mutuellement à Vienne en Autriche.

En foi de quoi &c. Fait à Vienne le 21 jour de Septembre 1731.

(L.S.) Eugene de Savoye.

(L.S.) Philippe Louis C. de Zinzendorff.

(L.S.) Gundacre C. de Staremborg.

(L.S.) I. L. C. de Konigsegg.

(L.S.) I. Duc de Liria.

(L.S.) Thomas Robinson.

N^o. XVIII.

RESOLUTION Imperiale touchant *l'émancipation de l'Infant Duc DON* CARLOS.

L'Empereur ayant agréé l'avis donné par le Conseil Imperial Aulique, touchant l'émancipation à la tutelle de Don Carlos Infant d'Espagne: cet avis fut publié au dit Conseil le 16. de ce mois d'Octobre, & contient ce qui suit.

1^o. On

JUSTIFICATIVES. N^o. XVIII. cxi

1^o. On doit mettre dans les Archives de l'Empire, l'original de la Lettre que le Roi d'Espagne a envoyée à l'Empereur, datée à Séville le 15 de Septembre, au sujet de la dite émancipation de Don Carlos, avec la déclaration du dit Roi, de ne pas se mêler de la tutelle Imperiale du dit Infant son fils; mais de la reconnoître & de n'entreprendre rien contre icelle. S. M. Imp. ayant accepté & confirmé cette émancipation & Déclaration par son autorité Imperiale, afin que l'usage & les droits de l'Empire Romain, reçus dans les fiefs de l'Italie, sortissent leur effet.

2^o. L'Infant Don Carlos étant encore mineur, l'Empereur, en vertu de sa puissance Imperiale, lui donne pour Tuteurs la Ser. Princesse DOROTHÉE SOPHIE Duchesse Douairière de Parme & de Plaisance, son Ayeule Maternelle, & le Grand Duc JEAN GASTON.

3^o. Il sera écrit à cette Princesse & à ce Prince; que, comme il n'y a plus de doute sur l'extinction de la succession masculine de la Maison Farnese, & que par conséquent le cas de la vacance des Duchés de Parme & de Plaisance alléguée dans la Quadruple Alliance est effectivement arrivée; & qu'ainsi, pour le plus grand affermissement de la dite Alliance, & de l'investiture éventuelle suivie en après. Item, en consequence de ce qui est réglé par le Traité de Vienne du 7 Juin 1725, l'Infant Don Carlos, en qualité d'un nouveau Vassal, appelé à ses fiefs Imperiaux de Parme & de Plaisance, doit succéder. Mais comme ce Prince, à cause de sa minorité, n'est pas encore en état d'administrer ses affaires, ni d'exécuter ce qui est requis par les Lettres Patentes de la dite

dite investiture éventuelle ; que de plus , aucun Roi d'Espagne n'est en droit d'accepter ni de gerer la tutelle d'un pareil Prince , appelé à une pareille succession , & que le dit Roi , eu egard à tout cela , & pour l'exécution de toutes les choses auxquelles il est obligé par les conventions faites , concernant la tutelle , a affranchi le dit Infant Don Carlos de son pouvoir Royal & Paternel , & l'a fait par là son propre maitre , & l'a delivré de tout lien de puissance Royale & paternelle , & que le dit Roi a envoyé à l'Empereur la Lettre qui contient la déclaration de la dite émancipation & affranchissement en date du 15 de Septembre dernier , signée de sa propre main , cachetée du Cachet des Armes Royales , & contresignée par son premier Secrétaire d'Etat ; & que , pour raison de tout ceci , il est nécessaire d'établir à DON CARLOS des Tuteurs & Curateurs , qui , pendant sa minorité , aient soin de ses affaires , qui reconnoissent , promettent & exécutent ce que , en conformité des Lettres d'investiture éventuelle , ce Prince , s'il étoit majeur , seroit obligé de promettre & d'exécuter.

A ces causes S. M. Imp. , par son pouvoir Imp. a nommé , établi & donné par la présente , pour Tuteurs & Curateurs au dit Prince , la dite Duchesse Serenissime DOROTHÉE SOPHIE , Douairiere de Parme & de Plaisance , son Ayeule maternelle ; par la confiance sur ses excellentes vertus , & par son amour & affection envers le dit Infant ; & S. A. JEAN GASTON Grand Duc de Toscane : S. M. Imp. ne doutant point qu'elle n'eut fait le meilleur choix dans les personnes de L. A. dont S. M. Imp. attend un témoignage assuré & agréable ,
par

JUSTIFICATIVES. N°. XVIII. exits

par une prompte déclaration de l'acceptation de cet office de Tuteur, & par l'expédition de Plein-pouvoirs suffisans, par lesquels leurs Procureurs, bien instruits & munis, seront admis au Conseil Imperial Aulique, pour la prestation du serment des Tuteurs, sur leurs ames, pour ensuite, & après avoir envoyé les *Reversalia* en forme de Convention, ils recevront de la Chancellerie Imperiale Aulique, les Plein-pouvoirs accoutumés pour l'administration de la dite Tutelle.

D'ailleurs S. M. Imp. espere, que les Princes Tuteurs ensuite ne laisseront rien manquer de leur côté, par la présentation des Plein-pouvoirs, requis pour recevoir l'investiture des Duchés de Parme & de Plaisance, & par la prestation de tous les autres devoirs accoutumés au Conseil & à la Chancellerie Aulique Imperiale; afin qu'il n'y ait rien qui les empêche d'obtenir, en qualité de Tuteurs, l'investiture actuelle des dits Duchés du Trône Imperial, d'une maniere solennelle & accoutumée, & cela tout au plus dans l'espace d'un an, à compter du tems de la possession prise.

Signé

I. S. Hayeck de Waldstätten.

**PATENTE Imperiale pour Constituer les
Tuteurs ou Curateurs de l'Infant DON
CARLOS.**

CAROLUS VI, &c.

Recognoscimus, & notum facimus tenore
præsentium universis, quòd Nos, cum de
extinctâ

extinctâ penitus stirpe Farnesiâ masculâ jam nullum planè supersit dubium, atque adeò casus aperturæ Parmæ Placentiæque Ducatum in Quadruplici Fœdere die 18 Augusti Anno 1718. Londini concluso, expressus existat, quo nimirum ad ejusdem fœderis & subsequatarum litterarum eventualis Investituræ die 9 Decembris Anno 1723; ac Pacis Viennensis de dato 7mâ Anno 1725; normam in dictis Ducatibus Serenissimus Hispaniarum Infans Carolus, Serenissimi ac Potentissimi Hispaniarum Regis Philippi Quinti Filius, tanquam novus ad illa Parmæ ac Placentiæ Feuda Imperialia vocatus Vassallus succedere debeat, Is verò ob minorem ætatem suam nec ipse rebus suis præesse nec per se ea, quæ juxta antedictas eventualis Investituræ Literas, & alias, adimplenda veniunt, præstare, nullus etiam Hispaniarum Rex tutelam ejusmodi Principis ad talem Successionem vocati assumere & gerere possit, hocque antefatus Serenissimus ac Potentissimus Hispaniarum Rex Philippus Quintus probè agnoscens, illique satisfactorius, ad quæ conventorum Patrum tenor Serenitatem suam quod tutelam seu curatellam adstringit, prælibatum Infantem Carolum à Regia & Patria sua potestate dimiserit, ac in statum sui juris posuerit, & ab omni vinculo, quodcumque demum illud sit, Regiæ & Patriæ Potestatis suæ liberum pronuntiaverit, hujusque Emancipationis solenne Instrumentum manu Suâ Regiâ subscriptum, sigilli appositione munitum & a Statûs Consiliario, atque primo omnium gerendarum rerum Statûs Secretario subsignatum die 15tâ Septembris nuperi exaratum Nobis transmiserit

Nos Serenissimum Joannem Gastonem Primum,

JUSTIFICATIVES. N^o. XVIII. cxv

num, Magnum Ducem Heturiz, unâ cum Serenissima Parmæ Placentiæque Duce Vidua, Dorothea Sophia, nata Comite Palatina ad Rhenum, Bavariz, Juliaci, Cliviz ac Bergæ Duce, prælaudato Regio Infantis Tutorem seu Curatorem nominaverimus, dederimus, atque Imperiali auctoritate nostrâ constituerimus.

Cum igitur Nobis nomine modofati Magni Ducis Plenipotentarius, ejusque ad Aulam Nostram Cæsaream Ablegatus Extraordinarius Ferdinandus de Bartholomæis Mandatum speciale ad præstandum tutelæ juramentum, ut & desideratas pro recipiendo à Nobis gerendæ tutelæ seu curatelæ talisque administrationis legali auctorio literas reversales submissæ exhibuerit.

Hinc est quod prædictum Ablegatum & Plenipotentarium ad consuetum tutelæ seu curatelæ Juramentum clementissimè admiserimus, ipseque isthoc vice, nomine, & in animam Serenissimi sui Principis hodiernâ die in Consilio Nostro Imperiali Aulico præstiterit.

Nos proinde volumus, omnemque potestatem harum vigore benignè tribuimus, ut præmemoratus Magnus Dux Heturiz prærepetiti Hispaniarum Infantis, Principis Caroli, Personæ, dictorum Ducatum bonorumque ac jurium ad hos pertinentium, tutelam, curam administrationem Eidem præfatâ auctoritatē Imperiali collatam, & à sua dilectione laudabili promptitudine susceptam pro comperta sua prudentia, fide ac integritate, quâ legitimus à Nobis dictus & constitutus Tutor seu Curator fideliter gerat, & exerceat, ac omnibus negotiis, & causis Eundem Regium Hispaniarum Infantem Principem Carolum tanquam novum ad Parmæ ac Placentiæ Feuda Imperialia vocatum

caturum successorum concernentibus quoties, & ubicunque casus, seu necessitas postulaverit, in iudicio, & extra bona fide præsit, commoda & utilitatem pro viribus promoveat, injurias verò & damna sedulo caveat, & avertat, Leges & Pacta in præcitato Quadruplici fœdere, item in eventualis Investituræ Literis, & Pace Viennensi de Anno 1725 expressa, in quantum nimirum hæc antenominatos Parmæ & Placentiæ Ducatus, eorum administrationem & Serenissimi Principis Caroli Tutelam vel Curatelam, atque petendam desuper, & ritè accipiendam Investituram Imperialem concernunt, reversalesque, ut supra, Nobis exhibitæ efflagitant, singulari studio observet, atque usque ad tempus majorennitatis à lege præscriptum omnia & singula faciat, quæ fidum, probum & diligenter Tutorem, seu Curatorem facere ad peragere decet, ita ut de hujusmodi Tutela seu Curatela, & administratione D. O. M. & cum Nobis respectivè, tum crebro dicto Serenissimo Infanti Principi Carolo rationem suo tempore reddere & præstare possit: Prout Nos prænominatum Tutorem seu Curatorem omni studio, operâ & fide pro injuncto à Nobis sibi Officio tam pio facturum esse nulli dubitamus. Harum Testimonio Literarum manu Nostrâ subscriptarum, & Sigilli Nostri Cæsarei appensione munitarum. Quæ dabantur Viennæ 31. Octobris 1731.

N°. XIX.

BULLE du Pape **BENOÎT XIV.**
du 23 Decembre 1748, qui confere
le Titre de Roi **TRES FIDELÉ**
aux Rois de Portugal; suivie d'un
Discours de sa Sainteté au Sacré
College, sur le même sujet du 21
Avril 1749.

Carissimo in Christo Filio Nostro JOAN-
NI Portugallia, & Algarbiorum Regi
FIDELISSIMO BENEDICTUS
PAPA XIV.

Carissime in Christo Fili Noster Salutem,
& Apostolicam Benedictionem.

MAXIMA, ac tam præclara Illustrum Re-
gum Portugallia, & Algarbiorum habentur,
& reipsa sunt non tam invictissimæ in de-
bellandis, sibi que subjiciendis tot barbararum,
remotissimarumque nationum Populis, Provin-
ciis, & Regnis potentia decora, quàm Chris-
tianæ pietatis, atque incredibilis, flagrantis-
simique pro Catholica Fide in vastissimas illas,
quas sub suam redigebant potestatem, statim
invehenda, propagandaque, & necessariis,
opportunisque ingentium pecuniarum, Sacro-
rumque Ministrorum subsidiis fovenda, con-
firmandaque zeli insignia facinora, ut jure,
aq

ac merito non solum ubique gentium ab omnibus commendati, sed à Romanis præsertim Pontificibus Prædecessoribus Nostriis, ad quos supremas Jæsù Christi Regis Regum, & Domini Dominantium vices in terris gerentes circumspicere sua providentia egregios viros de eadem Catholica Fide, & Apostolica hac Sancta Sede benemerentissimos singularibus laudibus, ac peculiaribus honorum titulis decorare, & illustrare in primis spectat, debitis Apostolicæ laudationis præconiis, & eximiis Pontificiæ benignitatis gratiis, favoribus, privilegiis, & indultis fuerint cumulati. Quemadmodum autem Majestas Tua præ cæteris Portugalliæ, & Algarbiorum Regibus Prædecessoribus tuis maxime pii, regique animi tui fervore Catholicam Fidem non modò in omnibus ditionum tuarum, sed in alienis quoque regionibus ab inita Regnorum tuorum possessione promovere, & urgere, verum etiam tot sapientiæ, industriæ, pietatisque consiliis, & immensis opum profusionibus tueri, & conservare contendens, maximus emineas, & prædiceris; ita Majestatem Tuam Prædecessores itidem Nostri Romani Pontifices fel. rec. Clemens XI. Innocentius XIII. Benedictus pariter XIII. Clemens XII. ac Nos ipsi laudatissimis eorundem vestigiis inhærentes non omisimus his paternæ benevolentiae, auctoritatisque testimoniis prosequi, quibus notum omnibus fieret; quanti Te, inclytamque Nationem Lusitanam tuam faciamus; quantoque in honore, ac pretio habentes ad utriusque decus, commodum, & incrementum advigilemus. Porro haud satis aptis verbis explicare, Tibique reipsa contestari possumus incredibilem paterni animi nostri auctoritatem, studiosamque ad

Ma-

JUSITFICATIVES. N^o. XIX. cxiX

Majestati Tuæ amplius gratificandum voluntatem; sed Tibi persuasum esse volumus, Nos, qui Majestatem Tuam præcipua charitate complectimur, paterna sollicitudine affici, ut insignem aliquem honoris Titulum, qui & Majestati Tuæ de Catholica Fide bonemereri pergenti ad majorem gloriam, & Successoribus tuis Portugalliæ, & Algarbiorum Regibus ad luculentissima pietatis, & virtutis tuæ potissimum exempla imitandum, & pro Catholica Fide pari via, ac ratione adlaborandum perenni deinceps esset incitamento. Ea propter Motu proprio, non ad Tui, sive alterius pro Te Nobis super hoc oblatæ petitionis instantiam, sed ex certa scientia, maturaque deliberatione, & mera liberalitate nostris, ac de supernæ nostræ Apostolicæ potestatis plenitudine, nec non ducti exemplo tam aliorum Prædecessorum nostrorum, qui Viris Principibus Catholicæ Fidei, & Apostolicæ Sedis studiosissimis titulos & ornamenta largiti sunt, quam potissimum S. Pii. V. itidem Prædecessoris nostri, qui cl. mem. Sebastiano Portugalliæ, & Algarbiorum Regi Decessori tuo immensis laboribus, atque opibus pro Catholicæ Fidei propagatione exhaustis honorabilem aliquem titulum tamquam rerum præclare gestarum jugem indicent conferre optabat (etsi Rex ille sapientissimus hac dumtaxat se Obedientissimæ Sedis Apostolicæ filii denominatione gloriari respondisset) Te, tuosque Portugalliæ & Algarbiorum Reges, pro tempore Successores in perpetuum tamquam Catholicæ Fidei propagatores titulo, seu denominatione **FIDELISSIMI** Apostolica auctoritate tenore præsentium ornamus, & insignimus, atque etiam ab omnibus Regem **FIDELISSIMUM** nominamus.

minari, appellari, inscribi, dici, haberi, ceneri, ac tractari debere volumus, præcipimus, & mandamus. Decernentes easdem præsentès litters de subreptionis vitio, aut intentionis nostræ, seu quocumque alio defectu ex quavis etiam quantumlibet justissima, & urgentissima, rationalique causa nullo unquam tempore a quoquam notari, vel impugnari posse, sed illas validas & efficaces perpetuò fore, & esse, suosque plenarios, totales, & omnimodos effectus sortiri posse, ac debere in omnibus, & per omnia, ac si Consistorialiter, & de Venerabilium Fratrum Nostrorum S. R. E. Cardinalium consilio factæ, & in ipso Consistorio nostro Secreto lectæ fuissent: Sicque per quoscunque Judices etiam Imperiali, Regia, Ducali, vel quavis alia excellentia, ac dignitate præditos, & alios Commissarios qualibet auctoritate fungentes, etiam Causarum Sacri Palatii nostri Auditores, & S. R. E. Cardinales, sublata eis, & eorum cuilibet quavis aliter judicandi, sententiandi, definiendi, & interpretandi facultate, & auctoritate, judicari, definiri & interpretari debere, ac quidquid secus super his a quoquam quavis auctoritate scienter, vel ignoranter contigerit attentari, irritum, & inane decernimus, ac declaramus. Non obstantibus quibuscunque Constitutionibus, & Ordinationibus Apostolicis, ac Regnorum, Provinciarum, Civitatum, & Locorum quorumlibet statutis, & consuetudinibus etiam juramento, confirmatione Apostolica, vel quavis firmitate aliâ roboratis, privilegiis quoque, indultis, & literis Apostolicis sub quibuscunque tenoribus, formis, ac cum quibuscunque derogatoriis derogatoriis, & quantumcumque efficacissimis clausulis, & decretis quomodolibet

con-

JUSTIFICATIVES. N^o. XIX. cxxi

concessis, confirmatis, & innovatis; Quibus omnibus, etiamſi de illis, eorumque totis tenoribus ſpecialis, ſpecifica, expreſſa, & individua, ac de verbo ad verbum mentio, ſeu quævis alia expreſſio habenda, aut aliqua alia exquisita forma ad hoc ſervanda foret, eorum omnium tenores præſentibus pro ſufficienter expreſſis habentes, illis aliàs in ſuo robore perpermanſuris, hac vice dumtaxat ſpecialiter, & expreſſè derogamus, cæteriſque contrariis quibuſcumque. Cæterum, Cariffime in Chriſto Fili noster Rex FIDELISSIME, perge certare bonum certamen Fidei, ut vitæ æternæ præmia ab Auctore Fidei noſtræ, & Conſummatore Jeſu Chriſto conſequaris; dum Nos Majeſtati Tuæ Apoſtolicam Benedictionem cæleſtis præſidii auſpicem amantiſſimè impertimur. Datum Romæ apud S. Mariam Majorem ſub annulo Piſcatoris Die 21. Decembris 1748. Pontificatus noſtri anno nono.

Cajetanus Amatius.

Loco + Sigilli.

VENERABILES FRATRES,

Conſentaneum planè, immo, neceſſarium arbitramur declarare Vobis, quemadmodum in præſentia declaramus, cariffimo in Chriſto Filio noſtro JOANNI Portugalliæ, & Algarbiorum Regi, ejuſque Succeſſoribus, collatum a Nobis fuiſſe perhonorificum FIDELISSIMI Titulum, qui meritò quidem ipſi tribuendus videbatur. Etenim toto vitæ ſuæ curſu præclariffima geſſit, ut Catholicæ Religionis gloria,

Mém. de Montg. Tom. VIII. f. 112.

ria, & hujus Sanctæ Sedis dignitas magis amplificaretur. Dubitandum quoque non est, Successores ipsius hoc honoris Titulo inflammandos esse vehementer, & maximo studio excitandos ut ptopositum ante oculos exemplum pari virtute æmulentur.

Procul dubio non ignoratis, ineunte Sæculo duodecimo, Mauris è Portugalliæ Regno depulsis, illos statim Reges omnem operam contulisse, ut Catholicam Religionem in sua Ditione illibatam tuerentur; & cum deinde plures Asiæ, Africæ, Indiarumque, & Americæ populos in suam potestatem redegissent, barbaras gentes sanctissimæ Religionis mysteriis imbuedas curasse, accitis peritissimis Ministris, qui recentem Domini Vineam diligenter excolerent. Inter eos recensendus est Sanctus Franciscus Xaverius, qui Joannis III. Portugalliæ Regis præsidio, ac tutela uberrimos, totoque Orbe celeberrimos fructus in illis Regionibus collegit, uti non solum auctoritate Scriptorum, sed ipsius Sancti Francisci ad Joannem Regem epistolis planè comprobatur; ex quibus etiam clarè deprehenditur, magna cum gloria, Fideique incremento, iis omnibus Virum Apostolicum satisfecisse, quæ à Paulo III. Prædecessore nostro illi præscripta, ac demandata fuerant.

Sebastianus Rex, de cujus laudibus nulla unquam ætas conticescet, circa dimidium Sæculi decimi sexti Portugalliæ Regnum administrandum suscepit. Ille singulari virtute præditus, potentissimo exercitu comparato, mare transiit, Mauris bellum indixit, cum quibus fortissimè decertans, honestissima morte gloriam adeptus est immortalē.

Si quis autem amplissimas victorias, quas Portugalliæ Reges in remotissimis etiam parti-
bus

JUSTIFICATIVES. N^o. XIX. cxxiii

bus Africae consecuti sunt , admirari cupiat , in Apostolicis Literis Pii IV. Prædecessoris nostri, quæ in Ecclesiæ Annalibus referuntur , descriptiones legere poterit. Ex illis quoque percipiet , innumerabilem penè Indorum multitudinem , armis subactam , eo fructu cumultam fuisse , ut Christianam Fidem agnoscerent , & amplecterentur. Insuper ex Apostolico Brevi ejusdem Pontificis ac ipsum Regem Sebastianum intelligimus , tantam in bellis suscipiendis , victoriisque referendis virtutem cum Regem divinitus obtinuisse , ut cæteros omnes Majores suos gloriæ magnitudinè faciliè exæquarit. Quamobrem Sanctus Pius V. Prædecessor noster (uti sincera quædam monumenta testantur) potestatem fecit eidem Sebastiano Regi cum honoris Titulum seligendi , quem magis expeteret se paratum esse declarans , ipsius voluntati morem gerere , ut debitam videlicet rebus præclarissimè gestis mercedem impertiret. His respondit Sebastianus Rex , se nihil magis optare , quàm ut Filii nomen , ac Titulum erga Romanum Pontificem obsequentissimi palam ostenderet , ac probaret ; resque propterea infecta remansit.

Idem procul dubio nunc etiam contigisset si exemplo Sancti Pii V. Prædecessoris nostri inhaerentes , charissimo in Christo filio nostro JOANNI Portugalliae , & Algarb'orum Regi , honoris Titulum , quem vellet , eligendi potestatem fecissemus. Quapropter præteritarum rerum experientia adocti , ne ullum impedimentum obiceretur , voluntate nostra , ipso Rege inconsulto , perhonorificum FIDELISSIMI Titulum Nos ipsi excogitavimus , quem eidem Regi , ejusque in Regno Successoribus , uti jam superius indicavimus , elargiti sumus.

Porro, quàm præclara sint hujus Regis in Christianam Reipublicam merita, satis superque testantur Apostolicæ Literæ Clementis XI. Prædecessoris Nostri, quas duo volumina in lucem edita complectuntur.

Siquidem, ut ejusdem Pontificis voluntati, & consiliis obsecundaret, plurimas in subsidium naves suppeditavit, quo tempore Turcarum Tyrannus Insulæ Corcyrensi cum validissimo exercitu imminens, non solum Venetorum Reipublicæ, sed universæ quoque Italiæ, & huic Urbi, quæ totius Christianæ Religionis caput est, perniciem, & calamitatem minabatur.

Nos ipsi jure, ac meritò testari possumus, revera testamur, eundem Regem suam nunquam operam à nobis desiderari passum esse ubi res fuit vel de retinenda, augendaque Religione, vel de hujus Sanctæ Sedis dignitate tuenda. Insuper Nobis Pontificatum gerentibus, nonnullos Episcopatus fundavit in remotissimis Domini sui partibus, ubi solum Infideles versabantur, videlicet, ut Christiana Fides ibidem propagaretur. Omittemus hic verba facere de maximis, ac planè Regiis sumptibus, qui ab ipso fiunt, ut Ministris ad obeundas sacras Missiones necessaria suppeditentur. Taciti tamen præterire non debemus victorias, quas recenter in Asia comparavit; & novas, quas suscepit expeditiones; & hujusmodi profecto bella libenter cum illis comparabimus, quæ Gennadius Patricius, & Exarchus Africæ feliciter gessit; & eadem prorsus affirmabimus, quæ de illis Sanctus Gregorius Prædecessor noster ad ipsum Gennadium scripsit his verbis „† Ubi enim meritorum

† *Lib. 1. indicl. 9. epist. 75. tom. 2. Ope. edit Paris. 1705. pag. 569.*

JUSTIFICATIVES N°. XIX. cxxv

„ torum vestrorum loquax non discurrit opinio ?
 „ Quæ & bella Vos frequenter appetere , non
 „ desiderio fundendi sanguinis , sed dilatandæ
 „ causæ Reipublicæ , in qua Deum coli conspi-
 „ cimus , loquitur ; quatenus Christi nomen per
 „ subditas gentes Fidei prædicatione circumqua-
 „ que discurrat. Ejusdem Sancti Pontificis verbis
 „ prosequemur plurima pro pascendis ovibus
 „ Beati Petri Apostolorum Principis utilitatibus
 „ Excellentiam vestram præstitisse didicimus. ”
 Orationem tandem nostram absolvemus , quem
 admodum & Sanctus Gregorius epistolam absolvit
 suam „ Persolventes paternæ charitatis alloquium ,
 „ petimus Dominum , Salvatoremque nostrum ,
 „ qui Eminentiam vestram pro solatio Sanctæ
 „ Reipublicæ misericorditer protegat , & ad di-
 „ latandum per finitimas gentes nomen ejus ma-
 „ gis magisque brachii sui firmitate confortet. ”
 Habetis , Venerabiles Fratres , quæ a Nobis
 peracta sunt , quæque Nos ad ea peragenda
 impulerunt.

N°. XX.

COMMISSION *donnée par le Roi de*
France LOUIS XI, à Messire MER-
LIN DE CORDEBOEUF, Seigneur
de Beauverger, pour conduire les trou-
pes en Catalogne, & leur faire faire
les montres & revuës avec la même au-
torité que les Marechaux de France.

L OUIS par la grace de Dieu Roi de France,
 à nos amés & féaux , *Merlin de Cordebauf*
 f 3 Sci-

Seigneur de Beauverger, & *Merlin* general
Chevalier notre Echanfon, salut & dilection.

Comme par nos autentiques, & pour les car-
tes contenuës en icelles, nous vous avons man-
dé mener & conduire nos gens de guerre, de
la charge & retenue du Seigneur *de Lescun* au
païs de Catalogne, desquels & aussi d'autres
nos gens de guerre étans dépendans de sa com-
manderie, faire & passer montres & revuës quand
besoin en sera; à quoi nos amés & féaux les Ma-
rêchaux de France ne pourroient bonnement va-
quer ni entendre, obstant les autres affaires & oc-
cupations qu'ils ont de par nous. Nous, pour ces
causes, nous confiant à plein de votre sens, vail-
lance, loyauté, diligence & experience au fait
de la guerre, vous mandons & commençons, par
ces présentes, chacun de vous de qui dépendront
gens de guerre de la dite charge & retenue du dit
Seigneur *de Lescun* étants audit Païs de Catalo-
gne, vous fassiez & passiez les montres & revuës
ainsi que en tel cas est accoutumé de faire, toutes
& quantes fois que besoin sera; & en icelui fai-
sant ou passant, s'il y en a aucuns absent ou qui
ne soit bien à point ni suffisant pour nous servir au
fait de la guerre, si les cassez & en mettez & or-
donnez d'autres en leur lieu & place: lesquelles
montres & revuës, qui par vous, ou l'un de vous
seront ainsi faites & passées voulons valoir & ser-
vir à l'acquit du tresorier de nos guerres, ainsi
que si elles étoient faites & passées par les dits Ma-
rêchaux de France ou l'un d'eux. De ce faire
vous donnons pouvoir ains toute commission &
mandement special, & mandons & commandons à
tous nos gens de guerre, que à vous & à chacun
de vous en ce faisant, ils obeissent & entendent
diligemment. Donné à Amboise l'an de grace
1469. & de notre règne le neuvieme.

JUSTIFICATIVES. N^o. XX. CXXVII

PAR LE ROY le Marquis du Pont. Le Comte de St. Pol Connestable, Le Gouverneur du Roussillon, le Comte de LAFOREST & autres. présens & plus bas.

CONFLANS, avec le Scean.

Avertissement de l'Auteur.

L Orsqe j'envoyai les Manuscrits qui devoient servir à composer le VI. & le VII. Tome de mes Memoires, je comptois que Mr. Bousquet & Mr. Dumas, qui travailloit alors sous lui, continueroient comme ils avoient commencé, à examiner l'original aussi bien que les copies, & à corriger les fautes qui m'auroient échappé, ou que les Copistes auroient commises; leur exactitude & leur bon goût dont j'avois souvent profité pendant mon séjour à Lausanne, au sujet des Tomes précédents, me rassuroient sur ce qui se pourroit trouver contraire à l'un & à l'autre dans ces deux derniers: par malheur lorsqu'ils reçurent mes manuscrits ils étoient tous deux extrêmement occupés à la nouvelle impression des ouvrages de *Grotius*, que Mr. Bousquet a donné au public; elle absorboit leur attention & leur temps, & ils ne purent qu'examiner superficiellement le travail des Copistes; ceux-ci ou par la difficulté qu'ils rencontroient à déchiffrer mes manuscrits, ou se croyant en droit de substituer selon que bon leur sembloit, leurs pensées aux miennes, remplirent ces deux Tomes de grand nombre de productions de leur crû, que je n'ai garde d'adopter; je me crois donc obligé à les leur restituer, & à remettre par les corrections suivantes, plus de clarté, de justesse & de moderation dans les diverses expressions qu'ils m'ont si liberalement attribuées.

Correc.

Corrections pour le Tome VI.

Page 2 ligne 19 lisez le feroit-il par hazard introduit sans qu'on s'en aperçut une nouvelle &c.

page 3 ligne 3 lisez mais il ne s'agit pas de s'ériger en défenseur des modes du temps passé, laissons ce soin aux bonnes gens qui comme moi les ont suivies, le motif qui me détermine à continuer mes Memoires est pour moi plus intéressant; je me propose de garantir les dernières années de ma vie de la confusion dont on a cherché à couvrir celles qui ont précédés.

page 3 ligne 11 lisez ne perdons point de vue cet objet pour aller attaquer quelque nouvelle maxime qui s'est peut-être établie, travaillons seulement à le remplir, afin de nous concilier s'il est possible, l'estime de ceux même qui semblent s'offenser que je cherche à la mériter. Le peu de fidelité &c.

page 6 ligne 12 lisez le Marquis de Nava Marcouende ne me laisserent &c.

page 9 ligne 5 lisez que les propos aussi faux que

malins de quelques &c.

pag 10 lig. 18. lisez étoient dans cette énumération les principaux articles de mes griefs, enfin j'en la terminai &c.

page 11 ligne 15 lisez on cherchoit sur certains articles à se justifier de ce que &c.

page 26 dernière lig. lisez allée; sans montrer aucun dessein que celui de vouloir prendre les moyens qu'il est aussi &c.

page 28 ligne 5 lisez avec lui poliment, & sans aucune affectation d'empressement, ni d'indifférence.

page 28 ligne 13 lisez elle étoit désirée de sa part avec ardeur. Il se trouvoit &c.

page 36 ligne 5 lisez que si les deux Cours de Versailles & de Londres désapprouvoient &c.

page 37 dernière lig. lisez à consommer l'ouvrage &c.

page 39 ligne 6 lisez Reçue, & que les réponses auxquelles on s'attendoit &c.

page 41 ligne 25 lisez sa partialité pour ce Ministre, que le stile &c.

page 52 ligne 10 lisez la con-

condescendance de ce Ministre devenoit d'ailleurs une espèce &c.

page 53. ligne 19 lisez de M. les Princes des Asturies, & du Bresil, & de la longue maladie que le Roi d'Espagne eut au Pardo, &c.

page 56 ligne 25 lisez le Comte de Benaventa.

page 65 ligne 23 lisez le retour de son amitié &c.

page 66 ligne 5 lisez pour l'Infant, qu'il eut un desir sincere d'exécuter les ordres de S. A. R. & de répondre &c.

page 69 ligne 27 lisez. avoit recommandé à cet Ambassadeur de ne les &c.

page 70 ligne 28 lisez à la confiance que je lui marquai & aux services &c.

page 72 ligne 7 lisez je sens parfaitement répondre-je au Pere Manuel &c.

ibid. lig. 16 lisez le Pere Dom Manuel se defendit &c.

page 73 lig. 1 lisez en même temps des réponses, où ces mêmes sentimens &c.

pag. 78 lig. 4 lisez dont je serois chargé de la part, je suppliois ensuite &c.

pag. 82 lig. 16 de la Note, lisez l'accusant entr'autres d'accorder trop facilement &c.

pag. 87 lig. 10 lisez qu'il lui attiroit la considération qui suit ordinairement un pareil privilege, la faveur &c.

pag. 88 lig. 15 lisez rendu compte à la Duchesse de St. Pierre de l'entretien &c.

ibid. lig. penultieme lisez avec de pareils bons offices, ce dernier aprit bientôt par cette dame &c.

pag. 90 lig. penultieme lisez que par la protection de sa Maj. tout cela réuni &c.

pag. 94 lig. 25 lisez il est vrai que cette assiduité devenoit un moyen de faire plus frequemment ma Cour à M. le Prince des Asturies. Mais que resustoit-il de là ne me trouvois je &c.

pag. 95. lig. 7. lisez Connok

pag. 97. lig. 2. lisez l'audience que les Rois d'Espagne accordoient au Président ou Gouverneur du Conseil supprimée; la Cour soupçonnoit &c.

ibid. à la premiere note lisez Cette audience étoit appelée del Banquillo, & le Roi la donnoit tous les Vendredi matin au Président, ou Gouverneur du Conseil, elle étoit établie pour qu'il informât sa Maj. de tout ce

qui concernoit le bien général de la Monarchie &c.

pag. 100 lig. 15 lisez on metamorphosoit les visites que je recevois en plein jour en conférences nocturnes, j'écrivois en France à les en croire de la même manière que j'agissois à Madrid, il ne &c.

ibid. lig. 26 lisez enfin il suffisoit disoient les gens si bien instruits de paroître &c.

pag. 101 lig. 5 lisez c'étoit le premier fruit que mes ennemis esperoient retirer de leurs intrigues, il ne leur paroissoit pas &c.

pag. 102 lig. 7 lisez plus haut, & les faire regarder comme &c.

pag. 103 lig. 2 lisez au Ministre de France

pag. 104 lig. 25 lisez entre l'Arch. d'Amida & moi, l'observation me confirma dans l'idée &c.

pag. 111. premiere lig. lisez qui n'écoutoient volontiers les louanges que dans les &c.

pag. 114 lig. 15. lisez je le priai en même-temps de ne point faire part de ce qu'il venoit de me dire &c.

pag. 116 lig. 20 lisez des projets qu'en m'attribuoit, il se persuada &c.

pag. 119 lig. 26 lisez dont

la probité égaioit l'illustre naissance elle étoit sincèrement dans mes intérêts &c.

pag. 121 premiere lig. lisez je n'en suis pas surpris ces personnes &c.

pag. 126 lig. 10 lisez c'est aussi ce qu'il entreprit en voulant me persuader &c.

ibid. lig. 15 lisez qu'il fit de ma crédulité fût quant &c.

pag. 128 lig. 10 lisez on n'étoit pas d'humeur à négliger les petits &c.

pag. 132 lig. 22 lisez au dépit de se voir négligé, ou dévoilé par celui que l'on détruit sourdement &c.

pag. 135 lig. 17 lisez des preuves de la bonne volonté, car dans &c.

pag. 136 premiere lig. de l'alinéa lisez Le Pedagogue avoit oublié le mauvais accueil fait &c.

ibid. lig. 27 lisez je n'aime point à suivre l'exemple &c.

pag. 147 lig. 18 lisez l'obstination de ces personnes à me rendre inutile &c.

pag. 151 lig. 10 lisez on est seul à se plaindre & auxquelles ceux qui sont dans la disgrâce ont volontiers recours pour se rapprocher d'un lieu hors duquel ils ne font que lan.

guir, m'ont toujours &c.

pag. 152 lig. 4 lisez qu'à
rejoûr les ennemis, j'ai
taché de ne point procu-
rer cet amusement aux
miens: tous les climats &
les pays m'ont semblé
également favorables à la
patience & à la fermeté,
d'ailleurs je serois bien
fâché & bien honteux en
même tems d'être rede-
vable d'un sort &c.

pag. 160 lig. 2 lisez il
vouloit plutôt manifester
à quel point il avoit à
cœur la tranquillité pu-
blique. . . . delà il de-
voit résulter selon lui un
renouvellement d'intelli-
gence &c.

pag. 161 lig. 5 lisez Es-
chreff & non point Alza-
raff, comme il a plu au
copiste de le faire pour se
donner aparemment le
merite d'entendre la lan-
gue Persane, il faudra
donc observer de se ser-
vir du nom d'Eschreff par
tout où il en sera parlé,
puisque c'est ainsi qu'il
est nommé par tout &
qu'on ne sçait ce que c'est
que cet Azaraff. Retran-
chez aussi la petite nôte
qui sur ces deux noms est
au bas de la page.

pag. 164 lig. 20 lisez sur
l'accroissement de puis-
sance de la maison de
Bourbon &c.

*pag. 169 premiere lig. li-
sez* que la noce du Duc
Antoine y faisoit naître
&c.

ibid. lig. 18 lisez on n'ai-
me point à voir les gens
qui semblent exiger cet-
te politesse: le grand Duc
&c.

pag. 171 lig. 11 lisez on
les amusoit l'un & l'autre
car on n'avoit nulle en-
vie d'en gratifier &c.

*pag. 179 premiere lig. li-
sez* il sçait malgré nous,
prendre les momens de se
faire entendre & de &c.

*ibid. premiere ligne de l'a-
linea lisez* on ne se rend
point impunément le mi-
nistre &c.

pag. 181 lig. 26 lisez à
diverses reprises, je l'é-
couteis sans laisser échap-
per aucune expression qui
lui fit connoître que je
prisse quelque intérêt &c.

pag. 183 lig. 11 lisez tou-
jours prêt à adopter des
chimeres &c.

pag. 187 lig. 23 lisez &
en particulier contre le
Sieur Stalpart (il a plu
au Copiste d'ajouter de
son orû le titre d'ami)

*pag. 191 premiere lig. li-
sez* en une foiblesse qu'on
ne manque jamais de qua-
lifier de prudence, trop
de gens se sont bien trou-
ver d'adopter cette opi-
nion pour qu'on puisse ef-

perer de la voir changer &c.

pag. 198 lig. 2 lisez elles sembloient me promettre une juste &c.

ibid. lig. 28 lisez mais ce qui devoit selon ces deux personnes en former le nœud ne l'étoit guères, la bonne foi dictoit au contraire au Marquis de Brancas de se faire un scrupule de reconnoître si mal l'attachement que je lui marquois, il falloit donc trouver dans la Morale de l'Archevêque d'Amida &c. . . . & se donner aussi le temps de préparer le prosélite &c.

pag. 201 lig. 6 lisez je remarquai que les deux assaillants esquivoient sur tout les détails, ils jugeoient aparemment qu'ils étoient dangereux & ne pouvoient les aider à pénétrer dans le retranchement.

Ferme à m'y soutenir, on ne pouvoit &c.

pag. 205 lig. 1 lisez nous continuions, comme on voit, à garder entre nous &c.

pag. 206 lig. 10, lisez prouver à Madame la Duchesse de St. Pierre le cas &c.

pag. 207 lig. 12 lisez je me gardai bien de faire part de la réflexion je me

bornai à recevoir avec reconnoissance tout ce que la Duchesse de St. Pierre me dit &c.

pag. 213 lig. 17 lisez à faire une demarche qui me donna un nouvel avantage sur lui &c.

pag. 214 lig. 12 lisez qu'il fit au Chevalier de Montgon

ibid. lig. penultième lisez le Chevalier de Montgon, bien loin de la &c.

pag. 215 lig. 3 lisez il regardoit sa fortune comme assurée, je suis persuadé même qu'il sçavoit tout le gré possible au Card. du salutaire conseil qu'il lui donnoit. Il n'en apercevoit pas &c.

ibid. lig. 13 lisez le Chevalier de Montgon s'approchat de moi &c.

pag. 220 lig. 7 lisez quelques recrues d'importuns que toute ma vigilance &c.

ibid. dernière lig. lisez à en donner : celles-ci resultoient assez des vues du Card. des mesures que je venois de prendre pour les rendre inutiles. & du succès qu'elles avoient eü &c.

pag. 221 lig. 21 supprimez les mots avec toute la circonspection & le sens froid requis, *Et lisez ainsi la phrase* de prendre sans

fans bruit pour faire échouer &c.

pag. 222 lig. 16 lisez exposé aux traits de la jalousie, il resuetoit de là que c'étoit non seulement prudence &c.

pag. 228 lig. 14 lisez ainsi ce qui y est exprimé.

Une pareille démarche justifioit même la prétendue bienveillance qu'il sembloit lui marquer, ces considérations néanmoins n'eurent aucune force vis-à-vis des sentimens du Cardinal contre moi, ce Ministre &c.

pag. 235 lig. 2 lis. d'éloigner du trône la vérité en empruntent les specieuses apparences pour en faciliter l'abord au mensonge & aux faux préjugés, &c.

ibid. dernière lig. lis. quel étoit donc le sujet que le Card. &c.

pag. 236 lig. 11 lis. mais peut-être me suis-je démenti dans la suite par &c.

pag. 241 lig. 3 lis. & de laquelle au dire de certaines gens je commets un crime presque irremissible de vouloir enfin sortir

pag. 257 dernière lig. lis. les malversations des Ministres à couvert des recherches &c.

pag. 263 lig. 20 de la note lis. pour la faire exécuter elle fût remise au Duc de Wirtemberg & à l'Evêque de Constance &c.

pag. 274 lig. 20 lis. qu'elle a fait depuis glorieusement réussir &c.

ibid. lig. 26 lis. d'aller sur le champ où le Conseil étoit assemblé &c.

pag. 287 lig. 12 lis. je n'en aurai jamais à prévenir &c.

pag. 292 il faut placer sur le mot Intendant de Soissons *une étoile qui renverra au bas de la page à la note suivante*

* M. Richer d'Aube le nom qu'on voit ici écrit doit être effacé de la page précédente; l'Evêque qui étoit alors à Soissons s'appelloit d'un autre nom, & je crois que c'étoit Mr. Jean Joseph Languet, à présent Arch. de Sens.

pag. 315 lig. 13 lis. qu'ils font tant d'efforts pour empêcher &c.

ibid. lis. sur le mot d'Excellence à la pénultième ligne une étoile en renvoi à la note suivante qu'il faut mettre au bas de la page.

* Ce Memoire fut remis à Mr. Von Hagen Ministre du Roi de Danemarque.

pag. 329 lig. 6 lis. ne pouvoit suffire à écouter

ter à examiner &c.

pag. 336 lig. 12. *lis.* qui quoique de meilleure volonté craignoit de &c.

pag. 338 lig. 23 *lis.* soit que l'on crût en Espagne qu'il étoit au dessous d'un aussi grand Monarque &c.

ibid. lig. 25 *lis.* ou que cette idée fut une suite de la générosité naturelle de la nation Espagnolle on ne &c.

pag. 340 lig. 7 *lis.* le Duc de Giovenazzo &c. *il faut l'écrire ainsi par tout où il est nommé.*

pag. 342 lig. 13 *lis.* la pension, l'inutilité du bienfait ne feroit qu'augmenter mon embarras, je n'étois pas moins assuré en refusant &c.

pag. 349 lig. 26 *lis.* que par le grand nombre de confidens qu'ils employoient il me devenoit plus facile de decouvrir à quoi on les employoit &c.

pag. 453 lig. 6 *lis.* manquoient rarement quant ils venoient me voir de placer dans &c.

ibid. lig. 17 *lis.* de ce manège, je me comportois cependant comme si je ne l'eus point aperçu, je desirois sincèrement de ne laisser &c.

pag. 354 lig. 7 *lis.* mais ne changent elles jamais & peuvent elles tenir

contre les &c.

pag. 359 lig. 22 *lis.* le Marquis de Brancas parut sensible &c.

pag. 363 lig. 22 *lis.* que retiroit le Marquis de Brancas de deux personnes que le devoir &c.

pag. 364 lig. 4 *lis.* & la Duchesse de St. Pierre se fussent donnés &c.

ibid. lig. 12 *lis.* que quoique j'enfle été prevenu, plus que personne contre lui, la Duchesse de St. Pierre, & l'Arch. d'Amida par les faux rapports de ces brouillons, j'avois enfin été obligé de convenir qu'on m'en avoit &c.

ibid. lig. 24 *lis.* dans ma conduite, & qu'il tournoit son recit de façon que le procédé du Comte de Rottembourg, de l'Arch. d'Amida, & de la Duchesse de St. Pierre, paroissant mériter un panegirique, c'étoit assés qu'on me scût quelque gré d'avoir si bonnement confessé mes erreurs &c.

pag. 367 lig. 16. *lis.* le principe qui faisoit agir le Marquis de Brancas, je crus seulement &c.

ibid. lig. 22 *lis.* je veux bien supposer en faveur de la bonne foi du Marquis de Brancas que lorsqu'il

lorsqu'il me dit &c.

pag. 367 dernière lig. lis. verifie ma conjecture , il est en ce cas là vraisemblable que le Card. avoit informé cette dame &c.

pag. 369 lig. 25 lis. je suis persuadé que l'Ambassadeur de France ne pris pas cette resolution tout à coup sa complaisance pour &c.

pag. 370 première lig. lis. & le dépit de se voir dévoilé acheva de le déterminer , c'est ainsi qu'une querelle étrangère devint la sienne & qu'en épousant les vûes particulières du Card. de Fleury il negligea &c.

pag. 370 lig. 9 lis. changement , certains bruits sourds cependant qui me l'annonçoient m'engagerent à observer avec plus d'attention ses discours & ses démarches , mais l'opinion que j'avois &c.

pag. 371 lig. 10 lis. puisque c'étoit l'ouvrage du Confesseur de cette Princesse , d'une Dame honorée de sa confiance & de plusieurs autres personnes qui seules pouvoient aborder avec facilité Sa Maj. ces circonstances auroient caché leurs mauvais offices &c.

page 372 lig. 13 lis. en attendant qu'on m'accor-

da un établissement &c.

pag. 374 lig. 13 lis. qu'il ne convenoit point alors de l'entretenir d'affaires particulières &c.

pag. 375 lig. 14 lis. ce qu'ils me disoient de leur bonne volonté pour moi ou ce que m'en debitoient leurs partisans de la même façon qu'on écoute les &c.

ibid. lig. 19 lis. tout ce qui me revenoit à ce sujet me donnoit lieu de conclure avec mes amis &c.

pag. 376 lig. 20 lis. à l'Arch. & à la Duchesse de St. Pierre au cas &c.

pag. 377 lig. 19 lis. avec une entière cordialité , je tombai insensiblement &c.

pag. 393 lig. 16 lis. & la Duchesse de St. Pierre l'aideroient à procurer la lethargie , ce fut dans cette intention &c.

pag. 397 lig. 6 lis. j'ai observé en différentes occasions que presque tous les François qui arrivent dans une Cour étrangère succombent à la tentation de vouloir persuader que leur voyage a pour objet quelque negociation secrète , ces Ministres inconnus fourmillent de toutes parts , on les pourroit presque comparer à

des gens qui révent qu'on les a nommés plenipotentiaires ou Ambassadeurs, il est vrai qu'ils ne parviennent pas à le rendre le songe vraisemblable à des gens d'un certain ordre, mais n'importe cette incredulité ne les décourage point ils tachent de se dedommager du tort qu'elle leur fait &c.

ibid. lig. 22 lis. leurs vaillets ne manquent jamais de contribuer au succès de ce dessein par l'air de suffisance ou de mystère qu'ils affectent de prendre à chaque question que leur fait l'Hôte, la servante ou quelque voisin sur les emplois du Seigneur qu'ils accompagnent.

pag. 398 lig. 16 lis. encore celles-ci ne pouvoient elles les occuper suffisamment, une semblable dizette les menaçant &c.

pag. 404 lig. 28 lis. & que cet oracle de toute la France donnoit &c.

pag. 406 lig. 24 lis. il y a peu de satisfaction plus sensible que celle de réduire au silence la malice & l'envie, & de rendre inutiles les projets de ceux qui s'y livrent, toutes mes remarches &c.

pag. 407 lig. 24 lis. il n'osoit cependant hazarder de les détruire, porté par la droiture &c.

pag. 410 lig. 13 lis. à celles qui m'avoient d'abord été promises comme une recompense de mes services; & qu'on joignit à cette dureté celle de me faire languir inutilement après un secours &c.

pag. 411 lig. 21 lis. à être trompés que le reste des hommes, ils se livrent &c.

ibid. dernière lig. lis. le silence qu'il impose interdit tout éclaircissement & c'est ainsi &c.

pag. 413 dernière lig. lis. je fus un matin chez lui d'assez bonne heure pour n'avoir point à craindre d'y trouver personne on &c.

pag. 416 lig. 4 lis. le Marquis de Brancas que je regardois &c.

pag. 417 dernière lig. lis. dans vos affaires nne preuve de ce qu'il pense &c.

pag. 419 lig. 6 lis. Dom Carlos d'Avizaga son neveu car &c.

ibid. lig. 13 lis. il m'avoit aussi très franchement, que puisque Leurs Maj. &c.

pag. 421 lig. 7 lis. & le Mar-

Marquis de Brancas ne me parlant point &c.

pag. 421 lig. 24 *lis.* de laisser l'Ambassadeur de France en liberté de se faire raser &c.

pag. 423 lig. 8 *lis.* je dis à mon cocher de me mener à la porte, j'ai déjà rapporté &c.

pag. 424 lig. 8 *lis.* mais vous permettez qu'on vous reçoive ainsi &c.

pag. 429 lig. 3 *lis.* ou l'Éminence tombe avec elle même.

ibid. lig. 12 *lis.* je n'aimerois pas à vous consulter sur l'examen de ma &c.

pag. 431 lig. 8 *lis.* de faire connoître à Leurs Maj. le peu de bonne foi des personnes que je viens de nommer, mon dernier entretien avec le Marquis de la Paz m'en fournissoit des preuves incontestables, mais comment les faire parvenir au Roi & à la Reine, à moins d'obtenir une audience de cette Princesse & quelle esperance pouvois-je avoir qu'elle me fût accordée, entouré comme je l'étois d'une nuée de surveillans occupés à traverser ce dessein, la ressource de m'adresser au Marquis de la Paz étoit foible, ce Ministre

connoissoit trop bien le terrain pour s'exposer à faire aucune démarche en ma faveur sans consulter l'Arch. d'Amida : cette complication de difficultés me déterminà à cacher à l'un & à l'autre mon véritable dessein, & à ne leur montrer que celui de vouloir simplement me procurer la satisfaction de représenter moi-même à la Reine, l'embarras & le chagrin que me caufoit ma situation présente, ce fut donc dans ce sens que j'écrivis au Ministre & que je parlai au Confesseur.

Leurs réponses &c.

pag. 433 lig. 13 *lis.* à spéculer continuellement les physionomies pour juger &c.

pag. 434 lig. 19 *lis.* sous prétexte de lui faciliter le moyen de se rappeler toutes les parties de &c.

ibid. lig. 24 *lis.* je gardai aussi une copie du Mémoire pour le montrer au Marquis de la Paz, il me parût à propos de le rendre témoin de ce que je dirois à l'Arch. & d'oter ainsi à ce dernier la liberté d'alterer &c.

pag. 435 lig. 18 *lis.* ce n'est répondis - je sur le même ton, ni la curiosité &c.

pag. 439 lig. 3 lis. plus possible de soutenir la dépense qu'il faut que je fasse ici, que les assauts &c.

ibid. lig. 12 lis. de lire se confirmoit de plus en plus dans l'opinion que je n'ignorois pas au moins &c.

pag. 447 lig. 21 il faut retrancher tout ce qui est depuis cette ligne jusqu'à la première de l'alinéa de la page suivante, Et on lira en la place ce qui suit, la nécessité de débrouiller le cahos d'intrigues & d'artifices qu'on ne se lassait point de mettre en œuvre contre moi en Espagne, m'a engagé à en conduire le récit jusqu'au tems où l'on se

croyoit assuré de me voir succomber, il eut peut-être été plus à propos d'épargner au public un détail si ennuyeux, mais en le retranchant il seroit devenu presque impossible d'apercevoir l'enchaînement insensible des circonstances, par lequel on préparoit ce qui devoit combler les desirs du Card. de Fleury, je veux dire ma sortie d'Espagne, je dois donc ce me semble paroître excusable d'avoir découvert les routes obscures & tortueuses que s'étoient frayé mes ennemis pour me conduire au précipice où ils se proposoient de recueillir enfin le fruit de ma chute.
Au surplus, &c.

Corrections du Tome VII.

pag. 28 lig. 14 lis. il fa-voit les moyens secrets qu'il avoit employé à tenir au moins une partie &c.

pag. 31 lig. 13 lis. on se croyoit fort dispensé de faire beaucoup d'attention aux suites de ce que l'intérêt présent contrain- gnoit d'offrir.

ibid. lig. 16. lis. dictoit au Duc de Bourgogneville &c.

pag. 41 lig. 20 lis. me parut une mince recom- pense de mes soins à réunir les deux Couronnes & à renouveler &c.

pag. 43 lig. 19 lis. con- noissoient trop ma façon de penser &c.

pag. 44 lig. 4 lis. au moins une partie des dé- sagréments que l'on se si- gueroit sans le secours &c.

pag.

pag. 45 lig. 8 l^{is}. elle ne s'étoit point depuis refroidie &c.

pag. 59 lig. 11 l^{is}. & quoique ces Ministres eussent mandé &c.

pag. 62 lig. 14 l^{is}. ce qu'elles contenoient &c.

pag. 63 lig. 16 l^{is}. ou l'on étoit à l'égard de quelqu'un, portoit à croire &c.

pag. 70 lig. 7 l^{is}. repliquai-je, mais il est tellement animé contre moi que &c.

ibid. lig. 26 l^{is}. j'aurois paru en l'acceptant m'estimer fort heureux après trois ans de patience, d'obtenir ce que je m'étois excusé d'accepter en entrant en Espagne, ce n'étoit pas le moyen de dissiper les preventions qu'on donnoit contre moi, je representai donc &c.

pag. 71 lig. 20 l^{is}. bienveillance & non point bienveillance, qui est un mauvais terme sans-cesse cependant reppété, on peut si on se messie de ma décision voir le Dictionnaire de l'Academie.

pag. 81 lig. 21 l^{is}. Danchet & non Dauchet qui n'est pas son nom &c.

pag. 84 lig. 6 l^{is}. à toute tentative inutile, je ne voyois pas moins la

necessité ou j'étois de contenir mes ennemis, pour y parvenir je m'arrêtai à demander une simple distinction qui &c.

pag. 85 lig. 25 l^{is}. j'attendis un soir &c.

pag. 107 lig. 20 l^{is}. qui occupat mes ennemis, celui de me frustrer &c.

pag. 113 lig. 6 l^{is}. punissable en moi de me plaindre &c.

pag. 114 premiere lig. l^{is}. les Ministres ou les favoris qui nonobstant leurs artifices veulent pourtant passer pour des hommes vrais, n'approuvent pas cette methode, il leur est en effet rarement utile & glorieux de se trouver vis-à-vis d'eux mêmes, la perspective les embarrasse & les confond, le Card. entr'autres évitoit de la trouver sur son chemin, il savoit la facilité que ce qui s'étoit passé entre nous me donnoit de la lui presenter, que je ne m'intimidois pas aisément, & selon cette opinion il s'étoit contenté de travailler jusqu'au toms dont je parle à me miner peu à peu sans &c.

pag. 121 lig. 7 retranchez mon Banquier.

pag. 122 lig. 17 l^{is}. sur les bons offices de la Dame, j'allai &c.

pag.

pag. 123 lig. 9 retranchez par ses bons offices.

pag. 128 lig. 4 lis. consentiroient que j'allasse à Lisbonne &c.

pag. 131 lig. 11 de la note lis. la satisfaction &c.

pag. 153 lig. 13 lis. las Torrez &c.

pag. 155 lig. 13 lis. de se quitter.

pag. 156 lig. 16 supprimez de tels alleguez & lis. de tels propos ne pouvant &c.

pag. 166 lig. 12 lis. aussi singuliere que magnifique; & celle du port &c.

pag. 176 lig. 7 retranchez parlante, lis. la preuve qu'ils m'ont donnée &c.

pag. 179 lig. 15 lis. en m'assurant qu'il me fa-voit gré des sentimens &c.

pag. 184. lig. 6 lis. cette satisfaction des fenêtres de la maison qu'elles occupoient sur &c.

pag. 190 lig. 5 lis. mais ils furent obligés de s'en tenir &c.

pag. 191 lig. 17 lis. la timidité que donne un état chancelant à celui qui l'éprouve, denonce sa decadence aux Courtis-ans qui l'environnent, il se trouve isolé au milieu d'eux, & quant &c.

pag. 192 lig. 21 lis. res-sembloit tout-à-fait à un

quartier général d'armée, il n'y avoit &c.

pag. 194 lig. 23 lisez à celles qu'il me marquoit, ces sentimens ne furent pas de longue durée, il aperçut bientôt que son intérêt l'obligeoit d'en prendre d'autres & il crut devoir se conformer aux circonstances du tems : nous en parlerons &c.

pag. 198 lig. 15 lisez tant de vivacité n'en met-toit aucune dans les dé-marches de la Cour d'Es-pagne, elle n'accordoit que des esperances &c.

pag. 219 penultieme lig. lis. l'Auteur passoit ensui-te à deux objections &c.

pag. 220 lig. 6. lis. & il y répondoit ainsi &c.

pag. 223 lig. 9. lis. ce qu'elle refusoit par la voye des négociations, il &c.

pag. 224 lig. 4 lis. de retorquer contre eux les mêmes argumens qu'on les soupçonnoit d'avoir employé pour se défendre &c.

pag. 231 lig. 13 lis. avoit véritablement repris son activité &c.

pag. 236 lig. 14 lis. Gio-venazzo.

pag. 251 lig. 15 lis. dans une autre circonstance également délicate &c.

pag. 253 lig. dernière, lis.

lis. & me priver de l'estime du public qui exposeroient à la risée &c.

pag. 261 lig. 3. lis. les inutiles & les importuns &c.

pag. 364 lig. 15 lis. & mon inclination m'engageant à avoir & à inspirer des sentimens de paix &c.

pag. 271 lig. 2 lis. par état. L'Ambition procure en vérité de merveilleux adoucissmens à la Morale.

Quoiqu'il &c.

pag. 272 lig. 28 lis. un foudre doit suffire, selon lui, à le faire disparoitre, ou même à l'anéantir, & la moindre précaution pour produire cet effet est traitée de superflue, le Card. de Fleury prévenu de cette opinion, rejetté avec dedain l'avis &c.

pag. 274 lig. 1 lis. ce Ministre si maître, disoit-on, de lui-même, ne se fit pas le moindre scrupule de m'attribuer des lettres que je n'avois point écrites, & d'apprendre &c.

pag. 275 lig. 9. lis. leur marquoit, & qui caufoit dans leur commerce un flux & reflux continuél &c.

ibid. lig. 20 lis. de mortifier ceux qui étoient

les authens. De mon côté &c.

pag. 282 lig. 9 lis. entre le Comte de Marcellac & moi &c.

pag. 282 dernière ligne lis. les moyens indecens qu'il employoit &c.

pag. 291 lig. 24 lis. au trait que le Card. de Fleury venoit de lancer contre moi, & qui méritoit &c.

pag. 296 lig. 20. lis. le seul moyen de me procurer quelque tranquillité, étoit de quitter le séjour d'Espagne, & j'étois bien résolu d'en faire usage; je voulois seulement, pour rendre cette démarche bienséante, en écarter tout ce qui pourroit la faire paroître forcée; mon projet, s'il étoit aperçu, devant rencontrer &c.

pag. 317. lig. 13 lis. tous les François d'une naissance distinguée qui passoient les Pirenées au tems dont je parle, se persuadoient avoir acquis le droit d'obtenir.

La bienséance &c.

pag. 320 lig. 11. lis. & d'éviter ce qui pouvoit &c.

pag. 321 lig. 10 lis. aussi étroitement obligés que Sa Maj. Imp. à le tenir un prétexte &c.

pag.

pag. 328 lig. 14 *lis.* j'al-lai donc lui communi-quer le dessein que j'a-vois formé &c.

pag. 329 *derniere ligne lis.* comme un homme qui s'est rendu desagrée-ble &c.

pag. 330 lig. 3 *lis.* de vous, & qu'il faut em-pêcher vos ennemis de rendre vraisemblable, je ne suis pas d'avis &c.

pag. 333 lig. 8. *lis.* pré-sentement arrêteroit, me dit-on, tous les desseins de Leurs Majestés, que dois-je conclure &c.

pag. 360 lig. 11 *suppri-mez le mot de violente, & lisez* une idée de la passion de ce Ministre contre &c.

pag. 393. lig. 4 *lis.* dis-siper entièrement les pré-ventions qu'une rigueur si &c.

pag. 396 lig. 23. *lis.* de ses ancêtres à un Prince d'une maison étrangere &c.

pag. 397 lig. 22 *lis.* les résolutions précipitées qu'elle prenoit volontier, & contribuer à l'exécu-tion &c.

pag. 400 lig. 29 *suppri-mez &, lis.* comme elle étoit conqué &c.

pag. 411 lig. 2 *lis.* le reste suivit de près &c.

pag. 414 lig. 13 *lis.* que

la sagesse de nos peres avoit su leur opposer &c

pag. 420. lig. 23 *lis.* il se trouvoit, dit-il, des maîtres &c.

ibid. lig. 27 *lis.* devant un Juge de paix, que ce port &c.

pag. 421 lig. 10 *lis.* les raisonnemens qui ser-voient à confirmer cette opinion, & que l'on éta-blissoit sur le Traité dont il étoit question, se mul-tiploient &c.

pag. 425 lig. 21 *lis.* après quoi venant à l'explica-tion de son texte, il la convertit jusqu'à la fin de son discours en appli-cations & en réflexions qui &c.

pag. 426 lig. 23 *lis.* que l'on trouva dans l'élo-quence de l'Autheur, il n'y avoit pas là dequoi &c.

pag. 431 lig. 1 de la No-te *lis.* aucune mention d'avoir trouvé quelque membre coupable &c.

pag. 431 lig. 11 *lis.* passe pour je ne sai quelle es-pece de pedanterie qui ne mène à rien &c.

pag. 435 lig. 4 *lis.* pour le commerce des Barba-des & des autres Colonies &c.

pag. 441 lig. 23 *lis.* de Sa Maj. Très-Chrétien., au sujet de la demolition

de tout ce qui avoit été fait &c.

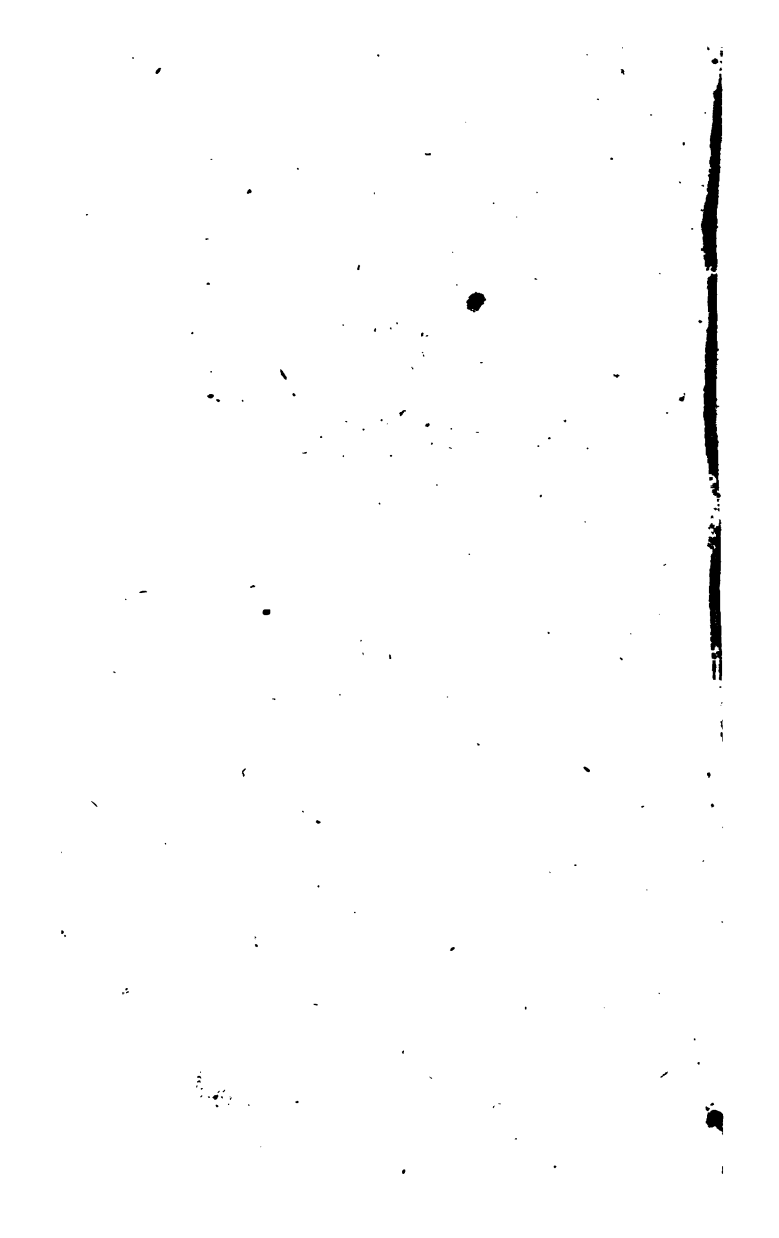
pag. 446 lig. 15 lis. pendant que ce que je viens de rapporter se passoit en Angleterre, il survint certains événemens en Europe, qu'il est bon de remettre à présent sous les yeux du lecteur.

On a vu plus haut comment le jeune Empereur &c.

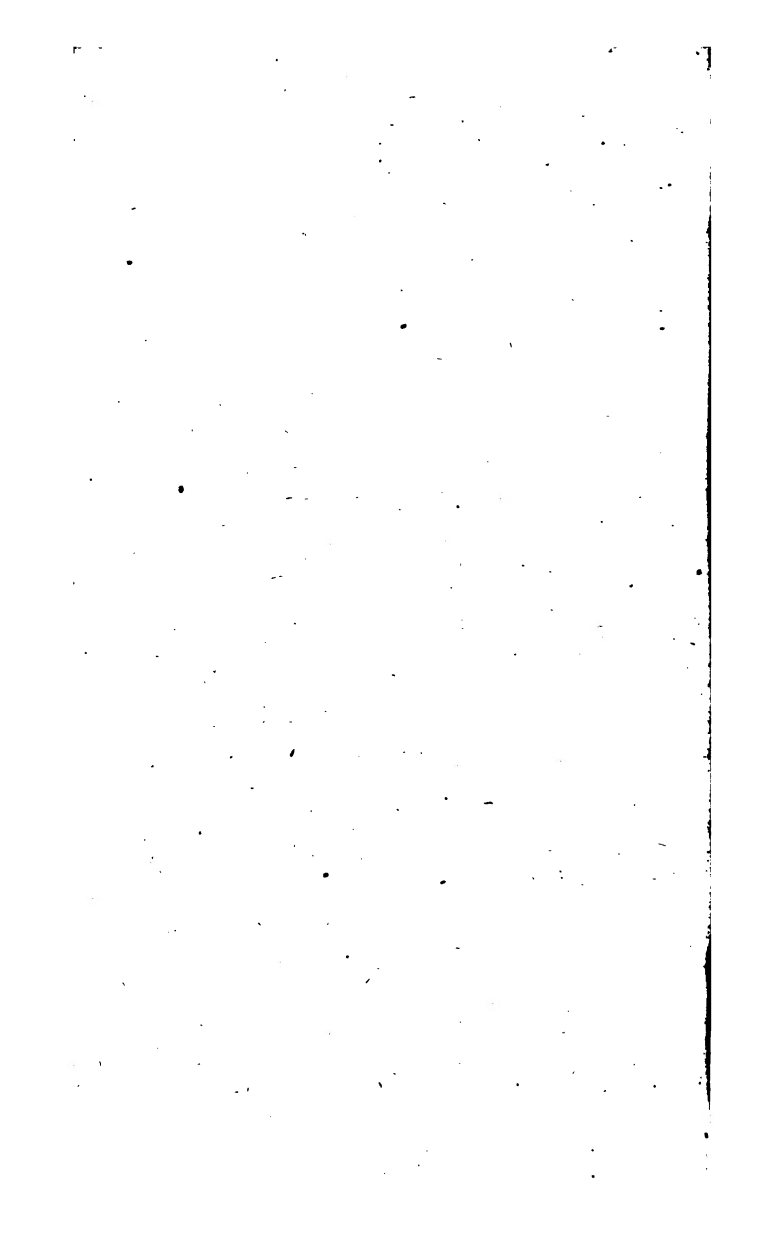
ibid. lig. 26. lis. bénit

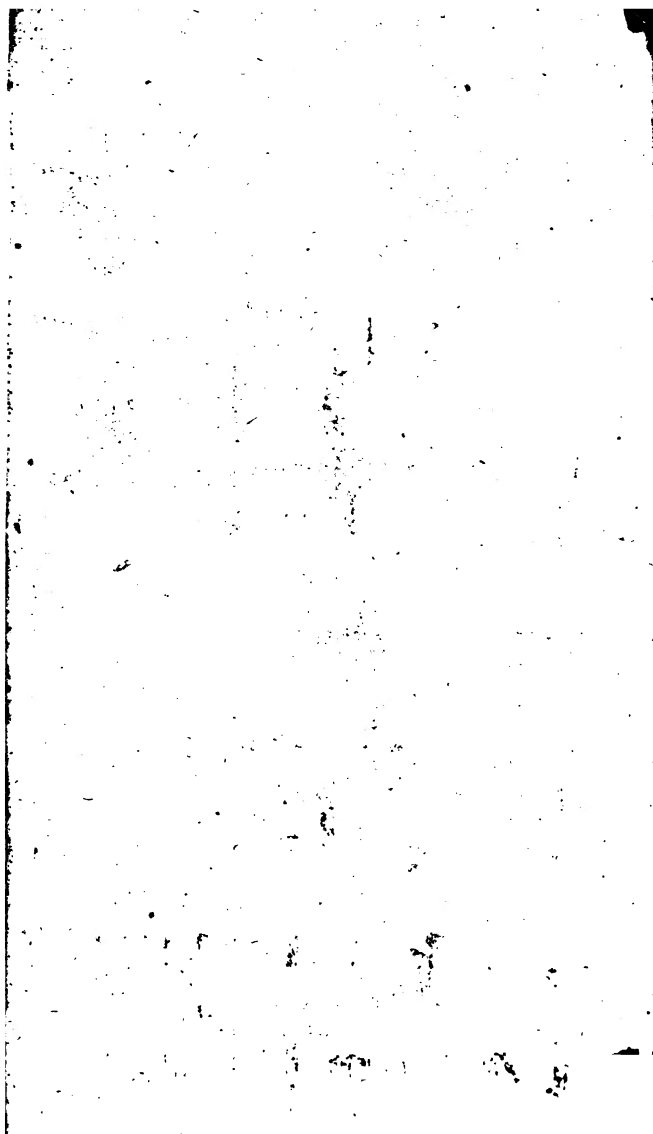
les Bagues selon la Liturgie de &c.

pag. 451 lig. 13 lis. originellement établie, & les particuliers qui forment une semblable entreprise, font ordinairement un chemin fort inutile dans les espaces imaginaires, & ne manquent guere en même tems d'être les victimes de leur imprudence, la plus légère teinture &c.











UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 06390 9199

A 551312